Les morts de la Saint-Jean

Henning Mankell

# PROLOGUE

La pluie cessa peu après dix-sept heures. L’homme accroupi au pied de l’arbre commença lentement à retirer sa veste. L’averse n’avait pas duré plus de trente minutes, mais il était trempé. La rage le submergea un court instant. Il ne voulait pas s’enrhumer. Pas maintenant, alors que l’été commençait.

Il déposa sa veste et se mit debout. Ses jambes étaient ankylosées. Il se balança légèrement d’avant en arrière pour relancer la circulation. Ceux qu’il attendait ne viendraient pas avant vingt heures. Ils en avaient décidé ainsi et ils ne changeraient pas d’avis. Mais il existait un risque infime que quelqu’un d’autre s’aventure sur l’un des sentiers qui s’enfonçaient dans la réserve.

C’était le seul détail imprévisible dans son plan minutieusement élaboré. Le seul dont il ne puisse être entièrement sûr.

Pourtant, il ne se sentait pas inquiet. Aucune festivité n’était prévue dans la réserve pour cette nuit de la Saint-Jean. Il n’y avait pas de camping à proximité. De plus, ceux qu’il attendait avaient choisi leur endroit avec le plus grand soin. Ils voulaient être tranquilles.

Le lieu du rendez-vous avait été fixé quinze jours plus tôt — à ce moment-là, ça faisait déjà plusieurs mois qu’il les suivait à la trace. Dès le lendemain, il s’était rendu dans la partie sauvage de la réserve, veillant à ne pas être vu. Soudain, un couple âgé avait surgi sur un sentier. Il s’était dissimulé derrière un bouquet d’arbres ; le couple avait disparu.

En découvrant le lieu qu’ils avaient retenu pour la fête, il avait tout de suite constaté qu’il était idéal à tout point de vue : situé dans un repli de terrain au bas d’un talus, entouré d’épaisses broussailles avec, derrière, quelques groupes d’arbres.

Ils n’auraient pas pu choisir un meilleur endroit.

Ni pour eux. Ni pour lui.

Les nuages chargés de pluie s’étaient dispersés. Lorsque le soleil parut, l’air se réchauffa aussitôt.

Le mois de juin avait été frais. Les gens se plaignaient de ce début d’été pourri en Scanie. Il leur donnait raison.

Il était toujours d’accord.

C’est le seul moyen d’échapper, pensait-il souvent, à tout ce qui peut arriver.

Il avait appris cet art. Celui de toujours être d’accord.

Il leva la tête. Il n’y aurait pas de nouvelle averse. Le printemps avait vraiment été très frais. Mais là, la nuit de la Saint-Jean était imminente, et le soleil se montrait enfin.

La soirée sera belle, pensa-t-il. Belle et mémorable.

L’herbe mouillée embaumait. Il entendit un battement d’ailes tout proche. Sur sa gauche, le talus descendait en pente douce ; tout au bout, on entrevoyait la mer.

Il écarta les jambes et cracha le tabac qui commençait à couler dans sa bouche. Il piétina le sable pour le faire disparaître.

Il ne laissait jamais de traces. Jamais. Mais il pensait souvent qu’il devrait arrêter de chiquer. C’était une mauvaise habitude. Ça ne lui convenait pas.

\*

Ils avaient décidé de se retrouver à Hammar.

C’était le plus commode, puisque les uns venaient de Simrishamn et les autres d’Ystad. Ensemble, ils prendraient la route, laisseraient les voitures à l’entrée de la réserve et se rendraient à pied à l’endroit convenu.

Ce lieu n’avait pas fait l’objet d’un véritable choix. Longtemps, ils avaient envisagé différentes possibilités. Puis quelqu’un avait proposé la réserve, et les autres avaient accepté sans réfléchir, peut-être parce qu’il ne leur restait plus beaucoup de temps, compte tenu des préparatifs nécessaires. Ils s’étaient réparti les tâches — préparer la nourriture, prendre le bateau jusqu’à Copenhague pour louer les costumes et les perruques. Rien ne devait être laissé au hasard.

Ils avaient aussi envisagé qu’il puisse pleuvoir.

Le jour de la fête, en début d’après-midi, le responsable météo avait rangé dans un sac de sport rouge la grande bâche plastique, le rouleau de ruban adhésif et les vieilles armatures de tente en métal léger. La pluie ne les empêcherait pas de passer la nuit dehors. Mais ils seraient protégés.

Tout avait été prévu. Sauf un incident qui les prit complètement au dépourvu.

L’une des participantes tomba malade — celle qui se réjouissait peut-être le plus à l’idée de cette fête. Elle connaissait les autres depuis moins d’un an.

Elle s’était réveillée très tôt avec une vague nausée. C’est la nervosité, pensa-t-elle. Mais vers midi, elle commença à vomir et à avoir de la fièvre. Elle espérait encore que ça passerait. Cependant, lorsque celui qui devait venir la chercher sonna à sa porte, elle tenait à peine sur ses jambes.

Ils ne furent donc que trois à se retrouver au rendez-vous de Hammar, peu avant dix-neuf heures trente. Il en aurait fallu davantage pour les décourager. Ils avaient de l’expérience ; il existait toujours certains risques, et personne n’était à l’abri d’un accident.

Ils laissèrent les voitures à l’entrée de la réserve, prirent leurs paniers et disparurent le long du sentier. À part un accordéon quelque part, très loin, on n’entendait que les oiseaux, et le bruit du ressac à l’arrière-plan.

En arrivant sur les lieux, ils sentirent instinctivement qu’ils avaient fait le bon choix. Personne ne viendrait les déranger. Ils pourraient attendre l’aube en toute sérénité.

Le ciel était complètement dégagé.

La nuit de la Saint-Jean serait lumineuse.

Tous les détails de la fête avaient été mis au point à la première réunion du mois de février. Ils avaient évoqué la nuit d’été, sa clarté particulière, le désir qu’elle leur inspirait. Ils avaient bu beaucoup de vin et discuté longuement de ce qu’on entendait au juste par « pénombre ».

À quel moment survenait cet état, ou ce passage, qui n’était ni ombre, ni lumière ? Comment décrire cet état crépusculaire ? Que distinguait-on exactement dans cette obscurité pâle, ce vague entre-deux, flottant, fuyant, se confondant peu à peu avec la nuit ?

Ils n’avaient pas réussi à se mettre d’accord ; l’énigme de la pénombre resta sans réponse. Mais ce fut ce soir-là que le projet de la fête prit corps pour la première fois.

Arrivés au bas du talus, ils déposèrent leurs paniers. Puis ils se retirèrent séparément à l’abri des broussailles et commencèrent à se déshabiller. Les miroirs de poche coincés entre les branches leur permettaient de vérifier la position correcte des perruques.

Aucun d’entre eux ne se doutait qu’un homme observait à distance ces préparatifs compliqués. Les perruques, c’était encore le moins difficile. Après, il fallait lacer les corsets, attacher les coussins, enfiler les jupons, placer les rubans, les fichus, les jabots, les couches de poudre successives. Chaque détail comptait. C’était un jeu. Mais ils jouaient sérieusement.

À vingt heures précises, comme convenu, ils sortirent des taillis pour contempler la métamorphose. L’émotion les submergea. Une fois de plus, ils avaient réussi à quitter leur époque et à entrer dans une autre.

L’époque de Bellman [[1]](#footnote-1).

Ils se rapprochèrent jusqu’à se toucher et se mirent à rire. L’instant d’après, ils avaient retrouvé leur sérieux. Sur une grande nappe étalée au pied d’un arbre, ils disposèrent le contenu des paniers. Ils avaient aussi apporté un magnétophone et des cassettes : les Épîtres de Fredman, dans plusieurs interprétations différentes.

La fête commença. Au retour de l’hiver, ils évoqueraient cette nuit.

Cette création, ce nouveau secret partagé par eux seuls.

\*

À minuit, il n’avait toujours pas pris sa décision.

Ils n’étaient pas pressés, il le savait. Ils resteraient jusqu’à l’aube, peut-être même jusqu’à la fin de la matinée, pour se reposer.

Il connaissait leur projet dans ses moindres détails. Cela lui donnait un sentiment de supériorité illimitée.

Seul celui qui est en position de force a la possibilité de se retirer à temps.

À un moment donné, il perçut à leurs voix qu’ils commençaient à être ivres. Alors, très lentement, il changea de position. Dès sa première visite, il avait repéré l’endroit qui lui servirait de tremplin : un épais fourré surplombant le lieu de la fête. De là, il avait une vue parfaite sur la nappe bleu ciel et ses alentours. Il pouvait s’approcher de très près sans être vu, même lorsqu’ils quittaient les abords de la nappe pour accomplir leurs besoins. De l’endroit où il se trouvait, il contrôlait leurs moindres mouvements.

À minuit passé, il attendait encore. Un détail le faisait hésiter.

Un détail n’était pas conforme à ses prévisions.

Ils auraient dû être quatre. Mais la quatrième personne n’était pas venue. Il avait envisagé différentes hypothèses, qui le ramenaient toujours au même point. Il n’y avait pas d’explication certaine. Un imprévu avait surgi. La fille avait peut-être changé d’avis ? Peut-être était-elle tombée malade ?

Il écoutait la musique. Les rires. Par moments, il s’imaginait à la place de l’un ou de l’autre, assis sur la nappe bleue, un verre à la main. Après, il essaierait l’une des perruques. Peut-être aussi un costume ? Il y avait tant de choses à faire, et aucune limite à ses actions. Sa supériorité n’aurait pu être plus grande, même s’il avait eu les moyens de se rendre invisible.

Il attendait toujours. Les rires montaient et refluaient par vagues. Un oiseau de nuit passa à tire-d’aile au-dessus de sa tête.

Trois heures dix. L’attente avait assez duré. Le temps était venu. Celui dont il décidait seul, de manière souveraine.

Quand avait-il porté une montre pour la dernière fois ? Il ne s’en souvenait pas. Les heures et les minutes s’égrenaient à l’intérieur de lui. Il savait toujours quelle heure il était. Horloge intérieure infaillible.

Tout était calme autour de la nappe bleue. Ils s’étaient rapprochés les uns des autres et écoutaient la musique, enlacés. Ils n’étaient pas endormis, non. Mais plongés dans leur rêverie, sans se douter un seul instant de sa présence, juste derrière eux.

Il ramassa l’objet posé à côté de lui, sur sa veste repliée : un revolver avec un silencieux. Il prêta l’oreille.

Puis il s’accroupit et se faufila jusqu’au grand arbre, juste derrière le groupe. Il s’immobilisa. Aucun d’eux n’avait flairé le danger. Il jeta un dernier regard autour de lui. Il n’y avait personne.

Ils étaient seuls.

Alors il s’avança, arme brandie, et il tira. Une balle dans chaque front. Il ne put empêcher le sang de gicler sur les perruques blanches. Tout s’était passé si vite qu’il eut à peine le temps de comprendre ce qu’il faisait.

Mais l’instant d’après, ils étaient morts. Enlacés, dans la même attitude qu’auparavant.

Il éteignit le magnétophone. Prêta l’oreille. Les oiseaux chantaient. Il scruta l’ombre des taillis. Il n’y avait personne évidemment.

Il posa le revolver sur la nappe. Mais avant, il avait pris soin de déplier une serviette. Il ne laissait jamais de traces.

Puis il s’assit. Contempla ceux qui à l’instant encore riaient et qui étaient morts maintenant.

La scène est toujours aussi idyllique, pensa-t-il. La seule différence, c’est que maintenant on est quatre. Comme prévu.

Il se versa un verre de vin. D’habitude il ne buvait pas. Mais là, la tentation était trop forte.

Il essaya l’une des perruques. Se servit de la nourriture. Il n’avait pas spécialement faim.

À trois heures et demie, il se releva.

Il avait encore beaucoup à faire. La réserve attirait les matinaux, ceux qui aimaient bien se promener dès l’aube.

À supposer, contre toute attente, que quelqu’un quitte le sentier et trouve le chemin du talus, il ne découvrirait rien.

Du moins pas encore.

Son dernier geste, avant de partir, fut de fouiller les sacs et les vêtements. Il découvrit rapidement ce qu’il cherchait : les trois passeports. Il les rangea dans la poche de sa veste ; il les brûlerait plus tard dans la journée.

Il regarda autour de lui une dernière fois. Puis il tira de sa poche un appareil compact et prit une photo. Une seule.

Ce qu’il voyait dans le cadre du viseur ressemblait à un tableau. Pique-nique champêtre au temps de Bellman. À ceci près que quelqu’un avait barbouillé le tableau de sang.

Matin de la Saint-Jean, samedi 22 juin 1996. La journée serait belle. L’été était enfin arrivé en Scanie.

# Première partie

# 

# 1

Le mercredi 7 août 1996, Kurt Wallander faillit être tué dans un accident de la route, à l’est d’Ystad.

Il était tôt, à peine six heures du matin. Il venait de traverser Nybrostrand en direction de l’Österlen. Soudain, un poids lourd surgit devant sa Peugeot. Il perçut l’avertisseur du camion à l’instant même où il donnait un brusque coup de volant.

Il s’immobilisa au bord de la route. La peur ne le rattrapa qu’à ce moment-là. Cœur cognant à se rompre, nausée, vertige. Il crut qu’il allait s’évanouir. Il serra le volant de toutes ses forces.

Quand il fut un peu calmé, il commença très lentement à comprendre ce qui s’était passé.

Il s’était endormi au volant. Une fraction de seconde avait suffi pour que sa vieille voiture franchisse la ligne blanche.

Une seconde de plus et il aurait été écrasé par le poids lourd.

L’espace d’un instant, cette certitude le laissa complètement démuni. Il ne pouvait penser qu’à une chose : l’épisode, quelques années plus tôt, au cours duquel il avait failli heurter un élan près de Tingsryd.

Mais à l’époque, c’était la nuit et il y avait du brouillard. Cette fois-ci, il s’était endormi au volant.

La fatigue.

Il n’y comprenait rien. Elle lui était tombée dessus sans prévenir, peu avant son départ en vacances au début du mois de juin. Cette année, exceptionnellement, il avait voulu prendre ses vacances très tôt, avant l’été. Elles avaient été gâchées par la pluie. Le beau temps était arrivé en Scanie juste au moment où il reprenait le travail, peu après la Saint-Jean.

La fatigue ne le quittait à aucun moment. Il était capable de s’assoupir sur une chaise. Même après une longue nuit de sommeil ininterrompu, il devait faire un effort pour se lever. Souvent, en voiture, il était obligé de s’arrêter et de dormir un moment.

C’était inexplicable. Sa fille Linda l’avait interrogé, à la fin de la semaine de vacances qu’ils avaient passée ensemble sur l’île de Gotland. Ils se trouvaient à Burgsvik, il faisait très beau, ils avaient passé la journée à visiter la pointe sud de l’île. Puis ils avaient dîné dans une pizzeria avant de retourner à la pension de famille.

Elle l’avait interrogé sur sa fatigue. Une lampe à pétrole éclairait son visage de l’autre côté de la table et, à son expression, il comprit qu’elle attendait une réponse. Mais il ne répondit pas. Tout allait bien, il consacrait une partie de ses vacances à rattraper le sommeil perdu — quoi de plus naturel ? Linda n’insista pas. Mais il vit bien qu’elle n’en croyait pas un mot.

Là, il ne pouvait plus faire semblant. Cette fatigue n’était pas naturelle. Quelque chose clochait, à l’évidence. Il se creusa la tête. Y avait-il d’autres symptômes ? En dehors des crampes aux mollets qui le réveillaient parfois la nuit, il ne trouva rien.

Il venait de frôler la mort. Il ne pouvait plus repousser l’échéance. Il téléphonerait à un médecin le jour même.

Il remit le contact et baissa sa vitre. La chaleur estivale persistait, alors qu’on était déjà en août.

Wallander se rendait chez son père, à Löderup. Il connaissait la route par cœur. Mais il avait encore du mal à admettre qu’il ne trouverait pas son père à l’atelier, dans l’odeur de térébenthine, devant le chevalet où il peignait ses éternels paysages avec un coq de bruyère au premier plan. Ou parfois sans coq de bruyère. Mais toujours avec un soleil suspendu par des fils invisibles au-dessus des arbres.

Cela ferait bientôt deux ans. L’appel de Gertrud lui apprenant que son père était étendu mort dans l’atelier. Il pouvait encore — comme une image aiguë qui s’attarde indéfiniment — se rappeler la manière dont il avait continué à nier l’évidence tout au long du trajet jusqu’à Löderup ce jour-là. Mais, en arrivant à la maison et en apercevant Gertrud dans la cour, il n’avait rien pu faire pour se protéger.

Ces deux années étaient passées vite. Aussi souvent qu’il le pouvait — trop rarement en réalité —, il rendait visite à Gertrud, qui continuait d’habiter la maison. Plus d’un an s’était écoulé avant qu’ils se décident à faire le ménage dans l’atelier, où ils avaient trouvé en tout trente-deux tableaux achevés et signés. Un soir de décembre 1995, ils s’étaient assis dans la cuisine de Gertrud et ils avaient dressé une liste de bénéficiaires. Wallander en garderait deux pour lui : un paysage avec coq de bruyère et un sans. Sa fille Linda en recevrait un, ainsi que Mona, son ex-femme. Sa sœur Kristina, à sa grande surprise et peut-être aussi à son grand chagrin, n’en voulait aucun. Gertrud elle-même en possédait déjà plusieurs. Restaient vingt-huit toiles. Après une certaine hésitation, Wallander décida d’en envoyer une à un inspecteur de police de Kristianstad avec lequel il était parfois en relation. À la fin — après que tous les cousins de Gertrud eurent été pourvus — il restait encore cinq toiles. Qu’allait-il en faire ? Il ne pourrait jamais se résoudre à les brûler.

Légalement, elles appartenaient à Gertrud. Mais celle-ci avait dit qu’elles leur revenaient, à lui et à sa sœur Kristina. Pas à elle, qui était arrivée si tard dans la vie de leur père.

Wallander dépassa la sortie de Kåseberga. Il était bientôt arrivé. Il pensa à ce qui l’attendait. Un soir, en mai, au cours d’une visite à Gertrud, ils avaient fait une longue promenade le long des chemins de tracteur séparant les champs de colza. Elle lui avait confié qu’elle ne voulait plus habiter là. La solitude lui pesait.

— Je dois partir avant qu’il ne commence à me hanter, avait-elle dit.

Il comprit confusément ce qu’elle entendait par là. Il aurait sans doute réagi de la même façon.

Ils se promenaient le long des champs, et elle lui demanda de l’aider à vendre la maison. Elle n’était pas pressée, ça pouvait attendre la fin de l’été. Mais elle voulait déménager avant l’automne. Sa sœur, qui habitait près de Rynge, venait de perdre son mari. Gertrud comptait s’installer là-bas.

Le moment du déménagement était venu. On était mercredi. Wallander avait pris sa journée. Un agent immobilier d’Ystad devait arriver à Löderup à neuf heures. Ensemble, ils conviendraient d’un prix raisonnable. Avant cela, Wallander et Gertrud devaient trier les derniers cartons de son père. Tout le reste, ils s’en étaient occupés une semaine plus tôt. Martinsson, un collègue du commissariat, était venu avec sa remorque et ils avaient fait plusieurs allers et retours jusqu’à la décharge de Hedeskoga. Wallander avait pensé avec un malaise croissant que tout ce qui subsistait d’un être se retrouvait en définitive à la décharge la plus proche.

De son père il restait maintenant, en dehors des souvenirs, un certain nombre de photographies, cinq tableaux et quelques cartons de lettres et de documents. Rien de plus. Compte soldé, vie clôturée.

Wallander s’engagea sur le chemin qui conduisait à la maison de son père.

Il aperçut Gertrud dans la cour. Elle avait toujours été matinale.

Ils burent un café dans la cuisine, où les portes des placards s’ouvraient sur les étagères vides. La sœur de Gertrud devait venir la chercher dans l’après-midi. Wallander garderait une clé pour lui et donnerait la deuxième à l’agent immobilier.

Un peu plus tôt, quand elle était venue à sa rencontre dans la cour, il avait constaté avec surprise qu’elle portait la même robe que le jour où elle avait épousé son père. Il sentit aussitôt sa gorge se nouer. Pour Gertrud, c’était une journée solennelle. Elle allait quitter sa maison.

Ils avaient examiné le contenu des deux cartons. Au milieu des lettres anciennes, Wallander découvrit une paire de chaussures d’enfant. Il crut même les reconnaître. Son père les avait-il conservées exprès pendant toutes ces années ?

Il porta les cartons dans la cour et les chargea à l’arrière de sa voiture. En refermant la portière, il vit que Gertrud était sortie sur le perron. Elle souriait.

— Il reste cinq tableaux, tu les as oubliés ?

Wallander fit non de la tête. Il se dirigea vers la grange qui était autrefois l’atelier de son père. La porte était ouverte. Ils avaient fait le ménage à fond ; pourtant, l’odeur de térébenthine persistait. Il aperçut le vieux réchaud et la casserole dans laquelle son père avait réchauffé un nombre infini de tasses de café.

C’est peut-être la dernière fois que je viens ici, pensa-t-il. Mais, contrairement à Gertrud, je ne me suis pas habillé pour l’occasion. Comme toujours, je suis sapé n’importe comment. Et si la chance n’avait pas été de mon côté, je serais mort. Comme mon père. Linda ferait des allers et retours jusqu’à la décharge avec mes affaires. Parmi lesquelles deux tableaux, dont un avec coq de bruyère.

Il se sentait oppressé. Son père était encore là dans la pénombre de l’atelier. Les toiles étaient appuyées contre un mur. Il les porta jusqu’à la voiture, les rangea dans le coffre, les recouvrit d’une couverture. Gertrud était toujours sur le perron.

— C’est tout, je crois.

Wallander hocha la tête.

— Oui, dit-il. C’est tout.

À neuf heures précises, la voiture de l’agent immobilier freina dans la cour. À sa grande surprise, Wallander reconnut l’homme qui en descendit. Il s’appelait Robert Åkerblom. Quelques années plus tôt, on avait retrouvé le corps de sa femme Louise au fond d’un puits désaffecté. Wallander s’en souvenait comme de l’une des enquêtes les plus pénibles de sa carrière. Mais que faisait-il chez Gertrud ? Robert Åkerblom travaillait bien dans l’immobilier, mais Wallander avait choisi de s’adresser à une grande boîte qui possédait des agences partout en Suède. Celle d’Åkerblom n’en faisait pas partie — à supposer qu’elle existe encore. Wallander croyait se souvenir d’une rumeur de fermeture, peu de temps après l’assassinat de sa femme.

Il sortit et alla à sa rencontre. Robert Åkerblom était exactement pareil à l’image qu’il avait gardée de lui. Lors de leur première rencontre, il s’était effondré en larmes dans le bureau de Wallander. J’aurai bientôt oublié le visage de cet homme, avait-il pensé sur le moment. Il croyait se souvenir que sa femme et lui étaient membres d’une Église évangélique. Méthodiste, plus précisément.

Ils se serrèrent la main.

— Je ne pensais pas vous revoir, dit Robert Åkerblom.

La voix aussi lui parut familière. L’espace d’un instant, il se sentit gêné. Que devait-il dire ? Mais l’autre prit les devants.

— J’ai toujours autant de chagrin, dit-il lentement. Mais c’est encore pire pour les filles.

Wallander se souvint alors que le couple avait deux filles, très jeunes à l’époque du drame. Elles avaient compris sans comprendre.

— Ce doit être très difficile.

Il crut un instant que ça allait recommencer. Mais Robert Åkerblom ne fondit pas en larmes.

— J’ai essayé de garder l’agence, dit-il simplement. Mais je n’en avais plus la force. Un concurrent a proposé de me racheter, j’ai accepté. Je ne m’en suis jamais repenti. Surtout, je suis délivré de la comptabilité, qui me prenait toutes mes soirées. Je peux me consacrer davantage aux filles.

Gertrud les rejoignit. Ensemble, ils firent le tour de la maison. Robert Åkerblom nota quelques renseignements et prit quelques photos. Ensuite ils burent du café à la cuisine. Le prix suggéré par Åkerblom était inférieur aux prévisions de Wallander. Mais c’était le triple de ce qu’avait payé son père autrefois.

Robert Åkerblom repartit vers dix heures et demie. Wallander se dit qu’il devait peut-être rester jusqu’à l’arrivée de la sœur. Gertrud devina sa pensée.

— Ça ne me dérange pas d’être seule. Il fait un soleil magnifique. On a eu un bel été, après tout, alors qu’on le croyait presque fini. Je vais me mettre au jardin.

— Si tu veux, je reste. J’ai pris ma journée.

Gertrud secoua la tête.

— Viens plutôt me rendre visite à Rynge. Mais attends quelques semaines, le temps que je m’organise.

Wallander reprit la direction d’Ystad. Il comptait rentrer directement chez lui, prendre rendez-vous chez le médecin, réserver une heure de lessive à la buanderie de l’immeuble et faire le ménage dans l’appartement.

Comme rien ne pressait, il choisit de passer par les petites routes. Il aimait conduire. Regarder le paysage, laisser vagabonder ses pensées.

Il venait de dépasser Valleberga lorsque son portable bourdonna. C’était Martinsson. Wallander freina.

— Je t’ai cherché partout ; évidemment, personne n’a pensé à me dire que tu avais pris ta journée. Ton répondeur est en panne, tu es au courant ?

Wallander savait que son répondeur n’était pas tout à fait fiable ; mais il comprit surtout qu’il s’était passé quelque chose. Il avait beau être policier depuis très longtemps, la sensation était toujours la même. Le ventre qui se nouait. Il retint son souffle.

— Je suis dans le bureau de Hansson. J’ai en face de moi la maman d’Astrid Hillström.

— Qui ?

— Astrid Hillström. L’une des trois jeunes qui ont disparu. Sa maman.

Wallander fit le rapprochement.

— Qu’est-ce qu’elle veut ?

— Elle est très choquée. Elle vient de recevoir une carte postale de sa fille. De Vienne.

Wallander fronça les sourcils.

— C’est une bonne nouvelle, non ? Que sa fille lui écrive ?

— Elle dit que sa fille n’a pas écrit cette carte. D’après elle, quelqu’un a imité son écriture. Et elle est choquée parce qu’on ne fait rien.

— Qu’est-ce qu’on devrait faire ? Alors qu’on n’a aucune raison de soupçonner qui que ce soit, et qu’on a même des preuves qu’ils sont partis de leur plein gré ?

Il dut attendre un instant avant d’entendre à nouveau la voix de Martinsson.

— Je ne sais pas. Mais j’ai le sentiment qu’elle n’a pas tout à fait tort. Peut-être.

L’attention de Wallander s’aiguisa immédiatement. Au fil des ans, il avait appris à prendre au sérieux les intuitions de Martinsson.

— Tu veux que je vienne ?

— Non. Mais je trouve qu’on devrait en discuter demain. Toi, Svedberg et moi.

— Quand ?

— Huit heures, ça te va ? Je vais prévenir Svedberg.

Wallander attendit un instant avant de redémarrer. Un tracteur traversait un champ. Il le suivit du regard en pensant à ce qu’avait dit Martinsson.

Wallander avait lui aussi rencontré plusieurs fois la mère d’Astrid Hillström.

Que s’était-il passé ? Il fit un effort pour se remémorer l’affaire. Quelques jeunes portés disparus, deux ou trois jours après la Saint-Jean, au moment où lui-même revenait de ses vacances pluvieuses. Il s’en était occupé avec quelques collègues. Dès le début, il lui sembla qu’il n’y avait aucune raison de s’alarmer. Trois jours plus tard, une carte postale était arrivée de Hambourg. Au recto, une photographie de la gare de la ville et, au dos, un message dont Wallander se souvenait encore mot pour mot. On fait un tour en Europe. On sera peut-être partis jusqu’à la mi-août.

On était aujourd’hui le 7 août ; ils n’allaient sans doute pas tarder à rentrer. Entre-temps, une nouvelle carte venait donc d’arriver — cette fois postée à Vienne et signée Astrid Hillström.

La première, il s’en souvenait, portait la signature des trois jeunes. Les parents avaient reconnu leur écriture ; seule la maman d’Astrid Hillström avait hésité. Mais elle s’était laissé convaincre par les autres.

Wallander jeta un regard au rétroviseur avant de s’engager sur la route. Les pressentiments de Martinsson se révélaient souvent fondés.

Il gara sa voiture devant son immeuble et monta l’escalier avec les cartons et les cinq tableaux dans les bras. Puis il s’assit près du téléphone et appela son médecin habituel. Un répondeur lui apprit que celui-ci reviendrait de vacances le 12 août. Il pouvait bien attendre jusque-là. Mais la pensée de la mort qui l’avait frôlé le matin même le fit changer d’avis. Il appela un autre docteur et obtint un rendez-vous pour le lendemain matin. Il réserva aussi une heure à la buanderie, le lendemain soir. Puis il commença à faire le ménage. À peine finie la chambre à coucher, il en eut assez. Il passa vaguement l’aspirateur dans le séjour. Puis il rangea l’aspirateur. Les cartons et les tableaux avaient trouvé place dans la chambre où donnait Linda — les rares fois où elle lui rendait visite.

Ensuite il but trois verres d’eau dans la cuisine.

Cette soif aussi était bizarre.

La fatigue. Et la soif. Pourquoi avait-il tellement soif ?

Il était déjà midi. Il avait faim. Mais le réfrigérateur était presque vide. Il enfila sa veste et sortit. Il faisait chaud. Sans se presser, il prit la direction du centre, en s’arrêtant devant trois agences immobilières pour examiner les maisons à vendre. Le prix qu’avait proposé Robert Åkerblom était raisonnable. Ils ne tireraient pas plus de trois cent mille couronnes de la maison de Löderup.

Il s’arrêta devant un kiosque et commanda un hamburger. Et deux bouteilles d’eau minérale. Puis il entra dans un magasin de chaussures dont il connaissait le propriétaire et demanda s’il pouvait utiliser les toilettes. Une fois dehors, dans la rue, il se sentit désemparé. Il devait faire des courses. Son garde-manger était aussi vide que son frigo. Mais il ne se sentait pas la force de retourner chercher la voiture et d’aller dans l’un des hypermarchés des environs. Il descendit Hamngatan, traversa la voie de chemin de fer et tourna dans Spanienfararegatan. Arrivé au port de plaisance, il se mit à longer les pontons, sans hâte, en regardant les bateaux et en essayant d’imaginer ce que ce serait de savoir naviguer. Il n’en avait aucune expérience. Puis il sentit qu’il avait à nouveau besoin d’aller aux toilettes. Il entra dans le café du port, se rendit aux W.-C., but encore une bouteille d’eau minérale. Ensuite il alla s’asseoir sur le banc, à côté du bâtiment rouge de la Marine.

La dernière fois qu’il était venu là, c’était l’hiver. Le soir où Baiba était repartie.

Il l’avait conduite à l’aéroport de Sturup. La nuit était déjà tombée, les rafales de vent chargées de neige tourbillonnaient dans la lumière des phares. Ils ne disaient rien. Après l’avoir vue disparaître par la porte du contrôle des passeports, il était retourné à Ystad et il s’était assis sur ce banc. Le vent était glacial. Il avait froid. Mais il n’avait pas bougé. Et il avait pensé que tout était fini. Il ne reverrait pas Baiba. Leur rupture était définitive.

Cette dernière rencontre avait eu lieu en décembre 1994. Le père de Wallander venait de mourir et Wallander lui-même sortait d’une enquête épuisante. Mais cet automne-là, pour la première fois depuis bien des années peut-être, il avait fait des projets d’avenir. Il avait décidé de quitter Mariagatan, de s’installer à la campagne, d’acheter un chien. Il avait même rendu visite à un élevage de labradors. Il allait changer de vie. Et le plus important de tout : il désirait que Baiba vienne vivre avec lui. Elle avait passé Noël à Ystad. Linda et elle s’étaient bien entendues. Après le Nouvel An, juste avant qu’elle ne retourne à Riga, ils avaient parlé sérieusement de l’avenir. Elle viendrait peut-être en Suède dès l’été. Ils avaient visité des maisons ensemble. En particulier une petite ferme démembrée près de Svenstorp, où ils étaient retournés plusieurs fois. Puis un jour, au mois de mars, un soir plutôt, alors que Wallander dormait déjà, elle l’avait appelé de Riga et lui avait fait part de ses hésitations. Elle ne voulait plus se marier et s’installer en Suède, du moins pas dans l’immédiat. Plein d’appréhension, Wallander avait pris l’avion pour Riga quelques jours plus tard, avec l’idée de la convaincre. Ça s’était terminé en dispute. Pour la première fois, ils s’étaient disputés, longuement, durement. Après ils ne s’étaient pas parlé pendant plus d’un mois. Puis Wallander l’avait rappelée, et ils avaient convenu qu’il viendrait en Lettonie à l’été. Ils avaient passé deux semaines de vacances dans la baie de Riga, dans une maison délabrée prêtée par un collègue de Baiba à l’université. Ils avaient beaucoup marché le long des plages et Wallander s’était bien gardé de parler d’avenir. Lorsque, enfin, Baiba en prit l’initiative, ce fut de façon vague et fuyante. Pas maintenant, pas encore. Pourquoi ne pas continuer comme avant ? Wallander était revenu en Suède découragé, dans une complète incertitude. Tout l’automne s’était écoulé sans qu’ils se revoient. Ils avaient parlé, échafaudé des projets, envisagé différentes possibilités. Mais rien ne se concrétisait. Wallander commençait à nourrir des soupçons. Y avait-il un autre homme à Riga ? Plusieurs fois, poussé par la jalousie, il l’avait appelée en pleine nuit et, deux fois au moins, il eut le sentiment qu’elle n’était pas seule, même si elle lui affirmait le contraire.

À Noël, cette année encore, elle était venue à Ystad. Cette fois, Linda n’avait participé qu’au réveillon du 24, avant de partir avec des amis en Écosse. Ce fut alors, quelques jours après le Nouvel An, que Baiba lui expliqua qu’elle n’envisageait plus de venir en Suède. Elle avait beaucoup hésité. Mais maintenant elle était sûre de sa décision. Elle ne voulait pas perdre son travail à l’université. Que ferait-elle en Suède ? À Ystad ? Elle pourrait peut-être devenir interprète. Mais à part cela ? Wallander avait tenté de la convaincre. Il n’y était pas parvenu, et il avait renoncé. Sans se l’avouer, ils savaient que leur histoire approchait de sa fin. Au bout de quatre ans, il n’y avait plus guère de chemin ouvert, praticable. Wallander l’avait raccompagnée à Sturup, il l’avait vue disparaître entre les portes du contrôle des passeports, et il était resté longtemps assis sur le banc gelé du bâtiment de la Marine, très abattu. Son sentiment d’abandon était plus fort que jamais. Mais il s’y mêlait aussi autre chose, en filigrane. Du soulagement. Malgré tout, l’incertitude avait pris fin.

Un bateau à moteur quitta le port. Wallander se leva. Il avait besoin de retourner aux toilettes.

Ils avaient continué à se parler au téléphone, par intermittence. Puis ces conversations aussi avaient pris fin. Cela faisait plus de six mois maintenant qu’il n’avait plus entendu sa voix. Un jour, au mois de juin, sur l’île de Gotland, alors qu’il se promenait dans Visby avec Linda, celle-ci lui demanda si c’était vraiment fini, avec Baiba.

— Oui, dit-il. C’est fini.

Linda attendait visiblement une suite.

— On ne voulait pas que ça se termine, je crois, ni l’un ni l’autre. Mais c’était sans doute inévitable.

Il entra à nouveau dans le café, adressa un signe de tête à la serveuse et disparut aux toilettes.

Puis il retourna chercher sa voiture dans Mariagatan et prit la direction de l’hypermarché où il se ravitaillait en général, à l’ouest de la ville, sur la route de Malmö. Sur le parking, il fit une liste de ce dont il avait besoin. Mais lorsque enfin il se retrouva à pousser son chariot dans les rayons, impossible de la retrouver. Il ne prit pas la peine de retourner à la voiture. Le temps de rentrer chez lui et de tout ranger dans le réfrigérateur et le garde-manger, il était presque seize heures. Il s’allongea sur le canapé pour lire le journal mais s’endormit très vite. Une heure plus tard, il se réveilla en sursaut. Il avait rêvé.

Il se trouvait à Rome avec son père. Rydberg aussi était là. Et de petits êtres semblables à des nains, qui leur pinçaient les mollets avec insistance.

Wallander se redressa dans le canapé. Je rêve des morts, pensa-t-il. Qu’est-ce que cela signifie ? Je rêve de mon père presque chaque nuit. Et maintenant de Rydberg, mon vieux collègue et ami, le policier qui m’a appris tout ce que je sais. Et ça fait presque cinq ans qu’il est mort.

Il sortit sur le balcon. Pas un souffle de vent. Un banc de nuages commençait à se former à l’horizon.

Soudain il vit avec une netteté effarante à quel point il était seul. En dehors de Linda, qui vivait à Stockholm et qu’il voyait rarement, il n’avait pour ainsi dire aucun ami. Les seules personnes qu’il fréquentait étaient ses collègues. Et il ne les voyait jamais en dehors du travail.

Il alla à la salle de bains et se rinça le visage à l’eau froide. Se regarda dans le miroir. Il avait pris des couleurs. Mais la fatigue était visible sous le bronzage. L’œil gauche injecté de sang. La ligne des cheveux avait encore reculé d’un millimètre.

Il monta sur le pèse-personne. Quelques kilos de moins qu’avant l’été. Mais encore beaucoup trop.

Le téléphone sonna. C’était Gertrud.

— Je voulais juste te dire que je suis arrivée à Rynge. Et que le voyage s’est bien passé.

— J’ai pensé à toi. J’aurais peut-être dû rester, ce matin.

— Je crois que j’avais besoin d’être seule. Mais je serai bien ici. Nous nous sommes toujours bien entendues, ma sœur et moi.

— Je viendrai te voir dans une semaine ou deux.

Il avait à peine raccroché que le téléphone sonna de nouveau. Cette fois, c’était sa collègue Ann-Britt Höglund.

— Je voulais juste savoir comment ça s’était passé.

— Quoi donc ?

— Tu ne devais pas voir un agent immobilier, aujourd’hui ?

Wallander se souvint qu’il lui en avait vaguement parlé en quittant le commissariat la veille au soir.

— Ça s’est bien passé, je crois. Tu peux l’acheter pour trois cent mille, si tu veux.

— Je n’ai jamais eu l’occasion de la voir, cette maison.

— Ça fait bizarre de la voir toute vide. Gertrud est partie et maintenant, ça deviendra sans doute une maison de vacances. Pour des gens qui ignorent tout de mon père.

— Il y a des fantômes partout. Sauf peut-être dans les maisons neuves.

— L’odeur de térébenthine va persister un moment. Quand elle aura disparu à son tour, il n’y aura plus rien.

— Tu es bien mélancolique.

— C’est comme ça. On se voit demain. Merci pour ton coup de fil.

Wallander alla à la cuisine et but un verre d’eau.

Ann-Britt était attentionnée. Lui-même n’aurait évidemment jamais songé à appeler un collègue dans une situation semblable.

Bientôt dix-neuf heures. Il fit frire des saucisses et des pommes de terre, qu’il mangea devant la télévision, l’assiette sur ses genoux, tout en zappant sans rien trouver d’intéressant à regarder. Puis il se fit un café et sortit sur le balcon. Dès que le soleil disparut, la température chuta brutalement. Il retourna à l’intérieur et consacra le reste de la soirée à parcourir les papiers rapportés de Löderup.

Au fond de l’un des cartons, il trouva une enveloppe de papier kraft contenant quelques vieilles photos. Il ne se souvenait pas de les avoir vues auparavant. Soudain il se reconnut : un petit garçon de quatre ou cinq ans assis sur le capot d’une grosse voiture américaine. Son père debout près de lui, le tenant pour qu’il ne tombe pas.

Wallander emporta la photographie dans la cuisine et fouilla les tiroirs à la recherche d’une loupe.

Je souris en fixant l’objectif, pensa-t-il. Je resplendis de fierté. On m’a donné la permission de grimper sur la voiture du marchand d’art. L’un ou l’autre de ceux qui venaient à Löderup et qui lui achetaient ses tableaux pour une bouchée de pain, ils l’escroquaient sans vergogne. Mon père sourit aussi. Mais il me regarde.

Wallander resta longtemps à contempler la photo. Une réalité depuis longtemps scellée, inaccessible. Autrefois, à une époque très lointaine, il y avait eu une complicité entre son père et lui. Tout avait changé du jour où il avait choisi d’entrer dans la police. Au cours des dernières années de la vie de son père, ils avaient peu à peu tenté de retrouver quelque chose de cette intimité perdue.

Mais on n’y est jamais vraiment arrivés, pensa-t-il. Rien en tout cas qui puisse se comparer à ce sourire-ci, sur le capot de la Buick étincelante. À Rome, nous nous sommes rapprochés — mais pas retrouvés.

Wallander punaisa la photo sur la porte de la cuisine. Puis il ressortit sur le balcon. L’écran nuageux s’était rapproché. Il retourna devant la télévision et regarda la fin d’un vieux film.

Vers minuit, il alla se coucher.

Le lendemain, il avait une réunion avec Svedberg et Martinsson. Ensuite, il devait aller chez le médecin.

Il garda longtemps les yeux ouverts dans le noir.

Deux ans plus tôt, il avait rêvé de quitter Mariagatan. S’acheter un chien. Vivre avec Baiba.

Rien de tout cela n’était advenu. Ni Baiba. Ni maison. Ni chien. Tout était resté comme avant.

Ça ne peut pas durer, pensa-t-il. J’ai besoin qu’il se passe quelque chose. Qui me donne la force d’envisager à nouveau l’avenir.

Il était plus de trois heures lorsqu’il s’endormit enfin.

# 

# 2

Les nuages s’éloignèrent progressivement, peu avant l’aube.

Wallander se réveilla à six heures. Il avait à nouveau rêvé de son père. Au réveil, images fragmentaires et incohérentes, où il était à la fois enfant et adulte. Pas de scènes compréhensibles cependant ; le rêve était comme un navire disparaissant dans un banc de brouillard.

Il se leva, prit une douche et prépara du café. Dans la rue, il constata que la chaleur estivale s’attardait. En plus, pour une fois, il n’y avait absolument pas de vent. Il alla en voiture jusqu’au commissariat désert ; il n’était pas encore sept heures. Wallander but un café au passage et se rendit dans son bureau. En jetant un regard à sa table vierge de tout dossier, il se demanda depuis combien de temps il n’avait pas eu aussi peu d’affaires à traiter. Ces dernières années, il avait pu constater que sa charge de travail augmentait constamment en proportion des réductions budgétaires. Plusieurs enquêtes étaient restées en suspens, d’autres avaient été bâclées. Dans bien des cas où l’enquête préliminaire aboutissait à un classement sans suite, Wallander savait qu’il aurait pu en être tout autrement. S’ils avaient disposé de plus de temps. S’ils avaient été plus nombreux.

On pouvait toujours se demander si le crime était une affaire rentable et, dans ce cas, depuis quand ? Impossible de répondre avec certitude. Mais, pour Wallander, il ne faisait aucun doute que le crime fleurissait littéralement en Suède. En particulier pour les professionnels du crime économique, la Suède était pratiquement devenue une zone franche. L’État de droit semblait avoir abdiqué dans ce domaine.

Wallander discutait souvent avec ses collègues de cette évolution. Il constatait aussi l’inquiétude croissante de ses concitoyens. Gertrud en parlait. Les voisins qu’il croisait à la buanderie en parlaient.

Il savait leur inquiétude justifiée. Mais rien n’indiquait que des mesures énergiques soient envisagées. Dans le même temps, la police et la justice poursuivaient leur politique de désarmement unilatéral.

Il enleva sa veste et ouvrit la fenêtre. Son regard s’attarda un instant sur le vieux château d’eau.

Au cours des dernières années, on avait vu surgir en Suède différents « groupes de sécurité » ou « milices de citoyens ». Wallander redoutait depuis longtemps cette éventualité. Lorsque la justice ne fonctionnait plus, les lynchages n’étaient jamais très loin. Les gens commençaient à trouver normal de faire justice eux-mêmes.

Combien d’armes circulaient illégalement en Suède aujourd’hui ? Et où en serait-on d’ici quelques années ?

Il quitta la fenêtre et s’assit à son bureau. Parcourut les mémos déposés sur sa table pendant son absence. L’un concernait les actions envisagées au niveau national pour enrayer le nombre grandissant de fausses cartes de crédit. Il lut distraitement quelques paragraphes à propos des usines de falsification découvertes dans certains pays asiatiques.

Un autre mémo rendait compte d’une expérience récente conduite sur deux ans, entre 1994 et 1996, où des femmes menacées avaient pu, dans certaines circonstances, se procurer des bombes au poivre auprès de la police locale. Wallander relut le texte deux fois, sans comprendre quelle conclusion il fallait en tirer. Il haussa les épaules et laissa les deux mémos disparaître dans la corbeille à papier. Par la porte entrouverte, il entendit des voix dans le couloir. Une femme riait. Wallander sourit. C’était leur chef, Lisa Holgersson. Elle avait pris la suite de Björk quand celui-ci avait été muté à Malmö quelques années plus tôt. Certains collègues n’avaient pas apprécié l’arrivée d’une femme au sommet de la hiérarchie. Mais Wallander avait rapidement appris à la respecter. Ce respect ne s’était pas démenti.

À sept heures et demie, le téléphone sonna sur son bureau. C’était Ebba, de la réception.

— Ça s’est bien passé ? demanda-t-elle.

Wallander comprit qu’elle faisait allusion à son absence de la veille.

— La maison n’est pas encore vendue. Mais j’ai bon espoir.

— Je t’appelle pour savoir si tu peux accueillir un groupe d’étude à dix heures et demie.

— Un groupe d’étude en plein été ?

— Des capitaines à la retraite qui se retrouvent chaque année en août en Scanie. Ils ont fondé une association, les « Ours de mer », ou quelque chose comme ça.

Wallander pensait à sa visite chez le médecin.

— Mille regrets, je dois sortir entre onze heures et demie et midi.

— Je vais demander à Ann-Britt. Les vieux capitaines trouveront peut-être agréable d’être reçus par une femme.

— À moins que ça ne leur plaise pas du tout…

À huit heures, il en était encore à se balancer sur sa chaise et à regarder par la fenêtre. La fatigue lui vrillait le corps. Il s’inquiétait de ce que dirait le médecin. La fatigue et les crampes étaient-elles les symptômes d’une maladie grave ?

Il se leva et longea le couloir jusqu’à l’une des salles de réunion. Martinsson était déjà là, bronzé et les cheveux coupés court. Wallander pensa au jour, deux ans plus tôt, où Martinsson avait failli démissionner de la police. Sa fille avait été agressée à l’école, pour la seule raison que son père était policier. Pour finir, il était resté. Aux yeux de Wallander, Martinsson était encore le petit jeune qui avait fait ses débuts chez eux. Pourtant, il faisait aujourd’hui partie de ceux qui avaient le plus d’ancienneté à Ystad.

Ils s’assirent et commentèrent la météo. Il était huit heures cinq.

— Qu’est-ce qu’il fout ? marmonna Martinsson.

La question était justifiée. Svedberg était connu pour sa ponctualité.

— Tu lui as parlé ce matin ?

— Il était déjà sorti. J’ai laissé un message sur son répondeur.

Wallander désigna le téléphone d’un geste.

— Tu ferais peut-être mieux de le rappeler.

Martinsson composa le numéro de Svedberg et attendit.

— Qu’est-ce que tu fais ? On t’attend.

Il raccrocha.

— Encore le répondeur.

— Il va sûrement arriver. Je propose qu’on commence sans lui.

Martinsson feuilleta une liasse de documents. Puis il tendit une carte postale à Wallander. Une photo aérienne du centre historique de Vienne.

— Cette carte est arrivée dans la boîte aux lettres de la famille Hillström mardi dernier, 6 août. Comme tu peux le voir, Astrid Hillström explique qu’elle compte rester absente un peu plus longtemps que prévu. Mais tout va bien. Les autres envoient leur bonjour. Elle demande à sa mère de téléphoner aux autres parents pour leur dire que tout va bien.

Wallander lut le texte. L’écriture arrondie rappelait celle de Linda. Il reposa la carte sur la table.

— Eva Hillström est donc venue au commissariat…

— Elle a surgi dans mon bureau comme une tornade.

Qu’elle soit nerveuse, on le savait déjà. Mais là, c’était nettement pire. Elle a peur, c’est évident. Et elle est sûre de son coup.

— De quoi ?

— Qu’il est arrivé quelque chose. Que cette carte n’a pas été écrite par sa fille.

Wallander réfléchit avant de poser la question suivante.

— Qu’est-ce qui lui fait croire ça ? L’écriture ? La signature ?

— Non. Mais elle dit que l’écriture d’Astrid est facile à imiter, et sa signature aussi. On ne peut pas la contredire là-dessus.

Wallander attira à lui un bloc-notes et un crayon. Il lui fallut moins d’une minute pour copier l’écriture et la signature d’Astrid Hillström. Il repoussa le bloc.

— Eva Hillström vient ici, résuma-t-il. Elle est inquiète. Si ce n’est pas l’écriture de la carte qui l’a alertée, c’est quoi ?

— Elle n’a pas pu me le dire.

— Mais tu le lui as demandé ?

— Je l’ai interrogée sur tout. Le choix des mots ? La tournure des phrases ? La manière de s’exprimer ? Elle n’a rien pu me dire. Mais elle était certaine que cette carte n’avait pas été écrite par sa fille.

Wallander fit une grimace.

— Il devait forcément y avoir quelque chose.

Ils se regardèrent.

— Tu te rappelles ce que tu m’as dit, hier ? Que tu commençais toi aussi à être inquiet ?

Martinsson hocha la tête.

— Il y a un truc qui ne colle pas, dit-il. Mais je ne sais pas ce que c’est.

— Pose la question autrement. À supposer que ces jeunes ne soient pas partis en voyage : que s’est-il passé ? Et qui a envoyé ces cartes ? Leurs passeports ont disparu, leurs voitures aussi. Ça, on en est sûrs.

— Je dois me tromper. Je me suis sans doute laissé influencer par l’inquiétude d’Eva Hillström.

— C’est naturel que des parents s’inquiètent pour leurs enfants, dit Wallander. Si tu savais combien de fois je me suis demandé ce que fabriquait Linda. Quand je recevais des cartes postales d’endroits complètement invraisemblables…

— Qu’est-ce qu’on fait ?

— On reste vigilants. Pour commencer, on reprend tout depuis le début. Juste pour vérifier qu’on n’a pas négligé quelque chose en cours de route.

Martinsson résuma ce qu’ils savaient, avec clarté et précision comme d’habitude. Ann-Britt Höglund avait dit un jour que c’était lui, Wallander, qui avait appris cela à Martinsson. Il avait rejeté cette idée, mais Ann-Britt avait insisté. Il ne savait toujours pas si elle avait raison.

L’affaire était simple. Trois jeunes — un garçon et deux filles âgés de vingt à vingt-trois ans — avaient décidé de fêter ensemble la nuit de la Saint-Jean. Le garçon s’appelait Martin Boge et habitait à Simrishamn, les deux filles, Lena Norman et Astrid Hillström, habitaient dans le quartier ouest d’Ystad. Ils se connaissaient depuis longtemps et passaient beaucoup de temps ensemble. Tous trois venaient de familles aisées. Lena Norman étudiait à l’université de Lund, les deux autres vivaient de petits boulots. Jamais ils n’avaient eu de problème de drogue ni affaire à la justice. Astrid Hillström et Martin Boge vivaient encore chez leurs parents ; Lena Norman louait une chambre d’étudiant à Lund. Ils n’avaient dit à personne où ils comptaient célébrer leur fête. Les parents avaient interrogé d’autres copains, mais personne n’était au courant. Ça n’avait rien d’étonnant en soi, vu que les trois amis étaient assez secrets et peu communicatifs, surtout par rapport à leurs projets communs. Au moment de leur disparition, ils disposaient de deux voitures — une Volvo et une Toyota. Les voitures avaient disparu en même temps que les trois jeunes. Ceux-ci avaient quitté leur domicile dans l’après-midi du 21 juin. Personne ne les avait revus. La première carte postale portait le cachet de la poste de Hambourg, en date du 26 juin. Ils y expliquaient qu’ils partaient faire un tour en Europe. Quelques semaines plus tard, Astrid Hillström expédiait une carte postale de Paris. Ils étaient en route vers le sud, écrivait-elle. À présent, elle venait donc d’envoyer une nouvelle carte.

Martinsson se tut. Wallander réfléchit.

— Qu’aurait-il pu se passer, au juste ?

— Je ne sais pas.

— Y a-t-il la moindre raison de penser que cette disparition est anormale ?

— Non.

Wallander se carra dans son fauteuil.

— En somme, nous n’avons rien du tout, à part le pressentiment d’Eva Hillström. Une maman inquiète.

— Qui prétend que cette carte n’a pas été écrite par sa fille.

Wallander hocha la tête.

— Elle veut qu’on lance un avis de recherche ?

— Non. Elle veut qu’on fasse quelque chose. Ce sont ses propres termes : « La police doit faire quelque chose. »

— Que pouvons-nous faire, sinon lancer un avis de recherche ? Leurs noms sont déjà dans tous nos registres.

Il se tut. Neuf heures moins le quart. Il jeta un regard interrogateur à Martinsson.

— Svedberg ?

Martinsson prit à nouveau le combiné et composa le numéro de son domicile. Puis il raccrocha.

— Toujours le répondeur.

Wallander lui rendit la carte postale.

— Je propose qu’on en reste là pour l’instant. Mais je vais parler moi aussi à Eva Hillström. Ensuite, on avisera. Il n’y a pas de raison de lancer un avis de recherche, du moins pas encore.

Martinsson nota le numéro de téléphone d’Eva Hillström sur un bout de papier.

— Elle est expert-comptable.

— Et où pouvons-nous joindre son mari ? Le père d’Astrid Hillström ?

— Ils sont divorcés. Je crois qu’il a appelé une fois, juste après la Saint-Jean.

Wallander se leva, Martinsson rassembla ses papiers. Ils quittèrent la salle de réunion.

— Svedberg a peut-être fait comme moi, dit Wallander. Pris un jour de congé sans que nous soyons au courant.

— C’est impossible, répondit Martinsson catégorique. Il a déjà pris tous ses jours de congé.

Wallander lui lança un regard surpris.

— Comment le sais-tu ? Svedberg n’est pas très causant.

— Je lui ai proposé d’échanger une semaine de vacances avec moi, mais il a dit qu’il ne pouvait pas, parce qu’il voulait prendre tous ses jours d’une traite.

— Ah bon ? Ce serait bien la première fois.

Ils se quittèrent devant le bureau de Martinsson. Wallander alla jusqu’à son propre bureau, s’assit et appela le premier numéro qui figurait sur le bout de papier. Il reconnut aussitôt la voix d’Eva Hillström. Il lui demanda si elle pouvait passer au commissariat dans l’après-midi.

— Vous avez du nouveau ?

— Non, rien. Je voudrais juste vous parler, moi aussi.

Il s’apprêtait à aller chercher un café lorsqu’Ann-Britt apparut dans l’encadrement de la porte. Elle revenait de vacances, mais elle était aussi pâle que d’habitude.

Il pensa que la pâleur d’Ann-Britt venait de l’intérieur. Elle ne s’était jamais vraiment remise de sa blessure par balle, deux ans plus tôt. Elle avait retrouvé sa santé physique. Mais comment se sentait-elle en réalité ? Parfois il avait l’impression qu’elle souffrait d’une peur chronique. Cela ne le surprenait pas. Il ne se passait pas un jour sans que lui-même repense au coup de couteau qu’il avait reçu — plus de vingt ans auparavant.

— Je te dérange ?

Wallander indiqua d’un geste le fauteuil des visiteurs. Elle s’assit.

— Tu as vu Svedberg ?

Elle secoua la tête.

— Nous avions une réunion à huit heures, Martinsson, lui et moi. Mais il n’est pas venu.

— Ça ne lui arrive jamais de manquer une réunion.

— Non. Pourtant il n’est pas venu.

— Vous avez appelé chez lui ? Il est peut-être malade ?

— Martinsson a laissé plusieurs messages sur son répondeur. Et d’ailleurs, Svedberg n’est jamais malade.

Ils restèrent un instant silencieux, à se demander où il pouvait bien être. Wallander reprit la parole.

— Alors ? Qu’est-ce que tu me voulais ?

— Tu te souviens de la filière des voitures volées vers les pays de l’Est ?

— Comment pourrais-je l’oublier ? Je m’en suis quand même occupé pendant deux ans, le temps qu’on arrive à arrêter les responsables. En Suède du moins.

— On dirait que ça recommence.

— Ils sont en prison pourtant ?

— Apparemment, le vide a été vite comblé. Cette fois, ils ne sont plus basés à Göteborg. Les pistes remonteraient entre autres vers Lycksele.

Wallander écarquilla les yeux.

— Lycksele ? Mais c’est en Laponie !

— Avec les moyens de communication actuels, où que tu sois, tu es au cœur de la Suède.

Wallander secoua la tête, incrédule ; en même temps, il savait qu’Ann-Britt avait raison. Le crime organisé était toujours en avance quand il s’agissait d’exploiter les nouvelles techniques.

— Je n’ai pas la force de recommencer à zéro, dit-il. Je ne veux plus entendre parler de voitures volées.

— Je m’en charge. Lisa me l’a demandé, elle se doute que tu en as marre. Mais j’aimerais que tu me résumes la situation. Et que tu me donnes quelques conseils.

Wallander acquiesça. Ils convinrent d’un rendez-vous le lendemain. Ils allèrent à la cafétéria et s’installèrent avec leur café à une table près de la fenêtre ouverte.

— Comment se sont passées tes vacances ? demanda-t-il.

Elle ne répondit pas. En levant la tête, il vit qu’elle avait les larmes aux yeux. Il voulut ajouter quelques mots, mais elle leva la main pour l’en empêcher.

— Plutôt mal, dit-elle lorsqu’elle eut retrouvé le contrôle d’elle-même. Mais je ne veux pas en parler.

Elle prit sa tasse et se leva vivement. Wallander la regarda disparaître. Il resta pensif.

Nous ne savons pas grand-chose, pensa-t-il. Ni eux sur moi, ni moi sur eux. Nous travaillons ensemble. Nous nous côtoyons parfois toute notre vie, et que savons-nous les uns des autres ? Rien.

Il regarda sa montre. Il avait tout son temps mais décida malgré tout de sortir tout de suite et de descendre à pied jusqu’à Kapellgatan où se trouvait le cabinet du médecin.

Il se sentait inquiet. Plein d’appréhension.

Le médecin était un homme jeune. Wallander ne l’avait jamais rencontré. Il s’appelait Göransson et son accent indiquait clairement qu’il venait du nord du pays. Wallander lui exposa ses ennuis. La fatigue, la soif, les fréquentes visites aux toilettes. Il mentionna aussi les crampes récurrentes. La réponse du médecin ne se fit pas attendre et le prit complètement au dépourvu.

— Vous faites probablement de l’hyperglycémie.

— Quoi ?

— Du diabète, si vous préférez.

Wallander en resta médusé. Cette pensée ne lui avait jamais effleuré l’esprit.

— On dirait que vous avez un problème de surpoids, poursuivit le médecin. On sera bientôt fixés, mais je veux d’abord vous ausculter. Savez-vous si vous souffrez d’hypertension ?

Wallander secoua la tête. Puis il ôta sa chemise et s’allongea.

Le cœur battait normalement. Mais la tension était trop élevée, 17/10. Il monta sur le pèse-personne. Quatre-vingt-douze kilos. Puis le médecin l’envoya chez l’infirmière pour un échantillon d’urine et une analyse de sang. L’infirmière sourit en lui piquant le bout du doigt. Wallander pensa qu’elle ressemblait à sa sœur, Kristina. Puis il retourna dans le bureau du médecin.

— Normalement, dit Göransson, le taux de sucre dans le sang doit être compris entre 0,6 gramme et 1 gramme. Vous avez 1,5. C’est beaucoup trop, évidemment.

Wallander sentit qu’il avait la nausée.

— Cela explique votre fatigue, poursuivit-il. Cela explique la soif et les crampes dans les mollets. Cela explique le besoin de courir sans arrêt aux toilettes.

— Il y a des médicaments ?

— On va commencer par modifier vos habitudes alimentaires. Il faut aussi faire baisser la tension. Est-ce que vous pratiquez un sport ?

— Non.

— Vous devriez. Régime et exercice. Si ça ne suffit pas, il faudra envisager d’autres mesures. Avec un taux de sucre pareil, vous épuisez votre organisme.

Diabétique, pensa Wallander. Sur le moment, cette pensée lui sembla terrifiante. Göransson perçut son malaise.

— Ça se soigne, fit-il sur un ton encourageant. Vous n’en mourrez pas. Du moins pas tout de suite.

Il dut subir des prises de sang supplémentaires. Puis on lui remit des listes de menus diététiques. Il devait revenir le lundi suivant. Il était onze heures et demie lorsqu’il ressortit dans la rue. Il alla jusqu’à l’ancien cimetière et s’assit sur un banc. Il ne parvenait pas encore à prendre la mesure de ce que lui avait dit Göransson. Il chercha ses lunettes et commença à feuilleter les listes.

À midi trente, il était de retour au commissariat. Quelques messages téléphoniques l’attendaient à la réception. Rien d’urgent au point de ne pouvoir attendre. Il croisa Hansson dans le couloir.

— Svedberg s’est montré ? demanda-t-il.

— Il n’est pas censé être là ?

Wallander ne prit pas la peine de répondre. Eva Hillström devait arriver vers treize heures. Il frappa à la porte entrebâillée de Martinsson : il n’y avait personne. Sur la table, il aperçut le mince dossier de leur réunion du matin. Il l’emporta dans son propre bureau, le feuilleta rapidement, examina les trois cartes postales. Il avait du mal à se concentrer. Il repensait sans cesse aux paroles du médecin.

Lorsqu’Ebba l’appela pour lui dire qu’Eva Hillström était arrivée, il se leva pour aller à sa rencontre. En chemin, il croisa un groupe d’hommes âgés qui quittaient le commissariat, d’excellente humeur. Les capitaines, sans doute.

Eva Hillström était grande et maigre. Tout son maintien dénotait une personne aux aguets. Dès leur première rencontre, Wallander avait senti que cette femme s’attendait toujours au pire.

Il lui serra la main et l’invita à le suivre jusqu’à son bureau. Dans le couloir, il lui demanda si elle voulait un café.

— Je n’en bois pas. Mon estomac ne tolère pas le café.

Elle s’assit dans le fauteuil des visiteurs sans le quitter du regard.

Elle croit que j’ai du nouveau, pensa Wallander en s’asseyant à son tour. Et que les nouvelles sont mauvaises.

— Vous avez vu mon collègue hier, commença-t-il. Vous lui avez apporté une carte postale que vous avez reçue il y a quelques jours. Une carte postée à Vienne et signée par votre fille Astrid. Mais, d’après vous, ce n’est pas elle qui l’aurait écrite. C’est bien cela ?

— Oui.

Aucune hésitation.

— Selon Martinsson, reprit Wallander, vous ne pouviez pas expliquer cette conviction.

— C’est vrai. Je ne l’explique pas.

Wallander prit la carte et la poussa vers Eva Hillström.

— Vous lui avez dit que l’écriture et la signature de votre fille étaient faciles à imiter ?

— Vous pouvez essayer vous-même.

— Je l’ai fait. Et je suis d’accord avec vous. Son écriture n’est pas très difficile à imiter.

— Pourquoi me demandez-vous des choses que vous savez déjà ?

Wallander la dévisagea un instant. Elle était aussi tendue et inquiète que l’avait dit Martinsson.

— Je pose des questions pour obtenir confirmation de certaines choses, dit-il. C’est parfois nécessaire.

Elle hocha la tête avec impatience.

— Pourtant, poursuivit-il, nous n’avons pas de sérieuses raisons de croire qu’Astrid n’est pas l’auteur de cette carte. Y a-t-il autre chose qui motive votre soupçon ?

— Non. Mais je sais que j’ai raison.

— Raison à quel sujet ?

— Ce n’est pas elle qui a écrit cette carte. Ni celle-ci, ni les précédentes.

Elle se leva brusquement, avec un cri. Wallander en fut complètement désarçonné. Elle se pencha par-dessus le bureau, l’empoigna et se mit à le secouer sans cesser de crier.

— Pourquoi la police ne fait-elle rien ? Il leur est arrivé quelque chose, c’est évident !

Wallander se dégagea tant bien que mal et se leva à son tour.

— Je pense que vous devriez essayer de vous calmer, dit-il.

Mais Eva Hillström continua de crier. Que devaient penser les gens qui passaient à ce moment-là dans le couloir ? Wallander contourna son bureau et la saisit fermement par les épaules. Puis il la força à se rasseoir et la maintint assise.

La crise cessa aussi brusquement qu’elle avait commencé. Wallander relâcha peu à peu son étreinte. Puis il retourna à sa place, derrière le bureau, et se rassit. Eva Hillström contemplait fixement le sol à ses pieds. Wallander attendit. Il se sentait ébranlé. Quelque chose dans cette réaction violente et la conviction qu’elle exprimait commençait à déteindre sur lui.

— Qu’est-il arrivé à votre avis ? demanda-t-il après un silence.

Elle secoua la tête.

— Je ne sais pas.

— Il n’y a rien qui suggère un accident. Ou autre chose.

Elle leva la tête et le considéra sans rien dire.

— Astrid et ses amis sont déjà partis en voyage, poursuivit-il. Peut-être pas aussi longtemps que cette fois. Nous savons qu’ils disposaient de voitures, d’argent, de passeports. De plus, ils ont l’âge où l’on s’autorise à suivre ses impulsions. À improviser. J’ai moi-même une fille, qui a quelques années de plus qu’Astrid. Je connais.

— Mais je suis sûre de ce que je dis. C’est vrai, je m’inquiète souvent pour rien. Mais cette fois, c’est autre chose.

— Les parents des deux autres jeunes ne semblent pas partager votre inquiétude. Les parents de Martin Boge et de Lena Norman.

— Je ne les comprends pas.

— Nous prenons votre sentiment au sérieux. C’est notre devoir. Nous allons à nouveau envisager la possibilité de lancer un avis de recherche. Je vous le promets.

Ces paroles semblèrent la soulager l’espace d’un instant. Mais l’expression soucieuse revint presque aussitôt. Le visage de cette femme était extrêmement ouvert. Wallander eut pitié d’elle.

L’entretien était terminé. Elle se leva. Il la raccompagna jusqu’à la réception.

— Je regrette d’avoir perdu mon sang-froid, dit-elle.

— Votre inquiétude est naturelle.

Elle lui serra la main très vite et disparut par les portes vitrées. Wallander reprit le couloir en sens inverse. Martinsson passa la tête par la porte de son bureau.

— Vous faisiez quoi, tout à l’heure ? demanda-t-il avec curiosité.

— Tu avais raison, elle a vraiment peur. Son inquiétude est sincère. Nous devons prendre position par rapport à ça. Mais comment ?

Il considéra Martinsson d’un air pensif.

— Je voudrais que nous fassions le point demain. Avec tous ceux qui ont le temps. Il faut prendre une décision. Est-ce qu’on lance un avis de recherche, oui ou non ? Je ne sais pas, quelque chose me tracasse dans cette histoire.

Martinsson hocha la tête.

— Tu as vu Svedberg ?

— Quoi, il ne s’est pas encore manifesté ?

— Non. Toujours le même répondeur.

Wallander fit la grimace.

— Ça ne lui ressemble pas.

— Je vais essayer encore une fois.

Wallander retourna dans son bureau, ferma la porte et appela Ebba à la réception.

— Pas de communications pendant une demi-heure. Tu as des nouvelles de Svedberg ?

— Je devrais en avoir ?

— Je m’interrogeais, c’est tout.

Wallander posa les pieds sur son bureau. Il se sentait fatigué, la bouche sèche. Puis il prit une décision. Il ramassa sa veste et sortit.

— Je sors, dit-il à Ebba. Je serai de retour dans une heure ou deux.

Dehors, il faisait toujours aussi chaud. Pas un souffle de vent. Wallander se rendit à pied à la bibliothèque municipale de Surbrunnsvägen et s’orienta tant bien que mal parmi les rayonnages. Une fois parvenu aux livres de médecine, il ne mit pas longtemps à trouver ce qu’il cherchait : un bouquin sur le diabète. Il s’assit à une table, prit ses lunettes dans sa poche et commença à lire.

Une heure et demie plus tard, il lui sembla avoir une meilleure idée de ce qu’impliquait la maladie. Il comprit aussi qu’il ne pouvait s’en prendre qu’à lui-même. Ses mauvaises habitudes alimentaires, le manque d’exercice, les tentatives de régime qui finissaient toujours par le ramener à son embonpoint habituel.

Il rangea le livre à sa place, avec un profond sentiment d’échec et de mépris pour lui-même. En même temps, il savait qu’il n’avait plus le choix. Il devait changer de mode de vie.

Il était déjà seize heures trente lorsqu’il revint au commissariat. Martinsson avait laissé un mot sur son bureau précisant qu’il était toujours sans nouvelles de Svedberg.

Wallander relut encore une fois le résumé de la disparition des trois jeunes et examina les trois cartes postales. Il eut à nouveau la sensation qu’il négligeait quelque chose. Quoi ? Cela lui échappait encore.

Son inquiétude augmentait. Il lui sembla voir Eva Hillström en face de lui, dans le fauteuil des visiteurs.

Soudain, il comprit la gravité de la situation. C’était extrêmement simple.

Elle savait que sa fille n’avait pas écrit cette carte. Comment ? Cela n’avait aucune importance.

Elle savait. C’était assez.

Wallander se leva et s’approcha de la fenêtre.

Il était arrivé quelque chose à ces trois jeunes. Mais quoi ?

# 

# 3

Ce soir-là, Wallander fit un effort limité pour entamer une nouvelle vie. À dîner, il se prépara un bouillon, une salade, et rien d’autre. Il était si déterminé à s’empêcher de manger ce qui était interdit qu’il en oublia complètement qu’il avait réservé un créneau à la buanderie. Quand il s’en souvint, il était trop tard.

Il essaya de voir le bon côté des choses. Trop de sucre dans le sang, ce n’était pas une sentence de mort. Par contre, c’était un avertissement. S’il voulait continuer à vivre normalement, il devait changer deux ou trois éléments fondamentaux dans ses habitudes. Rien de spectaculaire, mais un changement durable, en profondeur. Après son dîner, il avait encore faim. Il mangea une tomate supplémentaire. Puis il s’attarda à la table de la cuisine et tenta, à l’aide des listes diététiques, de composer des menus pour les jours à venir. Il prit aussi la décision de toujours se rendre au commissariat à pied. Le week-end, il ferait de longues promenades sur la plage. Il se rappela que Hansson et lui avaient envisagé de jouer au badminton. Le moment était peut-être venu de passer à l’acte ?

À neuf heures, il sortit sur le balcon. Une petite brise s’était levée, au sud. Mais il faisait encore chaud.

L’été indien s’installait.

Quelques jeunes passèrent en bas, dans la rue. Wallander les suivit du regard. Un peu plus tôt, quand il méditait sur ses listes et ses courbes de poids, il n’avait pas été tout à fait concentré. Il pensait à Eva Hillström. À l’inquiétude d’Eva Hillström. Elle avait perdu son sang-froid, l’avait violemment empoigné. La peur de ce qui avait pu arriver à sa fille se lisait dans son regard. Cette peur était sincère.

Certains parents ne connaissent pas du tout leurs enfants, pensa-t-il. Mais parfois c’est le contraire, un parent connaît son enfant mieux que quiconque. Quelque chose me dit que c’est le cas d’Eva Hillström.

Il retourna à l’intérieur, en laissant la porte du balcon ouverte.

La sensation d’avoir négligé quelque chose ne le quittait pas. Un détail qui aurait pu lui indiquer d’un coup la marche à suivre, le conduire à une conclusion policière fondée. L’inquiétude d’Eva Hillström était-elle justifiée, oui ou non ?

Il alla à la cuisine pour préparer un café. Il essuya la table en attendant que l’eau chauffe. Le téléphone sonna. C’était Linda, qui l’appelait de Stockholm, du restaurant du quartier de Kungsholmen où elle travaillait. Wallander fut pris au dépourvu, il pensait que le restaurant n’ouvrait qu’à midi.

— Le propriétaire a tout changé, dit-elle. Et je gagne plus en travaillant le soir. La vie est chère.

Le fond sonore était assourdissant. Il songea qu’il ne savait pas du tout, à l’instant, quels étaient les projets d’avenir de Linda. À une époque, elle voulait travailler dans la décoration, devenir tapissière. Ensuite, elle avait tâtonné dans le monde du théâtre. Puis elle avait changé d’avis et renoncé aussi au métier de comédienne.

Elle semblait avoir suivi ses pensées.

— Je n’ai pas l’intention de travailler comme serveuse toute ma vie. Le bon côté, c’est que j’arrive à économiser. Cet hiver, je pars en voyage.

— Où ?

— Je ne sais pas encore.

Wallander comprit que l’occasion n’était pas propice à une conversation prolongée. Il se contenta de dire que Gertrud avait déménagé. Et qu’un agent immobilier s’occupait de la maison de son grand-père.

— J’aurais aimé garder la maison, dit-elle. Je regrette de ne pas avoir de quoi l’acheter.

Wallander comprenait. Linda et son grand-père avaient toujours été proches. Parfois, il avait même éprouvé un pincement d’envie en les voyant ensemble.

— Je dois te quitter, dit Linda. Je voulais juste savoir comment tu allais.

— Bien. Je suis allé voir le médecin aujourd’hui, il ne m’a rien trouvé.

— Il ne t’a même pas dit que tu devrais maigrir ?

— À part ça, tout allait bien.

— Ça devait être un gentil docteur. Et ta fatigue ? Ça va mieux ?

Je suis transparent pour elle, pensa Wallander avec résignation. Et puisqu’elle sait que je mens, pourquoi est-ce que je ne lui dis pas la vérité ? Que je suis en train de devenir diabétique ? Que je le suis peut-être déjà ? Pourquoi cette impression d’avoir attrapé une maladie honteuse ?

— Je ne suis pas fatigué. C’était formidable, à Gotland.

— Oui. Je dois y aller maintenant. Si tu veux me joindre au restaurant, ce n’est pas le même numéro qu’à midi.

Il mémorisa le nouveau numéro. La conversation prit fin.

Il emporta sa tasse de café dans le séjour. Il alluma la télévision, baissa le volume et nota le numéro de téléphone qu’elle venait de lui donner sur un coin de journal.

Il écrivait mal. Personne, à part lui, n’aurait pu lire les chiffres qu’il venait de griffonner.

Au même instant, il comprit : la pensée qui l’avait hanté tout au long de la journée.

Il repoussa sa tasse de café, jeta un coup d’œil à sa montre. Vingt et une heures quinze. Il se demanda s’il devait appeler Martinsson. Ou attendre jusqu’au lendemain. Puis il retourna à la cuisine et s’assit, l’annuaire ouvert devant lui. Quatre familles portaient le nom de Norman dans le district d’Ystad. Mais il se souvenait d’avoir vu l’adresse dans le dossier de Martinsson. Lena Norman et ses parents habitaient dans Käringgatan, au nord de l’hôpital. Son père, Bertil Norman, portait le titre de « directeur ». Wallander savait qu’il dirigeait une entreprise d’exportation de maisons en kit.

Il composa le numéro. Une femme répondit. Wallander se présenta en essayant de rendre sa voix aussi aimable que possible. Il savait l’effet que ça faisait de recevoir un coup de fil de la police. Surtout le soir.

— Je suppose que vous êtes la maman de Lena Norman ?

— Je m’appelle Lillemor Norman.

Wallander se rappela ce prénom.

— Cet appel aurait pu attendre jusqu’à demain, poursuivit-il. Je voulais juste vous poser une question. Les policiers travaillent malheureusement selon des horaires bizarres.

Elle ne semblait toujours pas inquiète.

— De quoi s’agit-il ? Voulez-vous parler à mon mari ? Je peux l’appeler, il aide le frère de Lena à faire un devoir de mathématiques.

Wallander fut surpris. Il pensait que les devoirs n’existaient plus.

— Ne vous dérangez pas, dit-il. En fait, je voulais simplement un échantillon de l’écriture de Lena. Par exemple une lettre qu’elle aurait écrite.

— En dehors des cartes postales, nous n’avons rien reçu. Je pensais que la police le savait.

— Une autre lettre. D’avant.

— Pour quoi faire ?

— Simple mesure de routine. Nous comparons différentes écritures. Ce n’est d’ailleurs pas très important.

— La police prend-elle vraiment la peine de téléphoner aux gens le soir ? Pour des choses sans importance ?

Eva Hillström a peur, pensa Wallander. Lillemor Norman en revanche, est méfiante.

— Pouvez-vous m’aider ? demanda-t-il.

— J’ai beaucoup de lettres de Lena à la maison.

— Une me suffit. Une demi-page, pas plus.

— D’accord. Quelqu’un passera la prendre ?

— Je pensais venir moi-même. Je peux être là dans vingt minutes.

Wallander continua de chercher dans l’annuaire. À Simrishamn, il n’y avait qu’un seul abonné du nom de Boge. Wallander composa le numéro et attendit avec impatience. Il s’apprêtait à raccrocher lorsque quelqu’un répondit.

— Klas Boge.

La voix était jeune. Sans doute un frère de Martin. Il se présenta.

— Tes parents sont là ?

— Non, ils sont à un dîner de golf.

Wallander hésita. Mais le garçon paraissait intelligent.

— Est-ce que ton frère Martin t’a écrit une lettre que tu aurais conservée ?

— Pas cet été. Je n’ai rien reçu de Hambourg, si c’est ça que vous voulez savoir.

— Mais avant peut-être ?

Le garçon réfléchit.

— J’ai une lettre qu’il m’avait envoyée des États-Unis l’année dernière.

— Écrite à la main ?

— Oui.

Wallander hésita. Allait-il prendre sa voiture jusqu’à Simrishamn ou attendre jusqu’au lendemain ?

— Pourquoi voulez-vous une lettre de mon frère ?

— Juste pour regarder son écriture.

— Alors je peux la faxer. Si c’est urgent.

Ce garçon réfléchissait vite. Wallander lui donna l’un des numéros de fax du commissariat.

— J’aimerais que tu dises à tes parents que j’ai appelé, dit-il ensuite.

— Quand ils rentreront, j’espère bien que je dormirai.

— Tu pourras peut-être leur en parler demain ?

— La lettre de Martin était pour moi.

— Il vaut quand même mieux leur dire, répéta Wallander patiemment.

— Martin et les autres vont bientôt rentrer à mon avis. Je ne comprends pas pourquoi la mère Hillström s’inquiète comme ça. Elle nous téléphone tous les jours.

— Mais tes parents ne sont pas inquiets ?

— Eux, ils seraient plutôt soulagés. Mon père, en tout cas. De ne pas voir Martin pendant un moment.

Surpris, Wallander attendit une suite qui ne vint pas.

— Merci pour ton aide, dit-il.

— C’est comme un jeu.

— Pardon ?

— Ils s’amusent à passer d’une époque à l’autre. Ils se déguisent. Comme quand on est gosse. Sauf qu’on est adulte.

— Je ne comprends pas bien.

— Ils jouent des rôles. Mais pas dans des pièces de théâtre. Dans la réalité. Ils sont peut-être partis en Europe pour chercher un truc qui n’existe pas.

— C’est donc une habitude chez eux ? De jouer ? Mais la Saint-Jean n’est pas un jeu. C’est une fête. Une occasion de manger et de danser.

— Et de boire, dit le garçon. Mais si on se déguise, ça devient autre chose, n’est-ce pas ?

— Ils avaient l’habitude de se déguiser ?

— Oui. Mais en fait, je ne suis pas au courant. C’était secret. Martin ne m’en parlait pas beaucoup.

Wallander devinait plus qu’il ne comprenait le sens de ces paroles. Il consulta sa montre. Lillemor Norman allait bientôt commencer à l’attendre.

— Merci pour ton aide, répéta-t-il. N’oublie pas de dire à tes parents que j’ai appelé. Et n’oublie pas ce que je t’ai demandé.

— Peut-être, répondit le garçon.

Trois réactions différentes, songea Wallander. Eva Hillström a peur. Lillemor Norman est méfiante. Les parents de Martin Boge sont soulagés par l’absence de leur fils. Quant au frère, il n’a pas l’air très impatient de revoir ses parents.

Il enfila sa veste et sortit. À la buanderie, il réserva une nouvelle heure de lessive, le vendredi. Käringgatan n’était pas loin, mais il prit sa voiture. L’exercice attendrait jusqu’à demain.

Il tourna au coin de Bellevuevägen et freina devant une villa blanche à deux étages. La porte d’entrée s’ouvrit au moment où il franchissait le portail. Il reconnut Lillemor Norman. Contrairement à Eva Hillström, c’était une femme corpulente. Il se rappela les photographies dans le dossier de Martinsson. Lena Norman ressemblait à sa maman.

Elle tenait une enveloppe blanche à la main.

— Je regrette de vous déranger, dit Wallander.

— Mon mari aura deux mots à dire à Lena à son retour. C’est impardonnable de partir comme ça sans prévenir.

— Ils sont majeurs, dit Wallander. Mais c’est normal qu’on s’inquiète.

Il prit la lettre, en promettant qu’elle lui serait rendue.

Puis il se rendit directement au commissariat et se dirigea vers le central. Le policier de garde parlait au téléphone ; en apercevant Wallander, il lui indiqua l’un des télécopieurs. Klas Boge avait faxé la lettre de son frère. Wallander alla dans son bureau et alluma la lampe. Puis il posa les deux lettres et les cartes postales côte à côte, orienta le faisceau de la lampe et mit ses lunettes.

Martin Boge décrivait à son frère un match de rugby auquel il avait assisté. Lena Norman parlait d’une pension de famille dans le sud de l’Angleterre, où l’eau chaude ne fonctionnait plus.

Il recula dans son fauteuil. Il ne s’était pas trompé.

Les deux écritures, celle de Martin Boge et celle de Lena Norman, étaient très irrégulières. Leurs signatures aussi. Si quelqu’un avait voulu imiter une calligraphie, le choix se serait imposé de lui-même : celle d’Astrid Hillström.

Wallander sentait croître son malaise. En même temps, il réfléchissait de façon méthodique. Qu’est-ce que cela signifiait ? Rien du tout. Cela ne répondait pas à la vraie question : pourquoi quelqu’un aurait-il rédigé de fausses cartes postales ? Quelqu’un qui aurait en plus eu accès à leurs trois écritures ?

Pourtant, son inquiétude était bien réelle.

Nous devons nous occuper sérieusement de cette histoire, pensa-t-il. S’il leur est arrivé quelque chose, nous avons déjà perdu deux mois ou presque.

Il alla se chercher un café. Il était vingt-deux heures quinze. Une fois de plus, il parcourut le résumé des événements. Mais rien ne retint son attention.

Trois jeunes avaient décidé de fêter la Saint-Jean entre amis. Puis ils étaient partis en voyage. Es avaient envoyé des cartes postales à leurs familles. C’était tout.

Wallander rassembla les lettres et les rangea dans le dossier avec les cartes postales. Il ne pouvait rien faire de plus dans l’immédiat. Le lendemain, il en discuterait avec Martinsson et les autres. Ils feraient un retour sur la nuit de la Saint-Jean et, ensuite, ils décideraient s’il fallait ou non lancer un avis de recherche.

Wallander éteignit sa lampe et sortit. En longeant le couloir, il constata que le bureau d’Ann-Britt Höglund était éclairé et la porte entrebâillée. Il la poussa doucement. Ann-Britt était assise à son bureau, les yeux baissés. Mais il n’y avait aucun papier sur sa table.

Wallander hésita. Ann-Britt n’avait pas l’habitude de s’attarder le soir au commissariat. Elle avait deux enfants ; son mari, accompagnateur de voyages, était rarement à la maison. Au même moment, il se rappela sa réaction le matin même, à la cafétéria. Et maintenant elle regardait fixement la surface vide de son bureau.

Elle voulait sûrement qu’on la laisse tranquille. Ann-Britt était fort discrète. D’un autre côté, elle avait peut-être envie de parler à quelqu’un, pour une fois ?

Si je la dérange, pensa Wallander, elle me le dira. Qu’est-ce que je risque ?

Il frappa à la porte, attendit la réponse et entra dans le bureau.

— J’ai vu de la lumière. Ça ne te ressemble pas de rester tard, sauf s’il est arrivé quelque chose…

Elle le dévisagea sans répondre.

— Si tu veux que je m’en aille, fit-il, tu n’as qu’à le dire.

— Non. Je ne crois pas. Qu’est-ce que tu fais là toi-même ? Il s’est passé quelque chose ?

Wallander se laissa tomber dans le fauteuil des visiteurs. Il se faisait l’effet d’un animal lourd et informe.

— Les jeunes. Ceux qui ont disparu la nuit de la Saint-Jean.

— Il y a du nouveau ?

— Pas vraiment. Juste une idée que je voulais vérifier. Mais je crois que nous devons faire un point sur cette affaire, sérieusement. Eva Hillström est très inquiète.

— Mais qu’aurait-il pu se passer ?

— C’est bien la question.

— On va lancer un avis de recherche ?

Wallander écarta les bras.

— Je n’en sais rien. On décidera demain.

La pièce était plongée dans l’ombre. Ann-Britt avait orienté le faisceau de sa lampe vers le sol.

— Depuis combien de temps es-tu dans la police ? demanda-t-elle soudain.

— Longtemps. Trop longtemps, si ça se trouve. Mais c’est ce que je suis, je crois. Policier. Jusqu’à la retraite.

Elle le dévisagea longtemps avant de poser la question suivante.

— Où trouves-tu la force ?

— Je ne sais pas.

— Mais tu la trouves ?

— Pas toujours. Pourquoi ?

— J’ai réagi de manière brusque à la cafétéria, ce matin. C’est vrai que les vacances se sont mal passées. Il y a des problèmes entre mon mari et moi. Il n’est jamais à la maison. Quand il revient de voyage, il nous faut parfois une semaine entière pour nous retrouver. À ce moment-là, il est déjà prêt à repartir. Cet été, nous avons envisagé pour la première fois de nous séparer. Ce n’est pas facile. Surtout quand on a des enfants.

— Je sais.

— En même temps, je commence à me demander ce que c’est que ce métier, au juste. J’ouvre le journal, et voilà que des collègues de Malmö ont été inculpés pour recel. J’allume la télévision et j’apprends que des policiers haut placés nagent dans les eaux du crime organisé. Qu’ils se pavanent aux noces des gangsters, en tant qu’invités d’honneur, sur les plages ensoleillées du monde. Je vois tout cela et je constate que ça ne fait qu’augmenter. À la fin, je me demande ce que je fabrique. Plus exactement : comment j’aurai la force de rester dans la police trente ans encore.

— Ça craque de partout. Depuis longtemps déjà ; la gangrène de l’État de droit n’a rien de neuf, et il y a toujours eu des policiers malhonnêtes. Mais c’est pire maintenant. C’est ça qui rend indispensable la présence de gens comme toi.

— Et toi ?

— Moi aussi.

— Mais où trouves-tu la force ?

Les questions d’Ann-Britt étaient agressives. Wallander la comprenait parfaitement. Combien de temps n’était-il pas resté assis à contempler fixement son bureau, lui aussi, incapable de trouver la moindre circonstance atténuante à son métier ?

— J’essaie de me dire que ce serait pire sans moi. Ça me console parfois. Pas beaucoup. Mais je me raccroche à cette idée, faute de mieux.

Elle secoua la tête.

— Qu’est-il en train d’arriver à ce pays ?

Wallander attendait une suite. Mais rien ne vint. Un camion passa avec fracas dans la rue.

— Tu te souviens de l’agression qui a eu lieu au printemps ? À Svarte ?

Elle hocha la tête.

— Deux garçons de quatorze ans en frappent un troisième, de douze ans. Sans raison. Et une fois qu’il est à terre, déjà inconscient, ils se mettent à lui défoncer le thorax à coups de pied. Au bout d’un moment, il n’est plus inconscient : il est mort. Avant cette histoire, je n’avais pas bien compris le changement radical qui a eu lieu dans ce pays. Les bagarres ont toujours existé mais, avant, le combat cessait quand l’adversaire se retrouvait au sol. Vaincu. On appelle ça comme on veut. Fair-play, franc-jeu. Ou pourquoi pas l’évidence ? Mais ça ne se passe plus ainsi. Ces garçons-ci n’ont aucune notion de l’évidence. Comme si les jeunes de cette génération avaient été abandonnés par leurs parents. Ou comme si nous avions érigé l’indifférence en norme de conduite absolue. Soudain, en tant que policier, on doit tout reprendre à zéro. Les règles du jeu sont complètement modifiées. L’expérience qu’on a accumulée au fil des ans n’est plus valable.

Wallander se tut.

— Je ne sais pas à quoi je m’attendais quand je suis entrée à l’école de police, dit Ann-Britt. En tout cas, pas à ça.

— Pourtant, il faut trouver la force. Je suppose que tu n’imaginais pas non plus que quelqu’un pourrait te tirer dessus et te blesser.

— J’ai essayé. Quand on s’entraînait au tir, j’imaginais toujours que la balle que je tirais m’atteignait, moi. Mais on ne peut pas se représenter la douleur. Et, c’est vrai, on ne croit pas que ça arrivera pour de vrai.

Un bruit de voix s’éleva dans le couloir. L’un des policiers de garde parlait d’un type arrêté pour ivresse au volant. Puis le silence retomba.

— Comment tu te sens, au fait ? demanda-t-il.

— Par rapport à cette histoire de blessure, tu veux dire ?

Il hocha la tête.

— J’en rêve la nuit. Je rêve que je meurs. Ou que la balle m’atteint en pleine tête. C’est presque pire.

— Oui, dit Wallander. On a peur, c’est inévitable.

Elle se leva.

— Le jour où j’aurai vraiment peur, je démissionnerai. Mais je n’en suis pas tout à fait là. Merci d’être passé me voir. J’ai l’habitude de régler mes problèmes seule. Mais ce soir, je ne savais plus quoi faire.

— C’est une force de l’admettre.

Elle sourit, de son pâle sourire. Puis elle se leva et enfila sa veste. Dormait-elle suffisamment ? pensa-t-il. Mais il ne dit rien.

— On parlera des voitures volées demain ? demanda Ann-Britt.

— L’après-midi de préférence. N’oublie pas que nous devons nous occuper de ces jeunes demain matin.

Elle le dévisagea.

— Tu sembles préoccupé ?

— Eva Hillström est inquiète. C’est impossible de ne pas en tenir compte.

Ils sortirent ensemble du commissariat. Sur le parking, comme il ne voyait nulle part la voiture d’Ann-Britt, il lui proposa de la raccompagner.

— Non merci, j’ai besoin de marcher. Il fait bon, en plus. Quel mois d’août !

— L’été indien. Je me demande pourquoi ça s’appelle comme ça.

Ils se séparèrent. Wallander prit sa voiture, rentra chez lui et but une tasse de thé en feuilletant le journal, Ystads Allehanda. Puis il alla se coucher, la fenêtre entrouverte à cause de la chaleur.

Le sommeil le gagna très vite.

Il se réveilla en sursaut. La douleur était intense.

Une crampe au mollet gauche. Il posa le pied par terre et s’appuya dessus de tout son poids. La douleur disparut. Il se recoucha avec précaution. Il avait peur que ça recommence. Le réveille-matin indiquait une heure trente.

Il avait rêvé de son père une fois de plus, un rêve décousu et agité. Ils marchaient dans une ville que Wallander ne reconnaissait pas. Ils cherchaient quelqu’un, le rêve ne précisait pas qui.

La brise soulevait légèrement le rideau. Il pensa à la mère de Linda, Mona, avec qui il avait vécu pendant tant d’années. Et qui menait maintenant une vie complètement différente avec un nouveau mari, amateur de golf. Il n’avait sûrement pas de diabète, lui.

Ses pensées vagabondaient. Soudain, il se vit marchant le long des plages interminables de Skagen en compagnie de Baiba.

Puis Baiba disparut.

Il se redressa d’un bond, dans le lit. D’où lui était venue cette pensée ? Impossible à dire. Elle avait surgi, simplement. Svedberg.

S’il était malade, ce n’était pas normal qu’il ne les ait pas prévenus. D’ailleurs, Svedberg n’était jamais malade. S’il était arrivé quoi que ce soit, il l’aurait signalé. Wallander aurait dû y penser plus tôt. Si Svedberg ne donnait pas signe de vie, ça ne pouvait signifier qu’une seule chose.

Qu’il n’était pas en mesure de le faire.

Wallander constata qu’il avait peur. Effet de son imagination, bien sûr — qu’aurait-il pu arriver à Svedberg ?

Mais le pressentiment refusait de lâcher prise. Wallander jeta un nouveau coup d’œil aux aiguilles du réveille-matin. Puis il alla à la cuisine, chercha le numéro de téléphone de Svedberg et composa les chiffres. Le répondeur se déclencha au bout de quelques sonneries. Wallander raccrocha, certain à présent qu’il était arrivé quelque chose. Il s’habilla et sortit. Le vent s’était levé, mais il faisait encore chaud. Il ne lui fallut que quelques minutes pour se rendre jusqu’à la place centrale. Il gara la voiture et continua à pied jusqu’à Lilla Norregatan où habitait Svedberg. Les fenêtres de son appartement étaient éclairées. Le soulagement de Wallander ne dura que quelques secondes — le temps que l’inquiétude le reprenne, avec une force décuplée. Pourquoi Svedberg ne décrochait-il pas s’il était chez lui ? Le portail était fermé. Wallander ne connaissait pas le code, mais il y avait une fente entre les battants. Wallander sortit son couteau suisse. Jeta un regard à gauche et à droite. Puis il enfonça la lame la plus épaisse entre les battants et appuya. La porte s’ouvrit.

Svedberg habitait au troisième et dernier étage de l’immeuble. Wallander arriva en haut hors d’haleine. Il colla son oreille contre la porte. Tout était silencieux. Il souleva le battant de la boîte aux lettres. Rien. Il sonna. Le bruit métallique résonna dans l’appartement.

Il sonna trois fois. Puis il se mit à tambouriner.

Que faire ? Il ne voulait pas rester seul. Il chercha dans ses poches. Évidemment, son portable était resté sur la table de la cuisine. Il redescendit l’escalier, glissa un caillou entre les battants du portail, retourna vers la place, entra dans une cabine et composa le numéro de Martinsson. Ce fut Martinsson lui-même qui décrocha.

— Désolé de te réveiller. J’ai besoin de toi.

— Qu’est-ce qui se passe ?

— Tu as réussi à joindre Svedberg ?

— Non.

— Alors il a dû se passer quelque chose.

Martinsson ne dit rien. Wallander devina qu’il était tout à fait réveillé.

— Je t’attends devant l’immeuble de Lilla Norregatan.

— Je serai là dans dix minutes.

Wallander retourna à sa voiture et ouvrit le coffre, où traînait toujours un sac en plastique sale contenant quelques outils. Il choisit un solide pied-de-biche. Puis il retourna devant l’immeuble de Svedberg.

Neuf minutes plus tard, Martinsson freinait devant l’immeuble. Wallander constata qu’il portait encore sa veste de pyjama.

— Que s’est-il passé, à ton avis ?

— Je ne sais pas.

Ils montèrent l’escalier. Wallander fit signe à Martinsson de sonner. Aucune réaction. Ils se regardèrent.

— Il garde peut-être un double des clés au bureau ?

— Ça prendrait trop de temps.

Martinsson recula d’un pas. Il connaissait la suite.

Wallander inséra le pied-de-biche.

Puis il força la porte de l’appartement.

# 

# 4

La nuit du 8 au 9 août 1996 fut l’une des plus longues de la vie de Kurt Wallander. Au petit matin, lorsqu’il sortit de l’immeuble de Lilla Norregatan d’un pas mal assuré, il croyait encore avoir été plongé par erreur dans un cauchemar incompréhensible.

Pourtant, tout ce qu’il avait été contraint de voir au cours de cette nuit interminable était réel. Et cette réalité était terrifiante. Au cours de sa carrière, il avait souvent eu l’occasion de contempler les vestiges d’un drame sanglant. Jamais encore il n’en avait été affecté si profondément. En forçant la porte de l’appartement de Svedberg, il n’avait aucune idée de ce qui l’attendait. Il redoutait le pire. Mais c’était encore pire que ça.

Il était entré sans bruit dans l’entrée, comme s’il pénétrait en territoire hostile, Martinsson sur ses talons. Le vestibule était plongé dans le noir, mais la lumière brillait dans le séjour. Ils étaient restés un instant immobiles. Wallander perçut le souffle inquiet de Martinsson dans son dos. Puis il avança jusqu’à la porte du salon et recula si brusquement qu’il se cogna à Martinsson ; celui-ci dut se pencher pour regarder à son tour.

Un long gémissement lui échappa. Wallander ne l’oublierait jamais. Martinsson gémissant comme un enfant devant la chose incompréhensible qui gisait devant eux.

C’était Svedberg. Une jambe reposait sur les débris du dossier d’un fauteuil renversé. Son corps était bizarrement tordu, comme s’il n’avait jamais eu de colonne vertébrale.

Wallander resta pétrifié sur le seuil, figé dans sa propre épouvante. Sur le moment, tout avait été parfaitement clair.

C’était Svedberg. Et il était mort. L’homme avec lequel il travaillait depuis tant d’années gisait par terre devant lui, complètement tordu, et il n’existait plus. Il n’occuperait plus jamais sa place habituelle autour de la table dans l’une ou l’autre des salles de réunion, à se gratter le crâne avec la pointe d’un crayon.

Svedberg n’avait plus de crâne. La moitié de la tête était arrachée.

À côté de lui, un fusil de chasse à double canon. Il y avait des éclaboussures de sang jusque sur le mur, à plus de deux mètres du fauteuil renversé.

Wallander contemplait la scène sans bouger, le cœur battant. L’image ne le quitterait plus jamais. Svedberg mort, la tête déchiquetée, un fauteuil renversé et un fusil sur un tapis à rayures rouges et bleu pâle.

Une pensée confuse lui traversa l’esprit. Svedberg était enfin délivré de sa peur panique des guêpes.

— Qu’est-ce qui s’est passé ?

La voix de Martinsson tremblait ; Wallander comprit qu’il était sur le point de fondre en larmes. Pour sa part, il était encore loin d’une telle réaction. Il ne pouvait pleurer devant ce qu’il ne comprenait pas. Et ce qu’il avait devant lui était incompréhensible. Svedberg mort ? Impensable. Svedberg était un policier de quarante ans qui devait siéger le lendemain à sa place habituelle dans la prochaine réunion du groupe d’enquête. Svedberg avec sa calvitie, sa peur des guêpes, et son sauna rituel en solitaire au sous-sol du commissariat tous les vendredis soir.

L’homme étendu là ne pouvait pas être Svedberg. C’était un autre, qui lui ressemblait.

Wallander jeta instinctivement un regard à sa montre. Deux heures et neuf minutes. Ils s’attardèrent quelques instants sur le seuil du séjour. Puis ils retournèrent dans le vestibule. Wallander alluma le plafonnier. Martinsson tremblait. Il pensa que lui-même devait faire une tête affreuse.

— C’est l’alerte maximale, dit-il.

Il y avait un téléphone sur la table de l’entrée. Mais pas de répondeur. Martinsson s’apprêtait à soulever le combiné lorsque Wallander le retint.

— Attends. On doit réfléchir.

Réfléchir à quoi ? Peut-être attendait-il un miracle, que Svedberg surgisse derrière eux, prouvant que ce qu’ils venaient de voir n’avait aucun rapport avec la réalité.

— Tu connais le numéro de Lisa Holgersson ?

Martinsson était célèbre pour sa mémoire incroyable des adresses et des numéros de téléphone.

Ils étaient deux, dans l’équipe, à posséder une mémoire exceptionnelle. Martinsson et Svedberg. Maintenant, il n’y avait plus que Martinsson.

Il récita le numéro. Il bégayait. Wallander composa les chiffres sur le cadran. Lisa Holgersson décrocha à la deuxième sonnerie. Elle devait avoir un téléphone à côté de son lit.

— C’est Wallander. Désolé de te réveiller.

— Qu’y a-t-il ?

Elle ne dormait plus du tout.

— Je crois que tu dois venir. Je suis à l’appartement de Svedberg avec Martinsson. Svedberg est mort.

Il entendit un bruit étouffé à l’autre bout du fil. Puis un silence.

— Que s’est-il passé ?

— Je n’en sais rien. En tout cas, il a été abattu.

— Tu veux dire que ce serait un meurtre ?

Wallander pensa au fusil.

— Je ne sais pas. Meurtre ou suicide, je ne sais pas.

— Tu as parlé à Nyberg ?

— Je voulais t’appeler d’abord.

— Je m’habille et j’arrive.

— On appelle Nyberg en attendant.

Wallander raccrocha avec le doigt et tendit le combiné à Martinsson.

— Nyberg, dit-il. Commence par lui.

La salle de séjour avait deux portes. Pendant que Martinsson parlait au téléphone, Wallander fit le détour par la cuisine. Un tiroir par terre, un placard ouvert, le sol jonché de papiers et de factures.

Wallander enregistrait tout ce qu’il voyait. À l’arrière-plan, il entendit Martinsson expliquer la situation à Nyberg, le technicien de l’équipe. Wallander continua vers la chambre à coucher, en faisant attention aux endroits où il posait les pieds. Les trois tiroirs de la commode étaient ouverts, le lit défait, la couverture tombée par terre. Avec un chagrin infini, il constata que Svedberg avait dormi dans des draps à fleurs. Le lit ressemblait à une prairie d’été. Il continua. Entre la chambre et le séjour, il y avait un petit bureau. Des rayonnages, une table de travail. Svedberg était un homme ordonné, son bureau au commissariat était toujours impeccable, jamais un papier superflu. Mais là, tous ses livres avaient été arrachés des étagères, les tiroirs vidés. Il y avait des papiers partout.

Wallander se tenait de nouveau à l’entrée de la salle de séjour, mais de l’autre côté. Cette fois, le fusil était au premier plan et le corps tordu de Svedberg à l’arrière-plan. Parfaitement immobile, il contemplait la scène — tous les détails, tous les restes figés du drame qui s’était joué là, dans cette pièce. Ses pensées tourbillonnaient. Quelqu’un avait dû entendre le coup de feu — ou les coups de feu. Tout indiquait un cambriolage. À quel moment ? Que s’était-il passé en réalité ?

Martinsson apparut dans l’encadrement de l’autre porte.

— Ils arrivent, dit-il simplement.

Wallander refit lentement son parcours en sens inverse. De la cuisine, il entendit un chien aboyer, puis la voix indignée de Martinsson. Il se dépêcha de regagner l’entrée et aperçut un maître-chien dans l’escalier ; derrière lui, quelques personnes en peignoir. Le policier au chien s’appelait Edmundsson. Il travaillait à Ystad depuis peu de temps.

— On a été prévenus d’un cambriolage, dit Edmundsson sur un ton hésitant. Dans un appartement appartenant à un certain Svedberg.

Il n’avait visiblement pas compris de quel Svedberg il s’agissait.

— C’est bon, dit Wallander. Il y a eu un accident. C’est l’inspecteur Svedberg qui habite là.

Edmundsson pâlit.

— Je ne savais pas…

— Comment aurais-tu pu le savoir ? Tu peux retourner au commissariat. On a déclenché l’alerte maximale.

Edmundsson le dévisagea.

— Qu’est-ce qui s’est passé ?

— Svedberg est mort. C’est tout ce que nous savons pour l’instant.

Il regretta aussitôt de l’avoir dit. Les voisins suivaient attentivement leur échange, sur le palier, et quelqu’un pourrait avoir l’idée de prévenir la presse. Des journalistes dans l’immeuble en ce moment, c’était bien la dernière chose dont ils avaient besoin.

Edmundsson disparut dans l’escalier. Wallander pensa confusément qu’il ne connaissait pas le nom de son chien. Il se tourna vers Martinsson.

— Tu peux t’occuper des voisins ? Quelqu’un a dû entendre les coups de feu, on saura peut-être tout de suite quand ça s’est passé.

— Il y a eu plus d’un coup de feu ?

— Je ne sais pas. Mais quelqu’un a dû entendre quelque chose.

La porte de l’appartement d’en face était ouverte.

— Demande à ce voisin de te recevoir, ajouta-t-il. Je ne veux personne chez Svedberg, et dans l’escalier, ça va être la bousculade, tu ne pourras pas interroger qui que ce soit.

Martinsson acquiesça. Il avait les yeux rouges et il tremblait encore.

— Qu’est-ce qui a bien pu se passer ?

— Je ne sais pas, répéta Wallander.

— On dirait un cambriolage. Tout est sens dessus dessous.

Le portail de l’immeuble claqua. Bruits de pas dans l’escalier. Martinsson commença à diriger les locataires ensommeillés et inquiets vers l’appartement du voisin.

Lisa Holgersson apparut.

— Je voudrais t’avertir de ce qui t’attend, dit Wallander.

— C’est à ce point ?

— Svedberg s’est pris une balle dans la tête. Avec un fusil de chasse, peut-être à bout portant.

Elle fit une grimace. Puis il la vit se raidir, se durcir intérieurement. Il la suivit dans l’entrée et indiqua le séjour d’un geste. Elle avança jusqu’à la porte et se détourna brusquement. Vacilla, comme si elle allait s’évanouir. Wallander la rattrapa par le bras et la conduisit jusqu’à la cuisine. Elle se laissa tomber sur une chaise. Une chaise à barreaux peinte en bleu. Puis elle leva la tête. Elle avait les yeux écarquillés.

— Qui a fait ça ?

— Je ne sais pas.

Wallander prit un verre sur l’égouttoir et lui donna de l’eau.

— Svedberg n’est pas venu au commissariat hier, dit-il. Il n’a prévenu personne de son absence.

— Ça ne lui ressemble pas.

— Non, pas du tout. Cette nuit, je me suis réveillé avec le sentiment que quelque chose clochait. J’ai pris ma voiture et je suis venu jusqu’ici.

— Ça ne s’est donc pas nécessairement passé hier soir ?

— Non. Martinsson est en train de demander aux voisins s’ils ont entendu quelque chose. Ça devrait donner des résultats, un coup de feu ne passe pas inaperçu. Sinon, il faudra attendre la réponse des légistes de Lund.

Au moment même où il prononçait ce commentaire neutre, Wallander le sentit résonner à l’intérieur de lui et constata qu’il avait la nausée.

— Il était célibataire, dit Lisa Holgersson. Mais avait-il de la famille ?

Wallander réfléchit. La mère de Svedberg était morte quelques années plus tôt. De son père, il ne savait rien. La seule parente qu’il lui connaissait avec certitude, il l’avait rencontrée un an plus tôt, au cours d’une enquête.

— Une cousine. Ylva Brink, sage-femme. Il y en a peut-être d’autres, mais je ne les connais pas.

La voix de Nyberg s’éleva dans l’entrée.

— Je reste ici quelques minutes, dit Lisa Holgersson.

Wallander rejoignit Nyberg, qui retirait ses bottes en caoutchouc.

— C’est quoi cette histoire, bordel ?

Nyberg était un technicien respecté. Mais il pouvait se montrer désagréable, voire hargneux. Il ne semblait pas avoir compris de quoi il retournait. Martinsson n’avait peut-être pas réussi à le lui dire ?

— Tu sais qui c’est ? demanda Wallander prudemment.

Nyberg lui jeta un regard furieux.

— Je sais qu’on m’a demandé de venir dans un appartement de Lilla Norregatan. Mais Martinsson était si bizarre au téléphone que je n’ai pas saisi les détails.

Wallander le considéra avec gravité. Nyberg, saisissant son regard, se calma tout de suite.

— C’est qui ? demanda-t-il.

— Svedberg. Il est mort. Quelqu’un l’a tué, on dirait.

— Kalle ? fit Nyberg, incrédule.

Wallander acquiesça en sentant grossir la boule dans sa gorge. Nyberg était l’un des rares collègues à appeler Svedberg ainsi. Son vrai prénom était Karl Evert. Mais Nyberg l’appelait par son diminutif : Kalle.

— Il est là-bas, poursuivit Wallander. Tué par un fusil de chasse. En plein visage.

Nyberg grimaça.

— Je n’ai pas besoin de te faire un dessin.

— Non. Ce n’est pas la peine.

Nyberg se dirigea vers la porte du séjour. Lui aussi eut un mouvement de recul. Wallander attendit un instant, comme pour lui laisser la possibilité de comprendre ce qu’il avait sous les yeux. Puis il le rejoignit.

— J’ai une question d’emblée. Décisive. Tu vois que le fusil est à plus de deux mètres du corps. Est-ce qu’il aurait pu se retrouver là si Svedberg s’était suicidé ?

Nyberg réfléchit. Puis il secoua la tête.

— Non, c’est impossible. Un fusil qu’on dirige contre soi ne peut pas être rejeté si loin. C’est absolument impossible.

L’espace d’un instant, Wallander éprouva un soulagement confus. Svedberg ne s’était donc pas tiré une balle dans la tête.

Il commençait à y avoir du monde dans l’entrée. Le médecin était arrivé, ainsi que Hansson. L’un des techniciens déballait déjà le contenu de sa mallette. Wallander se tourna vers eux.

— Écoutez-moi tous un instant. C’est l’inspecteur Svedberg qui se trouve dans cette pièce. Il est mort. Il a été assassiné. Je vous préviens, c’est terrible. Nous le connaissions tous. Nous le regrettons tous. C’était notre collègue et notre ami. Ça rend les choses beaucoup plus difficiles.

Il se tut, avec le sentiment intense qu’il devait ajouter quelque chose. Mais il avait épuisé sa réserve de mots Il retourna à la cuisine tandis que Nyberg et ses collègues se mettaient au travail. Lisa Holgersson était toujours assise au même endroit.

— Je dois appeler sa cousine, dit-elle. Si c’est bien sa parente la plus proche.

— Je peux le faire. Je la connais.

— Résume-moi la situation. Que s’est-il passé ?

— Alors il faut que Martinsson soit là. Je vais le chercher.

Wallander sortit sur le palier. La porte de l’appartement d’en face était entrouverte. Il frappa et entra sans attendre de réponse. Martinsson se trouvait dans le séjour avec quatre personnes, dont trois en peignoir. Deux hommes et deux femmes. Il fit signe à Martinsson de le suivre.

— Nous vous demandons d’attendre ici, précisa-t-il à l’intention des voisins.

Ils retournèrent dans la cuisine de Svedberg. Martinsson était très pâle.

— Reprenons depuis le début, dit Wallander. Quand quelqu’un a-t-il vu Svedberg pour la dernière fois ?

— Je ne sais pas si j’étais le dernier, dit Martinsson, mais je l’ai aperçu à la cafétéria mercredi matin. Il devait être à peu près onze heures.

— Comment était-il alors ?

— Comme d’habitude, puisque rien n’a attiré mon attention.

— Ensuite tu m’as téléphoné, dans l’après-midi, et nous avons convenu d’une réunion jeudi matin.

— Après cette conversation, je suis allé directement dans le bureau de Svedberg. Il n’y était pas. À la réception, Ebba m’a dit qu’il était parti pour la journée.

— Quand était-il parti ?

— Je ne lui ai pas posé la question.

— Qu’as-tu fait ensuite ?

— Je l’ai appelé chez lui. Je suis tombé sur le répondeur et j’ai laissé un message pour lui signaler la réunion du lendemain. J’ai rappelé plusieurs fois. Mais je n’ai jamais eu de réponse.

Wallander réfléchit.

— À un moment donné, au cours de la journée de mercredi, Svedberg quitte le commissariat. Tout semble normal. Jeudi il ne vient pas, ce qui est très inhabituel pour lui, qu’il ait ou non entendu ton message sur son répondeur. Svedberg ne s’absentait jamais sans prévenir.

— Autrement dit, intervint Lisa Holgersson, ça a pu se produire dès mercredi.

Wallander acquiesça.

À quel moment le normal devient-il anormal ? pensa-t-il. C’est ce moment que nous devons chercher.

Une autre pensée venait de le frapper : un commentaire qu’avait fait Martinsson à propos de son répondeur à lui, qui ne fonctionnait pas.

— Un instant, dit-il.

Il se rendit dans le bureau de Svedberg. Le répondeur était sur la table de travail. Il trouva Nyberg dans le séjour, agenouillé près du fusil. Wallander lui fit signe de le suivre dans le bureau.

— Je voudrais écouter le répondeur, mais pas saboter ton travail.

— Il n’y a pas de problème, dit Nyberg.

Il portait déjà des gants en plastique. Wallander hocha la tête et Nyberg enfonça la touche d’écoute.

Il y avait trois messages de Martinsson, précisant à chaque fois l’heure de son appel. Rien d’autre.

— Je voudrais entendre le message d’annonce, dit Wallander.

Nyberg enfonça une autre touche. Wallander sursauta en reconnaissant la voix de Svedberg. Nyberg avait réagi, lui aussi.

Je ne suis pas là. Mais laissez-moi un message.

C’était tout. Wallander retourna dans la cuisine.

— Tes appels ont été enregistrés, dit-il. Mais nous ne pouvons évidemment pas savoir s’il les a écoutés.

Le silence se fit. Tous trois pesaient les paroles de Wallander.

— Que racontent les voisins ? demanda-t-il.

— Rien. C’est très étrange. Personne n’a entendu de coup de feu. Pourtant, ils étaient chez eux presque tout le temps.

Wallander fronça les sourcils.

— C’est invraisemblable.

— Je vais continuer à les interroger.

Martinsson se leva. Un policier apparut à la porte de la cuisine.

— Il y a un journaliste dehors.

Et merde, pensa Wallander. Quelqu’un avait eu le temps et l’envie de téléphoner aux journaux. Il consulta Lisa Holgersson du regard.

— Nous devons d’abord prévenir la famille, dit-elle.

— On peut protéger l’information jusqu’à demain midi. Pas davantage.

Il se tourna vers le policier qui attendait des instructions.

— Pas de commentaire pour l’instant. Mais il y aura une conférence de presse demain au commissariat.

— À onze heures, précisa Lisa Holgersson.

Le policier disparut. Ils entendirent Nyberg rugir dans la salle de séjour. Puis le silence retomba. Nyberg était colérique. Mais ses crises ne duraient pas longtemps. Wallander alla dans le bureau et ramassa un annuaire qui gisait au milieu du désordre. Il s’assit à la table de la cuisine et finit par trouver le numéro d’Ylva Brink. Il interrogea Lisa Holgersson du regard.

— Appelle-la, dit-elle.

Il n’y avait rien de plus difficile pour lui que d’annoncer aux gens la mort d’un proche. En général, il se faisait accompagner par un prêtre. Plusieurs fois, il avait dû se débrouiller seul, mais il ne s’y était jamais habitué. Ylva Brink avait beau n’être que la cousine de Svedberg, ce serait dur. La première sonnerie résonna. Il remarqua que sa main se crispait d’appréhension.

Puis un répondeur se mit en route. Ylva Brink était de garde à la maternité jusqu’au matin.

Wallander raccrocha. Il se rappela soudain la nuit où il lui avait rendu visite, à l’hôpital, avec Svedberg. Cela ferait bientôt deux ans.

Mais Svedberg était mort. Il n’arrivait pas encore à le comprendre.

— Elle travaille, dit-il à Lisa Holgersson. Je vais aller la voir à l’hôpital.

— Oui, on ne peut pas attendre. Si ça se trouve, Svedberg a d’autres parents plus proches, que nous ne connaissons pas.

Wallander hocha la tête. Elle avait raison.

— Tu veux que je t’accompagne ? demanda-t-elle.

— Ce n’est pas nécessaire.

S’il avait pu choisir, Wallander aurait emmené Ann-Britt. Au même instant, il s’aperçut que personne ne l’avait prévenue. Elle aurait dû être là avec eux, présente dès le début de l’enquête.

Lisa Holgersson se leva et sortit. Wallander s’assit sur la chaise qu’elle venait de quitter et composa le numéro d’Ann-Britt. Une voix d’homme ensommeillée lui répondit.

— J’ai besoin de parler à Ann-Britt. C’est Wallander.

— Qui ?

— Kurt. De la police.

L’homme n’était pas bien réveillé, mais il paraissait furieux.

— Qu’est-ce que vous voulez ?

— Je ne suis pas chez Ann-Britt Höglund ?

— La seule bonne femme qu’il y a dans cette maison s’appelle Aima Lundin et elle dort, merde.

Il avait fait un mauvais numéro. Il le refit, lentement cette fois. Ann-Britt décrocha à la deuxième sonnerie. Aussi vite que Lisa Holgersson.

— C’est Kurt.

Elle était tout à fait réveillée. Ses soucis l’empêchaient peut-être de dormir ? Dans ce cas, pensa Wallander, elle allait avoir un souci de plus.

— Qu’y a-t-il ?

— Svedberg est mort. Apparemment, il a été assassiné.

— Ce n’est pas vrai !

— Malheureusement si. Chez lui. Lilla Norregatan.

— Je connais l’adresse.

— Tu viens ?

— Tout de suite.

Wallander resta assis à la table de la cuisine après avoir raccroché. L’un des techniciens apparut dans l’encadrement de la porte et Wallander leva la main. Il voulait réfléchir. Pas longtemps, il avait juste besoin d’être seul pendant une minute. Il ne lui en fallut pas davantage pour comprendre que quelque chose clochait complètement. Mais quoi ? Le technicien reparut.

— Nyberg veut te parler.

Wallander se leva et alla dans le séjour. Les opérations qui s’y déroulaient dégageaient un fort sentiment de malaise, voire de souffrance. Svedberg avait toujours été présent parmi eux, dans ce genre de situation. Ce n’était pas un collègue haut en couleur. Mais tout le monde l’appréciait. Et maintenant il était mort.

Il vit le médecin agenouillé à côté du corps. De temps à autre, l’éclair d’un flash zébrait la pièce. Nyberg prenait des notes. Il rejoignit Wallander, resté sur le seuil.

— Svedberg possédait-il des armes ? demanda-t-il.

— Tu penses au fusil ?

— Oui.

— Je ne sais pas. En tout cas, il ne chassait pas, à ma connaissance.

— C’est curieux que le tueur ait laissé son arme.

Wallander acquiesça. Il avait eu la même idée.

— D’autres bizarreries ?

Nyberg plissa les yeux.

— Tout est bizarre quand un collègue se fait arracher la moitié du visage.

— Tu vois ce que je veux dire.

Wallander n’attendit pas la réponse. Dans l’entrée, il tomba nez à nez avec Martinsson, qui revenait de chez le voisin.

— Alors ? On a une heure ?

— Personne n’a rien entendu. Or, sauf erreur de ma part, il y a toujours eu au moins un locataire présent dans l’immeuble depuis lundi. De jour comme de nuit, soit à cet étage, soit à l’étage du dessous.

— Et personne n’a entendu de coup de feu ? C’est impossible !

— Le retraité au deuxième, un ancien professeur de lycée, me semble un peu sourd. Mais les autres n’ont aucun problème d’ouïe.

Wallander n’y comprenait rien. Quelqu’un avait forcément entendu le ou les coups de feu.

— Continue de les interroger, dit-il. Je dois aller à l’hôpital. Tu te souviens de la cousine de Svedberg, Ylva Brink, la sage-femme ?

Martinsson s’en souvenait.

— C’est probablement sa plus proche parente.

— Il n’avait pas une tante quelque part dans le Västergötland ?

— Je vais poser la question à Ylva.

Wallander descendit l’escalier. Il avait besoin de prendre l’air. Un journaliste attendait devant le portail. Wallander le connaissait. Il travaillait pour le quotidien de la ville, Ystads Allehanda.

— Que se passe-t-il ? Une grosse intervention en pleine nuit, dans un immeuble où réside un inspecteur du nom de Karl Evert Svedberg…

— Je ne peux rien te dire. Conférence de presse demain au commissariat à onze heures.

— Tu ne peux pas ou tu ne veux pas ?

— Je ne peux pas.

Le journaliste, qui s’appelait Wickberg, hocha la tête.

— Ça veut dire que quelqu’un est mort, pas vrai ? Tu ne peux rien me dire parce que tu dois informer la famille. J’ai raison ?

— Si c’était le cas, j’aurais pu me servir du téléphone.

Wickberg sourit. Sans agressivité. Mais avec assurance.

— Ce n’est pas comme ça qu’on fait. On contacte un prêtre de la police. S’il y en a un. Alors Svedberg est bien mort ?

Wallander était trop fatigué pour se mettre en colère.

— Ce que tu penses ou ce que tu crois deviner n’a aucune espèce d’importance. Il y aura un point d’information à onze heures. D’ici là, tu n’obtiendras pas un mot, ni de moi ni de quiconque.

— Où vas-tu ?

— Me promener et m’aérer la tête.

Il s’éloigna. Deux croisements plus loin, il se retourna. Wickberg ne l’avait pas suivi. Wallander tourna à droite dans Sladdergatan puis à gauche dans Stora Norregatan. Il constata qu’il avait soif. Et envie d’uriner. Aucune voiture en vue. Il soulagea sa vessie contre une façade. Puis il continua.

Quelque chose cloche, pensa-t-il. Quelque chose cloche complètement.

Sa conviction était de plus en plus forte. Elle lui vrillait le ventre. Pourquoi avait-on tué Svedberg ? Qu’était-ce donc, dans cette image terrifiante du mort au visage arraché, qui clochait à ce point ?

Wallander était parvenu à l’hôpital. Il contourna le bâtiment, sonna à la porte des urgences et prit l’ascenseur jusqu’au service Maternité. Des images l’assaillirent. À nouveau, Svedberg et lui allaient parler à Ylva Brink. Mais il n’y avait plus de Svedberg.

Comme s’il n’avait jamais existé.

Soudain il aperçut la sage-femme de l’autre côté des portes vitrées. Ylva Brink découvrit sa présence au même instant, mais sans le reconnaître. Puis son expression changea, et elle vint lui ouvrir.

Elle comprit aussitôt qu’il était arrivé quelque chose.

# 

# 5

Ils avaient pris place dans le bureau des infirmières. Il était trois heures et neuf minutes. Wallander lui communiqua la nouvelle sans détour. Svedberg était mort, tué par un ou plusieurs coups de fusil de chasse. Qui avait tiré, pour quelle raison, à quel moment, ils n’en savaient encore rien. Il lui épargna les détails. Il avait à peine fini que l’une des infirmières de garde entra et posa une question à Ylva Brink.

— Est-ce que cela peut attendre ? intervint Wallander. Je suis venu annoncer le décès d’un proche.

L’infirmière allait ressortir quand Wallander lui demanda si elle pouvait lui apporter un verre d’eau. Il avait la bouche tellement sèche que sa langue collait au palais.

— On est tous sous le choc, poursuivit-il après son départ. C’est incompréhensible.

Ylva Brink ne répondit pas. Elle était très pâle mais apparemment calme. L’infirmière revint avec le verre d’eau.

— Je peux faire quelque chose ? demanda-t-elle.

— Pas pour l’instant, merci.

Il vida le verre d’un trait. Il avait encore aussi soif qu’avant.

— Je n’arrive pas à y croire, dit Ylva Brink. Je ne comprends pas.

— Moi non plus. Il va pourtant falloir essayer. Même si ça doit me prendre toute la vie — et encore, je ne suis pas sûr d’y parvenir.

Il fouilla les poches de sa veste et trouva un crayon. Comme d’habitude, il n’avait pas de bloc-notes. Il jeta un coup d’œil dans la corbeille à papier et ramassa une feuille où quelqu’un avait dessiné des pendus. Il la défroissa. Il y avait un journal sur la table ; il s’en servit comme support.

— Je dois vous poser quelques questions. Avait-il de la famille ? Je dois avouer que je ne lui en connaissais pas, en dehors de vous.

— Ses parents sont décédés. Il n’avait ni frère ni sœur Moi, je suis sa cousine du côté de son père. Il existe un autre cousin, du côté maternel. Il s’appelle Sture Björklund.

Wallander prit note.

— Où habite-t-il ? À Ystad ?

— Une ferme dans les environs de Hedeskoga.

— Il est agriculteur ?

— Professeur à l’université de Copenhague.

Wallander leva la tête, surpris.

— Je ne me souviens pas que Svedberg ait parlé de lui.

— Ils ne se voyaient pour ainsi dire jamais. Si vous voulez connaître les membres de la famille avec lesquels il était en relation, la réponse est simple, il n’y avait que moi.

— Il faut pourtant le prévenir. Je n’ai pas besoin de vous dire que ça va faire sensation dans la presse. Un policier tué dans de violentes circonstances…

Elle le dévisagea avec attention.

— De violentes circonstances ? Que voulez-vous aire ?

— Qu’il a très vraisemblablement été assassiné.

— Qu’est-ce que cela pourrait être d’autre ?

— C’était ma deuxième question. Pensez-vous qu’il ait pu se suicider ?

— Tout le monde le peut, dans certaines situations, ne croyez-vous pas ?

— C’est possible.

— Mais la police doit être capable de déterminer s’il s’agit d’un meurtre ou d’un suicide, non ?

— Oui. Mais je dois quand même vous poser la question.

Elle réfléchit avant de répondre.

— Il m’est arrivé personnellement d’envisager la possibilité du suicide. Dans les périodes difficiles, et Dieu sait que j’en ai connu. Mais je n’ai jamais pensé que Karl pourrait le faire.

— Pourquoi ? Il n’aurait eu aucune raison de le faire ?

— Ce n’était pas quelqu’un de malheureux, loin de là.

— Quand avez-vous été en contact avec lui pour la dernière fois ?

— Il m’a téléphoné dimanche dernier.

— Comment était-il ?

— Comme d’habitude.

— Pourquoi vous a-t-il téléphoné ?

— Nous avions l’habitude de nous parler une fois par semaine. Soit il m’appelait, soit c’était moi. Tantôt il venait dîner à la maison, tantôt je dînais chez lui. Mon mari est rarement là, vous vous en souvenez peut-être, il travaille comme chef machiniste sur un pétrolier. Et nos enfants sont grands.

— Svedberg vous recevait donc à dîner ?

— Pourquoi pas ?

— Je ne l’ai jamais imaginé en train de faire la cuisine.

— Il cuisinait bien. Surtout le poisson.

Wallander choisit de revenir en arrière.

— Il vous a donc appelée dimanche dernier. Le 4 août. Et tout était normal.

— Oui.

— De quoi avez-vous parlé ?

— De tout et de rien. Mais je me rappelle qu’il s’est plaint de la fatigue. Il a dit qu’il avait été débordé de travail.

— Il vous a vraiment dit cela ? Qu’il avait été « débordé de travail » ?

— Oui.

— Il revenait de vacances, pourtant.

— Je m’en souviens très nettement.

Wallander réfléchit avant de poursuivre.

— Avez-vous une idée de ce qu’il a fait pendant ses vacances ?

— Comme vous le savez peut-être, il n’aimait pas quitter la ville. En général, il restait chez lui. À l’exception peut-être d’un court voyage en Pologne.

— Chez lui, c’est-à-dire dans son appartement ?

— Il avait ses passe-temps.

— Lesquels ?

— Vous n’étiez pas au courant ? Kalle avait deux grandes passions dans la vie : les étoiles et l’histoire des Indiens d’Amérique.

— J’ai entendu parler des Indiens. Et aussi du fait qu’il allait parfois à Falsterbo pour observer les oiseaux. Mais les étoiles, non, c’est nouveau.

— Il avait un très beau télescope.

Wallander ne se souvenait pas d’en avoir vu à l’appartement.

— Où se trouvait-il ?

— Dans son bureau.

— C’était donc à cela qu’il consacrait son temps libre ? Regarder les étoiles et lire des livres sur les Indiens ?

— Je crois. Mais cet été-ci était un peu inhabituel.

— De quelle manière ?

— En général, nous nous fréquentions beaucoup pendant l’été, plus que le reste de l’année. Mais là, il n’avait pas le temps. Il a refusé plusieurs invitations à dîner.

— Pourquoi ?

Elle hésita avant de répondre.

— Comme s’il n’avait pas le temps.

D’instinct, Wallander devina qu’ils abordaient un point important.

— Il n’a pas dit pourquoi ?

— Non.

— Mais vous avez dû vous interroger.

— Pas spécialement.

— Avez-vous remarqué un changement chez lui ? Paraissait-il soucieux ?

— Il était pareil à lui-même. Mais il n’avait pas beaucoup de temps.

— Quand l’avez-vous remarqué ? Ou quand vous l’a-t-il dit pour la première fois ?

Elle réfléchit.

— Peu après la Saint-Jean. Tout au début de ses vacances, autrement dit.

L’infirmière reparut, Ylva Brink se leva.

— Je reviens, dit-elle.

Wallander sortit à son tour. Il trouva les toilettes, urina, but encore deux verres d’eau. Lorsqu’il revint dans le bureau, Ylva l’attendait.

— Je m’en vais, dit-il. Les autres questions peuvent attendre.

— Si vous voulez, je peux prendre contact avec Sture. Nous devons organiser l’enterrement.

— Si vous pouviez le faire très vite, ce serait bien. Nous devons informer la presse dans la matinée, à onze heures.

— C’est complètement irréel.

Elle avait soudain les larmes aux yeux. Wallander sentit qu’il était sur le point de craquer, lui aussi. Ils restèrent quelques secondes face à face, en silence, chacun aux prises avec sa propre émotion. Wallander essaya de fixer du regard le déplacement de l’aiguille des secondes sur le cadran de l’horloge du bureau.

— J’ai encore une question, dit-il enfin. Svedberg était célibataire. Je n’ai jamais entendu dire qu’il y ait eu une femme dans sa vie.

— Il n’y en avait sans doute pas.

— Vous ne pensez pas que c’est ça qui a pu se produire cet été ?

— Quoi ? Qu’il aurait rencontré une femme ?

— Oui.

— Et c’est pour cela qu’il aurait été « débordé de travail » ?

Wallander se rendit compte que c’était absurde.

— Je dois poser certaines questions, répéta-t-il. Sinon on tourne en rond.

Elle le raccompagna dans le couloir. Devant la porte vitrée, elle lui empoigna le bras.

— Vous devez arrêter celui qui a fait ça, dit-elle.

— Tuer un policier est une des pires choses qu’on puisse faire. Autant dire que nous ferons tout, absolument tout, pour retrouver le coupable.

Ils se serrèrent la main.

— Je vais appeler Sture, dit-elle. À six heures au plus tard.

Au moment de partir, Wallander pensa à une autre question. Fondamentale.

— Avait-il l’habitude de garder de fortes sommes d’argent à son domicile ?

Elle écarquilla les yeux.

— Quel argent ? Il se plaignait toujours de son salaire de misère.

— On se plaint tous, dans la police.

— Savez-vous combien gagne une sage-femme ?

— Non.

— Tant mieux pour vous. La question n’est pas qui gagne le plus, mais qui gagne le moins.

En ressortant de l’hôpital, Wallander prit une profonde inspiration. Les oiseaux chantaient, il était à peine quatre heures du matin, une brise légère soufflait. Il faisait encore chaud. Il revint lentement vers Lilla Norregatan.

Une question se détachait plus nettement que les autres.

Pourquoi Svedberg s’était-il déclaré « débordé de travail » ? Alors qu’il venait de prendre ses vacances…

Cela pouvait-il avoir un lien avec le meurtre ?

Wallander s’immobilisa sur l’étroit trottoir. Il revint en pensée à l’instant où il avait découvert la scène sinistre, à la porte du séjour. Lui sur le seuil, Martinsson juste derrière lui. Il avait vu un mort et un fusil. Mais, presque aussitôt, il avait eu le sentiment que quelque chose clochait.

Quoi ? Il se concentra de toutes ses forces pour saisir ce qui lui avait échappé sur le moment. En vain.

Patience, pensa-t-il. Je suis fatigué. La nuit a été longue, et elle n’est pas finie.

Il se remit en marche. Se demanda quand il aurait l’occasion de dormir. Et d’étudier ses listes diététiques. Il s’immobilisa à nouveau. Une question venait de prendre forme dans son esprit.

Qu’arrivera-t-il si je meurs subitement comme Svedberg ? Qui aura du chagrin ? Que dira-t-on de moi ? Que j’étais un bon policier, qui laisse une place vide à la table de réunion ? Mais qui me regrettera vraiment ? Moi, en tant qu’être humain ? Peut-être Ann-Britt Höglund. Peut-être aussi Martinsson.

Un pigeon passa à tire-d’aile tout près de lui.

Nous ne savons rien les uns des autres, pensa-t-il. Qu’est-ce que j’en pensais, moi, au fond, de Svedberg ? Si j’essaie d’être honnête. Est-ce qu’il me manque vraiment ? Peut-on pleurer quelqu’un qu’on ne connaissait pas ?

Il se remit en mouvement. Mais il savait que ces questions ne le quitteraient pas.

En revenant à l’appartement de Svedberg, il eut la sensation de retourner à l’intérieur d’un cauchemar. Fini la nuit d’été, les oiseaux. Ici la mort régnait seule, éclairée par des projecteurs puissants. Lisa Holgersson était repartie au commissariat. Wallander fit signe à Ann-Britt Höglund et à Martinsson de le suivre. Il faillit demander si l’un ou l’autre avait aperçu Svedberg mais se retint juste à temps. Ils s’installèrent à la table de la cuisine. Ann-Britt et Martinsson étaient aussi gris l’un que l’autre. Wallander se demanda de quoi lui-même avait l’air.

— Alors, dit-il. Du nouveau ?

— Est-ce que cela peut être autre chose qu’un cambriolage ? répliqua Ann-Britt.

— Ça peut être beaucoup de choses. Une vengeance. Un forcené. Deux forcenés. Trois forcenés. Nous ne savons pas. Tant que nous ne savons pas, nous devons partir de ce que nous voyons.

— Et aussi d’un certain détail, dit Martinsson. Le fait que Svedberg était policier.

Wallander acquiesça.

— Des indices ? Comment ça se passe du côté de Nyberg ? Que dit le médecin ?

Tous deux feuilletèrent leurs notes. Ce fut Ann-Britt qui commença.

— Les deux canons du fusil ont servi. Le médecin est presque sûr que les coups ont été tirés très vite, l’un après l’autre. Nyberg aussi en est certain — comment il peut le savoir, ça me dépasse. En tout cas, le meurtrier a visé la tête.

Sa voix tremblait. Elle inspira à fond avant de poursuivre.

— Ils ne savent pas si Svedberg était assis à ce moment-là, ni à quelle distance de lui se trouvait le meurtrier. Compte tenu de la taille de la pièce et de la disposition des meubles, il ne pouvait pas être à plus de quatre mètres. Mais il a aussi pu tirer à bout portant.

Martinsson se leva vivement et marmonna quelques mots avant de disparaître aux toilettes. Ils attendirent. Martinsson revint après quelques minutes.

— J’aurais dû donner ma démission il y a deux ans, dit-il. J’aurais dû arrêter au moment où j’avais pris la décision de le faire.

— Notre présence est plus nécessaire que jamais, répliqua sèchement Wallander.

Mais il comprenait parfaitement le sentiment de Martinsson.

— Svedberg était tout habillé, poursuivit Ann-Britt. Ça donne à penser qu’il n’a pas été surpris au lit. Mais nous ne savons toujours pas à quelle heure…

Wallander se tourna vers Martinsson.

— J’ai interrogé tous les voisins plusieurs fois. Personne n’a rien entendu.

— Trop de circulation dans la rue ?

— J’ai du mal à croire que le bruit de la circulation puisse couvrir deux détonations.

— Nous ne savons donc pas quand cela s’est passé. Nous savons que Svedberg était habillé. Cela semble exclure la pleine nuit. Personnellement, j’ai toujours eu l’impression que Svedberg se couchait de bonne heure.

Martinsson tomba d’accord là-dessus. Ann-Britt n’avait pas d’opinion.

— Comment le meurtrier s’est-il introduit dans l’appartement ? Le savons-nous ?

— La serrure ne semble pas avoir été forcée, sauf par nous.

— D’un autre côté, objecta Wallander, on n’a eu aucun mal à la forcer.

— Pourquoi a-t-il abandonné l’arme sur place ? Un accès de panique ? Quoi ?

Personne n’avait de réponse aux questions de Martinsson. Wallander regardasses collègues épuisés et abattus.

— Je vais vous donner mon avis personnel, dit-il. Il est trop tôt pour savoir ce qu’il vaut. Mais dès que je suis entré dans cet appartement et que j’ai vu la scène dans le séjour, j’ai eu le sentiment que ça clochait. Je ne sais pas. C’est un meurtre, ça ressemble à un cambriolage. Mais si ce n’est pas un cambriolage, qu’est-ce que c’est ? Une vengeance ? Ou peut-on imaginer que quelqu’un est venu, non pour voler, mais pour chercher quelque chose ?

Il se leva, prit un verre à côté de l’évier et le remplit au robinet.

— J’ai parlé à Ylva Brink à l’hôpital, poursuivit-il. Svedberg n’avait pas beaucoup de famille. Deux cousins, dont elle. Elle le voyait régulièrement, m’a-t-elle dit. Elle a mentionné un détail qui m’a fait réagir. Elle avait parlé à Svedberg au téléphone dimanche, et il s’était plaint d’être débordé de travail. Comment est-ce possible ? Alors qu’il venait de prendre ses vacances ?

Ann-Britt et Martinsson attendaient la suite.

— Je ne sais pas si c’est important, reprit Wallander. Nous devons comprendre ce que ça cache.

— De quoi s’occupait-il, à l’époque ? demanda Ann-Britt. Quelle enquête ?

— Les jeunes disparus, dit Martinsson.

— Il devait aussi avoir autre chose, objecta Wallander. Il n’y avait pas d’enquête officielle sur ces jeunes à l’époque, on suivait simplement l’affaire. De plus, Svedberg est parti en congé quelques jours seulement après que les parents nous ont fait part de leur inquiétude.

Ann-Britt et Martinsson n’avaient rien à ajouter à ce sujet.

— Il faudra s’en occuper, dit-il.

— Tu penses qu’il avait peut-être un secret ? demanda Martinsson prudemment.

— Tout le monde en a, non ?

— C’est ça que nous devons chercher alors ? Le secret de Svedberg ?

— Nous devons retrouver son meurtrier. C’est tout.

Ils décidèrent de se voir au commissariat à huit heures pour faire le point. Martinsson retourna chez le voisin pour continuer d’interroger les occupants de l’immeuble. Ann-Britt s’attarda dans la cuisine. Wallander considéra son visage creusé par la fatigue et les soucis.

— Tu étais réveillée quand je t’ai appelée ?

Il regretta aussitôt sa question. Ça ne le regardait pas. Mais elle ne parut pas se formaliser de son indiscrétion.

— C’est vrai, je ne dormais pas.

— Tu es venue très vite. J’en conclus que ton mari est à la maison et qu’il s’occupe des enfants ?

— Quand tu as appelé, nous étions en pleine dispute. Une petite dispute idiote. Comme on en invente lorsqu’on n’a pas la force d’affronter les grandes disputes importantes.

Wallander ne répondit pas. On n’entendait plus que la voix de Nyberg qui s’élevait par intermittence dans le séjour.

— Je ne comprends pas, dit-elle. Qui pouvait vouloir du mal à Svedberg ?

— Qui le connaissait le mieux ?

Elle le considéra avec surprise.

— Je croyais que c’était toi.

— Non. Je ne le connaissais pas très bien.

— Mais il t’admirait beaucoup.

— Je ne pense pas.

— Tu ne t’en rendais pas compte, mais moi oui, et les autres aussi, je crois. Il prenait toujours ton parti. Même quand tu avais tort.

— Ça ne répond pas à la question. Qui le connaissait le mieux ?

— Personne.

— Alors c’est maintenant que nous devons faire connaissance avec lui.

Nyberg entra dans la cuisine, un gobelet de café à la main. Nyberg avait toujours une Thermos prête, au cas où il serait appelé quelque part en pleine nuit.

— Comment ça se passe ? demanda Wallander.

— Ça ressemble à un cambriolage. On se demande juste pourquoi le meurtrier a abandonné son fusil.

— Nous voulons connaître l’heure de la mort.

— C’est aux médecins de l’établir.

— Ton opinion ?

— Je n’aime pas les devinettes.

— Je sais. Mais tu as de l’expérience. Je te promets que si tu te trompes, ça ne se retournera pas contre toi.

Nyberg effleura sa barbe naissante. Il avait les yeux injectés de sang.

— Vingt-quatre heures peut-être. Pas moins, en tout cas.

Ils enregistrèrent cette information en silence. Au moins vingt-quatre heures, pensa Wallander. Mercredi soir. Ou alors dans la journée de jeudi.

Nyberg bâilla et quitta la cuisine.

— Je pense que tu devrais rentrer chez toi, dit Wallander à Ann-Britt. À huit heures, il faudra qu’on trouve la force d’organiser cette enquête.

L’horloge indiquait cinq heures quinze.

Ann-Britt prit sa veste et sortit. Wallander s’attarda à la table de la cuisine. Plusieurs factures étaient empilées sur l’appui de la fenêtre. Il les feuilleta distraitement. Il faut commencer par quelque chose, pensa-t-il. Pourquoi pas par des factures posées sur un appui de fenêtre. Une facture d’électricité, un ticket de retrait d’espèces à un guichet automatique et un reçu d’un magasin de vêtements pour hommes. Wallander mit ses lunettes. Svedberg avait effectué son retrait le 3 août : 2 000 couronnes. Le solde de son compte, après le retrait, s’élevait à 19 314 couronnes. La note d’électricité était payable à la fin du mois d’août. D’après l’autre reçu, Svedberg avait acheté une chemise le 3 août — le même jour que le retrait d’argent. La chemise coûtait 695 couronnes. Étonnamment chère, pensa Wallander. Il reposa les papiers sur l’appui de la fenêtre. Puis il rejoignit Nyberg, lui demanda une paire de gants en plastique et retourna à la cuisine. Lentement, il regarda autour de lui. Puis il ouvrit méthodiquement les placards et les tiroirs, l’un après l’autre. La cuisine de Svedberg était aussi bien rangée que son bureau au commissariat. Rien ne semblait manquer ; rien n’attira son attention. Il retourna dans le séjour, demanda une lampe électrique avec laquelle il éclaira la bonde de l’évier. Il ignorait ce qu’il espérait trouver. Il se rendit dans le bureau. Il devrait y avoir un télescope quelque part, pensa-t-il. Il s’assit dans le fauteuil et regarda autour de lui. Nyberg entra pour l’informer qu’ils s’apprêtaient à emporter le corps de Svedberg. Voulait-il le revoir une dernière fois ? Wallander secoua la tête. La vision de Svedberg à la tête à moitié arrachée était fixée dans sa mémoire comme un cliché photographique. Qui ne lui épargnait aucun détail. Il continua d’inspecter la pièce du regard : les rayonnages, les livres arrachés, jonchant le sol ; la table avec le répondeur, un porte-crayon, quelques vieux soldats de plomb, un agenda. Wallander prit l’agenda et le feuilleta, mois par mois. Le 11 janvier à neuf heures trente, Svedberg a rendez-vous chez le dentiste. Le 7 mars, c’est l’anniversaire d’Ylva Brink. Le 18 avril, Svedberg a noté un nom : Adamsson. Ce nom revient le 5 et le 12 mai. Aucune note en juin ni en juillet. Svedberg est en congé. Il se plaint d’avoir été débordé de travail. Wallander continua de feuilleter l’agenda, plus lentement. Aucune annotation. Les derniers jours de la vie de Svedberg sont vierges. Le 18 octobre, c’est l’anniversaire de Sture Björklund. Le 14 décembre, le nom d’Adamsson reparaît. Ensuite plus rien. Wallander reposa l’agenda à sa place. Si on voulait, on pouvait en conclure que Svedberg avait été un homme très seul. Mais que signifie en réalité un agenda ? Wallander pensa au sien, qui ne contenait pas grand-chose, lui non plus. Il ferma les yeux. Confortable, ce fauteuil. Il constata qu’il était très fatigué. Et assoiffé. Qui était Adamsson ? Il se pencha en avant et souleva le sous-main, révélant quelques Post-it et des cartes de visite. Un antiquaire du nom de Boman, à Göteborg. Le numéro de téléphone du concessionnaire Audi de Malmö. Svedberg était fidèle aux Audi comme Wallander l’était aux Peugeot. Une carte au nom d’Indian Héritage, entreprise située à Minneapolis. Il y avait aussi une publicité découpée dans un magazine — Ôrtagården, la santé par les plantes — avec une adresse à Karlshamn. Wallander reposa le sous-main à sa place. Deux des tiroirs du bureau avaient été arrachés et gisaient par terre. Les deux autres étaient entrouverts. Le premier contenait quelques copies de déclarations d’impôts ; le second, des lettres et des cartes postales. Wallander feuilleta le paquet de lettres. La plupart remontaient à plus de dix ans. Presque toutes étaient de sa mère. Il les rangea. En examinant les cartes postales, il fut surpris d’en trouver une qu’il avait lui-même envoyée, de Skagen au Danemark. Les plages ici sont fantastiques, avait-il écrit. Wallander resta assis, la carte à la main.

Trois ans déjà. À l’époque, il était en congé maladie et n’était pas du tout certain de reprendre son travail un jour. Il passait ses journées tout seul à marcher sur les plages d’automne abandonnées de Skagen. Il ne se souvenait pas d’avoir écrit cette carte. Il lui restait peu de souvenirs de cette période. Mais il avait apparemment écrit à Svedberg. Finalement, il était retourné à Ystad et il avait repris le boulot. Tout à coup, il se rappela ce matin-là. Réunion du lundi matin, premier jour de son retour au commissariat, Björk lui avait souhaité la bienvenue au milieu d’un grand silence — aucun de ses collègues n’avait cru qu’il reviendrait un jour. Svedberg avait pris la parole. Wallander s’en souvenait mot pour mot. C’est bien que tu sois là, on s’en serait pas sortis un jour de plus sans toi, c’est la vérité.

Wallander s’attarda sur ce souvenir. Tenta d’apercevoir Svedberg tel qu’il avait été. Taciturne. Mais aussi capable, mieux qu’un autre, de rompre un silence embarrassant, de trouver la réplique salvatrice permettant de dénouer une situation difficile. C’était un policier compétent. Pas exceptionnel. Compétent Obstiné, consciencieux. Pas très imaginatif. Pas très doué pour l’écriture. Ses rapports mal rédigés irritaient parfois les procureurs. Mais il remplissait sa fonction au sein de l’équipe, il avait une bonne mémoire et une conscience aiguë de l’importance de son travail.

Une autre image lui vint à l’esprit. Quelques années plus tôt, ils avaient enquêté sur une affaire de meurtre compliquée où le propriétaire du château de Farnholm avait joué un rôle central et effrayant. Svedberg avait dit un jour : Un homme aussi riche ne peut pas être honnête. Au cours de la même enquête, Svedberg lui avait révélé un rêve personnel. Il espérait, disait-il, faire tomber un jour l’un de ces grands seigneurs qui se croient au-dessus des lois dans ce pays.

Wallander se leva et retourna dans la chambre à coucher. Aucune trace d’un télescope. Il s’agenouilla et jeta un coup d’œil sous le lit. Svedberg faisait bien le ménage. Pas de poussière. Et pas de télescope. Il souleva les oreillers, l’un après l’autre. Il ouvrit la penderie. Les pantalons et les chemises de Svedberg s’alignaient sur les cintres. Il y avait aussi une étagère à chaussures. Wallander éclaira le fond de la penderie. Quelques valises. Il les tira à la lumière et les ouvrit. Rien. Il tourna son attention vers la commode. Elle contenait des sous-vêtements et des draps. Il tâta le fond des tiroirs. S’assit sur le bord du lit. Un livre ouvert sur la table de chevet : une histoire des Sioux. En anglais. Svedberg n’était pas très fort en anglais, songea Wallander. Mais il le lisait peut-être mieux qu’il ne le parlait.

En feuilletant distraitement le livre, il tomba sur un portrait beau et fier de Sitting Bull. Il le contempla quelques instants. Puis il alla à la salle de bains et ouvrit l’armoire à pharmacie qui faisait aussi office de miroir. Rien à signaler, ç’aurait pu être la sienne. Il quitta la salle de bains. Restaient l’entrée et le séjour. Il commença par l’entrée. S’assit sur un tabouret et ouvrit le tiroir de la petite commode placée sous le miroir. Il trouva des gants et quelques bonnets, dont un faisait de la publicité pour une chaîne de vendeurs de radios représentée dans toute la Scanie.

Wallander se leva. Il ne restait plus que le séjour. Il ne voulait pas y aller ; mais il n’avait pas le choix. Il se rendit d’abord à la cuisine et but un verre d’eau. Presque six heures du matin. Il était très fatigué. Puis il entra dans la salle de séjour. Nyberg avait enfilé des protège-genoux et se tenait à quatre pattes près du canapé en cuir noir placé contre le mur. Le fauteuil était toujours renversé au même endroit. Personne n’avait déplacé le fusil. Seul le corps de Svedberg avait disparu. Wallander jeta un regard circulaire. Tenta de se représenter la scène qui s’était déroulée là. Que s’est-il passé juste avant la fin ? Avant les coups de feu ? Mais il ne vil rien. La sensation d’étrangeté lui revint. Il resta parfaitement immobile, retenant son souffle, essayant de capter l’intuition qui se dérobait. Nyberg se releva. Ils se regardèrent.

— Tu y comprends quelque chose ?

— Non. C’est comme un tableau étrange.

Wallander lui jeta un regard scrutateur.

— Un tableau ?

Nyberg se moucha et replia soigneusement son mouchoir.

— C’est le chaos, dit-il. Des chaises renversées, des tiroirs arrachés, des papiers et des bibelots jetés n’importe où. Mais il y a pour ainsi dire trop de désordre.

Wallander comprit, même s’il n’avait pas pensé à ça.

— Ce serait une mise en scène ?

— Je n’ai aucune preuve, bien sûr.

— Qu’est-ce qui t’y a fait penser ?

Nyberg indiqua un petit coq en porcelaine, par terre.

— Je devine que la place de ce coq était là, dit-il en montrant une étagère. Je ne vois pas d’autre endroit. Mais s’il est tombé parce que quelqu’un a arraché un tiroir sans ménagement, comment peut-il se retrouver à l’autre bout de la pièce ?

Wallander hocha la tête. Il comprenait.

— Il y a certainement une explication cohérente, poursuivit Nyberg. À toi de la trouver.

Wallander ne répondit pas. Il s’attarda encore quelques minutes dans le séjour. Puis il quitta l’appartement. Dans la rue, il faisait grand jour. Une voiture de police stationnait devant l’immeuble, mais il n’y avait pas d’attroupement. Les policiers avaient dû recevoir l’ordre de ne rien divulguer pour l’instant ; il ne se sentit pas la force d’aller le vérifier.

Il s’immobilisa et inspira plusieurs fois, à fond. La journée serait belle.

En même temps, il sentit pour la première fois que la mort de Svedberg lui causait en réalité un immense chagrin. Il comprit aussi que cette douleur — qu’elle soit sincère ou liée au rappel de sa propre mortalité — ne le lâcherait pas de sitôt. Il ressentit aussi de la peur. La mort était passée très près de lui. Pas comme à la mort de son père. Différemment.

Cela l’effrayait.

Il était six heures vingt-cinq, vendredi 9 août. Wallander regagna lentement sa voiture. Une bétonnière commença son raffut dans la rue déserte.

Dix minutes plus tard, Wallander entrait au commissariat.

# 

# 6

Peu après huit heures, ils se rassemblèrent dans la salle de réunion et improvisèrent une cérémonie à la mémoire de Svedberg. Lisa Holgersson avait placé une bougie allumée à la place qu’il avait toujours occupée. Le choc et le chagrin alourdissaient l’atmosphère autour de la table. Lisa Holgersson prononça peu de mots. Elle était très émue ; les personnes présentes firent une prière muette pour qu’elle arrive au bout de ce qu’elle avait prévu de dire. Si elle s’était effondrée, cela aurait rendu la situation intolérable pour tous. Puis ils observèrent une minute de silence. Des images inquiètes défilaient dans l’esprit de Wallander. Il lui semblait déjà difficile de se rappeler avec précision le visage de Svedberg. Il repensa à ce qu’il avait éprouvé au moment de la mort de son père et, avant cela, lors de la mort de Rydberg. On garde le souvenir des morts. Pourtant, c’est comme s’ils n’avaient jamais existé.

Les collègues se dispersèrent peu à peu. Bientôt, il ne resta plus que le groupe d’enquête et Lisa Holgersson, qui s’était attardée. Ils s’assirent autour de la table. La flamme de la bougie vacilla lorsque Martinsson ferma une fenêtre. Wallander interrogea Lisa Holgersson du regard, mais elle fit non de la tête. C’était à lui de parler.

— Nous sommes tous fatigués, commença-t-il. Nous sommes choqués, désorientés, désemparés. Ce que nous redoutions sans doute le plus a fini par arriver. En général, les crimes violents que nous tentons d’élucider ne nous touchent pas de façon personnelle. Cette fois, nous sommes frappés directement. Pourtant, nous devons essayer de réfléchir et d’agir comme d’habitude, sans égard pour le fait que nous connaissions la victime.

Il marqua une pause et jeta un regard à la ronde. Silence.

— Je propose que nous fassions le point, poursuivit-il, avant d’organiser le travail proprement dit. Nous savons très peu de choses. Svedberg a été abattu à un moment que nous ignorons, entre mercredi après-midi et jeudi soir. Chez lui. Par quelqu’un qui est entré dans son appartement sans effraction apparente. Nous supposons que le fusil retrouvé par terre est l’arme du crime. L’appartement donne l’impression d’avoir été cambriolé. Cela suggère éventuellement que Svedberg s’est trouvé confronté à un voleur armé. C’est une possibilité. Mais il peut y avoir d’autres explications. Nous devons ratisser large, sans négliger le fait que Svedberg était policier. Cela peut avoir une signification — pas nécessairement, mais peut-être. Comme je le disais, nous ne connaissons pas encore l’heure exacte du crime. Détail surprenant, aucun des voisins n’a entendu de coup de feu. Nous allons donc attendre le rapport des légistes de Lund.

Il se versa un verre d’eau qu’il vida d’un trait avant de poursuivre.

— Voilà tout ce que nous savons. Nous pouvons juste ajouter que Svedberg n’est pas venu travailler jeudi. Le connaissant, nous savons que c’est étrange, d’autant plus qu’il n’a prévenu personne de son absence. La seule explication plausible est qu’il n’était pas en mesure de le faire. Ce que cela signifie, nous le comprenons tous.

Nyberg fit un signe de la main.

— Je ne suis pas médecin légiste, dit-il. Mais je doute qu’il ait été tué dès mercredi.

— Raison de plus pour nous interroger : qu’est-ce qui l’a empêché de se rendre au travail hier ? Pourquoi ne nous a-t-il pas prévenus ? Quand a-t-il été tué ?

Wallander enchaîna sur sa conversation avec Ylva Brink.

— Elle m’a appris l’existence d’un autre cousin. À part ça, j’ai noté un détail. D’après elle, Svedberg se plaignait d’avoir été débordé de travail. Pourtant, il était en congé à ce moment-là. Cela me paraît étrange, surtout dans la mesure où il ne consacrait pas ses vacances à des voyages fatigants ou mouvementés.

— Est-ce qu’il lui est même jamais arrivé de quitter Ystad ? demanda Martinsson.

— Très rarement. Une excursion à Bornholm dans la journée, ou un aller-retour jusqu’en Pologne avec le ferry. Cela m’a été confirmé par Ylva Brink. Pour le reste, Svedberg consacrait ses loisirs à étudier les Indiens d’Amérique et à observer les étoiles. Selon sa cousine, il aurait eu un télescope sophistiqué dans son appartement. Mais je ne l’ai pas trouvé.

— Je croyais qu’il observait les oiseaux ? intervint Hansson.

— Un peu. Mon impression est qu’Ylva Brink le connaissait assez bien. Récemment, c’étaient les Indiens et les étoiles qui l’intéressaient.

Son regard fit le tour de la table.

— Pourquoi se sentait-il surmené ? Qu’est-ce que cela signifie ? Ce n’est peut-être pas important, mais on n’en sait rien encore.

— Je me suis renseignée avant la réunion pour savoir de quoi il s’occupait à l’époque, intervint Ann-Britt. Juste avant de partir en congé, il interrogeait les parents des jeunes disparus.

— Quels jeunes disparus ? demanda Lisa Holgersson.

Wallander lui fit un bref compte rendu de la situation.

Ann-Britt poursuivit.

— Les deux derniers jours, il a rendu visite successivement aux familles Norman, Boge et Hillström. Mais je n’ai retrouvé aucune note relative à ces visites. J’ai même fouillé les tiroirs de son bureau.

Wallander et Martinsson échangèrent un regard.

— C’est impossible, dit Wallander. Nous avons interrogé les familles ensemble, de manière approfondie. Il n’a jamais été question d’entretiens supplémentaires. Puisqu’on n’avait pas de raison de soupçonner quoi que ce soit…

— Je n’ai pas rêvé, insista Ann-Britt. Il a noté l’heure des visites dans son agenda.

Wallander réfléchit.

— Svedberg aurait donc pris cette initiative seul, sans nous en informer.

— Ça ne lui ressemble pas, dit Martinsson.

— Non. Pas plus que de s’absenter sans prévenir.

— Pour les entretiens, reprit Ann-Britt, on peut vérifier. Rien de plus facile.

— Fais-le. Essaie de découvrir par la même occasion ce qu’il leur a demandé.

— C’est absurde quand on y réfléchit, reprit Martinsson. Nous essayons de joindre Svedberg depuis mercredi pour parler des jeunes disparus. Maintenant il n’est plus là, et nous parlons encore d’eux.

— Il y a du nouveau, au fait ? demanda Lisa Holgersson.

— Rien, sinon que l’une des mères est de plus en plus inquiète. Elle a reçu une nouvelle carte postale de sa fille.

— C’est plutôt bon signe, non ?

— Oui, sauf qu’elle prétend que la carte est fausse.

— Quoi ? fit Hansson. Personne n’écrit de fausses cartes postales. Des chèques d’accord, mais des cartes postales ?

— Je crois que nous devons séparer les deux affaires, conclut Wallander. Commençons par organiser la première enquête : découvrir celui ou ceux qui ont tué Svedberg.

— Rien n’indique qu’il y ait plus d’une personne impliquée, dit Nyberg.

— Pouvons-nous en être sûrs ?

— Non.

Wallander laissa ses mains retomber sur la table.

— Nous ne pouvons être sûrs de rien. Nous devons ratisser large, sans a priori. La mort de Svedberg sera divulguée officiellement dans quelques heures. Nous devrons déjà être au travail à ce moment-là.

— Il va de soi que cette enquête est prioritaire, dit Lisa Holgersson. Tout ce qui peut attendre attendra.

— La conférence de presse. Commençons par nous débarrasser de ça.

— Nous allons dire la stricte vérité. Un policier a été assassiné. Avons-nous des indices ?

— Non.

— C’est ce que nous allons dire, dans ce cas.

— Et dans le détail ?

— Il a été abattu. De près. Nous avons l’arme du crime. Y a-t-il des raisons techniques de ne pas divulguer cette information ?

— Je ne pense pas.

Wallander jeta un regard circulaire. Personne ne formula d’objection.

Lisa Holgersson se leva.

— J’aimerais que tu sois présent à la conférence de presse, dit-elle. Nous devrions peut-être tous y aller, d’ailleurs. La personne qui a été tuée était malgré tout un collègue et un ami.

Ils décidèrent de se retrouver un quart d’heure avant le début de la rencontre avec les journalistes. Lisa Holgersson sortit, et la bougie s’éteignit dans le courant d’air. Ann-Britt la ralluma.

Une fois de plus, ils firent le point sur ce qu’ils savaient et se répartirent différentes tâches. La roue de l’enquête s’était lentement mise à tourner. Ils s’apprêtaient à achever la réunion lorsque Martinsson les retint.

— Il faut peut-être prendre une décision par rapport aux trois jeunes disparus. Est-ce qu’ils font partie de ce qui peut attendre, ou pas ?

Wallander ne savait pas. Mais il fallait en effet prendre une décision.

— On attend, dit-il. Au moins quelques jours, ensuite on verra. À moins qu’on ne découvre d’ici là que Svedberg a posé des questions inédites aux familles.

Il était neuf heures et quart. Wallander alla chercher un café. Puis il se rendit dans son bureau, ferma la porte et fouilla ses tiroirs à la recherche d’un bloc vierge. Il l’ouvrit et écrivit un seul mot tout en haut de la première page.

Svedberg.

Dessous, il dessina une croix qu’il ratura aussitôt.

Comment poursuivre ? Il avait eu l’intention de noter ses réflexions de la nuit. Mais il reposa son stylo-bille. Il se leva et alla à la fenêtre. La matinée était belle. Son pressentiment revint. Quelque chose clochait. Nyberg avait évoqué la possibilité d’une mise en scène — mais pourquoi ? Par qui ? De toutes ses forces, Wallander espérait découvrir un banal cambriolage qui aurait tourné à la tragédie, éliminer le plus vite possible toutes les autres hypothèses. Quelqu’un qui tire sur un policier et abandonne son arme — cela dénotait un manque de sang-froid. Wallander savait par expérience qu’un tel meurtrier se laissait prendre plus facilement que d’autres. Dans le meilleur des cas, ils découvriraient des empreintes qui les conduiraient directement au but, dans l’un ou l’autre de leurs registres informatisés.

Il revint à son bureau et nota sur son bloc l’absence d’un télescope qui valait probablement beaucoup d’argent. Puis il prit deux décisions. Aussitôt après la conférence de presse, il rendrait visite au cousin de Svedberg, celui qui habitait à Hedeskoga. Et il retournerait à l’appartement pour une fouille approfondie. En plus, il devait exister un grenier ou une cave, ou les deux.

Il chercha le numéro de Sture Björklund dans l’annuaire. L’homme décrocha après quelques sonneries.

— Laissez-moi tout d’abord vous présenter mes condoléances, dit Wallander.

La voix de Sture Björklund semblait tendue et lointaine.

— Ce serait plutôt à moi de le faire. Je suppose que vous connaissiez mon cousin mieux que moi. Ylva m’a appelé ce matin à six heures pour m’apprendre la nouvelle.

— Les médias vont s’en emparer.

— Je m’en doute. D’ailleurs, c’est la deuxième fois que quelqu’un est assassiné, dans cette famille.

— Ah ?

— En 1847, le 12 avril exactement, le frère de l’arrière-arrière-grand-père de Karl Evert a été tué à coups de hache à Eslöv. Le meurtrier était un ancien garde à cheval, un certain Brun, qui s’était fait renvoyer sans gloire pour différents délits. Notre ancêtre avait vendu pas mal de bétail et il avait de l’argent. Brun voulait le dépouiller.

— Que s’est-il passé ? demanda Wallander en dissimulant son impatience.

— La police, qui devait en fait se limiter au shérif local et à ses aides, fit preuve d’une diligence exemplaire. Brun fut arrêté quelques jours plus tard, alors qu’il essayait de se rendre au Danemark. Il fut condamné à mort et exécuté. Oscar Ier venait d’accéder au trône, et il a commencé par se débarrasser d’un certain nombre de condamnations que Charles XV n’avait pas voulu signer. Quatorze sentences, qu’Oscar a fait exécuter pour fêter son arrivée au pouvoir. Brun eut donc la tête tranchée. À Malmö précisément.

— Drôle d’histoire.

— Je me suis consacré à quelques petites recherches généalogiques, il y a deux ou trois ans. Mais l’histoire du garde à cheval Brun et du meurtre d’Eslöv était déjà largement connue auparavant.

— Si vous n’y voyez pas d’inconvénient, j’aimerais vous rendre visite dès aujourd’hui.

Wallander le sentit aussitôt se raidir.

— À quel sujet ?

— Nous essayons de nous faire une image aussi complète que possible de Karl Evert.

Il n’avait jamais appelé Svedberg par son prénom ; cela lui fit un effet très étrange.

— Je le connaissais très mal, objecta Björklund. De plus, je dois prendre le bateau pour Copenhague cet après-midi.

— C’est urgent et ça ne prendra pas beaucoup de temps.

Il y eut un silence. Wallander attendit.

— À quelle heure ?

— Vers quatorze heures ?

— Je vais décommander mon rendez-vous à Copenhague.

Ensuite il lui donna quelques indications ; l’adresse ne devait pas être difficile à trouver.

Après avoir raccroché, Wallander consacra une demi-heure à rédiger, à sa propre intention, un résumé de l’état de l’enquête. Il cherchait sans cesse l’origine de son intuition immédiate, en voyant le corps de Svedberg, que quelque chose clochait. Nyberg avait eu la même impression. Bien entendu, c’était peut-être tout simplement le fait incompréhensible et insupportable de trouver un collègue assassiné. Mais l’hésitation subsistait.

Peu après dix heures, il alla chercher un autre café. Il y avait beaucoup de monde à la cafétéria, et le choc, l’incrédulité générale était tout à fait perceptible. Wallander s’attarda pour échanger deux mots avec quelques agents de la circulation, certaines secrétaires. Puis il retourna dans son bureau et composa le numéro de portable de Nyberg.

— Où es-tu ? demanda Wallander.

— Dans l’appartement de Svedberg, pardi. Qu’est-ce que tu crois ?

— Tu n’aurais pas trouvé un télescope ?

— Non.

— À part ça ?

— Pas mal d’empreintes sur le fusil. Au moins deux ou trois qu’on devrait pouvoir relever sans problème.

— Alors il ne reste plus qu’à espérer qu’on a les mêmes dans nos registres. Sinon ?

— Rien de remarquable.

— Après le déjeuner, je vais rendre visite au cousin de Svedberg, à Hedeskoga. Mais ensuite j’aimerais visiter à nouveau l’appartement. En détail.

— On aura terminé. Au fait, j’ai l’intention d’assister à la conférence de presse.

Wallander ne se rappelait pas que Nyberg eût été présent lors d’une seule rencontre avec des journalistes. Il n’y avait qu’une seule explication : Nyberg voulait marquer le coup, personnellement. L’espace d’un instant, Wallander en fut touché.

— Tu as trouvé des clés ? demanda-t-il.

— Voiture et cave.

— Pas de grenier ?

— J’ai vérifié. Il n’y a pas de grenier aménagé dans l’immeuble. Seulement le sous-sol. Je t’apporterai les clés à onze heures.

Wallander raccrocha et se rendit dans le bureau de Martinsson.

— La voiture de Svedberg. L’Audi. Où est-elle ?

Martinsson l’ignorait. Ensemble, ils allèrent interroger Hansson, qui l’ignorait aussi. Ann-Britt Höglund n’était pas dans son bureau. Martinsson consulta sa montre.

— La voiture ne doit pas être loin. Je m’en occupe d’ici onze heures.

Wallander retourna à son bureau. À la réception, il vit que des fleurs avaient commencé à arriver. Ebba avait les yeux rouges. Wallander ne dit rien. Il passa devant elle le plus vite possible.

La conférence de presse débuta à onze heures précises. Après coup, Wallander pensa que Lisa Holgersson s’en était acquittée avec dignité et détermination. Il le lui dit d’ailleurs, personne n’aurait pu mieux faire.

Elle avait revêtu son uniforme. Deux grands bouquets de roses étaient posés sur la table devant elle. Elle était allée droit au but, en s’exprimant de façon claire et directe, et cette fois sa voix n’avait pas tremblé. Un collègue respecté, l’inspecteur Karl Evert Svedberg, avait été tué à son domicile. L’heure du crime et le mobile n’étaient pas connus pour l’instant, mais il semblait que Svedberg avait surpris un cambrioleur armé. La police ne disposait pas encore de piste sérieuse. Elle avait ensuite longuement évoqué la carrière et la personnalité de Svedberg. Wallander l’écouta en songeant qu’elle donnait de lui une image belle et fidèle, sans pour autant faire de grandes phrases.

Les questions furent peu nombreuses. Wallander se chargea de répondre à la plupart d’entre elles. Nyberg décrivit l’arme du crime, un fusil de chasse de la marque Lambert Baron. L’ensemble de la conférence n’avait pas duré plus d’une demi-heure. Lisa Holgersson accepta une interview de la télévision locale tandis que Wallander s’entretenait poliment avec quelques représentants des tabloïds. Mais il eut du mal à réprimer un rugissement lorsqu’on lui demanda de poser devant l’immeuble de Lilla Norregatan. Il se contenta d’un refus catégorique.

Il était midi lorsque Lisa Holgersson proposa aux plus proches collaborateurs du défunt de l’accompagner chez elle, à son domicile, pour un déjeuner improvisé. Wallander et Martinsson racontèrent des anecdotes, des histoires qui leur étaient arrivées en compagnie de Svedberg. Wallander était aussi le seul à connaître la raison pour laquelle Svedberg était devenu policier — du moins la raison qu’il invoquait lui-même :

— Il avait peur du noir. Ça le hantait depuis l’enfance, cette peur qu’il ne pouvait ni comprendre ni surmonter. Il est devenu policier en croyant que ça lui apprendrait à la combattre. Mais sa peur du noir n’a jamais disparu.

Peu avant quatorze heures, ils reprirent la route du commissariat. Wallander était monté dans la voiture de Martinsson.

— Elle a bien parlé, commenta celui-ci.

— Lisa est un bon chef. Mais tu le savais déjà, non ?

Martinsson ne répondit pas. Wallander pensa soudain à quelque chose.

— Tu as retrouvé l’Audi ?

— Il y a un parking privé pour les résidents, derrière l’immeuble. La voiture y était. Je l’ai examinée.

— Tu n’as pas trouvé par hasard un télescope dans le coffre ?

— Non, juste une roue de secours et une paire de bottes. Et une bombe insecticide dans la boîte à gants.

— Oui, dit Wallander avec tristesse. Août, c’est le mois des guêpes.

Ils se séparèrent devant le commissariat. Wallander vérifia qu’il avait bien les clés que Nyberg lui avait remises pendant le déjeuner chez Lisa Holgersson. Mais d’abord, la visite à Hedeskoga. Il prit la sortie vers Sjöbo. Les indications de Sture Björklund étaient extrêmement précises, et il trouva sans difficulté la petite ferme située à l’extérieur de l’agglomération. La façade donnait sur une grande pelouse où des statues de plâtre entouraient une fontaine. Wallander constata avec surprise qu’elles représentaient toutes sortes de diables, la gueule plus ou moins ouverte et effrayante. Il se demanda de façon fugitive ce qu’il pensait trouver dans le jardin d’un professeur de sociologie. Au même moment, un homme apparut sur le seuil. Il portait une veste en cuir, des bottes et un chapeau de paille troué. Il était très grand et maigre. Wallander constata tout de suite une ressemblance avec Svedberg : cet homme était presque chauve. Mais c’était peut-être une coïncidence, rien à voir avec les gènes. Wallander se sentait vaguement contrarié. Il n’avait pas du tout imaginé le professeur Björklund ainsi.

Visage bronzé, une barbe de deux ou trois jours au moins. Pouvait-on enseigner à l’université de Copenhague en étant mal rasé ? D’un autre côté, on n’était qu’au début du mois d’août, la rentrée était encore loin, il avait peut-être d’autres raisons de se rendre à Copenhague en ce moment.

— J’espère que ma visite ne vous cause pas trop de dérangement.

À la surprise de Wallander, Sture Björklund rejeta la tête en arrière et partit d’un grand rire — pas entièrement dénué de sarcasme, lui sembla-t-il.

— Le vendredi, j’ai l’habitude de rendre visite à une dame à Copenhague. On appelle ça une maîtresse, je crois. Les inspecteurs de police en poste à la campagne ont-ils des maîtresses ?

— Pas vraiment, dit Wallander.

— C’est une excellente solution aux problèmes de la vie commune. Chaque rencontre est peut-être la dernière. Finies les contraintes, la dépendance, les discussions nocturnes qui dégénèrent si facilement en acquisitions de meubles, en illusions matrimoniales et en esprit de sérieux.

Wallander remarqua que l’homme au chapeau de paille ; et au rire strident commençait à l’agacer.

— Un meurtre, en tout cas, c’est une affaire sérieuse.

Sture Björklund hocha la tête. Il enleva son chapeau troué comme s’il éprouvait un besoin d’exprimer quelque chose, du chagrin peut-être.

— Venez, dit-il.

La maison dans laquelle pénétra Wallander ne ressemblait à rien qu’il eût déjà vu. De l’extérieur, c’était une longère de Scanie traditionnelle. Mais l’univers qui se révélait une fois le seuil franchi était complètement inattendu et déconcertant. Toutes les cloisons avaient été supprimées. La maison entière n’était qu’une immense pièce ouverte jusqu’à la charpente, où s’élevaient à différents endroits des loggias en forme de tours, auxquelles on accédait par des escaliers en spirale, mélange de fer forgé et de bois brut. Il n’y avait presque pas de meubles ; les murs étaient nus, sauf un qui avait été transformé en aquarium géant. Sture Björklund se dirigea vers une table massive flanquée d’un banc d’église et d’un tabouret.

— J’ai toujours eu une préférence pour les sièges durs, déclara-t-il. L’inconfort fait qu’on s’arrange pour expédier le plus vite possible ce qu’on a à faire — qu’il s’agisse de manger, de réfléchir, ou de faire la conversation à un policier.

Wallander prit place sur le banc d’église. Très inconfortable en effet.

— Si j’ai bien compris, commença-t-il, vous êtes professeur à l’université de Copenhague.

— J’enseigne la sociologie. Et j’essaie de réduire mes heures de cours au strict minimum. Mes propres recherches m’intéressent davantage. En plus, je peux m’y consacrer chez moi.

— C’est hors sujet, mais je vous pose néanmoins la question : quelle sorte de recherches ?

— La relation des êtres humains aux monstres.

Wallander se demanda s’il plaisantait et attendit la suite, qui ne tarda pas.

— La représentation des monstres au Moyen Âge n’était pas la même qu’au XVIIIe siècle. Ma représentation à moi n’est pas celle de la génération qui me suit. Il s’agit d’un univers complexe et fascinant. L’enfer, domicile des épouvantes, est en perpétuelle mutation. De plus, ça me permet d’arrondir joliment mes fins de mois.

— De quelle manière ?

— Je travaille comme consultant pour des boîtes américaines qui produisent des films d’horreur mettant en scène des monstres. Sans me vanter, je suis l’un des spécialistes les plus recherchés au monde lorsqu’il s’agit de la commercialisation de l’épouvante. Il y a aussi un Japonais qui vit à Hawaï. Mais à part lui, il n’y a que moi.

Wallander commençait à se demander si l’homme assis en face de lui sur le tabouret était fêlé. Björklund indiqua un dessin posé sur la table.

— J’ai interrogé des gamins de sept ans, ici à Ystad, sur leur représentation des monstres. J’ai dessiné ce personnage en m’inspirant de leurs réponses. Les Américains sont emballés. Il aura le rôle principal dans une nouvelle série de dessins animés monstrueux qui vise à faire peur précisément aux gamins de sept à huit ans.

Wallander considéra le dessin. Très désagréable. Il le reposa sur la table.

— Qu’en pense le commissaire ? demanda Björklund.

— Vous pouvez m’appeler Wallander.

— Qu’en pensez-vous ?

— Il est désagréable.

— Nous vivons dans un monde désagréable. Allez-vous au théâtre ?

— Pas très souvent.

— L’une de mes étudiantes, une fille douée qui nous vient de Gentofte, a fouillé le répertoire de plusieurs théâtres à travers le monde au cours des vingt dernières années. Le résultat est intéressant. Mais pas du tout surprenant. Dans un monde de plus en plus marqué par la ruine, la misère, le pillage, le théâtre se consacre toujours davantage aux problèmes de la vie de couple. Shakespeare se trompait ; du moins, sa vérité ne vaut pas pour notre terrifiante époque. Le théâtre n’est plus un miroir du monde.

Il se tut et posa le chapeau de paille sur la table. Wallander remarqua que ce Björklund sentait la sueur.

— Je viens de prendre la décision de résilier mon abonnement téléphonique, reprit-il. Il y a cinq ans, j’ai jeté ma télé. Maintenant c’est au tour du téléphone de sortir de ma vie.

— Ça ne va pas vous poser un problème pratique ?

Björklund le dévisagea d’un air grave.

— Je revendique le droit de décider moi-même du moment que je choisis pour entrer en contact avec mon entourage. L’ordinateur, bien sûr, je le garde. Mais le téléphone, je n’en veux plus.

Wallander hocha la tête et passa à l’offensive.

— Votre cousin Karl Evert Svedberg a été assassiné. En dehors d’Ylva Brink, vous êtes son seul parent. Quand l’avez-vous rencontré pour la dernière fois ?

— Il y a environ trois semaines.

— Pourriez-vous être plus précis ?

— Le vendredi 19 juillet à seize heures trente.

Il avait répondu étonnamment vite, sans hésiter.

— Comment pouvez-vous vous souvenir de l’heure exacte ?

— Nous avions convenu de nous retrouver à cette heure-là. Je devais rendre visite à des amis en Écosse et Kalle allait garder la maison en mon absence, comme d’habitude. C’était d’ailleurs les seuls moments où on se voyait. À mon départ, et puis à mon retour.

— Qu’entendez-vous par « garder la maison » ?

— Il habitait ici.

Wallander fut pris au dépourvu. Mais il n’avait aucune raison de soupçonner Björklund de mentir.

— C’est donc arrivé plusieurs fois ?

— Oui. Régulièrement, depuis une dizaine d’années. Ça nous arrangeait l’un et l’autre.

Wallander réfléchit.

— Quand êtes-vous revenu ?

— Le 27 juillet. Kalle est passé me chercher à l’aéroport, il m’a raccompagné ici en voiture. On s’est dit au revoir et il est retourné à Ystad.

— Avez-vous eu l’impression qu’il était surmené ?

À nouveau, Björklund rejeta la tête en arrière et éclata de son rire strident.

— C’est une plaisanterie, j’imagine. Mais d’un goût un peu douteux, non ? Maintenant qu’il est mort.

— Ce n’est pas une plaisanterie.

Björklund sourit.

— Ça peut arriver à tout le monde d’être surmené, non ? Quand on a des relations torrides avec une femme…

Wallander n’en croyait pas ses oreilles.

— Que voulez-vous dire ?

— Kalle recevait sa maîtresse ici en mon absence. C’était convenu entre nous. Ils habitaient ici pendant que moi j’étais en Écosse. Ou ailleurs.

Wallander ne dit rien. Il retenait son souffle.

— Vous paraissez surpris, constata Björklund.

— C’était toujours la même femme ? Comment s’appelait-elle ?

— Louise.

— Et à part ça ?

— Je ne sais pas. Je ne l’ai jamais rencontrée. Kalle était quelqu’un de très secret. Ou faut-il dire discret ?

Pour Wallander, la surprise était totale. Personne n’avait jamais entendu parler d’une femme dans la vie de Svedberg, encore moins d’une relation prolongée.

— Que savez-vous d’autre sur elle ?

— Rien.

— Karl a bien dû vous dire quelque chose ?

— Jamais. Et je ne l’ai jamais interrogé. Nous ne sommes pas inutilement curieux, dans la famille.

Wallander n’avait pas d’autres questions. Il éprouvait surtout le besoin de réfléchir à tout ce qu’il venait d’apprendre. Il se leva. —

— C’est tout ? demanda Björklund, surpris.

— Pour le moment. Mais vous aurez bientôt de mes nouvelles.

Björklund le raccompagna dans la cour. Il faisait chaud ; il n’y avait presque pas de vent. |

— Avez-vous une idée de qui a pu le tuer ? demanda Wallander lorsqu’ils furent arrivés à sa voiture.

— Je pensais que c’était un cambriolage. Qui connaît le voleur armé qui guette au coin de la rue ?

Ils se serrèrent la main. Wallander venait de mettre le contact quand Björklund se pencha vers la vitre baissée.

— Il y a peut-être autre chose, dit-il. Louise se teignait les cheveux. Et elle changeait souvent de couleur.

— Comment le savez-vous ?

— J’en trouvais dans ma salle de bains, après leur passage. Tantôt roux, tantôt noirs. Ou blonds. Ça changeait tout le i temps.

— Mais c’était la même femme ?

— Sincèrement, je crois que Kalle était très amoureux d’elle.

Wallander hocha la tête. Il démarra et reprit la direction d’Ystad. Il était quinze heures.

Une chose est sûre, pensa-t-il. Svedberg, notre ami et collègue, est mort depuis deux jours à peine, mais nous en savons déjà plus sur lui que de son vivant.

À quinze heures dix, Wallander se garait sur la place centrale. Il fit à pied le court trajet jusqu’à Lilla Norregatan.

Sans qu’il sache pourquoi, l’appréhension lui nouait le ventre.

Il fallait faire vite. Mais quoi ?

# 

# 7

Wallander commença par descendre à la cave.

Les marches raides semblaient conduire jusqu’aux entrailles de la terre, et non à un sous-sol ordinaire. Il parvint à une porte métallique peinte en bleu, trouva la bonne clé parmi celles que lui avait remises Nyberg et ouvrit. Une odeur de moisi flottait dans la pénombre. Il alluma la lampe de poche qu’il gardait toujours dans sa voiture et finit par découvrir le commutateur. Il était placé étrangement bas, comme s’il devait servir à de très petites personnes. Il se trouvait à l’entrée d’un étroit couloir bordé des deux côtés par des cages grillagées. L’idée lui avait déjà traversé l’esprit que ces caves typiquement suédoises pouvaient évoquer des geôles primitives. Au lieu de prisonniers, elles recelaient des canapés défoncés, des équipements de ski et des montagnes de valises. Le mur d’origine affleurait par endroits. La brique était très ancienne, plusieurs siècles probablement. Au cours du printemps, Linda lui avait parlé d’un client bizarre du restaurant où elle travaillait. Ce client portait un monocle, on aurait dit un visiteur surgi d’une autre époque. Il lui avait demandé d’où elle venait. D’après son accent, dit-il, il devinait qu’elle était de Sjöbo. Elle répondit qu’elle était bien de Scanie, mais née à Malmö et élevée à Ystad ; le client lui avait alors rapporté ces paroles du grand Strindberg décrivant la ville d’Ystad à la fin du siècle dernier. « Un repaire de pirates », aurait déclaré Strindberg. Linda avait aussitôt appelé son père pour le lui répéter, non sans jubilation.

La cave de Svedberg se trouvait au bout du couloir. Wallander constata que le grillage était renforcé par deux barres de fer croisées, réunies par un solide cadenas. Svedberg n’avait pas fait les choses à moitié. Pourquoi ? Wallander avait pensé à prendre une paire de gants en plastique. Il les enfila, tâtonna avant de trouver la bonne clé, ouvrit le cadenas et l’examina attentivement ; il paraissait neuf. Puis il alluma et regarda autour de lui. Rien que de très banal, du moins en apparence. Il y avait même une paire de skis de slalom, un modèle ancien, appuyée contre un mur. Wallander se demanda ce qu’ils faisaient là ; impossible d’imaginer Svedberg s’élançant du haut d’une piste. Cependant, la visite chez Sture Björklund avait révélé que la vie de Svedberg divergeait fondamentalement de l’image qu’en avaient ceux qui croyaient le connaître. Je m’achemine vers un secret, pensa Wallander. Et je n’ai aucune idée de ce que je risque de découvrir. Il regarda autour de lui. Tout paraissait bien rangé. Rien n’avait été jeté ou arraché comme dans l’appartement. Il commença à examiner le contenu des valises et de quelques cartons. Il ne lui fallut pas longtemps pour comprendre que Svedberg était un collectionneur. Ces chaussures et ces vestes usées jusqu’à la corde devaient avoir au moins vingt ans. Il continua son exploration, méthodiquement. Dans l’une des valises, il trouva quelques vieux albums de photos. Il s’assit sur un coffre et feuilleta le premier. Images jaunies ; personnages posant dans des paysages de Scanie ; jours de fête dans des jardins d’été, attitudes empesées, visages lointains dont on ne distinguait pas les détails ; personnes courbées en train de ramasser des betteraves dans un champ, au second plan des charrettes et des chevaux ; cochers au garde-à-vous avec leurs fouets, des bancs de nuages à l’arrière-plan, terre mouillée et lourde. Aucune annotation, aucun nom, aucun lieu. Les trois albums étaient identiques. Wallander devina que les photos les plus récentes dataient des années 1930. Ensuite, rien. Il les rangea à leur place avec précaution et continua. L’espace d’un instant, toutes ces personnes mortes depuis longtemps étaient redevenues visibles. Une valise remplie de nappes. Une autre contenant des hebdomadaires vieux de soixante ans. Tout au fond, derrière les restes d’une vieille table de jeu recouverte de feutre gris, il découvrit un carton contenant un socle arrondi en bois clair. Il se demanda ce que c’était. Puis il devina que ce devait être un porte-perruque. Il lui fallut plus d’une heure pour passer en revue le contenu de la cave. Rien n’avait attiré son attention. Il se redressa et jeta un dernier coup d’œil autour de lui. Depuis le début, il cherchait ce qui pouvait manquer. Une absence suspecte. Ou un télescope sophistiqué. Il sortit et referma le cadenas.

En remontant vers la lumière, il constata qu’il avait soif. Il traversa la place, entra dans le salon de thé et commanda un café et une bouteille d’eau minérale, en se demandant s’il avait droit à une viennoiserie. Mieux valait sans doute s’abstenir. Il en prit une quand même. Vingt minutes plus tard, il était de retour à Lilla Norregatan. Un silence de mort régnait dans l’immeuble. Wallander reprit son souffle devant la porte de l’appartement. Elle était couverte de mises en garde de la police interdisant l’accès au lieu du crime. Il décolla un bout de ruban adhésif, fit jouer la clé dans la serrure et entra. Aussitôt, il entendit la bétonnière, dans la rue. Le bruit était assourdissant. Il alla dans le séjour, jeta malgré lui un regard vers l’endroit où il avait découvert le corps de Svedberg et s’avança jusqu’à la fenêtre. Le vacarme de la bétonnière résonnait entre les immeubles. À côté, un poids lourd déchargeait des matériaux de construction.

Soudain, une idée lui traversa l’esprit. Il ressortit de l’appartement et descendit dans la rue. Un homme assez âgé, torse nu, dirigeait un jet d’eau vers l’intérieur de la machine. Il hocha la tête en apercevant Wallander. Il semblait l’avoir immédiatement identifié comme étant de la police.

— C’est terrible, ce qui s’est passé, cria-t-il pour se faire entendre.

— J’ai besoin de vous parler.

L’homme au tuyau appela un ouvrier plus jeune qui fumait une cigarette à l’ombre et lui passa le tuyau.

Ils contournèrent l’immeuble ; le bruit de la bétonnière disparut presque.

— Vous êtes donc au courant, commença Wallander.

— Un policier qui s’appelle Svedberg a été tué.

— C’est exact. Je voudrais savoir depuis combien de temps vous êtes là. Les travaux viennent juste de commencer, on dirait.

— On est arrivés lundi. On refait la cage d’escalier.

— Quand avez-vous commencé à utiliser la bétonnière ?

L’homme réfléchit.

— Ça devait être mardi. Vers onze heures.

— Et ensuite elle a fonctionné sans interruption ?

— Pour ainsi dire, oui. De sept heures du matin à cinq heures de l’après-midi. Parfois un peu plus tard.

— Elle est au même endroit depuis le début des travaux ?

— Oui.

— Ça veut dire que vous avez eu une bonne vue sur les allées et venues dans l’immeuble.

Soudain, l’homme parut comprendre où il voulait en venir et son expression se fit grave.

— Vous ne savez évidemment pas qui habite l’immeuble, poursuivit Wallander. Mais vous avez peut-être remarqué des gens qui sont passés plusieurs fois.

— Je ne sais pas à quoi ressemblait ce policier. Si c’est ce que vous voulez savoir.

Wallander n’avait pas envisagé cette possibilité.

— Je vais demander à quelqu’un de vous montrer une photo, dit-il. Comment vous appelez-vous ?

— Nils Linnman. Comme le type de l’émission sur les animaux.

Wallander se rappela vaguement un visage qui avait figuré à la télévision pendant de longues années.

— Avez-vous remarqué quelque chose d’inhabituel depuis que vous êtes là ? demanda Wallander en cherchant désespérément dans ses poches un papier et un crayon.

— Quoi par exemple ?

— Quelqu’un de nerveux. Quelqu’un de pressé. En général, on remarque tout ce qui sort de l’ordinaire.

Linnman réfléchit. Wallander attendait. Il faisait encore chaud ; et il avait besoin d’aller aux toilettes.

— Non, dit enfin Linnman. Je ne me souviens de rien. Mais Robban a peut-être vu quelque chose.

— Robban ?

— Le gars à qui j’ai passé le tuyau. Mais ça m’étonnerait, il ne pense qu’à sa moto.

— On va lui poser la question. Et si quelque chose vous revient, je vous demande de prendre tout de suite contact avec moi.

Pour une fois, Wallander avait des cartes de visite sur lui. Linnman prit celle qu’il lui tendait et la rangea dans une poche de son bleu de travail.

— Je reviens, je vais chercher Robban.

La conversation avec l’ouvrier le plus jeune — de son vrai nom Robert Tärnberg — tourna court. Il était tout juste au courant qu’un policier avait été assassiné dans l’immeuble. Et il n’avait rien remarqué. Wallander pensa qu’un éléphant aurait sans doute pu passer dans la rue sans que Tarnberg le remarque. Inutile de lui donner une carte de visite. Il remonta à l’appartement. Maintenant, il tenait du moins une explication possible au fait que les voisins n’aient rien entendu. Il se rendit dans la cuisine et appela le commissariat. La seule personne disponible était Ann-Britt. Il lui demanda de venir avec une photo de Svedberg et de la montrer aux ouvriers.

— Des policiers interrogent en ce moment même les habitants des immeubles voisins, dit Ann-Britt. Mais les ouvriers, on les a apparemment oubliés.

Wallander retourna dans l’entrée. Il s’immobilisa et essaya d’écarter toute pensée parasite. Tout au début de sa carrière, alors qu’il venait de débarquer à Ystad, Rydberg avait employé précisément ces mots-là : Écarte tout ce qui est parasite — comme les pelures d’un oignon. Le lieu d’un crime garde toujours l’ombre, la trace, même fragmentaire, d’un enchaînement de faits. Ce sont ces traces que tu dois déceler.

Wallander ouvrit la porte de l’appartement. Déjà, un détail clochait. Dans l’entrée, à côté du miroir, il y avait une corbeille contenant plusieurs numéros du quotidien de la ville, Ystads Allehanda. Svedberg était abonné. Mais il n’y avait pas de journal sous la fente de la boîte aux lettres. Wallander réfléchit. Il aurait dû y en avoir au moins un. Peut-être deux. Voire, à la rigueur, trois. Quelqu’un avait donc déplacé ces journaux. Il alla à la cuisine. L’exemplaire du mercredi et du jeudi se trouvaient sur le plan de travail, celui du vendredi sur la table de la cuisine. Wallander composa le numéro de portable de Nyberg, qui répondit aussitôt.

Il commença par lui parler de la bétonnière. Nyberg était dubitatif.

— Si la machine était en marche, dit-il, on n’a certainement pas entendu les coups de feu de la rue. Mais les sons se propagent différemment en vase clos. J’ai lu un article là-dessus.

— On devrait peut-être faire un essai, dit Wallander. Tirer des coups de feu avec et sans bétonnière. Sans prévenir les voisins.

Nyberg tomba d’accord là-dessus.

— En fait, je t’appelais à propos des journaux, poursuivit Wallander. Ystads Allehanda.

— J’en ai trouvé un, que j’ai posé sur la table de la cuisine. Ceux qui sont sur le plan de travail ont été mis là par quelqu’un d’autre.

— On devrait relever les empreintes. On ne sait pas qui les a mis là, après tout.

Nyberg ne répondit pas.

— Tu as raison, dit-il enfin. Comment ai-je pu passer à côté de ça ?

— Je n’y touche pas.

— Tu comptes rester combien de temps à l’appartement ?

— Plusieurs heures.

— J’arrive.

Wallander ouvrit un tiroir. Sa mémoire ne l’avait pas trahi : il contenait des stylos-billes et un bloc-notes. Wallander griffonna quelques mots. Nils Linnman et Robert Tärnberg. Puis il nota que quelqu’un devait parler au livreur de journaux. Il retourna dans l’entrée. Ombres. Traces. Il s’immobilisa tout à fait et retint son souffle. Son regard se déplaçait très lentement. La veste en cuir que Svedberg portait presque toujours, hiver comme été, était suspendue à un cintre. Wallander chercha dans les poches et trouva un portefeuille. Nyberg n’a pas fait les choses à fond, pensa-t-il. Il retourna à la cuisine. Le portefeuille était vieux et élimé, comme la veste. Il contenait 847 couronnes. Une carte bancaire, une carte de station-service et quelques cartes de visite. Permis de conduire et carte professionnelle. La photo du permis était la plus ancienne. Svedberg fixait l’objectif d’un œil sévère. L’image avait dû être prise pendant l’été, à en juger par la marque d’un coup de soleil sur la calvitie. Louise aurait dû te dire de mettre un chapeau, songea Wallander. Il s’attarda sur cette pensée. Svedberg avait presque toujours des coups de soleil sur le crâne en été. Comme s’il n’avait eu personne pour lui dire de se protéger. Il y a une Louise et il n’y en a pas, pensa-t-il. Qui a affirmé son existence ? Björklund, le cousin faiseur de monstres. Et il ne l’a jamais vue. Il n’a vu que ses cheveux. Wallander grimaça. Ça ne tenait pas debout. Il souleva le combiné et appela l’hôpital. Ylva Brink devait revenir en début de soirée. Wallander chercha dans l’annuaire le numéro de son domicile. Occupé. Il attendit, refit le numéro. Encore occupé. Il revint au portefeuille. La photographie de la carte professionnelle était récente ; un Svedberg aux joues un peu plus rondes, mais le regard toujours aussi sombre. En cherchant bien, il trouva aussi quelques timbres. Il rangea le portefeuille et son contenu dans un sac en plastique. Puis il retourna pour la troisième fois dans l’entrée. Écarter les parasites, déceler les traces. Wallander alla aux toilettes. Il pensait à ce qu’avait dit Sture Björklund. Les cheveux de différentes couleurs. Voilà tout ce qu’il savait de cette femme, en dehors de son prénom. Elle se teignait les cheveux. Il retourna à la salle de séjour et se plaça à côté du fauteuil renversé. Puis il se ravisa. Tu vas trop vite, aurait dit Rydberg. Ta précipitation rend les traces invisibles. Il alla à la cuisine et rappela Ylva Brink. Cette fois, elle répondit.

— J’espère que je ne vous dérange pas, dit-il. Je sais que vous avez travaillé toute la nuit.

— Je n’arrive pas à dormir, de toute façon.

— J’ai déjà plusieurs questions à vous poser. Je commence par la plus importante.

Wallander lui raconta sa visite chez Sture Björklund et lui communiqua la nouvelle de l’existence d’une femme prénommée Louise.

— Il ne m’en a jamais parlé.

Il la sentait ébranlée par cette information.

— Qui ne vous en a pas parlé ? Kalle ou Sture ?

— Les deux.

— Commençons par Sture. Quelles sont vos relations ? Êtes-vous surprise qu’il ne vous ait rien dit à ce propos ?

— Je n’arrive tout simplement pas à y croire.

— Mais pourquoi aurait-il menti ?

— Je ne sais pas.

Wallander songea soudain que cette conversation ne devait pas avoir lieu au téléphone. Il consulta sa montre. Dix-sept heures quarante. Il avait besoin de passer au moins une heure encore à l’appartement.

— Il vaudrait peut-être mieux qu’on en parle de vive voix. Je suis libre après sept heures.

— Je peux passer au commissariat, si vous voulez. C’est à côté de l’hôpital, et je suis de garde cette nuit.

Après avoir raccroché, Wallander retourna dans le séjour. Il se plaça à côté du fauteuil renversé. Regarda autour de lui. Tenta d’imaginer le drame qui s’était déroulé là. Svedberg avait été abattu de face. D’après Nyberg, selon une trajectoire légèrement ascendante. Comme si le meurtrier avait tenu le fusil à hauteur de hanche ou de poitrine. D’ailleurs, c’était la partie supérieure du mur qui avait été éclaboussée de sang. Svedberg était tombé vers la gauche, entraînant vraisemblablement le fauteuil dans sa chute. Cela expliquerait le dossier cassé. Mais juste avant ? Était-il assis ? En train de se lever ? Ou déjà debout ? Wallander considéra aussitôt cette question comme décisive. Si Svedberg était assis, cela impliquait qu’il connaissait le tueur. S’il avait surpris un voleur armé, il ne se serait jamais assis. Et s’il était déjà assis, il se serait levé à son approche. Wallander se plaça à l’endroit où avait été retrouvé le fusil. Puis il se retourna et considéra la pièce sous cet angle. Ce n’était pas nécessairement l’endroit précis d’où les coups de feu avaient été tirés. Mais ça ne pouvait pas être loin. Il s’immobilisa complètement et tenta de faire apparaître les ombres. Les traces. Son impression que quelque chose clochait devenait de plus en plus forte. Dans l’hypothèse du cambrioleur — si celui-ci venait de l’entrée —, Svedberg ne pouvait pas se trouver à l’endroit où on avait retrouvé son corps. Même chose si l’agresseur était apparu de l’autre côté, du côté de la chambre. Ou alors il fallait supposer qu’il n’était pas armé. Sinon, Svedberg se serait sans doute jeté sur lui. Il avait peut-être peur du noir, mais il n’hésitait pas à intervenir physiquement en cas de besoin.

Wallander n’avait toujours pas bougé. Soudain la bétonnière se tut. Il prêta l’oreille. On entendait à peine le bruit de la circulation dans la rue. Envisageons l’autre possibilité, pensa-t-il. Svedberg connaît la personne qui entre dans l’appartement. Il la connaît tellement bien que même la présence du fusil ne l’inquiète pas. Ensuite il se passe quelque chose. Svedberg est abattu et le tueur met l’appartement sens dessus dessous. Pourquoi ? Il cherche quelque chose. Ou alors il veut donner l’impression d’un cambriolage. Wallander repensa au télescope disparu. Qui pourrait leur dire s’il manquait autre chose dans l’appartement ? Peut-être Ylva Brink ?

Wallander retourna à la fenêtre et jeta un coup d’œil en bas. Nils Linnman fermait les battants de la camionnette. Robert Tärnberg avait déjà disparu. Il se rappelait d’ailleurs avoir entendu une moto démarrer quelques minutes plus tôt. On sonna à la porte. Wallander tressaillit et alla ouvrir. C’était Ann-Britt.

— Les ouvriers sont partis, dit-il. Tu arrives trop tard.

— Je leur ai déjà montré une photo de Svedberg. Mais aucun des deux ne se souvient de l’avoir vu.

Ils s’assirent à la table de la cuisine et Wallander lui raconta sa visite chez Sture Björklund. Elle l’écoutait attentivement.

— Si c’est exact, dit-elle lorsqu’il eut fini, l’image que nous avons de Svedberg change du tout au tout.

— Il aurait caché l’existence de cette femme pendant très longtemps. Pourquoi ?

— Elle est peut-être mariée.

— Une liaison secrète ? Et seulement quelques semaines par an, quand ils avaient accès à la maison de Björklund ? Il me paraît invraisemblable qu’elle ait pu venir ici à l’appartement sans être vue.

— Vraisemblable ou pas, il faut la retrouver.

— Je pense à autre chose, reprit Wallander lentement. Si Svedberg nous a caché l’existence de cette femme, se peut-il qu’il ait eu d’autres secrets ?

Ann-Britt avait suivi sa pensée.

— Tu ne crois pas à un cambriolage ?

— J’hésite. Un télescope a disparu. Ylva Brink pourra peut-être nous dire s’il manque autre chose. Mais tout se dérobe sur le lieu de ce crime. Il n’y a aucune évidence.

— On a épluché ses comptes bancaires — ceux qu’on connaît, du moins. Aucune trace de fortune cachée ou de dettes considérables. Un prêt de vingt-cinq mille pour l’Audi, c’est tout. Selon les gens de la banque, Svedberg a toujours géré ses affaires de façon irréprochable.

— Il ne faut pas dire du mal des morts. Mais il m’est arrivé de penser que Svedberg pouvait être avare.

— Comment ça ?

— Quand il nous arrivait de manger ensemble au restaurant, on partageait bien entendu l’addition. Mais le service était toujours pour moi.

Ann-Britt hocha pensivement la tête.

— C’est drôle comme on voit les gens de façon différente. Pour moi, Svedberg n’a jamais été quelqu’un d’avare.

Wallander lui fit un compte rendu de sa découverte de la bétonnière. Il venait de finir lorsqu’ils entendirent une clé tourner dans la serrure. Ils tournèrent la tête avec le même sentiment de malaise. Puis ils entendirent un raclement de gorge familier.

— Saloperie de journaux, marmonna la voix de Nyberg. Comment j’ai pu les oublier ?

Il les rangea dans un sac en plastique et scella le tout.

— Pour quand, les empreintes ? demanda Wallander.

— Lundi. Au plus tôt.

— Et les légistes ?

— Hansson s’en occupe, dit Ann-Britt. Ils vont faire vite.

Wallander demanda à Nyberg de s’asseoir et raconta une nouvelle fois sa découverte : qu’il y avait une femme dans la vie de Svedberg. Nyberg réagit avec méfiance.

— Ça paraît complètement incroyable, dit-il. Je n’ai jamais vu un vieux garçon plus encroûté que Svedberg. Rien que ses saunas tout seul le vendredi soir…

— Ce serait encore plus invraisemblable qu’un professeur à l’université de Copenhague nous raconte des salades.

— Svedberg l’a peut-être inventée, cette femme ? Si j’ai bien compris, personne ne l’a jamais vue.

Wallander réfléchit à ce que venait de dire Ann-Britt. Louise n’aurait-elle existé que dans l’imagination de Svedberg ?

— Pourquoi irait-on s’inventer une femme qui n’existe pas ? objecta Nyberg.

— Les gens seuls, répondit Ann-Britt, sont capables d’aller très loin pour créer une intimité qui leur manque.

— Oui, dit Wallander. Mais Björklund a retrouvé des cheveux dans sa salle de bains. Ça, du moins, ce n’est pas un fantasme.

Il se tourna vers Nyberg.

— Est-ce que tu as trouvé des cheveux dans la salle de bains d’ici ?

— Non. Mais je vais chercher encore.

Wallander se leva, leur demanda de le suivre dans le séjour et leur résuma les pensées qui lui étaient venues un peu plus tôt.

— J’essaie de parvenir, à une conclusion provisoire, dit-il. Ou plutôt à un point de départ provisoire. Si nous avons affaire à un cambriolage, il reste beaucoup de détails obscurs. Comment le tueur est-il entré ? Pourquoi avait-il un fusil ? À quel moment Svedberg l’a-t-il surpris ? Qu’est-ce qui a été volé, en dehors du télescope ? Pourquoi Svedberg a-t-il été abattu ? Rien ne semble indiquer une bagarre. Le chaos est identique dans toutes les pièces. On a du mal à croire qu’ils se soient poursuivis d’une pièce à l’autre. D’après moi, ça ne tient pas debout. Je me demande donc ce qui se passe si nous oublions un instant l’hypothèse du cambriolage. Que voyons-nous alors ? Une vengeance ? Un acte de démence ? L’existence d’une femme peut laisser imaginer la jalousie. Mais une femme aurait-elle tiré sur Svedberg avec un fusil ? En plein visage ? J’ai du mal à le croire. Que nous reste-t-il alors ?

Il n’obtint aucune réponse. Ce silence était en lui-même éloquent. Ils n’avaient pas de point de départ évident : ni cambriolage, ni drame de la jalousie, ni rien. Svedberg avait été tué selon un scénario dont l’intrigue leur échappait du tout au tout. Le fameux point de départ, en d’autres termes, était un no man’s land où régnait la plus totale confusion.

— Je peux partir ? dit Nyberg. J’ai de la paperasserie à faire, j’aimerais bien l’expédier dès ce soir.

— On se réunit demain matin pour faire le point.

— À quelle heure ?

Wallander l’ignorait. Puis il se dit que c’était à lui de décider, après tout, puisqu’il dirigeait le groupe d’enquête.

— À neuf heures. Si possible.

Nyberg disparut. Ann-Britt et Wallander restèrent debout dans le séjour.

— J’ai essayé de me représenter un enchaînement de faits, dit Wallander. Et toi ? Que vois-tu ?

Il savait qu’Ann-Britt possédait un sens de l’observation aigu. Son esprit de méthode et sa capacité d’analyse n’étaient pas en reste.

— Que se passe-t-il, par exemple, si on part des affaires éparpillées dans l’appartement…

— Oui. Que se passe-t-il alors ?

— Je vois trois explications possibles. Un cambrioleur nerveux, pressé. Ou alors, quelqu’un qui cherche quelque chose. C’est évidemment le cas aussi d’un cambrioleur, mais celui-ci ne sait en général pas d’emblée ce qu’il cherche. La troisième explication serait un acte de vandalisme. Un désir de destruction.

Wallander l’écoutait attentivement.

— Il y a une quatrième possibilité, dit-il. Une explosion de colère incontrôlée.

Ils se regardèrent. Ils pensaient à la même chose. Deux ou trois fois, il était arrivé que Svedberg perde son sang-froid. La rage qui s’était exprimée alors semblait surgir de nulle part. Une fois, au commissariat, il avait presque démoli son propre bureau.

— Il est possible que Svedberg ait provoqué ce désordre lui-même, poursuivit Wallander. Ce n’est pas invraisemblable. Ça s’est déjà produit — et ça nous conduit à une question très importante.

— « Pourquoi » ?

— C’est ça. Pourquoi ?

— La dernière fois, quand Svedberg a saccagé son bureau, j’étais présenté. Hansson et Peters ont réussi à le maîtriser. Mais je crois n’avoir jamais vraiment compris ce qui s’était passé.

— Björk l’avait convoqué dans son bureau et accusé d’avoir fait disparaître certaines preuves.

— Quelles preuves ?

— Des icônes lettones de grand prix, entre autres choses. C’était une grosse affaire de recel.

— Svedberg a donc été accusé de vol ?

— De négligence. Mais quand quelque chose disparaît, le soupçon de vol existe, naturellement.

— Qu’est-il arrivé ?

— Svedberg s’est senti humilié et il a cassé son bureau.

— Et les icônes ? On les a retrouvées ?

— Jamais. On n’a rien pu prouver, bien sûr. Le receleur a été condamné quand même.

— Svedberg s’est donc senti humilié ?

— Oui.

— Ça ne rime à rien. Svedberg mettant son appartement sens dessus dessous avant d’être tué.

— Il nous manque un maillon.

— Peut-on imaginer qu’il y ait eu une troisième personne ? dit-elle soudain.

— On peut imaginer n’importe quoi. C’est un de nos problèmes. Nous ne savons pas si le tueur était seul ou non. Nous n’avons aucun indice dans l’un ou l’autre sens.

Ils quittèrent le séjour.

— À ta connaissance, Svedberg aurait-il reçu des menaces ? demanda Wallander dans l’entrée.

— Non.

— Quelqu’un d’autre aurait-il été menacé ?

— On reçoit toujours des lettres et des coups de fil bizarres. Mais tout ça se trouve dans les registres.

— Regarde ce qu’il y a eu ces derniers temps, dit Wallander. Je voudrais aussi que tu parles à la personne qui livre les journaux. Il ou elle a peut-être observé quelque chose.

Ann-Britt prit note dans un carnet.

— Où est ce foutu télescope ? répéta Wallander.

— Comment allons-nous retrouver Louise ? répliqua Ann-Britt.

— Je dois parler à Ylva Brink tout à l’heure. Cette fois, je vais le faire à fond.

Il ouvrit la porte d’entrée. Elle se retourna sur le seuil.

— Au fait, dit-elle, nous savons que le fusil n’appartenait pas à Svedberg. Il n’avait aucune aime enregistrée à son nom.

— Ça fait une incertitude en moins.

Elle disparut dans l’escalier. Wallander ferma la porte, retourna à la cuisine. But un verre d’eau en pensant qu’il devait manger quelque chose.

Il se sentait fatigué. Il s’assit, appuya la tête contre le mur et s’endormit.

Il se trouvait dans un paysage de montagne scintillant au soleil, et il skiait. Ses skis ressemblaient à ceux qu’il avait trouvés dans la cave de Svedberg. Il fonçait de plus en plus vite vers un banc de brouillard. Soudain un gouffre s’ouvrait à ses pieds.

Il se réveilla en sursaut. D’après l’horloge de la cuisine, il avait dormi onze minutes. Il resta tout à fait immobile, écoutant le silence. Puis la sonnerie du téléphone retentit. Il décrocha.

— Je pensais bien te trouver là, dit la voix de Martinsson.

— Il s’est passé quelque chose ?

— Eva Hillström est revenue nous voir.

— Que voulait-elle ?

— Si nous ne faisons rien, elle va s’adresser aux journaux. Elle paraissait très déterminée.

Wallander réfléchit avant de répondre.

— Je crois que j’ai pris une mauvaise décision ce matin. Je pensais profiter de la réunion de demain pour modifier le cap.

— Quoi ?

— Svedberg reste bien sûr notre priorité. Mais nous ne pouvons pas laisser tomber les trois jeunes. Nous devons trouver du temps pour eux.

— Et on va le trouver où, ce temps ?

— Je n’en sais rien. Mais ce ne sera pas la première fois qu’on sera surchargés de travail.

— J’ai promis à Hillström de la rappeler après avoir parlé avec toi.

— Appelle-la. Essaie de la calmer. On va s’occuper de cette affaire.

— Tu repasses au commissariat ?

— Oui. Je dois voir Ylva Brink.

— Tu crois qu’on va y arriver, pour Svedberg ?

Wallander perçut l’inquiétude dans la voix de Martinsson.

— Oui. Mais ça risque d’être difficile.

La conversation prit fin. Quelques pigeons passèrent devant la fenêtre. Soudain, une pensée lui traversa l’esprit.

Ann-Britt avait dit qu’aucune arme n’était enregistrée au nom de Svedberg. Conclusion logique : Svedberg n’avait pas d’arme. Mais la réalité était rarement logique. Combien d’armes circulaient illégalement dans la société suédoise ? C’était un sujet de préoccupation constant pour la police. Mais, au fond, qu’est-ce qui empêchait un policier de détenir une arme illégale ?

Et qu’est-ce que cela signifiait ? Si le fusil avait malgré tout appartenu à Svedberg ?

Wallander se tenait parfaitement immobile. Il eut à nouveau la sensation très forte qu’il fallait faire vite.

Il se leva vivement et quitta l’appartement.

# 

# 8

István Kecskeméti était arrivé en Suède quarante ans plus tôt exactement, avec le flot des réfugiés hongrois contraints de quitter leur pays après l’écrasement de l’insurrection. Il avait débarqué à Trelleborg à quatorze ans, avec ses parents et ses trois frères et sœurs plus jeunes que lui. Le père, ingénieur en Hongrie, avait eu l’occasion de visiter les usines Separator de Stockholm à la fin des années 1920, et il espérait y trouver du travail. Mais il ne débarqua même pas à Trelleborg. En descendant l’escalier du terminal des ferries, il fut foudroyé par une attaque. Sa deuxième rencontre avec le sol suédois fut celle de son corps heurtant l’asphalte mouillé. On l’enterra au cimetière de Trelleborg, et la famille resta en Scanie. István avait maintenant cinquante-quatre ans. Il était depuis longtemps propriétaire d’une des pizzerias de Hamngatan, à Ystad.

Wallander avait entendu le récit de sa vie bien des années auparavant. Il dînait chez lui de temps en temps et, si la soirée était calme, István s’asseyait volontiers à sa table pour lui raconter des anecdotes tirées de son passé.

Il était dix-huit heures trente quand Wallander poussa la porte du restaurant. Il avait une demi-heure pour manger avant son rendez-vous avec Ylva Brink. Comme prévu, la salle était vide. On entendait juste une radio et un son rythme venant de la cuisine. István finissait une conversation téléphonique derrière le comptoir ; il fit un signe de la main à Wallander, qui prit place à une table. István raccrocha et vint vers lui, l’air grave.

— Qu’est-ce que j’apprends ? Un policier serait mort ?

— Malheureusement oui. Karl Evert Svedberg. Tu vois qui c’est ?

— Je ne pense pas qu’il soit jamais venu ici. Tu veux une bière ? C’est moi qui offre.

Wallander fit non de la tête.

— Je veux manger quelque chose en vitesse. Qui convient à quelqu’un qui a trop de sucre dans le sang.

István prit un air pensif.

— Tu es devenu diabétique ?

— Non. Mais j’ai trop de sucre dans le sang.

— Alors tu es diabétique.

— C’est peut-être passager. Mais je suis pressé.

— Une viande grillée à l’huile et une salade, ça te va ?

— Parfait.

István disparut. Wallander s’interrogea sur sa propre réaction. Le diabète n’était pas une maladie honteuse. Mais il connaissait la réponse : son excès de poids le gênait. Il aurait préféré l’ignorer, fermer les yeux, faire comme si ça n’existait pas.

Il mangea — beaucoup trop vite comme d’habitude — et commanda un café. István était accaparé par un groupe de touristes polonais. Tant mieux. Wallander n’avait pas envie de répondre à des questions sur le meurtre. Il paya et ressortit. Il faisait encore chaud. Plus de monde que d’habitude dans les rues. Il retourna au commissariat à pied, en adressant de temps à autre un signe de tête à des gens qu’il connaissait. Il réfléchissait à la manière dont il questionnerait Ylva Brink. Sa sincérité et sa bonne volonté n’étaient pas en cause, mais là il fallait lui faire dire ce qu’elle savait éventuellement sans le savoir. L’une des questions clés concernait la femme prénommée Louise. Ylva détenait peut-être des informations à son insu, sans en avoir conscience ?

Wallander arriva au commissariat peu après dix-neuf heures. Ylva Brink n’était pas là. Il se rendit directement dans le bureau de Martinsson. Hansson s’y trouvait.

— Du nouveau ? demanda Wallander.

— L’appel à témoins n’a presque rien donné. C’est surprenant.

— Pas de rapport préliminaire de Lund ?

— Pas encore, dit Hansson. On ne peut rien espérer avant lundi.

— L’heure du crime. C’est important. Avec ça, on aura un point de départ.

— J’ai cherché dans les registres, dit Martinsson. Ce meurtre et ce cambriolage n’évoquent rien, à première vue en tout cas.

— Nous ne savons pas si c’est un cambriolage, objecta Wallander.

— Qu’est-ce que ça pourrait être d’autre ?

— Nous n’en savons rien. Je dois y aller, j’ai rendez-vous avec Ylva Brink. Je propose qu’on se retrouve à neuf heures demain matin.

Il se rendit dans son bureau. Plusieurs messages l’attendaient sur sa table, dont un de Lisa Holgersson, précisant qu’elle voulait lui parler le plus vite possible. Wallander composa le numéro de son poste mais n’obtint aucune réponse. Après quelques difficultés, il réussit à joindre la réception. Ebba était apparemment partie pour la journée. Wallander raccrocha et se rendit au central.

— Lisa est rentrée chez elle, lui répondit le policier de garde.

Wallander décida de la rappeler chez elle plus tard dans la soirée. Il alla se poster dans l’entrée pour attendre Ylva Brink. Elle apparut après quelques minutes. Dans le couloir, Wallander lui demanda si elle voulait un café. Elle n’en voulait pas.

Pour une fois, il avait décidé d’enregistrer la conversation. En général, le magnétophone lui faisait l’effet d’un auditeur malvenu. En plus, sa concentration s’en ressentait. Mais là, il voulait avoir accès à chaque parole d’Ylva Brink. Il voulait une transcription complète, restituant les moindres détails de ses réponses, en direct. Il lui demanda si le magnétophone la gênait. Elle répondit que non.

— Ce n’est pas un interrogatoire, précisa-t-il. C’est juste pour mémoriser la conversation. Le magnétophone a meilleure mémoire que moi.

La bande commença à défiler. Il était dix-neuf heures et dix-neuf minutes. Wallander s’éclaircit la voix.

— Vendredi 9 août 1996. Entretien avec Ylva Brink. Objet : décès de l’inspecteur Karl Evert Svedberg, avec soupçon d’homicide volontaire ou involontaire.

— Qu’est-ce que ça pourrait être d’autre qu’un meurtre ? demanda-t-elle aussitôt.

— La police s’exprime parfois de façon un peu formelle, répliqua Wallander, embarrassé par sa propre raideur. Quelques heures se sont écoulées, enchaîna-t-il. Vous avez eu le temps de réfléchir. Vous vous êtes interrogée sur les éventuelles raisons de ce meurtre…

— Je n’arrive pas encore à croire que ça s’est réellement passé. J’ai parlé à mon mari il y a quelques heures — on peut joindre le bateau par satellite. Il a cru que je délirais. Mais c’est à ce moment-là, en lui racontant toute l’histoire, que j’ai compris que c’était arrivé pour de vrai.

— J’aurais préféré remettre cet entretien à plus tard, mais c’est malheureusement impossible. Nous devons arrêter le meurtrier. Il a une avance sur nous, qui ne cesse d’augmenter.

Elle ne répondit pas ; elle attendait la première question.

— Une femme prénommée Louise, que Karl Evert aurait fréquentée régulièrement pendant de nombreuses années. Vous ne l’avez jamais rencontrée ?

— Non.

— Vous n’en avez jamais entendu parler ?

— Non.

— Quelle a été votre réaction quand j’ai mentionné pour la première fois l’existence de cette femme ?

— Que ce n’était pas vrai.

— Que pensez-vous maintenant ?

— Que c’est sans doute vrai. Mais incompréhensible.

— Karl Evert et vous avez bien dû parler des femmes, au fil des ans. Pourquoi il ne s’était pas marié, etc. Que disait-il ?

— Qu’il était un vieux garçon invétéré. Et que ça lui convenait.

— Vous n’avez rien remarqué, quand vous abordiez ce sujet ?

— Quoi, par exemple ?

— Qu’il manquait d’assurance. Qu’il ne disait pas la vérité.

— Il était toujours très convaincant.

L’espace d’un instant, Wallander crut déceler une hésitation.

— Vous pensiez à quelque chose ?

Elle ne répondit pas tout de suite. La bande défilait.

— Bien sûr, il m’est quelquefois arrivé de me demander s’il était différent…

— Vous voulez dire homosexuel ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— N’est-ce pas logique ?

Cette pensée avait aussi parfois effleuré Wallander.

— Si, naturellement.

— On en a parlé une fois, il y a plusieurs années. C’était à la maison, un repas de Noël, si je me souviens bien. Il ne s’agissait pas de lui, mais d’une relation commune. Sa condamnation a été sans appel. Ça m’a étonnée.

— Il a condamné l’ami homosexuel ?

— Tous les homosexuels. C’était désagréable. J’avais toujours cru que c’était quelqu’un d’ouvert.

— Que s’est-il passé ensuite ?

— Rien. On n’en a jamais reparlé.

Wallander réfléchit.

— Avez-vous une idée de la manière dont nous pourrions retrouver cette femme ?

— Non.

— Puisqu’il ne quittait pratiquement jamais Ystad, elle devait habiter en ville. Ou dans les environs.

— Je ne sais pas.

Elle regarda sa montre.

— À quelle heure devez-vous reprendre le travail ?

— Dans une demi-heure. Je n’aime pas être en retard.

— Karl Evert non plus. C’était un policier très ponctuel.

— Oui. Comment dit-on déjà ? On aurait pu régler sa montre sur lui.

— Comment était-il, en réalité ?

— Vous m’avez déjà posé cette question.

— Je la pose à nouveau. Comment était-il en tant qu’homme ?

— Gentil.

— De quelle manière ?

— Gentil. Un homme gentil. Je ne sais pas comment le dire mieux que ça. Un homme gentil qui pouvait se mettre en colère. Mais ça lui arrivait rarement. Il était timide. Consciencieux. Beaucoup de gens l’auraient sans doute trouvé ennuyeux. Anonyme. Un peu lent, peut-être. Mais pas bête.

Wallander pensa que ce portrait de Svedberg était très précis. Si les rôles avaient été inversés, il l’aurait probablement décrit de la même manière.

— Qui était son meilleur ami ?

Cette fois, la réponse le prit complètement au dépourvu.

— Je croyais que c’était vous.

— Moi ?

— Il le disait. Kurt Wallander est mon meilleur ami.

Wallander n’en croyait pas ses oreilles. Il avait toujours considéré Svedberg comme un collègue parmi les autres. Ils ne se fréquentaient pas en dehors du travail, n’échangeaient aucune confidence. Rydberg avait été son ami, Ann-Britt Höglund était en train de le devenir. Mais pas Svedberg. Jamais de la vie.

— Vous me l’apprenez, dit-il enfin. Pour ma part, je n’ai jamais eu ce sentiment.

— Ça n’empêche pas que lui ait pu le ressentir.

— Bien entendu.

Wallander eut la sensation de voir pour la première fois l’ampleur réelle de la solitude de Svedberg. Où l’amitié se fondait sur le plus petit dénominateur commun : l’absence d’inimitié.

Il s’aperçut qu’il contemplait fixement le magnétophone. Il leva la tête et s’obligea à poursuivre.

— Avait-il d’autres amis ? Des gens qu’ils fréquentaient régulièrement ?

— Il était en contact avec une association qui se consacrait aux Indiens d’Amérique. Mais je crois que ça se passait surtout par correspondance. L’association s’appelait Indian Science, un nom comme ça. Mais je n’en suis pas sûre.

— On va s’en assurer. Personne d’autre ?

Elle réfléchit.

— Il parlait parfois d’un banquier à la retraite. Ils regardaient les étoiles ensemble.

— Comment s’appelle-t-il ?

Elle réfléchit à nouveau.

— Sundelius. Bror Sundelius. Je sais qu’il habite en ville. Mais je ne l’ai jamais rencontré.

Wallander nota le nom sur son bloc-notes.

— Quelqu’un d’autre ?

— Mon mari et moi.

Wallander changea de piste.

— Avez-vous remarqué une transformation chez lui ces derniers temps ? Semblait-il inquiet ? Préoccupé ?

— Non. À part ce que je vous ai déjà dit. Qu’il avait été surchargé de travail.

— Il ne s’est pas expliqué plus en détail ?

— Non.

Wallander pensa soudain à la suite logique de cette question.

— Cela vous étonne ? Qu’il vous ait confié cela ?

— Pas du tout.

— Il vous parlait donc assez librement ?

— J’aurais dû y penser plus tôt. Quand vous m’avez demandé de le décrire, j’ai oublié une chose. Il était un peu hypocondriaque, je crois. Le moindre bobo lui faisait souci. S’il lui arrivait de prendre froid, il pensait tout de suite qu’un dangereux virus l’avait attaqué. Je crois qu’il avait la terreur des microbes.

Wallander le revoyait très nettement. Svedberg courant aux toilettes pour se laver les mains vingt fois par jour. Svedberg évitant comme la peste toute personne enrhumée au commissariat.

Elle consulta de nouveau sa montre. Il ne restait plus beaucoup de temps.

— Possédait-il une arme ?

— Pas à ma connaissance.

— Voyez-vous autre chose qui pourrait être important ?

— J’ai du chagrin. Ce n’était peut-être pas quelqu’un d’extraordinaire. Mais il va me manquer. Je n’ai jamais connu quelqu’un d’aussi foncièrement honnête.

Wallander arrêta le magnétophone et raccompagna Ylva Brink jusqu’à la réception. L’espace d’un instant, elle parut désorientée.

— Comment vais-je faire pour l’enterrement ? Sture dit qu’il faut éparpiller les cendres sans prêtre ni cérémonie. Mais je ne sais pas ce que lui-même aurait souhaité.

— Il n’a pas laissé de testament ?

— Je ne pense pas, sinon il me l’aurait dit.

— Possédait-il un coffre à la banque ?

— Non.

— Ça aussi, il vous l’aurait dit ?

— Oui.

— Nous, ses collègues, nous voulons bien entendu contribuer aux obsèques. Je vais en parler à Lisa Holgersson et lui demander de prendre contact avec vous.

Ylva Brink disparut entre les portes vitrées du commissariat. Wallander retourna dans son bureau. Un nouveau nom avait surgi. Bror Sundelius, banquier à la retraite. Wallander ouvrit l’annuaire. Il habitait en plein centre, dans la petite rue de Vädergränd. Wallander nota le numéro de téléphone. Puis il repensa à sa conversation avec Ylva Brink. Que lui avait-elle appris ? La femme prénommée Louise était un secret bien gardé. Bien gardé, songea-t-il. C’était le mot exact. Il prit note. Quelles raisons pouvait-on avoir de garder le secret sur une femme pendant des années ? Ylva Brink avait évoqué une réaction de rejet brutal par rapport aux homosexuels. Il avait aussi peur des microbes. Et il lui arrivait de contempler les étoiles en compagnie d’un banquier retraité. Wallander posa son stylo-bille et se carra dans son fauteuil. Rien de neuf, pensa-t-il. En gros, Svedberg reste celui que nous connaissions. À une exception près : cette femme, Louise. Rien ne nous conduit vers un noyau, un centre susceptible d’éclairer sa mort.

Il lui sembla soudain voir l’enchaînement des faits avec une clarté effarante. Svedberg n’est pas venu travailler. Pourquoi ? Parce qu’il était déjà mort. Il a surpris un cambrioleur qui l’a abattu de deux coups de fusil avant de s’enfuir, un télescope dans les bras. Drame fortuit, banal et absolument terrifiant.

Il n’y avait tout simplement pas d’autre explication possible.

Vingt heures dix. Wallander appela Lisa Holgersson à son domicile. Elle voulait évoquer avec lui la question de l’enterrement ; de quelle manière devaient-ils y participer ? Wallander l’orienta vers Ylva Brink. Puis il lui résuma les découvertes de l’après-midi, en ajoutant qu’il penchait de plus en plus vers l’hypothèse d’un cambrioleur violent, peut-être drogué.

— Le chef de la direction générale a téléphoné, dit-elle. Il s’est déclaré désolé et préoccupé.

— Dans cet ordre ?

— Heureusement, oui.

Wallander l’informa qu’il y aurait une réunion le lendemain matin à neuf heures et promit de la tenir au courant si un événement décisif se produisait d’ici là.

Il raccrocha du bout de l’index et composa aussitôt le numéro du banquier Sundelius. Aucune réponse, pas même un message enregistré.

Ensuite, il y eut un moment de flottement. Comment devait-il poursuivre ? L’impatience le taraudait. Il fallait attendre, il le savait. Le rapport des légistes, le résultat des analyses techniques.

Il se rassit à son bureau. Rembobina la bande et réécouta l’entretien. Les dernières paroles d’Ylva Brink s’attardèrent dans son esprit. Un homme foncièrement honnête, avait-elle dit à propos de Svedberg.

— Je cherche des anguilles sous des roches imaginaires, dit-il à haute voix. Nous avons affaire à un cambrioleur dangereux. Rien d’autre.

On frappa à la porte. Martinsson apparut.

— Il y a des journalistes impatients à la réception, malgré l’heure tardive…

Wallander grimaça.

— On n’a rien de nouveau pour eux.

— Je crois qu’ils se contenteront de réchauffé. Du moment qu’on leur donne quelque chose.

— Tu ne peux pas les renvoyer ? Promets-leur une conférence de presse dès qu’on aura quelques éléments.

— Tu oublies que nos plus hautes instances dirigeantes nous demandent expressément de rester en bons termes avec les médias.

Wallander n’avait rien oublié. La direction générale ne cessait d’émettre des circulaires enjoignant les différents districts de police d’intensifier la collaboration avec les journalistes. Il ne fallait surtout pas les repousser, mais au contraire leur ménager du temps et les recevoir le mieux possible.

Wallander se leva lourdement.

— Je vais leur parler.

Il lui fallut vingt minutes pour convaincre les deux reporters qu’il n’avait aucune nouvelle à leur communiquer. Vers la fin, il faillit perdre son sang-froid en constatant qu’ils doutaient ouvertement de sa parole. Pire : ils semblaient partir du principe qu’il ne disait pas la vérité. Il conserva son calme de justesse. Les journalistes repartirent. Il alla chercher un café et retourna à son bureau. De nouveau, il tenta de joindre Sundelius, sans succès.

Vingt et une heure quarante-cinq. Le thermomètre que Wallander avait lui-même suspendu de l’autre côté de la fenêtre indiquait 15 degrés. Une voiture passa dans la rue, la stéréo à plein volume. Il se sentait agité et inquiet. Sa conclusion — un cambriolage banal — ne suffisait pas à l’apaiser. Il y avait autre chose.

Et qui était cette Louise ?

Le téléphone sonna. D’autres journalistes, pensa-t-il avec désespoir. Mais c’était Sten Widén.

— Qu’est-ce que tu fous ? Je t’attends. Pardon, je sais que tu es débordé. Désolé pour ce qui s’est passé, au fait.

Wallander jura en silence. Il avait complètement oublié qu’il devait passer la soirée chez lui. Sten et lui se connaissaient depuis l’adolescence et partageaient une passion pour l’opéra. Par la suite, ils s’étaient éloignés l’un de l’autre. Wallander était entré dans la police et Sten Widén avait repris la ferme de son père, où il entraînait des chevaux de course. Ils avaient renoué le contact quelques années plus tôt et, depuis, ils se voyaient assez régulièrement.

— Excuse-moi. J’aurais dû t’appeler. Mais j’avais complètement oublié.

— J’ai entendu à la radio que ton collègue avait été tué. Une agression ou un meurtre, si j’ai bien compris.

— On ne sait pas encore. Mais on a passé une nuit et une journée terribles.

— On peut se voir une autre fois si tu préfères.

Wallander se décida aussitôt.

— J’arrive, dit-il. Je serai là dans une demi-heure.

— Ne te sens pas obligé.

— J’ai besoin de m’éloigner un peu d’ici.

Wallander sortit du commissariat sans dire où il allait.

Mais avant de quitter Ystad, il passa quand même chez lui pour prendre son portable. Il prit la E 65, dépassa Rydsgård et Skurup, prit la sortie du château de Stjärnsund et, laissant les ruines derrière lui, tourna dans la cour carrée de Sten Widén. Un étalon esseulé hennit dans un enclos. Pour le reste, le silence était total.

Sten Widén vint à sa rencontre. Wallander avait l’habitude de le voir en vêtements de travail boueux. Là, il portait une chemise blanche et il avait les cheveux mouillés. En lui serrant la main, Wallander perçut l’odeur de l’alcool. Sten Widén buvait trop, Wallander le savait, mais il n’avait jamais fait de commentaire à ce sujet, ça ne le regardait pas.

— La soirée est si belle, dit Widén. L’été est arrivé avec le mois d’août. Ou faut-il dire le contraire ? Que le mois d’août est venu avec l’été ?

Une pointe d’envie transperça Wallander. C’était ainsi qu’il avait rêvé de vivre, à la campagne, avec un chien, peut-être aussi avec Baiba. Mais le rêve n’avait pas abouti.

— Comment vont les affaires ? demanda-t-il.

— Pas très fort. On a battu un record dans les années 1980, tout le monde avait les moyens de se payer un cheval à cette époque. Maintenant, les gens comptent leurs sous en priant Dieu chaque soir de ne pas rejoindre la prochaine vague de licenciements.

— Moi je croyais que c’étaient les riches qui avaient des chevaux de course ! Et les riches ne sont pas menacés par le chômage, si ?

— Des riches, on en a, bien sûr, mais moins qu’avant. Les gens ordinaires escaladent leurs clôtures et envahissent leurs pelouses. Pareil pour le golf.

Ils étaient arrivés aux écuries. Une fille en tenue d’équi-tation apparut, tenant un cheval par la bride.

— C’est la seule employée qui me reste, dit Widén. Elle s’appelle Sofia. J’ai été obligé de licencier les autres.

Wallander se souvint d’une fille qui travaillait à la ferme quelques années auparavant. Widén avait une liaison avec elle. Il ne se souvenait plus de son nom, Jenny peut-être.

Widén échangea quelques mots avec Sofia. Wallander crut comprendre que le cheval s’appelait Black Triangle. La bizarrerie de ces noms de chevaux ne cessait jamais de le surprendre.

Ils entrèrent dans les écuries. Widén s’arrêta devant un box.

— Je te présente Dreamgirl Express. Pour l’instant, elle est pour ainsi dire mon unique gagne-pain. Pour le reste, je rame. Les autres propriétaires se plaignent que tout est trop cher. Mon comptable m’appelle de plus en plus souvent et de plus en plus tôt. À vrai dire, je ne sais pas combien de temps je pourrai tenir.

Wallander caressa prudemment les naseaux de la jument.

— Ce n’est pas la première fois, dit-il. Et tu t’en es toujours sorti.

Widén hocha la tête.

— Je ne sais pas. Mais je pense pouvoir tirer un bon prix de la ferme. Et alors, je partirai.

— Où ?

— Je ferai mes valises. Je me paierai une bonne nuit de sommeil et au réveil je me déciderai.

Ils quittèrent les écuries et se dirigèrent vers la maison qui servait à la fois de lieu d’habitation et de bureau. D’habitude, il y régnait un désordre chaotique. Là, Wallander constata avec surprise que le ménage avait été fait. Widén répondit à sa question muette.

— Il y a quelques mois, j’ai découvert les vertus thérapeutiques du ménage.

— Ça ne marche pas pour moi. J’ai essayé pourtant.

Sten Widén indiqua une table chargée de bouteilles. Wallander hésita. Puis il hocha la tête. Le docteur Göransson n’aurait pas été d’accord. Mais dans l’immédiat, il n’avait pas la force de résister.

Vers minuit, Wallander sentit qu’il commençait à être ivre. Ils étaient sortis au jardin, derrière la maison, et la musique se déversait par les fenêtres ouvertes. Sten Widén avait fermé les yeux et dirigeait d’une main le final de Dom Juan. Wallander pensait à Baiba. L’étalon les contemplait en silence depuis son enclos.

Le silence se fit.

— Les rêves de jeunesse s’envolent mais la musique reste, conclut Widén. Je n’aimerais pas être jeune aujourd’hui. Je vois les filles qui travaillent pour moi aux écuries. Quels espoirs ou quels rêves leur reste-t-il ? Elles n’ont pas de réelle formation, aucune confiance en elles. Qui aura besoin d’elles, si je suis obligé de fermer boutique ?

— La Suède est devenue un pays dur. Dur et brutal.

— Comment peux-tu encore supporter d’être flic ?

— Je ne sais pas. Mais je n’aime pas l’idée d’une société dominée par les milices privées. Cette idée me fait peur. Et pour ce qui est des flics, je ne pense pas être le pire.

— Ce n’était pas le sens de ma question.

— Je sais. Mais c’est le sens de ma réponse.

Ils retournèrent à l’intérieur. La nuit devenait humide. Ils avaient convenu que Sten Widén ramènerait la voiture de Wallander en ville le lendemain. Wallander lui-même rentrerait en taxi. Il ne voulait pas dormir chez Widén.

— Tu te souviens de la fois où on est partis en Allemagne pour entendre jouer Wagner ? Ça fait vingt-cinq ans. J’ai retrouvé des photos. Ça te dit de les regarder ?

— D’accord.

— Pour moi, elles sont très précieuses. C’est pourquoi je les ai rangées dans ma cachette.

Wallander le vit desceller une lame de lambris à côté d’une des fenêtres, révélant une cavité d’où il tira une boîte en fer. Il tendit une photo à Wallander qui écarquilla les yeux en se reconnaissant. La photo avait été prise sur une aire de repos dans les environs de Lübeck. Wallander brandissait une bouteille de bière, on aurait dit qu’il hurlait quelque chose au photographe. Les autres photos étaient du même acabit. Il les rendit à Widén, qui soupira.

— On s’amusait bien. Je ne sais pas si on s’est jamais autant amusés depuis.

Wallander se resservit un whisky. Widén avait raison. Ils ne s’étaient jamais autant amusés par la suite.

Il était près d’une heure du matin lorsqu’ils appelèrent l’aéroport de Skurup pour commander un taxi. Wallander avait mal à la tête. En plus, il avait la nausée. Et il était très, très fatigué.

— On devrait retourner en Allemagne un jour, dit Sten Widén pendant qu’ils attendaient le taxi dans la cour.

— Non. On devrait faire un nouveau voyage, ailleurs. Mais je n’ai pas de ferme à vendre.

La voiture arriva. Wallander donna des indications au chauffeur, le taxi démarra. Sten Widén les suivit du regard. Wallander, qui était monté à l’arrière, se recroquevilla dans un coin et ferma les yeux. Il s’endormit et commença aussitôt à rêver.

Juste après la sortie vers Rydsgård, quelque chose le ramena à la surface. Il ne comprit pas tout d’abord ce que c’était. Une image fugitive dans le rêve. Puis ça lui revint : Sten Widén avait descellé une lame de lambris près de la fenêtre. Il était parfaitement réveillé tout à coup. Pendant des années et des années, Svedberg avait gardé un secret : une femme prénommée Louise. Mais dans ses tiroirs, Wallander n’avait trouvé que quelques vieilles lettres de ses parents.

Svedberg a une cachette, pensa-t-il.

Il se pencha pour dire au chauffeur de se rendre non plus à Mariagatan, mais à Lilla Norregatan. Il était un peu plus de deux heures lorsqu’il descendit du taxi. Les clés de Svedberg se trouvaient dans sa poche. Il se souvenait vaguement d’avoir vu une boîte d’aspirine dans l’armoire à pharmacie.

Il ouvrit la porte de l’appartement et retint son souffle, puis il alla à la salle de bains, trouva deux comprimés qu’il avala avec un verre d’eau, à la cuisine. Des jeunes s’interpellèrent dans la rue ; puis le silence retomba. Il posa le verre sur le plan de travail et commença à chercher la cachette de Svedberg. Il était trois heures moins le quart du matin lorsqu’il la découvrit : un carreau de linoléum disjoint sous la commode de la chambre à coucher. Wallander orienta le faisceau de la lampe de chevet vers la cavité. Il y avait en tout et pour tout une enveloppe en papier kraft. Il la prit et retourna à la cuisine. Le rabat n’était pas collé. Il l’ouvrit.

Comme Sten Widén, Svedberg devait considérer les photographies comme des objets précieux.

Il y en avait deux. L’une représentait un visage de femme. Un portrait, vraisemblablement réalisé en atelier.

Sur la deuxième, quelques jeunes assis sous un arbre levaient leur verre en direction du photographe.

La scène était idyllique. Mais un détail attira son attention.

Ils paraissaient déguisés. Comme si leur fête se déroulait dans un autre temps.

Wallander mit ses lunettes.

Un pressentiment lui vrillait les entrailles.

Il se rappela avoir vu une loupe dans l’un des tiroirs du bureau de Svedberg. Il alla la chercher. Puis il examina attentivement la photographie.

Ces jeunes lui semblaient vaguement familiers. En particulier la dernière fille à droite.

Puis il la reconnut. Il avait récemment vu une photo d’elle — mais sans déguisement.

C’était Astrid Hillström.

Wallander reposa doucement la photographie.

Une horloge sonna trois heures.

# 

# 9

Au lever du jour, samedi 10 août, Wallander sentit que sa patience était à bout. Il venait de passer trois heures à marcher de long en large dans son appartement, trop inquiet pour réfléchir, trop agité pour dormir. Les deux photographies se trouvaient sur la table de la cuisine. Trois heures plus tôt, il avait traversé la ville déserte pour rentrer chez lui, les photos dans sa poche, avec la sensation de transporter des bombes. Arrivé à destination, en enlevant sa veste, il constata qu’il avait dû pleuvoir sans qu’il s’en aperçoive.

Les photos retrouvées dans la cachette de Svedberg étaient capitales. Pourquoi ? Il n’en savait rien. Mais l’inquiétude et la peur, qui n’étaient jusque-là qu’un pressentiment informe, se déchaînaient à présent. Une affaire qui n’en était pas une — trois jeunes voyageant en Europe resurgissait soudain dans le cadre d’une très lourde enquête pour meurtre. Au cours des heures écoulées depuis sa découverte, Wallander avait eu le temps de formuler de nombreuses hypothèses, plus confuses, contradictoires et déstabilisantes les unes que les autres. Il venait de faire une percée décisive, dont le sens lui échappait complètement.

Que racontaient au juste ces photos ? Le portrait de Louise était en noir et blanc, l’autre en couleurs. Pas de date imprimée au verso. Avaient-elles été tirées dans un laboratoire privé ? Ou bien existait-il des labos qui travaillaient sans machines ? Le format était ordinaire. Tirage professionnel ou amateur ? Wallander savait par expérience que des photos tirées à la maison avaient tendance à gondoler. Déjà les questions se multipliaient et il ne pouvait répondre avec certitude à aucune d’entre elles.

Il se demanda alors quelle ambiance évoquaient ces images. Que lui apprenaient-elles sur le photographe ? Ou plutôt sur les photographes, car il avait la quasi-certitude qu’elles n’avaient pas été prises par la même personne. Était-ce Svedberg qui avait photographié Louise ? Sa vision de cette femme ne dévoilait rien. L’image des jeunes était, elle aussi, difficile à cerner. Il ne lui semblait pas déceler d’effort de composition conscient. Tout le monde devait y figurer ; tel semblait avoir été le principal souci du photographe. Quelqu’un avait sorti un appareil, réclamé l’attention et appuyé sur le déclencheur. La pensée l’effleura qu’il y en avait peut-être d’autres — celle qu’il avait sous les yeux faisait peut-être partie d’une série de scènes de fête exaltées. Où étaient-elles, dans ce cas ?

Mais ce qui l’inquiétait le plus, c’était le lien proprement dit. Ils avaient déjà appris par des chemins détournés que Svedberg enquêtait sur la disparition des trois jeunes juste avant son départ en vacances. Pourquoi ? Et pourquoi en secret ?

D’où venait cette photo des jeunes levant leur verre ? Où avait-elle été prise ?

Et puis ce visage de femme. Il ne voyait pas qui ce pouvait être, sinon Louise. Il l’avait longuement examiné à la lumière de la lampe, dans sa cuisine. Une femme d’une quarantaine d’années. Un peu plus jeune que Svedberg, autrement dit. S’ils s’étaient rencontrés dix ans plus tôt, elle avait environ trente ans et Svedberg trente-cinq. Cela paraissait plausible. Cheveux foncés, raides, coupe au carré, avec une frange droite. La photographie était en noir et blanc. La couleur des yeux n’apparaissait pas. Le nez était étroit, le visage entier était étroit, les lèvres serrées esquissaient un sourire.

Un sourire à la Mona Lisa. Mais le regard, lui, ne souriait pas. Difficile de dire si l’image avait été retouchée en atelier ou si le modèle était très maquillé.

Il y avait aussi autre chose. Un aspect fuyant. Le visage de cette femme se dérobait. La pellicule l’avait fixé, pourtant il n’était pas là.

Aucune annotation au verso des deux photos. Aucun signe qu’elles aient été manipulées ou écornées.

J’ai trouvé deux images vierges, pensa Wallander. Deux images sans empreintes, deux images comme des livres jamais ouverts.

À six heures, il sentit que sa patience était à bout. Il appela Martinsson, qu’il savait très matinal. Ce fut Martinsson lui-même qui décrocha.

— J’espère que je ne te réveille pas.

— Si tu m’appelles à dix heures du soir, tu risques de me réveiller, mais pas à six heures du matin. J’allais désherber un peu dans le jardin.

Wallander lui raconta sans préambule la découverte des deux photos. Martinsson l’écouta sans poser de questions.

— Je veux qu’on se réunisse le plus vite possible, conclut Wallander. Pas à neuf heures. Maintenant. Disons dans une heure.

— Tu as parlé aux autres ?

— Tu es le premier.

— Qui doit assister à la réunion ?

— Tout le monde, y compris Nyberg.

— Lui, je te le laisse. Je n’ai pas la force de parler aux enragés avant mon premier café.

Il s’engagea à prévenir Hansson et Ann-Britt Höglund ; Wallander se chargerait des autres.

Il commença par Nyberg, qui était en effet mal réveillé et mal luné.

— Réunion à sept heures, dit Wallander.

— Il s’est passé quelque chose ? Ou c’est juste pour faire suer ?

— Sept heures, répéta Wallander. S’il t’arrive jamais de penser qu’on organise une réunion du groupe d’enquête pour faire suer, je trouve que tu devrais prendre contact avec le syndicat.

Il mit de l’eau à bouillir, regretta ce qu’il venait de dire à Nyberg, appela Lisa Holgersson qui promit d’être là.

Quand le café fut prêt, Wallander emporta sa tasse sur le balcon. La couche nuageuse se dissipait et le thermomètre laissait présager une nouvelle journée de chaleur.

La fatigue lui pesait Il imagina soudain avec dégoût de petits îlots de sucre blanc flottant à la dérive dans ses artères.

À six heures trente, il quitta l’appartement. Dans l’escalier, il croisa l’homme qui distribuait les journaux, un type d’un certain âge nommé Stefansson qui portait des pinces à vélo aux chevilles.

— Je suis en retard, s’excusa Stefansson. Mais il y a eu un problème à l’imprimerie, la presse est tombée en panne.

— C’est vous qui distribuez les journaux dans Lilla Norregatan ?

— Chez le policier qui a été tué ?

Il comprenait vite.

— Oui.

— Non, ce n’est pas moi, mais Selma — la plus ancienne dans le métier, de toute la ville. Elle a commencé en 1947. Ça lui fait combien d’années de service ? Quarante-neuf ?

— Vous connaissez son nom de famille ?

— Nylander.

Stefansson tendit le journal à Wallander.

— On parle de vous, dit-il.

— Posez-le là-haut. Je n’aurai pas le temps de le lire avant ce soir de toute manière.

Il aurait pu aller au commissariat à pied, mais il prit sa voiture. La nouvelle vie attendrait un jour de plus.

Il croisa Ann-Britt Höglund sur le parking.

— La personne qui distribue les journaux chez Svedberg s’appelle Selma Nylander, dit-il. Mais tu lui as peut-être déjà parlé ?

— Figure-toi qu’elle n’a pas le téléphone.

Wallander pensa à Sture Björklund, qui avait décidé de jeter le sien. Le phénomène commençait peut-être à se répandre ?

Ils entrèrent dans la salle où devait se dérouler la réunion. Wallander se ravisa à la dernière minute et alla chercher un café. Au retour, il s’immobilisa dans le couloir. Comment allait-il l’organiser ? D’habitude, il se préparait soigneusement. Là, il ne voyait pas quoi faire, à part poser les photos sur la table et déclarer le débat ouvert.

Il referma la porte et s’assit à sa place habituelle. La chaise de Svedberg restait vide. Wallander tira l’enveloppe de la poche intérieure de sa veste et raconta brièvement sa découverte, sans préciser comment lui était venue l’impulsion de retourner chez Svedberg en pleine nuit — depuis le jour où des collègues l’avaient surpris en train de conduire en état d’ivresse, il évitait complètement le sujet de l’alcool.

Les photographies étaient posées sur la table. Hansson brancha l’épiscope.

— Je voudrais d’emblée préciser quelque chose, dit Wallander. La fille à droite de la grande photo est Astrid Hillström, l’une des jeunes qui ont disparu depuis la Saint-Jean.

Il mit les photos dans le projecteur. Silence autour de la table. Wallander attendit, tout en examinant lui aussi les images. Il ne voyait pas de nouveau détail qui lui aurait échappé. Il avait fait bon usage de la loupe au cours des heures inquiètes de la nuit. Enfin Martinsson prit la parole.

— Il faut reconnaître que Svedberg avait bon goût. Elle est belle. Quelqu’un l’a-t-il déjà vue ? Ystad est une petite ville.

Personne ne l’avait vue. Et personne ne put identifier les trois autres jeunes. Mais il ne faisait aucun doute que la fille à droite était bien Astrid Hillström. La photo du dossier était très ressemblante, déguisement en moins.

— On dirait une fête costumée, fit remarquer Lisa Holgersson. Quelle époque ?

— XVIIe.

Hansson avait répondu sans hésiter. Wallander le considéra avec surprise.

— Qu’est-ce qui te fait dire ça ?

— Ou peut-être XVIIIe, ajouta-t-il sans conviction.

— Moi je pencherais plutôt pour le XVIe, dit Ann-Britt Höglund, à cause des manches ballon et des justaucorps. C’est ce qu’on portait à l’époque de Gustav Wasa.

— Tu en es sûre ?

— Bien sûr que non. Je donne juste mon avis.

— Laissons de côté les devinettes pour l’instant. L’important n’est pas de savoir comment ils sont déguisés mais pourquoi. On est encore loin de pouvoir répondre à cette question.

Il jeta un regard circulaire avant de poursuivre.

— Un portrait de femme d’une quarantaine d’années. Et une photo de groupe de jeunes déguisés. Parmi lesquels Astrid Hillström, disparue depuis la nuit de la Saint-Jean, même si elle est probablement en voyage en Europe avec les deux autres. Voilà notre point de départ. J’ai trouvé ces photos chez Svedberg. Il les avait cachées. Et il a été assassiné. Mais nous devons commencer par les événements de la Saint-Jean ; ça, c’est une certitude.

Il leur fallut plus de trois heures pour passer en revue les éléments du dossier. L’essentiel de ce temps fut consacré à formuler les nouvelles questions prioritaires et à désigner les personnes chargées d’y répondre dans les plus brefs délais. Au bout de deux heures, Wallander proposa une courte pause. Tous allèrent chercher un café, sauf Lisa Holgersson. Puis la réunion reprit. Le groupe d’enquête avait commencé à fonctionner. Vers dix heures et quart, Wallander estima qu’ils n’iraient pas plus loin pour l’instant.

Lisa Holgersson n’était pas beaucoup intervenue dans la discussion, comme d’habitude lorsqu’elle participait à une réunion d’enquête. Wallander savait qu’elle respectait leurs compétences conjuguées. Là, elle leva la main pour demander la parole.

— Qu’a-t-il pu leur arriver au juste, à ces jeunes ? S’ils avaient eu un accident, on le saurait à l’heure qu’il est, non ?

— L’idée qu’il ait pu leur arriver quelque chose se fonde sur une hypothèse très spéciale : que les cartes postales portant leur signature seraient des faux. Ce soupçon paraît encore complètement injustifié. Pourquoi écrirait-on de fausses cartes postales ?

— Pour masquer un crime, dit Nyberg.

Le silence se fit. Wallander se tourna vers Nyberg et hocha lentement la tête.

— Et pas n’importe lequel, dit-il. Les gens qui disparaissent disparaissent pour de bon. Ou alors ils resurgissent. Si les cartes sont effectivement des faux, il n’y a qu’une seule explication possible : la personne qui les a écrites cherche à dissimuler le plus longtemps possible que ces trois jeunes, Boge, Norman et Hillström, sont morts.

— Pas seulement cela, intervint Ann-Britt. L’auteur des cartes sait ce qu’il leur est arrivé.

— Plus précisément encore : c’est lui qui les a tués. Quelqu’un qui est capable d’imiter leur signature, qui connaît leur nom et leur adresse.

Wallander eut l’impression de devoir prendre son élan pour formuler la conclusion inévitable.

— Dans le prolongement des fausses cartes postales, on ne peut qu’envisager un assassinat avec préméditation. Si c’est le cas, nous devons admettre que ces trois jeunes ont été victimes d’un meurtrier calculateur et parfaitement organisé.

Un long silence s’abattit sur la salle de réunion. Wallander savait déjà ce qu’il voulait ajouter. Mais il attendit, au cas où quelqu’un le devancerait.

Un rire fusa dans le couloir. Nyberg se moucha. Hansson scrutait ses mains, Martinsson tambourinait sur la table. Ann-Britt Höglund regardait Wallander, tout comme Lisa Holgersson. Mes deux alliées, pensa-t-il.

— Nous en sommes réduits à des hypothèses, reprit-il enfin. L’une d’elles est forcément très désagréable et difficile à envisager. Mais nous ne pouvons éviter de faire le rapprochement avec Svedberg. Nous savons qu’il dissimulait chez lui une photographie d’Astrid Hillström et de ses amis. Nous savons qu’il a enquêté dans le plus grand secret. Les jeunes n’ont pas reparu. Et Svedberg a été tué. Ce peut être un cambriolage. Ou quelqu’un qui cherchait quelque chose — cette photographie par exemple. Mais nous ne pouvons malheureusement pas exclure une autre possibilité. Qui impliquerait Svedberg lui-même.

Hansson laissa tomber son stylo-bille.

— Ce n’est pas possible ! s’exclama-t-il. Un collègue a été assassiné, nous sommes ici pour organiser l’enquête et retrouver le coupable. Et maintenant nous insinuons que Svedberg lui-même aurait pu être impliqué dans un crime encore pire !

— C’est exactement ainsi que nous devons raisonner. Une hypothèse parmi d’autres.

— Tu as raison bien sûr, dit Nyberg. Même si c’est très désagréable. Depuis ce qui s’est passé en Belgique, j’ai l’impression que n’importe quoi peut arriver, même en Suède.

Wallander lui donna raison intérieurement. En Belgique, des meurtres d’enfants avaient mis au jour des complicités policières et politiques au plus haut niveau. Tout n’avait pas été tiré au clair. On savait qu’il fallait s’attendre à de nouvelles révélations terribles.

Il fit signe à Nyberg de poursuivre.

— La question que je me pose, c’est le rôle que joue cette femme, Louise.

— Nous n’en savons rien. Il faut ratisser large pour l’instant. Question prioritaire : qui est cette femme ?

Le malaise flottait comme une nappe de brouillard dans la salle. Ils se répartirent les tâches les plus urgentes. Il était clair pour chacun qu’ils allaient désormais travailler vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Lisa Holgersson allait s’occuper de la question des renforts.

Ils se séparèrent à dix heures trente-cinq. La prochaine réunion aurait lieu dans la soirée. Martinsson était déjà au téléphone pour prévenir sa femme qu’il ne pourrait pas assister à un dîner ce soir-là. Wallander était resté à sa place en bout de table. Il avait besoin de se rendre aux toilettes, mais il se sentait trop fatigué même pour cela. Ça y est, pensa-t-il. Ça commence à bouger. À chaque enquête, on a l’impression d’organiser une battue. Pas pour chercher quelqu’un qui aurait disparu dans la forêt. Mais pour comprendre.

Il fit signe à Ann-Britt Höglund de rester. Après le départ des autres, il lui demanda de refermer la porte.

— Dis-moi ce que tu penses, dit-il lorsqu’elle se fut rassise.

— Certaines pensées sont tellement désagréables que j’arrive à peine à les formuler.

— C’est la même chose pour nous tous. Il y a quelques heures, Svedberg était un collègue victime d’un meurtre brutal. Soudain tout change. Nous devinons que Svedberg a pu être lui-même impliqué dans une affaire encore plus terrible.

— Tu crois que c’est le cas ?

— Non. Mais je dois penser à tout, même ce qui me paraît a priori impensable. C’est moins paradoxal que ça n’en a l’air.

— Qu’a-t-il pu se passer au juste ?

— C’est ce que je voudrais que tu me dises.

— Un lien est avéré. Entre Svedberg et les jeunes disparus.

— Non. Entre Svedberg et Astrid Hillström… Rien d’autre pour l’instant.

Elle acquiesça.

— Tu as raison. Svedberg et Astrid Hillström. Celle dont la mère est la plus inquiète.

— Que vois-tu d’autre ?

— Svedberg était différent de ce que nous pensions.

— Que pensions-nous ?

Elle réfléchit avant de répondre.

— Qu’il était ce qu’il paraissait être.

— C’est-à-dire ?

— Accessible, ouvert. Fiable.

— En réalité, il aurait donc été inaccessible, fermé et pas fiable ? C’est ça ?

— Pas complètement. Mais en partie.

— Il avait une maîtresse cachée, qui s’appelle peut-être Louise. Nous avons son portrait.

Wallander se leva, ralluma l’épiscope et redressa le portrait.

— Cette photo a quelque chose d’étrange, dit-il. Le visage… Mais je ne sais pas ce que c’est.

Ann-Britt Höglund ne réagit pas tout de suite. Wallander eut l’impression que sa remarque ne la prenait pas complètement au dépourvu.

— Les cheveux, dit-elle lentement. Mais quoi, précisément ?

— Nous devons trouver cette femme. Nous la trouverons.

Il ajusta la deuxième photo dans l’appareil et se tourna vers Ann-Britt. Elle répondit après un silence.

— Je suis assez convaincue que les costumes renvoient au XVIe siècle. J’ai chez moi un livre sur la mode à travers les âges. Mais je peux me tromper.

— Que vois-tu d’autre ?

— Des jeunes qui paraissent de bonne humeur, pour ne pas dire exaltés et ivres.

Wallander pensa soudain aux images que lui avait montrées Sten Widén. Le jeune Wallander à la bouteille de bière était à l’évidence très saoul. Son expression sur la photo rappelait celle de ces jeunes.

— Quoi d’autre ?

— Le deuxième garçon à partir de la gauche a l’air de crier quelque chose au photographe.

— Où se trouvent-ils ?

— La photo a été prise dehors. Il y a des arbustes à l’arrière-plan, peut-être aussi quelques arbres.

— Ils sont assis sur une grande nappe. La nourriture, les déguisements… Qu’est-ce que ça t’évoque ?

— Un pique-nique. Un bal masqué. Une fête.

— Admettons que ce soit une fête d’été. L’ensemble dégage une sensation de chaleur. Ce pourrait être une nuit de la Saint-Jean. Pas cette année, pourtant, puisqu’on ne reconnaît qu’Astrid Hillström.

— Oui, et en plus, elle paraît un peu plus jeune.

— C’est aussi mon avis. La photo a pu être prise il y a un an ou deux.

— Rien n’évoque la présence d’une menace. Je me souviens de cet âge, de l’insouciance qu’on avait ; la vie paraissait infinie, les chagrins limités.

— À vrai dire, dit Wallander, j’ai l’impression de ne m’être jamais trouvé devant une enquête comme celle-ci. Svedberg est au centre, bien sûr. Mais je ne sais pas quelle direction nous devons prendre. L’aiguille de la boussole n’arrête pas de tourner.

— Il y a aussi une part de peur. À l’idée de découvrir que Svedberg ait pu être impliqué dans une histoire que nous osons à peine nous représenter.

— Ylva Brink a dit une chose étrange quand je lui ai parlé hier. Elle a affirmé que Svedberg me considérait comme son meilleur ami.

— Ça t’étonne ?

— Bien sûr.

— En plus, il t’admirait. Ce n’était un secret pour personne.

Wallander éteignit le projecteur et rangea les photos dans l’enveloppe.

— Si Svedberg était complètement différent de ce que nous pensions, ça vaut aussi pour la façon dont il nous voyait, tu ne crois pas ?

— Tu veux dire qu’il te haïssait peut-être en réalité ?

Wallander fit la grimace.

— Je ne le pense pas. Mais comment savoir ?

Ils sortirent. Ann-Britt Höglund prit l’enveloppe pour la donner à Nyberg, au cas où on découvrirait des empreintes. Auparavant, elle allait faire plusieurs copies des photos.

Wallander se rendit aux toilettes ; un long jet incolore. Puis il but presque un litre d’eau à la cafétéria.

Selon la répartition des tâches, Wallander devait commencer par parler à Eva Hillström et rendre une nouvelle visite à Sture Björklund. Il s’assit à son bureau, posa la main sur le téléphone. Puis il décida de commencer par Eva Hillström — mais sans la prévenir. Ann-Britt Höglund frappa à la porte et lui laissa un jeu de photocopies. La photo des jeunes avait été agrandie pour rendre leurs traits aussi nets que possible.

Il était midi lorsque Wallander quitta le commissariat. En passant devant la réception, il entendit quelqu’un dire qu’il faisait 23 degrés dehors. Il enleva sa veste avant de monter en voiture.

Eva Hillström habitait à l’est de la ville. Il se gara devant le portail. Une vaste maison du début du siècle, entourée d’un jardin imposant. Il sonna. Ce fut Eva Hillström elle-même qui vint ouvrir. Elle sursauta en le reconnaissant, comme si sa simple présence confirmait ses pires craintes.

— Il ne s’est rien passé, dit Wallander pour la calmer. J’ai juste quelques questions supplémentaires à vous poser.

Elle le fit entrer dans un grand hall où flottait une puissante odeur de produit d’entretien. Eva Hillström était pieds nus. Elle portait un survêtement. Elle le dévisageait d’un regard plein d’inquiétude.

— J’espère que je n’arrive pas à un mauvais moment.

Elle marmonna quelques mots qu’il ne comprit pas et le précéda dans un grand salon. Les meubles et les tableaux paraissaient coûteux. La famille Hillström n’avait pas de soucis financiers, apparemment. Il s’assit docilement dans le canapé qu’elle lui indiquait.

— Puis-je vous offrir quelque chose ?

Wallander secoua la tête. Il avait soif. Mais pour une raison ou pour une autre, l’idée de demander un verre d’eau lui déplaisait.

Elle s’assit au bord d’une chaise. Il eut l’impression saugrenue de se trouver devant une athlète dans les starting-blocks, prête à bondir. Il tira les photocopies de sa poche et commença par lui tendre le portrait. Elle y jeta un rapide coup d’œil avant de relever la tête.

— Qui est-ce ?

— Vous ne l’avez jamais vue ?

— Qu’a-t-elle à voir avec Astrid ?

Son ton était agressif. Wallander comprit qu’il devait se montrer très ferme.

— Nous avons parfois besoin de poser un certain nombre de questions de routine. Je vous montre une photo. Et je vous demande si vous avez déjà vu cette femme.

— Qui est-elle ?

— Répondez-moi.

— Je ne l’ai jamais vue.

— Alors nous pouvons passer à autre chose.

Elle s’apprêtait à enchaîner sur une autre question lorsque Wallander lui tendit la deuxième photocopie. Elle la regarda. Puis elle se leva très vite, comme si le coup de feu du départ avait enfin été donné, et quitta la pièce. Après une minute elle revint et lui tendit une autre photographie.

— Voilà l’original.

Wallander l’examina. C’était, à l’identique, celle qu’il avait trouvée chez Svedberg. Il eut immédiatement la sensation d’avoir touché un point décisif.

— Parlez-moi de cette photo, dit-il. Où a-t-elle été prise ? Qui sont les autres jeunes ?

— Je ne sais pas très bien, on dirait les hauteurs d’Österlen, peut-être vers les collines de Brösarp. C’est Astrid qui me l’a donnée.

— Quand a-t-elle été prise ?

— L’été dernier. En juillet. C’était l’anniversaire de Magnus.

— Magnus ?

Elle indiqua du doigt le garçon qui semblait crier quelque chose au photographe. Pour une fois, Wallander avait pensé à emporter un bloc-notes.

— Son nom de famille ?

— Holmgren. Il habite à Trelleborg.

— Qui sont les autres ?

Wallander nota les noms et les adresses. Soudain une pensée lui traversa l’esprit.

— Qui a pris la photo ?

— Astrid a un appareil à déclencheur automatique.

— C’est donc elle qui l’a prise ?

— Je viens de vous dire que l’appareil avait un déclencheur automatique !

Wallander choisit de passer outre.

— Ils fêtent donc l’anniversaire de Magnus. Mais ils sont aussi déguisés.

— C’était une habitude. Je ne vois pas ce qu’il y a de mal…

— Moi non plus. Mais je dois vous poser ces questions.

Elle alluma une cigarette. Wallander avait sans cesse l’impression qu’elle était à deux doigts de craquer.

— Astrid a donc beaucoup d’amis ?

— Pas beaucoup. Quelques-uns. Mais des vrais.

Il indiqua la deuxième fille sur la photo. Elle hocha la tête.

— Isa aurait dû participer à la fête de la Saint-Jean de cette année, mais elle est tombée malade.

Wallander mit quelques secondes à comprendre. Il la montra à nouveau du doigt.

— Cette fille-là aurait donc dû être de la fête cette fois-ci ?

— Elle est tombée malade.

— C’est pour cela qu’ils n’ont été que trois à partir en voyage ?

— Oui.

Il consulta ses notes.

— Isa Edengren habite à Skårby ?

— Son père est un homme d’affaires.

— Qu’a-t-elle dit à propos de ce voyage ?

— Que rien n’était convenu à l’avance. Mais elle est persuadée qu’ils sont effectivement partis. Ils avaient toujours leurs passeports sur eux quand ils se retrouvaient.

— A-t-elle reçu des cartes postales ?

— Non.

— Trouve-t-elle cela bizarre ?

— Oui.

Eva Hillström éteignit sa cigarette.

— Il s’est passé quelque chose, dit-elle. Je ne sais pas quoi. Mais il s’est passé quelque chose de grave. Isa se trompe. Ils ne sont pas partis. Ils sont restés ici. Pourquoi refuse-t-on de me croire ? Une seule personne m’a écoutée jusqu’ici, mais à quoi bon, maintenant ?

Elle avait les larmes aux yeux. Wallander retint son souffle.

— Une seule personne, fit-il lentement. C’est ce que vous avez dit ?

— Oui.

— Vous pensez au policier qui est venu vous voir fin juin ?

Elle leva la tête, surprise.

— Oui. Il est revenu plusieurs fois. Pas seulement en juin. En juillet aussi, toutes les semaines. Et récemment encore, au mois d’août.

— Vous voulez dire le policier qui s’appelait Svedberg ?

— Pourquoi a-t-il fallu qu’il meure ? C’est le seul qui m’écoutait. Il était aussi inquiet que moi.

Wallander resta silencieux.

Il n’avait plus rien à dire.

# 

# 10

Le vent était faible. Par moments, on ne le sentait presque plus.

Pour passer le temps, il avait compté le nombre de fois où la brise avait effleuré son visage. Il pensa à noter le résultat sur la liste où il consignait tous les plaisirs de la vie. La vie des gens heureux.

Il était caché sous un grand arbre depuis plusieurs heures. Le fait d’être en avance lui donnait un sentiment de satisfaction.

Mois d’août. Samedi soir. Il faisait encore chaud.

En se réveillant ce matin-là, il avait senti qu’il ne devait plus attendre. Comme d’habitude, il avait dormi huit heures, ni plus ni moins. Sa décision avait pris forme dans le rêve. Aujourd’hui, il recréerait la réalité exactement telle qu’elle s’était offerte à lui cinquante et un jours plus tôt. Le moment était venu de l’exhiber aux regards.

Il s’était levé à cinq heures. Il ne changeait pas ses habitudes sous prétexte que c’était son jour de congé. Il but une tasse du thé spécial qu’il faisait venir directement de Shanghai, replia le tapis rouge du séjour et fit ses mouvements de gymnastique. Après vingt minutes, il tâta son pouls, nota le résultat dans son carnet d’entraînement et prit une douche. À six heures et quart, il était à sa table. Ce jour-là, il devait étudier un rapport exhaustif qu’il avait commandé au département du Travail, où l’on discutait des différentes mesures envisagées pour combattre le chômage. Il souligna des phrases au crayon, ajouta une ou deux notes dans la marge. Mais il ne trouva rien de neuf ou d’inattendu. Toutes les conclusions de statistiques et d’analyses rassemblées par ce fonctionnaire, il les connaissait par cœur.

Il posa son crayon et pensa aux anonymes qui avaient élaboré les éléments de ce rapport dénué de sens. Eux ne couraient aucun risque de perdre leur emploi, pensa-t-il. Ils n’auraient jamais la chance de percer à jour le sens de l’existence, de discerner ce qui importait réellement. Ce qui donnait à un être humain sa véritable valeur.

Il continua de lire jusqu’à dix heures. Puis il s’habilla et sortit faire des courses. Au retour, il déjeuna et se reposa jusqu’à quatorze heures.

Sa chambre à coucher était parfaitement insonorisée. L’installation lui avait coûté une fortune, mais ça valait le coup. Aucun bruit de la rue ne parvenait jusqu’à lui. Les fenêtres avaient été murées. Un système d’air conditionné silencieux lui fournissait de l’air à la bonne température. Sur le mur, un planisphère lumineux lui permettait de suivre la trajectoire du soleil. Cette chambre était son centre. Ici, il pouvait réfléchir en toute sérénité. À ce qui s’était déjà produit, et à ce qui allait encore se produire.

La chambre insonorisée était un absolu. Il y régnait une clarté, une évidence qu’il ne trouvait nulle part ailleurs.

Ici, nul besoin de se demander qui il était. Ni s’il avait raison.

De penser qu’il n’y avait pas de justice.

La conférence devait avoir lieu dans un hôtel au nord du pays, à la montagne. Le chef du bureau d’ingénieurs où il travaillait à l’époque lui avait demandé sans préambule de remplacer celui qui devait s’y rendre, et qui était tombé malade. Il avait évidemment accepté, bien qu’il eût déjà des projets pour le week-end. Il avait accepté puisqu’il voulait être du même avis que son chef : sur l’intérêt de sa présence à cette conférence consacrée aux nouvelles technologies digitales. La conférence était dirigée par un vieux monsieur — l’un des inventeurs des caisses enregistreuses mécaniques d’Åtvidaberg. Il parlait de l’avenir et tous les participants prenaient des notes.

Un sauna collectif était prévu le dernier soir. Or il n’aimait pas le sauna, se montrer nu devant d’autres hommes. Ne sachant pas quoi faire, il avait finalement attendu au bar pendant que les autres transpiraient sur les bancs en bois. Après, ils avaient bu. Quelqu’un avait raconté une histoire sur la meilleure manière de licencier les gens. Tous les hommes présents occupaient des postes de direction — sauf lui, qui n’était encore qu’un simple ingénieur. Chacun y était allé de son anecdote, et de fil en aiguille ils avaient fini par se tourner vers lui, attendant qu’il apporte sa contribution. Il ne savait pas quoi dire. Il n’avait jamais licencié quelqu’un. Jamais non plus il n’avait imaginé qu’il puisse se retrouver au chômage. Il avait fait ses études. Il connaissait son métier. Et il était toujours d’accord.

Après, au moment du désastre, il s’était souvenu de l’une de ces histoires. Un petit homme grassouillet, répugnant, entrepreneur à Torshälla, racontait comment il avait convoqué l’un de ses anciens collaborateurs dans son bureau. « Je lui ai tapé sur l’épaule et je lui ai dit : “ Je me demande vraiment comment nous aurions fait sans toi pendant toutes ces années. ” C’était excellent. Le vieux était fier, content, plus du tout sur la défensive. Il ne restait plus qu’à enfoncer le clou. J’ai juste dit : “ Mais on va tout de même essayer à partir de demain. ” Et voilà. »

Il repensait souvent à cette histoire. S’il l’avait pu, il aurait volontiers fait le voyage jusqu’à Torshälla pour tuer celui qui s’était vanté ainsi d’avoir renvoyé le vieil homme.

Il quitta son appartement à quinze heures et prit sa voiture. Il sortit de la ville en direction de l’est, s’arrêta sur un parking de Nybrostrand et attendit. Quand il fut certain d’être seul, il se dirigea rapidement vers une autre voiture garée un peu plus loin, mit le contact et démarra. Avant de s’engager sur la route principale, il s’équipa de lunettes et d’une casquette à visière qu’il enfonça sur son front. Il faisait chaud. Mais il n’avait pas baissé sa vitre. Avec ses sinus fragiles, il ne voulait pas prendre le risque de s’enrhumer dans le courant d’air.

Parvenu à la réserve, il constata qu’il avait de la chance. Aucune voiture en vue. Il était seul. Inutile donc de poser les fausses plaques d’immatriculation. Samedi, seize heures passées — il n’y aurait probablement plus de visiteurs. Trois semaines de suite, il avait surveillé l’entrée de la réserve le samedi soir. Les rares visiteurs tardifs étaient repartis avant vingt heures. Il ouvrit le coffre, prit la mallette en plastique contenant ses outils. Il avait aussi préparé des tartines et du thé dans une Thermos. Il regarda autour de lui, prêta l’oreille. Puis il disparut le long d’un sentier.

Le petit coup de vent était imperceptible, mais il l’avait senti. Ça portait le total à vingt-sept. Il regarda sa montre. Vingt heures moins trois minutes. Depuis son arrivée, personne n’était passé sur le sentier. Seul un chien avait aboyé, peu après dix-neuf heures. Il savait ce que cela signifiait. La réserve était déserte. Il aurait la paix.

Comme il l’avait prévu et programmé, exactement.

Il jeta un nouveau regard à sa montre. Vingt heures et une minute. Il décida d’attendre jusqu’au quart.

Au moment venu, il se laissa glisser avec précaution au bas du talus et fut englouti par les broussailles. Quelques minutes plus tard, il arrivait à destination. Il constata immédiatement que personne n’était venu. Il avait tendu un fil entre deux arbres à l’entrée de la petite clairière. Le fil était intact. Il prit la bêche pliante qu’il avait emportée et se mit au travail. Il creusait méthodiquement, sans se presser. Il ne voulait surtout pas transpirer car, alors, le risque de s’enrhumer était beaucoup trop grand. Toutes les huit pelletées, il s’immobilisait et prêtait l’oreille. Il mit vingt minutes à déblayer les mottes dures, bien tassées, et à dégager la bâche. Avant de la replier, il enduisit ses narines de pommade mentholée et mit un masque de chirurgien. Puis il rangea la bâche dans sa mallette. Les trois sacs en plastique étaient là, côte à côte. Aucune odeur ne s’en échappait. Bonne étanchéité. Il se pencha, souleva le premier et s’éloigna, le sac dans les bras. Il était devenu fort, à force de s’entraîner sans arrêt. Il lui fallut à peine dix minutes pour transporter les trois sacs jusqu’à leur lieu d’origine. Puis il revint à la clairière, remit les mottes de terre à leur place et piétina le sol de manière à l’égaliser, s’arrêtant régulièrement pour tendre l’oreille.

Il retourna auprès de l’arbre au pied duquel il avait posé les sacs. Dans sa mallette, il prit la nappe, les verres et quelques poches en plastique contenant les restes moisis de nourriture qu’il avait conservés dans son garde-manger.

Puis il ouvrit les sacs et en tira les cadavres. Les perruques avaient perdu de leur blancheur, les taches de sang étaient devenues grises. Il dut tordre et casser les corps en plusieurs endroits pour recréer la disposition de la photo prise lors de la fête.

Pour finir, il versa un peu de vin dans l’un des verres.

À nouveau, il prêta l’oreille. Tout était silencieux.

Il ramassa les sacs en plastique, les fourra dans sa mallette et quitta les lieux après avoir enlevé son masque et essuyé la pommade de ses narines. Il ne croisa personne sur le chemin du retour jusqu’à l’entrée de la réserve. Le parking était désert. Il prit la direction de Nybrostrand, changea de voiture. Peu avant vingt-deux heures, il était de retour à Ystad. Au lieu de rentrer chez lui, il poursuivit en direction de Trelleborg. Parvenu à un sentier où la voiture pouvait s’approcher de la mer, loin des regards, il s’arrêta, fourra deux des sacs en plastique dans le troisième, ajouta quelques morceaux de ferraille qu’il gardait dans le coffre et jeta le tout à l’eau. Le sac coula instantanément.

Lorsqu’il fut à nouveau chez lui, il commença par brûler son masque dans la cheminée. Puis il rangea dans un sac-poubelle les chaussures dont il s’était servi au cours de la soirée. La pommade rejoignit l’armoire à pharmacie. Il prit une douche brûlante et passa tout son corps au désinfectant.

Puis il se fit du thé. La boîte était presque vide, il faudrait passer une nouvelle commande dès lundi. Il le nota sur son tableau, dans la cuisine. Puis il regarda la télévision, un débat sur les personnes sans domicile fixe. Comme d’habitude, il n’apprit rien qu’il ne savait déjà.

Vers minuit, il s’assit à la table de la cuisine devant une pile de lettres.

Il était temps d’envisager l’avenir.

Avec précaution, il ouvrit la première enveloppe et se mit à lire.

\*

À treize heures trente, ce même samedi 10 août, Wallander quitta la villa des Hillström avec l’intention de se rendre directement à Skårby, au domicile d’Isa Edengren — la fille qui, selon Eva Hillström, aurait dû participer à la fête mais en avait été empêchée au dernier moment. Wallander lui reprocha de ne pas leur avoir communiqué cette information plus tôt. Mais il éprouvait aussi une culpabilité lancinante. Pourquoi n’avait-il pas envisagé plus tôt qu’il ait pu arriver malheur aux trois jeunes ?

Il s’arrêta sur la place de la ville d’où partaient les bus, entra dans le salon de thé, commanda un sandwich et une bouteille d’eau, se rappela — trop tard — qu’il aurait dû demander un sandwich sans beurre et tenta de gratter le beurre avec son couteau. Un homme assis un peu plus loin l’observait — sans doute parce qu’il l’avait reconnu, pensa Wallander. Maintenant, la rumeur allait se répandre que la police passait son temps à gratter le beurre de ses tartines dans les salons de thé au lieu de chercher le meurtrier d’un collègue. Wallander soupira intérieurement. Il n’avait jamais pu s’habituer aux rumeurs.

Il but un café et se rendit aux toilettes avant de repartir. Une fois sorti de la ville, il choisit la route de l’intérieur, celle qui passait par Bjäresjö. Il venait de quitter la route principale lorsque son portable bourdonna. Il s’arrêta sur le bas-côté. C’était Ann-Britt Höglund.

— Je viens de rendre visite aux parents de Lena Norman, dit-elle. Je crois que j’ai découvert quelque chose.

Wallander serra l’écouteur contre son oreille.

— Apparemment, une quatrième personne aurait dû participer à cette fête.

— Je sais. Je vais chez elle.

— Isa Edengren ?

— Oui. Eva Hillström m’a montré l’original de la photo de Svedberg. C’est sa fille qui l’a prise l’année dernière, avec un déclencheur automatique.

— On dirait que Svedberg a toujours un temps d’avance sur nous.

— On le rattrape. À part ça ?

— Des gens ont téléphoné. Mais aucune, information décisive.

— Rends-moi service, dit Wallander. Appelle Ylva Brink et demande-lui quelle était la taille du télescope de Svedberg. Est-ce qu’il était très lourd ? Je ne comprends pas où il est passé.

— On a déjà écarté l’hypothèse du cambriolage ?

— On n’a rien écarté du tout. Mais si quelqu’un s’est promené avec un télescope, une autre personne l’a peut-être vu.

— C’est très urgent, ou ça peut attendre ? Je dois aller à Trelleborg pour parler à l’un des garçons de la photo.

— Dans ce cas, ça peut attendre. Qui s’occupe de l’autre garçon ?

— Martinsson et Hansson, ensemble. Ils sont en ce moment à Simrishamn chez la famille Boge.

Wallander hocha la tête. C’est bien, pensa-t-il.

— C’était important de les rencontrer tous dès aujourd’hui, dit-il. Je crois que nous saurons nettement plus de choses d’ici ce soir.

Wallander reprit la route. Arrivé à Skårby, il suivit les indications d’Eva Hillström. Il avait cru comprendre que le père d’Isa Edengren possédait une très grande ferme, et plusieurs engins de terrassement.

Il remonta une allée et s’arrêta. La maison s’élevait sur deux étages. Une BMW était garée dans la cour. Il descendit de voiture et sonna. Pas de réponse. Il cogna à la porte. Sonna à nouveau. Il était quatorze heures. Il constata qu’il transpirait. Sonna encore une fois, sans résultat. En contournant la maison, il découvrit un grand jardin à l’ancienne avec des arbres fruitiers bien entretenus. Il y avait une piscine et des fauteuils qui paraissaient coûteux. Tout au fond du jardin, il aperçut un pavillon à moitié enseveli sous les branchages. Après un regard circulaire, il se dirigea vers le pavillon. La porte peinte en vert était entrebâillée. Il frappa. Pas de réponse. Il poussa la porte. Les rideaux étaient tirés, masquant les petites fenêtres. Après quelques instants, son regard s’accoutuma à l’obscurité.

Soudain, il s’aperçut qu’il n’était pas seul. Quelqu’un dormait sur le divan. Des cheveux noirs dépassaient d’une couverture. La personne lui tournait le dos. Wallander ressortit, referma doucement la porte et frappa à nouveau. Aucune réaction.

Alors il ouvrit la porte en grand, trouva un interrupteur, alluma et s’avança jusqu’à la forme endormie. Il lui toucha l’épaule. Rien. Il comprit alors que quelque chose clochait et retourna la dormeuse. C’était Isa Edengren. Il essaya de lui parler, la secoua. Sa respiration était lourde, lente. Il la secoua à nouveau, durement, essaya de la faire asseoir, en vain. Il la recoucha, chercha son portable. Il l’avait oublié sur le siège du passager après sa conversation avec Ann-Britt. Il remonta jusqu’à la voiture en courant, composa le numéro des urgences et expliqua le chemin de la ferme.

— À mon avis, c’est soit une maladie, soit une tentative de suicide. Qu’est-ce que je fais en attendant ?

— Veillez à ce qu’elle ne s’arrête pas de respirer. Vous êtes de la police, vous savez comment faire.

L’ambulance arriva seize minutes plus tard. À ce moment-là, Wallander avait déjà contacté Ann-Britt Höglund — qui n’était pas encore partie pour Trelleborg. Il lui demanda de se rendre à l’hôpital pour accueillir l’ambulance, car il voulait rester encore un peu à Skårby. Il regarda l’ambulance disparaître dans l’allée. Puis il essaya d’ouvrir la porte d’entrée. Fermée à clé. Il fit le tour de la maison, mais la porte de la cuisine était fermée aussi. Au même instant, il entendit une voiture freiner dans la cour et rebroussa chemin. Un homme en bleu de travail et bottes de caoutchouc descendait d’une petite Fiat.

— J’ai aperçu l’ambulance, dit-il.

Son regard était très inquiet. Wallander se présenta et ajouta qu’Isa Edengren était probablement malade. Il ne voulait pas en dire plus.

— Où sont ses parents ? demanda-t-il.

— En voyage.

— Pourriez-vous me dire où ils sont ? Il faut les prévenir.

— En Espagne. Ou peut-être en France. Ils ont une maison dans chaque pays.

Wallander réfléchit, en pensant aux portes fermées à clé.

— Je suppose qu’Isa habite ici en leur absence ?

L’homme fit non de la tête.

— Comment dois-je interpréter cela ?

— Je ne me mêle pas de ce qui ne me regarde pas, dit l’homme en se détournant pour regagner sa voiture.

— Trop tard, dit Wallander sans hésiter. Vous l’avez déjà fait. Comment vous appelez-vous ?

— Erik Lundberg.

— Et vous habitez près d’ici ?

Lundberg indiqua une ferme visible de l’endroit où ils se trouvaient.

— Maintenant, je voudrais que vous répondiez à ma question : Isa habitait-elle ici en l’absence de ses parents ?

— Elle n’avait pas la permission.

— Que voulez-vous dire ?

— Elle dormait dans le pavillon.

— Pourquoi pas dans la maison ?

— Il y a eu des histoires. Quand les parents étaient absents. Des fêtes, des choses qui ont disparu.

— Comment savez-vous tout cela ?

La réponse de Lundberg le prit au dépourvu.

— Ils ne la traitent pas bien, vous savez. L’hiver dernier, alors qu’il faisait moins dix, ils sont partis en fermant la maison à clé. Le pavillon n’est pas chauffé. Isa est arrivée chez nous à moitié morte de froid, on l’a hébergée et elle a raconté des choses. Pas à moi. À ma femme.

— Alors on va chez vous. Je veux savoir ce qu’elle a raconté à votre femme. Allez-y, je vous rejoins dans quelques minutes.

Auparavant, il voulait examiner le pavillon. Il ne trouva aucune trace de somnifères, aucune lettre. Il jeta un dernier regard autour de lui avant de retourner à la voiture. Son portable bourdonna.

— Elle est arrivée, dit Ann-Britt Höglund.

— Que disent les médecins ?

— Pas grand-chose pour l’instant.

Elle promit de le rappeler dès qu’elle aurait du nouveau. Wallander urina à côté de sa voiture avant de se rendre chez les Lundberg. Un chien méfiant barrait l’accès au perron. Lundberg apparut sur le seuil et chassa l’animal. Wallander entra dans une cuisine chaleureuse. La femme de Lundberg avait préparé du café. Elle s’appelait Barbro et s’exprimait avec un fort accent de Göteborg.

— Comment va Isa ? demanda-t-elle aussitôt.

— J’attends un appel de ma collègue, qui se trouve près d’elle à l’hôpital.

— Elle a essayé de se suicider ?

— Je ne sais pas encore. Mais je n’ai pas réussi à la réveiller.

Il s’assit à la table de la cuisine, le portable à côté de lui.

— Je suppose que ce n’est pas la première fois, si vous avez tout de suite pensé à une tentative de suicide.

— C’est une famille de suicidés, coupa Lundberg.

Son malaise était palpable ; il se tut, comme s’il regrettait déjà d’en avoir trop dit.

Barbro Lundberg posa la cafetière sur la table.

— Le frère d’Isa est mort il y a deux ans, dit-elle. Jörgen avait dix-neuf ans. Il n’y avait qu’un an de différence entre Isa et lui.

— Que s’est-il passé ?

— Il s’est allongé dans la baignoire, dit Lundberg. Mais avant, il avait écrit une lettre à ses parents, où il leur disait d’aller se faire foutre. Puis il a branché un grille-pain sur la prise du rasoir et il l’a lâché dans l’eau.

Wallander écoutait sans rien dire ; il lui semblait vaguement se rappeler cet événement.

Soudain il se rappela que c’était Svedberg qui avait suivi cette affaire et établi qu’il s’agissait effectivement d’un suicide. Ou d’un accident — souvent, l’incertitude subsistait.

En entrant, Wallander avait aperçu un journal sur la banquette ancienne placée sous la fenêtre, avec une photo de Svedberg en première page. À présent, il avait besoin d’une réponse immédiate à une question ; il déplia le journal et leur montra la photographie.

— Vous avez peut-être entendu parler de la mort de ce policier…

La réponse fusa avant même que Wallander ait pu poser sa question.

— Il est venu il y a un mois.

— Chez vous ou chez les Edengren ?

— D’abord chez eux. Puis chez nous. Comme vous aujourd’hui.

— Les parents étaient déjà partis ?

— Non.

— Il a donc rencontré les parents d’Isa ?

— Je n’en sais rien. En tout cas, les parents n’étaient pas encore partis.

— Pourquoi est-il venu ? Chez vous, je veux dire ? Que vous a-t-il demandé ?

— Il nous a interrogés sur les fêtes, dit Barbro Lundberg. Celles qu’organisait Isa quand ses parents étaient absents. Avant qu’ils ne l’enferment dehors, si je puis dire.

— C’était la seule chose qui l’intéressait, ajouta son mari.

L’attention de Wallander s’aiguisa. Il tenait enfin une possibilité de comprendre les agissements de Svedberg au cours de l’été.

— Je voudrais que vous me répétiez ce qu’il vous a demandé exactement.

— Un mois, c’est long.

— Mais vous étiez ici, à cette table ?

— Oui.

— Je suppose que vous avez pris le café ?

La femme sourit.

— Il a goûté mon quatre-quarts et l’a trouvé bon.

— Ce devait être peu après la Saint-Jean ?

L’homme et la femme échangèrent un regard. Wallander vit qu’ils faisaient un effort de mémoire.

— Ce devait être l’un des premiers jours de juillet, dit la femme. En réalité, j’en suis sûre.

— Très bien. D’abord, il a donc rendu visite à la famille Edengren. Puis il est venu chez vous.

— Isa était avec lui. Mais elle était malade.

— Malade ?

— Quelque chose à l’estomac. Ça faisait une semaine qu’elle était au lit. Je l’ai trouvée très pâle.

— Isa a donc assisté à la conversation ?

— Elle lui a juste montré le chemin, et elle est retournée chez elle.

— Il vous a interrogés sur les fêtes ?

— Oui.

— Que voulait-il savoir ?

— Si nous connaissions les gens qui étaient invités d’habitude. Mais on ne les connaissait pas, bien sûr.

— Pourquoi est-ce si évident ?

— C’étaient des jeunes, pardi. Ils venaient en voiture, ils repartaient comme ils étaient venus.

— Que vous a-t-il demandé d’autre ?

— Si c’était des fêtes costumées.

— C’était son expression ?

— Oui.

— Pas du tout, intervint sa femme Il a demandé si les gens qui venaient à ces fêtes étaient déguisés.

— Et alors ? Ils l’étaient ?

Le couple dévisagea Wallander avec surprise.

— Comment voulez-vous qu’on le sache ? On n’y était pas. On n’est pas du genre à espionner derrière nos rideaux. Si on a vu quelque chose, c’est pur hasard.

— Alors vous avez bien vu quelque chose ?

— Ces fêtes pouvaient se passer à l’automne. Il faisait nuit. Comment savoir si les gens étaient déguisés ?

Wallander réfléchit.

— Que vous a-t-il demandé d’autre ?

— Rien. Il a surtout passé son temps à se gratter la tête avec un Bic. Il est peut-être resté une demi-heure. Puis il s’est excusé et il est parti.

Le portable bourdonna. C’était Ann-Britt.

— Ils lui font un lavage d’estomac.

— Tentative de suicide, autrement dit ?

— Il est rare que les gens avalent autant de somnifères par erreur.

— Le médecin peut-il l’affirmer ?

— Le fait qu’elle ait perdu connaissance indique un empoisonnement. Ça confirme.

— Elle va s’en sortir ?

— Oui, d’après ce qu’on m’a dit.

— Dans ce cas, il vaut peut-être mieux que tu ailles à Trelleborg.

— Je crois aussi. À tout à l’heure.

Wallander raccrocha. Le mari et la femme le dévisageaient avec inquiétude.

— Apparemment, elle est hors de danger. Mais je dois parler à ses parents.

— Nous avons quelques numéros de téléphone, dit Lundberg en se levant.

— Ils voulaient qu’on les appelle au cas où il arriverait quelque chose à la maison. Mais pas autrement.

— Pas si Isa tombait malade, par exemple ?

Elle acquiesça en silence. L’homme revint avec un bout de papier. Wallander recopia les deux numéros.

— Pouvons-nous lui rendre visite à l’hôpital ? demanda la femme.

— Sûrement. Mais attendez jusqu’à demain, ça vaut mieux.

Lundberg le raccompagna jusqu’à sa voiture.

— Avez-vous les clés de la maison ?

— Ils ne nous les auraient jamais confiées.

Wallander prit congé et refit le chemin en sens inverse jusqu’à la ferme des Edengren. Au cours de la demi-heure qui suivit, il fouilla méthodiquement le pavillon, sans savoir du tout ce qu’il cherchait. Puis il s’assit sur le divan où il avait trouvé Isa Edengren.

Quelque chose se reproduit, pensa-t-il. Svedberg rend visite à la fille qui n’a pas participé à la fête de la Saint-Jean. Et qui, pour cette raison, n’a pas disparu. Svedberg pose des questions à propos de fêtes et de gens déguisés.

Maintenant Isa Edengren tente de se suicider et Svedberg a été assassiné.

Wallander se leva et ressortit du pavillon.

Il était inquiet. Il ne semblait déceler aucune cohérence. Vers où devait-il se tourner ? Toutes les directions étaient possibles, aucune ne s’imposait.

Il remonta en voiture et retourna à Ystad. Avant toute chose, il voulait rendre une deuxième visite à Sture Björklund.

Il était presque seize heures lorsqu’il freina dans la cour de la ferme de Hedeskoga. Il frappa à la porte et attendit. Sture Björklund était sans doute à Copenhague. Ou alors aux États-Unis, en train de proposer ses dernières idées de monstres à des producteurs. Wallander frappa un grand coup sur la porte. Puis il contourna la maison sans attendre de réponse Le jardin était à l’abandon, quelques meubles en bois à moitié pourris gisaient éparpillés dans l’herbe haute. Wallander s’approcha d’une fenêtre et jeta un coup d’œil à l’intérieur. Puis il continua vers l’autre aile, qui servait visiblement de remise. Il tourna la poignée ; la porte n’était pas fermée à clé. Il entra. Pas d’interrupteur visible. Il ouvrit la porte en grand et la coinça avec un bout de planche. Un grand désordre régnait à l’intérieur. Il s’apprêtait à ressortir lorsque son attention fut attirée par un objet caché sous une bâche, dans un coin. Il s’agenouilla et souleva la bâche avec précaution. Une sorte de machine. Il souleva un peu plus. C’était vraiment une machine. Plus exactement un instrument.

Il ne se souvenait pas d’en avoir jamais vu de semblable.

Pourtant, il comprit tout de suite ce que c’était.

Un télescope.

# 

# 11

En ressortant dans la cour, Wallander constata que le vent s’était levé. Il lui tourna le dos et s’immobilisa pour réfléchir. Qui possède un télescope chez soi ? Pas grand monde. De plus, si les deux cousins avaient partagé un intérêt pour le ciel nocturne, Ylva Brink l’aurait su. La conclusion s’imposait d’elle-même. Le télescope qu’il venait de découvrir dans la remise était celui de Svedberg. Il n’y avait pas d’autre explication possible.

Cela suscitait une tout autre question : Pourquoi Sture Björklund n’en avait-il rien dit ? Avait-il quelque chose à cacher, ou ignorait-il simplement la présence de ce télescope chez lui ?

Wallander consulta sa montre. Seize heures quarante-cinq. Samedi 10 août. Le vent dans son dos était chaud. L’automne se tenait encore à distance.

Il se dirigea vers sa voiture. L’inquiétude était toujours présente. Sture Björklund aurait-il malgré tout pu tuer son propre cousin ? Il avait du mal à le croire.

Il devenait urgent de découvrir ce que savait ou dissimulait ce Björklund. Il prit son portable et appela le commissariat. Ni Martinsson ni Hansson n’étaient encore rentrés. Il demanda au policier de garde d’envoyer une voiture à Hedeskoga.

— Que se passe-t-il ? demanda le policier.

— C’est pour une surveillance. Tu peux noter que c’est lié à Svedberg.

— On sait qui l’a tué ?

— Non. Simple routine. Je veux une voiture banalisée, au fait.

Il expliqua à quel carrefour il l’attendrait.

Lorsqu’il arriva au lieu convenu, la voiture d’Ystad était déjà là. Il désigna aux policiers l’endroit où ils devaient stationner et leur demanda de le prévenir dès que Björklund se montrerait.

Puis il prit la direction d’Ystad. Il était affamé et il avait la bouche sèche. Il s’arrêta à un kiosque sur la route de Malmö et commanda un hamburger. En attendant, il but une canette d’eau pétillante. Après avoir mangé, beaucoup trop vite comme d’habitude, il acheta une grande bouteille d’eau minérale.

Il avait avant tout besoin de réfléchir. Au commissariat, il risquait d’être dérangé. C’est pourquoi il quitta à nouveau la ville et laissa sa voiture devant l’hôtel de Saltsjöbaden. Le vent avait durci, mais il trouva un coin abrité avec, curieusement, un vieux traîneau de course. Il s’assit dessus et ferma les yeux.

Il doit y avoir un accès possible, pensa-t-il. Un point de contact que je ne vois pas. Il essaya de récapituler en détail les événements et aussi toutes les pensées qui lui étaient venues jusque-là. Malgré ses efforts, tout demeurait confus. Il se demanda ce qu’aurait fait Rydberg. De son vivant, Wallander avait toujours eu quelqu’un vers qui se tourner quand il avait besoin d’un conseil. Ils allaient sur la plage ou s’installaient dans un bureau désert du commissariat, la nuit, et raisonnaient ensemble jusqu’à trouver un point d’ancrage. Mais Rydberg n’était plus là. Wallander ne percevait même plus sa voix. Il n’y avait plus que le silence.

Parfois, il lui semblait qu’Ann-Britt pourrait devenir sa nouvelle interlocutrice. Elle savait écouter aussi bien que Rydberg et n’hésitait pas à passer par des détours inattendus pour trouver la brèche.

C’est possible, pensa-t-il. Ann-Britt est un bon policier. Mais ces choses-là prennent du temps.

Il se leva lourdement et retourna à sa voiture.

Un seul point récurrent dans cette affaire, pensa-t-il. Des gens travestis qui surgissent partout.

Svedberg conduit des interrogatoires secrets à propos de fêtes costumées. On retrouve chez lui une photo de jeunes portant eux aussi des déguisements.

Partout ces gens déguisés.

Vers dix-huit heures, il était de retour au commissariat. Ann-Britt ne tarderait sans doute pas à rentrer de Trelleborg. Hansson et Martinsson venaient de partir dîner, lui dit-on. Ils étaient probablement chez Martinsson ; quand ils travaillaient ensemble, Martinsson invitait souvent son collègue à manger chez lui.

La soirée serait longue. Dès que tous seraient présents, ils refermeraient les portes de la salle de réunion. Il ôta sa veste et appela l’hôpital. Après quelques efforts, il réussit à parler à un médecin qu’il connaissait. Celui-ci lui assura que l’état d’Isa Edengren était stable et qu’elle s’en sortirait.

— Dites-moi ce que vous n’avez pas le droit de me dire. Était-ce un appel au secours ou une tentative sérieuse ?

— Si je comprends bien, c’est vous qui l’avez trouvée inconsciente.

— Oui.

— Dans ce cas, laissez-moi recourir au langage diplomatique. C’est une chance que vous l’ayez trouvée à ce moment-là, et pas plus tard.

Wallander hocha la tête. Il s’apprêtait à raccrocher lorsqu’une autre question lui traversa l’esprit.

— Savez-vous si quelqu’un lui a rendu visite à l’hôpital ?

— Elle ne peut recevoir personne.

— Je comprends. Mais je me demandais si quelqu’un s’était manifesté ou avait témoigné de l’intérêt pour elle depuis son arrivée ?

— Je vais me renseigner.

Wallander attendit, tout en cherchant dans sa poche le bout de papier où il avait noté les numéros des parents en France et en Espagne. Le médecin revint.

— Personne n’est venu, dit-il. Personne n’a téléphoné. Au fait, qui s’occupe de prévenir ses parents ?

— C’est nous.

Wallander raccrocha du bout de l’index. Puis il composa le premier numéro, sans savoir si l’indicatif était celui de la France ou de l’Espagne. Il compta quinze sonneries. Il raccrocha et composa l’autre numéro. Une femme répondit aussitôt. Wallander se présenta.

— Je suis Berit Edengren.

Wallander, qui pensait au frère d’Isa, essaya de lui donner une version des faite aussi peu brutale que possible. Mais c’était bel et bien une tentative de suicide, on ne pouvait pas le nier. On ne devait pas le nier.

Lorsque la mère d’Isa prit enfin la parole, ce fut d’une voix calme.

— Je vais parler à mon mari, dit-elle. Nous devrons peut-être envisager de rentrer en Suède.

Wallander sentit monter l’indignation.

— J’espère que j’ai été clair. Ça aurait pu très mal se terminer.

— Mais ce n’est pas le cas. Heureusement.

Wallander lui communiqua le numéro de l’hôpital et le nom du médecin. Il décida de ne pas l’interroger sur Svedberg dans l’immédiat. En revanche, il ne pouvait éviter d’aborder la question de la fête à laquelle elle aurait dû participer.

— Isa n’est pas très communicative, répondit-elle. Je n’étais pas au courant d’un projet de fête pour la Saint-Jean.

— Elle en a peut-être parlé à son père ?

— J’en doute.

— Martin Boge, Lena Norman et Astrid Hillström, poursuivit Wallander. Je suppose que ces noms vous sont familiers ?

— Ce sont les amis d’Isa.

— Isa ne vous a donc rien dit de l’endroit où ils comptaient passer la nuit de la Saint-Jean ?

— Non.

— C’est une question très importante. Réfléchissez bien. Se peut-il qu’elle ait malgré tout mentionné un lieu ?

— Ma mémoire est bonne. Isa n’a rien dit.

— Savez-vous si elle possède des déguisements ?

— Est-ce vraiment important ?

— Oui. Répondez à ma question.

— Je ne fouille pas dans son armoire.

— Y a-t-il quelque part un double des clés de la maison ?

— Dans la gouttière, à droite, à l’angle de la maison. Mais Isa ne le sait pas.

— Elle n’en aura pas l’usage pendant les jours à venir de toute façon, répliqua Wallander sèchement.

Il avait encore une question.

— Isa a-t-elle parlé d’un voyage qu’elle comptait entreprendre après la Saint-Jean ?

— Non.

— Vous en aurait-elle parlé si cela avait été le cas ?

— Seulement si elle avait eu besoin d’argent. Ce qui était toujours le cas.

Wallander sentit son sang-froid l’abandonner tout à fait.

— Nous reprendrons très certainement contact avec vous, dit-il.

Et il raccrocha brutalement.

Au même instant, il constata qu’il ignorait encore s’il venait de téléphoner en France ou en Espagne.

Il alla chercher un café à la cafétéria. En revenant vers son bureau, il se rappela qu’il lui restait encore quelqu’un à appeler. Il trouva le numéro. Cette fois, on lui répondit.

— Bror Sundelius ?

— C’est moi.

La voix était celle d’un homme âgé, qui s’exprimait avec fermeté. Wallander se présenta. Il s’apprêtait à parler de Svedberg lorsqu’il fut interrompu.

— J’attendais votre appel. Je m’étonne que la police ait attendu si longtemps avant de me contacter.

— J’ai essayé plusieurs fois. Pourquoi attendiez-vous notre appel ?

La réponse fusa sans hésitation.

— Karl Evert n’avait pas beaucoup d’amis proches. J’en faisais partie. Il me semblait donc évident que vous chercheriez à m’interroger.

— À quel sujet ?

— Vous devriez le savoir mieux que moi.

Tout juste, pensa Wallander. Ce monsieur n’est pas menacé par la sénilité.

— Je voudrais vous rencontrer. Soit ici, soit chez vous. Demain matin de préférence.

— Avant, le matin, j’allais à mon travail. Maintenant, je tourne en rond. J’ai du temps à ne savoir qu’en faire. Je vous attends quand vous voulez, demain matin à partir de quatre heures et demie. Ici, à Vädergränd, mes jambes ne sont pas en très bon état. Quel âge a le commissaire ?

— J’aurai bientôt cinquante ans.

— Dans ce cas, vos jambes sont sans doute plus agiles que les miennes. En plus, à votre âge, il faut penser à bouger. Sinon on risque le pépin cardiaque, ou le diabète.

Wallander en resta médusé.

— Le commissaire est toujours là ?

— Oui. Demain matin à neuf heures, ça vous convient ?

À dix-neuf heures trente, ils se rassemblèrent dans la salle de réunion. Lisa Holgersson était arrivée quelques minutes plus tôt en compagnie du procureur qui devait prendre la relève de Per Åkesson. Après beaucoup d’années d’hésitation, celui-ci s’était mis en disponibilité et œuvrait désormais en Ouganda pour le compte du Haut Commissariat aux réfugiés de l’ONU. Il était parti depuis bientôt huit mois et écrivait de temps à autre à Wallander pour lui raconter sa nouvelle vie et l’effet que lui faisait ce changement spectaculaire de travail et d’environnement.

Per Åkesson lui manquait, même s’ils n’avaient jamais été intimes. Il lui arrivait aussi d’éprouver une pointe de jalousie. Aurait-il un jour le courage de faire comme Åkesson : tenter autre chose ? Il aurait bientôt cinquante ans. Sa marge de manœuvre rétrécissait. De plus en plus vite.

Le procureur remplaçant s’appelait Thurnberg et venait d’Örebro. Wallander n’avait pas eu beaucoup affaire à lui puisqu’il n’était à Ystad que depuis la mi-mai. Plus jeune que lui de quelques années, c’était un homme physiquement bien entraîné et intellectuellement rapide. Wallander ne savait qu’en penser. Par moments, il lui faisait l’effet d’un type très arrogant.

Wallander martela la table du bout de son crayon et regarda autour de lui. La chaise de Svedberg était toujours vide. Il se demanda si quelqu’un s’en servirait un jour.

Il prévoyait que Björklund rentrerait de Copenhague dans la soirée ; c’est pourquoi il commença par informer les autres de la découverte du télescope et des pensées qui lui étaient venues à ce sujet. Puis il laissa la parole à Martinsson.

— Nous avons eu une petite conversation juste avant la réunion. J’ai été frappé par un détail : il n’y a pas de journaux intimes. J’ai interrogé les autres. Idem. Aucun de ces jeunes ne tenait de journal. Nous n’avons pas non plus retrouvé d’agendas.

— Ni de lettres, ajouta Hansson.

— C’est étrange, confirma Ann-Britt. On dirait qu’ils ont effacé délibérément leurs traces.

— Et les autres ? Ceux que vous avez vus aujourd’hui, ceux qui figuraient sur l’autre photo ?

— Même chose, dit Martinsson. On devrait peut-être les presser davantage sur ce point.

— Il faut commencer par le commencement. Isa Edengren est en train de revenir à la vie ; nous irons la voir dans un jour ou deux, à l’hôpital. D’ici là, nous devons garder deux choses présentes à l’esprit. Elle a fait une tentative de suicide sérieuse. Et son frère Jörgen s’est suicidé il y a un an environ, après avoir écrit un message d’adieu où il demandait à ses parents d’aller se faire foutre — je cite le témoignage du voisin.

Martinsson feuilletait ses notes. Il venait de reprendre la parole lorsqu’on frappa à la porte. Un policier apparut et fit un signe de tête à Wallander.

— Björklund est rentré, dit-il.

Wallander se leva.

— J’y vais. Pas la peine de m’accompagner, il ne s’agit pas d’une arrestation. On continue à mon retour.

Nyberg se leva aussi.

— Il vaut mieux que je jette un coup d’œil à ce télescope dès maintenant.

Ils prirent la voiture de Nyberg jusqu’à Hedeskoga. La voiture de police attendait au carrefour. Wallander descendit et interrogea le policier assis derrière le volant.

— Il est arrivé il y a vingt minutes. Il conduit une Mazda.

— C’est bon, tu peux retourner à Ystad.

— On ne vous attend pas ?

— Ce n’est pas nécessaire. Wallander remonta en voiture.

— C’est bon, dit-il. On y va.

Ils se garèrent à l’entrée de la cour. De la musique se déversait par une fenêtre ouverte. Rythmes latino-américains. Wallander sonna. Le volume de la musique décrut. Björklund ouvrit. Il ne portait qu’un short.

— J’ai quelques questions à vous poser qui ne peuvent pas attendre.

Björklund parut réfléchir. Puis il sourit.

— Alors je comprends mieux, dit-il.

— Quoi ?

— La voiture au carrefour.

Wallander acquiesça.

— Je suis passé chez vous cet après-midi. Comme je viens de le dire, ce sont des questions urgentes.

Il les fit entrer. Wallander lui expliqua qui était Nyberg.

— Dans ma lointaine jeunesse, j’ai envisagé un moment de faire ce métier-là. C’est tentant de consacrer sa vie à déchiffrer des indices.

— C’est moins aventureux qu’on ne le pense, dit Nyberg.

Björklund haussa les sourcils.

— Je ne parle pas d’aventure. Je parle d’ouvrir des pistes.

Ils venaient d’entrer dans l’immense pièce. Wallander jeta un regard curieux à Nyberg ; celui-ci paraissait fort surpris par l’intérieur de Björklund.

— Je ne vais pas y aller par quatre chemins, dit Wallander. Dans votre remise, sous une bâche, il y a un instrument que je crois être un télescope. Je veux savoir si c’est celui qui a disparu de l’appartement de Svedberg.

Björklund prit un air perplexe.

— Un télescope ? Dans ma remise ?

— Oui.

Björklund recula d’un pas, comme s’il voulait prendre ses distances par rapport aux policiers.

— Qui est venu fouiller chez moi ?

— Comme je l’ai déjà dit, je suis passé chez vous cet après-midi. La porte de la remise était ouverte. Je suis entré et j’ai vu le télescope.

— La police a-t-elle le droit d’entrer comme ça chez les gens ?

— Vous pouvez tenter de porter plainte, si vous le désirez.

Björklund le considéra longuement, d’un regard hostile.

— Je crois que c’est ce que je vais faire.

— Et puis quoi encore, coupa Nyberg. On ne va pas y passer la soirée, merde.

— Vous n’êtes donc pas au courant de la présence d’un télescope dans votre remise ? reprit Wallander.

— Non.

— Vous vous rendez compte que ce n’est pas très crédible ?

— Crédible ou pas, il n’y a pas, à ma connaissance, de télescope dans ma remise.

— On va y jeter un coup d’œil ensemble, dit Wallander. Si vous refusez, Nyberg restera ici pendant que je ferai la demande d’un mandat de perquisition. Vous pouvez être certain que je l’obtiendrai.

— Suis-je soupçonné de quelque chose ?

Le ton était agressif.

— Pour l’instant, je veux juste que vous répondiez à ma question.

— Je l’ai déjà fait.

— Vous affirmez donc ne pas savoir pour le télescope. Est-ce que Svedberg aurait pu le ranger là à votre insu ?

— Pourquoi aurait-il fait ça ?

— Je vous demande simplement s’il a pu le faire. Rien d’autre.

— Bien sûr que oui. Je ne passe pas mon temps à contrôler ce qu’il y a dans ma remise.

Wallander était maintenant convaincu que Björklund disait la vérité. Il remarqua que cela le soulageait.

— On va jeter un coup d’œil ?

Björklund hocha la tête. Il glissa ses pieds dans des sabots mais ne prit pas la peine d’enfiler une chemise.

Dans la remise, une fois que Björklund eut allumé, Wallander se tourna vers lui.

— Pouvez-vous nous dire si quelque chose a changé ici ?

— Quoi donc ?

— Vous êtes chez vous. Vous devriez le savoir mieux que moi.

Il regarda autour de lui, puis il haussa les épaules. Wallander les conduisit à l’endroit de sa découverte et souleva la bâche. Björklund parut très surpris.

— Comment s’est-il retrouvé là ?

Nyberg s’était agenouillé pour examiner l’instrument à la lumière d’une torche électrique puissante.

— Tiens donc !

Wallander se pencha. Nyberg lui montra une petite plaque en métal où était gravé le nom de Svedberg.

La colère de Björklund était complètement retombée.

— Je ne comprends pas, dit-il. Pourquoi Svedberg aurait-il caché son télescope chez moi ?

— Allons-nous-en, répliqua Wallander. Nyberg va rester encore un peu.

Ils retournèrent dans l’immense pièce. Björklund lui demanda s’il voulait du café. Il refusa. Pour la deuxième fois, il se laissa glisser sur le banc d’église inconfortable.

— Depuis combien de temps est-il là ? En avez-vous une idée ?

Björklund parut faire un effort de réflexion.

— Ma mémoire des lieux est très vague, dit-il enfin. Ma mémoire des objets est encore pire.

Wallander pensa qu’il devait poser la question autrement. Mais, pour cela, il avait besoin d’Ylva Brink. Elle se rappellerait peut-être à quel moment elle avait vu le télescope chez Svedberg pour la dernière fois.

— J’y reviendrai plus tard, dit-il. Nyberg va examiner le télescope dès ce soir. Ensuite, nous l’emporterons au commissariat.

Björklund n’écoutait plus. Il pensait visiblement à quelque chose. Wallander attendit.

— Ne pourrait-on pas imaginer que quelqu’un d’autre l’a apporté ici ?

— Dans ce cas, ce quelqu’un connaissait votre lien de parenté.

Björklund paraissait soucieux.

— Vous pensez à quelque chose, dit Wallander. Quoi ?

— Je ne sais pas si ça a la moindre importance. Mais, une fois, j’ai eu l’impression que quelqu’un était venu.

— À quoi l’avez-vous vu ?

— À rien. C’était juste une intuition.

— Quelque chose a dû la provoquer ?

— C’est ce que j’essaie de retrouver.

Wallander attendit.

— C’était il y a quelques semaines. Je venais de rentrer de Copenhague, un matin. Il avait plu. En traversant la cour, je me suis arrêté sans savoir pourquoi. Puis j’ai pensé que quelqu’un avait touché à l’une des sculptures.

— Vous voulez dire les monstres ?

— Ce sont des copies de gargouilles de la cathédrale de Rouen.

— Tout à l’heure, vous avez dit que vous aviez une très mauvaise mémoire des objets.

— Sauf pour mes sculptures. Quelqu’un avait changé l’orientation de l’une d’entre elles. J’en suis certain. Quelqu’un était entré dans la cour en mon absence.

— Et ce n’était pas Svedberg ?

— Non. Il ne venait jamais en dehors des rendez-vous convenus.

— Vous ne pouvez pas en être certain.

— Bien sûr que non. Mais ça me paraît inimaginable. Je le connaissais. Il me connaissait.

Wallander lui fit signe de poursuivre.

— Quelqu’un était venu chez moi. Un intrus.

— Qui passe à la ferme quand vous vous absentez pour un jour ou deux ?

— Personne, en dehors du facteur.

Wallander n’avait aucune raison de douter de sa sincérité.

— Un visiteur indésirable, autrement dit. Et vous pensez qu’il a pu mettre le télescope dans votre remise ?

— C’est absurde.

— Quand était-ce ?

— Il y a quelques semaines.

— Quand exactement ?

Björklund se leva et revint en feuilletant un agenda de poche.

— Je me suis absenté du 14 au 15 juillet.

Wallander prit note intérieurement. Au même instant, Nyberg apparut, son portable à la main.

— J’ai appelé Ystad pour demander une mallette. Je veux examiner cet instrument tout de suite. Tu peux prendre ma voiture. Une patrouille de nuit me récupérera quand j’aurai fini.

Nyberg disparut. Wallander se leva et Björklund le raccompagna jusqu’à la porte.

— Vous avez eu le temps de réfléchir à ce qui s’est passé…

— Je ne comprends pas. Comment quelqu’un a-t-il pu tuer mon cousin ? C’est absurde.

— Oui. C’est justement la question. Qui a pu le tuer ? Et pourquoi ?

Ils se séparèrent dans la cour. Les gargouilles brillaient d’un éclat inquiétant dans la lumière de la maison. Wallander retourna à Ystad avec la voiture de Nyberg. Il n’avait fait aucun progrès.

La réunion reprit vers vingt et une heures. Ils passèrent en revue ce que leur avaient appris les autres jeunes. Martinsson prit la parole le premier, avec des interventions ponctuelles de Hansson. Wallander écoutait attentivement. Plusieurs fois, il lui demanda de préciser son propos ou de reprendre un point depuis le début. Ensuite, ce fut au tour d’Ann-Britt Höglund. Wallander avait dressé une liste de tous les jeunes qui figuraient désormais dans le cadre de l’enquête. Vers vingt-trois heures, ils firent une pause de quinze minutes. Wallander alla aux toilettes et but deux verres d’eau. La réunion reprit.

— Il n’y a qu’une chose à faire pour l’instant, commença Wallander. Lancer un avis de recherche pour Boge, Norman et Hillström.

Personne n’avait d’objection à formuler. Lisa Holgersson s’en occuperait dès le lendemain avec l’aide de Martinsson.

Wallander voyait bien que ses collaborateurs étaient épuisés. Mais il voulait aborder une dernière question.

— Il semblerait que ces jeunes fabriquaient quelque chose ensemble. Ils n’ont rien dit, sinon qu’ils se connaissaient et se fréquentaient en tant qu’amis. Pourtant, vous avez tous eu l’impression qu’ils taisaient certaines informations. Qu’ils étaient liés par une forme de secret. Est-ce bien cela ?

— Oui, dit Ann-Britt. Ils cachent quelque chose.

— D’un autre côté, dit Martinsson, ils ne paraissent pas inquiets. Ils sont persuadés que Boge, Norman et Hillström sont bien partis en voyage.

— Espérons-le, dit Hansson. Je trouve que cette histoire commence à devenir désagréable.

— Moi aussi.

Wallander jeta son crayon sur la table.

— De quoi s’occupait Svedberg, nom de Dieu ? Il faut le découvrir. Tout de suite. Et qui est cette femme ?

— On est en train de passer sa photo dans tous nos registres, dit Martinsson.

— Ça ne suffit pas. Je veux que la photo de cette femme soit publiée dans les journaux. En précisant bien sûr qu’elle n’est soupçonnée de rien. Du moins pas pour l’instant.

— C’est extrêmement rare qu’une femme tire sur quelqu’un avec un fusil, dit Ann-Britt. Surtout en plein visage.

Personne ne fit de commentaire.

Ils se séparèrent peu avant minuit. La journée du lendemain serait chargée — dimanche ou pas. Pour Wallander, elle débuterait par une visite chez le banquier Sundelius.

Il s’attarda un instant sur le parking avec Martinsson.

— Nous devons faire rentrer ces jeunes. Nous devons parler à Isa Edengren. Et nous devons faire venir au commissariat ceux à qui vous avez parlé aujourd’hui. Il faut qu’ils nous racontent leurs secrets.

Ils se séparèrent. Wallander rejoignit sa voiture. Il était très fatigué. Sa dernière pensée avant de s’endormir fut pour Nyberg. Était-il encore dans la remise de Björklund ?

Peu avant l’aube, une courte averse tomba sur Ystad. Puis les nuages se dispersèrent.

La journée de dimanche serait chaude et ensoleillée.

# 

# 12

Chaque dimanche matin, Rosmarie Leman et son mari Mats choisissaient un nouveau but d’excursion en fonction de la saison et du temps qu’il faisait. En ce dimanche 11 août, ils avaient tout d’abord envisagé de prendre la voiture jusqu’à la vallée de Fyledalen. Mais, en définitive, ils optèrent pour la réserve de Hagestad, où ils n’étaient pas retournés depuis la mi-juin. Dès sept heures, ils prirent la route, en emportant tout ce dont ils auraient besoin pour la journée dans deux sacs à dos. Ils avaient même prévu des vêtements de pluie. Tous deux menaient une vie tranquille et bien organisée, elle dans l’enseignement, lui en tant qu’ingénieur. Ils ne laissaient rien au hasard.

Ils s’arrêtèrent à l’entrée de la réserve et prirent un café, debout à côté de la voiture. Puis ils endossèrent les sacs et se mirent en marche. À huit heures et quart, ils décidèrent de chercher un endroit où prendre leur petit déjeuner. Ils n’avaient encore croisé personne ; seulement entendu quelques aboiements au loin. Il faisait chaud. Presque pas de vent. C’était vraiment une fin d’été exceptionnelle. Dès qu’ils eurent trouvé un endroit agréable, ils s’arrêtèrent, étalèrent une couverture et s’installèrent pour déjeuner. Le dimanche, ils aimaient bien parler de tout ce qu’ils n’avaient jamais le temps d’évoquer en semaine. Ce jour-là, il fut question de la voiture qui se faisait vieille. Mais avaient-ils les moyens d’en changer ? Ils parvinrent à la conclusion qu’il valait mieux attendre encore un mois ou deux. Elle s’étendit sur la couverture et ferma les yeux ; il l’imiterait dès qu’il aurait fait ses besoins. Il prit du papier et remonta vers le sentier par lequel ils étaient arrivés. De l’autre côté, le terrain descendait vers d’épais taillis. Il fit quelques pas dans leur direction. Avant de s’accroupir, il jeta un regard circulaire. Il n’y avait personne, bien sûr. Lorsqu’il eut fini, il pensa à ce qui l’attendait maintenant : le meilleur moment du dimanche, s’allonger sur la couverture près de Rosemarie et dormir une demi-heure. Au même instant, il lui sembla entrevoir quelque chose entre les broussailles. Quoi ? Presque rien, une couleur qui ne cadrait pas avec le vert du paysage. D’habitude, il n’était pas curieux. Mais là, il ne put s’empêcher d’écarter les branchages.

Jamais de toute sa vie il n’oublierait cette vision.

Rosemarie, qui donnait déjà, fut réveillée par un hurlement.

Elle se redressa, désorientée. Comprit soudain avec épouvante que c’était son mari qui appelait au secours. Elle se leva et l’aperçut au même instant qui courait vers elle, blanc comme un linge ; il trébucha, essaya de prononcer quelques mots.

Puis il s’évanouit.

L’alerte parvint au commissariat d’Ystad à neuf heures cinq. Le policier qui prit l’appel eut tout d’abord du mal à saisir de quoi il s’agissait, tant homme à l’autre bout du fil était bouleversé. Enfin, il réussit à lui faire répéter plus calmement ce qu’il avait à dire. Peu à peu, il reconstitua l’affaire : un certain Mats Leman affirmait avoir trouvé des cadavres dans la réserve de Hagestad. Trois, pensait-il, sans en être tout à fait sûr. Lui-même se trouvait à l’entrée de la réserve avec sa femme et il appelait de son portable. Malgré l’incohérence des propos, le policier comprit que c’était sérieux. Il nota le numéro du portable et dit à l’homme d’attendre sur place. Puis il se rendit dans le bureau de Martinsson, qu’il avait vu passer un peu plus tôt dans le couloir. Martinsson était devant son ordinateur. Le policier rendit compte de la conversation depuis le seuil. Martinsson comprit tout de suite que ce n’était pas une plaisanterie, mais ce fut un détail qui lui noua le ventre.

— Il a parlé de trois personnes ? Trois morts ?

— C’est ce qu’il lui a semblé.

Martinsson se leva.

— J’y vais. Tu as vu Wallander ?

— Non.

Martinsson se rappela soudain que Wallander devait rendre visite à quelqu’un ce matin-là. Un banquier du nom de Sundberg. Ou peut-être Sundelius ? Il composa le numéro de son portable.

Wallander s’était rendu à pied de Mariagatan à l’adresse de Vädergränd. C’était une belle maison, qu’il avait souvent remarquée en passant. Sundelius l’accueillit, vêtu d’un costume impeccable. Ils venaient de s’installer au salon lorsque le portable bourdonna. Wallander s’excusa en remarquant le regard réprobateur de Sundelius. Il écouta attentivement. Puis il posa la question qu’avait posée Martinsson lui-même quelques instants plus tôt.

— Il a parlé de trois personnes ?

— L’information n’est pas confirmée. Mais il semblerait que oui.

Wallander eut aussitôt la sensation qu’un étau lui comprimait les tempes.

— Tu comprends ce que ça peut signifier ?

— Oui. Espérons que le type a eu des visions.

— C’est l’impression qu’il donnait ?

— D’après le policier de garde, non..

Wallander consulta la pendule au mur. Neuf heures dix.

— Passe me prendre à Vädergränd. Je suis au sept.

— Alerte maximale ?

— Il faut d’abord aller voir.

Martinsson dit qu’il arrivait tout de suite. Wallander se leva.

— Notre conversation devra malheureusement attendre.

Sundelius hocha la tête.

— Je suppose qu’il est arrivé un accident ?

— Un accident de la route. C’est difficile à prévoir lorsqu’on a rendez-vous avec quelqu’un le dimanche matin de bonne heure. Je vous rappellerai.

Sundelius le raccompagna jusqu’à la porte. Martinsson arriva presque aussitôt. Wallander monta à côté de lui et mit le gyrophare.

— J’ai réussi à joindre Hansson, dit Martinsson. Il est prêt à partir dès qu’on lui fera signe.

Il indiqua un bout de papier fixé par une pince à la boîte à gants.

— Le numéro du type qui a appelé.

— Il a un nom ?

— Leman. Max ou Mats.

Wallander composa le numéro. Martinsson conduisait vite. Une voix de femme répondit dans un grésillement. Wallander se demanda s’il avait fait le bon numéro.

— Qui est en ligne ?

— Rosemarie Leman.

— Police. On arrive.

— Dépêchez-vous. Le plus vite possible.

— Il s’est passé autre chose ? Où est votre mari ?

— En train de vomir. Dépêchez-vous.

Wallander lui demanda de décrire avec précision l’endroit où ils se trouvaient.

— Ne passez pas d’autre coup de fil. Nous aurons peut-être besoin de vous rappeler.

Il raccrocha.

— Il s’est passé quelque chose. Ça au moins, on peut en être sûrs.

Martinsson accéléra encore. Ils étaient déjà à Nybrostrand.

— Tu connais le chemin ?

Martinsson hocha la tête.

— On y allait en famille quand les enfants étaient petits.

Il se tut, comme s’il avait fait une réflexion déplacée. Wallander regarda par la vitre sans rien dire. Il ne savait pas ce qui l’attendait. Mais il redoutait le pire.

Martinsson freina à l’entrée de la réserve ; une femme courut à leur rencontre. À l’arrière-plan, un homme était assis sur une pierre, la tête entre les mains. Wallander descendit de voiture. La femme, visiblement bouleversée, criait en indiquant la réserve. Il la prit par les épaules et lui ordonna de se calmer. L’homme n’avait pas bougé. À leur approche, il leva la tête. Wallander s’accroupit devant lui.

— Que s’est-il passé ?

L’homme montra la réserve. Il avait du mal à parler.

— Ils sont couchés là-bas. Ils sont morts. Ils sont morts depuis longtemps.

Wallander jeta un regard à Martinsson. Puis il se tourna à nouveau vers l’homme.

— Vous avez dit qu’ils étaient trois ?

— Je crois.

Il restait une question. La pire.

— Avez-vous vu si c’étaient des jeunes ?

L’homme secoua la tête.

— Je ne sais pas.

— Je comprends que vous soyez bouleversé. Mais vous devez nous montrer l’endroit.

— Je n’y remettrai pas les pieds. Jamais de la vie.

— Je sais où c’est, intervint la femme.

Elle s’était placée derrière son mari et le tenait par les épaules.

— Mais vous ne les avez pas vus ?

— Nos sacs à dos sont encore là-bas. Et la couverture. Je sais où c’est.

Wallander se leva.

— Alors on y va.

Elle les précéda sur le sentier. Dans le silence, Wallander crut entendre au loin le bruit de la mer. Mais ce pouvait aussi bien être l’écho de ses propres pensées inquiètes. Ils marchaient vite. Wallander nota qu’il avait du mal à suivre. La sueur coulait sous sa chemise. De plus, il avait un besoin urgent d’uriner. Un lièvre bondit sur le sentier. Des images désordonnées se bousculaient dans sa tête. Il ne savait rien de ce qui l’attendait — sinon que ce serait un spectacle qu’il n’avait encore jamais vu. Les morts ne se ressemblaient pas plus que les vivants. Chaque individu était unique, comme dans la vie. Rien ne se répétait, rien n’était jamais pareil. Comme son inquiétude : il reconnaissait cette sensation de nœud dans l’estomac. Mais c’était toujours la première fois.

La femme ralentit. Wallander comprit qu’ils approchaient. Puis ils aperçurent la couverture et les deux sacs. Elle se retourna vers eux et indiqua le talus de l’autre côté du sentier. Sa main tremblait. Wallander passa devant Martinsson et le précéda dans la pente. Rosemarie Leman les attendait près des sacs. Wallander jeta un coup d’œil en bas. On ne voyait rien, à part d’épaisses broussailles. Il continua, Martinsson sur ses talons. Arrivés au bas du talus ils jetèrent un regard autour d’eux.

— Elle s’est peut-être trompée ? hasarda Martinsson.

Il parlait à voix basse, comme s’il craignait d’être entendu. Wallander ne répondit pas. Quelque chose avait capté son attention, mais quoi ? Soudain il comprit.

L’odeur. Il jeta un regard à Martinsson, qui n’avait pas encore réagi. Wallander commença à se frayer un chemin entre les broussailles. Il ne voyait toujours rien. Quelques grands arbres se dressaient un peu plus loin devant lui. Un court instant, l’odeur disparut. Puis elle revint, plus forte qu’avant.

— Qu’est-ce qu’on sent ?

Martinsson s’interrompit de lui-même. Wallander ne répondit pas. Il avançait très lentement.

Soudain il s’immobilisa. Martinsson sursauta. Quelque chose brillait entre les fourrés, sur sa gauche. L’odeur était à présent très forte. Martinsson et Wallander échangèrent un regard. Puis ils se couvrirent le nez et la bouche avec la main.

Wallander sentit la nausée le submerger. Il essaya de se boucher le nez et d’inspirer profondément par la bouche.

— Attends-moi, dit-il à Martinsson.

Sa voix tremblait. Puis il s’obligea à écarter les branches.

Trois jeunes gens gisaient enchevêtrés sur une grande nappe bleue. Ils étaient costumés et portaient des perruques. Tous trois avaient le front troué. Et tous trois se trouvaient dans un état de décomposition avancée.

Wallander ferma les yeux et s’agenouilla.

Après un instant, il se releva et revint vers Martinsson, les jambes flageolantes. Sans rien dire, il se mit à le pousser devant lui comme si on les poursuivait et ne s’arrêta que lorsqu’ils furent à nouveau sur le sentier.

— J’ai jamais vu ça, bégaya-t-il. C’est ignoble.

— Ce sont eux ?

— Sûrement.

Ils se turent. Wallander se rappela par la suite qu’un oiseau chantait dans un arbre proche. Il avait à la fois la sensation d’un cauchemar invraisemblable et d’une réalité terrifiante.

Par un suprême effort de volonté, il s’obligea à redevenir flic. Il trouva son portable, appela le commissariat et attendit. Enfin la voix d’Ann-Britt Höglund lui parvint.

— C’est Kurt.

— Tu ne devais pas rendre visite à un banquier ?

— On les a retrouvés. Tous les trois. Ils sont morts.

Il entendit comme un halètement à l’autre bout du fil.

— Boge et les autres ?

— Oui.

— Morts ?

— Une balle dans la tête.

— Mon Dieu.

— Écoute-moi ! Tu dois ordonner l’alerte maximale. On est dans la réserve de Hagestad. Martinsson vous attendra à la sortie de la route. Il faut que Lisa vienne. Et aussi beaucoup de monde pour dresser le périmètre de sécurité.

— Qui prévient les parents ?

Wallander fut envahi par une angoisse qu’il n’avait encore jamais éprouvée. Bien entendu, il fallait immédiatement prévenir les parents. Il fallait leur demander d’identifier leurs enfants.

Mais c’était au-dessus de ses forces.

— Ils sont morts depuis longtemps, dit-il. Tu comprends ce que ça veut dire ? Ça fait peut-être plus d’un mois…

Elle comprenait.

— Il faut que j’en parle à Lisa, dit-il. Mais nous ne pouvons pas demander aux parents de venir ici.

Elle n’ajouta rien. La conversation était terminée. Wallander resta debout, le téléphone à la main.

— Il faut que tu retournes à l’entrée de la réserve, dit-il à Martinsson, qui indiqua Rosemarie Leman.

— Et elle ?

— Note le plus important, l’heure, l’adresse, etc., et dis-leur de rentrer chez eux. Avec interdiction de parler à quiconque.

— On ne peut pas faire ça !

Wallander le dévisagea.

— Là, tout de suite, on peut faire absolument n’importe quoi.

Martinsson disparut avec Rosemarie Leman. Wallander se retrouva seul. L’oiseau chantait toujours. À quelques mètres de lui à peine, cachés par les broussailles, les cadavres de trois jeunes gens. Wallander ne s’était jamais senti aussi seul. Il s’assit sur une pierre au bord du sentier. L’oiseau s’était envolé et chantait maintenant dans un autre arbre, un peu plus loin.

On n’a pas réussi à les faire rentrer, pensa-t-il. Ils ne sont jamais partis en voyage. Ils étaient ici. Ils étaient déjà morts. Peut-être dès la nuit de la Saint-Jean. Eva Hillström avait raison depuis le début. C’est un autre qui a envoyé les cartes postales. Ils n’ont pas bougé d’ici — c’était ici, le lieu de la fête.

Il pensa à Isa Edengren. Avait-elle compris ? Était-ce pour cela qu’elle avait voulu se suicider ? Parce que ses amis étaient morts, comme elle-même l’aurait été si elle n’avait pas été malade, par hasard, ce jour-là ?

Mais, déjà, quelque chose clochait. Comment se faisait-il que personne n’eût découvert les corps ? En période de vacances, et alors qu’il s’était écoulé tant de temps ? Même dans ce coin écarté, quelqu’un aurait dû les voir. Ou sentir l’odeur.

Wallander n’y comprenait rien. Mais il n’avait plus la force de réfléchir. L’événement le paralysait. Que quelqu’un fût capable de tuer trois jeunes qui avaient décidé de se retrouver pour fêter la Saint-Jean. C’était un acte de démence atroce. Et au cœur de cette démence, ou à sa périphérie, un autre était mort lui aussi.

Svedberg. Quel était son lien avec cette histoire ? De quelle manière était-il impliqué ?

Wallander sentait croître son impuissance et son total désarroi. Il n’avait regardé ces jeunes que quelques secondes ; mais il n’avait pu s’empêcher de voir leur front transpercé. Le meurtrier savait ce qu’il faisait, et il visait bien.

Svedberg avait été le meilleur tireur de toute l’équipe d’Ystad.

L’oiseau avait disparu. De temps à autre, le vent remuait les feuilles des arbres. Puis le silence revenait.

Un excellent tireur. Wallander s’obligea à aller au bout de sa pensée. Svedberg pouvait-il être l’auteur de ce massacre ? Qu’est-ce qui l’empêchait d’envisager cette hypothèse au même titre que les autres ?

Y avait-il même une autre hypothèse possible ?

Wallander se leva et se mit à faire les cent pas. Il aurait tout donné pour parler à Rydberg, même au téléphone. Mais Rydberg était mort. Aussi mort que les trois jeunes gens.

C’est quoi, ce monde ? Où on est capable de tuer trois jeunes qui ont à peine commencé à vivre ?

Wallander s’immobilisa sur le sentier. Combien de temps aurait-il la force de continuer ? Ça ferait bientôt trente ans qu’il était dans la police. À ses débuts, à l’époque où il patrouillait dans sa ville natale de Malmö, un homme ivre lui avait donné un coup de couteau, juste à côté du cœur. Pour lui, tout avait changé du jour au lendemain. Il y a un temps pour vivre et un temps pour mourir, pensait-il souvent. La cicatrice était toujours là. Et il était vivant. Mais combien de temps encore supporterait-il son métier ? Il pensa à Per Åkesson, parti en Ouganda. Åkesson reviendrait-il un jour ?

L’espace d’un instant, Wallander éprouva une gigantesque amertume. Il avait été policier toute sa vie. Il pensait avoir contribué à protéger ses concitoyens. Mais tout avait empiré autour de lui. La violence avait augmenté, durci. La Suède était devenue un pays où les portes fermées devenaient de plus en plus nombreuses.

Parfois, il pensait à son trousseau de clés. D’année en année, le nombre de clés augmentait. De plus en plus de serrures de plus en plus de codes d’accès. Et au milieu de toutes ces clés, une nouvelle société émergeait, à laquelle il se sentait de plus en plus étranger.

Il se sentait lourd, fatigué, abattu. La part de colère et la part de tristesse étaient difficiles à démêler. Mais, au premier plan de sa conscience, il y avait une autre sensation : la peur à l’état pur.

Quelqu’un avait délibérément piétiné une scène idyllique et abattu ces trois jeunes. Quelques jours auparavant, il avait trouvé Svedberg assassiné. D’une manière ou d’une autre, ces événements étaient liés, même si le lien, demeurait secret.

Il eut soudain envie de s’enfuir. Il sentit qu’il ne pourrait plus supporter longtemps cette pression. Quelqu’un devait prendre la relève. Martinsson ou Hansson. Pour sa part, il avait brûlé ses réserves. En plus, il souffrait de diabète. Il était sur une mauvaise pente.

Puis il les entendit : les voitures au loin, se frayant un passage sur les sentiers étroits. Soudain, ils furent tous autour de lui. Il aurait tout donné pour abandonner la direction des opérations à un autre. Mais il n’avait pas le choix. Tous les visages présents lui étaient familiers — certains depuis dix ou quinze ans. Lisa Holgersson était très pâle. Wallander se demanda de quoi lui-même avait l’air. Il montra le talus.

— Ils sont là-bas. Ils ont été abattus. Ils ne sont pas encore identifiés officiellement, mais je crois pouvoir affirmer qu’il s’agit des trois jeunes disparus depuis la Saint-Jean. Nous pensions, du moins nous espérions, qu’ils voyageaient en Europe. Nous savons maintenant que tel n’était pas le cas.

Il marqua une pause avant de poursuivre.

— Ils sont peut-être là depuis la Saint-Jean. Vous comprenez tous ce que cela signifie. Il y a toutes les raisons de mettre un masque.

Il interrogea Lisa Holgersson du regard ; elle hocha la tête.

Wallander les précéda dans la pente. On n’entendait que le bruit des branches cassées et le bruissement des feuilles. Soudain, l’odeur les immobilisa. Lisa Holgersson saisit le bras de Wallander. Ils étaient arrivés. C’était toujours plus facile d’affronter le lieu d’un crime quand on était plusieurs. Seul l’un des policiers les plus jeunes se détourna pour vomir. Lisa Holgersson prit la parole d’une voix tremblante.

— Nous ne pouvons pas laisser les parents voir ça. C’est atroce.

Wallander se tourna vers le médecin. Lui aussi était très pâle.

— Pourriez-vous faire vite ? Nous voudrions emmener les corps et les arranger un peu avant que les parents les voient.

— Je ne veux pas me mêler de ça. Je vais demander à quelqu’un de l’institut de Lund de venir.

Il s’éloigna et emprunta le portable de Martinsson. Wallander se tourna vers Lisa Holgersson.

— Il y a un point que nous devons éclaircir d’emblée. D’abord Svedberg, et maintenant ces trois jeunes, ça nous fait quatre meurtres à élucider. Ça va susciter une énorme émotion, et de fortes pressions pour qu’on parvienne très vite à des résultats. En plus, on va devoir se prononcer sur le rapport qui peut exister, selon nous, entre les deux affaires. Tu comprends ce que cela implique.

— Que quelqu’un émette l’hypothèse que Svedberg les a tués ?

— Oui.

— Tu penses que c’est lui ?

La question avait fusé si vite que Wallander fut pris au dépourvu.

— Je ne sais pas. Nous n’avons pas l’ombre d’un mobile. Et il a lui-même été tué. Il nous manque un maillon de la chaîne.

— Alors ? Que devons-nous dire ?

— Quoi que nous disions, ça ne changera rien, malheureusement. La police ne peut rien contre les rumeurs.

Ann-Britt Höglund prit la parole. Wallander vit qu’elle tremblait de tout son corps.

— Autre chose, dit-elle. Eva Hillström va se répandre en accusations contre nous, parce que nous avons laissé passer tout ce temps sans rien faire.

— Elle n’a peut-être pas tort. Dans ce cas, nous devrons admettre que nous avons fait une erreur de jugement. J’en assume la responsabilité.

— Pourquoi toi ?

La question venait de Lisa Holgersson.

— Quelqu’un doit le faire. Peu importe qui.

Nyberg distribua des gants en plastique. Ils se mirent au travail. Il y avait des routines à respecter, des tâches à accomplir selon un certain ordre. Nyberg donnait des instructions au policier qui photographiait la scène. Wallander le rejoignit.

— Je veux une cassette vidéo. Toute la scène. De près et de loin.

— Ce sera fait.

— De préférence par quelqu’un qui ne tremble pas trop.

— C’est toujours plus facile de regarder la mort à travers un objectif. Mais on va quand même prévoir un pied.

Wallander rassembla ses collaborateurs les plus proches, Martinsson, Hansson et Ann-Britt Höglund. Il faillit demander où était Svedberg mais se ravisa juste à temps.

— Ils sont déguisés, commença Hansson. Et ils portent des perruques.

— XVIIIe siècle, précisa Ann-Britt Höglund. Cette fois, je suis sûre de ce que je dis.

— Cela s’est donc passé la nuit de la Saint-Jean, dit Martinsson. Il y a bientôt deux mois.

— Nous n’en savons rien, objecta Wallander. Nous ne savons même pas s’il s’agit du lieu du crime.

Il entendit lui-même à quel point c’était absurde. Mais le fait que personne n’eût découvert les cadavres en deux mois était encore plus improbable.

Wallander contourna le drap bleu, en essayant d’apercevoir le drame qui s’était noué là. Lentement, il fit abstraction de tout ce qui l’entourait.

Ils se sont réunis pour faire la fête. Au départ, ils devaient être quatre, mais la quatrième est tombée malade. Ils ont apporté deux grands paniers contenant de la nourriture, des bouteilles de vin et un magnétophone.

Wallander s’interrompit dans ses pensées et rejoignit Hansson qui parlait au téléphone. Wallander attendit.

— Les deux voitures, dit-il ensuite. Nous pensions qu’ils étaient partis en Europe en voiture. Où sont-elles ? Il a bien fallu qu’ils se transportent jusqu’ici.

Hansson promit de s’en occuper. Wallander reprit sa marche lente autour du drap bleu et des trois corps. Ils disposent la nourriture et les verres, ils mangent, ils boivent. Wallander s’agenouilla. Une bouteille vide dans l’un des paniers, deux autres dans l’herbe. Trois bouteilles vides.

Quand la mort est venue, vous aviez déjà bu trois bouteilles de vin. Vous deviez être assez ivres.

Wallander se redressa, pensif, et se tourna vers Nyberg qui passait près de lui.

— Ce serait important de déterminer si du vin a coulé sur l’herbe ou s’ils ont tout bu.

Nyberg indiqua une tache sur la nappe.

— Quelqu’un en a renversé ici. En tout cas, ce n’est pas du sang.

Wallander reprit sa marche en rond.

Vous mangez, vous buvez, vous êtes ivres. Vous avez apporté un magnétophone, vous écoutez de la musique. Quelqu’un surgit et vous tue. À ce moment-là, vous êtes allongés sur le drap, enchevêtrés, la position d’Astrid Hillström suggère qu’elle s’était endormie. Il est peut-être tard — peut-être déjà l’aube du jour de la Saint-Jean.

Wallander s’immobilisa. Son regard était tombé sur un verre de vin posé à côté d’un panier. Il s’accroupit de nouveau, fit signe au photographe d’approcher et lui demanda de prendre une photo en gros plan. Le verre était appuyé contre le panier, le pied calé par un éclat de pierre. Wallander regarda autour de lui, souleva le bord de la nappe ; aucun caillou à proximité. Qu’est-ce que cela signifiait ? Il appela Nyberg.

— Tu vois l’éclat de pierre qui soutient ce verre ? Si tu en trouves un qui y ressemble, préviens-moi.

Nyberg sortit un bloc-notes et griffonna deux mots. Wallander s’éloigna de la nappe et jeta un regard circulaire.

Vous aviez dressé votre festin au pied d’un arbre. Et vous aviez choisi un coin à l’abri des regards.

Wallander alla se placer de l’autre côté de l’arbre.

La mort a dû surgir très vite. Aucun d’entre vous n’a tenté de fuir. Vous étiez allongés sur le drap, peut-être endormis…

Wallander revint sur ses pas. Longuement, il contempla les morts.

Quelque chose clochait complètement. Il mit un moment à comprendre de quoi il s’agissait.

La scène qu’il avait sous les yeux n’était pas réelle. Quelqu’un l’avait arrangée.

# 

# 13

À la tombée de la nuit de ce dimanche 11 août, alors que les projecteurs braquaient leur lumière fantomatique sur la clairière, Wallander prit tout le monde au dépourvu en quittant brusquement les lieux. Seule Ann-Britt Höglund fut prévenue ; il l’entraîna discrètement sur le sentier déjà méconnaissable, piétiné et labouré par le passage des hommes et des véhicules, et lui demanda s’il pouvait emprunter sa voiture, puisque la sienne était restée à Mariagatan. Il ne précisa pas où il allait ; en cas de découverte décisive, ils pourraient toujours le joindre sur son portable. Il disparut le long du sentier, tandis qu’Ann-Britt Höglund retournait dans la clairière où le travail battait son plein. Les corps n’étaient plus là ; on les avait enlevés peu après quatre heures. Martinsson finit par s’apercevoir de l’absence de Wallander. Puis ce fut au tour de Hansson et de Nyberg. Elle leur dit la vérité : elle n’en savait rien. Il avait emprunté sa voiture et il était parti.

En réalité, sa disparition n’avait rien d’étrange. Après toutes ces heures passées autour du drap bleu aux restes macabres, il en avait eu assez. Besoin de distance pour réfléchir. En dernière analyse, c’était lui le responsable des enquêtes. Ou fallait-il dire de l’enquête, au singulier, puisqu’il était d’ores et déjà convaincu que tout était lié : les trois jeunes, Svedberg, le télescope, tout. Au moment où l’on avait emporté les corps, il se sentait recru de fatigue et d’angoisse. Il s’était obligé à continuer encore quelques heures pour tenter de se représenter une fois de plus ce qui avait pu se produire à cet endroit. Ensuite, le besoin de disparaître était devenu trop fort. Il savait où il voulait se rendre. Ce n’était pas une fuite. Même dans les pires moments de fatigue et d’abattement, il perdait très rarement sa boussole intérieure. Il marchait vite, sur le sentier envahi par le crépuscule. Il voulait obtenir confirmation de quelque chose. Il était pressé. Quelques journalistes l’attendaient à l’entrée de la réserve. La rumeur d’un accident s’était vite répandue.

Wallander leva la main pour prévenir leurs questions. Il y aurait une conférence de presse le lendemain. Pour l’instant, la police n’avait rien à dire. Pour des raisons techniques liées à l’enquête, et peut-être aussi pour d’autres raisons dont il ne pouvait pas parler. Cette dernière affirmation était cousue de fil blanc ; mais, sur le moment, cela lui était parfaitement égal. La seule chose qui comptait, c’était de retrouver celui ou ceux qui avaient tué les trois jeunes gens. S’il s’avérait que Svedberg était impliqué, il n’y pouvait rien. Il fallait conduire l’enquête dans la bonne direction. Dans l’immédiat, il se moquait de savoir à quoi ressemblait la vérité, pourvu qu’il la trouve.

Avant de s’engager sur la route d’Ystad, il s’arrêta pour vérifier qu’aucun des journalistes ne l’avait suivi.

Une fois en ville, il prit la direction de Lilla Norregatan et s’arrêta devant l’immeuble de Svedberg. La bétonnière était toujours là. Les clés de Svedberg se trouvaient dans l’une de ses poches depuis le jour où Nyberg les lui avait données. L’avertissement de la police barrait toujours la porte. Wallander détacha le ruban adhésif masquant le trou de la serrure et ouvrit. Comme la première fois, il s’immobilisa dans l’entrée et écouta. L’air était lourd et confiné. Il alla à la cuisine et ouvrit la fenêtre. Puis il but un verre d’eau, debout devant l’évier. Se rappela au même moment qu’il avait rendez-vous le lendemain lundi chez le docteur Göransson. Il n’aurait pas le temps d’y aller. D’ailleurs, rien n’avait changé depuis le diagnostic. Il mangeait aussi mal et faisait aussi peu d’exercice. Vu les circonstances, tout devait attendre, y compris sa santé.

Le séjour baignait dans la lueur des lampadaires de la rue. Wallander s’attarda un instant dans cette ambiance crépusculaire. Il avait besoin de réfléchir, c’était pour cela qu’il avait quitté les autres. Mais il lui était aussi venu une pensée nouvelle, au cours de la matinée. Ils avaient parlé d’une éventuelle implication de Svedberg, effleuré la pensée insoutenable qu’il pouvait être l’auteur de ce crime. Mais il existait une tout autre possibilité, qui était au fond la plus plausible. Svedberg avait mené une enquête personnelle dans le plus grand secret. Il avait consacré une grande partie de ses vacances à suivre les jeunes disparus à la trace. Peut-être avait-il quelque secret à cacher. Mais on pouvait aussi envisager le contraire : qu’il était sur une piste. Il soupçonnait que Boge, Norman et Hillström n’étaient pas partis en voyage et devinait qu’il leur était arrivé quelque chose. Puis il avait croisé la route d’un inconnu. Un soir, ou une nuit, il avait lui-même été tué. Cela n’expliquait pas son silence. Pourquoi aurait-il gardé ses soupçons pour lui ? Il avait peut-être ses raisons.

Le fauteuil renversé gisait encore à terre. Sans allumer dans la pièce, Wallander alla s’asseoir à l’extrémité du canapé. Les événements de la journée défilaient dans sa tête comme une série de diapositives. Très vite, moins d’une heure après la découverte des corps, il avait acquis la conviction que quelque chose clochait. Ce sentiment s’était renforcé après l’examen préliminaire des corps par le médecin légiste de Lund. Celui-ci ne pouvait affirmer combien de temps s’était écoulé depuis les meurtres. Mais cinquante jours, c’était impossible, avait-il dit. Wallander avait tout de suite pensé que cela leur donnait l’alternative suivante : soit les coups de feu avaient été tirés à une date postérieure à la nuit de la Saint-Jean, soit les corps avaient été entreposés ailleurs, dans un endroit où ils se conservaient mieux qu’à l’air libre. Le lieu de la découverte n’était pas nécessairement le lieu du crime. Mais il était encore plus difficile d’imaginer qu’on les ait tués avant de transporter les corps ailleurs pour ensuite les replacer au même endroit. Hansson avait avancé l’hypothèse qu’ils étaient peut-être bel et bien partis en voyage, mais qu’ils étaient rentrés plus tôt que prévu, sans prévenir leurs parents ni leurs amis.

C’était possible. Pas plausible, mais possible. Il ne voulait rien exclure. Il faisait ses propres observations et écoutait les commentaires des autres, avec le sentiment de s’enfoncer dans un banc de brouillard.

La chaude journée d’août s’était traînée, interminable. Ils avaient cherché refuge dans la routine, l’efficacité professionnelle. Avec minutie, ils avaient exploré les lieux. Wallander observait ses collègues choqués et découragés qui vaquaient en silence, faisant ce qu’on attendait d’eux, et il se demanda si chacun, à sa manière, n’avait pas regretté au moins une fois au cours de cette journée d’avoir choisi ce métier. Régulièrement, ils faisaient des pauses et s’éloignaient un peu. Quelques tables et chaises de camping avaient été disposées sur le sentier. Ils s’y rendaient pour boire du café — de plus en plus froid, à force d’ouvrir les Thermos. Mais Wallander ne vit personne manger quoi que ce soit de toute la journée.

Ce qui l’impressionnait le plus, cependant, c’était la résistance de Nyberg. Avec une obstination boudeuse, celui-ci avait sans relâche fouillé les restes de nourriture pourris et puants, donné des directives au photographe et au policier chargé de la caméra vidéo, rangé des objets dans des sacs en plastique et noté le lieu de toutes ses trouvailles sur des cartes compliquées. Wallander savait que Nyberg haïssait le responsable de cette scène de cauchemar où il était à présent contraint de farfouiller. Il savait aussi que nul n’aurait pu faire ce travail mieux que Nyberg. À un moment donné, il découvrit que Martinsson était à bout. Il le prit à part et lui dit de rentrer chez lui, ou au moins de se reposer ; il pouvait s’allonger un moment dans la voiture des techniciens, dit-il. Mais Martinsson secoua la tête sans rien dire avant de retourner auprès de la nappe bleue. Des maîtres-chiens étaient arrivés d’Ystad, parmi lesquels Edmundsson. Les chiens avaient flairé plusieurs pistes : des restes d’excréments derrière un buisson, des canettes de bière, des détritus. Tout fut rassemblé et reporté sur les cartes de Nyberg. À un autre endroit, sous un arbre un peu à l’écart, Kall, la chienne d’Edmundsson, leur avait signalé quelque chose. Mais ils ne trouvèrent rien. Plusieurs fois au cours de la journée, Wallander était retourné au pied de cet arbre — un endroit idéal, constata-t-il rapidement, pour observer la fête sans être vu. Un frisson involontaire le parcourut. Le meurtrier s’était-il tenu là avant lui ? Qu’avait-il vu ?

Peu après midi, Nyberg attira l’attention de Wallander sur le magnétophone renversé près de la nappe. Dans l’un des paniers, ils avaient trouvé un certain nombre de cassettes. Le silence se fit lorsque Wallander appuya sur le bouton et qu’une voix de basse s’éleva. Tout le monde reconnut la musique : Fred Åkerström chantant l’une des Épîtres de Fredman. Wallander jeta un regard à Ann-Britt Höglund.

Elle ne s’était pas trompée. La fête se déroulait bien au temps de Bellman.

Une voiture passa dans la rue. Un bruit de télévision, peut-être chez le voisin du dessous. Il alla à la cuisine et but un autre verre d’eau. Puis il s’assit à la table. Il n’avait toujours pas allumé dans l’appartement.

Au cours de l’après-midi, il avait eu une conversation approfondie avec Lisa Holgersson. Les parents devaient être avertis dès que les corps seraient en route vers l’institut de Lund. Il lui proposa de l’accompagner, mais elle souhaita s’en charger elle-même. Elle paraissait très déterminée. Il n’insista pas mais lui conseilla de s’assurer de la présence d’un médecin. Et d’un prêtre.

— Ça va être terrible, conclut-il. Pire que tout ce que tu peux imaginer.

Wallander se leva, alla dans le bureau, regarda autour de lui. Puis il s’assit. Des images traversaient cette enquête. Les trois cartes postales dont Eva Hillström s’était d’emblée méfiée. Wallander avait douté, tout le monde avait douté. Personne n’écrit de fausses cartes postales. Maintenant sa fille était morte. Quelqu’un avait écrit ces cartes. Quelqu’un avait voyagé, envoyé de fausses cartes postales de Hambourg, de Paris, de Vienne, quelqu’un avait délibérément créé une fausse piste. Mais pourquoi ? Même s’ils n’avaient pas été tués la nuit de la Saint-Jean, les trois jeunes étaient sûrement déjà morts au moment de l’envoi de la dernière carte, de Vienne. Pourquoi cette fausse piste ?

Wallander contemplait fixement la pénombre. J’ai peur, pensa-t-il. Je n’ai jamais cru à l’existence du mal. Il n’y a pas de gens mauvais, de brutalité inscrite dans les gènes. En revanche, il y a des circonstances mauvaises. Le mal n’existe pas. Mais cet acte-ci semble renvoyer à autre chose — comment décrire cela ? Un cerveau enténébré ?

Il pensa à Svedberg. Se pouvait-il qu’il ait voyagé en Europe pour déposer des cartes postales dans différentes boîtes aux lettres ? Invraisemblable, mais pas impossible. Il fallait dresser un emploi du temps de ses vacances, savoir à quelles dates il s’était trouvé en Suède à coup sûr. Mais combien de temps fallait-il pour se rendre en avion à Paris ou à Vienne et pour en revenir ? L’invraisemblable arrive, pensa Wallander. Et Svedberg était un tireur remarquable.

La question était de savoir s’il était aussi un être humain dément.

Il prit l’agenda de Svedberg sur le bureau et le feuilleta une nouvelle fois. Il y avait ces annotations récurrentes, le nom « Adamsson ». Était-ce le nom de la femme au portrait, celle que Sture Björklund appelait Louise ? Louise Adamsson. Il retourna à la cuisine et feuilleta l’annuaire. Aucune Louise Adamsson. Elle pouvait être mariée. Elle pouvait se cacher derrière quelqu’un d’autre qui portait ce nom. Il retourna dans le bureau et se rassit. Il demanderait à Martinsson de vérifier à quoi Svedberg avait consacré les jours où le nom d’Adamsson figurait dans son agenda.

Il changea de position dans le fauteuil. Extrêmement confortable — beaucoup plus que ceux du commissariat. Puis il se releva. Pas question de s’endormir. Il alla dans la chambre à coucher et alluma le plafonnier. Il ouvrit la penderie, fouilla parmi les vêtements de Svedberg. Rien n’attira son attention.

Il éteignit et retourna dans le séjour. Quelqu’un s’était tenu là, un fusil de chasse à la main. Un coup de feu était parti, visant Svedberg à la tête. Le fusil avait été abandonné. Était-ce le début ou la fin d’un enchaînement ? Ou y avait-il une suite ?

Wallander recula devant cette idée — que quelqu’un, peut-être, était tapi là, dehors, avec l’intention de poursuivre ce massacre aberrant.

Tout se dérobait. Il cherchait désespérément une prise et ne la trouvait pas. Il se plaça à l’endroit où ils avaient retrouvé le fusil. Imagina Svedberg assis dans le fauteuil. Ou en train de se lever. La bétonnière fonctionne et fait un bruit assourdissant. Deux coups de feu, Svedberg meurt avant même que son corps ait heurté le sol.

Mais il n’entendait rien, aucun bruit de voix, aucune dispute. Seulement la sécheresse des détonations. Il changea de place, se mit à côté du fauteuil renversé. Tu laisses entrer quelqu’un que tu connais, dont tu n’as pas peur. Ou qui possède sa propre clé, ou un crochet de serrurier. Pas de pied-de-biche, aucune trace d’effraction. Il a un fusil de chasse. Si c’est un homme. Ou alors, il y a déjà un fusil dans l’appartement — bien que tu n’aies pas d’autorisation de port d’arme. Un fusil chargé, en plus. Dont cette personne connaît l’existence. Les questions sont innombrables. Mais, enfin de compte, elles se résument à un simple « qui » et à un simple « pourquoi ». Un seul qui. Et un seul pourquoi.

Il retourna à la cuisine, s’assit à la table et appela l’hôpital. Il eut de la chance, le médecin auquel il avait parlé auparavant était de garde.

— Isa Edengren va bien. Elle sort demain ou après-demain.

— Que dit-elle ?

— Pas grand-chose. Mais, à mon avis, elle est assez contente que vous l’ayez trouvée.

— Vous lui avez dit que c’était moi ?

— Pourquoi le lui aurait-on caché ?

— Comment a-t-elle réagi ?

— Je ne comprends pas la question.

— Au fait qu’un policier soit venu chez elle pour l’interroger.

— Je ne sais pas.

— Je veux lui parler le plus vite possible.

— Demain si vous voulez.

— Ce soir de préférence. J’ai aussi besoin de vous voir.

— On dirait que c’est urgent.

— Oui.

— Je m’apprêtais à rentrer chez moi. Personnellement, je préférerais qu’on attende demain.

— Personnellement, répliqua Wallander, je préférerais ne jamais avoir cette conversation. Je dois vous demander de rester. Je serai là dans dix minutes.

— Il s’est passé quelque chose ?

— Oui. Et ce n’est rien de le dire.

Wallander but encore un verre d’eau. Puis il quitta l’appartement et prit la route de l’hôpital. Il faisait encore chaud, le vent était léger.

Le médecin l’attendait dans le couloir du service. Ils entrèrent dans un bureau désert ; Wallander ferma la porte. Sur le chemin de l’hôpital, il avait décidé d’aller droit au but. Il informa le médecin de la découverte des corps dans la réserve, en ajoutant que les trois jeunes avaient été assassinés et qu’Isa Edengren aurait dû être parmi eux. Il omit seulement le détail du déguisement et des perruques. Le médecin l’écoutait, incrédule.

— Quand j’étais étudiant, dit-il enfin, j’ai envisagé un moment de me spécialiser en médecine légale. À vous entendre, je suis content de ne pas l’avoir fait.

— Vous avez raison. C’était horrible.

Le médecin se leva.

— Je suppose que vous voulez la voir tout de suite ?

— Encore une chose. Tout ce que je viens de vous dire est strictement confidentiel.

— Vous oubliez le secret médical.

— Ça vaut aussi dans la police. Mais on est toujours étonné par le nombre des fuites.

Ils sortirent dans le couloir.

— Je vais voir si elle est réveillée.

Wallander attendit. Il n’aimait pas les hôpitaux. Il était pressé de repartir.

En même temps, il lui vint une idée. Göransson avait mentionné des méthodes simples pour mesurer le taux de sucre dans le sang. Le médecin reparut.

— Vous pouvez y aller, elle est réveillée.

— Juste une question : pourriez-vous mesurer mon taux de sucre dans le sang ?

Le médecin le considéra avec surprise.

— Pourquoi ?

— Je devais le faire demain chez un collègue à vous, mais je n’aurai pas le temps d’y aller.

— Vous êtes diabétique ?

— Non. J’ai un taux de sucre trop élevé.

— Alors vous êtes diabétique.

— Pourriez-vous mesurer mon taux, oui ou non ? Je n’ai pas ma carte d’assuré. Mais on peut peut-être faire une exception.

Une infirmière s’approchait dans le couloir. Le médecin se tourna vers elle.

— Est-ce qu’on a un lecteur de glycémie ?

— Bien sûr.

Wallander vit au clip fixé à sa blouse qu’elle s’appelait Brundin.

— Pourriez-vous doser la glycémie de ce monsieur ? Ensuite il doit parler à Edengren.

Elle lui piqua le bout du doigt, fit tomber une goutte de sang sur une bande de papier et l’introduisit dans une machine qui ressemblait à un lecteur de disques compacts.

— 1,5, dit-elle. C’est un peu trop élevé.

— Un peu trop élevé ? Bon, c’était tout ce que je voulais savoir.

Elle le scruta du regard, mais d’un air plutôt aimable.

— Je crois que vous avez un petit problème de poids.

Wallander acquiesça. Il se sentait honteux, comme un enfant pris sur le fait.

Puis il se rendit dans la chambre d’Isa Edengren. Il s’attendait à la trouver au lit, mais non, elle était assise dans un fauteuil, une couverture remontée jusqu’au menton. Seule la lampe de chevet éclairait la pièce. Wallander avait du mal à distinguer ses traits. En approchant, il aperçut ses yeux. Elle le fixait avec une expression qui ressemblait à de la peur. Il lui tendit la main et se présenta. Puis il s’assit sur un tabouret près d’elle.

Elle ne sait toujours pas ce qui s’est passé, pensa-t-il. Ou bien s’en doute-t-elle ? A-t-elle attendu d’en avoir confirmation, jusqu’au moment où elle n’a plus eu la force d’attendre ?

Il approcha le tabouret. Elle ne le quittait pas du regard. En entrant dans la chambre, il avait pensé à Linda. Elle aussi avait tenté de se suicider, alors qu’elle avait à peine quinze ans. Après coup, Wallander avait songé que c’était l’une des raisons pour lesquelles Mona avait demandé le divorce. Au fond, c’était un événement qu’il n’avait jamais vraiment compris. Il en avait parlé avec Linda directement, plusieurs fois même au cours des dernières années, mais quelque chose lui échappait toujours. Le fait de parler maintenant à cette autre fille l’aiderait-il à comprendre ?

— C’est moi qui t’ai trouvée, commença-t-il. Tu le sais déjà. Mais tu ignores sans doute ce que je faisais à Skårby. Pourquoi j’ai fait le tour de la maison fermée, pourquoi je suis entré dans le pavillon où tu dormais.

Il marqua une pause pour lui donner la possibilité de répondre. Mais elle continua de le dévisager en silence.

— Tu aurais dû participer à une fête, la nuit de la Saint-Jean, poursuivit-il. Avec Martin, Astrid et Lena. Finalement, tu es tombée malade, l’estomac, et tu es restée à la maison. C’est cela ?

Elle ne réagissait toujours pas. Soudain, Wallander ne sut plus quoi dire. Comment allait-il lui annoncer la nouvelle ? D’un autre côté, elle pourrait la lire dans les journaux dès le lendemain. Le choc était inévitable, quoi qu’il fasse. J’aurais dû emmener Ann-Britt, pensa-t-il, elle se serait mieux débrouillée que moi. Il s’obligea à poursuivre.

— Ensuite, la mère d’Astrid a reçu les cartes postales signées par les trois, ou seulement par Astrid. De Hambourg, Paris et Vienne. Aviez-vous convenu de faire ce voyage ? De partir dans le plus grand secret après la fête ?

Lorsqu’elle prit la parole, ce fut d’une voix si basse que Wallander dut faire un effort pour saisir ses paroles.

— Non. Nous n’avions rien décidé.

Wallander sentit sa gorge se serrer. Sa voix semblait terriblement fragile, prête à se briser d’un instant à l’autre.

Il pensait à ce qu’il allait lui apprendre maintenant. Que son mal de ventre lui avait sauvé la vie.

S’il avait pu, Wallander aurait téléphoné au médecin à qui il venait de parler pour lui demander conseil. Mais quelque chose l’en empêchait, le poussait dans une autre direction.

— Parle-moi de cette fête, dit-il.

— Pourquoi ?

Il fut surpris. Comment une voix aussi frêle pouvait-elle être aussi ferme ? En même temps, elle n’était pas vraiment hostile. Les réponses dépendraient entièrement de la manière dont il poserait ses questions.

— Parce que je m’interroge. Parce que la maman d’Astrid est inquiète.

— C’était une fête normale.

— Mais vous deviez vous déguiser. Comme au temps de Bellman.

Elle ne pouvait pas savoir d’où il tenait cette information. Et il y avait un risque : elle pouvait se fermer. D’un autre côté, il serait peut-être impossible de lui parler tout à l’heure, une fois qu’elle aurait appris la mort de ses amis.

— Il nous arrivait de le faire. De nous déguiser.

— Pourquoi ?

— C’était un truc en plus.

— Changer d’époque comme il vous plaisait ?

— Oui.

— Vous choisissiez toujours l’époque de Bellman ?

— Nous ne nous répétions jamais, dit-elle avec une nuance de mépris.

— Pourquoi ?

Elle ne répondit pas. Wallander comprit aussitôt que c’était important. Il essaya de la prendre par un autre biais.

— Sait-on comment les gens étaient habillés au XIIe siècle ?

— Oui. Mais nous n’avons jamais abordé cette période.

— Comment choisissiez-vous vos périodes ?

Elle ne répondit pas davantage. Wallander devina pour la première fois qu’il y avait une cohérence dans les questions auxquelles elle refusait de répondre.

— Raconte-moi ce qui s’est passé la veille de la Saint-Jean.

— Je suis tombée malade.

— Ça a dû arriver brusquement.

— C’est le cas, en général, avec les diarrhées.

— Que s’est-il passé ?

— Martin est passé me prendre. J’ai dit que je ne pouvais pas venir.

— Comment a-t-il réagi ?

— Comme convenu.

— C’est-à-dire ?

— Il m’a demandé si c’était vrai. Comme convenu.

Wallander ne comprenait pas.

— Que veux-tu dire ?

— Soit on dit la vérité, soit on ment. Si on ment, on est exclu.

Wallander réfléchit. Elle ne veut pas me dire pour quelle raison ils ne se répètent pas, ni comment ils choisissent leurs différentes époques. Puis elle affirme qu’on peut être exclu si on ment. Exclu de quoi ?

— Vous preniez donc votre amitié très au sérieux ? Un mensonge suffisait pour être exclu ?

Elle parut sincèrement surprise.

— Ce serait quoi, sinon, l’amitié ?

Il hocha la tête.

— Naturellement, elle se fonde sur la confiance.

— Sur quoi d’autre pourrait-elle se fonder ?

— Je ne sais pas. L’amour peut-être.

Elle rajusta la couverture autour de son cou.

— Qu’as-tu pensé en t’apercevant qu’ils étaient partis en voyage en Europe ? Sans te prévenir ?

Elle le regarda longuement avant d’ouvrir la bouche.

— J’ai déjà répondu à cette question.

Wallander mit un moment à comprendre.

— Tu veux dire que le policier qui t’a rendu visite cet été t’a posé la même question ?

— Oui.

— Te souviens-tu du jour où il t’a rendu visite ?

— Le 1er ou le 2 juillet.

— Que t’a-t-il demandé d’autre ?

Elle se pencha soudain vers lui, si brusquement qu’il tressaillit.

— Je sais qu’il est mort. Svedberg. C’est pour me dire ça que vous êtes venu ?

— Pas exactement. Mais j’aimerais savoir ce qu’il t’a demandé d’autre.

— Rien.

Wallander fronça les sourcils.

— Il a bien dû te demander autre chose ?

— Non. J’ai la bande.

Wallander mit un moment à comprendre.

— Tu as enregistré ta conversation avec Svedberg sur cassette ?

— En secret. C’est une habitude chez moi. J’enregistre les gens à leur insu.

— Et c’est ce que tu as fait avec Svedberg ?

— Oui.

— Où est cette cassette ?

— Dans le pavillon. Il y a un ange bleu sur la boîte.

— Un ange bleu ?

— Je les fabrique moi-même.

Wallander hocha la tête.

— Est-ce que ça t’ennuie si je demande à quelqu’un d’aller chercher cette cassette ?

— Pourquoi ça m’ennuierait ?

Wallander appela le commissariat et ordonna à l’un des policiers de garde d’envoyer une patrouille récupérer la cassette. Et le baladeur qu’il se rappelait avoir vu sur la table à côté du canapé.

— Un ange bleu ? dit le policier perplexe.

— Sur la boîte. Et c’est très urgent.

L’attente dura exactement vingt-neuf minutes. Pendant ce temps, Isa Edengren avait passé plus d’un quart d’heure aux toilettes. Lorsqu’elle revint, Wallander découvrit avec surprise qu’elle s’était lavé les cheveux. L’idée l’effleura qu’il aurait peut-être dû s’inquiéter à l’idée d’une nouvelle tentative de suicide.

Le policier entra dans la chambre avec la cassette et le baladeur. Elle hocha la tête. C’était bien celle-là. Elle mit le casque et chercha le début de la conversation.

— C’est là.

Elle tendait le casque à Wallander.

La voix de Svedberg l’atteignit très brutalement ; il tressaillit, comme si on l’avait frappé. Puis il entendit Svedberg s’éclaircir la voix et poser sa question. La réponse d’Isa Edengren disparut dans des grésillements. Il rembobina la cassette et écouta une nouvelle fois ; il ne s’était pas trompé. Elle avait dit vrai, et pourtant non. Svedberg posait en effet la même question. Mais pas tout à fait. Il y avait une différence décisive.

— Qu’as-tu pensé en comprenant qu’ils étaient partis en voyage en Europe ? Sans te prévenir ?

C’était la question de Wallander. Svedberg en ajoutait une deuxième, qui en changeait radicalement le sens. Wallander écouta une nouvelle fois la voix familière.

— Penses-tu vraiment qu’ils soient partis ?

Isa n’avait pas répondu à cette question. Wallander enleva le casque.

Svedberg savait, pensa-t-il.

Dès le 1er ou le 2 juillet.

Ils n’étaient pas partis en voyage.

# 

# 14

Ils avaient poursuivi l’entretien, le baladeur posé sur la table à côté de la boîte décorée d’un ange bleu qui renfermait les dernières traces de la voix de Svedberg. Wallander continua de poser des questions, bien qu’il eût du mal à se concentrer, tourmenté par la décision qu’il lui faudrait bientôt prendre. Qui allait annoncer à Isa Edengren ce qui était arrivé à ses amis ? Qui ? Et quand ? Wallander avait le sentiment confus de l’avoir déjà trahie. N’aurait-il pas dû lui apprendre la vérité d’emblée ? Il était vingt et une heures passées, il n’avait plus de questions à lui poser, et il ne restait rien d’autre à dire. Il s’excusa sous le prétexte d’aller chercher un café. Dans le couloir, il appela Martinsson, qui lui apprit que les policiers commençaient à revenir à Ystad. Il ne resterait bientôt plus sur place que les techniciens et les responsables du périmètre de sécurité. Nyberg et ses hommes poursuivraient sans doute leur travail jusqu’au matin. Wallander lui expliqua où il se trouvait et demanda à parler à Ann-Britt. En entendant sa voix, il lui dit sans détour qu’il avait besoin d’elle.

— Je dois apprendre la nouvelle à Isa Edengren, et je ne sais pas comment elle va réagir.

— D’un autre côté, elle est déjà à l’hôpital. Que pourrait-il lui arriver ?

Cette réponse le surprit. Elle lui paraissait froide. Puis il comprit qu’Ann-Britt se protégeait. Rien ne pouvait être pire que l’endroit sinistre qu’elle avait eu sous les yeux tout au long de cette journée.

— Je préférerais malgré tout que tu viennes. Je ne veux pas être seul. Elle vient de faire une tentative de suicide.

Après avoir raccroché, il partit à la recherche de l’infirmière qui avait mesuré son taux de sucre. Elle lui donna sans difficulté le nom du médecin et son numéro de téléphone privé. Il en profita pour l’interroger sur Isa Edengren.

— Parmi les candidats au suicide, on trouve beaucoup de gens d’une force surprenante. J’ai l’impression qu’Isa Edengren en fait partie.

Était-il possible d’avoir un café ? Elle lui indiqua la machine du rez-de-chaussée.

Wallander composa le numéro du docteur. Un enfant répondit, puis une femme, enfin le mari.

— J’ai mal jugé la situation, reconnut Wallander. En fait, il faut lui dire la vérité dès ce soir. Sinon elle l’apprendra demain, d’une manière qu’on ne pourra pas contrôler. Mais comment va-t-elle réagir ?

Le médecin comprit et s’engagea à venir tout de suite. Wallander partit en quête de la machine à café. Lorsqu’il la trouva enfin, il constata qu’il n’avait pas de monnaie. Un vieil homme approchait à pas minuscules en poussant son déambulateur. Wallander lui demanda avec prudence s’il pouvait lui changer son billet. L’autre secoua la tête et lui donna les pièces nécessaires. Wallander resta planté là, son billet de banque à la main.

— Je vais bientôt mourir, dit l’homme. Dans trois semaines à peu près. À quoi me sert l’argent ?

Il s’éloigna lentement dans le couloir ; il donnait l’impression d’être d’excellente humeur. Très étonné, Wallander le suivit du regard. Puis il se trompa de bouton et la machine lui servit un gobelet de café au lait. Il n’en buvait pour ainsi dire jamais. Il reprit l’ascenseur. Ann-Britt Höglund venait d’arriver. Teint pâle, yeux cernés, elle lui apprit qu’on n’avait pas trouvé d’indices décisifs sur le lieu du crime. L’épuisement était perceptible dans sa voix. Nous sommes tous épuisés, pensa-t-il — avant même d’avoir entamé la surface de ce cauchemar.

Il lui résuma sa conversation avec Isa Edengren. Elle haussa les sourcils lorsqu’il mentionna la voix enregistrée de Svedberg. Il lui livra aussi sans ambages la seule conclusion plausible selon lui : Svedberg savait, ou du moins soupçonnait, que les trois jeunes n’étaient jamais partis en voyage.

— Comment pouvait-il le savoir ? À moins de se trouver au cœur des événements…

— Ça nous apprend surtout autre chose. D’une manière ou d’une autre, c’est vrai, il devait être au cœur des événements. Mais il ne savait pas tout. Autrement, il n’aurait pas eu besoin d’interroger Isa Edengren.

— Ça laisse entendre que ce n’est pas Svedberg qui les a tués. De toute manière, personne n’envisageait sérieusement cette hypothèse.

— Moi, il m’est arrivé de l’envisager. Maintenant, c’est différent. Je crois qu’on peut risquer un pas de plus. Quelques jours après la Saint-Jean, Svedberg commence à poser des questions qui indiquent qu’il sait quelque chose. Quoi donc ?

— Qu’ils sont déjà morts ?

— Pas nécessairement. Ce qu’il sait avec certitude, c’est ce que nous savions avant de retrouver les corps.

— Mais que redoute-t-il ?

— Voilà la question décisive. D’où vient l’inquiétude de Svedberg ? Ou sa peur ? Ou son soupçon ?

— Il saurait quelque fait que nous ignorons ?

— Un fait, en tout cas, éveille sa suspicion. Ce n’est peut-être qu’un pressentiment, nous n’en savons rien. Mais il ne nous en parle pas. Il veut éclaircir le fait lui-même. Il part en congé et commence sa propre enquête. Il se montre énergique et minutieux.

— Alors ? Que savait-il ?

— C’est cela que nous devons découvrir. C’est capital.

— Mais ça n’explique pas pourquoi il a été tué à son tour.

— Pas davantage pourquoi il nous a tenus à l’écart.

Elle fronça les sourcils.

— Pourquoi cache-t-on quelque chose ?

— Parce qu’on ne veut pas que l’information circule. Ou alors parce qu’on ne veut pas être découvert.

— Il peut y avoir un intermédiaire.

— J’y ai pensé. Il peut y avoir une ou plusieurs personnes entre Svedberg et ces événements.

— La femme prénommée Louise ?

— Peut-être. Nous n’en savons rien.

Une porte claqua au bout du couloir. Le médecin apparut. Ils ne pouvaient plus repousser l’échéance. Wallander ouvrit la porte. Isa Edengren n’avait pas bougé. Il entra seul dans la chambre.

— Je dois t’annoncer une nouvelle. (Il s’assit auprès d’elle.) Une nouvelle très douloureuse. C’est pourquoi j’ai demandé à ton médecin de venir. Et aussi à une de mes collègues qui s’appelle Ann-Britt.

Il la vit prendre peur. Mais il n’était plus possible de revenir en arrière. Les deux autres entrèrent. Wallander lui apprit la vérité. Ses trois amis avaient été retrouvés. Ils étaient morts. Quelqu’un les avait tués.

Il se tut. La réaction, il le savait, pouvait venir tout de suite. Elle pouvait aussi tarder.

— Nous voulions te le dire maintenant. Pour t’éviter d’apprendre la nouvelle par les journaux.

Elle ne réagit pas.

— Je sais que c’est difficile. Mais je dois tout de même te poser la question : Peux-tu imaginer qui a fait ça ?

— Non.

Sa voix était très faible. Cependant la réponse était claire. Il poursuivit.

— Quelqu’un était-il au courant de l’endroit où devait se dérouler la fête ?

— Nous ne parlions jamais de nos fêtes aux personnes extérieures au groupe.

Une pensée fugitive traversa l’esprit de Wallander. On aurait dit qu’elle formulait un extrait de règlement. C’était peut-être le cas.

— Personne n’était au courant, en dehors de toi ?

— Personne.

— Tu n’as pas participé à la fête puisque tu es tombée malade. Mais savais-tu où elle devait avoir lieu ?

— Dans la réserve.

— Et vous deviez vous déguiser ?

— Oui.

— Personne d’autre n’était au courant ? Tous les préparatifs avaient eu lieu en secret ?

— Oui.

— Pourquoi ce secret ?

Elle ne répondit pas. À nouveau le territoire défendu, pensa Wallander, les questions auxquelles elle refuse de répondre. En même temps, il sentit qu’elle disait la vérité. Personne n’était au courant de l’endroit où devait se dérouler la fête.

Il n’avait plus de questions.

— Nous allons partir, dit-il. Si tu penses à quelque chose, le personnel sait où me joindre. Je veux aussi que tu saches que j’ai parlé à ta maman.

Elle tressaillit.

— Pourquoi ? Qu’est-ce qu’elle a à voir avec moi ?

Sa voix était devenue aiguë. Wallander était très mal à l’aise.

— Je n’avais pas le choix. Tu étais dans le coma quand je t’ai trouvée. Dans ces cas-là, on prévient les proches.

Elle faillit ajouter quelques mots, peut-être une simple protestation, mais elle se ravisa. Puis elle fondit en larmes. Le médecin leur fit signe de sortir. Dans le couloir, Wallander remarqua qu’il était en sueur.

— À chaque fois, c’est pire. Je crois que je n’y arriverai plus très longtemps.

Ils quittèrent l’hôpital. La soirée était tiède. Wallander tendit ses clés de voiture à Ann-Britt.

— Tu as dîné ?

Il fit non de la tête.

Elle s’arrêta devant le kiosque à saucisses de la route de Malmö où Wallander avait mangé la veille ou l’avant-veille. Ils attendirent patiemment et en silence que les derniers membres d’une équipe d’athlètes de Vadstena passent leur commande. Puis ils mangèrent dans la voiture. Wallander était affamé. Pourtant, la nourriture ne lui faisait pas envie.

Après avoir fini, ils s’attardèrent un moment.

— Demain tout sera rendu public, dit-elle. Que va-t-il se passer alors ?

— Dans le meilleur des cas, nous obtiendrons des informations utiles. Dans le pire des cas, on nous accusera d’incompétence.

— Tu penses à Eva Hillström ?

— Je ne sais pas. Mais quatre personnes ont été abattues. Avec deux armes différentes.

— Qu’est-ce que tu vois ? Quel genre de meurtrier cherchons-nous ?

Wallander réfléchit avant de répondre.

— Tuer un autre être humain implique toujours une forme de folie. Une perte de contrôle. Mais il y a aussi une préméditation à l’œuvre dans tout ceci. J’imagine qu’on y réfléchit à deux fois avant de tuer un policier. Je pense aussi à ce qu’a dit Isa Edengren à l’hôpital. Personne ne savait où devait se dérouler la fête. Or, d’après moi, quelqu’un était informé. Je refuse de croire à une simple coïncidence.

— Nous cherchons donc quelqu’un qui aurait eu connaissance d’une fête préparée dans le plus grand secret.

— Quelqu’un dont Svedberg avait deviné l’identité.

La conversation cessa d’elle-même. Ce n’est pas plausible, pensa Wallander. Un élément décisif nous échappe. Lequel ?

— Demain, c’est lundi, dit-elle. La photo de Louise sera publiée dans la presse. Avec un peu de chance, on aura des nouvelles de l’institut médico-légal de Lund. Et des informations de la part du public.

— Je suis trop impatient. J’ai toujours ce défaut-là. En plus, mon impatience augmente d’année en année.

Ils arrivèrent au commissariat peu avant vingt-deux heures trente. Wallander, persuadé que la découverte des trois corps dans le parc aurait déjà fait l’objet d’une fuite, s’étonna de l’absence de journalistes. Il se débarrassa de sa veste dans son bureau et se rendit à la cafétéria où des policiers fatigués et silencieux se penchaient sur leurs gobelets de café et leurs parts de pizza. Wallander pensa qu’il aurait dû prononcer quelques paroles d’encouragement. Mais comment alléger le fait que trois jeunes avaient été retrouvés massacrés sur un drap bleu dans la forêt ? Et, à l’arrière-plan, le meurtre récent de l’un de leurs collègues…

Il choisit de ne rien dire et de hocher simplement la tête à la cantonade pour manifester sa présence. Hansson lui jeta un regard las.

— Quand est-ce qu’on commence ?

Wallander consulta sa montre.

— À moins le quart. Martinsson est là ?

— Il arrive.

— Lisa ?

— Dans son bureau. Je crois que ça a été très dur pour elle à Lund avec les parents. Les couples ont identifié leur enfant à tour de rôle. Mais Eva Hillström est venue seule, semble-t-il.

Wallander ne répondit pas. Il se rendit directement dans le bureau de Lisa Holgersson. Il l’aperçut par la porte entrebâillée. Assise, parfaitement immobile. Elle avait les yeux brillants. Il frappa légèrement et poussa la porte. Elle lui fit signe d’entrer.

— J’espère que tu ne regrettes pas d’être allée à Lund ?

— Il n’y a rien à regretter. Mais tu avais raison. C’était terrible. Il n’y a pas de mots. Qu’aurais-je pu leur dire ? Des parents qui se retrouvent par une belle journée d’août à devoir identifier leur enfant mort. Le personnel avait bien travaillé pour arranger les corps. Mais il impossible de dissimuler entièrement le fait qu’ils étaient là depuis un certain temps.

— Hansson m’a dit qu’Eva Hillström est venue seule ?

— Oui. C’est elle qui a montré le plus de sang-froid.

Probablement parce qu’elle s’y attendait.

— Elle va nous accuser. Peut-être avec raison. Elle dira qu’on n’a rien fait.

— Tu le penses sincèrement ?

— Non. Mais je ne sais pas ce que vaut mon opinion. Si nous avions eu plus de personnel, la situation aurait été différente. Il y a aussi la question des vacances. On trouve toujours des explications. Mais, au bout du compte, on a une mère seule qui apprend que ses pires craintes étaient encore en dessous de la réalité.

— Je voulais aborder avec toi la question des renforts. Je pense que le plus tôt serait le mieux.

Wallander était trop épuisé pour la contredire. Mais, au fond de lui-même, il n’était pas d’accord. On nourrissait toujours l’espoir d’obtenir des résultats rapides avec un nombre accru de policiers. Sa propre expérience lui avait cependant enseigné le contraire : c’était le groupe d’enquête réduit et soudé qui se montrait le plus efficace.

— Qu’en penses-tu ?

Wallander haussa les épaules.

— Tu sais ce que j’en pense. Mais si tu prends cette décision, je ne m’y opposerai pas.

— Il m’a semblé qu’on devrait en parler dès la réunion de ce soir.

Il le lui déconseilla.

— Tout le monde est très fatigué. Tu n’obtiendras pas de réponse cohérente. Attends demain.

Il était vingt-deux heures quarante-cinq. Wallander se leva. Ensemble, ils se rendirent à la salle de réunion. Ils venaient de s’asseoir lorsque Martinsson apparut, couvert de boue jusqu’en haut du pantalon.

— Que s’est-il passé ? demanda Wallander.

— J’ai essayé de prendre un raccourci dans la réserve et je me suis perdu. Mais j’ai un autre pantalon dans mon bureau. J’arrive.

Wallander en profita pour aller aux toilettes et boire de l’eau au robinet. En apercevant son visage dans le miroir, il détourna les yeux.

À vingt-deux heures cinquante, les portes se refermèrent. La place de Svedberg était toujours vacante. Nyberg venait de rentrer de la réserve. Wallander l’interrogea du regard mais il secoua la tête. Aucune découverte décisive.

Wallander commença alors par rendre compte de sa visite à l’hôpital. Il avait pensé à emporter le baladeur et la cassette ; ils écoutèrent en silence la voix de Svedberg. Le malaise était perceptible autour de la table, mais, lorsqu’il leur présenta sa conclusion — Svedberg savait quelque chose, et on l’avait peut-être tué pour cette raison —, il sentit que l’atmosphère d’épuisement se dissipait.

Il repoussa le baladeur et laissa ses mains retomber sur la table. Il n’avait pas la moindre idée de la manière dont il allait poursuivre. Il tâtonna pour trouver un fil conducteur.

La réunion dura longtemps. Parvenu à un certain point, le groupe réussit à surmonter à la fois l’épuisement et le dégoût.

Une battue, pensa Wallander, peut se dérouler dans un paysage imaginaire autant que dans un lieu réel. Voilà ce que nous faisons en ce moment. Nous passons au peigne fin, non pas des taillis et des broussailles, mais des observations infimes. Le processus est le même.

Peu après minuit, ils firent une pause, et Wallander se rendit aux toilettes. Il urina, but longuement au robinet. À la reprise de la réunion, Martinsson s’assit par erreur à la place de Svedberg. Il se releva aussitôt. Wallander avait la bouche sèche et la migraine. Mais il serra les dents et poursuivit. Pendant la pause, il était aussi passé à son bureau pour appeler l’hôpital. Après une longue attente, il obtint de parler à l’infirmière qui lui avait piqué le doigt plus tôt dans la soirée.

— Isa dort, répondit-elle à sa question. Elle a demandé un somnifère, mais on ne peut pas lui en donner, bien sûr. On dirait qu’elle s’est endormie quand même.

— Ses parents l’ont-ils appelée ? Sa mère ?

— Seulement un homme, qui s’est présenté comme son voisin.

— Lundberg ?

— C’est cela.

— La réaction viendra sans doute demain.

— Qu’est-ce qui s’est passé au juste ?

Wallander ne voyait pas de raison de le lui cacher. L’infirmière resta un long moment silencieuse.

— Je n’arrive pas à y croire, dit-elle enfin. Comment est-ce possible ?

— Je suis comme vous, je me pose la même question.

Il retourna à la salle de réunion. Il était temps de faire le point.

— Je ne sais pas pourquoi c’est arrivé, commença-t-il. Pas plus que vous, je ne peux comprendre la folie qui pousse quelqu’un à tuer trois jeunes de sang-froid, en pleine fête. Je ne vois aucun mobile, par conséquent aucun auteur. En revanche, comme vous, je vois un enchaînement. Il n’est pas parfaitement clair, et il comporte des lacunes, mais j’en vois un. Je vais le reprendre depuis le début. Corrigez-moi si je fais une erreur ou si j’oublie un détail.

Il ouvrit une bouteille d’eau minérale et remplit son verre avant de poursuivre.

— Au cours de l’après-midi du 21 juin, trois jeunes arrivent dans la réserve de Hagestad, probablement à bord de deux voitures — que nous devons d’ailleurs retrouver, ça fait partie des priorités. D’après Isa Edengren — qui aurait dû participer à la fête, mais qui est tombée malade, circonstance qui lui a sans doute sauvé la vie —, ils avaient convenu du lieu à l’avance. Ils se livrent à une sorte de mascarade. Ce n’est pas la première fois. Nous avons toutes les raisons de tenter de comprendre à quoi ils jouaient. J’ai l’impression d’un lien étroit, tirés fort, qui dépassait peut-être l’amitié. Ils se préparent à incarner une fête « comme au temps de Bellman ». Ils sont déguisés, portent des perruques, écoutent de la musique de Bellman. Nous ne savons pas encore si quelqu’un les a observés, soit à leur arrivée dans la réserve, soit plus tard dans la soirée. Le lieu de la fête est très isolé et bien abrité des regards. À un moment donné, quelqu’un surgit et les tue. Tous trois ont été abattus d’une balle dans le front. Nous ignorons encore quel type d’arme a été utilisé. Mais tout indique que le tueur a agi de sang-froid. Cinquante et un jours plus tard, nous retrouvons les corps. Voilà l’ordre chronologique vraisemblable. Mais tant que nous ne connaîtrons pas avec précision la date de leur mort, nous ne pourrons exclure que les faits se soient déroulés autrement. Si ça se trouve, c’est arrivé bien après la Saint-Jean. Nous n’en savons rien. Indépendamment de cela, nous pouvons affirmer que l’auteur du crime détenait certaines informations. Il est invraisemblable que ce triple meurtre ait été commis par erreur ou coïncidence. Nous ne pouvons pas exclure l’hypothèse d’un forcené. Cependant, tout porte à croire que ces jeunes ont été tués dans le cadre d’un projet défini à l’avance. Quelle sorte de projet ? Je n’arrive même pas à l’imaginer. Qui est capable de tuer trois jeunes en train de faire la fête ? Quel peut être le mobile ? Je ne comprends pas. J’ai l’impression d’être confronté à quelque chose qui m’échappe complètement.

Il se tut. Il n’avait pas terminé mais il voulait laisser place aux questions. Personne ne prit la parole. Il poursuivit.

— Les faits ne s’arrêtent pas là. Nous ne savons pas s’il s’agit d’un début ou d’une fin, d’un autre maillon de la même chaîne ou de quelque chose qui se joue parallèlement aux agissements de ces jeunes autour de la Saint-Jean — Svedberg est assassiné. Nous trouvons dans son appartement une photographie prise au cours d’une autre fête, où figure l’une des trois victimes. Nous savons que Svedberg poursuit une enquête personnelle depuis l’instant où Eva Hillström et les autres parents ont commencé à s’inquiéter de l’absence de leurs enfants. Nous ignorons pourquoi. Il y a cependant un lien, que nous ne devons perdre de vue à aucun moment. C’est par là que nous devons commencer. Et nous devons envisager toutes les hypothèses.

Il posa son crayon et changea de position. Il avait mal au dos.

— C’est peut-être prématuré, reprit-il. Mais, en examinant le lieu du crime, Nyberg et moi avons tous deux eu le sentiment d’une mise en scène.

— Je ne comprends pas comment les corps ont pu rester là pendant cinquante et un jours sans que quelqu’un s’en aperçoive, intervint Hansson d’un air découragé. La réserve est pleine de monde pendant l’été.

— Moi non plus. Ça nous laisse trois possibilités. Ou bien nous nous sommes trompés sur toute la ligne, ils n’ont pas été tués la nuit de la Saint-Jean, mais lors d’une autre fête, bien plus récente. Ou bien le lieu où nous avons découvert les corps n’est pas le lieu du crime. Troisième possibilité : c’est bien le même lieu, mais les corps ont été déplacés avant d’être remis à leur place initiale.

— Qui ferait une chose pareille ? demanda Ann-Britt. Et pourquoi ?

— Pourtant, c’est bien ce qui s’est passé, à mon avis.

Tous les regards se tournèrent vers Nyberg. Il était très rare que celui-ci se montre aussi affirmatif au début d’une enquête.

— J’ai eu la même impression que Kurt, commença-t-il. Une mise en scène. Un peu comme un photographe arrange son sujet avant d’appuyer sur le déclencheur. Puis j’ai découvert deux ou trois détails qui m’ont fait réfléchir.

Wallander l’écoutait avec la plus grande attention, mais Nyberg parut brusquement perdre le fil de son idée.

— On t’écoute, dit-il.

Nyberg secoua la tête.

— Ça paraît complètement absurde. Pourquoi déplacerait-on un cadavre ? Avant de le remettre au même endroit ?

— Il peut y avoir plusieurs raisons : pour retarder la découverte des corps, pour se donner la possibilité de disparaître.

— Ou d’envoyer des cartes postales, intervint Martinsson.

Wallander hocha la tête.

— Nous devons avancer pas à pas. Aucune idée n’est à exclure.

— C’étaient les verres, reprit Nyberg lentement. Il restait encore du vin dans deux d’entre eux. Un petit fond dans l’un, davantage dans l’autre, alors qu’il aurait dû s’être évaporé depuis longtemps, bien sûr. Mais ce qui m’a le plus surpris, c’est l’absence de moucherons ou d’autres insectes. Il aurait dû y en avoir. Tout le monde sait ce qui se passe si on laisse un verre de vin dehors pendant la nuit. Au matin, on y trouve des insectes morts. Dans ceux-ci, il n’y avait rien.

— Quelle est ta conclusion ?

— Je pense que les verres n’étaient pas là depuis longtemps quand Leman a découvert les corps.

— Combien d’heures ?

— Je ne peux pas répondre à cette question.

— Les restes du pique-nique contredisent ton idée, objecta Martinsson. Poulet pourri, salade moisie, beurre rance, pain rassis. La nourriture ne se décompose pas si vite.

Nyberg le dévisagea.

— N’est-ce pas précisément ce que nous étions en train de dire ? Une mise en scène : on dispose des verres, on y verse un fond de vin. La nourriture moisie a pu être préparée à part et disposée ensuite sur les assiettes.

Nyberg était aussi sûr de lui qu’au début de son intervention.

— C’est possible de le prouver. Nous allons bientôt savoir combien de temps le vin présent dans ces verres a été exposé à l’action de l’air. Nous allons pouvoir établir beaucoup de choses. Mais j’ai déjà un avis sur la question. Si les Leman avait décidé de partir en excursion avant-hier, ils n’auraient rien trouvé.

Le silence se fit. Wallander comprit que Nyberg était allé plus loin que lui dans ses réflexions. Pour sa part, il n’avait pas imaginé que les corps aient pu passer moins de vingt-quatre heures à l’endroit où ils avaient été retrouvés. Si Nyberg avait raison, le meurtrier agissait tout près d’eux, presque en même temps qu’eux. La découverte de Nyberg modifiait aussi de façon fondamentale le rôle de Svedberg. Celui-ci avait pu tuer et escamoter les corps. Mais pas les replacer au même endroit.

— Tu parais sûr de toi, dit-il enfin. Quelle possibilité y a-t-il que tu te trompes du tout au tout ?

— Aucune. Je peux me tromper quant aux durées exactes. Mais sur le fond, ça s’est passé comme je l’ai dit.

— Reste à savoir si l’endroit où on a retrouvé les corps est bien le lieu du crime.

— Nous n’avons pas encore fini d’analyser les lieux. Mais il semble que du sang ait traversé la nappe et imbibé la terre.

— Tu penses donc qu’ils ont été tués sur place, et qu’on les a déplacés ensuite ?

— C’est ça.

— Où les a-t-on mis, dans ce cas ?

Chacun comprit que la question était décisive. Ils commençaient à entrevoir les déplacements d’un tueur. Même s’ils ne pouvaient se le représenter, ils devinaient désormais l’ombre de ses agissements. Et c’était un grand pas.

— Jusqu’ici, nous avons envisagé un seul meurtrier, dit Wallander. C’est peut-être un tort, si on imagine que les trois corps ont été déplacés.

— Peut-être est-ce le terme qui nous aveugle, dit Ann-Britt. Peut-être ne faut-il pas dire « déplacés », mais « dissimulés ».

Wallander avait eu la même idée.

— L’endroit ne se trouve pas très loin de l’entrée de la réserve, dit-il. On peut y accéder en voiture. Mais ce n’est pas autorisé, ça attirerait l’attention. Les corps ont donc sans doute été cachés à l’intérieur du parc. Peut-être à proximité du lieu du crime.

— Les chiens n’ont rien trouvé, dit Hansson. Mais ça ne veut rien dire.

Wallander venait de prendre une décision.

— Nous ne pouvons pas attendre le résultat de toutes les analyses techniques. Je veux qu’on commence à chercher dès le lever du jour. Un endroit où les corps auraient pu être dissimulés pendant un certain temps. Si notre raisonnement tient le coup, je crois que cet endroit est très proche.

Il était plus d’une heure du matin. Ils avaient tous besoin de dormir quelques heures avant de reprendre le travail.

Après le départ de ses collègues, Wallander rassembla ses papiers et alla les déposer dans son bureau. Il enfila sa veste et quitta le commissariat. Il n’y avait pas un souffle de vent. La chaleur n’avait pas diminué. Il inspira profondément. Puis il urina à l’abri d’une voiture de police. Il avait rendez-vous chez le docteur Göransson le lendemain matin. Il savait qu’il n’irait pas à ce rendez-vous. Son taux de sucre dans le sang était beaucoup trop élevé. Mais où trouverait-il le temps de penser à sa santé ?

Il traversa la ville déserte en pensant au détail qu’ils n’avaient abordé à aucun moment au cours de cette longue réunion, mais dont il n’était sans doute pas le seul à s’inquiéter.

Ils devinaient un tueur et ses déplacements.

Ils ne savaient pas ce qui le poussait à agir.

Encore moins s’il avait l’intention de frapper à nouveau.

# 

# 15

Wallander n’alla pas se coucher cette nuit-là. Arrivé en bas de chez lui, lorsqu’il commença à fouiller ses poches à la recherche de ses clés, l’inquiétude l’assaillit avec une force décuplée. Tout près de lui, dans le noir, un tueur était passé à l’acte avec beaucoup de détermination. Et maintenant ? Qu’avait-il en tête ? Allait-il se montrer à nouveau ? Wallander hésita, les clés à la main. Puis il se décida, rangea le trousseau dans la poche de sa veste et se dirigea vers sa voiture. En quittant la ville déserte, il glissa une cassette dans l’autoradio. Musique d’opéra. Il l’arrêta presque aussitôt. La nuit était très calme. Il avait besoin de ce silence. Il baissa sa vitre et laissa l’air inonder son visage. L’inquiétude le submergeait par vagues. Il aurait voulu conjurer cette angoisse, se convaincre que le tueur ne reviendrait plus, mais c’était impossible. Toute idée de repos était vaine. Le tueur continuerait à rôder dans l’ombre jusqu’au moment où ils le débusqueraient. Il fallait absolument le prendre. Pas question qu’il rejoigne la liste des criminels impunis qui hantaient ses cauchemars, d’année en année, sans fin.

Il pensa à un événement survenu au début des années 1980, alors qu’il venait de quitter Malmö pour s’installer à Ystad avec Mona et Linda. Rydberg lui avait téléphoné tard un soir, disant qu’on avait trouvé une jeune fille morte dans un champ des environs de Borne. Elle avait une large blessure au front, l’hypothèse d’une mort naturelle paraissait exclue. Ils étaient partis là-bas dans la nuit, c’était au mois de novembre. La neige tombait doucement. La jeune fille avait été assassinée, cela ne faisait aucun doute — en rentrant chez elle après avoir passé la soirée à Ystad, au cinéma. Elle était descendue à l’arrêt habituel et avait coupé à travers champs jusqu’à la ferme où elle vivait avec sa famille. Ne la voyant pas revenir, son père avait pris une lampe de poche pour aller l’attendre au bord de la route ; ce fut ainsi qu’il la découvrit. L’enquête avait duré des années. Rempli des milliers de pages de dossier. Mais ils n’avaient jamais retrouvé le coupable, ni même deviné quel pouvait être son mobile. Le seul indice était une pince à linge cassée, ensanglantée, retrouvée à côté du corps de la jeune fille. Ce meurtre n’avait jamais été élucidé. Bien des années plus tard, Rydberg était entré un soir dans le bureau de Wallander et s’était remis à parler de la jeune fille. Il venait d’avoir une idée dont il voulait lui faire part. Wallander savait qu’il consacrait parfois ses week-ends à relire des passages du dossier, seul au commissariat. Il n’avait jamais renoncé à éclaircir l’affaire. À la fin de sa vie, alors qu’il se mourait d’un cancer à l’hôpital, il avait une nouvelle fois évoqué la jeune fille morte dans le champ. Wallander avait compris le message : Rydberg lui demandait de ne pas l’oublier. Lui disparu, ce serait peut-être Wallander qui trouverait un jour la clé de l’énigme. Depuis la mort de Rydberg, il n’était jamais descendu aux archives pour consulter le dossier. Il pensait rarement à la jeune fille assassinée. Mais il n’avait pas oublié. Parfois, la jeune fille surgissait encore dans ses rêves. Toujours la même image : Wallander penché sur elle, Rydberg peut-être présent à l’arrière-plan, elle le regarde, mais elle est paralysée et ne peut pas parler.

Wallander quitta l’autoroute. Je ne veux pas être hanté toute ma vie par la mort de trois autres jeunes, pensa-t-il. Ni par la mort de Svedberg. Il faut retrouver celui ou ceux qui ont fait ça.

Il s’arrêta devant l’entrée de la réserve. Une voiture de police était stationnée sur le parking. Un policier en descendit. À son étonnement, Wallander reconnut Edmundsson.

— Où est ta chienne ?

— À la maison. Pourquoi l’obliger à dormir dans la voiture ?

Wallander acquiesça. Il n’y avait pas de raison, en effet.

— C’est calme ?

— À part Nyberg et les collègues qui surveillent le périmètre, il n’y a personne.

— Nyberg est revenu ?

— Il vient d’arriver.

Lui aussi, pensa Wallander, l’inquiétude ne le lâche pas. Ça ne devrait pas me surprendre.

— Il fait chaud pour un mois d’août, ajouta Edmundsson.

— Ne t’inquiète pas, l’automne sera là d’un jour à l’autre.

Il alluma sa torche électrique et enjamba le ruban plastifié qui délimitait le premier périmètre.

Il s’enfonça dans le parc.

\*

L’homme était là depuis un long moment. Dès la tombée de la nuit, il s’était introduit dans la réserve, en passant par la mer pour ne pas attirer l’attention des policiers. Il avait longé la plage, escaladé les rochers, disparu parmi les arbres. Il ne pouvait exclure la présence des chiens ; il avait donc fait un grand détour en ne s’arrêtant qu’une fois parvenu au sentier principal qui s’enfonçait dans la partie sauvage de la réserve. De là, il pourrait facilement rejoindre la route si jamais un chien donnait l’alerte ou flairait le danger. Mais il n’était pas inquiet. Comment auraient-ils pu deviner qu’il reviendrait ?

Caché dans l’ombre, il avait observé les allées et venues des policiers le long du sentier. Plusieurs voitures étaient passées. Il avait aussi vu deux femmes. Beaucoup de gens avaient quitté la réserve au même moment, vers vingt-deux heures. Il en avait profité pour boire un peu de thé. Le nouveau stock qu’il avait commandé à Shanghai était déjà arrivé ; il irait chercher le paquet à la poste le lendemain à la première heure. Après avoir rangé la Thermos dans son sac à dos, il s’approcha lentement de l’endroit où il les avait tués. À ce moment-là, il était certain que tous les chiens étaient repartis. Bientôt, il aperçut les projecteurs qui répandaient leur lumière irréelle dans la forêt. C’était, pensa-t-il, comme assister gratuitement à une représentation théâtrale fermée au public. Il eut la tentation de s’approcher pour entendre ce que disaient les policiers. Et voir leurs visages. Mais il contrôla son impulsion. Comme toujours. Sans maîtrise de soi, on n’était jamais sûr de pouvoir se retirer à temps.

Les ombres jouaient dans le faisceau des projecteurs.

Les policiers ressemblaient à des géants. Impression illusoire, il le savait bien. Les policiers erraient comme des insectes aveugles perdus dans un univers incompréhensible. Un univers créé par lui. L’espace d’un instant, il s’autorisa à éprouver de la satisfaction. Mais l’orgueil était dangereux. L’orgueil rendait vulnérable.

Il retourna à son point de départ. Il venait de se décider à rentrer chez lui lorsqu’un homme seul surgit sur le sentier. La lampe torche éclairait le chemin et, l’espace d’un instant, il distingua son visage. Il le reconnut. Sa photo avait été publiée dans le journal. Il s’appelait Nyberg, c’était le technicien en chef de la police d’Ystad. Il sourit à la pensée que ce Nyberg ne comprendrait jamais le puzzle qu’il avait sous les yeux. Peut-être parviendrait-il à identifier les différents morceaux, jamais le dessin caché.

Il s’apprêtait à traverser le sentier lorsqu’il entendit à nouveau un bruit de pas. Puis la lueur d’une lampe apparut et il recula parmi les ombres. L’homme était massif, sa démarche trahissait la fatigue. À nouveau, il éprouva la tentation de se faire connaître, de passer à toute vitesse près de cet homme comme un animal nocturne avant de disparaître, avalé par l’obscurité.

Soudain l’homme s’immobilisa et promena le faisceau de sa lampe le long des taillis, de part et d’autre du sentier. L’espace d’un instant — qui se transforma en un espace de terreur infinie —, il se crut capturé. Il ne pouvait plus s’échapper. Puis le cercle de lumière s’éloigna. L’homme se remit en marche. Presque aussitôt, il se retourna et éclaira le sentier derrière lui. Puis la torche s’éteignit. L’homme resta immobile dans le noir. Enfin la lampe se ralluma et le type disparut.

Un long moment, il resta prostré, à ras de terre. Son cœur cognait à se rompre. Pourquoi l’homme sur le sentier s’était-il immobilisé ? Il n’avait fait aucun bruit pourtant ; il n’avait laissé aucune trace.

Combien de temps resta-t-il ainsi ? Pour la première fois, son horloge intérieure le trahit. Peut-être une heure, peut-être davantage. Finalement, il se leva, traversa le sentier et disparut en direction de la mer. Le jour commençait à se lever.

\*

Wallander aperçut de loin la lumière des projecteurs éclairant les arbres. Peu après, il entendit la voix fatiguée et exaspérée de Nyberg. Un policier fumait une cigarette sur le sentier.

Il prêta l’oreille. D’où lui venait ce pressentiment ? Peut-être de ses propres pensées un peu plus tôt, dans la voiture, sur l’ombre invisible, le tueur caché dans le noir. Soudain, il avait cru entendre un bruit. Il s’était arrêté sur le sentier, brusquement terrorisé. Il n’y avait rien. Il s’était immobilisé à nouveau, cette fois en éteignant sa lampe, et il avait écouté de toutes ses forces. Mais on n’entendait rien, à part la rumeur de la mer.

Il se remit en marche et salua le policier fumeur. En l’apercevant, celui-ci voulut éteindre sa cigarette ; Wallander lui fit signe qu’il n’y avait pas de problème. Ils se trouvaient à la limite de la zone éclairée par les projecteurs. L’autre policier était jeune : Bernt Svensson, un grand type roux présent à Ystad depuis six mois. Wallander n’avait pas encore eu affaire à lui, mais il se souvenait de lui avoir serré la main à l’école de police de Stockholm, où il avait donné une conférence un an plus tôt.

— C’est calme ?

— Je crois qu’il y a un renard dans le coin.

— Qu’est-ce qui te fait dire ça ?

— Il m’a semblé voir une ombre plus grande qu’un chat.

— Il n’y a pas de renards en Scanie. Ils ont disparu avec la peste.

— Je crois quand même que c’était un renard.

Wallander hocha la tête.

— D’accord. C’était un renard.

Il entra dans le cercle de lumière et se laissa glisser avec précaution jusqu’au bas du talus. Nyberg contemplait l’arbre au pied duquel on avait retrouvé les trois jeunes. Maintenant on avait même ôté le drap bleu. Il grimaça en apercevant Wallander.

— Qu’est-ce que tu fais là ? Tu devrais dormir. Quelqu’un doit avoir la force de continuer.

La voix de Nyberg était éraillée par la fatigue.

— Je sais. Mais je n’y arrive pas.

— Tout le monde devrait aller se coucher.

— C’est ça, dit Wallander. Et ce genre de chose ne devrait pas arriver.

Ils se turent et contemplèrent un policier en combinaison de travail qui grattait la terre autour de l’arbre avec une pelle minuscule.

— Ça fait quarante ans que je suis dans la police, dit Nyberg soudain. Je peux prendre ma retraite dans deux ans, si ça me chante.

— Et tu feras quoi ?

— Je tournerai peut-être en rond. Mais, au moins, je ne passerai pas mes nuits dans la forêt en compagnie de jeunes cadavres à moitié décomposés.

Wallander se rappela les paroles du banquier Sundelius. Avant, le matin, j’allais à mon travail. Maintenant je tourne en rond.

— Tu te trouveras bien une occupation, dit-il sur un ton encourageant.

Nyberg marmonna une réponse inaudible. Wallander bâilla. Puis il se secoua pour chasser la fatigue.

— En fait, je suis venu préparer la suite.

— Les fouilles, tu veux dire ?

— Si on ne s’est pas trompés, il devrait être possible de déduire à quel endroit il a caché les corps.

— On ne sait pas s’il était seul.

— Moi je pense que oui. Il n’est pas vraisemblable que deux personnes se soient associées pour perpétrer ce massacre. De plus, nous supposons que c’est un homme. Il est fort rare qu’une femme tue les gens d’une balle dans la tête. Surtout des jeunes.

— Tu oublies ce qui s’est passé l’année dernière.

C’était vrai. L’année précédente, ils avaient été confrontés à une difficile enquête pour meurtres au terme de laquelle ils avaient arrêté une femme. Mais cela ne changeait rien à l’opinion de Wallander.

— Qui cherchons-nous ? Un forcené solitaire ?

— Peut-être. Pas nécessairement.

— Ça nous donne en tout cas un point de départ.

— Exactement. Il est seul. Il a trois cadavres à cacher.

Comment raisonne-t-il ? Que fait-il ?

— Il réduit autant que possible la distance à parcourir. Pour des raisons pratiques. Il est sans doute obligé de les porter lui-même. À moins qu’il n’ait une brouette, mais ça peut attirer l’attention. Je crois que nous avons affaire à un homme prudent.

— Il doit aussi faire vite. Il se trouve dans un lieu ouvert au public. C’est l’été. Il peut y avoir du monde, même la nuit.

— Il les enterre donc à proximité.

— À supposer qu’il les ait enterrés. Y a-t-il d’autres possibilités ?

— Il a pu les hisser en haut d’un arbre à l’aide d’un palan. Mais, dans ce cas, les corps seraient plus abîmés qu’ils ne le sont.

Une pensée traversa l’esprit de Wallander.

— As-tu eu l’impression que les corps avaient été attaqués par des animaux ? Des becs d’oiseaux, ce genre de chose ?

— Non. Mais c’est aux légistes de trancher.

— Ça implique qu’ils ont vraisemblablement été enterrés. Mais les animaux creusent la terre. On peut imaginer que les corps étaient protégés. Dans des caisses ou des sacs en plastique.

— Je ne sais pas grand-chose de l’influence de la température sur la vitesse de décomposition. En tout cas, les corps conservés dans un espace fermé se comportent différemment de ceux qui sont en contact avec la terre. Autrement dit, ils sont peut-être là depuis plus longtemps qu’on ne le pensait.

Wallander sentit que ce point pouvait être décisif.

— Qu’est-ce que ça nous donne ?

Nyberg écarta les bras.

— Il n’a sans doute pas gravi la pente, dit-il en indiquant le talus.

— Pas davantage traversé un sentier, à moins d’y être contraint.

Ils tournèrent le dos au talus et scrutèrent l’obscurité au-delà des faisceaux lumineux où dansaient les insectes.

— La pente continue à gauche, dit Nyberg. Mais, très vite, il y a un autre talus. Je ne pense pas que ce soit là, le talus est trop proche.

— Et tout droit ?

— Terrain plat. Fourrés épais. Broussailles.

— À droite ?

— D’abord des broussailles. Mais pas très denses. Puis de la mousse qui doit se transformer en marécage l’hiver. Puis à nouveau des broussailles.

— C’est sans doute là. Tout droit ou à droite.

— À droite, dit Nyberg. J’ai oublié un détail. Si on continue tout droit, on arrive à un sentier. Mais ce n’est pas le plus important.

Il appela le policier en combinaison qui creusait au pied de l’arbre.

— Raconte ce que tu as trouvé en explorant le terrain droit devant, dit-il.

— Il y avait pas mal de champignons.

Wallander comprit.

— Il éviterait un coin à champignons qui peut attirer du monde, même l’été ?

Nyberg acquiesça.

— J’aime bien les champignons, et je visite mes coins préférés même en dehors de la saison.

Le policier se remit au travail.

— On va commencer par la droite, conclut Wallander. Dès qu’il y aura assez de lumière. On cherche un endroit où la terre semble avoir été retournée.

— À supposer qu’on ait raison. Il se peut qu’on se trompe du tout au tout.

Wallander n’eut pas la force de répondre. Il décida de retourner à sa voiture et de dormir quelques heures. Nyberg le raccompagna jusqu’au sentier.

— J’ai eu l’impression qu’il y avait quelqu’un quand je suis arrivé tout à l’heure, dit Wallander. Et Svensson était persuadé d’avoir vu un renard.

— Les gens normaux font des cauchemars quand ils dorment. Nous, nous vivons nos cauchemars tout éveillés.

— J’ai peur qu’il ne récidive.

Nyberg réfléchit avant de répondre.

— Nous savons en tout cas qu’il n’est jamais passé à l’acte auparavant. Ce meurtre, cette exécution plutôt, ne ressemble à rien de connu dans ce pays. Sinon, on le saurait.

— Martinsson devrait quand même faire circuler l’information à l’étranger, pour voir si ça évoque quelque chose à quelqu’un dans un autre pays.

— Tu as peur que ça recommence ?

— Pas toi ?

— Je suis toujours inquiet. Mais, depuis le début, j’ai l’impression que ce qui est arrivé ici ne peut pas se reproduire.

— J’espère que tu as raison. Je reviens dans quelques heures.

Wallander retourna à l’entrée de la réserve. La sensation d’une présence ne se renouvela pas. Arrivé à sa voiture, il se roula en boule sur la banquette arrière et s’endormit aussitôt.

Quand il se réveilla, il faisait grand jour. Quelqu’un venait de frapper à la vitre. Il reconnut le visage d’Ann-Britt Höglund et s’extirpa difficilement du véhicule. Il avait mal partout.

— Quelle heure est-il ?

— Sept heures.

— J’ai dormi trop longtemps. Ils devraient déjà être en train de creuser.

— Ils ne font que ça. C’est pour ça que je t’ai réveillé. Hansson arrive.

Ils prirent le chemin de la clairière, en marchant vite. Wallander ne put s’empêcher de geindre.

— J’ai horreur de ça, dormir dans une voiture et commencer la journée ainsi, pas lavé, pas rasé. Je suis, trop vieux. Comment veux-tu réfléchir quand tu n’as même pas pris un café ?

— Ne t’inquiète pas pour ça. Même si la police n’a pas prévu de Thermos, j’en ai apporté une. Tu peux même avoir une tartine, si tu veux.

Wallander accéléra le pas, mais il avait encore l’impression qu’elle marchait plus vite que lui. Ça l’énerva. Ils passèrent devant l’endroit où il avait cru sentir une présence dans le noir quelques heures plus tôt. Il s’immobilisa et regarda autour de lui. Soudain, il constata que c’était un endroit idéal pour surveiller les allées et venues sur le sentier. Ann-Britt le dévisageait d’un air interrogateur. Wallander n’eut pas la force de s’expliquer. Il venait de prendre une décision.

— Rends-moi un service, dit-il. Demande à Edmundsson de venir ici avec sa chienne et d’explorer le terrain à vingt mètres de part et d’autre du sentier.

— Pourquoi ?

— Parce que je le lui demande. Il devra se contenter de ça pour l’instant.

— Mais que doit-il chercher ?

— Je ne sais pas. Ce qui ne devrait pas y être.

Elle n’insista pas. Il regrettait déjà de ne pas s’être mieux expliqué. Trop tard. Elle lui tendit un journal. La photo de la femme prénommée Louise figurait en première page. Il lut les titres sans s’arrêter.

— Qui s’en occupe ?

— Martinsson va trier les informations fournies par le public.

— C’est important.

— Il a l’habitude de faire les choses à fond.

— Pas toujours.

Son ton était agressif. Il n’avait aucune raison de faire payer à Ann-Britt sa fatigue accumulée, mais il n’avait personne d’autre sous la main. Je m’excuserai plus tard, pensa-t-il avec résignation. Quand tout sera fini.

Au même instant, il aperçut de loin un coureur matinal qui approchait sur le sentier. Il réagit immédiatement.

— C’est quoi, ça ? Et le périmètre de sécurité ? Il ne devrait pas y avoir un chat dans le coin, à part nous.

Il se planta au milieu du sentier et attendit. Le coureur, un homme d’une trentaine d’années, casque de baladeur sur les oreilles, fit mine de le contourner. Wallander l’empoigna par le bras. Puis tout alla très vite. L’homme, se croyant agressé, fit volte-face et lui balança un coup de poing inattendu. Wallander s’effondra sur le sentier. Lorsqu’il revint à lui quelques secondes plus tard, Ann-Britt Höglund avait ceinturé le type et s’employait à lui plier les bras dans le dos. Le casque, toujours relié au baladeur, avait atterri à côté de Wallander qui reconnut avec surprise un air d’opéra. Quelques policiers en uniforme, alertés par Ann-Britt, surgirent en courant et lui passèrent les menottes. Entre-temps, Wallander s’était remis debout avec précaution. Il s’était mordu la langue et sa mâchoire lui faisait mal. Pas de dent cassée en tout cas. Il dévisagea l’homme qui venait de le frapper.

— L’accès de la réserve est barré. Ça n’a pas pu vous échapper, tout de même ?

— Barré ?

Le type paraissait sincèrement surpris.

— Prenez son nom et relâchez-le, dit Wallander aux policiers. Et ne laissez plus passer qui que ce soit.

— Je vais porter plainte !

Wallander, qui s’était détourné pour se tâter la bouche, se retourna lentement.

— C’est quoi, votre nom ?

— Hagroth.

— Prénom ?

— Nils.

— Et vous allez porter plainte à quel sujet ?

— Je cours, je ne fais de mal à personne et je me fais agresser.

— Erreur. C’est moi qui ai été agressé, pas vous. Je suis de la police et j’ai été obligé de vous arrêter parce que vous violiez un périmètre de sécurité.

L’homme tenta de protester. Wallander leva la main.

— Vous risquez un an ferme. Coups et blessures à un policier dans l’exercice de ses fonctions. C’est sérieux. En plus, vous avez le devoir de respecter les consignes de la police. Vous étiez à l’intérieur d’un périmètre de sécurité. Ça fait plus d’un an ; ça fait trois ans. Et ne vous ne vous en tirerez pas avec une peine conditionnelle. Vous avez déjà été condamné ?

— Bien sûr que non.

— Alors ça fait trois ans. Mais si vous oubliez l’affaire et si vous ne vous montrez plus ici, je verrai ce que je peux faire.

L’homme tenta à nouveau de protester. Wallander releva aussitôt la main.

— Vous avez dix secondes pour vous décider.

L’autre hocha la tête.

— Enlevez-lui les menottes, raccompagnez-le à l’entrée de la réserve et notez son adresse.

Wallander s’était remis en marche. Il avait mal à la joue, mais le choc avait chassé la fatigue. Ann-Britt le rattrapa sur le sentier.

— Il n’aurait jamais pris trois ans pour ça !

— Il n’en sait rien. Et je ne pense pas qu’il va chercher à vérifier.

— C’est exactement le genre d’incident que la direction cherche à éviter, dit-elle sur un ton ironique. Ça peut entamer la confiance des citoyens.

— Ce n’est rien à côté de ce qui risque d’être entamé si nous ne retrouvons pas le meurtrier de Boge, Norman et Hillström. Et d’un de nos collègues, en plus.

Arrivé sur les lieux, Wallander prit un gobelet de café et se mit en quête de Nyberg qui préparait les recherches. Nyberg avait les yeux rougis ; il était hirsute et très en colère.

— Je ne devrais pas avoir à m’occuper de ça ! Où sont les autres, bordel ? Et toi ? Pourquoi tu saignes ?

Wallander leva instinctivement la main. Il avait du sang à la commissure des lèvres.

— Je me suis battu avec un joggeur. Hansson ne devrait pas tarder.

— Avec un quoi ?

— On en parlera plus tard.

Il rejoignit Ann-Britt et la prit à part.

— Je te laisse organiser l’affaire, dit-il. On cherche un endroit où trois corps auraient pu être enterrés. Nyberg et moi avons l’idée d’un endroit possible.

Il était sept heures trente, le ciel était limpide. Pas d’averse en perspective, pensa Wallander. Tant mieux. Les traces resteront visibles.

Hansson apparut et se laissa glisser au bas du talus. Il paraissait aussi épuisé que les autres.

— Tu sais ce qu’ils ont prévu comme temps pour la journée ?

Hansson avait écouté la météo dans la voiture.

— Pas de pluie. Ni aujourd’hui, ni demain.

Wallander fit un point rapide de la situation. L’arrivée d’Ann-Britt et de Hansson rendait sa propre présence superflue. Si, de son côté, Martinsson dirigeait le travail au commissariat, il était libre de s’occuper de toutes les autres questions urgentes.

— Tu as du sang sur la joue, dit Hansson.

Wallander ne répondit pas et composa le numéro de Martinsson sur son portable.

— J’arrive, lui dit-il. Hansson et Ann-Britt restent là.

— Des résultats ?

— C’est encore trop tôt. Quand peut-on joindre quelqu’un à Lund ?

— Je peux essayer tout de suite.

— Fais-le. Et dis-leur que c’est urgent. Ce qu’on veut surtout, c’est une heure approximative. S’ils peuvent nous donner en plus l’ordre dans lequel ils ont été tués, ce serait bien.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas si c’est important. Mais si ça se trouve, le meurtrier n’en voulait qu’à un des trois.

Martinsson comprit et promit d’appeler Lund aussitôt. Wallander rangea le téléphone dans sa poche.

— Je rentre à Ystad, dit-il. Prévenez-moi dès qu’il y a du nouveau.

Sur le sentier, il croisa Edmundsson et sa chienne. Ann-Britt Höglund avait dû l’appeler directement, sans que Wallander s’en aperçoive. Et Edmundsson avait dû réagir très vite à son tour.

— Tu as fait venir la chienne par hélicoptère ? s’enquit-il.

— Un collègue est passé la prendre. Qu’est-ce que tu veux, exactement ?

Wallander s’expliqua.

— On ne cherche rien de particulier ?

— Tout ce qui ne devrait pas être là. Si vous trouvez quelque chose, préviens Nyberg. Quand tu auras fini, tu pourras aller aider les autres. Ils cherchent un endroit où creuser.

Edmundsson pâlit.

— On pense qu’il y a d’autres cadavres ?

Wallander sursauta. Cette possibilité ne l’avait même pas effleuré. Puis il se rassura à l’idée que c’était invraisemblable.

— Non. On cherche un trou où ils auraient pu être cachés.

— En attendant quoi ?

Wallander s’éloigna sans répondre. Edmundsson a raison, pensa-t-il. En attendant quoi ? Pourquoi le tueur a-t-il voulu cacher les corps ? Avant de les ressortir ? On a tenté de formuler une réponse possible. Mais la question est peut-être plus importante que nous ne le pensions.

Il regagna sa voiture, la mâchoire encore douloureuse. Il s’apprêtait à mettre le contact lorsque le téléphone sonna.

Réponse de Lund, pensa Wallander en reconnaissant la voix de Martinsson. Aussitôt, il sentit monter la tension.

— Qu’est-ce qu’ils ont dit ?

— Qui ?

— Tu n’as pas eu l’institut de Lund ?

— Non. J’ai reçu un autre appel entre-temps.

Wallander perçut brusquement l’inquiétude dans la voix de Martinsson.

Oh non, pensa-t-il. Pas une nouvelle victime. On n’y arrivera pas.

— C’était l’hôpital, dit Martinsson. Il semblerait qu’Isa Edengren se soit enfuie.

Le cadran de la voiture indiquait huit heures et trois minutes. Lundi 12 août.

# 

# 16

Wallander se rendit directement à l’hôpital. Il conduisait beaucoup trop vite. En apercevant Martinsson, il freina et laissa sa voiture sous un panneau de stationnement interdit.

— Qu’est-ce qui s’est passé ?

— On ne sait pas. Apparemment, elle s’est habillée et elle est partie avant l’aube. Personne ne l’a vue.

— Avait-elle passé des coups de fil ? Quelqu’un a-t-il pu venir la chercher ?

— Difficile d’en être sûr. Il y a beaucoup de malades dans ce service et très peu de personnel de nuit. Il y a plusieurs téléphones. On a découvert sa disparition à six heures. Une infirmière était passée à quatre heures dans sa chambre. À ce moment-là, elle dormait.

— Non. Elle attendait. Et puis elle a filé.

— Pourquoi ?

— Sais pas.

— Tu penses qu’elle peut refaire une tentative ?

— C’est possible. Mais réfléchis : on lui apprend ce qui est arrivé à ses amis. Elle s’enfuit précipitamment de l’hôpital. Qu’est-ce que ça suggère ?

— Qu’elle a peur.

— Oui. Mais de quoi ?

Wallander ne connaissait qu’un endroit où entamer les recherches : la maison de Skårby. Il demanda à Martinsson de prendre sa propre voiture et de suivre. Il ne voulait pas retourner là-bas tout seul.

Ils s’arrêtèrent d’abord chez Lundberg. L’homme bricolait son tracteur, dans la cour. Il leva la tête à l’approche des deux voitures. Wallander fit les présentations et alla droit au but.

— Vous avez téléphoné à l’hôpital hier et vous avez appris qu’elle allait bien, compte tenu des circonstances. Or, ce matin, elle est partie. Elle s’est enfuie, plus exactement. Entre quatre et six heures. Ma question est simple : est-ce que vous l’avez vue ? À quelle heure vous levez-vous le matin ?

— Vers quatre heures et demie, en général. Ma femme aussi.

— Isa n’est pas venue ici ?

— Non.

— Avez-vous entendu une voiture tôt ce matin ?

Lundberg répondit sans hésiter.

— Åke Nilsson qui habite un peu plus loin est passé vers cinq heures. Il travaille aux abattoirs trois jours par semaine. À part lui, il n’y a eu personne.

La femme de Lundberg apparut sur le seuil. Elle avait entendu la fin de la conversation.

— Isa n’est pas venue, dit-elle. Et il n’y a pas eu de voiture à part celle de Nilsson.

— Avez-vous une idée de l’endroit où elle pourrait être ?

— Non.

— Si elle donne signe de vie, il faut nous prévenir immédiatement. Nous devons savoir où elle est. C’est clair ?

— Elle n’a pas l’habitude de nous téléphoner.

Wallander était déjà remonté en voiture. Ils prirent la direction de la propriété des Edengren. Il explora la gouttière du bout des doigts et trouva les clés. Puis il entraîna Martinsson vers le pavillon du jardin. Rien ne semblait avoir été déplacé. Ils revinrent sur leurs pas. Wallander fit tourner la clé dans la serrure, et ils entrèrent. La maison paraissait encore plus vaste que de l’extérieur. Les meubles, les bibelots, tout semblait extrêmement coûteux, mais froid. On se croirait dans un musée, pensa Wallander. Aucune trace de vie humaine. Ils firent le tour des pièces du rez-de-chaussée et montèrent au premier étage. Une grande maquette d’avion était suspendue dans l’une des chambres. Un ordinateur sur une table. Quelqu’un avait posé un pull-over par-dessus. Wallander devina que c’était la chambre de Jörgen — le frère suicidé. Il alla à la salle de bains. Il y avait une prise électrique à côté du miroir. Il frissonna. Martinsson avait eu la même pensée.

— Ça ne doit pas arriver souvent que quelqu’un se suicide avec un grille-pain.

Wallander était déjà entré dans une autre chambre. À l’évidence, celle d’Isa.

— Viens, on doit la fouiller à fond.

— Qu’est-ce qu’on cherche ?

— Je ne sais pas. Mais Isa aurait dû être avec eux dans la réserve. Elle a essayé de se suicider. Elle s’est enfuie. Nous pensons tous les deux qu’elle a peur.

Wallander s’assit devant le bureau tandis que Martinsson s’attaquait à la grande penderie qui occupait tout un mur. Les tiroirs du bureau n’étaient pas fermés à clé. Cela le surprit tout d’abord, mais, en les ouvrant, il comprit que ça n’avait rien d’étonnant. Les tiroirs étaient presque vides. Il fronça les sourcils. Quelques barrettes, quelques vieux crayons et des pièces de monnaie de différents pays. Rien d’autre. Quelqu’un les avait-il vidés ? Il souleva le sous-main et découvrit une aquarelle maladroite signée UE 95, qui représentait un paysage marin. Des vagues et des rochers. Il la remit à sa place et se leva pour examiner les rayonnages, près du lit. Il suivit du doigt le dos des volumes en lisant les titres au fur et à mesure. Il en reconnut certains ; Linda avait lu les mêmes. Il passa la main derrière les livres et en trouva deux qui étaient tombés. Ou qu’on avait cachés. Il les sortit et les examina. Deux titres anglais. Journey to the Unknown, d’un certain Timothy Neil, et How to Cast Yourself in the Play of Life, par Rebecka Stanford. Il traduisit mentalement : Voyage vers l’Inconnu et Comment trouver son rôle dans le jeu de la vie. Les jaquettes se ressemblaient : des formes géométriques, des chiffres et des lettres flottant dans un espace abstrait. Wallander se rassit à la table. Les livres, à force d’avoir été lus et relus, s’ouvraient d’eux-mêmes. Certaines pages étaient cornées. Il mit ses lunettes et lut les résumés figurant au dos. Timothy Neil proposait de mieux orienter son existence en déchiffrant les cartes spirituelles que proposaient les rêves. Wallander posa le livre avec une grimace et prit l’autre. Rebecka Stanford traitait quant à elle de la « dissolution chronologique ». Soudain, son attention s’aiguisa. Le livre enseignait comment, avec un groupe d’amis, apprendre à maîtriser le temps et se mouvoir entre différentes époques, passées et futures. L’auteur semblait penser que c’était la bonne méthode pour réussir sa vie « en cette période d’absurdité et de confusion accélérées ».

— Tu as entendu parler d’un écrivain qui s’appelle Rebecka Stanford ?

Martinsson descendit de la chaise où il s’était juché pour examiner l’étagère supérieure de la penderie et regarda la jaquette.

— Ça doit être un genre de livre pour la jeunesse. Il vaudrait mieux demander à Linda.

Wallander hocha la tête. Linda lisait beaucoup ; au cours de leurs vacances à Gotland, il avait jeté un coup d’œil à ses lectures. Aucun des auteurs ne lui était connu.

Martinsson retourna à sa penderie. Wallander continua à explorer les rayonnages. Il trouva quelques albums de photos et se rassit pour les feuilleter. Images déjà pâlies d’Isa et de son frère. Intérieurs, extérieurs. Isa et son frère encadrant un bonhomme de neige, tous les deux au garde-à-vous ; ils ne paraissent ni contents, ni fiers. Quelques photos d’Isa seule. Photos de classe. Photos d’Isa avec quelques amis à Copenhague. Puis à nouveau Jörgen. Il a grandi. Une quinzaine d’années, l’air lugubre, mais c’est peut-être une pose. Isa sourit. Jörgen est grave. Paysages maritimes, rochers. Wallander regarda à nouveau l’aquarelle. Ce pouvait bien être le même endroit. Il trouva un nom et une date : île de Bärnsö, 1989. Wallander continua de feuilleter l’album. Aucune image des parents. Seulement Jörgen et Isa. Des amis. Des paysages. La mer et l’archipel. Mais pas de parents.

— C’est où, Bärnsö ?

— Je ne sais pas, ça évoque une phrase de la météo marine.

Wallander ouvrit l’album suivant. Images plus récentes. Toujours pas de parents. Aucun adulte d’ailleurs, sauf deux : les Lundberg, photographiés devant leur maison. On aperçoit le tracteur. C’est l’été. Ils rient. C’est sans doute Isa qui a pris cette photo, pensa-t-il. Puis à nouveau la mer et les rochers. Isa, debout sur un récif à fleur d’eau.

Il contempla longuement cette image. On aurait dit qu’Isa marchait sur la mer. Qui l’avait prise ?

Martinsson siffla.

— Je crois que tu devrais jeter un coup d’œil à ça.

Il se leva d’un bond. Martinsson tenait une perruque à la main. Semblable à celles que portaient Boge, Norman et Hillström. Un bout de papier était fixé par un élastique à l’une des mèches. Wallander le détacha avec précaution.

— Holmsted, location de costumes, lut-il. Avec une adresse et un numéro de téléphone à Copenhague.

Il retourna le papier. La perruque avait été louée le 19 juin et devait être rapportée le 28.

— On les appelle tout de suite ? proposa Martinsson.

— On devrait peut-être y aller. Mais commençons par le téléphone.

— Il vaut mieux que tu t’en charges. Les Danois ne comprennent jamais ce que je dis.

— C’est toi qui ne les comprends pas, parce que tu ne te donnes pas la peine de les écouter.

— Pendant ce temps, je vais localiser l’île de Bärnsö. Pourquoi est-ce important ?

— Je me le demande aussi, répondit Wallander en composant le numéro de Copenhague sur son portable.

Une femme répondit. Il se présenta et expliqua la situation : une perruque louée le 19 juin, qui n’avait pas été restituée à la date convenue.

— Louée au nom d’Isa Edengren, précisa-t-il. À Skårby, en Scanie.

— Un instant, je vais voir.

Wallander attendit. Martinsson était sorti de la chambre avec son portable et demandait à quelqu’un le numéro de la météo marine. La femme revint.

— Nous n’avons aucune perruque au nom d’Edengren. Ni ce jour-là ni les précédents.

— Essayez un autre nom.

— Je suis seule au magasin et j’ai des clients. Ça peut attendre ?

— Dans ce cas, je serai contraint de prendre contact avec la police danoise.

Elle n’insista pas. Il lui donna les autres noms — Martin Boge, Lena Norman, Astrid Hillström — et attendit. Martinsson s’énervait dans le couloir. Quelqu’un s’obstinait à le renvoyer à un autre interlocuteur.

— C’est exact, dit enfin la femme. Une certaine Lena Norman a payé et emporté quatre perruques le 19 juin. Ainsi que certains vêtements. Tout devait être rendu le 28. Mais nous n’avons rien reçu. Nous allions justement lui écrire à ce sujet.

— Vous souvenez-vous d’elle ? Était-elle seule ?

— C’est mon collègue qui travaillait à ce moment-là. M. Sörensen.

— Puis-je lui parler ?

— Il est en vacances jusqu’à la fin du mois d’août.

— Où se trouve-t-il ?

— Dans l’Antarctique.

— Pardon ?

— En route vers le pôle Sud. Il va visiter de vieilles stations baleinières norvégiennes. Le père de M. Sörensen était pêcheur de baleine, je crois même que c’était lui qui tenait le harpon.

— Il n’y a donc personne qui puisse identifier Lena Norman ou me dire si elle était seule quand elle a loué les perruques ?

— Malheureusement non. Mais il va falloir nous dédommager pour le retard. Et nous aimerions récupérer la marchandise.

— Dans l’immédiat, c’est la police qui s’en occupe.

— Il s’est passé quelque chose ?

— Oui. Et je veux que Sörensen prenne contact avec la police d’Ystad dès son retour.

— Je le lui dirai. Wallander, c’était bien cela ?

— Kurt Wallander.

Il posa son portable sur la table. Lena Norman s’était donc rendue à Copenhague. Était-elle seule ? C’était la question.

Martinsson apparut.

— Bärnsö se trouve dans l’Östergötland. Plus exactement dans l’archipel de Gryt. Il y a aussi un Bärnsö sur la côte du Norrland mais c’est plutôt un haut-fond réputé pour la pêche.

Wallander rendit compte de sa conversation avec la loueuse de costumes de Copenhague.

— Il faudra donc aller voir les parents de Lena Norman, dit Martinsson.

— J’aurais préféré attendre quelques jours. Mais comment faire ?

Ils méditèrent en silence ce terrible aspect de l’enquête — ne pas pouvoir laisser les parents tranquilles.

La porte d’entrée s’ouvrit. Ils eurent la même pensée : Isa Edengren ! Mais ce n’était que Lundberg dans son bleu de travail. En les apercevant en haut de l’escalier, il enleva ses bottes et les rejoignit.

— Isa vous a appelé ? demanda Wallander.

— Non. Et je ne veux pas vous déranger. C’est juste à propos de ce que vous avez dit tout à l’heure, devant la maison. Que j’avais appelé à l’hôpital pour demander des nouvelles d’Isa.

Wallander crut que Lundberg pensait avoir mal agi.

— C’était un geste parfaitement naturel de votre part.

Lundberg le dévisageait d’un air préoccupé.

— Mais je n’ai pas téléphoné. Et ma femme non plus. On aurait pu le faire, bien sûr. Mais on ne l’a pas fait.

Wallander et Martinsson échangèrent un regard.

— Vous dites que vous n’avez pas téléphoné à l’hôpital pour prendre des nouvelles d’Isa ?

— Non.

— Et votre femme non plus ?

— Ni elle, ni moi.

— Y a-t-il un autre Lundberg qui aurait pu lui téléphoner ?

— Ah bon ? Et ce serait qui ?

Wallander considéra pensivement l’homme debout en face de lui. Il n’y avait aucune raison de mettre en doute sa sincérité. Un autre avait donc appelé l’hôpital. Un autre qui connaissait les liens entre Isa et la famille Lundberg. Et qui était informé de son hospitalisation. Mais que voulait savoir cet individu ? Si Isa allait se rétablir ? Ou si elle était morte ?

— Je ne comprends pas, dit Lundberg. Qui a pu se faire passer pour moi ?

— Vous devriez pouvoir répondre vous-même à cette question. Qui savait qu’Isa venait chez vous quand elle avait des difficultés avec ses parents ?

— Tout le monde au village savait qu’Isa venait nous voir. Mais j’ignore qui a pu se faire passer pour moi.

— L’ambulance, intervint Martinsson. Elle n’est pas passée inaperçue, j’imagine. Quelqu’un vous a-t-il posé des questions ?

— Karin Persson. Elle habite dans le virage, juste avant l’autoroute. Elle est curieuse, s’intéresse à tout ce qui se passe. Mais elle aurait du mal à parler comme un homme au téléphone.

— Personne d’autre ?

— Åke Nilsson s’est arrêté chez nous en revenant du travail. Il nous apportait des côtelettes. Nous lui avons raconté. Mais il ne connaissait pas Isa, alors il n’avait aucune raison d’appeler l’hôpital.

— C’est tout ?

— Le facteur nous a apporté un avis de virement. On avait gagné trois cents couronnes au loto. Il a demandé si les Edengren étaient là, et on lui a dit qu’Isa avait été hospitalisée. Mais pourquoi aurait-il téléphoné là-bas ?

— Personne d’autre ?

— Non.

— Merci de nous avoir permis de tirer cela au clair, dit Wallander en marquant nettement par le ton de sa voix que l’entretien était clos.

Lundberg disparut dans l’escalier, remit ses bottes et partit.

— Je suis retourné dans la réserve cette nuit, dit Wallander. À un moment donné, j’ai eu le sentiment qu’il y avait quelqu’un dans le noir. Qui nous surveillait. Je me suis dit que je me faisais des idées. Mais, maintenant, je commence à me poser des questions. Ce matin, j’ai demandé à Edmundsson d’explorer l’endroit avec sa chienne. Est-ce que quelqu’un nous suit ?

— Je sais ce qu’aurait répondu Svedberg.

Wallander le dévisagea avec surprise.

— Qu’aurait-il dit ?

— Svedberg parlait parfois de ses Indiens. Je me souviens d’une nuit, on surveillait le terminal des ferries, je crois qui c’était en 88, au début du printemps. Une grosse affaire de contrebande, tu t’en souviens peut-être. On planquait dans la voiture, Svedberg et moi, et il racontait des histoires d’Indiens pour nous tenir éveillés. Entre autres, il m’a parlé de leurs techniques de pistage, et de leurs méthodes pour vérifier qu’eux-mêmes ne sont pas suivis. Il faut savoir s’arrêter, en gros. Savoir à quel moment interrompre sa progression, se mettre à couvert et attendre ceux qui approchent par-derrière.

— Qu’aurait dit Svedberg ?

— Qu’on devrait s’arrêter de temps en temps et jeter un coup d’œil par-dessus l’épaule.

— Et qu’est-ce qu’on verrait alors ?

— Quelqu’un qui ne devrait pas y être.

Wallander réfléchit.

— Autrement dit, on doit garder cette maison sous surveillance. Au cas où quelqu’un déciderait de faire la même chose que nous : fouiller dans la chambre d’Isa. C’est ça ?

— À peu près.

— Il n’y a pas d’à peu près. C’est oui ou c’est non.

— Je t’informais juste du point de vue de Svedberg.

Wallander comprit à quel point il était fatigué. L’exaspération latente, prête à déborder pour un rien. Il aurait dû s’excuser auprès de Martinsson, et auprès d’Ann-Britt un peu plus tôt dans la réserve. Mais il ne dit rien. Ils retournèrent dans la chambre d’Isa. La perruque était posée sur la table, à côté du portable. Wallander s’agenouilla et jeta un regard sous le lit. Rien. En se relevant, il eut un vertige, chancela et dut s’agripper à Martinsson.

— Ça ne va pas ?

Il secoua la tête.

— Ce sont les nuits blanches. Ça fait longtemps que je ne peux plus les aligner impunément. Ça va t’arriver, à toi aussi.

— On devrait demander à Lisa de faire venir des renforts.

— Elle l’a déjà mentionné. On en reparlera. Y a-t-il autre chose à voir, ici ?

— Je ne crois pas.

— Est-ce qu’il manque un objet ? Qui devrait se trouver dans la chambre d’une jeune femme ?

— Pas que je sache.

— Alors on y va.

Il était neuf heures et demie lorsqu’ils ressortirent dans la cour. Wallander jeta un regard au ciel. Pas d’averse en perspective.

— Je vais prendre contact avec les parents d’Isa. Je vous laisse vous occuper des parents de Boge, Norman et Hillström. Je n’ose pas penser à ce qui se passera si nous ne retrouvons pas Isa. Il se peut qu’ils soient au courant d’un détail. Idem pour ceux qui figurent sur la photo qu’on a trouvée chez Svedberg.

— Tu crois qu’il est arrivé quelque chose ?

— Je ne sais pas.

Ils remontèrent en voiture et prirent la direction d’Ystad. Wallander pensait à la conversation avec Lundberg. Quelqu’un avait donc téléphoné à l’hôpital. Qui ? En plus, il sentait confusément que Lundberg avait mentionné un fait, en passant, qui pouvait avoir de l’importance. Mais il rejeta cette intuition. Je suis fatigué, pensa-t-il. Je n’écoute pas ce que les gens me disent et, après coup, j’ai l’impression d’être passé à côté de l’essentiel.

En arrivant au commissariat, Martinsson disparut dans son bureau. Ebba fit signe à Wallander.

— Mona a appelé, dit-elle.

Il s’immobilisa.

— Que voulait-elle ?

— Elle ne me l’a pas dit, bien sûr.

Elle lui tendit un bout de papier où elle avait noté le numéro de Mona à Malmö. Wallander le connaissait par cœur, mais Ebba pensait à tout. Elle lui donna aussi une pile d’autres messages téléphoniques.

— Ce sont surtout des journalistes, dit-elle pour le rassurer. Tu n’es pas obligé de les rappeler.

Wallander prit un café au passage et alla dans son bureau. Il venait d’enlever sa veste lorsque le téléphone sonna. C’était Hansson.

— Rien de neuf jusqu’à présent. Juste pour ton information.

— Je voudrais que tu viennes, dit Wallander. Toi ou Ann-Britt. Martinsson et moi n’avons pas le temps de tout faire ici. Qui s’occupe des voitures disparues, par exemple ?

— C’est moi. Et j’y travaille. Il s’est passé autre chose ?

— Isa Edengren s’est enfuie de l’hôpital. Et cela m’inquiète.

— Bon. Qui doit venir ? Ann-Britt ou moi ?

Wallander aurait préféré Ann-Britt. Elle était meilleur policier que Hansson.

— Peu importe. L’un de vous.

Il raccrocha du doigt et composa aussitôt le numéro de Mona à Malmö. Chaque fois qu’elle appelait — très rarement, en réalité — il s’inquiétait à l’idée qu’il soit arrivé quelque chose à Linda.

Elle décrocha à la deuxième sonnerie. Wallander éprouvait toujours comme une ombre de chagrin en entendant sa voix. Parfois, il lui semblait que ce sentiment diminuait avec les années, mais il n’en était pas sûr.

— J’espère que je ne te dérange pas, dit-elle. Comment vas-tu ?

— Comment pourrais-tu me déranger alors que c’est moi qui te rappelle ? Je vais bien.

— Fatigué, on dirait.

— Oui. Tu as dû voir dans les journaux qu’un de mes collègues est mort. Svedberg. Tu te souviens de lui ?

— Très vaguement.

— Qu’est-ce que tu voulais ?

— Juste t’annoncer que je me remarie.

Wallander ne répondit pas. L’espace d’un instant, il fut sur le point de raccrocher. Mais il resta immobile.

— Tu es toujours là ?

— Oui. Je suis là.

— Je t’informe donc que je vais me remarier.

— Avec qui ?

— Clas-Henrik, bien sûr.

— Tu vas te marier avec un joueur de golf ?

— Ça, c’était une remarque idiote et superflue.

— Excuse-moi. Linda est au courant ?

— Je voulais t’en parler d’abord.

— Je ne sais pas quoi dire. Je devrais peut-être te féliciter.

— Par exemple. Ce n’est pas la peine de s’éterniser au téléphone. Je voulais juste que tu sois au courant.

— Mais je ne veux pas être au courant, bordel ! Ni de ta vie ni de ton golfeur de mes deux !

La rage avait émergé de nulle part. Peut-être à cause de la fatigue, ou de l’ultime déception muette d’être ainsi définitivement abandonné par Mona. D’abord, le fameux jour où elle lui avait annoncé qu’elle voulait divorcer. Et maintenant ça.

Il raccrocha si brutalement que le combiné se cassa net. Martinsson, qui venait d’apparaître à la porte, sursauta. Wallander s’empara de l’appareil, l’arracha à la prise et le balança de toutes ses forces dans la corbeille. Martinsson lui jeta un regard inquiet et se retourna pour partir.

— Qu’est-ce que tu me voulais ?

— Ça peut attendre.

— Ma colère est d’ordre privé. Dis-moi ce que tu veux.

— Je vais chez les Norman. Je pensais commencer par eux. En plus, Lillemor Norman sait peut-être où se cache Isa.

Wallander acquiesça.

— Hansson ou Ann-Britt doit passer. Demande-leur de s’occuper des autres.

Martinsson hocha la tête. Il hésitait visiblement.

— Je crois qu’il te faut un nouveau téléphone, dit-il. Je m’en occupe.

Wallander lui fit signe de s’en aller.

Il resta un long moment assis sans bouger. Une nouvelle fois, il avait été contraint de constater que Mona était encore la femme qui comptait le plus dans sa vie.

Lorsqu’un policier apparut à la porte avec un nouveau poste de téléphone, il se leva enfin et sortit de son bureau. Dans le couloir, il hésita. Puis il remarqua qu’il s’était arrêté devant la porte de Svedberg. Elle était entrebâillée. Il l’ouvrit du bout du pied. Le soleil illuminait la pièce, révélant la présence d’une fine couche de poussière sur le bureau. Wallander entra et referma la porte derrière lui. Après un instant d’indécision, il s’assit dans le fauteuil de Svedberg. Ann-Britt avait déjà examiné tous ses papiers. Elle était méticuleuse. Ce serait une perte de temps de les parcourir à nouveau. Il songea soudain que Svedberg avait aussi un casier personnel au sous-sol du commissariat. Ann-Britt l’avait probablement exploré, mais elle n’en avait rien dit. Il voulut en avoir le cœur net. Aucune des clés du trousseau que lui avait remis Nyberg ne correspondait aux casiers du sous-sol. Wallander se rendit à la réception et interrogea Ebba.

— Son double de clés est ici, dit-elle, mal à l’aise.

Wallander les prit et s’apprêtait à descendre lorsqu’elle le retint.

— L’enterrement est prévu pour quand ?

— Je ne sais pas.

— Ça va être dur.

— Au moins, il n’y aura pas une veuve et des petits enfants en larmes. Mais bien sûr que ça va être dur.

Il descendit l’escalier et dénicha le casier de Svedberg. Il ne savait pas ce qu’il espérait y trouver. Probablement rien du tout. Il y avait quelques serviettes de toilette ; Svedberg avait toujours pris un sauna le vendredi soir, avant de quitter le commissariat. Il y avait aussi une boîte à savon, du shampooing et une paire de vieilles chaussures de tennis. Wallander passa la main sur l’étagère. Une chemise plastifiée. Il la prit, mit ses lunettes et feuilleta les documents qu’elle contenait. Une facture de garagiste. Quelques papiers griffonnés à la main qu’il déchiffra à grand-peine — il finit par reconnaître des listes de courses à faire au supermarché. Il y avait aussi quelques billets de train et des tickets de bus. Le 19 juillet, Svedberg — ou quelqu’un d’autre — avait pris un train de très bonne heure pour Norrköping. Il était revenu à Ystad le 22 juillet. Le billet était poinçonné, il avait donc été utilisé. Les tickets de bus étaient indéchiffrables. Il les regarda à la lumière, sans succès. Il referma l’armoire à clé, emporta la chemise dans son bureau et examina les tickets de bus à la loupe jusqu’à déchiffrer un prix correspondant au trajet et les mots : Réseau routier de l’Östergötland. Il reposa les tickets en fronçant les sourcils. Qu’allait faire Svedberg à Norrköping, pendant trois jours, au milieu de ses vacances ? Il composa le numéro d’Ylva Brink. Pour une fois, elle était chez elle. Elle n’avait aucune idée de la raison qui avait pu pousser Svedberg à se rendre dans l’Östergötland. Il ne connaissait personne là-bas, dit-elle. Puis elle se ravisa.

— La fameuse Louise habitait peut-être là-bas. L’avez-vous trouvée, au fait ?

— Pas encore. Mais il est possible que vous ayez raison.

Il alla chercher un café. Il pensait encore à sa conversation avec Mona. Il ne comprenait pas comment elle avait pu avoir l’idée d’épouser ce petit joueur de golf chétif qui gagnait sa vie en important des sardines en Suède. Il retourna dans son bureau. Les billets étaient encore sur la table. Soudain il resta pétrifié, le gobelet de café à la main.

Il aurait dû y penser tout de suite. L’album photo d’Isa Edengren. Comment s’appelait cette île ? Bärnsö ? Et qu’avait dit Martinsson ? Bärnsö se trouve dans l’archipel de l’Östergötland.

Il éclaboussa la table en posant son gobelet, et inaugura son téléphone neuf par un coup de fil à Martinsson.

— Où es-tu ?

— Je prends le café avec Lillemor Norman. Son mari doit arriver bientôt.

Wallander devina à sa voix que la visite n’avait rien de facile.

— Je veux que tu lui poses une question. Là tout de suite. Je veux savoir si le nom de Bärnsö lui dit quelque chose. S’il y a un quelconque rapport entre Isa Edengren et cette île.

— C’est tout ?

— C’est tout. Maintenant.

Il attendit. Ann-Britt apparut dans l’entrebâillement de la porte — Hansson avait peut-être compris où allait la préférence de Wallander. Elle indiqua le gobelet de café et disparut.

— La réponse est assez surprenante, dit Martinsson au téléphone. Elle affirme que la famille Edengren, en plus des maisons en Espagne et en France, possède une résidence secondaire à Bärnsö.

— Bien ! Enfin quelque chose qui colle.

— Lena aurait souvent séjourné là-bas, de même que Boge et Hillström.

— Je connais quelqu’un d’autre qui s’est rendu là-bas.

— Qui ?

— Svedberg. Entre le 19 et le 22 juillet.

— Merde alors. Comment tu l’as su ?

— Je te le dirai quand tu reviendras. En attendant, fais ce que tu dois faire.

Il reposa le combiné. Doucement cette fois. Ann-Britt reparut.

Elle comprit aussitôt qu’il y avait du nouveau.

# 

# 17

Wallander ne s’était pas trompé. Ann-Britt avait oublié d’examiner le casier du sous-sol. Il ne put s’empêcher d’en éprouver une satisfaction idiote. À ses yeux, elle était un bon policier. Mais cet oubli montrait qu’elle n’était pas non plus infaillible.

Ils firent un point rapide. Isa Edengren avait disparu. D’après Wallander, il fallait la retrouver de toute urgence. Priorité absolue.

Ann-Britt le pressa de formuler ce qu’il imaginait au juste. Il ne le savait pas. Mais Isa aurait dû participer à la fête de la Saint-Jean. Elle avait fait une tentative de suicide — pourquoi ? — et maintenant elle avait disparu.

— Il y a une autre possibilité, dit Ann-Britt. Même si elle est à la fois désagréable et invraisemblable.

Wallander devina son raisonnement.

— Tu veux dire que c’est elle qui aurait tué ses amis ? J’y ai pensé. Toutefois, elle était vraiment malade la veille de la Saint-Jean.

— Oui. Mais nous ne savons pas encore si ça s’est passé à ce moment-là.

Il acquiesça intérieurement.

— Raison de plus pour la retrouver le plus vite possible. Il ne faut pas oublier qu’un homme a appelé l’hôpital en se faisant passer pour Lundberg.

Ann-Britt sortit pour prendre contact avec les familles Hillström et Boge, et avec les autres jeunes figurant sur la photo retrouvée chez Svedberg. Wallander lui avait bien précisé de les interroger sur l’île de Bärnsö. Le téléphone sonna aussitôt après son départ. C’était Nyberg.

— Ça y est ? Vous avez trouvé ?

— Pas encore. Ça peut prendre du temps. Je t’appelle pour une autre raison. On a des renseignements sur le fusil qui était chez Svedberg.

Wallander prit un bloc-notes.

— Les registres sont efficaces, poursuivit Nyberg. Le fusil qui a tué Svedberg a été volé il y a deux ans à Ludvika.

— Où ça ?

— À Ludvika. Le vol a été signalé le 19 février 1994 au commissariat de cette ville. La plainte a été recueillie par un collègue du nom de Wester. Celui qui a déclaré le vol s’appelait Hans-Åke Hammarlund. Il gardait ses armes sous clé, comme il se doit. Le 18 février, il s’était rendu à Falun pour une affaire auprès du tribunal d’instance. D’après sa déclaration, il dirige une petite entreprise d’électricité. Et il est chasseur. Dans la nuit du 18 au 19 février quelqu’un est entré chez lui par effraction. Sa femme, qui dormait au premier étage, n’a rien entendu. Hammarlund a constaté le vol en rentrant de Falun le lendemain, et il l’a déclaré le jour même. Le fusil est un Lambert-Baron, fabriqué en Espagne. Les numéros correspondent. Aucune des armes n’a été retrouvée. Et aucun suspect n’a pu être identifié.

— Il y avait donc plusieurs armes ?

— Curieusement, le voleur a laissé une carabine de chasse à l’élan de grand prix. En revanche, il a pris deux pistolets. Plus exactement, un pistolet et un revolver, dont la marque n’est pas précisée. D’après moi, Wester a rédigé un rapport assez négligent. Par exemple, il n’indique pas de quelle manière le voleur s’est introduit dans la maison. Mais tu vois les implications possibles.

— Que l’une de ces armes a pu être utilisée dans la réserve. Il faut s’en assurer le plus vite possible.

— Ludvika se trouve dans le nord, loin d’ici. Mais les armes ont tendance à resurgir n’importe où.

— J’ai du mal à croire que Svedberg ait volé l’arme qui l’a tué.

— On a rarement affaire à des lignes droites. Les armes sont volées, revendues, utilisées, revendues. Ce fusil a peut-être connu une longue chaîne de propriétaires avant d’atterrir chez Svedberg.

— En tout cas, c’est un élément important. J’ai l’impression qu’on navigue en plein brouillard.

— Ici, il fait beau. Mais ce n’est pas drôle de chercher un caveau provisoire dans la forêt.

— Pense à ta retraite, dit Wallander.

Nyberg promit de traiter en priorité l’identification des armes volées et la vérification du type de munitions utilisées dans le parc. Wallander, penché sur son bloc-notes, s’apprêtait à faire un point personnel de l’enquête lorsque le téléphone sonna à nouveau. C’était le docteur Göransson.

— Vous n’êtes pas venu ce matin, dit-il.

— Je regrette. Je n’ai aucune excuse.

— Je comprends que vous soyez débordé. C’est terrible, on ose à peine ouvrir le journal. J’ai travaillé quelques années à Dallas, dans un hôpital. Les gros titres d’Ystad commencent à ressembler à ceux du Texas.

— On travaille vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— Je crois tout de même que vous devriez vous occuper de votre santé. Un diabète mal soigné combiné à de l’hypertension, ce n’est pas à prendre à la légère.

Wallander lui parla de sa visite nocturne à l’hôpital et de l’infirmière qui avait mesuré son taux de sucre dans le sang.

— Cela confirme ce que je viens de dire. Nous devons faire des examens approfondis, foie, reins, pancréas. À mon avis, ça ne peut pas attendre.

Wallander comprit qu’il ne s’en tirerait pas à si bon compte. Il accepta un rendez-vous pour le lendemain, huit heures, et promit de venir à jeun, avec un échantillon de la première urine du matin.

— Je suppose que vous n’avez pas le temps de passer prendre un flacon stérile…

Après avoir raccroché, Wallander repoussa le bloc-notes. Soudain l’étendue des dégâts lui apparut avec une netteté redoutable. Cela faisait des années qu’il négligeait sa santé. Au fond, cela durait depuis le jour où Mona avait demandé le divorce. Presque sept ans. L’espace d’un instant, il rejeta la faute sur elle. En réalité, il le savait, il ne pouvait s’en prendre qu’à lui-même.

Il se leva et s’approcha de la fenêtre. Il faisait encore chaud. Göransson avait raison. Il était obligé de faire attention s’il voulait vivre encore dix ans. Pourquoi fixer la limite à dix ans ? Il ne le savait pas très bien.

Il se rassit et contempla fixement la page blanche. Puis il chercha les numéros des Edengren en Espagne et en France, et il vérifia dans l’annuaire : c’était bien en Espagne qu’il avait réussi à joindre la mère d’Isa. Il composa le numéro et attendit. Il s’apprêtait à raccrocher lorsqu’un homme répondit. Wallander se présenta.

— On m’a fait part de votre appel, dit l’homme. Je suis le père d’Isa.

Wallander eut le sentiment que l’autre regrettait cette paternité et sentit à nouveau l’indignation l’envahir.

— Je suppose que vous vous apprêtiez à rentrer en Suède pour vous occuper d’Isa, dit-il.

— Pas vraiment, puisqu’il ne semble pas y avoir urgence.

— Comment le savez-vous ?

— J’ai appelé l’hôpital.

— Vous ne vous êtes pas présenté sous le nom de Lundberg, par hasard ?

— Pourquoi aurais-je fait une chose pareille ?

— Juste une question.

— La police n’a-t-elle rien de mieux à faire que poser des questions idiotes ?

— Oh que si. Par exemple, nous pouvons prendre contact avec la police espagnole et lui demander de vous rapatrier par le premier avion.

Ce n’était pas vrai, naturellement. Mais Wallander en avait soudain par-dessus la tête des parents d’Isa Edengren, et de leur froideur vis-à-vis de leur fille, alors qu’ils avaient déjà perdu un fils. Comment était-il possible de se comporter ainsi avec ses propres enfants ?

— Je ne tolère pas qu’on s’adresse à moi sur ce ton.

— Écoutez bien. Trois amis d’Isa ont été tués. Isa aurait dû être parmi eux. Je parle de meurtres. Maintenant vous répondez à mes questions, ou je prends contact avec la police espagnole. C’est clair ?

L’homme parut hésiter.

— Que s’est-il passé au juste ?

— On trouve des journaux suédois sur la côte espagnole. Je suppose que vous savez lire ?

— Que voulez-vous dire ?

— Ce que je dis, ni plus ni moins. Vous avez une maison sur l’île de Bärnsö. Isa a-t-elle les clés de cette maison ? Ou est-elle interdite de séjour, là aussi ?

— Elle a les clés.

— Y a-t-il un téléphone ?

— Nous utilisons nos portables.

— Isa a-t-elle un portable ?

— Qui n’en a pas ?

— Donnez-moi son numéro.

— Je ne le connais pas. D’ailleurs, je ne suis pas sûr qu’elle en ait un.

— Alors quoi ? Elle a un portable ou elle n’en a pas ?

— Elle ne m’a jamais demandé d’argent pour ça. Alors comment aurait-elle fait pour l’acheter ? Elle ne travaille pas, elle ne fait rien pour mettre de l’ordre dans sa vie.

— Isa a-t-elle pu se rendre à Bärnsö ? A-t-elle l’habitude d’aller là-bas ?

— Si j’ai bien compris, elle est à l’hôpital.

— Non, elle en est partie.

— Pourquoi ?

— Nous n’en savons rien. Est-il possible qu’elle soit à Bärnsö ?

— C’est tout à fait possible.

— Comment va-t-on là-bas ?

— Il faut prendre le bateau à Fyrudden. Il n’y a pas de liaisons terrestres.

— A-t-elle accès à un bateau ?

— Le nôtre se trouve à Stockholm pour une révision du moteur.

— Y a-t-il des voisins qu’on peut contacter ?

— Il n’y a personne. Notre maison est la seule de l’île.

Wallander avait pris des notes tout en parlant. Il ne voyait pas d’autres questions dans l’immédiat.

— Je dois vous prier de rester disponible à ce numéro. Y a-t-il un autre endroit où Isa aurait pu se rendre ?

— Pas que je sache.

— Si jamais vous pensez à quelque chose, je vous demande instamment de m’en faire part.

Il lui donna le numéro du commissariat d’Ystad et celui de son portable. En raccrochant, il constata qu’il avait les mains moites.

Il dut fouiller longtemps dans ses tiroirs et sur ses étagères avant de trouver ce qu’il cherchait : un atlas routier. Fyrudden était indiqué, mais pas Bärnsö. Une seule maison, pensa-t-il, l’île devait être minuscule. Qui était susceptible de connaître l’éventuel numéro de portable d’Isa Edengren ? Ses amis, bien sûr. Il appela Martinsson, qui se trouvait encore chez les Norman. Wallander ne l’enviait pas. Après une courte attente, Martinsson lui apprit qu’à leur connaissance Isa n’avait pas de portable. Wallander lui demanda de prendre contact avec les autres jeunes figurant sur la photo de Svedberg. La réponse arriva au bout de vingt minutes. Aucun d’entre eux n’était au courant de l’existence d’un portable.

L’après-midi était déjà bien avancé. Wallander était affamé. Il commanda une pizza, qui arriva trente minutes plus tard. Il la mangea assis à son bureau. Il avait la migraine. Toujours pas de nouvelles de Nyberg. Il envisagea de retourner à la réserve. Mais il ne serait d’aucune utilité là-bas. Nyberg connaissait son affaire. Il s’essuya la bouche, jeta l’emballage dans la corbeille et alla se laver les mains aux toilettes. Puis il quitta le commissariat, traversa la petite route, s’assit à l’ombre du château d’eau et donna libre cours aux pensées qui le hantaient.

Il devinait un schéma. Mais son pressentiment n’avait pas de forme, pas de visage. C’était plutôt une image fuyante, où certains éléments se répétaient. Sa pire crainte — que Svedberg ait pu tuer les trois jeunes — commençait à s’estomper. Svedberg faisait partie des poursuivants, comme eux ; mais il avait une longueur d’avance. Wallander ne l’avait pas tout à fait rattrapé.

À peine envolée, cette crainte avait aussitôt été remplacée par une autre : qui surveillait ses propres faits et gestes ? Ceux de Martinsson ? Ceux d’Ann-Britt ?

Quelque part, tout près d’eux, rôdait un individu très bien renseigné. Cette image était juste, il le savait, même si les éléments dont ils disposaient ne se recoupaient pas encore.

Le meurtrier de Svedberg et des trois jeunes gens avait à tout moment accès à l’information dont il avait besoin. La fête de la Saint-Jean avait été préparée dans le plus grand secret ; même les parents en ignoraient tout. Or quelqu’un savait. Ce quelqu’un avait aussi découvert que Svedberg le suivait à la trace.

Svedberg a dû s’approcher de trop près, pensa Wallander. Sans le savoir, il a empiété sur un territoire défendu. C’est pour cela qu’il a été tué. Il n’y a pas d’autre explication possible.

Jusque-là — il était toujours allongé dans l’herbe, à l’ombre du château d’eau — il lui semblait pouvoir suivre son propre raisonnement. Au-delà, tout devenait confus. Que faisait le télescope dans la remise de Björklund ? Pourquoi avait-on envoyé de fausses cartes postales de différentes villes d’Europe ? Pourquoi ce délai ? Les questions étaient multiples et incohérentes.

Je dois retrouver Isa, pensa-t-il. Je dois réussir à la faire parler. Lui faire dire ce qu’elle n’a peut-être même pas conscience de savoir. Et je dois suivre la trace de Svedberg. Qu’avait-il découvert qui nous a échappé ? À moins qu’il n’ait eu des soupçons dès le début, pour des raisons qu’il était seul à connaître ?

Wallander pensait à Louise. La femme que fréquentait Svedberg dans le plus grand secret. Son portrait avait quelque chose d’inquiétant. Il ne savait toujours pas quoi. L’inquiétude le taraudait, le poussait à rester vigilant, à ne pas laisser l’impatience prendre le dessus.

En réfléchissant ainsi, adossé au mur de pierre du château d’eau, il pensa soudain qu’il existait un point commun entre les quatre jeunes et Svedberg. Ils avaient des secrets. Peut-être était-ce là qu’il fallait chercher le point de recoupement caché ?

Il se leva. Il avait mal dans tout le corps après les heures de mauvais sommeil dans sa voiture. Il reprit le chemin du commissariat.

Sa plus grande peur restait intacte et inchangée. La peur que le tueur ne frappe à nouveau.

Il s’arrêta sur le parking. La situation lui apparut soudain très clairement. Il devait à tout prix se rendre à Bärnsö pour savoir si Isa Edengren s’y trouvait. De toutes les priorités, il devait en choisir une. Et il venait de choisir celle-là : retrouver Isa.

Aussitôt, il lui sembla que le temps était compté. Il retourna à son bureau et réussit à joindre Martinsson, qui venait de quitter le domicile des Norman.

— Du nouveau ? demanda Martinsson.

— Non. Pourquoi n’avons-nous aucune nouvelle des légistes ? Sans date précise, on est paralysés. Et pourquoi le public n’a-t-il rien à dire ? Où sont les voitures disparues ? Il faut qu’on parle. Viens le plus vite possible.

Il était seize heures passées lorsqu’ils réussirent à joindre Ann-Britt Höglund, qui avait parlé à la fois à Eva Hillström et aux parents de Martin Boge à Simrishamn. En l’attendant, Wallander et Martinsson téléphonèrent aux autres jeunes identifiés sur la photo de Svedberg. Tous avaient, en différentes occasions, rendu visite à Isa sur l’île de Bärnsö. Martinsson eut aussi le temps de joindre l’institut de Lund. On ne connaissait toujours pas l’heure exacte de la mort de Svedberg, ni celle des trois jeunes. Wallander feuilleta le résumé des informations fournies par le public — Martinsson avait affecté un jeune aspirant à cette tâche. Apparemment, personne n’avait fait d’observation décisive dans Lilla Norregatan et pas davantage dans la réserve. Le plus étonnant, c’était malgré tout que personne n’ait identifié ou cru identifier la femme prénommée Louise. Ce fut d’ailleurs la première remarque de Wallander lorsqu’il se fut enfermé dans la plus petite des salles de réunion avec ses deux collègues et qu’il eut placé le portrait de Louise dans le projecteur.

— Il ne s’est pas écoulé beaucoup d’heures depuis la publication de la photo dans la presse, objecta Martinsson.

— C’est une chose de demander aux gens de se souvenir d’un événement. Ça peut prendre beaucoup de temps. Mais là, il s’agit d’un visage.

— Et si elle n’était pas d’ici ? intervint Ann-Britt. Supposons qu’elle habite au Danemark, par exemple. Qui lit la presse de Scanie là-bas ? Sa photo ne paraîtra que demain dans les quotidiens nationaux.

Wallander pensa à Sture Björklund, qui faisait la navette entre Hedeskoga et Copenhague.

— Tu as raison, nous devons contacter la police danoise.

Ils contemplèrent en silence le portrait de Louise qui brillait sur le mur.

— Je maintiens qu’il y a quelque chose d’étrange dans cette photo. Mais quoi ?

Personne ne fit de commentaire. Wallander éteignit le projecteur.

— J’ai l’intention de partir demain dans l’Östergötland. J’ai des raisons de croire qu’Isa s’y trouve. Nous devons la retrouver et la faire parler.

— Que pourrait-elle nous apprendre ? Elle n’était pas la au moment du drame.

La question de Martinsson était plus que légitime. En revanche, Wallander n’était pas certain de pouvoir lui donner une réponse cohérente. Il y avait beaucoup de lacunes. Son idée ressemblait plus à une vague hypothèse qu’à un point de vue construit.

— Isa est une sorte de témoin. Nous sommes convaincus qu’il ne s’agit pas d’un crime fortuit — ce qui est peut-être le cas du meurtre de Svedberg, même si ça paraît peu vraisemblable. Les trois jeunes ont été tués dans le cadre d’un plan minutieusement élaboré. Eux-mêmes — c’est un point décisif — agissaient dans le plus grand secret. Pourtant, quelqu’un a réussi à se procurer les informations essentielles. Le programme, le lieu, la date, peut-être même l’heure. Quelqu’un les a espionnés, d’une manière ou d’une autre. S’il s’avère que les corps ont été provisoirement enterrés près du lieu du crime, nous en aurons la certitude. Une tombe ne se creuse pas toute seule. Isa a participé aux préparatifs de la fête. Elle a été présente à toutes les étapes, jusqu’au jour de la fête, lorsqu’elle est tombée malade. Nous n’avons pas de raison de douter de son témoignage. Si elle l’avait pu, elle aurait été avec les autres. Son mal d’estomac lui a sans doute sauvé la vie. En tout cas, elle peut nous guider dans notre travail de reconstitution.

— C’est le raisonnement qu’a tenu Svedberg, à ton avis ?

— Oui. Mais il devait aussi savoir — ou du moins soupçonner — autre chose. Quoi ? Nous n’en savons rien, pas plus que nous ne savons à quel moment ce soupçon a surgi, ni pourquoi Svedberg a tenu à garder le secret sur son enquête. Mais ce devait être important Il y a consacré toutes ses vacances, en prenant ses jours de congé d’une traite, ce qui ne lui était jamais arrivé.

— Il manque quelque chose, intervint Ann-Britt. Un mobile. Vengeance, haine, jalousie. Ça ne colle pas. Qui pouvait éprouver le besoin de se venger de quelques jeunes, les haïr, ou être jaloux d’eux à ce point ? Il y a dans ce crime un aspect bestial qui dépasse tout ce que j’ai connu jusqu’à présent. C’est pire que le pauvre garçon qui se déguisait en Indien il y a deux ans.

— Le tueur a pu choisir la fête exprès, dit Wallander. C’est peut-être aussi horrible que cela : il a choisi l’instant où le plaisir était à son comble. Pensez à la solitude toute particulière qui peut exister au moment des fêtes, le soir de la Saint-Jean ou le soir de Noël.

— Alors, ça nous laisse l’hypothèse du forcené, dit Martinsson sans chercher à dissimuler son malaise.

— Un forcené extrêmement méthodique. C’est possible. Mais, surtout, nous devons nous interroger sur le dénominateur commun invisible. Le tueur a obtenu toutes les informations dont il avait besoin. Il avait accès à leur vie. C’est ça, le dénominateur commun. Nous devons creuser dans la vie de ces jeunes. Tôt au tard, nous trouverons le point de contact. D’ailleurs, on l’a peut-être déjà trouvé sans s’en apercevoir.

— Tu penses donc, dit Ann-Britt, qu’Isa Edengren peut devenir notre éclaireur ?

— À peu près. On ne peut pas oublier qu’elle a tenté de se suicider. Pourquoi ? On ne sait pas non plus ce que pense le tueur du fait qu’elle ait survécu.

— Celui qui a appelé l’hôpital en se faisant passer pour Lundberg ?

Wallander hocha la tête avec gravité.

— Je veux que l’un d’entre vous parle à la personne qui a reçu l’appel, à l’hôpital. Comment était la voix de cet homme ? Avait-il un accent ? Était-il jeune ou vieux ? Tout peut avoir de l’importance.

Martinsson promit de s’en charger. Ils consacrèrent l’heure suivante à faire le point. Lisa Holgersson entra à l’improviste pour évoquer l’enterrement de Svedberg, qui devait avoir lieu le mardi suivant. Elle avait parlé à Ylva Brink et à Sture Björklund. Wallander vit qu’elle était pâle, les traits creusés par la fatigue. Elle consacrait une grande partie de son temps à tenir les journalistes en respect. Il ne l’enviait pas.

— Quelqu’un sait-il quel genre de musique aimait Svedberg ? Ylva Brink, curieusement, a dit qu’elle l’ignorait.

Wallander s’aperçut à sa propre surprise qu’il ne le savait pas non plus.

— Il aimait le rock, dit Ann-Britt. Il me l’a dit un jour. Je crois que son musicien préféré était Buddy Holly, un type qui est mort il y a longtemps, dans un accident d’avion, je crois.

— Ce n’est pas lui qui chantait Peggy Sue ? demanda Wallander.

— Si. Mais on ne peut pas jouer ça à un enterrement.

— Un psaume, proposa Martinsson. Les psaumes, ça va toujours.

Lisa Holgersson pria ensuite Wallander de lui résumer l’état de l’enquête.

— Le jour de l’enterrement, dit-elle lorsqu’il eut fini, j’aimerais qu’on sache ce qui s’est passé et pourquoi.

— Je ne pense pas que ce soit possible. Mais nous le souhaitons tous, bien sûr.

Il était dix-sept heures. Ils allaient se séparer lorsque le téléphone sonna. C’était Ebba.

— Pas de journalistes, j’espère ?

— Non, c’est Nyberg. Et je crois que c’est important.

Wallander sentit d’un coup la tension lui vriller l’estomac. Ses collègues s’en aperçurent. Il y eut un grésillement. Puis la voix de Nyberg.

— Faut croire qu’on avait raison.

— Tu as trouvé l’endroit ?

— Je crois. On est en train de prendre des photos et de relever les empreintes tout autour.

— C’est où ? À l’endroit auquel on pensait ?

— Oui, à quatre-vingts mètres environ de là où l’on a retrouvé les corps. Un lieu très bien choisi, entouré de broussailles. N’importe quel promeneur aurait fait un détour pour l’éviter.

— Quand commencez-vous à creuser ?

— C’est pour ça que je t’appelle. J’ai pensé que tu voulais peut-être voir l’endroit avant qu’on l’attaque avec les pelles.

— J’arrive.

Wallander raccrocha.

— Ils ont sans doute trouvé l’endroit où étaient dissimulés les corps.

Après une rapide consultation, il fut décidé que Wallander irait seul à la réserve. Ann-Britt et Martinsson étaient déjà surchargés de travail.

Wallander mit le gyrophare en quittant la ville. Arrivé au premier périmètre de sécurité, il décida de continuer en voiture. Sur place, un technicien l’attendait.

Nyberg avait délimité une zone de dix mètres carrés environ. Wallander constata aussitôt que le lieu était en effet très bien choisi. Comme prévu. Il s’accroupit à côté de Nyberg. Quelques policiers en combinaison de travail étaient prêts à commencer les fouilles.

Nyberg indiqua un endroit précis.

— La terre a été retournée ici. Des mottes de terre ont été enlevées puis replacées à l’identique. En cherchant sous les feuilles, on trouve de la terre qui a été éparpillée au moment où le trou a été creusé.

Wallander passa la main sur une touffe d’herbe.

— Ça a été fait avec beaucoup de soin, on dirait.

Nyberg acquiesça.

— C’est un dessin géométrique, dit-il. Aucune négligence.

Nous n’aurions jamais trouvé cet endroit si nous n’avions pas décidé qu’il existait.

Wallander se redressa.

— Alors on y va, dit-il. Il n’y a aucune raison d’attendre.

Le travail avançait lentement, sous les instructions précises de Nyberg. À la tombée de la nuit, ils avaient à peine fini d’enlever la couche de terre superficielle. Des projecteurs avaient été montés sur place. On les alluma. Dessous, la terre était moins tassée. En continuant de creuser, les policiers finirent par mettre à jour une ouverture rectangulaire. Il était vingt et une heures passées. Lisa Holgersson, qui venait d’arriver en compagnie d’Ann-Britt Höglund, contemplait le travail en silence. Lorsque Nyberg se déclara satisfait et donna l’ordre à ses hommes d’arrêter, il ne subsistait plus aucun doute dans l’esprit de Wallander. Le trou rectangulaire qu’ils avaient sous les yeux était bel et bien une tombe.

Ils firent cercle autour de la cavité.

— Le trou est assez grand en tout cas, dit Nyberg.

— Oui, dit Wallander. Même pour quatre corps.

Il frissonna. Pour la première fois depuis le début de cette enquête, ils avaient réussi à suivre le tueur à la trace. Et ils ne s’étaient pas trompés.

Nyberg s’était agenouillé au bord du trou.

— Il n’y a plus rien. Mais on peut imaginer que les corps étaient enfermés dans des sacs hermétiques. À supposer qu’il ait posé une bâche plastique sous les mottes superficielles, même la chienne d’Edmundsson n’aurait rien senti. Ça ne nous empêchera pas d’examiner chaque motte sous toutes les coutures.

Wallander remonta jusqu’au sentier en compagnie de Lisa Holgersson et d’Ann-Britt.

— Je ne comprends pas, dit Lisa Holgersson d’une voix blanche. Qu’est-ce qu’il veut, ce tueur ?

— Je l’ignore. En tout cas, nous avons une rescapée.

— Isa Edengren ?

Wallander ne répondit pas. C’était inutile. Ils le savaient tous les trois.

La tombe lui avait été destinée, à elle aussi.

# 

# 18

Le mardi 13 août à cinq heures du matin, Wallander prit la direction du nord-est. Il avait déjà dépassé Sölvesborg lorsqu’il s’aperçut qu’il avait complètement oublié sa promesse au docteur Göransson de passer ce matin à son cabinet. Il s’arrêta au bord de la route pour téléphoner à Martinsson. Il était six heures et demie, le temps chaud et sec se maintenait.

— Appelle ce médecin de ma part et dis-lui que je n’ai pas pu venir à cause d’une mission urgente.

— Tu es malade ?

— Il devait me faire un check-up, c’est tout.

Martinsson devait se demander pourquoi il ne téléphonait pas lui-même au docteur Göransson. Il se posait la même question. Et pourquoi cette réticence à parler du diabète ? Il ne se comprenait pas lui-même.

Peu avant Brömsebro, la fatigue l’obligea à faire une pause. Il quitta la route et s’arrêta à côté de la pierre commémorant un ancien accord de paix conclu à cet endroit entre les Suédois et les Danois. Il se dirigea vers un arbre et soulagea sa vessie. Puis il remonta en voiture, ferma les yeux et s’endormit.

Dans son rêve, d’inquiétantes silhouettes se mouvaient sous une pluie battante. Wallander cherchait Ann-Britt sans la trouver. Son père apparaissait, puis Linda, mais il la reconnut à peine. Et la pluie tombait à verse.

Il émergea lentement du sommeil. Se souvint de l’endroit où il était avant même d’ouvrir les yeux. Le soleil éclairait son visage. Il était en sueur, mais pas reposé. Et il avait soif. Il constata avec surprise qu’il avait dormi plus d’une demi-heure ; il avait mal partout. Il mit le contact et démarra. Après une vingtaine de kilomètres, il aperçut un café au bord de la route. Il s’arrêta pour prendre son petit déjeuner. En repartant, il acheta de l’eau minérale — deux grandes bouteilles — avant de continuer vers Kalmar, qu’il dépassa peu après neuf heures. Le téléphone sonna ; c’était Ann-Britt, qui s’était engagée à préparer son arrivée dans l’Östergötland.

— J’ai parlé à un collègue de Valdemarsvik. J’ai présenté l’affaire comme si on leur demandait un service privé.

— Tu as bien fait. Les collègues n’aiment pas qu’on empiète sur leur territoire.

— Surtout pas toi.

C’était vrai. Il n’aimait pas voir des policiers d’autres districts débarquer à Ystad.

— Comment fait-on pour arriver à Bärnsö ?

— Ça dépend. Tu es encore loin ?

— Je viens de dépasser Kalmar. Il me reste cent kilomètres jusqu’à Västervik. Et après il y a encore une centaine de kilomètres.

— Alors tu es en retard.

— Pourquoi ?

— Le collègue de Valdemarsvik te suggère de prendre le bateau postal, qui part de Fyrudden entre onze heures et onze heures et demie.

— Il n’y a pas d’autre moyen de se rendre sur l’île ?

— Sûrement. Mais tu devras te renseigner toi-même en arrivant au port.

— J’y serai peut-être pour onze heures. Ne pourrait-on pas prévenir les gens de la poste de mon arrivée ? Où le courrier est-il trié ? À Norrköping ?

— J’ai une carte sous les yeux. À mon avis, ce doit être à Gryt. S’il y a un bureau de poste là-bas.

— C’est où ?

— Entre Valdemarsvik et le port de Fyrudden. Tu n’as pas de carte ?

— Non, je l’ai laissée sur mon bureau.

— Bon, je te rappellerai. Mais il me semble que ce serait une bonne idée de prendre le bateau postal. À en croire le collègue, c’est le moyen de transport habituel des gens qui se rendent sur les îles — à moins d’avoir leur propre bateau ou quelqu’un qui vient les chercher.

— Tu veux dire qu’il aurait éventuellement emmené Isa Edengren ?

— C’était juste une idée comme ça.

Wallander réfléchit.

— Mais a-t-elle pu y être pour onze heures ? Si elle a quitté l’hôpital peu avant six heures ?

— En voiture, c’est possible. Après tout, elle a le permis. Et n’oublie pas qu’elle a peut-être quitté l’hôpital dès quatre heures du matin.

Elle promit de le rappeler plus tard. Wallander accéléra. La circulation devenait plus intense. Beaucoup de caravanes sur la route. Il s’aperçut que c’était encore l’été, le temps les vacances. L’espace d’un instant, il envisagea de mettre le gyrophare. Mais il laissa tomber. Il accéléra encore. Ann-Britt le rappela après une vingtaine de minutes.

— J’avais raison. Le dernier tri a lieu à Gryt. J’ai même réussi à parler au type qui achemine le courrier vers les îles. Il a l’air sympathique.

— Comment s’appelle-t-il ?

— Je n’ai pas bien compris son nom. Mais il t’attend, à condition que tu arrives avant midi. Sinon il peut revenir te chercher dans l’après-midi. Mais je soupçonne que ce sera nettement plus cher.

— Ah oui ? À vrai dire, je pensais passer tout ce voyage en notes de frais.

— Il y a un parking sur le port. Le bateau postal est juste à côté.

— Tu as son téléphone ?

Wallander s’arrêta pour noter le numéro. Au même moment, il fut doublé par un poids lourd qu’il avait lui-même dépassé avec beaucoup de difficulté quelques minutes plus tôt.

Il était midi moins vingt lorsque Wallander aborda la descente vers Fyrudden. Il trouva une place sur le parking et continua à pied jusqu’à la jetée. Une brise légère soufflait sur le port. Il aperçut un grand bateau à moteur et un homme d’une cinquantaine d’années qui chargeait des cartons à bord. Wallander hésita. Il s’était représenté un bateau postal différemment. Peut-être avec un drapeau portant l’emblème de la poste. L’homme se redressa et considéra Wallander.

— C’est vous qui voulez aller à Bärnsö ?

— C’est moi.

L’homme mit pied à terre et lui tendit la main.

— Lennart Westin.

— Désolé d’arriver si tard.

— Il n’y a pas de presse.

— Je ne sais pas si la personne qui a appelé a précisé que je devais revenir ici, cet après-midi ou ce soir au plus tard.

— Vous ne passez pas la nuit là-bas ?

La situation devenait embarrassante. Il ne savait même pas si Ann-Britt avait précisé qu’il était policier.

— Laissez-moi vous expliquer. Je viens d’Ystad, je suis inspecteur de police, chargé d’une enquête difficile.

— Les trois jeunes ? J’ai lu ça dans le journal. Il n’y a pas eu aussi un policier tué ?

Wallander hocha la tête. Westin réfléchissait vite.

— Il m’a semblé les reconnaître, d’après les photos dans le journal. Les jeunes, je veux dire, au moins l’un d’entre eux. J’ai eu l’impression de les avoir emmenés à Bärnsö, il y a quelques années.

— Avec Isa ?

— C’est ça. Je crois que c’était vers la fin de l’automne, il y a deux ans. Il y avait une tempête, je me demandais si on arriverait à accoster à Bärnsö. Le ponton est mal situé quand le vent souffle du sud-ouest. On a fini par y arriver, mais une de leurs valises est tombée à l’eau. On l’a repêchée de justesse avec la gaffe. C’est pour ça que je me souviens d’eux. Si c’était bien eux… On ne peut pas se fier à la mémoire.

— Vous avez sûrement raison. Avez-vous vu Isa ces jours derniers ? Aujourd’hui ou hier ?

— Non.

— Mais quand elle vient, elle prend votre bateau ?

— Quand ses parents sont là, ce sont eux qui vont la chercher. Sinon, elle vient avec moi.

— Elle n’est donc pas ici ?

— Si elle est allée à Bärnsö aujourd’hui ou hier, c’est quelqu’un d’autre qui l’a emmenée.

— Qui ?

Westin haussa les épaules.

— Il y a toujours quelqu’un sur les îles qui est prêt à faire le chauffeur. Isa sait qui appeler. Mais je crois qu’elle m’aurait tout de même demandé d’abord.

Westin regarda sa montre. Wallander se dépêcha de retourner à la voiture pour prendre son petit sac de voyage. Il monta à bord. Westin lui indiqua une carte marine.

— Je peux vous conduire directement à Bärnsö. Mais ça me fait faire un détour. Si on suit le trajet habituel, on y est dans une bonne heure. J’ai trois autres pontons à desservir avant.

— Pas de problème.

— Quand voulez-vous que je passe vous chercher ?

Wallander réfléchit. Selon toute vraisemblance, Isa n’était pas sur l’île. C’était une erreur de jugement et une déception. Mais maintenant qu’il avait fait tout ce trajet, il voulait examiner la maison. Il pensait avoir besoin de quelques heures.

— Vous n’êtes pas obligé de répondre tout de suite, dit Westin en lui tendant sa carte de visite. Vous pouvez me joindre au téléphone. Cet après-midi et ce soir, je peux passer quand ça vous arrange. J’habite une île pas loin de Bärnsö, ajouta-t-il en indiquant un point sur la carte.

— Je vous appellerai.

Westin fit démarrer les deux moteurs et largua les amarres. Le siège à côté de la place du pilote était encombré de liasses de journaux et de courrier. Il y avait aussi un petit coffre-fort. Ce bateau paraît facile à manœuvrer, pensa Wallander ; ou alors c’est le pilote qui est très adroit. Une fois sorti du port, Westin lança les deux moteurs à fond. Lentement, le bateau déjaugea et prit de la vitesse.

— Depuis combien de temps faites-vous ce métier ?

Wallander était obligé de crier pour se faire entendre par-dessus le vacarme.

— Beaucoup trop longtemps, cria Westin. Plus de vingt-cinq ans !

— Et l’hiver ? Qu’est-ce que vous faites quand l’archipel est gelé ?

— Hydroptère.

Wallander remarqua que sa fatigue l’avait quitté. La vitesse, la sensation d’être en mer lui procuraient un bien-être inattendu. Quand avait-il ressenti cela pour la dernière fois ? Peut-être au cours des journées passées avec Linda sur l’île de Gotland. Il ne doutait pas que c’était un travail difficile de transporter le courrier dans l’archipel. Mais, pour l’heure, les tempêtes et les nuits d’automne étaient loin. Westin le dévisageait en plissant les yeux, comme s’il devinait ses pensées.

— Et policier, ça vaut le coup ?

En temps normal, Wallander se serait aussitôt porté au secours de sa profession. Mais en compagnie de Westin, sur le bateau qui glissait à toute vitesse sur l’eau presque étale, la question prenait un caractère différent.

— Ça m’arrive d’en douter, cria-t-il. Mais quand on approche de la cinquantaine, on se retrouve assez seul sur le quai. La plupart des trains sont déjà passés.

— J’ai eu cinquante ans ce printemps, cria Westin. Tout les gens que je connais dans l’archipel se sont réunis pour m’organiser une fête.

— Combien de personnes connaissez-vous ici ?

— Tout le monde. C’était une grosse fête.

Westin vira de bord et ralentit. Ils approchaient d’une paroi rocheuse au pied de laquelle se découpaient une remise peinte en rouge et un ponton posé sur des piles de vieilles pierres.

— Bätmansö, annonça Westin. Quand j’étais enfant, neuf familles vivaient ici, plus de trente personnes en tout. Maintenant, il y a beaucoup de vacanciers l’été. À l’approche de l’automne, il ne reste plus un chat, sauf Zetterqvist qui a quatre-vingt-treize ans et qui se débrouille encore seul l’hiver. Il est trois fois veuf. C’est le genre de bonhomme comme on n’en trouve presque plus — peut-être parce qu’ils ont été interdits par la Sécurité sociale…

Wallander éclata de rire, surpris.

— Il était pêcheur ?

— Il a fait plein de choses dans sa vie. Même pilote côtier, il y a longtemps.

— Vous connaissez tout le monde, et tout le monde vous connaît ?

— Forcément. Si je ne le vois pas apparaître sur le ponton, je vais vérifier qu’il n’est pas malade. Ou qu’il n’est pas tombé. Quand on est facteur à la campagne, sur mer ou sur terre, on connaît la vie des gens. Ce qu’ils font, où ils vont, quand ils rentrent. On est au courant, qu’on le veuille ou non.

Westin venait d’accoster en douceur. Il débarda d’abord quelques caisses. Un petit attroupement s’était formé. Westin prit le paquet de courrier et disparut dans la cabane rouge. Wallander mit pied à terre. Quelques vieux poids de pêche en pierre avaient été disposés en tas. L’air était frais.

Westin reparut après quelques minutes ; ils repartirent à travers le paysage changeant de l’archipel. Après deux nouveaux arrêts, ils approchèrent de Bärnsö, qui était couverte d’une végétation luxuriante. L’île paraissait curieusement isolée, comme rejetée de la communauté de l’archipel. Wallander relança la conversation.

— Vous connaissez évidemment toute la famille Edengren…

— Connaître, c’est un grand mot. Les vieux, je veux dire les parents, je n’ai jamais eu trop affaire à eux. Ils me paraissent un peu arrogants, pour dire les choses comme elles sont. Mais j’ai souvent emmené Isa et Jörgen.

Wallander hésita.

— Vous êtes naturellement au courant de la mort de Jörgen ?

— J’ai entendu dire qu’il s’était tué en voiture. C’est son père qui me l’a dit, je crois, un jour où leur bateau avait un problème d’hélice et qu’il m’a demandé de venir le chercher.

— C’est tragique, la mort d’un enfant.

— J’aurais plutôt cru que c’était Isa qui risquait d’avoir un accident.

— Pourquoi ?

— Elle vit de manière assez extrême. Du moins, c’est ce qu’elle dit.

— Elle se confiait à vous ?

— Pas du tout. J’ai un fils de l’âge d’Isa. Ils étaient ensemble, il y a quelques étés, mais ça s’est terminé assez vite.

Le bateau accosta. Wallander prit son sac et débarqua sur le ponton.

— Je vous rappelle cet après-midi, dit-il.

— Je mange à six heures. Vous pouvez m’appeler soit avant, soit après.

Wallander regarda le bateau disparaître derrière la pointe de l’île. Il repensa à ce qu’avait dit Westin à propos de la mort de Jörgen. Les parents avaient donc caché la vérité. Un grille-pain dans une baignoire s’était transformé en accident de voiture.

Il se mit en marche. Le ponton était flanqué d’une remise à bateaux et d’un pavillon assez semblable à celui de Skårby, où il avait trouvé Isa inconsciente. Une vieille barque était retournée sur des tréteaux. Une légère odeur de goudron flottait dans l’air. De grands chênes se dressaient dans la pente qui montait vers la maison rouge à deux étages, ancienne mais bien entretenue. Arrivé dans la cour, il s’arrêta et regarda autour de lui. Il aperçut un voilier au large et entendit le bruit d’un hors-bord. Il transpirait. Il posa son sac et enleva sa veste qu’il suspendit à la rampe du perron. Les rideaux étaient fermés. Il monta les marches et frappa à la porte. Pas de réponse. Il essaya de tourner le bouton. La porte était fermée à clé. Il resta un instant indécis. Puis il contourna la maison, avec le sentiment de répéter les mêmes gestes que lors de sa première visite à Skårby. Il découvrit un verger. Il y avait des pommes, des prunes. Un cerisier solitaire. Des meubles de jardin empilés sous un auvent en plastique.

Un sentier partait du fond du jardin vers l’intérieur de l’île, où la végétation était plus dense. Wallander s’y engagea et se retourna après cent mètres. La maison n’était plus visible. Il continua. Une guêpe commença à s’intéresser à son visage. Il la chassa d’un revers de main et s’approcha d’une cave creusée à même la terre, au bord du chemin. Une date était gravée au-dessus de la porte : 1897. Il y avait une clé. Wallander ouvrit. À l’intérieur, il faisait sombre et frais. Il sentit une odeur de pommes de terre. Quand son regard fut accoutumé à l’obscurité, il entra. La cave était vide. Il referma la porte et continua sur le sentier qui grimpait à présent. À gauche, il devinait la mer entre les feuillages. D’après la position du soleil, il se dirigeait vers le nord. Il avait parcouru cinq cents mètres lorsqu’il aperçut un sentier plus petit bifurquant vers la gauche. Il continua tout droit. Quelques centaines de mètres plus loin, le sentier s’arrêtait. Devant lui, un amoncellement de grandes pierres plates qui se transformaient peu à peu en rochers. Au-delà, la mer. La fin de l’île. Il escalada les rochers. Une mouette planait dans les courants au-dessus de sa tête. Il s’assit et essuya la sueur de son visage en regrettant de ne pas avoir emporté l’une des bouteilles d’eau rangées dans le sac. Il ne pensait plus du tout à Svedberg ni aux jeunes assassinés.

Puis il se releva et revint par le même chemin. Arrivé à la bifurcation, il emprunta le sentier secondaire. Celui-ci aboutissait à un petit port naturel ; quelques anneaux de fer rouillés fixés aux rochers. L’eau était lisse comme un miroir. Les grands arbres s’y reflétaient. Il retourna vers la maison, vérifia que son portable était bien allumé. Il urina contre le tronc d’un chêne. Il prit l’une des bouteilles d’eau dans le sac et s’assit sur les marches du perron. Il avait la bouche complètement desséchée. Au moment de reposer la bouteille, quelque chose capta son attention. Il regarda lentement autour de lui, en fronçant les sourcils. Quelque chose venait de déclencher sa sonnette d’alarme intérieure. Quoi ? Il regarda fixement le sac posé sur la première marche du perron. Il était certain de l’avoir posé sur la deuxième marche. Il redescendit et tenta de ressusciter l’image. Il avait d’abord posé son sac sur le gravier. Puis il avait enlevé sa veste et l’avait suspendue à la rampe. Ensuite, il avait posé le sac sur la deuxième marche.

Au cours de sa promenade sur l’île, quelqu’un avait déplacé le sac noir. Il regarda à nouveau autour de lui, tous les sens en alerte. Il examina les arbres et les arbustes, puis la maison. Les rideaux étaient fermés comme avant. Il gravit les marches du perron et essaya le bouton de la porte. Puis il pensa à la remise à bateaux et à l’autre, celle qui ressemblait au pavillon de Skårby. Il redescendit jusqu’au ponton. La porte noire de la remise à bateaux était fermée par un simple verrou en bois. Il l’ouvrit. Le bassin était vide. La taille des câbles indiquait la présence habituelle d’un gros bateau. Des épuisettes et des filets de pêche couvraient les murs. Il ressortit et referma la porte. Le pavillon, de l’autre côté du ponton, donnait directement sur l’eau ; il y avait même une échelle de bain. Wallander le contempla sans bouger. Puis il avança jusqu’à la porte et essaya de l’ouvrir. Fermée à clé. Il frappa deux coups légers.

— Isa, je sais que tu es là.

Il recula d’un pas et attendit.

Lorsqu’elle ouvrit la porte, il la reconnut à peine. Ses longs cheveux étaient relevés en chignon. Elle portait une sorte de combinaison noire de mécanicien. Son regard était hostile ; mais, pensa Wallander, ça pouvait aussi être un effet de la peur.

— Comment saviez-vous que j’étais là ?

Sa voix était rauque et tendue.

— Je n’en savais rien jusqu’à ce que tu me le dises.

— Je n’ai rien dit.

— Les policiers remarquent les détails. Par exemple, un sac qui n’a pas été replacé exactement au même endroit.

Elle le dévisagea comme s’il venait de prononcer des paroles incompréhensibles. Il vit qu’elle était pieds nus.

— J’ai faim, dit-elle.

— Moi aussi.

Elle se mit en marche.

— Il y a de quoi manger à la maison. Pourquoi êtes-vous venu ?

— Tu as disparu de l’hôpital, alors on était obligés de te retrouver.

— Pourquoi ?

— Tu sais aussi bien que moi ce qui s’est passé. Je n’ai pas besoin de répondre à cette question.

Elle marchait en silence. Wallander la regarda à la dérobée. Elle était très pâle. Son visage était affaissé comme celui d’une vieille femme.

— Comment es-tu arrivée jusqu’ici ?

— J’ai appelé Lage à Wettersö.

— Pourquoi pas Westin ?

— Vous risquiez de l’appeler pour chercher à savoir si j’étais là.

— Et tu ne voulais pas qu’on le sache ?

Elle ne répondit pas. Elle sortit une clé de sa poche et ouvrit. Puis elle fit le tour des pièces du rez-de-chaussée et tira les rideaux. Elle le faisait de manière négligente, presque brutale, comme si elle avait voulu détruire ce qui était autour d’elle. Wallander la suivit dans la cuisine. Elle poussa une porte donnant sur le jardin et entreprit de relier le tuyau de la cuisinière à une bouteille de butane. Wallander avait déjà constaté qu’il n’y avait pas d’électricité dans la maison. Elle se retourna et le dévisagea.

— Cuisiner, c’est une des rares choses que je sais faire.

Elle indiqua un grand congélateur et un frigo, qui fonctionnaient eux aussi au gaz.

— Il y a plein de bouffe, dit-elle avec mépris. Mes parents paient quelqu’un pour venir changer les bouteilles de butane. Ils veulent qu’il y ait toujours de la nourriture, au cas où ils se décideraient à venir passer quelques jours, ce qui ne leur arrive jamais.

— On dirait que tes parents ont beaucoup d’argent. Ça rapporte tant que ça, de louer des engins de terrassement ?

La réponse fusa comme un crachat.

— Maman est idiote et bornée, ce n’est pas de sa faute. Papa, lui, est loin d’être bête. Par contre, il n’a aucun scrupule.

— Je t’écoute.

— Pas maintenant. Tout à l’heure, en mangeant.

Le message était clair : elle voulait qu’il quitte la cuisine. Il ressortit de la maison et réussit à joindre Ann-Britt sur son portable.

— Isa Edengren est ici, comme nous le pensions.

— Comme tu le pensais, corrigea-t-elle. À dire vrai, on n’y croyait pas trop.

— Il faut bien que j’aie raison de temps en temps. Je crois que nous reviendrons à Ystad ce soir ou cette nuit.

— Tu lui as parlé ?

— Pas encore.

Elle résuma les événements de la matinée à Ystad. Quelques personnes s’étaient manifestées en disant reconnaître la femme prénommée Louise. On était en train de vérifier leurs déclarations. Elle promit de le rappeler dès qu’il y aurait du nouveau.

Wallander retourna à l’intérieur et contempla longuement une très belle maquette de bateau. Un trois-mâts anciens. Des odeurs appétissantes lui parvenaient de la cuisine. Il était affamé. Il n’avait rien mangé depuis son petit déjeuner au bord de la route. Intérieurement, il dressa une liste des questions qu’il voulait poser à Isa. Que devait-il découvrir avant tout ?

Il revenait sans cesse au même point : il s’agissait de lui soutirer ce qu’elle savait sans qu’elle en ait conscience.

Elle avait dressé la table dans la grande véranda vitrée qui longeait tout un côté de la maison. Elle lui demanda ce qu’il voulait boire. De l’eau. Elle-même prit du vin. Wallander s’inquiéta. Si elle buvait trop, la conversation attendue ne pourrait pas avoir lieu. Mais elle se contenta d’un seul verre au cours du repas. Puis elle fit du café. Lorsque Wallander voulut débarrasser la table, elle l’en empêcha. Il y avait un divan et quelques fauteuils dans un coin de la véranda. Elle l’invita à s’y installer. Par la vitre, il voyait le ponton. Un voilier passa lentement, voiles faseyant.

— C’est beau ici. Je ne connaissais pas ce coin de la Suède.

— Ils ont acheté l’île il y a presque trente ans. Ils racontent que j’ai été conçue ici. Je suis née en février, alors c’est bien possible. L’île appartenait à un vieux couple qui avait vécu ici toute sa vie. Je ne sais pas comment Papa en a entendu parler. Il a débarqué ici avec une valise remplie de billets de cent couronnes. C’était impressionnant à regarder, mais ce n’était pas une grosse somme. Les vieux n’avaient jamais vu autant d’argent, bien sûr. Il a fallu quelques mois pour les convaincre. Puis ils ont signé le contrat. Le prix devait rester secret. La vérité, c’est que mon père a eu cette île pour rien.

— Tu veux dire qu’il les a trompés ?

— Je veux dire que mon père a toujours été un escroc.

— Si tout s’est passé légalement, ce n’est pas nécessairement une escroquerie. Ton père est peut-être un homme d’affaires très intelligent.

— Des affaires, il en fait dans le monde entier. Trafic de diamants et d’ivoire en Afrique, entre autres. Personne ne sait de quoi il s’occupe exactement. Des Russes viennent parfois lui rendre visite à Skårby. Personne ne me fera croire que leur business est légal.

— À ma connaissance, il n’a jamais eu affaire à nous.

— Il est malin. Et obstiné. On peut lui reprocher beaucoup de choses, mais pas d’être feignant. Les gens sans scrupules n’ont pas le temps de se reposer.

Wallander reposa sa tasse.

— Assez parlé de ton père. Parlons plutôt de toi. C’est pour ça que je suis venu. Ce soir, au fait, on retourne dans le sud.

— Qu’est-ce qui vous fait croire que je vais venir avec vous ?

Wallander la dévisagea un long moment avant de répondre.

— Trois de tes meilleurs amis ont été assassinés. Si tu n’étais pas tombée malade, tu aurais participé à la fête avec eux. Tu comprends aussi bien que moi ce que ça veut dire.

Elle s’était recroquevillée dans son fauteuil. Il vit qu’elle avait peur.

— Nous ne savons pas pourquoi ça s’est passé. Alors nous devons être prudents.

Elle parut enfin comprendre.

— Je suis en danger ?

— C’est possible.

— Mais pourquoi quelqu’un voudrait-il me tuer ?

— Pourquoi quelqu’un a-t-il voulu tuer tes amis ? Martin, Lena, Astrid ?

Elle secoua la tête.

— Je ne sais pas.

Wallander rapprocha son fauteuil du sien.

— Pourtant, tu peux nous aider. Il faut retrouver celui qui a fait ça. Pour cela, on doit comprendre ce qui le pousse à agir.

— Mais il n’y a rien à comprendre !

— Tu dois réfléchir. Qui pouvait vous en vouloir, en tant que groupe ? Qu’est-ce qui vous relie ? Pourquoi ? Il y a forcément une réponse.

Brusquement, il décida de changer de piste. Elle l’écoutait maintenant, il voulait profiter de l’occasion.

— Tu dois me répondre. Tu dois me dire la vérité. Je verrai tout de suite si tu mens.

— Pourquoi est-ce que je mentirais ?

— Quand je t’ai trouvée, tu étais presque morte. Pourquoi as-tu voulu te suicider ? Est-ce que tu savais ce qui était arrivé à tes amis ?

Elle eut un mouvement de surprise.

— Bien sûr que non ! Je me posais les mêmes questions que tout le monde.

Wallander sentit qu’elle disait la vérité.

— Pourquoi as-tu tenté de te suicider ?

— Je n’avais plus envie de vivre. Je ne vois pas quelle autre raison on peut avoir de vouloir en finir. Mes parents ont cassé ma vie comme ils ont cassé celle de Jörgen. Je n’avais plus envie de vivre.

Wallander attendit la suite. Mais elle resta silencieuse. Il choisit alors de revenir à ce qui s’était passé dans la réserve. Pendant près de trois heures, il lui fit faire une longue excursion dans le passé. Il ne laissa rien de côté, pas même les détails les plus insignifiants. Il revint sur certains points, parfois plusieurs fois. Il remonta très loin dans son histoire. Quand avait-elle vu Lena Norman pour la première fois ? Quelle année, quel mois, quel jour ? Comment s’étaient-elles rencontrées ? Pourquoi étaient-elles devenues amies ? Comment était-elle devenue amie avec Martin Boge ? Lorsqu’elle affirmait ne pas se souvenir ou ne pas être sûre d’un détail, il recommençait depuis le début. L’hésitation et l’oubli pouvaient toujours être vaincus, à force de patience. À chaque étape de son interrogatoire, il l’exhortait à se rappeler si un autre avait été présent, peut-être sans qu’elle s’en aperçoive. Une ombre dans un coin, dit-il. Quelqu’un d’invisible, qui était là sans qu’on le remarque. Il l’interrogea sur tous les incidents, les événements inattendus qui avaient pu se produire. Après quelque temps, elle comprit sa démarche et répondit avec plus de facilité.

Vers dix-sept heures, ils prirent la décision de rester sur l’île jusqu’au lendemain. Wallander appela Westin pour le prévenir. Celui-ci promit de passer les chercher, sans poser de questions à propos d’Isa. Mais Wallander eut l’impression qu’il savait qu’elle était à Bärnsö. Ensuite, ils firent une promenade sur l’île, tout en continuant à parler. De temps en temps, Isa s’interrompait pour lui montrer différents endroits où elle avait joué, petite fille. Ils allèrent jusqu’au bout de l’île, sur les rochers. Elle le prit au dépourvu en indiquant soudain un creux dans la pierre : c’était là qu’elle avait perdu sa virginité. Elle ne précisa pas avec qui.

Ils rebroussèrent chemin. La nuit tombait ; Isa alluma des lampes à pétrole dans toute la maison. Il passa un coup de fil à Martinsson, qui n’avait rien de neuf à lui apprendre. Louise n’était toujours pas identifiée. Wallander l’informa qu’il restait pour la nuit à Bärnsö et qu’il reviendrait à Ystad le lendemain avec Isa Edengren.

Ils passèrent la soirée à parler.

De temps en temps, ils faisaient une pause pour avaler un thé et des sandwiches. Ou juste pour se reposer. Wallander sortit plusieurs fois dans l’obscurité et urina contre un arbre. On n’entendait que le bruissement des feuilles, dans le silence. Puis ils reprenaient leur conversation. Lentement, Wallander commença à comprendre leurs jeux. Ils endossaient des rôles. Ils se déguisaient, organisaient des fêtes, passaient d’une époque à l’autre. Au moment d’aborder les préparatifs de la dernière fête, celle de la Saint-Jean, Wallander se ménagea d’infinies précautions, d’infinies lenteurs. Qui était au courant de leur projet ? Personne, dit-elle.

Il ne pouvait accepter cette réponse. Quelqu’un savait, forcément.

— On recommence depuis le début. Encore une fois. Quand avez-vous décidé de mettre en scène un pique-nique au temps de Bellman ?

Il était une heure et demie du matin lorsqu’ils se séparèrent. Wallander était si fatigué qu’il en avait la nausée. Elle ne lui avait toujours pas fourni la piste qu’il espérait. Mais il disposait encore du long trajet en voiture jusqu’à Ystad pour continuer l’interrogatoire. Il n’avait pas l’intention de renoncer.

Elle lui proposa de prendre une chambre au deuxième étage. Pour sa part, elle dormait au rez-de-chaussée. Elle lui donna une lampe à pétrole et lui souhaita une bonne nuit. Il fit son lit et entrouvrit la fenêtre. Dehors, il faisait nuit noire.

Il se coucha entre les draps et souffla la mèche. Il entendit Isa s’affairer dans la cuisine. Puis le bruit d’une porte qu’on fermait à clé. Le silence se fit.

Il s’endormit immédiatement.

Personne ne remarqua le bateau qui, tous feux éteints, s’était engagé dans le bassin de Vikfjärden tard dans la soirée. Et personne ne l’entendit lorsqu’il glissa silencieusement dans la petite crique sur la côte ouest de l’île.

# 

# 19

Linda hurla.

Elle était tout près de lui, le cri avait transpercé son rêve. En ouvrant les yeux dans le noir, il ne comprit pas tout de suite où il était. Mais l’odeur de la lampe à pétrole s’attardait dans la chambre. Ce n’était donc pas Linda. Il sentit que son cœur battait la chamade. Léger bruissement des feuillages de l’autre côté de la fenêtre entrebâillée. Il prêta l’oreille. Avait-il rêvé ? Il se redressa lentement dans le lit, chercha à tâtons les allumettes qu’il avait posées près de la lampe. Toujours aucun bruit. Il alluma la mèche et s’habilla rapidement. Il avait une chaussure à la main lorsqu’il l’entendit à nouveau. Au début, il lui sembla que le bruit venait de l’extérieur. Quelque chose cognait contre le mur de la maison, peut-être une corde à linge contre une gouttière. Puis il comprit que ça venait du rez-de-chaussée. Il se leva, la chaussure toujours à la main, et avança jusqu’à la porte qu’il ouvrit avec précaution. Le bruit provenait de la cuisine. Il comprit : la porte de l’office battait. La peur revint, décuplée. Il n’avait pas rêvé. Il ne s’était pas fait des idées.

Au lieu de mettre sa deuxième chaussure, il enleva l’autre, prit la lampe tempête et descendit l’escalier. À mi-course, il s’immobilisa et écouta. La lumière de la flamme dansait sur les murs. C’était sa main qui tremblait. Il n’avait rien pour se défendre en cas de besoin. Il essaya de réfléchir. Ce n’était pas plausible que quelque chose se produise ici, sur l’île. Il n’y avait personne en dehors d’Isa et lui. Il avait sans doute rêvé. Ou alors c’était un oiseau de nuit. Ou alors, troisième possibilité, ce n’était pas lui qui rêvait, mais Isa Edengren.

Il était arrivé au rez-de-chaussée. Sa chambre à elle était à côté de la cuisine. Il s’immobilisa à nouveau. Puis il frappa à la porte. Pas de réponse. Il tenta de discerner sa respiration. Le silence est trop profond, pensa-t-il. Il essaya d’ouvrir la porte. Fermée à clé. Sans plus hésiter, il se mit à cogner de toutes ses forces, à secouer la poignée. Rien. Il alla à la cuisine, ferma la porte battante et commença à fouiller les tiroirs à la recherche d’un outil. Il trouva un gros tournevis. Puis il força la porte de la chambre d’Isa. Son lit était vide. La fenêtre était ouverte, mais le crochet n’était pas mis. Il essaya de comprendre ce qui avait pu se passer. Puis il se souvint d’avoir aperçu une grosse torche électrique dans la cuisine. Il alla la chercher, ainsi qu’un marteau trouvé dans le même tiroir que le tournevis ; il emporta aussi le tournevis. Il ouvrit la porte de l’office et prêta l’oreille. Une fois dans la cour, il s’aperçut qu’il était pieds nus. Un oiseau passa à tire-d’aile dans le noir. La brise faisait bouger la cime des arbres. Il appela Isa mais n’obtint aucune réponse. Il s’approcha de la fenêtre de sa chambre et éclaira le sol. Il y avait des empreintes, mais trop floues pour qu’il puisse les suivre. Il se retourna, éclaira l’obscurité du jardin. Appela de nouveau Isa. Son cœur cognait à se rompre. Il avait peur. Il revint vers la porte de la cuisine et éclaira la serrure. Comme il le redoutait, la porte avait été forcée. Sa peur augmenta. Il se retourna et leva le marteau, mais il n’y avait personne. Il remonta l’escalier. Son téléphone se trouvait sur la table à côté du lit. Il essaya de comprendre ce qui s’était passé. Quelqu’un avait forcé la porte de la cuisine. Isa s’était réveillée parce que quelqu’un essayait d’entrer dans sa chambre. Elle s’était enfuie par la fenêtre. Il ne voyait pas d’autre explication possible. Il regarda sa montre. Trois heures moins le quart. Il composa le numéro privé de Martinsson. Celui-ci décrocha à la deuxième sonnerie. Wallander savait qu’il avait un téléphone à côté de son lit.

— C’est Kurt. Désolé de te réveiller.

— Qu’est-ce qui se passe ?

— Lève-toi. Rince-toi le visage. Je te rappelle dans trois minutes.

Martinsson protesta. Wallander raccrocha et regarda à nouveau sa montre. Trois minutes plus tard, il rappela Martinsson, inquiet à l’idée d’épuiser la batterie de son portable. Il avait évidemment oublié d’en emporter une de rechange.

— Écoute-moi bien, dit-il. Je ne peux pas te parler longtemps. La batterie est presque à plat. Tu as du papier et un crayon ?

Martinsson était tout à fait réveillé à présent.

— Je t’écoute.

— Il s’est passé quelque chose ici cette nuit. Je ne sais pas quoi, mais Isa Edengren a crié. Ça m’a réveillé. Elle a disparu. La porte de l’office a été forcée. Il y a donc quelqu’un sur l’île. Je ne sais pas qui, mais il est venu la chercher. Il y a une mince possibilité qu’il ne sache pas que je suis là. J’ai peur pour elle. La tombe dans la réserve était prévue pour quatre.

— Qu’est-ce que je peux faire ?

— Rien pour l’instant, sinon trouver le numéro de téléphone des garde-côtes à Fyrudden et attendre mon prochain appel.

— Qu’est-ce que tu comptes faire ?

— La retrouver.

— Ça peut être très dangereux. Tu as besoin d’aide.

— Tu penses aux collègues de Norrköping ? Combien de temps ça va leur prendre de venir, à ton avis ?

— Tu ne peux quand même pas fouiller l’île tout seul !

— Elle n’est pas très grande. Je vais raccrocher. Je m’inquiète pour la batterie.

— J’attends ton appel. Sois prudent.

Wallander enfila ses chaussures, rangea le téléphone dans la poche de sa chemise et quitta la maison après avoir passé le marteau à sa ceinture. Il commença par descendre jusqu’au ponton. Il éclaira l’étendue d’eau noire. Pas de bateau. Il appelait sans cesse Isa par son nom. Les deux cabanes étaient vides. Il remonta vers la maison en courant, la contourna et prit le sentier qui partait du jardin. Les buissons et les arbres brillaient dans la lumière puissante de la torche. Il ouvrit la porte de la cave creusée dans la terre. Personne.

Il continuait de crier son nom. Arrivé à l’endroit où le sentier bifurquait vers le port naturel, il s’immobilisa. Quel chemin choisir ? Il éclaira le sol mais ne vit aucune trace de pas. Il décida de poursuivre vers la pointe nord de l’île. Arrivé sur les rochers, il était hors d’haleine. La brise qui soufflait de la haute mer le surprit par sa froideur. Il laissa le faisceau lumineux errer sur les rochers. Une paire d’yeux étincelants apparut ; l’animal était petit et disparut dans une faille. Un vison. Il continua jusqu’à l’extrémité de la pointe en éclairant les anfractuosités. Rien. Il cria de nouveau son nom. Il s’apprêtait à retourner au sentier lorsqu’un bruit le fit s’immobiliser. Il écouta. Les vagues heurtaient les rochers. Mais il y avait aussi autre chose. Soudain il comprit : un moteur de bateau. Le bruit venait de l’ouest. La crique ! Il aurait dû prendre l’autre chemin. Il se mit à courir mais, parvenu aux derniers arbustes, il pila net, prêta l’oreille et éclaira la mer. Le bruit du moteur avait disparu. Un bateau vient de partir, pensa-t-il. Sa peur augmenta encore. Qu’était-il arrivé à Isa ? Il revint sur ses pas le long du sentier en essayant de réfléchir à ce qu’il devait faire. Les garde-côtes avaient-ils des chiens ? L’île n’était pas grande, mais il ne parviendrait jamais à la fouiller tout seul. Il tenta d’imaginer les réactions d’Isa. Elle s’était enfuie par la fenêtre, prise de panique. Celui qui essayait de forcer sa porte bloquait en même temps l’accès à la chambre de Wallander. Elle avait enjambé le rebord de la fenêtre et s’était enfuie dans le noir. Elle n’avait sûrement pas de lampe de poche.

Soudain il comprit. Pendant leur promenade sur l’île, elle lui avait parlé d’une cachette où elle jouait avec son frère Jörgen quand ils étaient petits. Il tenta de se souvenir de l’emplacement où ils se trouvaient lorsqu’elle lui avait indiqué le gros rocher qui formait le point le plus élevé de l’île. C’était un peu plus loin, après la bifurcation, plus près de la maison. Le chemin à cet endroit passait entre deux ifs. Elle s’était arrêtée et elle lui avait dit : c’est là. Il se dépêcha, finit par trouver les ifs, éclaira la pente dans la direction qu’elle lui avait indiquée. Puis il quitta le sentier et se fraya un chemin parmi les gros blocs de pierre, les broussailles, les arbres renversés. Arrivé en haut, il devina un renfoncement plat derrière de hautes fougères. Il avança avec précaution, écarta les fougères et éclaira la paroi rocheuse.

Elle était recroquevillée contre la paroi, en chemise de nuit, les bras autour des genoux et la tête, inclinée sur l’épaule. Elle paraissait dormir. Mais il comprit tout de suite qu’elle était morte. Quelqu’un l’avait tuée. D’une balle dans le front.

Wallander s’affaissa sur le sol. Il eut l’impression que tout son sang lui remontait à la tête. Il crut qu’il allait mourir. Et ça n’avait aucune importance. Il n’avait pas réussi à protéger Isa. Rien n’avait pu la sauver, pas même la cachette où elle jouait quand elle était petite fille. Il n’avait pas entendu le coup de feu. L’arme avait donc un silencieux.

Il se releva et prit appui contre un arbre. Le téléphone glissa de la poche de sa chemise. Il le ramassa, retourna en chancelant vers la maison, s’assit sur une chaise dans la cuisine et appela Martinsson.

— Je suis arrivé trop tard.

— Quoi ?

— Elle est morte. Abattue comme les autres.

Martinsson ne parut pas comprendre. Wallander répéta ce qu’il venait de dire.

— Nom de Dieu, dit Martinsson. Qui a fait ça ?

— Un homme dans un bateau. Appelle les collègues de Norrköping. Il faut qu’ils viennent. Parle aux garde-côtes. Réveille les autres, Lisa Holgersson, tout le monde. Ma batterie est presque à plat. Je te rappelle dès que les secours arrivent.

La conversation prit fin. La torche électrique éclairait une broderie au point de croix accrochée au mur. Home, sweet home. Après un instant, il s’obligea à se lever et alla chercher une couverture dans la chambre d’Isa. Puis il ressortit dans l’obscurité. Là-haut, il l’enveloppa dans la couverture.

Il s’assit sur une pierre à côté des fougères qui masquaient l’anfractuosité. Sa montre indiquait trois heures vingt.

Le vent se leva à l’aube. Wallander était descendu au ponton en entendant approcher le bateau des garde-côtes. À bord, des policiers aux visages tendus le considéraient avec méfiance. Il les comprenait parfaitement. Que venait faire un policier de Scanie sur leurs îles ? Si encore il avait été en vacances… Il les conduisit sur les lieux et se détourna lorsqu’ils emportèrent la couverture. L’un des policiers de Norrköping s’avança vers lui et demanda à voir sa carte de police. Wallander perdit complètement son sang-froid. Il tira son portefeuille avec brusquerie et jeta sa carte aux pieds du policier. Puis il s’en alla. Sa colère céda aussitôt la place à une fatigue paralysante. Il s’assit sur les marches du perron, une bouteille d’eau à la main.

Harry Lundström en profita pour le rejoindre. Il était présent là-haut lorsque Wallander avait piqué sa crise. Lui-même avait vivement réagi à la demande de l’autre collègue : un manque de tact peu commun. Après tout, l’alerte avait été donnée par le commissariat d’Ystad, et le message était on ne peut plus clair : Kurt Wallander se trouvait sur l’île de Bärnsö, il avait découvert le corps d’une jeune fille et il avait besoin d’aide.

Harry Lundström avait cinquante-sept ans. Il était né à Norrköping, et tout le monde — sauf lui — le considérait comme le meilleur policier de la ville. Il ignorait les circonstances des événements de Bärnsö. L’information en provenance d’Ystad était très lacunaire, pour des raisons évidentes. Il avait compris que l’affaire était liée aux meurtres de Scanie — le collègue assassiné à son domicile et les trois jeunes tués dans la réserve naturelle. Au-delà de ces quelques données, la confusion était totale.

Mais Harry Lundström avait de l’imagination : il comprenait très bien l’effet que ça pouvait faire de trouver une jeune fille en chemise de nuit recroquevillée contre un rocher, le front troué par une balle.

Il attendit quelques minutes. Puis il rejoignit Wallander et s’assit près de lui sur les marches du perron.

— C’était un peu grossier de te demander ta carte, dit-il.

Puis il lui tendit la main et se présenta. Wallander se sentit aussitôt en confiance.

— C’est à toi que je dois parler ?

Harry Lundström hocha la tête.

— Alors on va à l’intérieur.

Ils s’installèrent au salon. Wallander lui demanda s’il pouvait emprunter son portable. Il passa un bref coup de fil à Martinsson ; il fallait avertir les parents d’Isa.

Cela lui prit presque une heure d’expliquer qui était la jeune fille assassinée et dans quel contexte sa mort devait être située. Lundström l’écoutait sans prendre de notes. De temps à autre, un policier venait lui demander quelque chose. Lundström répondait par un ordre simple et clair. Quand Wallander eut fini, il lui posa deux ou trois questions. Wallander pensa qu’à sa place il aurait posé les mêmes.

Il était sept heures du matin. Ils sortirent. Le bateau des garde-côtes frottait contre le ponton.

— Il faut que je remonte là-haut, dit Lundström. Tu n’es pas obligé de m’accompagner. Tu en as déjà vu assez.

Le vent soufflait fort maintenant. Wallander frissonna.

— Vent d’automne, commenta Lundström. Le temps commence à tourner.

— Je n’étais jamais venu dans cet archipel, dit Wallander. C’est très beau.

— Je jouais au handball quand j’étais jeune. J’avais une photo en couleurs de l’équipe d’Ystad dans ma chambre, mais je ne suis jamais allé en Scanie.

Ils avaient pris le sentier. Les chiens aboyaient au loin.

— J’ai pensé qu’il valait mieux fouiller l’île, dit Lundström. Au cas où le tueur serait encore là, malgré tout.

— Il est venu en bateau. Il a accosté à l’ouest de l’île, dans la petite crique.

— Si on avait eu plus de temps, on aurait pu mettre les ports des environs sous surveillance. C’est trop tard maintenant.

— Quelqu’un a peut-être vu quelque chose.

— Oui, quelqu’un a pu voir un bateau accoster ici ou là en pleine nuit. On s’en occupe.

Lundström disparut pour parler avec ses collègues. Un court instant, il fut englouti par les fougères. Wallander avait la nausée. Il voulait s’éloigner de cette île le plus vite possible. Son sentiment d’être responsable de la mort d’Isa était très fort. Ils auraient évidemment dû quitter l’île dès la veille au soir. Il aurait dû prévoir le danger. Ils avaient affaire à un tueur qui semblait toujours avoir une longueur d’avance sur ses poursuivants. Surtout, c’était une erreur de l’avoir laissée dormir au rez-de-chaussée.

Il savait que ces accusations ne tenaient pas debout. Mais c’était plus fort que lui.

Lundström reparut entre les fougères. Il arrêta un policier qui tenait un chien en laisse.

— Du nouveau ?

— Il n’y a personne sur l’île. Le chien a flairé une piste qui aboutit à une crique, à l’ouest de l’île. La piste s’arrête là.

Lundström jeta un regard à Wallander.

— Tu avais raison. Il est venu en bateau, et il est reparti par le même chemin.

Ils retournèrent à la maison. Wallander réfléchissait.

— Le bateau est important. Où se l’est-il procuré ?

— Je pensais à la même chose. Si l’homme est étranger à la région, ce qui est sans doute le cas, comment se procure-t-il un bateau ?

— Il le vole.

Lundström s’immobilisa sur le sentier.

— D’accord. Et comment fait-il pour s’orienter dans l’archipel en pleine nuit ?

— Il connaît peut-être l’île. Et il sait naviguer.

— Il serait déjà venu ?

— On ne peut pas l’exclure.

Lundström se remit en mouvement.

— Bateau volé ou emprunté en douce. Ça a dû se passer dans les environs. À Fyrudden, Snäckvarp ou Gryt. À moins qu’il ne se soit attaqué à un ponton privé.

— Il n’avait pas beaucoup de temps. Isa s’est enfuie de l’hôpital hier matin.

— Les voleurs pressés sont les plus faciles à retrouver.

Ils étaient revenus au ponton. Lundström échangea quelques mots avec un autre collègue ; Wallander comprit qu’il était question d’un éventuel bateau volé.

Lundström le rejoignit devant la remise à bateaux, à l’abri du vent.

— Il n’y a plus de raison de te garder ici. Je suppose que tu as envie de rentrer.

Wallander éprouva un besoin subit de dire ce qu’il ressentait.

— Ça n’aurait pas dû arriver. C’est ma faute. On aurait dû repartir hier soir.

— Écoute. J’aurais fait la même chose que toi. Elle était revenue ici, chez elle, l’endroit idéal pour la faire parler. Tu ne pouvais pas savoir ce qui allait se passer.

Wallander secoua la tête.

— J’aurais dû prévoir le danger.

Ils remontèrent une fois de plus vers la maison. Lundström s’engagea à aplanir d’éventuelles difficultés de collaboration entre Norrköping et Ystad.

— Certains ne manqueront pas de se plaindre de n’avoir pas été informés de ta présence chez nous. Mais je veillerai à ce que ça n’aille pas plus loin.

Wallander alla chercher son sac. Le bateau des garde-côtes devait le reconduire à Fyrudden. Wallander monta à bord et leva la main en signe d’au revoir. Lundström regarda le bateau s’éloigner depuis le ponton.

Arrivé au port, Wallander rangea son sac dans la voiture et alla régler le montant du parking. En ressortant de la capitainerie, il aperçut le bateau postal qui rentrait au port et alla l’attendre sur la jetée. Westin avait le visage grave.

— Je suppose que vous êtes au courant, dit Wallander quand il eut mis pied à terre.

— Isa est morte.

— Ça s’est passé cette nuit. Son cri m’a réveillé, mais il était trop tard.

Westin le dévisagea avant de répondre.

— Vous voulez dire que ce ne serait pas arrivé si vous étiez repartis hier soir ?

La voilà, pensa Wallander. L’accusation contre laquelle je ne peux pas me défendre.

Il prit son portefeuille.

— Combien vous dois-je pour hier ?

— Rien.

Westin commença à décharger. Wallander se souvint qu’il avait encore une question à lui poser.

— Entre le 19 et le 22 juillet, je crois que vous avez conduit quelqu’un à Bärnsö.

— En juillet, j’ai du monde tous les jours.

— Un policier qui avait un accent de Scanie encore plus lourd que le mien. Karl Evert Svedberg. Vous vous souvenez de lui ?

— Il portait l’uniforme ?

— Sûrement pas.

— Vous pouvez me le décrire ?

— Presque chauve. Aussi grand que moi, à peu près. Corpulent. Mais pas gros.

Westin réfléchit.

— Entre le 19 et le 22 juillet ?

— Il a sans doute pris le bateau dans l’après-midi ou la soirée du 19. Je ne sais pas quand il est reparti, mais au plus tard le 22.

— Il faut que je vérifie. Je l’ai peut-être noté.

Westin monta à bord et ressortit du poste de pilotage avec un almanach.

— Je n’ai rien noté, mais j’ai un vague souvenir de l’avoir vu à bord. Il y avait beaucoup de monde ce jour-là. Je peux le confondre avec un autre.

— Si vous avez un fax, on peut vous envoyer une photo.

— Il y en a un au bureau de poste.

Wallander pensa soudain à une autre possibilité.

— En fait, vous avez peut-être déjà vu sa photo dans le journal, ou à la télévision. C’est le policier qui a été assassiné à Ystad, il y a quelques jours.

Westin fronça les sourcils.

— J’en ai entendu parler. Mais je ne me souviens pas de sa tête.

— Alors je vous envoie sa photo. Si vous me donnez un numéro de fax.

Westin nota le numéro sur son almanach et arracha la feuille.

— Est-ce qu’Isa était à Bärnsö entre le 19 et le 22 juillet ?

— Je ne m’en souviens pas. Mais elle a passé beaucoup de temps sur l’île cet été.

— C’est donc possible ?

— Oui.

Wallander quitta Fyrudden. À Valdemarsvik, il s’arrêta pour faire le plein. Puis il prit la route de la côte vers le sud. Le ciel était limpide. Il roulait vitre baissée. En approchant de Västervik, il comprit qu’il n’aurait pas la force de continuer. Il devait manger. Et dormir. Il s’arrêta dans un café au bord de la route, commanda une omelette, une eau minérale et un café. La femme qui prenait sa commande au comptoir lui sourit.

— À votre âge, on devrait dormir la nuit.

Wallander leva la tête.

— Ça se voit tant que ça ?

Elle se baissa, prit son sac à main caché sous le comptoir et lui tendit un miroir de poche. Elle avait raison. Il était pâle. Hirsute. Ses yeux étaient cernés.

— D’accord. Je vais manger mon omelette et dormir un moment dans la voiture.

Il alla s’asseoir dehors sous un parasol. Elle apparut très vite avec le plateau.

— J’ai une chambre derrière la cuisine, dit-elle. Il y a un lit. Vous pouvez dormir là si vous voulez.

Elle repartit sans attendre la réponse. Wallander la suivit du regard, surpris.

Après avoir mangé, il s’approcha de la cuisine. La porte était ouverte.

— Votre proposition tient toujours ?

— Je n’ai pas l’habitude de changer d’avis.

Elle lui montra la chambre. Un simple lit de camp, avec une couverture.

— C’est toujours mieux qu’une banquette de voiture. Mais les flics ont l’habitude de dormir n’importe où, pas vrai ?

— Comment savez-vous que je suis de la police ?

— Quand vous avez payé, j’ai vu votre carte dans votre portefeuille. J’ai été mariée à un policier, alors je l’ai reconnue.

— Je m’appelle Kurt. Kurt Wallander.

— Erika. Dormez bien.

Wallander s’étendit sur le lit de camp. Il avait mal partout, et la tête vide. Il devait appeler Ystad, prévenir de son retour. Mais il n’en avait pas la force. Il ferma les yeux et s’endormit.

Au réveil, il se demanda où il se trouvait. Il regarda sa montre. Dix-neuf heures. Il se redressa d’un coup. Il avait dormi plus de cinq heures ! Il jura et composa le numéro de Martinsson. Personne. Il essaya le numéro de Hansson, qui décrocha tout de suite.

— Où es-tu, bordel ? On a essayé de te joindre toute la journée ! Pourquoi ne branches-tu pas ton portable ?

— Il doit y avoir un problème de batterie. Il s’est passé quelque chose ?

— Rien, sinon qu’on se demande depuis ce matin où tu es.

— J’arrive. Je suis à Västervik, je devrais arriver à Ystad vers vingt-trois heures.

Wallander raccrocha le plus vite possible. Il sursauta lorsque la femme prénommée Erika surgit à la porte.

— J’ai pensé que vous aviez besoin de dormir, dit-elle.

— Une heure aurait suffi. J’aurais dû vous demander de me réveiller.

— Il y a du café, mais pas de plat chaud ; j’ai fermé la boutique.

— Quoi ? Vous avez attendu que je me réveille ?

— Il y a toujours de la comptabilité à faire.

Ils entrèrent dans le restaurant vide. Elle lui servit du café et des sandwiches et s’assit en face de lui.

— J’ai entendu la nouvelle à la radio. Une fille assassinée dans l’archipel, découverte par un policier de Scanie. Je suppose que c’est vous ?

— Oui. Mais je préfère ne pas en parler. Vous avez été mariée à un policier ?

— J’habitais à Kalmar à l’époque. Après le divorce, je suis venue ici et j’ai acheté cette affaire.

Elle lui raconta ses premières années, les difficultés, la boutique qui ne tournait pas. Maintenant, ça allait mieux. Wallander l’écoutait. Surtout, il la regardait. S’il avait osé, il l’aurait prise dans ses bras. Pour se raccrocher à un être réel.

Il s’attarda une demi-heure. Puis il paya et retourna à sa voiture. Elle le suivit.

— Je ne sais pas très bien comment vous remercier, dit-il.

— Pourquoi faut-il toujours dire merci ? Faites attention sur la route.

Wallander arriva à Ystad vers vingt-trois heures, comme prévu, et se rendit directement au commissariat où le travail battait son plein. Il rassembla ses collaborateurs dans la grande salle de réunion. Nyberg et Lisa Holgersson étaient là eux aussi. En rentrant de Västervik, il avait repris mentalement tous les événements depuis le début — depuis la nuit où il s’était réveillé en pensant pour la première fois qu’il était arrivé quelque chose à Svedberg. La conviction d’avoir trahi Isa Edengren ne le quittait pas. Et il ressentait aussi de la colère — plusieurs fois, sur la route, il avait accéléré sans s’en rendre compte.

Sa colère n’était pas seulement liée à l’horreur de cette tuerie absurde. Mais aussi à un sentiment d’échec. Ils ne savaient toujours pas dans quelle direction se tourner. Et maintenant, Isa Edengren avait été tuée, pratiquement sous ses yeux.

Wallander leur rendit compte des événements survenus sur l’île. Après avoir répondu à leurs questions et écouté le résumé de la situation à Ystad, il regarda sa montre. Minuit passé. Il était temps de conclure.

— Demain, il faudra recommencer à zéro, dit-il. Et continuer à partir de là. Tôt ou tard, nous arrêterons celui qui a fait ça. Nous n’avons pas le choix. Mais, pour l’instant, je crois que le mieux est d’aller dormir. Cette enquête a été difficile jusqu’à maintenant, et ça ne risque pas de s’arranger.

Il se tut. Martinsson parut sur le point de dire quelque chose mais changea d’avis.

Wallander partit avant les autres et referma la porte de son bureau derrière lui. Personne ne pouvait manquer de comprendre qu’il souhaitait être seul.

Il s’assit dans son fauteuil et réfléchit à ce qu’il n’avait pas dit au cours de cette réunion.

Isa Edengren était morte. Cela signifiait-il que le tueur avait atteint son but ? Ou bien allait-il frapper à nouveau ?

Pas plus que ses collaborateurs, il ne connaissait la réponse.

# Deuxième partie

# 20

Le jeudi 15 août au matin, Wallander se présenta enfin à la consultation plusieurs fois repoussée chez le docteur Göransson. Malgré la fatigue, il décida qu’il ne prendrait pas sa voiture. Il aurait toujours une bonne raison de ne rien changer à ses habitudes. Ce jour-ci était aussi mal choisi que les autres ; alors pourquoi ne pas commencer tout de suite ?

Il faisait encore beau : ciel limpide et pas de vent. En traversant la ville à pied, il se demanda quand il avait connu pour la dernière fois un tel mois d’août. Mais il ne put retenir cette pensée. L’enquête en cours le requérait à chaque instant, même pendant son sommeil. Il avait rêvé de Bärnsö. Il avait entendu Isa crier. Il s’était réveillé en sueur, le cœur cognant à se rompre, prêt à bondir du lit.

Il était allé s’asseoir dans la cuisine. L’aube était encore loin. Il ne se souvenait pas d’avoir jamais éprouvé une telle sensation de faiblesse. Et cette fatigue ne venait pas seulement des îlots de sucre blanc qui dérivaient dans ses artères — ou du moins dans son imagination. Elle tenait aussi à l’impression que le temps lui-même l’avait dépassé. Peut-être était-il trop vieux ? Alors qu’il n’avait même pas cinquante ans ?

Et si toutes ces responsabilités commençaient à lui faire peur ? Il n’était plus certain d’être à la hauteur. Comme s’il avait passé son zénith et qu’il déclinait maintenant vers un lieu où ne resterait bientôt plus que l’angoisse. Comment savoir ? Cette nuit-là, il fut à deux doigts de prendre la décision d’abandonner. De demander à Lisa Holgersson de nommer un autre responsable de l’enquête. Mais qui ?

Martinsson ou Hansson étaient les seuls candidats envisageables ; mais ni l’un ni l’autre n’en avait réellement les capacités. Restait une seule solution : faire appel à quelqu’un d’extérieur. Impossible. Ce serait une remise en cause officielle de la compétence de l’équipe. Dans ces conditions, le travail ne pourrait jamais se faire de façon satisfaisante.

Il tournait en rond. Lorsqu’il prit la décision d’aller chez le médecin le jour même, ce fut peut-être dans l’espoir secret d’entendre les paroles qui le délivreraient. Vous êtes hors d’état de travailler, je vous mets immédiatement en congé maladie pour une durée illimitée.

Mais le docteur Göransson n’avait aucune intention de ce genre. Après l’avoir reçu — sans rendez-vous —, il constata une fois de plus une hyperglycémie alarmante, d’autant que le sucre avait maintenant filtré dans les urines, et que la tension restait beaucoup trop élevée. Il rédigea une ordonnance et préconisa une transformation radicale de ses habitudes alimentaires désastreuses.

— Nous devons attaquer les symptômes sur plusieurs fronts en même temps. Tous les éléments sont liés et doivent être traités comme tels. Pour cela, votre collaboration active est indispensable ; sinon, on n’arrivera à rien.

Il lui donna le numéro de téléphone d’un diététicien. Wallander quitta le cabinet, son ordonnance à la main. Il était huit heures. Il aurait dû se rendre sur-le-champ au commissariat, mais il ne se sentait pas tout à fait prêt. Il décida d’aller prendre un café sur la place centrale. Cette fois, il renonça aux viennoiseries.

Qu’est-ce que je fais ? pensa-t-il. Je suis responsable d’une enquête terriblement lourde. Chaque policier du pays a le regard braqué sur moi, puisque l’une des victimes était un collègue. En plus, je dois faire face à la pression des médias. Et puis je risque d’être très critiqué par les parents des quatre jeunes. Tout le monde s’attend à ce que j’arrête le coupable en quelques jours, de préférence en quelques heures, avec suffisamment de preuves pour épater le procureur le plus endurci. Le problème, c’est que la réalité est toute différente. Je n’ai rien à leur proposer. Ce matin, je vais réunir mes collègues et on va tout reprendre à zéro. On a tous le sentiment d’être très loin d’une percée. On n’a rien. Rien du tout.

Il finit son café. À la table voisine, un homme lisait le journal du matin où les titres s’étalaient, noirs, gras, énormes. Wallander se dépêcha de quitter le salon de thé. Il était encore tôt ; il décida de s’acquitter d’une autre visite avant de retourner au commissariat. Il se rendit à Vädergränd et sonna à la porte du banquier Sundelius. Celui-ci n’accepterait peut-être pas de le recevoir ainsi à l’improviste. D’un autre côté, il avait bien précisé qu’il était matinal.

Sundelius le reçut en costume, le nœud de cravate impeccable. Il ouvrit la porte toute grande, le pria d’entrer, s’excusa et disparut dans la cuisine.

— J’ai toujours de l’eau sur le feu en cas de visite imprévue, dit-il en revenant avec un plateau. La dernière fois, c’était il y a plus d’un an, mais on ne sait jamais.

Wallander se laissa tomber dans un canapé et prit la tasse qu’on lui tendait. Sundelius s’assit en face de lui.

— Nous avons été interrompus la dernière fois, commença Wallander.

— La raison de cette interruption est apparue on ne peut plus clairement. Quel genre de gens laissons-nous entrer dans ce pays, au juste ?

Wallander ne s’était pas attendu à un tel commentaire.

— Rien n’indique que ces crimes aient été commis par un étranger, dit-il.

— Ça me paraît assez évident. Un Suédois ne ferait pas des choses pareilles.

Wallander pensa qu’il valait mieux changer de sujet. Sundelius n’était pas homme à se laisser déstabiliser dans ses opinions ni dans ses préjugés. Pourtant, il ne put s’empêcher de le contredire.

— Rien n’indique que le meurtrier soit d’origine étrangère. Absolument rien. Parlons plutôt de Karl Evert. Vous le connaissiez assez bien, je crois.

— Pour moi, ce n’était pas Karl Evert, mais Kalle.

— Depuis combien de temps vous connaissiez-vous ?

— Quel jour est-il mort ?

À nouveau, Wallander fut pris au dépourvu.

— Nous ne le savons pas encore. Pourquoi ?

— Parce que j’aurais pu vous donner une réponse exacte. Provisoirement, je dirai donc que nous nous connaissions depuis dix-neuf ans, sept mois et une quinzaine de jours. J’ai toujours pris des notes, tout au long de ma vie. La seule chose que je ne pourrai pas noter, ce sera l’heure de ma mort. Sauf si je décide de me suicider. Ce que je n’envisage pas pour le moment. Mais le notaire chargé de la succession veillera à faire brûler mes carnets. Ils n’ont de valeur que pour moi.

Wallander devina que Sundelius avait trop rarement l’occasion de parler à autrui. Comme beaucoup de vieillards, pensa-t-il. Mais pas comme mon père.

— Si je comprends bien, vous aviez une passion commune pour le ciel étoilé ?

— C’est exact.

— Vous n’avez pas l’accent de Scanie. Vous avez donc emménagé dans la région ?

— Je suis arrivé de Vadstena le 12 mai 1959. Le camion de déménagement est arrivé le 14. Je comptais rester quelques années ; finalement, ça a été beaucoup plus long.

Wallander avait jeté un regard aux commodes, aux guéridons et aux rayonnages sans apercevoir la moindre photo de famille. Sundelius ne portait pas d’alliance.

— Êtes-vous marié ?

— Non.

— Divorcé ?

— Je suis célibataire.

— Comme Svedberg.

— Oui.

Wallander pensa qu’il n’avait rien à perdre en allant droit au but. Il avait encore dans sa poche une copie du portrait de Louise. Il la posa sur la table.

— Avez-vous déjà vu cette femme ?

Sundelius mit ses lunettes après les avoir essuyées avec un mouchoir et il examina attentivement le portrait.

— N’est-ce pas la photo qui figurait dans les journaux l’autre jour ?

— C’est exact.

— La police voulait des renseignements sur cette femme, n’est-ce pas ?

Wallander acquiesça. Sundelius reposa la photographie.

— Si je l’avais reconnue, j’aurais donc dû me manifester auprès de vous.

— Mais ce n’est pas le cas ?

— Non. Et j’ai une bonne mémoire des visages. C’est indispensable quand on exerce ce métier.

Wallander ne put résister à la curiosité. Pourquoi les banquiers devaient-ils avoir une bonne mémoire des visages ?

— Très simple, répliqua Sundelius. Dans ma jeunesse, c’était le seul renseignement auquel avait droit un établissement de crédit. Avant que cette société ne se transforme en un gigantesque registre informatisé. La personne qui voulait m’emprunter de l’argent était-elle sincère ? Était-elle intègre ? Ou bien me mentait-elle ? Je me souviens d’un vieux chef comptable de Vadstena qui ne posait jamais de question aux clients. Même plus tard, quand les conditions du crédit sont devenues beaucoup plus sévères et qu’on a eu le droit d’exiger toutes sortes de garanties, il n’a jamais posé la moindre question. Quelle que fût la somme, il se concentrait sur le visage du demandeur, et il acceptait ou refusait le prêt en fonction de l’impression que lui faisait le bonhomme. Il ne s’est jamais trompé une seule fois au cours de toute sa carrière de banquier. Il déboutait les escrocs, et il appuyait la requête des gens honnêtes et travailleurs. Sans hésitation. Il arrivait que certains, ensuite, jouent de malchance, mais ça, personne ne peut le prévoir.

Wallander hocha la tête et reprit le fil de l’interrogatoire.

— Cette femme est, d’une manière ou d’une autre, liée à Kalle. Nous savons de source sûre qu’ils se sont fréquentés pendant une dizaine d’années. Plus exactement, ils auraient eu une liaison. Kalle était célibataire. Mais il aurait eu une longue histoire d’amour avec cette femme.

Sundelius s’était immobilisé, la tasse à la main. Il la reposa lentement sur sa soucoupe.

— Ce n’est pas vrai, dit-il.

— Comment ça ?

— C’est complètement faux. Kalle n’avait pas de fiancée.

— Nous savons que cela s’est fait dans le plus grand secret.

— Ça ne s’est pas fait du tout.

Il paraissait sûr de lui. Mais il y avait aussi autre chose. Quoi ? Sundelius n’était pas neutre. Il se contrôlait. Mais Wallander perçut son agitation.

— Laissez-moi préciser un détail important, dit-il. Aucun d’entre nous ne connaissait l’existence de cette femme. Une seule personne était au courant. La surprise est donc totale aussi pour nous.

— Qui est cette personne si bien informée ?

— Je ne veux pas vous le dire pour l’instant.

Sundelius le dévisageait avec une drôle d’expression, à la fois crispée et absente. L’émotion était bien là. Wallander ne s’était pas trompé.

— Laissons cette femme. Comment vous êtes-vous rencontrés ?

Sundelius était méconnaissable. Lui tout à l’heure si volubile ne répondait plus qu’à contrecœur. Wallander comprit qu’il avait abordé un sujet sensible.

— Nous nous sommes rencontrés chez des amis communs à Malmö.

— Vous l’avez noté dans votre agenda ?

— Je ne crois pas que ce qui se trouve ou ne se trouve pas dans mon agenda ait un intérêt pour la police.

Complètement hostile, pensa Wallander. La photographie d’une femme inconnue transforme tout son comportement.

Il continua avec prudence.

— Vous avez commencé à vous fréquenter après cette première rencontre ?

Sundelius s’était repris. Il était à nouveau aimable et serein. Mais absent, nota Wallander. Comme s’il pensait à autre chose.

— Nous regardions les étoiles ensemble. C’est tout.

— Où donc ?

— À la campagne. Où le ciel est bien noir. En automne, surtout. On allait souvent dans la vallée de Fyledalen.

Wallander réfléchit.

— Quand j’ai pris contact avec vous, vous m’avez demandé pourquoi je ne m’étais pas manifesté plus tôt. Vous trouviez cela étrange, avez-vous dit, puisque Kalle n’avait pas beaucoup d’amis proches, et que vous étiez l’un d’entre eux.

— Je me souviens de ce que j’ai dit.

— Maintenant, vous affirmez que cette relation se limitait à regarder les étoiles de temps en temps…

— Ni lui ni moi n’étions très enclins à nous mêler de la vie des autres.

— J’ai du mal à comprendre qu’on puisse appeler cela une amitié proche. Et qu’il vous ait semblé évident que ses collègues seraient au courant de votre existence.

— Pourtant, c’était bien ça.

Non, pensa Wallander. Ce n’était pas ça. C’était quoi ?

— Quand vous êtes-vous revus pour la dernière fois ?

— À la mi-juillet. Le 16, plus précisément.

— Vous avez regardé les étoiles ensemble ?

— On est partis vers les hauteurs d’Österlen. La nuit était belle. Même si l’été n’est pas la meilleure période de l’année pour regarder les étoiles.

— Comment était-il alors ?

— Je ne comprends pas votre question.

— Était-il comme d’habitude ? A-t-il dit quelque chose qui vous a surpris ?

— Il était exactement comme d’habitude. En plus, quand on regarde les étoiles, on est silencieux en général. Nous, du moins, nous l’étions.

— Et ensuite ?

— Nous ne nous sommes pas revus.

— Aviez-vous convenu de vous revoir ?

— Il m’a dit qu’il comptait partir quelques jours. Il m’a dit aussi qu’il avait beaucoup à faire. Nous devions nous rappeler au début du mois d’août, quand il serait en vacances.

Wallander retenait son souffle. Trois jours plus tard, pensa-t-il, Svedberg part pour Bärnsö. Les paroles de Sundelius peuvent indiquer que Svedberg a déjà décidé de faire ce voyage. De plus, il dit qu’il a beaucoup à faire. Et qu’il sera en vacances au début du mois d’août. Alors qu’en réalité il est déjà en vacances.

Svedberg ment, pensa Wallander. À son ami Sundelius, il cache qu’il est déjà en vacances. À nous, il ne dit pas un mot sur ses recherches.

Pour la première fois, Wallander eut le sentiment de se trouver près d’une découverte décisive. Mais laquelle ?

Svedberg a menti à Sundelius qui me ment en ce moment même. Il y a une vérité cachée quelque part, mais comment la découvrir ?

Il remercia pour le café. Sundelius le raccompagna jusqu’à la porte.

— Nous nous reverrons sûrement…

— Je vous serais reconnaissant de me communiquer l’heure et le lieu de l’enterrement.

Sundelius avait retrouvé tout son sang-froid. Wallander promit et prit congé. Une fois dehors, il alla s’asseoir sur un banc devant le café Bäckahästen et regarda les canards énergiques qui nageaient dans l’étang. Intérieurement, il passait en revue sa conversation avec Sundelius. Il y avait eu deux instants critiques : d’abord, quand il lui avait montré la photo ; ensuite, lorsqu’il avait compris que Sundelius mentait. Il s’arrêta sur le premier incident. Ce n’était pas la photo elle-même qui avait suscité l’émotion de Sundelius, mais la mention par Wallander d’une histoire d’amour longue de dix ans.

C’est peut-être aussi simple que cela, pensa-t-il. Il n’y avait pas une, mais deux histoires d’amour. Se peut-il que Sundelius et Svedberg aient eu une liaison ? Que Svedberg ait bien été homosexuel, tout compte fait ? Wallander ramassa une poignée de graviers et la laissa couler entre ses doigts. Il en doutait cependant. La photographie représentait une femme. Et Sture Björklund était sûr de son fait : Louise figurait depuis des années dans la vie de Svedberg. Dans ce contexte, une autre question était décisive. Comment expliquer que Sture Björklund soit informé de l’existence de cette femme, alors que tout le monde l’ignorait ?

Wallander s’essuya les mains et se leva. Se rappelant l’ordonnance qui traînait dans sa poche, il entra dans une pharmacie et en ressortit avec les médicaments prescrits par Göransson. Il prit la direction du commissariat. À la pharmacie, il avait découvert que son portable était éteint ; il accéléra le pas. La conversation avec Sundelius lui avait tout de même apporté quelque chose, à défaut d’éclaircissements immédiats : l’intuition d’une profondeur cachée.

À peine arrivé, il fut informé par Ebba que tout le monde le cherchait. Il la pria de faire passer le message : réunion dans une demi-heure. Dans le couloir, il se heurta à Hansson.

— Justement, je te cherchais. On a des nouvelles de Lund.

— Alors ? Ils peuvent nous donner une heure ?

— On dirait que oui.

— Alors allons-y.

En passant devant le bureau de Svedberg, il constata que la plaque avait été retirée. La surprise se transforma aussitôt en consternation. Puis en colère.

— Qui a enlevé le nom de Svedberg de la porte ?

— Je ne sais pas.

— On aurait pu attendre qu’il soit enterré, merde !

— L’enterrement aura lieu mardi, au fait. Le ministre de la Justice a signalé sa venue.

Le ministre était une femme qui passait souvent à la télévision et qui faisait à Wallander l’effet d’être autoritaire et sûre d’elle. Comment s’appelait-elle déjà ? Hansson fit prestement disparaître quelques coupons de tiercé de son bureau et étala les documents de l’institut de Lund. Wallander attendait, appuyé contre le mur.

— Nous y voilà, dit Hansson.

— On commence par Svedberg.

— Il a été abattu de face ; deux balles, coup sur coup. La mort a dû être instantanée.

— Quand ? fit Wallander avec impatience. Épargne-moi les détails. Je veux une heure.

— Quand vous l’avez trouvé, Martinsson et toi, il était mort depuis vingt-quatre heures au plus et dix heures au moins.

— Ils en sont sûrs ? Ou ils vont changer d’avis ?

— Ils ont l’air assez sûrs de leur coup. Et aussi du fait que Svedberg était sobre au moment de sa mort.

— Quelqu’un a-t-il jamais prétendu le contraire ?

— Je te lis ce qui est marqué. Son dernier repas, qu’il a dû manger quelques heures avant sa mort, c’était du fromage blanc.

— Ce qui veut dire qu’il est sans doute mort le matin.

Hansson hocha la tête. Chacun savait que Svedberg prenait du fromage blanc au petit déjeuner. Quand l’équipe était contrainte de travailler toute la nuit, Svedberg en rangeait toujours un pot ou deux dans le frigo de la cafétéria.

— Ça fait une incertitude en moins.

— Il y a plein d’autres informations. Tu veux que je te les lise ?

— Les détails, je peux les lire moi-même. Parle-moi des trois jeunes.

— Ils disent que c’est difficile de déterminer une heure.

— Ça, on le savait déjà. Quelle est leur conclusion ?

— Conclusion provisoire, en attendant des analyses plus poussées. Ils n’excluent pas que les jeunes aient pu être tués dès le 21 juin, autrement dit la nuit de la Saint-Jean. À une condition cependant.

— Que les corps n’aient pas été exposés par la suite à l’action de l’air ?

— C’est ça. Mais, encore une fois, ils n’en sont pas sûrs.

— Moi, si. On a enfin la possibilité de dresser un emploi du temps. On doit se réunir tout à l’heure ; on commencera par là.

— Je ne trouve pas les voitures. Le tueur de la réserve a dû s’en occuper.

— Elles sont peut-être enterrées, elles aussi. Quoi qu’il en soit, il faut les retrouver le plus vite possible.

Wallander alla dans son bureau et lut la notice de la boîte de comprimés Amaryl contre le diabète. Il fallait les prendre avec les repas. Wallander se demanda quand serait son prochain repas. Il se leva avec un soupir, se rendit à la cafétéria, grignota trois biscottes qui traînaient sur une assiette et avala les comprimés. En ressortant, il faillit entrer en collision avec Nyberg.

— Il paraît que Lund nous a envoyé des résultats ?

Wallander rendit compte des informations transmises par Hansson. Nyberg hocha la tête.

— On avait raison. On a affaire à un tueur qui massacre trois jeunes, qui les traîne jusqu’à une tombe, qui les enterre, qui les déterre un peu plus tard…

— On a affaire à quelqu’un qui a eu le besoin et le loisir de préparer soigneusement ses actes. À présent, on le sait avec certitude, et c’est un grand pas.

Nyberg promit de participer à la réunion. Wallander retourna dans son bureau. La table croulait sous les messages téléphoniques ; il s’en occuperait après la réunion. Il s’approcha de la fenêtre. À nouveau, il essaya de voir un visage. Dehors, quelque part, il y avait un homme qui tuait des gens. Avec minutie et de sang-froid. Pourquoi ? Personne ne le savait, sauf lui.

Wallander rassembla ses papiers et se dirigea vers la salle de réunion. Martinsson s’apprêtait à refermer la porte lorsque Lisa Holgersson apparut avec le procureur Thurnberg. Wallander pensa soudain qu’il ne lui avait pas encore fait de rapport approfondi sur l’état de l’enquête. D’ailleurs, Thurnberg paraissait mécontent ; il s’assit aussi loin que possible de Wallander. Lisa Holgersson prit la parole et les informa que l’enterrement de Svedberg aurait lieu le mardi 20 août à quatorze heures. Elle jeta un regard à Wallander.

— Je vais faire un discours, annonça-t-elle, de même que la ministre de la Justice et le chef de la direction générale. Je me demandais si l’un d’entre vous ne devrait pas aussi dire quelques mots. Je pense plus précisément à Kurt, qui est le plus ancien de l’équipe.

— C’est impossible. Un discours, à côté du cercueil, dans l’église, je n’y arriverai pas.

— Tu avais fait un bon discours pour le départ de Björk, intervint Martinsson. C’est évident que l’un d’entre nous doit le faire. Et il vaut mieux que ce soit toi.

Wallander savait que ce serait impossible. Il nourrissait une appréhension énorme à la perspective des funérailles de Svedberg.

— Ce n’est pas que je ne veux pas, implora-t-il. Je peux l’écrire, si vous voulez, mais je ne pourrai pas le lire à haute voix à l’église.

— Ce n’est pas juste d’obliger quelqu’un à parler à un enterrement, dit Ann-Britt. Parfois, on n’arrive pas à sortir un mot à cause de l’émotion. Je veux bien prononcer ton discours à ta place, si personne ne s’y oppose.

Wallander était persuadé que Hansson, pas plus que Martinsson, n’approuvait cette solution. Mais ils ne dirent rien. L’affaire était réglée.

Wallander passa sans transition à la réunion d’enquête, pour échapper à la pensée de l’enterrement. Thurnberg restait inerte, inexpressif. Sa présence rendait Wallander nerveux. Il sentait chez Thurnberg du mépris, voire de l’hostilité.

Ils commencèrent par un tour de table. Wallander rendit compte très brièvement de sa visite chez Sundelius, sans mentionner la métamorphose causée par la révélation que Svedberg avait eu pendant dix ans une liaison avec une femme.

Au sujet de Louise, les renseignements affluaient. Mais personne ne semblait avoir réellement identifié la femme du portrait. Toute l’équipe s’accorda à trouver cela remarquable. Quelqu’un aurait dû la reconnaître. Ils décidèrent de publier la photo au Danemark et de la diffuser aussi dans d’autres pays, via Interpol. Pour le reste, rien de neuf à signaler. Au bout de deux heures, ils en arrivèrent au protocole médico-légal. Wallander proposa une courte pause pour aérer la pièce. Thurnberg se leva et quitta la salle. Il n’avait pas prononcé un mot. Lisa Holgersson s’attarda après le départ des autres.

— Il n’a pas l’air content, dit Wallander.

— Il ne l’est pas. Je crois que tu devrais lui parler. Il trouve que l’enquête avance trop lentement.

— Elle avance aussi vite qu’elle peut.

— On a peut-être besoin d’une aide extérieure…

— On va en parler. Je te l’ai déjà dit, je ne m’opposerai pas à ta décision.

Cette réponse la soulagea visiblement. Wallander alla chercher un café. Puis ils se rassirent autour de la table. Thurnberg à la même place et aussi inexpressif qu’avant.

Ils parcoururent les protocoles de l’institut de Lund. Wallander nota sur un tableau le début d’emploi du temps dont ils disposaient désormais.

— Svedberg a donc été assassiné au plus tôt vingt-quatre heures avant qu’on le découvre. Tout indique que le meurtre a eu lieu le matin, ou du moins dans la matinée. En ce qui concerne les trois jeunes, nos hypothèses semblent concorder avec les faits. Elles ne nous fournissent aucune indication quant au mobile ou quant à l’identité du tueur, mais elles nous révèlent un détail essentiel…

Il se rassit avant de poursuivre.

— Ces jeunes ont préparé leur fête dans le plus grand secret. Ils ont choisi un lieu écarté où ils ont cru qu’ils seraient tranquilles. Mais quelqu’un est averti de leur projet. Quelqu’un est très bien renseigné et dispose de pas mal de temps pour se préparer. Nous n’avons toujours pas de mobile pour les trois meurtres de la réserve. Mais le tueur ne renonce pas avant d’avoir retrouvé et tué la quatrième personne. Il sait qu’Isa Edengren s’est enfuie à Bärnsö. Il parvient à la retrouver sur l’île. Cela nous donne quelques points de départ décisifs. Nous recherchons quelqu’un d’extrêmement bien informé.

Wallander se tut. Personne ne fit de commentaire.

— Où pouvons-nous trouver une personne qui a accès à toutes ces informations ? C’est par là que nous devons commencer. Tôt ou tard, nous devrons aussi trouver le point de recoupement avec Svedberg.

— Il est déjà trouvé, intervint Hansson. Puisque Svedberg a commencé à enquêter quelques jours après la Saint-Jean.

— Non seulement ça. Je crois que Svedberg avait un soupçon précis. Je me demande même s’il ne savait pas qui avait tué les trois jeunes — ou s’apprêtait à le faire.

— Pourquoi a-t-il attendu si longtemps pour tuer Isa Edengren ? intervint Martinsson. Il aurait pu le faire depuis plus d’un mois.

— Oui, d’autant plus qu’elle n’était vraiment pas inaccessible.

— Autre chose, poursuivit Martinsson. Pourquoi a-t-il déterré les corps ? Parce qu’il voulait qu’on les découvre ?

— C’est la seule hypothèse plausible. Mais ça nous conduit à une nouvelle question sur le mobile. Et sur le lien avec Svedberg.

Wallander regarda ses collaborateurs à tour de rôle.

Svedberg savait qu’il était arrivé malheur aux trois jeunes, pensa-t-il. Et il connaissait l’identité du tueur. Du moins, il avait un fort soupçon.

C’est pour ça qu’il a été tué.

Il n’y a tout simplement pas d’autre explication possible.

Ce qui nous conduit à la question la plus importante de toutes.

Pourquoi n’a-t-il pas voulu nous dire qui il soupçonnait ?

# 

# 21

Il était quatorze heures lorsque Wallander se tourna vers Martinsson pour lui réclamer une précision à propos d’un témoignage. Un homme qui tenait un kiosque à saucisses à Sölvesborg s’était arrêté la veille de la Saint-Jean à l’entrée de la réserve de Hagestad. Il se rendait à une fête à Falsterbo et avait fait une halte en s’apercevant qu’il était beaucoup trop en avance ; il lui semblait avoir vu deux voitures à l’entrée de la réserve. Mais Wallander n’eut jamais l’occasion d’apprendre le détail de l’affaire car, aussitôt après avoir posé sa question, il s’évanouit.

C’était complètement inattendu, bien sûr. L’instant d’avant, il agitait son crayon en direction de Martinsson. L’instant d’après, il gisait inerte dans son fauteuil, le menton affaissé sur la poitrine. Lisa Holgersson fut la première à réagir. Hansson avoua plus tard qu’il avait cru que Wallander venait de mourir d’une crise cardiaque. Les autres n’évoquèrent jamais l’incident par la suite. Sur le moment, ils avaient repoussé le fauteuil, étendu Wallander sur le sol, ouvert le col de sa chemise et pris son pouls. Quelqu’un avait appelé une ambulance. Mais Wallander reprit connaissance avant l’arrivée des secours. On l’aida à se relever. Grâce à ses lectures, il comprit que son taux de sucre dans le sang avait chuté brutalement. On lui donna de l’eau, qu’il avala avec quelques morceaux de sucre. Il se sentait beaucoup mieux. Les autres lui conseillèrent d’aller à l’hôpital, ou du moins de rentrer chez lui pour se reposer. Mais Wallander refusa. Il mit sa faiblesse sur le compte du manque de sommeil et reprit les rênes de la réunion avec une énergie redoublée, pour obliger ses collègues à laisser tomber l’incident.

Le seul à n’avoir pas réagi avec inquiétude était Thurnberg. Il n’avait pas réagi du tout. Il s’était levé alors que Wallander était déjà à terre, mais sans quitter sa place. Son regard était toujours aussi inexpressif.

À la pause, Wallander s’enferma dans son bureau et appela Göransson. Celui-ci ne parut pas surpris.

— Votre taux de sucre va continuer à varier brutalement tant qu’on ne l’aura pas stabilisé. Mais si les évanouissements continuent, il faudra sans doute prendre des médicaments. Essayez d’avoir toujours une pomme sur vous, et croquez dedans au premier signe de vertige.

À compter de ce jour, Wallander pensa toujours à cacher des morceaux de sucre dans sa poche. Il se faisait l’effet d’un homme qui s’attendait en permanence à rencontrer un cheval. Mais il ne parlait à personne de sa maladie. Le diabète restait son secret.

La réunion se prolongea jusqu’à dix-sept heures. Ils avaient fait un point très approfondi et Wallander sentit qu’une énergie nouvelle s’emparait du groupe d’enquête. Ils avaient également décidé de demander des renforts à Malmö. Mais Wallander savait que l’essentiel du travail reviendrait au noyau de collaborateurs rassemblés dans cette pièce.

Thurnberg s’attarda après le départ des autres. Wallander comprit qu’il voulait un entretien et pensa avec regret à Per Åkesson, qui se trouvait quelque part sous le soleil d’Afrique. Il alla s’asseoir en bout de table, à la place habituellement occupée par Ann-Britt Höglund.

— Ça fait assez longtemps que j’attends un rapport, dit Thurnberg de sa voix qui paraissait toujours sur le point de se casser comme celle d’un adolescent.

— Je comprends, dit Wallander sur un ton aimable. Mais l’état de l’enquête a considérablement évolué au cours des dernières vingt-quatre heures.

Thurnberg ignora le commentaire.

— À l’avenir, je m’attends à être informé de manière continue, sans avoir à en faire la demande. Il va de soi que le procureur général est particulièrement attentif à une affaire où un fonctionnaire de police a été tué dans l’exercice de ses fonctions.

Wallander ne vit aucune raison de répliquer à cela. Il attendait la suite.

— Jusqu’à présent, cette enquête n’a été ni particulièrement efficace ni particulièrement systématique, poursuivit Thurnberg en indiquant son bloc-notes où s’alignait une longue liste de remarques.

Wallander eut l’impression d’être à nouveau à l’école, devant le maître lui expliquant les raisons de sa mauvaise note.

— Nous tiendrons compte de toutes les critiques, pour peu qu’elles soient justifiées, dit-il.

Il faisait un effort pour rester aimable. Mais il aurait du mal à contenir longtemps sa colère. Qu’est-ce qu’il s’imaginait au juste, ce petit procureur intérimaire d’Örebro ? Quel âge pouvait-il avoir, au fait ? Trente-trois ans ? Guère plus en tout cas.

— Je vais vous faire parvenir la liste de mes objections, dit Thurnberg. J’escompte une réponse écrite.

Wallander écarquilla les yeux.

— Vous voulez dire qu’on va entretenir une correspondance, tous les deux ? Pendant qu’un tueur qui vient de commettre cinq meurtres se promène en liberté ?

— Je veux dire que l’enquête ne s’est pas déroulée jusqu’ici de la manière qu’on aurait pu souhaiter.

Wallander abattit son poing sur la table et se leva si brusquement que sa chaise se renversa.

— Une enquête parfaite, ça n’existe pas ! Mais personne n’a le droit d’affirmer que mes collègues et moi n’avons pas travaillé au maximum de nos capacités.

Le visage inexpressif de Thurnberg avait changé du tout au tout. Il était livide.

— Apportez-moi vos commentaires, dit Wallander. S’il sont justifiés, on en tiendra compte. Mais n’espérez pas une lettre de ma part.

Il sortit en claquant la porte. Ann-Britt Höglund, qui se dirigeait vers son bureau, se retourna.

— Ça va ?

— Cet abruti de procureur n’arrête pas de se plaindre.

— Pourquoi ?

— On n’est pas assez efficaces. On n’est pas assez ; systématiques. Moi, je ne vois pas comment on pourrait travailler différemment.

— Sans doute veut-il juste te rappeler qui est le patron.

— Ah bon ? Alors il s’est adressé à la mauvaise personne.

Il la suivit dans son bureau et se laissa tomber dans le fauteuil des visiteurs. Ann-Britt le dévisagea.

— Qu’est-ce qui s’est passé tout à l’heure, au juste ? Quand tu t’es évanoui ?

— Je dors mal. Mais je vais bien.

Il eut la même impression qu’avec Linda, deux mois plus tôt. Elle ne le croyait pas.

Martinsson apparut à la porte.

— Je vous dérange ?

— Non, entre. Justement, il faut qu’on parle. Où est Hansson ?

— Il est parti s’occuper des voitures.

— J’aurais préféré qu’il soit avec nous. Tant pis, il faudra l’informer.

Il fit signe à Martinsson de fermer la porte. Puis il rendit compte de son entrevue avec Sundelius et de son sentiment que Svedberg avait peut-être bien été homosexuel, tout compte fait.

— Ça n’a aucune importance en soi. Les policiers peuvent avoir la sexualité qu’ils veulent. Si je tiens à ce que ça reste entre nous, c’est parce que Svedberg n’en a jamais parlé de son vivant, et que je ne vois pas de raison de le faire à sa place maintenant qu’il est mort. D’autant plus que ce serait peut-être répandre une fausse rumeur.

— Ça complique évidemment l’histoire avec Louise, dit Martinsson.

— Il était peut-être partagé dans ses attirances. Mais que sait exactement Sundelius ? Voilà la question. J’ai eu l’impression très nette qu’il ne me disait pas tout. Il faut continuer à creuser, dans la vie de Sundelius et dans celle de Svedberg. Y a-t-il d’autres secrets ? Même chose avec les jeunes. Il y a forcément un point de contact, quelqu’un qui n’est pour l’instant qu’une ombre. Mais qui existe bel et bien.

— J’ai un vague souvenir que Svedberg a fait l’objet d’une plainte, il y a quelques années. Je ne sais plus à quel sujet.

— Il faut vérifier. Je propose qu’on se partage le travail. Je m’occupe de Svedberg et de Sundelius. Je dois aussi reparler à Björklund. Il est quand même le seul à affirmer que cette femme existe.

— C’est extrêmement étrange que personne ne l’ait vue, intervint Ann-Britt.

— Ce n’est pas seulement étrange. C’est impossible. Nous devons nous demander ce que ça signifie.

— N’avons-nous pas lâché un peu trop vite ce professeur en sociologie ? C’est quand même chez lui qu’on a retrouvé le télescope de Svedberg.

— Tant que les soupçons ne portent pas sur une personne précise, tous les indices ont une valeur égale. Voilà une vérité archi-usée qu’il ne faudrait pas perdre de vue.

Wallander se leva.

— N’oubliez pas d’informer Hansson de ce qu’on a dit, conclut-il avant de sortir.

Il était dix-sept heures trente. Il n’avait rien mangé de la journée à part quelques biscottes et quelques morceaux de sucre. La pensée de rentrer chez lui et de se préparer à dîner l’effraya. Il prit sa voiture jusqu’à la place centrale et entra dans le restaurant chinois. En attendant d’être servi, il but une bière. Il en commanda une autre pendant qu’il mangeait — beaucoup trop vite, comme d’habitude. Il s’apprêtait à choisir un dessert lorsque la pensée du docteur Göransson l’arrêta. Il demanda l’addition et rentra chez lui. Il faisait encore chaud ; il ouvrit la porte du balcon. À trois reprises, il essaya de joindre Linda. La ligne était occupée. Il était trop fatigué pour réfléchir ; il alluma la télévision en coupant le son. Il s’allongea sur le canapé et contempla le plafond. Peu avant vingt et une heures, le téléphone sonna. C’était Lisa Holgersson.

— Je crois que nous avons un problème. Thurnberg est venu me voir après son engueulade avec toi.

Wallander fit la grimace. Il devinait la suite.

— Il a dû être choqué que je frappe du poing sur la table, etc.

— C’est pire que ça. Il remet en cause ta capacité à diriger l’enquête.

Wallander fut surpris. Il n’aurait pas cru que Thurnberg irait jusque-là.

Il pensa qu’il devrait se mettre en colère. Au lieu de cela, il prit peur. Qu’il lui soit arrivé de penser à l’échec en son for intérieur, c’était une chose. Mais que ses doutes privés puissent soudain se transformer en menace concrète de se voir retirer ses responsabilités, cela ne lui avait jamais traversé l’esprit.

— Quels étaient ses arguments ?

— Essentiellement des reproches sur la forme. Entre autres, il trouve grave de n’avoir pas été informé de manière plus active et plus régulière de l’évolution de l’enquête.

Wallander protesta, mais elle le coupa.

— Je te répète seulement ce qu’il m’a dit. De plus, il pense que c’était une faute de ne pas prévenir la police de Norrköping de ta visite dans l’Östergötland. D’ailleurs, il remet en cause l’opportunité de ce voyage.

— J’ai pourtant retrouvé Isa.

— Il estime que la police de Norrköping aurait pu le faire à ta place. Pendant que tu aurais continué de diriger l’enquête ici. Il paraissait sous-entendre qu’Isa serait peut-être encore en vie.

— C’est absurde. J’espère que tu le lui as dit ?

— Autre chose. Ton état de santé.

— Je ne suis pas malade.

— Nous ne pouvons nier que tu t’es évanoui sous nos yeux. En pleine réunion.

— Ça peut arriver à n’importe qui à partir d’un certain seuil de surmenage.

— Je te répète simplement ce qu’il m’a dit.

— Et que lui as-tu répondu ?

— Que je t’en parlerais. Et que je réfléchirais à la question.

Soudain, Wallander sentit qu’il ne pouvait peut-être pas compter sur le soutien inconditionnel de Lisa Holgersson. Le soupçon surgit aussitôt.

— OK, tu m’en as parlé. Reste donc à savoir ce que tu en penses.

— Et toi ?

— Moi, je pense que Thurnberg est un petit procureur arrogant qui ne m’aime pas, pas plus que les autres membres du groupe d’enquête. D’ailleurs, c’est réciproque. Et j’ai l’impression qu’il considère cette affaire comme un tremplin personnel pour sa brillante carrière.

— Voilà un jugement peu objectif…

— Mais vrai. À mon avis, le voyage à Bärnsö était parfaitement justifié. L’enquête ici s’est poursuivie comme elle le devait. Il n’y avait aucune raison de prévenir la police de Norrköping, aucun crime n’avait été commis et personne ne pouvait prévoir qu’il y en aurait un. En plus, ça aurait effrayé Isa Edengren encore davantage.

— Je crois que Thurnberg sait tout ça. D’autre part, je suis d’accord avec toi, c’est vrai qu’il peut paraître un peu arrogant. Ce qui l’inquiète sans doute le plus, c’est ton état de santé.

— Il ne s’inquiète pour personne, sauf pour lui-même. En tout cas, le jour où je ne pourrai plus diriger le travail d’enquête, je te promets que tu en seras avertie.

— Thurnberg devra se contenter de cette réponse. Mais je crois qu’à l’avenir il vaudrait mieux qu’il ait accès aux informations dont il a besoin.

— J’aurai beaucoup de mal à lui faire confiance, à l’avenir. Je supporte beaucoup de choses, mais pas les gens qui manigancent dans mon dos.

— Il n’a rien manigancé. C’est normal qu’il s’adresse à moi quand tu refuses de l’écouter.

— Personne ne peut m’obliger à apprécier ce type.

— Il n’en demande sans doute pas tant. Mais je crois qu’il risque de réagir si le groupe d’enquête montre des signes de faiblesse.

— Ça veut dire quoi, ça ?

La colère avait fusé de nulle part, complètement incontrôlée.

— Ce n’est pas la peine de t’en prendre à moi. Je ne fais que te répéter ses paroles.

— Nous devons élucider cinq meurtres, commis par un tueur parfaitement organisé, qui agit de sang-froid. Nous ne savons pas quel est son mobile, nous ignorons s’il va frapper à nouveau, et l’une des victimes est un proche collègue. Alors c’est normal que quelqu’un s’énerve un peu de temps en temps. Cette enquête n’est pas un thé dansant, merde !

Il sentit son sourire à l’autre bout du fil.

— Je ne connaissais pas la métaphore du thé dansant.

— Du moment qu’on se comprend, c’est l’essentiel.

— Je voulais juste que tu sois informé le plus vite possible.

— Je t’en remercie.

Wallander retourna s’allonger sur le canapé. La méfiance ne le quittait pas. Intérieurement, il méditait déjà sa vengeance contre Thurnberg. Il éprouvait un mélange confus d’envie de se défendre et d’apitoiement sur lui-même. La pensée qu’on puisse lui retirer son poste l’effrayait. Ce poste impliquait souvent une pression à la limite du supportable. Mais l’idée d’être dégradé, privé de ce fardeau, c’était pire.

Il avait besoin de parler à quelqu’un. D’obtenir le soutien moral de quelqu’un. Vingt et une heures quinze. Qui pouvait-il appeler ? Martinsson ? Ann-Britt Höglund ? S’il avait pu choisir, il aurait appelé Rydberg. Mais celui-ci était dans sa tombe et n’avait plus rien à lui dire — même si Wallander était persuadé que Rydberg aurait réagi comme lui face au procureur intérimaire Harry Thurnberg.

Soudain, il pensa à Nyberg. Ils n’échangeaient pour ainsi dire jamais de confidences. Mais Nyberg le comprendrait. En plus, il n’hésitait jamais à dire le fond de sa pensée. Surtout, Nyberg le considérait comme un bon policier ; il se demandait même s’il supporterait de travailler sous les ordres de quelqu’un d’autre. Officiellement, c’était le procureur qui tirait les ficelles. Mais Nyberg était policier ; les procureurs étaient des personnages gravitant dans une périphérie lointaine qui ne le concernait pas.

Il lui téléphona à son domicile. Comme d’habitude, Nyberg était de mauvaise humeur. Wallander en avait déjà discuté avec Martinsson, et ils étaient tombés d’accord : il n’était jamais arrivé que Nyberg réponde au téléphone avec une voix aimable.

— Il faut qu’on parle, dit Wallander.

— Pourquoi ?

— Rien à voir avec l’enquête, mais il faut qu’on discute.

— Ça ne peut pas attendre jusqu’à demain ?

— Non.

— Je peux être au commissariat dans un quart d’heure.

— J’aimerais mieux ailleurs. Je pensais qu’on pourrait aller boire une bière.

— Tu veux qu’on sorte, tous les deux ensemble ? Qu’est-ce qui se passe ?

— Tu connais un endroit ?

— Je ne vais jamais au bistro, dit Nyberg avec méfiance. En tout cas, pas à Ystad.

— Il y a un petit restaurant sur la place centrale, à côté de l’antiquaire. On se retrouve là-bas.

— Il faut mettre un costume ?

— Je ne crois pas.

Nyberg promit d’y être dans une demi-heure. Wallander changea de chemise et décida de se rendre dans le centre à pied. Il n’y avait pas grand monde dans l’établissement. La serveuse lui apprit qu’ils fermaient à vingt-trois heures. Il avait faim. En examinant la carte, il fut sidéré par les prix. Qui donc pouvait avoir les moyens de dîner au restaurant ? En même temps, il aurait volontiers invité Nyberg à grignoter quelque chose.

Une demi-heure plus tard, à la minute près, Nyberg fit son apparition. Il portait un costume et une cravate. Il s’était même peigné à l’eau — lui qui était toujours hirsute. Le costume était vieux et paraissait trop large. Il s’assit en face de Wallander.

— Je ne savais pas qu’il y avait un bistro ici, dit-il.

— Il n’est pas ouvert depuis longtemps, cinq ans, je crois. Je pensais t’inviter à manger quelque chose.

Je n’ai pas faim.

— Il y a des petites entrées.

— Je te laisse choisir, dit Nyberg en repoussant la carte. En attendant d’être servis, ils commandèrent des bières.

Wallander lui parla de sa conversation téléphonique avec Lisa Holgersson. Il la restitua en détail, en ajoutant tout ce qu’il avait pensé sur le moment sans le dire à Lisa.

— Il n’y a pas de quoi s’en faire, dit Nyberg quand il eut fini. Mais je comprends que ça t’énerve. On n’a vraiment pas besoin de disputes internes en ce moment.

Wallander feignit d’adopter le point de vue de Thurnberg.

— Il a peut-être raison, quelqu’un devrait peut-être prendre ma place.

— Ah ? Qui ça ?

— Martinsson.

— Tu te fous de moi ?

— Hansson, alors…

— Dans dix ans peut-être. Mais c’est la pire enquête qu’on ait jamais eue sur les bras. Alors on ne va pas commencer par affaiblir l’équipe.

Les plats arrivèrent. Wallander continua à parler de Thurnberg. Nyberg répondait de façon laconique sans ajouter de commentaire, et Wallander finit par comprendre qu’il allait trop loin. Nyberg avait raison : il n’y avait pas de quoi s’en faire. En cas de besoin, Nyberg lui apporterait l’appui nécessaire. Quelques années plus tôt, il avait personnellement soulevé la question de la charge de travail de Nyberg avec Lisa Holgersson, qui venait de prendre la succession de Björk. Sa situation s’était améliorée ; ils n’en avaient jamais parlé ensemble, mais Wallander était persuadé que Nyberg était au courant de cette intervention.

Nyberg avait raison. Ils ne devaient pas gaspiller leur temps et leur énergie à entretenir une hostilité à l’égard de Thurnberg. Ils avaient mieux à faire.

Après avoir mangé, ils commandèrent d’autres bières. La serveuse les informa que c’était la dernière tournée. Wallander demanda à Nyberg s’il voulait un café.

— Non merci, j’en bois déjà vingt par jour. Pour me donner de la force, ou peut-être pour supporter la situation.

Wallander hocha la tête.

— Sans café, le travail de la police serait impossible.

— N’importe quel travail serait impossible.

Ils méditèrent en silence le rôle du café dans la vie. Les clients de la table voisine se levèrent pour partir.

— Je crois que je n’ai jamais rien vu d’aussi bizarre que ces meurtres, dit soudain Nyberg.

— Moi non plus. C’est une violence tellement absurde, je n’arrive pas à imaginer de mobile.

— On peut évidemment se représenter quelqu’un qui tue pour le plaisir. Qui prémédite et met en scène ses propres fantaisies macabres.

— Ce n’est pas à exclure. Mais comment Svedberg a-t-il pu soupçonner quelque chose si vite ? Je ne comprends pas.

— Il n’y a qu’une seule réponse plausible à cette question : Svedberg savait qui c’était, ou, du moins, il avait une idée là-dessus. Pourquoi ne nous en a-t-il rien dit ?

— Parce que c’était quelqu’un que nous connaissions ?

— Pas nécessairement. Si ça se trouve, Svedberg ne savait rien. Il ne soupçonnait pas vraiment quelqu’un, il redoutait simplement que ce puisse être une personne qu’il connaissait.

Wallander comprit le raisonnement de Nyberg. Soupçonner et redouter, ce n’était pas nécessairement la même chose.

— Ça explique ses investigations secrètes, poursuivit Nyberg. Il redoute que le tueur soit une personne proche. Mais il n’en sait rien. Il veut être sûr de son fait avant de nous en parler. Il veut pouvoir enterrer l’affaire au cas où ses craintes se révéleraient infondées.

Wallander dévisagea Nyberg avec attention. Soudain, il lui semblait deviner un enchaînement invisible jusque-là.

— Formulons une hypothèse, dit-il. Svedberg apprend que trois jeunes ont disparu. Quelques jours plus tard, il entreprend des recherches dans le plus grand secret. Il continue pendant son congé, jusqu’à être assassiné à son tour. Supposons qu’il nourrit une crainte fondée sur un soupçon cohérent. Supposons aussi qu’il a raison. Il comprend qui se cache derrière la disparition des trois jeunes — il n’a même pas besoin de savoir qu’ils sont morts.

— C’est difficile à admettre. Dans ce cas, il aurait été obligé de nous en parler. Svedberg n’aurait jamais eu la force de porter un tel secret.

Wallander acquiesça. Nyberg avait raison.

— Il ne sait donc pas qu’ils sont morts. Mais il a peur. Ses craintes se portent sur une personne précise. Imaginons que la peur se transforme en conviction. Il en parle à la personne concernée. Que se passe-t-il ?

— Cette personne le tue.

— Le lieu du meurtre fait l’objet d’une mise en scène. Nous avons tout d’abord pensé à un cambriolage. D’ailleurs, quelque chose a disparu, un télescope que nous retrouvons dans la remise du cousin, Sture Björklund.

— La porte, dit Nyberg. Je suis convaincu que Svedberg a ouvert à son meurtrier. Celui-ci possédait peut-être même ses propres clés.

— C’est donc quelqu’un que Svedberg connaît, et qui est déjà venu chez lui.

— Quelqu’un qui connaît aussi l’existence du cousin et qui décide de faire diversion en cachant le télescope chez lui.

La serveuse posa l’addition sur la table, mais Wallander ne voulait pas interrompre l’échange.

— Quel est le dénominateur commun ? Nous n’avons que deux personnes, au fond : Bror Sundelius et une femme inconnue prénommée Louise.

Nyberg secoua la tête.

— Ce n’est pas une femme qui a accompli ces meurtres. Je sais bien qu’on disait la même chose il y a deux ans et qu’on avait tort. Mais là, c’est différent.

— Ça ne peut pas non plus être Bror Sundelius. Il a de mauvaises jambes. Sa tête fonctionne très bien, mais sa santé n’est sans doute pas des meilleures.

— Alors, c’est quelqu’un dont nous ne savons rien. Svedberg devait avoir d’autres proches que nous ne connaissions pas.

— Je prépare un retour en arrière. À partir de demain, je vais fouiller dans le passé de Svedberg.

— Oui. Pendant ce temps, on devrait obtenir quelques résultats techniques, sur les empreintes en particulier. J’espère qu’on en saura plus demain.

— Les armes. C’est important. Le pistolet et le fusil.

— Wester, à Ludvika, est très aimable. Une coopération idéale, je dirais.

Wallander prit la note. Nyberg voulait partager.

— À moins qu’on ne la fasse passer en note de frais, proposa Wallander.

— On peut toujours rêver.

Wallander chercha son portefeuille. Disparu. Il le vit aussitôt en pensée : chez lui, sur la table de la cuisine.

— Je tiens à t’inviter, dit-il. Mais il faut que tu avances l’argent. J’ai oublié mon portefeuille.

Nyberg avait deux cents couronnes en liquide. L’addition s’élevait à plus du double.

— Il y a un distributeur au coin de la rue, dit Wallander.

— Je n’utilise pas ces machins-là.

La serveuse, qui avait éteint et rallumé plusieurs fois dans la salle, s’approcha de leur table. Ils étaient les derniers clients. Nyberg montra sa carte de police. La serveuse l’examina d’un air sceptique.

— La maison ne fait pas de crédit.

— On est du commissariat, insista Wallander. Il se trouve que j’ai oublié mon portefeuille à la maison.

— On ne fait pas de crédit, répéta la serveuse. Si vous ne payez pas, je suis obligée de porter plainte.

— Où ça ?

— Au commissariat.

Wallander faillit perdre patience. Mais Nyberg sourit.

— Ça peut devenir intéressant…

— Alors vous payez, oui ou non ?

— Je crois qu’il vaut mieux appeler la police, dit Wallander.

La serveuse alla téléphoner après avoir fermé à clé la porte du restaurant.

— Ils arrivent, dit-elle en revenant vers eux. Vous devez rester là en attendant.

Une patrouille débarqua au bout de cinq minutes. Deux policiers, dont Edmundsson, qui écarquilla les yeux en reconnaissant Wallander et Nyberg.

— On a un problème : j’ai oublié mon portefeuille, Nyberg n’a pas assez de liquide, madame ne fait pas crédit, et nos cartes de police ne lui font pas beaucoup d’effet.

Le visage d’Edmundsson s’éclaira.

— Combien ? fit-il.

— Quatre cents couronnes.

Il paya.

— Je n’y peux rien, dit la serveuse. Pas de crédit, ce sont les ordres du patron.

— C’est qui, le patron ? demanda Nyberg.

— Il s’appelle Alf Fredriksson.

— Un type grand et gros ? Qui habite à Svarte ?

Elle hocha la tête.

— Je le connais, dit Nyberg. Un gars sympa. Saluez-le de la part de Nyberg et de Wallander.

Lorsque enfin ils se retrouvèrent dans la rue, la patrouille était déjà repartie.

— Étonnant, ce mois d’août, commenta Nyberg. On est déjà le 15 et il fait encore chaud.

Ils se quittèrent au coin de Hamngatan.

— On ne sait pas s’il va frapper à nouveau, dit Wallander. C’est ça le pire.

— C’est pour ça qu’on doit l’arrêter très vite.

Wallander rentra chez lui en flânant. Sa conversation avec Nyberg l’avait inspiré. Mais il ne ressentait aucune joie. Sans qu’il veuille se l’avouer, la réaction de Thurnberg et sa conversation avec Lisa Holgersson l’avaient démoralisé. Peut-être était-il injuste vis-à-vis du procureur ? Thurnberg avait peut-être raison ; quelqu’un d’autre devait prendre la tête de l’enquête.

De retour chez lui, Wallander se prépara un café et s’assit à la table de la cuisine. Le thermomètre de la fenêtre indiquait 19 degrés. Il prit un bloc-notes et un crayon. Puis il chercha ses lunettes. La première paire qu’il découvrit se trouvait par terre sous le canapé.

Sa tasse à la main, il fit plusieurs fois le tour de la table, comme pour susciter un état d’esprit adéquat à la tâche qui l’attendait.

Il n’avait encore jamais fait ça.

Écrire un discours en hommage à un collègue assassiné.

Il regrettait d’avoir accepté. Comment décrire un sentiment qui prenait sa source dans la vision, en pleine nuit, d’un collègue étendu par terre, le visage arraché ?

Pour finir, il s’assit et fit une tentative. Il se souvenait de sa première rencontre avec Svedberg. Ça faisait plus de vingt ans ; Svedberg était déjà presque chauve.

Parvenu à la moitié de son discours, il déchira tout et recommença depuis le début. Il était plus d’une heure lorsqu’il posa enfin son crayon. Cette fois, ce qu’il avait écrit lui paraissait acceptable.

Il sortit sur le balcon. La ville était silencieuse. Il faisait encore très chaud. Il repensa à sa conversation avec Nyberg. Ses pensées vagabondaient. Soudain, il vit Isa Edengren recroquevillée dans la grotte de son enfance, qui ne la protégeait plus de rien.

Il retourna à l’intérieur, en laissant la porte du balcon ouverte.

La peur ne le lâchait pas. Il savait que le tueur risquait de frapper à n’importe quel moment.

# 

# 22

La journée avait été longue.

Beaucoup de colis, des lettres recommandées, des mandats de l’étranger. Il était près de quatorze heures lorsqu’il termina les comptes qu’il devait remettre le lendemain.

Dans sa précédente vie, cela l’aurait énervé que son travail prenne plus de temps que prévu. Maintenant, ça lui était égal. La grande métamorphose l’avait, entre autres, rendu invulnérable par rapport au temps. Le « passé » n’existait pas. Pas plus que l’« avenir ». Il n’y avait aucun temps à perdre, ni à gagner. Ce qu’il faisait, voilà tout ce qui comptait. Rien d’autre n’avait d’importance.

Il rangea le sac de courrier et la caisse contenant l’argent. Puis il prit une douche et se changea. Il n’avait rien mangé depuis le matin, avant de se rendre au centre de tri. Mais il n’avait pas faim.

Comme dans l’enfance. Quand un événement excitant l’attendait, il perdait l’appétit.

Il se rendit dans la chambre insonorisée et alluma la lampe. Le lit était fait avec soin. Il s’assit en tailleur au centre du couvre-lit bleu nuit et disposa les enveloppes en demi-cercle. Il connaissait déjà leur contenu. C’était le premier pas : choisir les lettres les plus attirantes, les ouvrir discrètement sans abîmer l’enveloppe, les photocopier et puis les lire. Il ne savait pas combien de lettres il avait ainsi ouvertes, copiées et lues au cours de l’année écoulée. Pas loin de deux cents en tout cas. La plupart neutres, banales, ennuyeuses — jusqu’au jour où il avait ouvert la première lettre de Lena Norman à Martin Boge.

Il coupa court à cette pensée. Tout était fini de ce côté-là, il n’avait plus à y revenir. La dernière phase avait été compliquée et fatigante : d’abord le long trajet en voiture jusqu’à l’Östergötland, puis la longue promenade avec une lampe de poche pour trouver un bateau suffisamment grand pour rejoindre l’île.

C’était compliqué. Il n’aimait pas les complications. Celles-ci impliquaient toujours une résistance, chose qu’il souhaitait éviter plus que tout.

Il regarda les lettres éparpillées autour de lui.

L’idée de choisir un couple de jeunes mariés ne l’avait pas effleuré avant le mois de mai. C’était un pur hasard ; comme tant de choses dans la vie. Du temps de sa vie antérieure, sa vie d’ingénieur, le hasard avait été banni de son existence. Maintenant, tout était différent. Le jeu des hasards et des coïncidences fortuites était comme une suite ininterrompue de propositions que la vie lui faisait. À lui de choisir : il pouvait les accueillir, ou les laisser passer.

La petite pince à linge — code signalant que le propriétaire de la boîte aux lettres voulait lui parler — n’avait rien dévoilé. Mais, en frappant à la porte et en pénétrant dans cette cuisine, il avait trouvé plus d’une centaine d’enveloppes contenant des invitations. La future mariée était là, c’était elle qui lui avait ouvert. Il ne se rappelait plus son nom, seulement sa joie. Cette joie l’avait mis hors de lui. Il avait expédié les faire-part. Il était à cette époque complètement débordé par les préparatifs complexes d’une fête de la Saint-Jean à laquelle il devait participer. Sinon, il se serait peut-être mêlé de ce mariage en l’honneur duquel on avait invité tant de gens.

Mais les propositions nouvelles ne cessaient d’affluer. Hasards, coïncidences. Les six enveloppes qu’il avait sous les yeux contenaient toutes une invitation à un mariage. Il avait lu les lettres échangées par les futurs époux, il avait fait leur connaissance. Il savait où ils habitaient, à quoi ils ressemblaient et où devaient se dérouler les festivités. Les faire-part éparpillés sur le lit étaient un simple aide-mémoire.

Maintenant, il restait le plus important. Décider lequel de ces couples était le plus heureux.

Il ouvrit les enveloppes l’une après l’autre. Se rappela le visage de ces êtres, les lettres qu’ils avaient écrites, l’un à l’autre, ou à des amis. Il retardait le plus possible le moment de prendre sa décision. La sensation de bien-être était intense.

Il régnait. Dans cette chambre insonorisée, il échappait à tout ce qui l’avait tourmenté auparavant. Le sentiment d’être à l’écart. Incompris. Ici, dans cette chambre, il avait même la force de repenser à la grande catastrophe. Le jour où il avait été définitivement exclu, déclaré inutile.

Plus rien n’était difficile. Sauf le souvenir de la façon dont il s’était laissé humilier pendant plus de deux ans : répondre à des offres d’emploi, envoyer son CV, se présenter à d’innombrables entretiens d’embauche.

Jusqu’au jour où, d’un coup, il s’était libéré. En abandonnant tout. En devenant un autre.

Il avait eu de la chance. Aujourd’hui, il ne pourrait jamais devenir facteur remplaçant. Il y avait des barrières partout. Les gens étaient licenciés les uns après les autres. Il s’en était aperçu au cours de ses tournées dans les différents secteurs où on l’affectait, en fonction des besoins. Les gens attendaient, assis dans leur maison. Exclus. Ils étaient de plus en plus nombreux. Ces gens-là ne savaient pas qu’il était possible d’échapper à tout cela. D’être libre.

Enfin, il prit sa décision. Ce serait le couple qui devait se marier le samedi 17 août dans les environs de Köpingebro. Ce serait une grande fête. Il ne se souvenait même pas du nombre de faire-part qu’il avait expédiés. Mais lorsqu’il était entré dans la maison pour prendre toutes ces enveloppes, les futurs mariés étaient là tous les deux, et leur bonheur paraissait sans limites. Il avait eu du mal à se maîtriser. Il les aurait volontiers tués sur place. Mais il avait gardé son sang-froid, comme d’habitude. Il leur avait souhaité beaucoup de bonheur. Personne n’aurait pu déchiffrer ses véritables pensées.

C’était ça le plus important, pour un être humain. Savoir se maîtriser.

Ce serait une journée mémorable. Exactement comme la nuit de la Saint-Jean.

Personne ne se doutait de quoi que ce soit. Une fois de plus, il avait démontré sa supériorité absolue dans l’art de s’échapper.

Il rangea les enveloppes et s’allongea sur le lit. Pensa à toutes les lettres que d’autres s’écrivaient en ce moment même — des lettres qui tomberaient entre ses mains, qu’il sélectionnerait, qu’il ouvrirait et qu’il lirait.

Les propositions continueraient d’affluer. Il n’avait qu’à les cueillir.

\*

Le vendredi matin, Wallander commença à se plonger sérieusement dans la vie de Svedberg. Il était arrivé au commissariat peu après sept heures et s’était mis au travail avec un sentiment de malaise. Il ignorait ce qu’il cherchait. Une seule certitude : quelque part dans la vie de Svedberg, il devait trouver la cause de l’assassinat de Svedberg. C’était déprimant de fouiller dans les secrets d’un mort.

Auparavant, il avait frappé à la porte d’Ann-Britt Höglund. Elle était là, malgré l’heure matinale. Il lui confia le texte qu’il avait rédigé au cours de la nuit et la pria de lui donner son opinion ; après tout, c’était elle qui devait le prononcer. Dans le couloir, il pensa qu’il aurait peut-être dû lui parler de Thurnberg. Mais il laissa tomber. Quelqu’un d’autre le ferait à sa place. Les rumeurs circulaient vite au commissariat.

Il commença par téléphoner à Ylva Brink, qui venait de rentrer après une nuit de garde à l’hôpital. Il lui proposa de la rappeler plus tard. Au contraire, dit-elle, la pensée de ce qui était arrivé à son cousin l’empêchait de dormir, et puis elle avait peur. Son mari devait rentrer la semaine suivante, ça irait sans doute mieux à ce moment-là ; malheureusement, il n’avait pas pu se libérer à temps pour l’enterrement…

Wallander dit qu’il comprenait. Puis il l’incita à parler de Svedberg. Ses parents, son enfance. Il aurait préféré l’avoir en face de lui plutôt qu’au téléphone. Il faillit lui proposer de venir — une voiture pouvait passer la prendre chez elle — mais il y renonça. Il ne cessait de prendre des notes, page après page, de son écriture indéchiffrable. Martinsson apparut deux fois à la porte, Nyberg une fois. Il leur fit signe de revenir plus tard. La conversation dura près d’une heure, au cours de laquelle il n’intervint que pour lui demander d’aller moins vite ou pour vérifier tel ou tel nom. Il comprit peu à peu qu’elle avait beaucoup réfléchi de son côté — pour retrouver des souvenirs, peut-être aussi pour découvrir une explication. En raccrochant, il constata que sa joue était en sueur. Il alla aux toilettes et se rinça le visage. Puis il parcourut rapidement ses notes et souligna le nom des personnes à interroger. Celui qui l’intéressait le plus était un certain Jan Söderblom. Selon Ylva Brink, Svedberg le fréquentait très régulièrement à l’époque de son service militaire et à ses débuts dans la police. Ensuite, Söderblom s’était marié et avait déménagé, à Malmö ou à Landskrona, elle ne s’en souvenait plus. Détail intéressant, Söderblom était lui aussi entré dans la police. Wallander s’apprêtait à appeler le commissariat de Malmö lorsque Nyberg reparut, cette fois en agitant un fax. À son expression, Wallander devina aussitôt qu’il y avait du nouveau.

— Alors ?

— D’abord les armes. Le pistolet volé à Ludvika en même temps que le fusil de chasse peut bien être celui qui a été utilisé dans la réserve.

— Peut bien être ?

— Dans mon langage, ça veut dire que c’est le même.

— Très bien. On en avait besoin.

— Pour les empreintes, on a un bon pouce droit sur le fusil. On a réussi à relever un autre bout de pouce sur l’un des verres à pied, sur la nappe où on a retrouvé les jeunes.

— Le même pouce ?

— Oui.

— On le connaît ?

— Pas dans les registres suédois. Mais tu peux être tranquille, ce pouce va faire le tour du monde.

— C’est donc le même homme, dit Wallander lentement. Voilà une grosse incertitude en moins.

— Sur le télescope, on n’a pas trouvé d’empreintes en dehors de celles de Svedberg.

— Ça veut dire qu’il aurait caché le télescope lui-même ?

— Pas nécessairement. La personne qui l’a fait pouvait très bien porter des gants.

— Le pouce du fusil : est-ce qu’on le retrouve ailleurs dans l’appartement de Svedberg ? C’est important de savoir qui a saccagé l’appartement, le tueur ou Svedberg lui-même, ou les deux.

— Pour ça, il faudra sans doute attendre encore un peu. Mais ils s’en occupent.

Wallander, qui s’était levé, s’appuya contre le mur. Il sentait qu’il y avait autre chose.

— C’était quoi, ce pistolet ?

— Un Astra Constable. Il y en a sans doute pas mal en circulation dans le pays. On en trouve beaucoup en Allemagne.

— Et ils n’ont jamais soupçonné quelqu’un, à Ludvika ?

— J’ai parlé plusieurs fois à Wester. J’ai parfois du mal à comprendre son dialecte, mais il m’a envoyé tous les papiers qu’il a pu trouver. Ils ont fini par classer l’affaire. Par contre, ils l’ont associée à un autre vol d’armes intervenu quelques jours plus tôt, à Orsa. Mais là non plus, aucun suspect.

— Une arme se revend très facilement.

— Oui, ils essaient de le trouver dans les registres, pour voir s’il a servi à une autre occasion. Braquage de banque par exemple, ça pourrait nous donner un indice.

— En tout cas, on peut exclure que Svedberg ait commis des cambriolages à Ludvika et à Orsa. Soit il a acheté les armes, soit elles ne lui appartenaient pas.

— On n’a pas trouvé d’empreintes de Svedberg sur le fusil. Ça peut signifier quelque chose, mais pas nécessairement.

— On a quand même fait un grand pas. C’est le même tueur.

— On devrait peut-être envoyer un mot au procureur, pour lui faire plaisir.

—… ou le décevoir, par rapport à la mauvaise réputation qu’il veut nous faire. Mais on va lui envoyer un rapport, bien sûr.

Nyberg quitta la pièce. Wallander prit son téléphone et appela Malmö. Il y avait bien là-bas un policier du nom de Jan Söderblom, qui s’occupait essentiellement des affaires d’atteinte à la propriété. Wallander demanda à lui parler directement, mais il était en vacances sur une île grecque et ne reviendrait pas avant le mercredi suivant. Wallander laissa un message — il voulait lui parler le plus vite possible — et nota aussi le numéro de son domicile. Il venait de raccrocher lorsqu’Ann-Britt frappa à la porte entrouverte. Elle tenait son discours à la main.

— Je l’ai lu, et je trouve qu’il est à la fois fidèle et touchant. D’ailleurs, ça va ensemble. Personne n’est ému par les propos hypocrites sur l’éternité et le triomphe de la lumière sur les ténèbres.

— Il n’est pas trop long ?

— Je l’ai lu à haute voix dans mon bureau. Ça m’a pris moins de cinq minutes. Je n’ai pas l’habitude de prononcer des discours aux enterrements, mais je crois que c’est parfait.

Wallander lui communiqua les informations de Nyberg.

— On a fait un grand pas, dit-elle quand il eut fini. Si seulement on pouvait retrouver celui ou ceux qui ont volé ces armes.

— Ça va être difficile. Ne devrait-on pas publier des photos à la fois du pistolet et du fusil ?

— Il y a une conférence de presse à onze heures. Lisa est harcelée par les médias. Il faudrait peut-être leur parler des armes. Qu’est-ce qu’on a à perdre à relier officiellement l’assassinat de Svedberg à celui des jeunes ? Ça fait une série de meurtres comme on n’en a pas connu depuis longtemps dans ce pays.

— Tu as raison. Je serai là à onze heures.

Elle s’attarda encore un instant.

— La femme, dit-elle. La mystérieuse Louise que personne ne semble avoir vue. Je viens d’en parler à Martinsson. On a beaucoup d’informations du public, mais rien qui indique que quelqu’un l’ait identifiée.

— C’est incompréhensible. On a parlé d’étendre les recherches au Danemark…

— Pourquoi pas à toute l’Europe ?

— Oui, pourquoi pas ? Mais commençons par le Danemark. Maintenant, tout de suite.

— Je dois partir à Lund pour fouiller la chambre d’étudiante de Lena Norman. Mais je vais demander à Hansson de s’en occuper.

— Non. Hansson cherche les deux voitures disparues. Il doit bien y avoir quelqu’un d’autre…

— Les renforts de Malmö ne vont pas être superflus. D’après Lisa, ils doivent débarquer cet après-midi.

— Svedberg nous manque. C’est aussi simple que ça. On ne s’est pas encore habitués à son absence.

Ils restèrent un moment silencieux. Puis Ann-Britt disparut. Wallander ouvrit la fenêtre ; il faisait toujours aussi chaud. Le téléphone sonna. C’était Ebba, qui paraissait fatiguée. Elle avait beaucoup vieilli ces dernières années. Avant, on pouvait toujours compter sur elle pour remonter le moral des policiers. Maintenant elle était souvent mélancolique. Il lui arrivait aussi d’oublier de transmettre certains messages. Elle allait prendre sa retraite l’été suivant. Personne n’avait envie d’y penser.

— Un certain Larsson du commissariat de Valdemarsvik, dit-elle. Tous les autres sont occupés, tu peux le prendre ?

Larsson était un assistant qui parlait avec un fort accent de l’Östergötland.

— Harry Lundström, de Norrköping, dit que ça vous intéresse de savoir si un bateau a été volé à Gryt au cours des vingt-quatre heures précédant la mort de la fille à Bärnsö.

— Oui.

— On en a peut-être trouvé un. Il a disparu de Snäckvarp, le propriétaire ne peut pas préciser la date exacte puisqu’il n’était pas chez lui, mais on l’a retrouvé hier dans une crique au sud de Snäckvarp. Un bateau en plastique de six mètres avec pupitre de pilotage.

Wallander ne connaissait rien aux bateaux.

— On peut aller jusqu’à Bärnsö avec ça ?

— S’il n’y a pas de vent, on peut aller jusqu’à Gotland.

Wallander réfléchit.

— Est-ce qu’il est possible de relever des empreintes ?

— On l’a déjà fait. Il y avait une tache d’huile sur le volant, on a pu obtenir quelques empreintes nettes, qu’on vous a envoyées via Norrköping. C’est Harry qui dirige tout.

— Est-ce qu’on peut aller en voiture jusqu’à l’endroit où le bateau a été retrouvé ?

— Il était caché dans les roseaux. Mais il y a un chemin de gravier. Dix minutes à pied jusqu’à Snäckvarp, pas plus.

— Ce sont des nouvelles importantes.

— Vous allez retrouver le tueur ?

— Sûrement. Mais ça peut prendre du temps.

— Je n’ai jamais rencontré la fille. Mais j’ai eu affaire à Edengren père, il y a quelques années.

— À quel sujet ?

— Il posait ses filets et ses nasses à anguilles chez les autres.

— La pêche n’est pas libre ?

— Non, ce sont des lots. Mais il s’en fichait. Pour dire les choses franchement, il ne se prenait pas pour de la merde. Mais il doit en baver maintenant, avec la mort de sa fille.

— Il n’y avait rien d’autre, à part la pêche ?

— Pas que je sache.

Wallander le remercia. Puis il essaya de joindre Harry Lundström à Norrköping. On lui donna un numéro de portable.

Lundström se trouvait quelque part dans une voiture. Wallander lui raconta qu’ils avaient identifié l’arme de la réserve, et qu’on saurait bientôt si elle avait également servi à Bärnsö. Lundstrom lui apprit qu’ils n’avaient rien trouvé sur l’île ; mais il lui paraissait hors de doute que le bateau volé à Snäckvarp était bien celui qu’avait utilisé le tueur.

— Les gens de l’archipel ont peur maintenant. Vous devez le retrouver.

— Oui. On le retrouvera.

Il alla chercher un café. Déjà neuf heures trente. Une idée venait de lui traverser l’esprit. Il retourna à son bureau et chercha le numéro de téléphone des Lundberg à Skårby. Ce fut la femme qui répondit. Wallander s’aperçut qu’il ne leur avait pas parlé depuis la mort d’Isa. Il commença donc par des condoléances.

— Erik est couché, il n’a plus la force de se lever. Il parle de vendre la maison et de partir d’ici. Qui peut faire une chose pareille à une enfant ?

C’est bien ça, pensa Wallander. Isa était comme leur propre fille. J’aurais dû y penser plus tôt.

Il n’avait rien à répondre à cette question, mais il remarqua qu’elle ne l’accusait de rien.

— Je me demandais si ses parents étaient rentrés, dit-il enfin.

— Oui, hier soir.

Il lui présenta à nouveau ses condoléances avant de raccrocher.

Il avait l’intention de se rendre à Skårby directement après la conférence de presse. S’il avait pu, il serait parti tout de suite — mais il ne serait pas de retour pour onze heures. Il appela Thurnberg. Sans un commentaire sur ce qu’il avait appris la veille au soir, il lui rendit compte brièvement des conclusions techniques. Thurnberg écouta en silence. Wallander termina par l’information décisive, à savoir qu’ils cherchaient un seul tueur. Thurnberg demanda un rapport écrit. Wallander promit qu’il le lui enverrait.

— Il y a une conférence de presse à onze heures, conclut-il. Je crois qu’on doit communiquer ces renseignements aux médias. J’estime aussi qu’il faut publier des photos des deux armes.

— Ces photos sont-elles déjà disponibles ?

— Demain au plus tard.

Thurnberg ne formula aucune objection. Il allait lui aussi participer à la conférence de presse. L’entretien avait été officiel et bref, mais Wallander constata qu’il était en sueur.

La rencontre avec les journalistes eut lieu dans la plus grande salle de réunion. Wallander ne savait plus quand les médias leur avaient témoigné un tel intérêt pour la dernière fois. Comme d’habitude, la nervosité s’empara de lui au moment de grimper sur l’estrade. À son étonnement, ce fut Thurnberg qui prit la parole le premier. Ce n’était encore jamais arrivé, Per Åkesson avait toujours laissé cette tâche à Wallander ou au chef. Thurnberg semblait habitué à parler aux journalistes. Les temps nouveaux, pensa Wallander-par pure méchanceté ou avec une pointe d’envie ? Il s’interrogea là-dessus tout en écoutant attentivement ce qu’avait à dire Thurnberg. Impossible de nier que ce procureur s’exprimait bien.

Ensuite, ce fut son tour. Il avait griffonné quelques repères sur un bout de papier, qui demeurait naturellement introuvable. Il parla des armes, évoqua le cambriolage de Ludvika, le lien présumé avec un autre cambriolage survenu à Orsa, et conclut qu’on attendait la confirmation que l’arme avait également servi à Bärnsö. Tout en parlant, il pensa à Westin et au bateau postal. Pourquoi donc ? Il parla aussi de la découverte du bateau volé. Lorsqu’il eut fini, il y eut un déluge de questions. Thurnberg répondit à la plupart d’entre elles. De temps à autre, Wallander apportait une courte précision. Martinsson écoutait, les bras croisés, appuyé contre le mur au fond de la salle.

Pour finir, une journaliste que Wallander n’avait encore jamais vue demanda la parole. Elle s’adressa directement à lui :

— Si je comprends bien, la police ne dispose d’aucun indice.

— Nous travaillons sur plusieurs pistes, mais nous n’avons pas encore effectué de percée décisive.

— Je crois tout de même devoir constater que la police piétine. N’y a-t-il pas un grand risque que le tueur récidive ? Il paraît évident qu’on a affaire à un forcené.

— Nous n’en savons rien. C’est la raison pour laquelle nous essayons de ratisser large, sans a priori.

— À vous entendre, on dirait une stratégie, mais n’est-ce pas plutôt l’expression de votre impuissance ?

Wallander jeta un regard à Thurnberg qui, d’un signe de tête imperceptible, l’encouragea à répondre.

— Dans ce cas, nous ne serions pas policiers.

— Mais vous êtes d’accord avec moi sur le fait que vous êtes à la recherche d’un forcené ?

— Non.

— Qui, alors ?

— Nous ne le savons pas encore.

— Pensez-vous que vous allez arrêter celui qui a fait ça ?

— Oui.

— Va-t-il frapper à nouveau ?

— Nous n’en savons rien.

Wallander profita du court silence qui s’ensuivit pour se lever. Chacun comprit que la réunion était levée. Thurnberg souhaitait sûrement conclure de manière officielle, mais, le temps qu’il se tourne vers Wallander, celui-ci était déjà sorti. Arrivé à la réception, il fut intercepté par des reporters qui voulaient l’interviewer ; il leur proposa de s’adresser plutôt à Thurnberg. Ebba lui raconta par la suite que celui-ci avait posé face aux caméras avec le plus grand plaisir.

Wallander alla chercher sa veste tout en pensant qu’il devait manger quelque chose avant de se rendre à Skårby. Pourquoi l’image de Westin avait-elle surgi dans son esprit au cours de la conférence de presse ? Ça signifiait forcément quelque chose. Il s’assit à son bureau et tenta en vain de repêcher le souvenir. À peine eut-il enfilé sa veste que le portable bourdonna dans sa poche. C’était Hansson.

— J’ai retrouvé les voitures de Norman et de Boge ! La Toyota de 91 et la Volvo, qui a un an de plus. Elles étaient sur un parking près de Sandhammaren. J’ai déjà parlé à Nyberg. Il arrive.

— Moi aussi.

Wallander s’arrêta à un kiosque pour manger. C’était devenu une habitude pour lui d’acheter de grandes bouteilles d’eau minérale. Il avait évidemment oublié de prendre le médicament prescrit par Göransson. Il n’avait même pas pensé à l’emporter. Il retourna à Mariagatan très énervé, en conduisant beaucoup trop vite. Il y avait du courrier dans l’entrée. Une carte postale de Linda, qui rendait visite à des amis à Hudiksvall, et une autre de sa sœur Kristina — dans une enveloppe, celle-là. Wallander emporta le courrier dans la cuisine. Au dos de l’enveloppe, sa sœur avait noté l’adresse d’un hôtel de Kemi. C’était dans le nord de la Finlande ; il se demanda ce qu’elle faisait là-bas. Bon, il lirait tout cela plus tard. Il avala son comprimé avec un verre d’eau. Au moment de partir, il resta un instant planté sur le seuil de la cuisine à regarder le courrier posé sur la table. L’image de Westin revint. Cette fois, il put localiser le souvenir.

C’était quelques mots que Westin avait prononcés au cours de la traversée jusqu’à Bärnsö.

Il tenta de revivre la conversation telle qu’elle s’était déroulée, dans le vacarme des moteurs. Ils étaient dans la cabine de pilotage. Westin avait dit quelque chose d’important. Quoi ? Il décida de l’appeler. Mais d’abord il voulait voir les deux voitures retrouvées par Hansson.

Nyberg était déjà sur les lieux. La Toyota et la Volvo étaient garées côte à côte, à l’intérieur d’un périmètre de sécurité dressé à la hâte. On était en train de les photographier, portières et coffres ouverts. Wallander s’approcha de Nyberg.

— Merci pour hier soir, dit-il.

— En 1973, j’ai reçu la visite d’un vieil ami de Stockholm, et on a passé la soirée au bistro. Je crois bien que ça ne s’est pas reproduit depuis.

Wallander songea qu’il n’avait pas encore remboursé Edmundsson.

— Quoi qu’il en soit, c’était une bonne soirée.

— La rumeur court déjà qu’on a failli se faire arrêter alors qu’on essayait de filer sans payer.

— Espérons que ça ne parviendra pas aux oreilles de Thurnberg, il risquerait de prendre ça au sérieux !

Wallander rejoignit Hansson qui prenait des notes dans un carnet.

— Aucun doute ?

— La Toyota est celle de Lena Norman. La Volvo appartient à Martin Boge.

— Depuis combien de temps sont-elles là ?

— On n’en sait rien. Au mois de juillet, le parking est toujours plein. Ce n’est qu’en août qu’on commence à remarquer les véhicules qui ne sont jamais déplacés.

— Y a-t-il un moyen de savoir si elles sont là depuis la Saint-Jean ?

— Ça, il faut le demander à Nyberg.

Wallander retourna auprès de Nyberg qui scrutait la Toyota.

— Le plus important, dit Wallander, ce sont les empreintes. Quelqu’un a dû conduire ces voitures de la réserve jusqu’ici.

— S’il n’a pas pris la peine d’enfiler des gants, c’est sans doute que ses empreintes ne figurent dans aucun registre et qu’il le sait.

— J’y ai déjà pensé. Espérons que tu te trompes.

Wallander remonta en voiture. En parvenant à la sortie de Löderup, il ne put résister à la tentation de jeter un coup d’œil à la maison de son père. Un panneau annonçait sa mise en vente. Il ne s’arrêta pas ; le panneau l’avait mis mal à l’aise.

Il n’était pas loin d’Ystad lorsque son portable bourdonna sur le siège du passager. C’était Ann-Britt.

— Je suis à Lund, dans l’appartement de Lena Norman. Je crois que tu devrais venir.

— Pourquoi ?

— Tu verras. Je crois que c’est important.

Wallander nota l’adresse et prit la direction de Lund.

# 

# 23

L’immeuble se trouvait à l’entrée de la ville. Il faisait partie d’un ensemble de six bâtiments identiques, à quatre étages. Plusieurs années plus tôt, Wallander s’était rendu à Lund avec Linda, et elle lui avait désigné ces immeubles, des logements d’étudiants, disant qu’elle y habiterait peut-être si jamais elle décidait d’étudier ici. Avec un frisson, il se demanda comment il aurait réagi si on avait retrouvé Linda parmi les jeunes de la réserve.

Il n’eut pas besoin de chercher le numéro de l’immeuble ; une voiture de police était garée devant l’entrée. Wallander rangea son portable dans la poche de sa veste et descendit. Une femme prenait le soleil sur une pelouse. Wallander se serait volontiers allongé près d’elle pour dormir un moment. La fatigue le submergeait par vagues. Le policier qui montait la garde devant la porte bâilla et lui indiqua l’escalier d’un geste désabusé.

— Dernier étage, pas d’ascenseur.

Puis il bâilla de nouveau. Wallander éprouva une envie inattendue de lui remettre les idées en place. Après tout, il était son supérieur, collègue d’une autre ville, et ils recherchaient un meurtrier qui avait tué cinq personnes. Alors il ne voulait pas voir de policiers qui bâillaient et trouvaient à peine la force de dire bonjour.

Mais il ne broncha pas. Il monta l’escalier. À part un appartement d’où la musique déferlait à plein volume, l’immeuble paraissait abandonné. Il se rappela qu’on était au mois d’août, le semestre n’avait pas commencé. La porte de Lena Norman était entrebâillée ; il sonna quand même.

Ce fut Ann-Britt qui lui ouvrit. Il essaya de deviner à son expression ce qui l’attendait. Peine perdue.

— Excuse-moi pour le ton dramatique au téléphone. Mais je crois que tu vas comprendre.

Il la suivit. L’appartement n’avait pas été aéré depuis longtemps. Il flottait cette odeur sèche difficile à décrire qu’il avait souvent remarquée dans les bâtiments en ciment dont on ouvrait rarement les fenêtres. Il se souvint d’un article paru dans un magazine de la police américaine : le FBI avait mis au point des méthodes pour déterminer depuis combien de temps exactement un bâtiment n’avait pas été aéré. Il ignorait si Nyberg avait accès à cette technique.

À nouveau, il se rappela qu’il devait rembourser Edmundsson.

L’appartement se composait de deux pièces et d’une petite cuisine. Ann-Britt le précéda dans le séjour qui servait aussi de bureau. La pièce était inondée de soleil ; la poussière tourbillonnait dans les rayons de lumière. Ann-Britt lui indiqua un mur, où étaient punaisées de nombreuses photos. Il trouva ses lunettes et s’approcha. Il la reconnut tout de suite : Lena Norman, déguisée. La photographie avait été prise dehors, dans le parc d’un château dont on apercevait la façade en brique rouge à l’arrière-plan. La fête semblait inspirée du XIXe siècle. Martin Boge y figurait aussi. Deuxième photo : autre fête, autre décor. Lena Norman, encore. Soudain, il reconnut aussi Astrid Hillström. Toutes les deux à moitié nues. Wallander crut deviner que le décor figurait un bordel. Mais ni l’une ni l’autre n’étaient très convaincantes dans leur rôle. Wallander se redressa et se tourna vers Ann-Britt.

— Ils se déguisent, ils incarnent des rôles.

— Je crois que ça va plus loin.

Elle se dirigea vers un bureau placé à angle droit de l’une des fenêtres, surchargé de dossiers et de chemises plastifiées.

— J’ai jeté un coup d’œil à ses papiers. Pas très longtemps et pas en détail, mais ce que j’ai vu m’inquiète.

Wallander leva la main.

— Attends. Il faut d’abord que je boive un verre d’eau et que j’aille aux toilettes.

— Mon père était diabétique, dit Ann-Britt soudain.

Wallander s’immobilisa net.

— Que veux-tu dire ?

— On pourrait croire que tu l’es aussi. À te voir engloutir des litres d’eau et courir aux toilettes toute la journée.

L’espace d’un instant, Wallander fut sur le point de démolir ses retranchements et de lui dire qu’elle avait raison. Au lieu de cela, il marmonna une réponse inaudible et disparut. Lorsqu’il revint après avoir bu, la chasse d’eau fonctionnait encore.

— Il doit y avoir un problème de flotteur, mais ce n’est pas notre souci.

Elle le regardait comme si elle attendait qu’il lui parle enfin de son état de santé. Il coupa court.

— Quelque chose t’inquiète, disais-tu. Quoi ?

Je vais te le dire. Mais je suis convaincue que ce n’est pas tout. On en saura plus quand on aura examiné ces papiers à fond.

Wallander s’était assis sur une chaise. Elle resta debout.

— Ils se déguisent, dit-elle. Ils font la fête. Ils passent d’une époque à l’autre. De temps en temps, ils font une incursion dans le futur, mais pas très souvent. Sans doute parce que c’est beaucoup plus difficile à imaginer. Personne ne sait comment nous serons habillés dans mille ans, ni même dans cinquante. Bref, tout ça, nous le savons déjà. Nous avons parlé à ceux de leurs amis qui n’étaient pas présents à la fête de la Saint-Jean. Tu as parlé à Isa Edengren. On sait qu’il leur arrivait de louer des costumes à Copenhague. Mais ça va beaucoup plus loin.

Elle prit un dossier dont la couverture était ornée de signes géométriques.

— Il semblerait qu’ils aient été membres d’une secte ayant ses racines en Amérique. Plus exactement, un Q.G. à Minneapolis. Ça évoque un peu une loge maçonnique, ou un Ku Klux Klan d’un genre nouveau. Ce dossier contient un règlement, assez terrifiant dans son genre. Ça rappelle les lettres de menace que reçoivent les gens quand ils interrompent une chaîne — tu sais, ces lettres qu’on doit copier et envoyer à dix autres personnes, sous peine d’un terrible châtiment. Ici, le châtiment est toujours une sentence de mort. Ils paient une cotisation à ce bureau de Minneapolis, qui leur suggère en contrepartie comment organiser leurs fêtes. Mais il y a aussi une sorte de dimension spirituelle. Si j’ai bien compris, les gens qui se déplacent dans le temps pourront à l’instant de leur mort choisir à quelle époque ils veulent être réincarnés. C’est très désagréable à lire. Quoi qu’il en soit, Lena Norman était une sorte de figure dirigeante de la branche suédoise de ce mouvement.

Wallander l’écoutait avec la plus grande attention. Elle avait eu raison de le faire venir.

— Ce mouvement a-t-il un nom ?

— En Suède, je ne sais pas. Aux États-Unis, ils se font appeler les Divine Movers. Si j’ai bien compris, l’élément religieux est purement intérieur. Le simple fait de garder le secret équivaut à une messe. Et le fait de ne pas verser sa cotisation au bureau de Minneapolis revient à transgresser le dogme. En gros, c’est louche.

Wallander feuilletait le dossier qu’elle lui avait tendu. Partout les mêmes signes géométriques, mais aussi des photos d’idoles antiques et d’êtres humains torturés, dépecés. Il le reposa avec dégoût.

— Tu penses que c’est ce qui s’est passé dans la réserve ? On les aurait tués parce qu’ils avaient trahi le secret ?

— Par les temps qui courent, on ne peut pas l’exclure.

Elle avait raison. Peu de temps auparavant, il y avait eu un suicide collectif en Suisse. Un peu plus tard, la même secte avait répété le sacrifice, en France cette fois. Dans toute l’Europe, le nombre des sectes et la quantité d’adeptes ne cessaient de croître, à mesure que les conditions de vie devenaient plus difficiles. La Suède n’était pas épargnée. Au mois de mai, Martinsson avait participé à une conférence nationale, à Stockholm, sur les agissements de ces sectes, du point de vue de la police. Il était souvent très difficile d’intervenir. On n’avait plus affaire à des fous isolés ; il s’agissait d’entreprises informatisées, entourées d’avocats et d’experts-comptables. Les membres s’endettaient volontairement pour payer les cotisations quand leurs moyens ne le leur permettaient pas. Le harcèlement moral, technique de travail habituelle de ces sectes, ne pouvait pas toujours être compté comme activité criminelle. Martinsson était revenu de la conférence en disant qu’il faudrait élaborer une nouvelle législation si on voulait s’attaquer à ces nouveaux escrocs.

Wallander se souvenait de ce qu’il lui avait répondu : l’occultisme, les délires religieux et la prise de distance avec le monde augmentaient toujours dans les périodes de crise économique. Bien des années plus tôt, il avait passé toute une soirée sur le balcon de Rydberg à discuter de la célèbre ligue de Sala, qui sévissait dans les années 1930, et dont l’existence n’aurait pas été possible dix ans plus tôt ou plus tard.

Les années 1930 sont peut-être de retour, pensa-t-il. Dans une version encore plus brutale.

— C’est une découverte importante, conclut-il. On va avoir besoin d’aide. À la direction générale, il y a du personnel spécialisé dans les nouvelles sectes. Il faut aussi que les États-Unis nous renseignent sur ces Divine Movers. Mais, surtout, nous devons faire parler les autres jeunes, même si ça doit leur coûter leur secret si bien gardé.

— Ils prêtent serment, dit-elle en feuilletant le dossier. Ensuite, ils doivent manger un morceau de foie de cheval cru.

— Devant qui prêtent-ils serment ?

— En Suède, ce devait être Lena Norman.

Wallander secoua la tête.

— Mais elle est morte. Aurait-elle trahi un secret, alors même qu’elle faisait partie des dirigeants ? Avait-elle un successeur désigné ?

— Je ne sais pas. On en saura peut-être plus en lisant ces papiers.

Wallander se leva et regarda par la fenêtre. La femme solitaire se faisait toujours bronzer sur la pelouse. Il pensa soudain à celle qui tenait le café près de Västervik. Il dut faire un effort pour retrouver son prénom. Erika. Le souvenir le remplit d’une nostalgie confuse.

— Nous ne devons peut-être pas trop miser sur cette piste, dit-il d’un air absent. En tout cas, il ne faut pas négliger les autres.

— Qui sont ?

La réponse était évidente. Il n’y avait pas d’autre piste — sinon celle d’un forcené solitaire. L’hypothèse sur laquelle on se rabattait toujours quand on n’en avait pas d’autre.

— Je n’arrive pas à voir Svedberg dans ce contexte. Svedberg dans une secte, adepte de la réincarnation, se déguisant, prêtant serment et mangeant du foie de cheval cru, c’est impossible à imaginer pour moi. Même s’il s’est révélé différent de ce que nous pensions.

— Il n’était peut-être pas impliqué directement. Il connaissait peut-être quelqu’un qui l’était.

Soudain, il repensa à Westin, le facteur de l’archipel. Il avait dit quelque chose au cours de la traversée en bateau. Mais quoi ?

Il la pria de répéter ce qu’elle venait de dire. Puis il réfléchit avant de répondre.

— Tu as peut-être raison. Svedberg se trouve à l’extérieur. À la périphérie. Quelqu’un croise sa route ; quelqu’un qui est lié à cette secte. Un secret est trahi. Un commando de tueurs est envoyé. Svedberg enquête seul. Il est inquiet. Il redoute que son soupçon ne se confirme. Ce quelqu’un croise sa route encore une fois. Et le tue.

— Ce n’est pas vraisemblable.

— Ce n’est pas non plus vraisemblable de retrouver quatre jeunes assassinés dans la forêt. Et un policier.

— Où se procure-t-on du foie de cheval ? Peut-être devrions-nous contacter les abattoirs de Scanie ?

— Il n’y a qu’une question à laquelle on doit absolument répondre. Comme dans toutes les enquêtes difficiles. Une seule réponse, et l’avalanche se déclenche toute seule.

— Qui était derrière la porte de Svedberg ?

Il hocha la tête.

— Précisément. Si on a une réponse à cette question, on a tout. Sauf peut-être le mobile. Mais ça, on pourra le démêler après coup.

Wallander se rassit.

— As-tu eu le temps de parler aux Danois de notre inconnue Louise ?

— Sa photo sera publiée demain. Apparemment, on a beaucoup parlé là-bas des jeunes gens assassinés. Pas seulement au Danemark d’ailleurs, dans toute l’Europe, et même aux États-Unis. Lisa a été réveillée cette nuit par un journaliste du Texas.

— Avant, c’était moi qu’ils appelaient. Expressen à trois heures du matin, Aftonbladet à trois heures et demie, ou l’inverse. Ça ne s’arrêtait jamais.

Il se leva.

— Nous devons fouiller cet appartement de fond en comble, sans oublier la cave et le grenier. Si on en trouve le temps, on devrait confier ces informations à Interpol et aux Américains dès aujourd’hui. Martinsson va adorer ça.

— Je crois qu’il rêve d’être agent fédéral aux États-Unis plutôt qu’inspecteur à Ystad.

— On a tous un rêve, dit Wallander dans une tentative maladroite et inutile de défendre Martinsson.

Pour faire diversion, il commença à rassembler les dossiers et les papiers éparpillés. Ann-Britt alla chercher des sacs en plastique dans la cuisine. Au moment de partir, ils s’attardèrent dans la petite entrée.

— J’ai tout le temps l’impression de négliger quelque chose. Il doit bien y avoir un point de recoupement quelque part ! J’ai l’impression de l’avoir sous les yeux sans arriver à mettre le doigt dessus. C’est lié aux paroles de Westin.

— Westin ?

— Le type qui m’a conduit sur l’île de Bärnsö, celui qui pilote le bateau postal de l’archipel. Il m’a dit quelque chose dans la cabine. Mais quoi ?

— Pourquoi ne l’appelles-tu pas ?…

— Comment veux-tu qu’il se souvienne de ce qu’il m’a raconté…

— Vous pouvez peut-être reconstituer l’entretien. Si ça se trouve, il te suffira d’entendre sa voix pour que la phrase resurgisse.

— Tu as peut-être raison, dit Wallander avec hésitation. Je vais l’appeler.

Puis il se souvint d’une autre voix importante dans le cadre de cette enquête.

— Au fait, qu’en est-il du faux Lundberg ? Celui qui a demandé des nouvelles d’Isa à l’hôpital ?

— C’est Martinsson qui s’en occupe. On a échangé des tâches, je me suis chargée de quelque chose qu’il n’avait pas le temps de faire, et il a promis de parler à l’infirmière.

Wallander devina la critique implicite. Ils avaient trop à faire ; les tâches en attente s’amoncelaient.

— Les renforts de Malmö arrivent aujourd’hui, dit-il. Ils sont peut-être déjà à Ystad, en train d’évaluer la situation.

— On ne tiendra pas le coup longtemps à ce rythme-là. On n’a pas le temps de réfléchir, pas le temps de retourner un seul détail pour voir si on a oublié quelque chose. Qui a encore envie d’être policier si l’essentiel n’est plus de bien travailler, mais de faire semblant ?

— Personne.

Wallander ramassa les sacs en plastique et commença à descendre l’escalier.

La femme de la pelouse avait disparu. Wallander prit la route d’Ystad, en récapitulant pour lui-même tous les événements survenus jusqu’alors. Que signifiait la découverte dans l’appartement de Lena Norman ? Ces fêtes avaient-elles des implications bien plus profondes qu’ils ne l’avaient soupçonné ?

Il repensa à l’épisode, quelques années plus tôt, où Linda avait traversé une sorte de crise religieuse. C’était tout de suite après le divorce, Linda était aussi perdue que lui. Il l’entendait marmonner toute seule, tard le soir, une sorte de prière sans doute. Il avait aussi trouvé dans sa chambre des livres sur la Scientologie, et ça l’avait sérieusement inquiété. Il avait essayé d’en parler avec elle, sans succès. Pour finir, ce fut Mona qui s’en chargea. Il ignorait ce qui s’était dit, mais, un beau jour, les marmonnements avaient cessé, et Linda avait recommencé à s’intéresser à ses études — à l’époque, elle voulait être tapissière décoratrice.

Il frissonna. Beaucoup de sectes qui avaient vu le jour au cours des dernières décennies étaient des entreprises commerciales extrêmement dures. La religion et l’occultisme étaient désormais une marchandise parmi les autres. Il se souvenait du ton méprisant de son père parlant de la « pêche aux âmes » — ces gens qui se laissaient appâter et qui se tortillaient ensuite jusqu’à la mort dans les nasses des faux prophètes.

La solution se cachait-elle malgré tout dans ces sacs en plastique ?

Il appuya sur l’accélérateur. Il était pressé.

En arrivant au commissariat, sa première démarche fut de trouver Edmundsson et de lui rembourser l’argent emprunté la veille au soir. Puis il se rendit à la salle de réunion où Martinsson informait les trois policiers de Malmö de l’état de l’enquête. Il reconnut l’un d’eux, un inspecteur d’une soixantaine d’années du nom de Rytter. Les deux autres étaient plus jeunes ; il ne les avait jamais rencontrés. Il les salua mais ne s’attarda pas. Compte tenu du décalage horaire entre les États-Unis et la Suède, il demanda juste à Martinsson de lui communiquer d’éventuels résultats plus tard dans la soirée. Il se rendit directement à son bureau et commença à lire attentivement les documents trouvés dans l’appartement de Lena Norman. La plupart d’entre eux étaient rédigés en anglais. Il fut obligé de consulter plusieurs fois le dictionnaire. Il eut bientôt la migraine. Il en était environ à la moitié lorsque Martinsson frappa à la porte. Il était vingt-trois heures passées. Martinsson était pâle, ses yeux étaient cernés. Wallander se demanda de quoi lui-même avait l’air.

— Ça va ?

— Ce sont de bons policiers, répondit Martinsson. Surtout le plus âgé, je crois. Rytter.

— On va vite s’apercevoir du changement ; ils vont nous soulager.

Martinsson se débarrassa de sa cravate et ouvrit le col de sa chemise.

— J’ai une mission à te confier, poursuivit Wallander.

Il lui raconta en détail la découverte dans l’appartement de Lena Norman. Martinsson parut lentement revenir à la vie. Comme l’avait prévu Ann-Britt, la perspective de prendre contact avec les collègues américains lui donnait un regain d’énergie.

— Le plus important, conclut Wallander, c’est d’obtenir une image précise de cette organisation. Évidemment, il faut que tu leur expliques ce qui s’est passé chez nous, la mort de Svedberg et des quatre jeunes. Donne-leur une description détaillée du lieu du crime. Emprunte une carte à Nyberg. Est-il arrivé quelque chose de semblable chez eux ? Le plus important, ce soir, c’est d’établir le contact ; on complétera demain. D’autre part, il faut parler aux collègues européens. Cette secte existe sans doute aussi en dehors des États-Unis et de la Suède.

Martinsson regarda sa montre.

— Ce n’est peut-être pas le meilleur moment de la journée pour les appeler, mais je vais essayer.

Wallander se leva et rassembla les documents. Ensemble, ils firent des photocopies de ceux que Wallander n’avait pas encore eu le temps de parcourir.

— Après la drogue, c’est sans doute ce qui me fait le plus peur, dit soudain Martinsson. Que mes enfants soient pris au piège d’un cauchemar pseudo-religieux dont ils ne pourraient plus sortir, et où je n’aurais aucun moyen de communiquer avec eux.

— Il y a eu une époque où je m’inquiétais pour Linda à ce sujet.

Il n’en dit pas plus, et Martinsson ne lui posa aucune question. Le voyant rouge de la photocopieuse s’alluma. Martinsson ajouta du papier. Wallander pensait à Svedberg.

— La plainte contre Svedberg dont on a parlé l’autre jour. Tu as trouvé quelque chose ?

Martinsson le dévisagea d’un air perplexe.

— Tu n’as pas reçu les papiers ?

— Quels papiers ? Je n’ai rien vu.

— Quelqu’un devait les déposer dans ton bureau.

Pendant que Martinsson continuait de copier, Wallander retourna dans son bureau et souleva les dossiers éparpillés. Rien. Martinsson revint avec les photocopies.

— Tu as trouvé ?

— Non.

Martinsson posa la liasse de documents sur la table.

— Les papiers ont une étrange faculté à disparaître. Quand tout le monde travaillera sur ordinateur, ce genre de chose n’arrivera plus.

— C’est ça, dit Wallander qui n’avait aucune confiance dans les ordinateurs.

— La mise à l’essai du PEI démarre en septembre. Tu seras bien obligé de t’y mettre.

Wallander savait que ce sigle signifiait « Protocoles d’enquête informatisés ». Ce que cela impliquait en réalité, il n’en avait pas la moindre idée. En principe, l’informatisation devait dégager un demi-million d’heures de travail pour la police. Mais Wallander se demandait combien de temps on perdrait en réalité, ne serait-ce que parce que les gens comme lui n’apprendraient jamais à s’en servir correctement.

Wallander jeta un regard sombre à la corbeille, où traînait un papier qu’il avait jeté un peu plus tôt. Un sigle lui sauta au visage.

— SYSTINCO, dit-il. Ça a quelque chose à voir avec le nouveau système ?

— Système de documentation des méthodes d’intervention et de coercition. Tu connais ça ?

— J’en ai entendu parler, mentit-il.

— Je t’apprendrai à t’en servir en septembre. C’est beaucoup plus facile que tu ne le crois.

Martinsson disparut. Cinq minutes plus tard, il était de retour.

— Les papiers étaient dans mon bureau. Malentendu. Les gens n’écoutent pas.

Martinsson disparut à nouveau pour prendre contact avec la police américaine. En passant par Interpol sans doute, pensa Wallander. À moins que la Suède n’ait un lien direct avec le FBI ? Il ne connaissait presque rien aux relations internationales entre les différentes polices. Pourtant, il avait récemment travaillé avec la police sud-africaine et avec la police lettonne. Il s’assit et lut la plainte déposée à l’encontre de Karl Evert Svedberg. Elle était datée du 19 septembre 1985. Ça faisait donc plus de dix ans. Le plaignant était un certain Stig Stridh, domicilié à Ystad. Le rapport avait été rédigé sur une machine à écrire où la touche du « e » ne fonctionnait plus, mais Wallander comprit tout de même que ce Stig Stridh avait été maltraité à son domicile, le 24 août 1985 au soir, par son propre frère, qui avait un problème de boisson et qui s’était présenté chez lui pour lui réclamer de l’argent. Sa demande ayant été rejetée, il s’était énervé, et Stridh s’était retrouvé avec deux dents en moins et une entaille au-dessus de l’œil gauche. Son frère avait aussi saccagé le salon et volé un appareil photo. Après le départ du frère, Stridh avait appelé la police. Deux policiers, dont l’un s’appelait Andersson, étaient passés prendre sa déclaration. Ensuite, Stridh s’était rendu par ses propres moyens à l’hôpital, où on s’était occupé de lui. Au moment de la rédaction de la plainte, il avait rendu visite à un dentiste pour remplacer les deux dents manquantes. Le 26 août, Stridh avait été convoqué au commissariat pour un entretien avec l’inspecteur Karl Evert Svedberg. Celui-ci lui avait signifié qu’il n’y aurait pas d’enquête, dans la mesure où il n’existait aucune preuve à l’encontre du frère. Stridh avait violemment protesté : son frère avait volé son appareil photo et saccagé son salon, les deux policiers avaient pu le constater de leurs propres yeux, ainsi que les coups et blessures. Svedberg avait cependant confirmé, disant qu’il n’y aurait pas d’enquête. Selon Stridh, l’inspecteur Svedberg s’était montré désagréable et menaçant. Si jamais il intentait un procès à son frère, avait-il dit, ça risquait de lui coûter très cher. Stridh était rentré chez lui et avait aussitôt écrit au commissaire Björk, pour se plaindre du traitement subi. Quelques jours plus tard, l’inspecteur Svedberg lui avait rendu visite à son domicile et s’était à nouveau montré menaçant. Stridh avait pris peur. Mais, après avoir demandé conseil à quelques amis, il avait décidé de déposer une plainte à l’encontre de l’inspecteur Svedberg. Dont acte.

Wallander était interloqué. Comment comprendre que Svedberg ait pu proférer des menaces ? Son attitude, de façon générale, paraissait très étrange. Il y avait apparemment toutes les raisons d’ouvrir une enquête et de faire comparaître le frère en justice. Il lut les autres documents. D’abord la réponse de Svedberg, datée du 4 novembre 1985. Réponse laconique : Svedberg expliquait qu’il avait suivi la procédure habituelle et niait catégoriquement s’être comporté de manière menaçante ou de toute, autre manière incompatible avec la dignité de policier.

Suivait la décision du médiateur. Celui-ci n’avait pas trouvé de raison d’ouvrir une enquête. Il avait rejeté la plainte de Stig Stridh et classé l’affaire sans suite.

Wallander reposa les papiers en fronçant les sourcils. Il se leva et rejoignit Martinsson, qui pianotait sur son ordinateur.

— Tu te souviens de cette affaire Stridh ?

Martinsson réfléchit avant de répondre.

— J’ai le souvenir que Svedberg ne voulait pas en parler. Et il a été soulagé par la décision du médiateur, bien sûr.

— Si Stridh dit la vérité, le comportement de Svedberg est incompréhensible.

— Ce n’était pas l’avis de Svedberg.

— Je veux qu’on retrouve le rapport rédigé le soir du 24 août.

— Tu crois vraiment que ça vaut le coup ?

— Je ne sais pas encore. L’un des policiers qui a rendu visite à Stridh ce soir-là s’appelait Andersson.

— Hugo Andersson.

— Qu’est-il devenu ?

— Il a quitté la police en 1988, je crois. Il est responsable de la sécurité quelque part, on doit pouvoir le retrouver.

— La plainte de Stridh ne précise pas qui était l’autre policier. Mais on trouvera son nom dans le rapport. Qui peut se souvenir de cette affaire ?

— Björk probablement.

— Je vais l’appeler. Mais je crois que je vais commencer par Stridh. S’il vit encore.

— J’ai du mal à comprendre que ça puisse être important. Une vieille plainte qui n’a même pas abouti…

— L’attitude de Svedberg est incompréhensible. Il met un terme à une enquête dont il aurait dû se charger. Il se comporte de manière menaçante. Ça me paraît très étrange. Et ce sont les côtés déviants de Svedberg que nous recherchons.

Martinsson hocha la tête, il avait compris.

— Je vais demander à un collègue de Malmö de m’aider, conclut Wallander.

Il retourna à son bureau. Minuit passé. La visite chez les parents d’Isa Edengren n’avait pas eu lieu. Il était trop tard maintenant. Il s’assit et feuilleta l’annuaire. Aucun Stig Stridh ne figurait parmi les abonnés. Il allait appeler les renseignements lorsqu’il s’aperçut qu’il n’en avait pas la force. Ça attendrait jusqu’au lendemain. Dans l’immédiat, il devait dormir. Il prit sa veste et quitta le commissariat. Une légère brise soufflait sur le parking ; la chaleur persistait. Il trouva ses clés de voiture et ouvrit la portière. Soudain il fit volte-face et tendit l’oreille, en scrutant l’obscurité du parking où la lumière des lampadaires ne pénétrait pas.

Personne évidemment.

La peur vient de l’intérieur, pensa-t-il.

Cet homme, quel qu’il soit, est très bien informé.

Il n’est pas loin. Il peut frapper d’un instant à l’autre.

# 

# 24

Samedi 17 août, Wallander fut réveillé par un tambourinement contre l’appui de la fenêtre. Le réveille-matin indiquait six heures trente. Wallander écouta le bruit de la pluie. L’aube filtrait par l’entrebâillement des rideaux. Il tenta de se rappeler quand il avait plu pour la dernière fois. Ce devait être avant la nuit où Martinsson et lui avaient trouvé Svedberg mort dans son appartement. Ça faisait huit jours. Un laps de temps irréel, pensa-t-il, court ou long, peu importe. Il alla aux toilettes, but un verre d’eau à l’évier de la cuisine, retourna se coucher. La peur de la veille au soir était toujours là. Aussi confuse. Et aussi forte.

À sept heures et quart, il était douché et habillé. Pour son petit déjeuner, il prit un café et une tomate. La pluie avait cessé. Le thermomètre indiquait 15 degrés et les nuages se dispersaient déjà. Il décida de téléphoner de chez lui, d’abord à Westin, puis aux renseignements pour retrouver la trace de Stig Stridh. Westin ne travaillait pas le samedi, mais il était sans doute matinal. Wallander emporta sa tasse de café dans le séjour et composa le premier des trois numéros. Une femme décrocha à la troisième sonnerie. Wallander se présenta et s’excusa d’appeler de si bon matin.

— Je vais le chercher. Il est en train de scier du bois.

Wallander crut entendre le bruit d’une scie à l’arrière-plan. Le bruit cessa, remplacé par des cris d’enfant. Puis la voix de Westin.

— Le froid arrive plus vite qu’on ne le pense. Comment ça va ? J’essaie de lire les journaux et de regarder la télé. Vous avez trouvé le coupable ?

— Pas encore. Ça prend du temps. Mais on le retrouvera tôt ou tard.

Westin ne dit rien. Il devinait probablement combien ce semblant d’optimisme était fragile. Mais nécessaire, pensa Wallander. Les policiers pessimistes n’ont presque aucune chance de résoudre les cas les plus difficiles.

— Qu’est-ce que je peux faire pour toi ? demanda-t-il ensuite.

Le tutoiement était venu tout seul. Wallander décida de l’imiter.

— Est-ce que tu te souviens de notre conversation, dans le bateau ?

— Laquelle ? Il me semble qu’on a discuté sans arrêt.

— La première, je crois. Avant d’accoster à la première île.

Soudain, ça lui revint. Westin avait ralenti. Il se dirigeait vers le premier ponton, ou peut-être vers le deuxième.

— L’un des premiers arrêts, répéta-t-il. C’était quoi, le nom de l’île ?

— Harö ou Båtsmansö.

— Båtsmansö. Il y avait un vieil homme là-bas.

— Zetterqvist.

Wallander commençait à se souvenir. Les détails revenaient l’un après l’autre.

— On se dirigeait vers le ponton. Tu me parlais de Zetterqvist qui se débrouillait tout seul pendant l’hiver. Il me semble que tu as ajouté quelque chose…

Westin éclata de rire, sans malice aucune.

— J’ai pu dire n’importe quoi !

— Je sais bien que ma question paraît étrange. Mais c’est important.

Westin parut comprendre la gravité du propos.

— Je crois que tu m’as demandé quel effet ça faisait de distribuer le courrier dans l’archipel.

— Alors je te repose la question. Quel effet ça fait ? Que me réponds-tu ?

— C’est un travail libre, mais assez usant. Personne ne sait combien de temps la poste continuera à m’employer. J’imagine qu’on supprimera bientôt les derniers services aux habitants de l’archipel. Zetterqvist m’a dit un jour qu’il voulait réserver son propre transport jusqu’au cimetière. Sinon, il risquait de rester dans sa bicoque pour l’éternité.

— Ça, tu ne me l’as jamais dit, je m’en souviendrais. Je te repose la question : quel effet ça fait de distribuer le courrier dans l’archipel ?

Westin hésita.

— Je n’ai rien dit de plus, il me semble.

Il y avait autre chose, Wallander le savait. Une phrase banale sur ce qu’impliquait le fait de transporter le courrier et les produits de première nécessité d’une île à l’autre.

— On approchait du ponton, insista-t-il. Je m’en souviens. Tu ne conduisais pas vite. Tu avais parlé de Zetterqvist. Tu as ajouté quelque chose.

— J’ai peut-être dit qu’à force on finit par veiller sur les gens. Si un jour quelqu’un ne se montre pas, on va vérifier qu’il ne lui est rien arrivé.

Presque, pensa Wallander. On y est presque. Mais tu as dit autre chose, Lennart Westin. Je m’en souviens.

— Je ne vois rien d’autre.

— Attends ! Essayons encore un peu.

Mais Wallander ne parvint pas à l’aider.

— Repenses-y, dit-il. Appelle-moi, si tu trouves.

— Je ne suis pas curieux en général. Mais pourquoi est-ce si important ?

— Je ne sais pas, répondit Wallander avec simplicité. Mais quand je le saurai, je te le dirai.

Wallander raccrocha. Le découragement l’envahit. Il n’avait pas réussi à lui soutirer son secret. Mais surtout, ce secret n’avait probablement pas le moindre intérêt. L’idée d’abandonner la partie, de demander à Lisa Holgersson de confier la responsabilité à quelqu’un d’autre, le reprit avec force. Puis il pensa à Thurnberg, et le besoin de résister prit aussitôt le dessus. Il appela les renseignements et demanda le numéro de Stig Stridh. On lui répondit immédiatement : l’abonné avait choisi de ne pas figurer dans l’annuaire, mais son numéro n’était pas sur liste rouge. Wallander nota l’adresse, qui avait changé. Stig Stridh habitait désormais Cardellgatan. Il composa le numéro et compta les sonneries. Au bout de la neuvième, quelqu’un décrocha. La voix était âgée, traînante.

— Stridh.

— Je m’appelle Kurt Wallander, je suis de la police.

La réponse fusa comme un crachat.

— J’ai pas abattu Svedberg, mais c’est peut-être un tort.

Wallander fut choqué. Il se maîtrisa de justesse.

— Il y a onze ans, vous avez déposé une plainte qui est restée sans suite.

— C’est incompréhensible. Il aurait dû être renvoyé.

— Je ne vous appelle pas pour discuter de la décision du médiateur, mais parce que j’ai besoin de vous poser des questions sur ce qui s’est passé le soir du 24 août.

— Qu’y a-t-il à raconter ? Mon frère était ivre.

— Comment s’appelle-t-il ?

— Nisse.

— Il habite à Ystad ?

— Il est mort en 1991, d’un foie dévoré par l’alcool, ce qui ne devrait surprendre personne.

Wallander resta un instant désorienté. Dans son esprit, Stig Stridh n’était qu’un intermédiaire. C’était surtout le frère qu’il aurait voulu rencontrer.

— Mes condoléances, dit-il.

— Tu parles ! On s’en fout, de toute façon. Moi non plus, ça ne me fait rien qu’il soit mort. Maintenant, au moins, on ne vient pas démolir mon salon et me harceler jour et nuit pour de l’argent. Du moins pas aussi souvent.

— Que voulez-vous dire ?

— Nisse a une veuve. Enfin, si on peut appeler ça comme ça.

— Soit il a une veuve, soit il n’en a pas.

— Elle se fait appeler comme ça, mais ils n’étaient pas mariés.

— Avaient-ils des enfants ?

— Elle oui. Pas avec lui, heureusement. Un de ses enfants est en taule, d’ailleurs.

— Pourquoi ?

— Braquage de banque.

— Comment s’appelle-t-il ?

— Elle. Elle s’appelle Stella.

— La belle-fille de votre frère a attaqué une banque ?

— Qu’est-ce que ça a de bizarre ?

— Disons que ce n’est pas très fréquent dans notre pays de la part d’une femme. Où cela s’est-il produit ?

— À Sundsvall. Elle a tiré plusieurs coups de feu en l’air.’

Wallander se souvint vaguement de l’affaire. Il commença à fouiller la cuisine à la recherche d’un crayon.

— On a besoin de parler sérieusement. Ça peut se faire soit au commissariat, soit chez vous.

— Parler de quoi ?

— Je vous le dirai quand on se verra.

— Vous commencez à être presque aussi désagréable que Svedberg.

Wallander sentit monter la colère, mais il se domina.

— Je peux vous envoyer une voiture de police. Ou alors, je viens chez vous.

— Maintenant ? À sept heures et demie un samedi matin ?

— Vous avez un travail auquel vous devez vous rendre ?

— J’ai une pension d’invalidité.

— Vous habitez Cardellgatan. Je serai là dans une demi-heure.

— La police a-t-elle le droit de déranger les gens à n’importe quelle heure ?

— Oui. Quand c’est nécessaire, elle peut même les réveiller en pleine nuit.

Stridh commença à protester.

Wallander raccrocha. Puis il mangea une deuxième tomate, changea les draps du lit et rassembla le linge sale éparpillé dans l’appartement, en pensant à Lennart Westin qui sciait du bois sur son île. Puis il songea à Erika de Västervik. Il avait très bien dormi sur son lit de camp, mieux que depuis longtemps. Plus précisément, depuis l’époque où Baiba lui rendait visite à Ystad. Ou quand lui-même allait la voir à Riga.

Il sortit de chez lui à huit heures moins cinq et décida de faire le chemin à pied. En s’arrêtant devant les agences immobilières, il finit par trouver la photo de la maison de son père à Löderup. Un sentiment de mélancolie, de chagrin peut-être, s’empara de lui. Sans compter la mauvaise conscience. Il aurait dû racheter la maison pour la donner à Linda. Mais il était déjà trop tard. Il ne le ferait jamais.

À huit heures dix, il était devant l’appartement de Stridh. Il dut sonner trois fois avant que la porte ne s’ouvre. L’homme avait une soixantaine d’années ; pas rasé, la chemise dépassant d’une braguette mal fermée ; il sentait le vermouth.

— J’aimerais bien voir votre plaque de police, dit Stridh avec méfiance.

— Ma carte, vous voulez dire.

Il la lui montra. L’appartement où il pénétra ensuite était au moins aussi en désordre que le sien. Deux chats le contemplaient d’un air réservé. Stridh était à l’évidence un passionné des courses. Des magazines spécialisés traînaient partout. Des coupons de tiercé déchirés remplissaient la corbeille à papier. Les rideaux du séjour était fermés et la télévision allumée.

— Je n’ai pas l’intention de vous proposer un café, dit Stridh. J’espère que vous n’en avez pas pour longtemps.

Wallander repoussa l’un des chats pour s’asseoir dans le seul fauteuil qui n’était pas encombré de journaux : Il s’était souvenu d’emporter un crayon et un bloc-notes. Stridh disparut dans la cuisine. Wallander perçut le cliquetis d’une capsule contre une surface émaillée.

Stridh reparut dans le séjour et Wallander commença à poser ses questions. L’autre répondait du bout des lèvres. Ça prenait un temps fou, et Wallander fut plusieurs fois sur le point de craquer. Il se demanda si Svedberg avait réagi de la même façon onze ans plus tôt. Il était déjà neuf heures moins dix lorsqu’il lui sembla enfin avoir une image précise de l’affaire. Stridh avait longtemps travaillé pour le syndicat des agriculteurs. Peu après son cinquantième anniversaire, il avait commencé à souffrir d’une hernie discale. De longs congés maladie et une opération avaient abouti à son départ en préretraite. Il avait été marié et avait deux fils adultes, qui vivaient respectivement à Malmö et à Laholm. Son frère Nils, plus jeune que lui de trois ans, était devenu alcoolique très tôt. Il avait entamé une carrière militaire mais l’armée avait fini par le renvoyer après des écarts répétés dus à des beuveries monumentales. Au début, Stig s’était montré patient. Mais leurs relations n’avaient cessé de se détériorer — en partie à cause des sempiternels emprunts jamais remboursés — jusqu’à la fameuse crise, onze ans plus tôt. Quelques années plus tard, la cirrhose était déclarée et, au bout de trois ans, il était mort. Wallander nota qu’il était enterré dans le même cimetière que Svedberg et que son propre père. Quant aux relations privées de Nils Stridh, Wallander réussit à établir qu’il avait vécu pendant de nombreuses années et dans des circonstances chaotiques avec une femme appelée Rut Lundin. Elle aussi avait un grave problème de boisson et venait parfois demander de l’argent à son beau-frère. S’il ne lui en donnait pas, elle l’insultait. Mais elle ne cassait pas les meubles. Et elle ne lui volait rien. Elle avait un fils et une fille de précédentes liaisons. Le fils s’était bien débrouillé, il était second sur les ferries d’Åland. La fille se trouvait à la prison pour femmes de Hinseberg après avoir été condamnée pour deux attaques de banque à main armée. Wallander avait noté l’adresse de Rut Lundin. Elle habitait tout à côté, sur la route de Malmö. Au cours de la conversation, le téléphone sonna deux fois. Wallander entendit qu’il était question de chevaux et de possibles combinaisons gagnantes. Après chaque coup de fil, Stridh disparaissait dans la cuisine et la capsule tintait contre l’évier.

Enfin, ils parvinrent au véritable objet de cette visite : les événements survenus onze ans plus tôt.

— On n’a pas besoin de tout reprendre dans le détail. Ce que je veux savoir est très simple : pourquoi pensez-vous que Svedberg a renoncé à ouvrir une enquête ?

— Il disait qu’il n’y avait pas de preuves. Ce qui était absurde.

— Ça, on le sait, ce n’est pas la peine de le redire. Je répète ma question : pourquoi a-t-il renoncé à ouvrir l’enquête, à votre avis ?

— Parce que c’était un imbécile.

Wallander s’attendait à une réponse exaspérante ; d’un autre côté, Stridh avait des raisons d’être en colère. Le comportement de Svedberg était très étrange. C’était ce comportement qu’il fallait tenter de déchiffrer.

— Svedberg n’était pas un imbécile. Il y a donc une autre raison. L’aviez-vous déjà rencontré, avant cette affaire ?

— Pourquoi je l’aurais rencontré ?

— Répondez à mes questions.

— Je ne l’avais jamais vu.

— Avez-vous déjà eu affaire à la justice ?

— Non.

La réponse avait fusé trop vite. Wallander décida de s’accrocher.

— Je veux la vérité. Si vous mentez, on file directement au commissariat.

Stridh le crut.

— J’ai fait un peu de commerce de bagnoles dans les années soixante. Il y a eu une histoire à propos d’une voiture prétendument volée. À part ça, rien.

Wallander le crut.

— Svedberg a-t-il pu rencontrer votre frère ?

— Probable, vu le nombre de fois où il a été traîné au commissariat complètement paf.

— Avez-vous eu l’impression que c’était le cas ? Que Svedberg connaissait votre frère ?

— La seule impression que j’ai eue, c’est ça.

Il ouvrit grande la bouche et tapota deux dents avec l’index.

— Ici, dit-il. Ça m’a fait mal ici.

— Je vous crois. Mais, pour l’instant, nous parlons de votre frère. Et de Svedberg. Votre frère ne vous a jamais parlé de lui ?

— Jamais. Je m’en serais souvenu.

— Votre frère a-t-il commis d’autres délits ?

— Sûrement. Mais il n’a jamais été au poste pour autre chose que l’alcool.

Wallander eut l’impression que Stridh disait la vérité. S’il existait un lien caché entre Svedberg et Nils Stridh, son frère l’ignorait.

C’est absurde, pensa-t-il. Je me cogne la tête contre les murs. Je n’arrive à rien.

Il avait déjà pris la décision d’aller voir Rut Lundin.

— Pensez-vous que la veuve soit chez elle ?

— Sûrement. Mais je ne peux pas vous garantir qu’elle soit sobre.

Wallander se leva. Il avait hâte de s’en aller.

— J’avais raison, dit Stridh dans l’entrée.

— À quel sujet ?

— Svedberg était bien un imbécile. Puisqu’il n’y a pas d’autre explication.

Wallander fit volte-face.

— Quelqu’un l’a abattu avec un fusil de chasse en lui arrachant le visage. C’était un bon policier, qui veillait entre autres à ce que les gens comme vous puisse vivre à peu près tranquilles. Je ne sais pas ce qui s’est passé il y a onze ans, mais je sais deux choses. Svedberg était un bon policier. Et c’était mon ami.

Stridh ne répondit pas. Wallander fit claquer la porte si fort que l’écho résonna dans l’escalier.

Une fois dans la rue, il inspira profondément pour chasser les miasmes de ses narines. Il était neuf heures et quart. Il appela le commissariat et informa Hansson qu’il serait de retour à dix heures et demie au plus tard. Puis il remonta la route de Malmö jusqu’à l’adresse de Rut Lundin. Il appréhendait un peu de la rencontrer. Il fut surpris. La femme qui lui ouvrit était pâle, mais sobre. Pour le reste, petite et maigre, avec des dents jaunes. Wallander essaya d’imaginer ce que ça pouvait être d’avoir une fille en prison, sans y parvenir. Même s’il se doutait de la douleur que ça impliquait. Elle l’invita à s’asseoir à la table de la cuisine. Il accepta un café et alla droit au but. Se souvenait-elle des événements survenus onze ans plus tôt ? Qu’avait dit son mari ? Avait-elle jamais entendu parler d’un policier du nom de Svedberg ?

— Celui qui a été assassiné ?

— Oui.

— J’en ai entendu parler il y a onze ans, mais pas depuis.

— Racontez-moi ce qui s’est passé ce soir-là.

— Nils est rentré en pleine nuit. Il m’a réveillée. Il avait peur, il croyait avoir tué son frère. Il était à la fois ivre et sobre, si vous voyez ce que je veux dire ; c’était une de ses pires périodes, il buvait sans s’arrêter depuis des semaines. Il pouvait devenir très agressif dans ces cas-là. Jamais contre moi, notez bien. Quand il est rentré, cette nuit-là, il était conscient de ce qu’il avait fait. Et il avait peur.

— D’après son frère, il avait volé un appareil photo.

— Oui, il l’avait jeté dans la rue. Je ne sais pas si quelqu’un l’a retrouvé.

— Que s’est-il passé ensuite ?

— Il parlait de s’enfuir. Il disait qu’il connaissait quelqu’un qui pouvait transformer son physique. Il était bouleversé.

— Mais il n’est jamais parti ?

— Ça n’a pas été nécessaire. J’ai bien réfléchi à la question et j’ai compris qu’il n’y avait qu’une seule chose à faire : téléphoner à Stig. C’est ce que j’ai fait.

— Vous l’avez appelé en pleine nuit ?

— Je me suis dit : s’il répond, c’est qu’il est vivant. Et il a répondu. Nils s’est calmé. Le matin, quand je me suis réveillée, il était déjà sorti. J’ai pensé qu’il était en train d’acheter à boire. Mais quand il est revenu en fin de matinée, il était complètement sobre. Et de bonne humeur. Il a dit qu’on n’avait plus besoin de s’inquiéter. Il avait parlé à la police. Il n’y aurait pas de poursuites. Rien du tout.

Wallander fronça les sourcils.

— Vous a-t-il dit à quels policiers il avait eu affaire ? A-t-il cité le nom de Svedberg ?

— Non. Il a juste dit « la police ». Pas de noms.

— Et il était certain qu’il n’y aurait pas de suites ?

— Nils avait un peu tendance à faire le malin. Pour cacher ses faiblesses. Le fameux sentiment d’infériorité des alcooliques. J’ai mes contacts, il disait. Ou bien : on ne s’en sort pas sans relations.

— Comment avez-vous interprété cela ?

— Je n’ai rien interprété du tout. J’ai pensé que ça ne devait pas être si grave, tout compte fait. J’étais soulagée, bien sûr.

— Vous ne savez donc pas s’il a été en contact avec Svedberg ? Ou avec un autre policier dont vous connaîtriez le nom ? En dehors de ce moment précis ?

— Non.

— Que s’est-il passé ensuite ?

— Rien. Nils a recommencé à boire. Et moi aussi.

— A-t-il continué à réclamer de l’argent à son frère ?

Soudain, elle fit le rapprochement.

— Vous avez parlé à Stig ! C’est pour ça que vous êtes venu chez moi !

— Oui.

— Il n’avait sûrement rien d’agréable à dire sur nous.

— Ni sur Svedberg. Vous savez peut-être qu’il a porté plainte contre lui, mais que l’affaire a été classée sans suite.

— J’en ai entendu parler.

— Nils a continué à lui emprunter de l’argent ?

— Et pourquoi pas ? Stig était riche. Il l’est toujours. Quand je suis dans une de mes périodes, je vais le voir moi aussi.

— Que voulez-vous dire ? Comment peut-on être riche quand on touche une pension d’invalidité ?

— Il a gagné plusieurs fois aux courses. Des millions ! Et il est avare. Il économise. Il cache son argent. D’ailleurs, ça m’étonnerait qu’il ait vraiment mal au dos.

— Revenons à la conversation de cette nuit-là. Nils est rentré à la maison. Il était bouleversé, il pensait avoir tué son frère. Il envisageait de s’enfuir. Si j’ai bien compris, il a dit qu’il connaissait quelqu’un qui pouvait transformer son physique. Que voulait-il dire par là ?

— Nils connaissait beaucoup de monde.

— Quelqu’un qui transforme le physique des gens ne peut être qu’un chirurgien.

Elle le considéra en silence, sa tasse à la main.

— Qu’est-ce que vous savez des alcooliques, au juste ?

— Qu’ils sont nombreux.

Elle reposa sa tasse.

— On est nombreux. Et on est très différents les uns des autres. On se rend insupportables devant les débits de boissons, on passe son temps sur des bancs avec des sacs en plastique et des chiens — ça, c’est le prolétariat, le truc pas propre, ce qu’on préfère ne pas voir. Mais combien de gens savent qu’il y a d’anciens médecins sur les bancs ? Ou d’anciens avocats ? Et pourquoi pas des policiers ? L’alcool a tout fait dérailler. L’identité du type est tout entière dans son sac en plastique. Mais derrière, il y a autre chose. Chez les alcooliques, il n’y a pas de classes sociales ; il n’y a que deux groupes : ceux qui ont de l’alcool, et ceux qui ont fini le leur et qui n’ont pas encore réussi à s’en procurer à nouveau.

— Nils peut donc avoir connu un médecin ?

— Bien sûr. Il connaissait des avocats, des hommes d’affaires, des banquiers. Certains buvaient en cachette et parvenaient à garder leur travail, parfois même sans que l’entourage remarque quoi que ce soit. Quelques-uns réussissaient à s’en sortir. Mais ils n’étaient pas nombreux.

— Vous souvenez-vous du nom de ces gens ?

— Certains peut-être. Pas tous.

— Je voudrais que vous me fassiez une liste.

— Beaucoup d’entre eux n’avaient qu’un surnom.

— Notez tout ce dont vous vous souvenez.

— Alors vous devez me laisser un peu de temps.

Wallander finit son café.

— Je peux revenir cet après-midi, dit-il.

— D’accord, mais alors avant dix-huit heures. Je ne crois pas que je pourrai rester sobre plus longtemps.

Elle le regardait bien en face. Wallander promit de revenir à temps. Il la remercia pour le café, et elle le raccompagna.

— Je me demande si vous pouvez comprendre ça, dit-elle lentement. Que c’est possible de pleurer un homme comme Nils. Il a passé toute sa vie à boire. Il n’a jamais rien fait, sauf causer des ennuis à tout le monde. Pourtant, il me manque.

— Je crois que je peux comprendre. Certains côtés des gens ne sont visibles pour personne, sauf pour ceux qui les aiment.

Ces paroles lui firent plaisir. Il pensa en ressortant dans la rue qu’il n’en fallait pas beaucoup pour faire la différence. Entre le rejet pur et simple et ce qui ressemblait à une reconnaissance.

Il prit le chemin du commissariat. Il faisait chaud. En face de l’hôpital, les gros titres s’étalaient à la devanture du kiosque : « La police complice du crime organisé. » Il continua sans s’arrêter. Qu’avait-il appris ? Pas grand-chose. Lennart Westin sciait du bois sur son île et n’avait pas retrouvé la fameuse phrase. D’ailleurs, elle n’existait peut-être que dans l’imagination de Wallander. La conversation avec Stig Stridh l’avait seulement conduit à Rut Lundin, qui allait tenter de dresser une liste des gens qu’avait connus le frère. Wallander s’immobilisa sur le trottoir. Le sentiment de faire fausse route le submergea. Était-il en train de conduire l’enquête dans une impasse ? Mais que faire ? Vers où se tourner ? Il se remit en marche. Il restait beaucoup de questions en suspens et d’idées non encore approfondies. Il ne fallait surtout pas perdre patience.

En arrivant au commissariat, il apprit que ses plus proches collaborateurs étaient tous là, ainsi que les trois policiers de Malmö. Il saisit l’occasion pour les réunir. Il était onze heures. Wallander commença par rendre compte de ses propres efforts pour éclaircir une plainte déposée contre Svedberg onze ans plus tôt. Martinsson précisa dans ce contexte que Hugo Andersson, l’un des policiers qui avaient rendu visite à Stridh le soir du 24 août, travaillait maintenant comme surveillant général dans une école de Värnamo. L’autre policier s’appelait Holmström et était îlotier à Malmö. Wallander allait prendre contact avec eux avant de rendre visite aux parents d’Isa Edengren.

Après la réunion, il partagea une pizza avec Hansson. Il avait essayé de compter le nombre de fois où il s’était rendu aux toilettes et combien de verres d’eau il avait bus depuis son réveil. Impossible. Il décida de laisser tomber.

Il eut quelques difficultés à retrouver Hugo Andersson et Harald Holmström. Le résultat fut décevant. Ni l’un ni l’autre ne put éclaircir le rôle de Svedberg dans cette affaire. Tous deux avaient trouvé étrange le fait qu’il n’y ait pas eu de poursuites contre Nils Stridh. Mais tout ça étant loin, ils ne se souvenaient pas de tous les détails. Wallander finit par comprendre qu’ils ne voulaient pas dire du mal d’un collègue mort. À supposer qu’il y eût du mal à en dire. Avec l’aide de Martinsson, Wallander put enfin lire le rapport rédigé à la suite de cette intervention. Il n’y découvrit rien de neuf. À seize heures, il téléphona à son ancien chef, Björk, qui travaillait désormais à Malmö. Après quelques commérages et quelques condoléances — eu égard aux difficultés où se débattaient Wallander et ses collègues, avec ces cinq meurtres à élucider —, ils parlèrent longuement de Svedberg. Björk précisa qu’il avait l’intention d’assister aux funérailles et Wallander s’en étonna, sans savoir pourquoi. À propos de la fameuse plainte, Björk n’avait rien à dire. Il ne se souvenait plus de la raison pour laquelle Svedberg avait renoncé aux poursuites. Mais, puisque le médiateur avait entériné sa décision, les choses avaient dû se passer de façon régulière.

À seize heures trente, Wallander quitta le commissariat pour se rendre à Skårby. Auparavant, il allait passer chez Rut Lundin. Avec un peu de chance, elle aurait dressé la liste qu’il lui avait demandée. Lorsqu’il sonna à la porte, elle lui ouvrit aussitôt, comme si elle l’attendait dans l’entrée. Il vit qu’elle avait bu. Elle lui tendit un bout de papier griffonné à la main. Wallander comprit qu’elle ne souhaitait pas le faire entrer. Il se contenta de la remercier et s’en alla.

Sur le trottoir, à l’ombre d’un arbre, il parcourut le papier couvert d’une écriture arrondie, enfantine.

Il reconnut aussitôt un nom. Bror Sundelius.

Wallander retint son souffle.

Un lien venait enfin d’apparaître : Svedberg — Bror Sundelius — Nils Stridh. Il fut interrompu dans ses pensées par le bourdonnement de son portable.

C’était Martinsson. Sa voix tremblait.

— C’est fait, balbutia-t-il. C’est fait, il a recommencé.

Il était dix-sept heures moins neuf minutes, le samedi 17 août.

# 

# 25

Il savait qu’il prenait un risque.

Il ne l’avait encore jamais fait ; les risques, c’était bon pour les gens sans dignité. Mais cette fois le défi était irrésistible. Et la prudence elle-même était peut-être un fil qui risquait de se rompre si on ne le mettait pas à l’épreuve de temps en temps.

Le risque existait. Mais il était calculé, infime. Si petit qu’il n’existait presque pas.

De plus, la cible était beaucoup trop tentante. Déjà, au moment de récupérer les faire-part, il avait eu du mal à se maîtriser. Le bonheur éclatant des futurs mariés l’avait blessé, comme si on lui faisait subir une agression humiliante. Ce qui était précisément le cas.

Puis il avait lu la lettre décisive : entre la cérémonie et le repas, ils allaient se rendre à la plage pour prendre les photos de mariage. Le photographe leur présentait sa proposition de manière très précise. Il avait même dessiné une carte pour leur désigner l’endroit. Le couple avait dit oui. Les photos seraient prises à seize heures. S’il faisait beau.

Alors il avait pris sa décision. Il s’était rendu à la plage. La description du lieu par le photographe était parfaite ; aucune erreur possible. La plage était immense. Juste à côté, un grand camping. Au premier regard, il n’avait pas cru qu’il serait possible de réaliser son dessein. Mais, en s’approchant, il vit que le risque d’être découvert était minime. La séance de photos devait avoir lieu entre de hautes dunes. Bien entendu, il y aurait du monde sur la plage. Mais les gens se tiendraient sans doute à distance le moment venu.

Le seul problème était de décider par où lui-même surgirait. Disparaître, en revanche, serait facile. Il y avait moins de deux cents mètres jusqu’au sentier où l’attendrait sa voiture. À supposer que les choses tournent mal, que quelqu’un le découvre et se lance à sa poursuite, il aurait son arme. Quelqu’un pouvait aussi remarquer sa voiture ; il inclut donc dans son projet trois véhicules entre lesquels choisir à la dernière minute.

En quittant la plage ce jour-là, il n’avait toujours pas décidé de quelle direction il arriverait. À sa deuxième visite, il découvrit une possibilité qui lui avait complètement échappé la première fois ; une entrée en scène digne de cette comédie heureuse qu’il allait personnellement transformer en tragédie.

Soudain, tout lui parut évident. Mais il ne lui restait pas beaucoup de temps ; il fallait voler et disposer les voitures, creuser un trou et le recouvrir d’une bâche plastique puis d’une fine couche de sable. Après y avoir rangé son arme. Et une serviette de bain.

Seul élément d’incertitude : le temps qu’il ferait. Mais, jusqu’ici, le mois d’août avait été magnifique.

Tôt le matin, le samedi 17 août, il sortit sur son balcon ; une averse passait sur la ville. Le beau temps serait de retour avant l’après-midi, tout se déroulerait comme prévu. Il retourna dans sa chambre insonorisée, s’allongea sur le lit et passa une fois de plus en revue les événements qui l’attendaient.

Ils se dirent oui à quatorze heures dans l’église où la mariée avait fait sa communion solennelle neuf ans plus tôt. Le pasteur de ce temps-là était décédé. Mais un cousin pasteur avait accepté de diriger la cérémonie. Tout s’était bien passé dans l’église remplie de parents et d’amis ; il ne restait plus qu’à prendre les photos, avant la grande fête. Le photographe avait tout prévu. Ce n’était pas la première fois qu’il utilisait cette plage comme décor extérieur ; mais jamais encore il n’avait fait aussi beau qu’aujourd’hui.

Ils arrivèrent peu avant seize heures. Beaucoup de monde au milieu des tentes et des caravanes du camping ; des enfants jouaient sur la plage ; un baigneur solitaire nageait un peu plus loin. La mariée enleva ses chaussures et souleva sa robe pour ne pas trébucher dans le sable. Elle avait enroulé le voile autour de son cou. Il ne fallut que quelques minutes au photographe pour installer le pied et le réflecteur. Les gens se tenaient à l’écart pour ne pas les déranger. Au loin, on entendait les cris des enfants et une radio. Le baigneur s’était rapproché du rivage. Mais il ne les gênait pas.

Tout était prêt. Le photographe attendit derrière son appareil pendant que la mariée arrangeait son voile et vérifiait son maquillage dans le miroir de poche que lui tendait le marié. Le baigneur sortit de l’eau et s’assit sur sa serviette, dos à eux. La mariée l’aperçut dans le miroir ; on aurait dit qu’il creusait dans le sable.

Les mariés se tournèrent vers le photographe qui leur montra la pose qu’ils devaient prendre. Fallait-il rire ou être sérieux ? Il leur proposa différentes variantes. Il n’était que seize heures dix. Ils avaient tout leur temps.

Le photographe venait de prendre la première image lorsque l’homme à la serviette se leva et commença à longer le rivage. Le photographe préparait la photo suivante. Soudain, la mariée vit que l’homme changeait de direction. Elle leva la main ; il valait mieux attendre qu’il soit passé. Il se dirigeait droit vers eux maintenant, en tenant sa serviette de bain devant lui. Le photographe hocha la tête et sourit avant de se retourner vers les jeunes mariés. L’homme répondit à son sourire. L’instant d’après, il leva l’arme enroulée dans la serviette et lui tira une balle dans la nuque. Il fit quelques pas vers le couple et les visa l’un après l’autre. Trois détonations sèches, très faibles. Il jeta un regard autour de lui. Aucune réaction.

Il escalada calmement la dune la plus proche. Une fois de l’autre côté, où il ne pouvait plus être vu du camping, il se mit à courir. Arrivé à la voiture, il s’assit derrière le volant et démarra.

Toute l’opération avait duré moins de deux minutes. Il constata qu’il avait froid. C’était un risque supplémentaire ; celui de s’enrhumer. Mais la tentation avait été trop forte. Surgir des flots comme l’être inaccessible qu’il était réellement.

À l’entrée d’Ystad, il s’arrêta et enfila le survêtement rangé sur la banquette arrière. Puis il se rassit derrière le volant et attendit. L’attente dura plus longtemps que prévu. Qui avait découvert les corps ? Peut-être l’un des enfants qui jouaient sur la plage ? Ou un promeneur venu du camping ? Il l’apprendrait bientôt, en lisant les journaux.

À la fin pourtant, il entendit les sirènes approcher à toute allure. Il était dix-sept heures moins trois minutes. Il vit les voitures de police passer en trombe ; il y avait aussi une ambulance. Il eut envie de leur faire un signe de la main, mais il se domina. Puis il rentra chez lui. Une fois de plus, il avait accompli la tâche qu’il s’était fixée. Et il s’était retiré à temps, dans le calme et la dignité.

\*

Wallander attendait sous un arbre, devant l’immeuble de Rut Lundin. La voiture s’arrêta, sirènes hurlantes, et il monta à l’arrière. Les premières informations étaient confuses et contradictoires. Sa conversation avec Martinsson avait été interrompue, et les policiers qui avaient reçu l’ordre de venir le chercher ne savaient rien, sinon qu’ils se rendaient à Nybrostrand. Par radio, il avait appris qu’on avait trouvé des gens morts. Il n’avait pas réussi à joindre à nouveau Martinsson, mais sa voix résonnait dans sa tête : il a recommencé.

Il ferma les yeux, s’efforça de respirer lentement. Il avait l’impression que les sirènes hurlaient à l’intérieur de lui. Ils roulaient très vite. En arrivant à Nybrostrand, ils s’engagèrent sur un chemin, presque un sentier. Wallander vit Martinsson et Ann-Britt Höglund descendre d’une autre voiture, il ouvrit sa portière sans attendre d’être à l’arrêt. Une femme pleurait, le visage dans les mains. Elle portait un tee-shirt incitant son entourage à voter pour l’entrée de la Suède dans l’OTAN.

— Que s’est-il passé ? demanda Wallander.

Des campeurs bouleversés désignaient un point du côté des dunes. Les trois policiers se mirent à courir. Soudain, Wallander s’immobilisa net. Le cauchemar, à nouveau. D’abord, il ne comprit pas ce qu’il avait sous les yeux. Puis il vit que c’étaient trois corps, trois morts qui gisaient dans le sable devant lui. Et un appareil photo sur un trépied un peu plus loin.

— Un couple de jeunes mariés…

C’était la voix d’Ann-Britt Höglund, qui lui parvenait comme de très loin. Wallander s’approcha et s’accroupit. Ils avaient le front troué. Le voile de la femme était rouge de sang. Il effleura délicatement son bras nu ; il était encore tiède. Il se leva lentement en espérant qu’il ne s’évanouirait pas. Hansson venait d’arriver en compagnie de Nyberg. Il les rejoignit.

— C’est arrivé presque à l’instant, dit-il. Y a-t-il des traces ? Quelqu’un a-t-il vu quelque chose ? Qui a découvert les corps ?

Tout le monde semblait paralysé. Comme si chacun attendait qu’il leur explique ce qui s’était passé. Ou qu’il réponde lui-même aux questions qu’il venait de poser.

— Au travail ! rugit-il. Ça vient à peine d’arriver. Il faut qu’on le retrouve !

La paralysie se dissipa aussitôt. Quelques minutes plus tard, Wallander détenait une image précise de la manière ; dont les choses s’étaient passées. Un couple de jeunes mariés était arrivé en compagnie d’un photographe. Ils avaient disparu entre les dunes. Un peu plus tard, un enfant qui jouait sur la plage avait quitté ses copains pour aller faire pipi. En découvrant les morts, il était revenu au camping en hurlant. Personne n’avait entendu de coups de feu. Personne n’avait vu quelqu’un quitter les lieux. Plusieurs témoins affirmaient aussi que le couple et le photographe étaient venus seuls. Hansson et Ann-Britt tentèrent de combiner en toute hâte ces observations confuses et choquées. Martinsson commença à s’occuper du périmètre de sécurité pendant que Wallander faisait rapidement le point avec Nyberg. Toutes les deux minutes, il demandait où étaient les maîtres-chiens. Lorsqu’Edmundsson arriva enfin avec Kall, Hansson et Ann-Britt s’étaient tant bien que mal isolés du chaos pour tenter de formuler une première hypothèse cohérente. Wallander les rejoignit.

— Quelques enfants ont vu un baigneur, dit Hansson. Il est sorti de l’eau et il s’est assis dans le sable. Puis il a disparu.

— Quoi ?

Wallander avait du mal à cacher son impatience.

— Une femme était en train d’étendre du linge près de sa caravane au moment où le couple est arrivé, dit Ann-Britt. Il lui a semblé voir un baigneur dans la mer. Mais ensuite il a disparu.

Wallander secoua la tête.

— Qu’est-ce que ça veut dire ? Il s’est noyé ? Il s’est enterré dans le sable ?

Hansson indiqua la plage, au-delà de l’endroit où gisaient les corps.

— D’après les gamins, il s’est assis là-bas. L’un d’eux est très observateur, je crois qu’on peut se fier à lui.

Ils retournèrent sur la plage. Hansson alla chercher un garçon aux cheveux noirs qui attendait un peu plus loin avec son père. Wallander leur demanda de faire un grand détour pour éviter de compliquer le travail du maître-chien. Ils découvrirent l’empreinte de quelqu’un qui s’était assis dans le sable. Ils découvrirent aussi les restes d’un trou et un fragment de bâche plastique. Wallander fit venir Edmundsson et Nyberg.

— Ce bout de plastique me rappelle quelque chose.

Nyberg acquiesça.

— Ça ressemble à celui qu’on a trouvé dans la réserve.

Wallander se tourna vers Edmundsson.

— Fais-lui renifler ça. On verra bien si elle se met à chercher.

Ils s’écartèrent. La chienne commença aussitôt à tirer avec enthousiasme en direction des dunes. Puis elle prit à gauche. Wallander et Martinsson suivaient à distance. Parvenue au bord d’un chemin, la chienne s’immobilisa. La trace s’arrêtait là. Edmundsson secoua la tête.

— Une voiture, dit Martinsson.

—… que quelqu’un a peut-être vue, ajouta Wallander. Mobilise tous les policiers présents, sans exception. Une seule question aux témoins : un homme en maillot de bain et une voiture, qui aurait stationné ici et qui serait partie il y a environ une heure.

Wallander retourna en courant jusqu’au lieu du crime. L’un des techniciens relevait des empreintes dans le sable humide. Edmundsson continuait à chercher avec sa chienne.

— Un baigneur, dit Wallander à Ann-Britt. Un baigneur qui disparaît.

Hansson finissait d’interroger une femme devant le camping. Wallander lui fit signe d’approcher.

— D’autres gens l’ont vu, dit Hansson.

— Le baigneur, tu veux dire ?

— Oui, il était dans l’eau quand les jeunes mariés sont arrivés. Puis il s’est assis dans le sable. Quelqu’un dit qu’il avait l’air de creuser comme s’il voulait faire un château. Puis il s’est levé et il a disparu.

— On n’a vu personne d’autre ? Quelqu’un qui les aurait suivis ?

— Un homme affirme que deux hommes masqués ont longé la plage à vélo. Mais il était ivre ; je crois qu’on peut écarter son témoignage.

— Alors on fait une évaluation provisoire. Savons-nous qui sont les morts ?

— L’homme couché près de l’appareil avait un faire-part dans sa poche.

Ann-Britt Höglund lui tendit le carton. L’angoisse de Wallander était telle qu’il aurait voulu crier de toutes ses forces et partir en courant.

— Malin Skander et Torbjörn Werner, lut-il. Ils se sont mariés cet après-midi.

Hansson avait les larmes aux yeux. Ann-Britt Höglund regardait fixement le sable à ses pieds.

— Ensuite, ils sont venus se faire photographier ici. Savons-nous qui est le photographe ?

— Il y a un nom à l’intérieur de la sacoche, dit Hansson. Rolf Haag. Il avait un studio à Malmö.

— Nous devons avertir les proches. Bientôt l’endroit va grouiller de photographes d’un autre genre.

— Est-ce qu’on ne devrait pas bloquer les routes ? demanda Martinsson qui s’était joint au groupe.

— Pour chercher quoi ? On ne sait même pas à quoi ressemblait la voiture. Et quelles routes ? Que cherchons-nous au juste ? Un homme en maillot de bain ? Il n’a qu’une heure d’avance, mais on ne le trouvera pas pour autant. C’est trop tard.

— Il faut l’attraper, merde !

— C’est ce qu’on veut tous. Et on y arrivera. Pour ça, il faut commencer par faire le point. Ce baigneur : c’est la seule piste. Nous devons partir de l’idée que c’est le même homme. Et tous ses actes présupposent deux choses : il est très bien informé et il se prépare minutieusement.

— Il aurait attendu de passer à l’acte en se baignant… dit Hansson sans cacher son scepticisme.

Wallander essayait de voir la scène.

— Il sait que les jeunes mariés vont se faire photographier à cet endroit précis. L’invitation stipule que le repas de noce débute à dix-sept heures. Cela signifie qu’il dispose aussi d’une heure : les photos doivent être prises à cet endroit précis, vers seize heures. En attendant leur arrivée, il se baigne. Sa voiture est garée un peu plus loin. Sur un chemin d’où il lui est possible de descendre au bord de l’eau sans passer devant le camping.

— Il aurait emporté son arme dans l’eau ?

La méfiance de Hansson était palpable, mais Wallander avait déjà commencé à comprendre.

— Nous devons nous en tenir aux conditions de départ, répéta-t-il. Nous savons qu’il est bien informé et qu’il prémédite ses actes. Il attend le couple et le photographe dans l’eau. Un homme qui se baigne n’a pas de vêtements ; les cheveux mouillés modifient la physionomie. La vérité, c’est qu’on ne fait pas attention à quelqu’un qui se baigne. D’ailleurs, tout le monde a remarqué qu’il était là, mais personne n’a réussi à le décrire.

Il jeta un regard circulaire sans rencontrer d’objection. Aucun des témoins interrogés jusqu’à présent n’avait pu donner un signalement du baigneur.

— Les jeunes mariés arrivent avec le photographe. Il sort de l’eau et s’assied sur la plage.

— Il a une serviette de bain à rayures, dit Ann-Britt. Plusieurs personnes se sont apparemment souvenues de la serviette.

— C’est bien. Tous les détails ont leur importance. Il s’assied sur sa serviette de bain rayée. Un témoin a l’impression de le voir faire quelque chose.

— Il creuse dans le sable.

Wallander comprit qu’il avait raison. Une première esquisse prenait forme. L’homme suivait ses propres règles. Il les variait, certes ; mais Wallander avait le sentiment de commencer à les déchiffrer.

— Il ne creuse pas pour construire un château de sable. Il creuse pour enlever un bout de bâche plastique qui masque un trou, où il a caché une arme.

Les autres comprirent sa pensée. Wallander poursuivit avec prudence.

— L’arme a été cachée plus tôt. Maintenant, il ne lui reste plus qu’à attendre le bon moment. Lorsque le couple et le photographe sont concentrés sur leur affaire, et qu’il n’y a personne à proximité. Alors il se lève. Il a probablement enroulé son arme dans la serviette. Personne ne fait attention à lui. C’est un baigneur solitaire qui s’apprête à quitter la plage. Il tire trois fois. L’arme devait avoir un silencieux. Après les avoir tués, il franchit les dunes et reprend sa voiture. Toute l’opération a pu se dérouler en moins de trois minutes. Nous ne savons pas où il est parti.

Nyberg s’était approché du groupe en silence.

— Nous ne savons encore rien de cet homme, conclut Wallander, en dehors de ce qu’il a fait.

— Je sais une chose sur lui, intervint Nyberg. Il chique. Il a craché du tabac près du trou. On dirait qu’il a essayé de le recouvrir, mais la chienne l’a trouvé. On s’en occupe. La salive humaine est pleine d’informations.

Wallander aperçut Lisa Holgersson, suivie de Thurnberg. Dans une vision fugitive et envieuse, Wallander vit Per Åkesson installé dans un paradis du bout du monde, loin des restes macabres laissés par un fou. Il pensa que le moment était venu de passer la main. Il n’y arrivait plus ; même s’il avait correctement fait son travail, l’échec était patent. Ils n’avaient pas retrouvé le tueur qui avait assassiné leur collègue, trois jeunes en pleine fête, une jeune fille recroquevillée dans les fougères, et maintenant un couple de jeunes mariés et un photographe.

Il n’y avait qu’une chose à faire. Demander à Lisa Holgersson de le remplacer. Ou accepter que Thurnberg fasse appel à quelqu’un de Stockholm.

Il n’eut même pas la force de les informer de ce qui s’était passé. Il laissa cette tâche aux autres et s’éloigna pour rejoindre Nyberg qui examinait l’appareil photo.

— Il a eu le temps de prendre une seule photo, dit Nyberg. Mais on va la développer le plus vite possible.

— Ils ont été mariés pendant deux heures…

— On dirait que ce malade n’aime pas les gens heureux. Ou que la mission de sa vie consiste à convertir la joie en malheur.

Wallander écoutait distraitement. Edmundsson s’agitait sur la plage avec Kall ; un autre maître-chien travaillait un peu plus loin. Beaucoup de gens s’attroupaient déjà autour du périmètre de sécurité. À l’horizon, Wallander vit un gros bateau mettre cap à l’ouest. Dans quelques heures, il passerait le détroit et rejoindrait la haute mer.

Il ne se sentait pas encore la force de s’attaquer à cette nouvelle enquête. Il avait pressenti que ça se reproduirait — tout en espérant le contraire. Un bon policier espère toujours, disait souvent Rydberg. Un bon policier espère qu’un meurtre n’aura pas lieu. Qu’un tueur manquera sa cible. Qu’une personne sans défense sera épargnée. Mais un bon policier espère aussi que les crimes qui ont lieu malgré tout seront poursuivis de telle sorte que les procureurs soient satisfaits et que les tribunaux puissent évaluer des peines justes. Par-dessus tout, un bon policier espère que le crime va diminuer. Mais il sait que c’est peu probable. Aussi longtemps que la société restera ce qu’elle est, avec ses injustices incluses, condition indispensable au jeu des forces de la mécanique sociale.

Rydberg disait aussi autre chose, pensa Wallander. Combattre le crime, c’est toujours une question d’endurance. Qui est prêt à tenir le coup le plus longtemps ?

Lisa Holgersson et Thurnberg surgirent à ses côtés. Wallander sursauta en pleine méditation.

— Il aurait fallu faire, un barrage routier, dit Thurnberg. Wallander le dévisagea. Thurnberg ne l’avait pas salué, pas même d’un signe de tête.

En cet instant, Wallander prit deux décisions. Il n’abandonnerait pas la direction de l’enquête de son plein gré ; et il n’hésiterait plus à dire le fond de sa pensée.

— Non, répliqua-t-il. Il n’aurait pas fallu faire de barrage routier. Vous auriez pu l’ordonner. Mais, dans ce cas, il aurait fallu vous en expliquer. Et vous n’auriez pas obtenu mon appui.

L’espace d’un instant, Thurnberg perdit contenance. Il était trop remonté, pensa Wallander avec satisfaction. Tant pis pour lui, le ressort s’est cassé.

Il lui tourna le dos de manière ostentatoire. Lisa Holgersson était plus pâle que jamais. Sa peur reflétait la sienne.

— Alors, c’est le même homme ? demanda-t-elle.

— Oui, sans l’ombre d’un doute.

— Mais… des jeunes mariés ?…

Cela avait été sa première réaction, à lui aussi. Que répondre ?

— Les mariés sont des gens déguisés, dit-il avec hésitation.

— Ce serait ça qu’il cherche ?

— Je ne sais pas.

— Qu’est-ce que ça pourrait être d’autre ? Wallander ne répondit pas. Il était beaucoup trop tôt pour tirer des conclusions, mais il avait le sentiment que les hypothèses qu’ils avaient échafaudées avec tant de peine venaient de s’effondrer.

Il ne voyait plus qu’un forcené. Quelqu’un de redoutable, qui avait tué huit personnes. Dont un policier.

— Je crois n’avoir jamais été confrontée à une affaire aussi horrible, dit-elle.

— Il y eut un temps où la Suède était connue pour ses inventeurs. Puis ça a été le modèle suédois, puis les mœurs soi-disant libérées, puis le tennis. Maintenant, on va peut-être devenir célèbres à cause d’un tueur en série sans précédent.

Il regretta aussitôt ces paroles. Les comparaisons étaient absurdes, l’occasion mal choisie, la situation tragique.

— Les proches, dit-elle. Comment prévient-on la famille et les amis d’un couple qui vient de se marier voici deux heures que les jeunes mariés n’existent plus ?

— Je suis aussi désemparé que toi. Et le photographe ? Nous ne savons pas s’il avait une famille.

— Si j’ai bien compris, ils se sont mariés dans le coin ?

— À Köpingebro. Le repas de noce doit bientôt commencer.

Elle le dévisagea. Il savait ce que signifiait ce regard.

— Je propose que Martinsson s’occupe des proches du photographe avec l’aide des collègues de Malmö. Toi et moi, on va à Köpingebro.

Un peu plus loin, Thurnberg parlait dans son portable, et Wallander se demanda fugitivement avec qui. Puis il rassembla ses collaborateurs les plus proches et laissa officiellement la direction des opérations à Hansson jusqu’à son retour.

— Répondez à toutes les questions de Thurnberg, dit-il. Mais s’il commence à donner des ordres, appelez-moi.

— Pourquoi un procureur se mêlerait-il du travail de la police sur le lieu d’un crime ?

La question de Hansson était justifiée. Au lieu de répondre, il prit Ann-Britt à part.

— Je ne sais pas combien de temps ça va nous prendre. Mais d’ici mon retour, je veux que tu réfléchisses à la manière dont nous devons poursuivre cette enquête, au-delà des tâches de routine. D’accord ? Comme on fait d’habitude, aucune enquête ne ressemble à une autre, etc. De quelle manière celle-ci doit-elle se distinguer ? Comment ce qui vient de se produire modifie-t-il les données que nous avions jusqu’ici ? Quelque chose s’est-il éclairci ? Y a-t-il une piste qui se dégage, ou non ?

— Je ne sais pas si j’y arriverai. C’est ton travail.

— Non, pas le mien : le nôtre. Si je dois prévenir les parents d’un couple de jeunes mariés qui se sont dit oui il y a trois heures, je n’aurai pas la possibilité de penser à autre chose. C’est pour ça que tu dois réfléchir à ma place.

— Je ne sais pas pour autant si j’en suis capable.

— Essaie.

Il s’éloigna, rejoignit la voiture où l’attendait Lisa Holgersson.

Elle démarra en silence. Wallander regardait le paysage. Au loin, il vit qu’un orage approchait ; il atteindrait sûrement la Scanie avant le soir.

Il se mit à pleuvoir vers vingt-deux heures. Wallander était entre-temps revenu sur le lieu du crime. La rencontre avec les proches, la sensation d’entrer par effraction dans une oasis de bonheur et de semer la destruction autour de lui avait été pire que jamais. Lisa Holgersson était d’une passivité inhabituelle, comme si elle n’avait pas la force d’accomplir une deuxième fois ce qu’elle avait déjà dû faire une semaine plus tôt. Un policier a peut-être un certain nombre de décès à annoncer au cours de sa carrière, pensa Wallander. Dans ce cas, j’ai atteint ma limite. Je ne pourrai plus continuer à la forcer très longtemps.

C’était comme de participer à une scène de cauchemar dans une pièce de théâtre. Le cadre irréel — un trio d’accordéons dans le jardin de la pension de famille, une grande salle ornée de guirlandes, des parfums appétissants s’échappant de la cuisine, des invités qui attendaient par petits groupes. Et puis la voiture de police surgissant dans la cour.

Ce fut avec soulagement qu’il reprit enfin la route de Nybrostrand. Lisa Holgersson était déjà retournée à Ystad. Il avait plusieurs fois parlé à Hansson au téléphone, mais il ne s’était rien passé de décisif. De plus, Hansson lui avait annoncé que Rolf Haag, le photographe, était célibataire. Son père vivait encore, dans une maison de retraite, Martinsson y était allé et l’infirmière avait promis d’annoncer la nouvelle au vieil homme, mais, selon elle, il avait depuis longtemps oublié qu’il avait un fils du nom de Rolf.

Voyant arriver la pluie, Nyberg avait fait monter en toute hâte une bâche plastique au-dessus du lieu de la découverte des corps et de l’endroit où le baigneur s’était assis sur sa serviette à rayures. Au retour de Wallander, il y avait encore beaucoup de monde autour du périmètre de sécurité. Plusieurs journalistes tentèrent de lui soutirer un commentaire, mais il se contenta de poursuivre son chemin en secouant la tête. Hansson lui résuma la situation tandis que Martinsson et les policiers de Malmö interrogeaient de possibles témoins dans le camping. Jusqu’à présent, personne ne s’était souvenu d’une voiture garée sur le chemin d’accès à la plage. Nyberg avait fait développer et tirer l’unique photographie prise par Rolf Haag. Les jeunes mariés riaient face à l’objectif. Wallander contempla l’image. Il se souvint de quelque chose qu’avait dit Nyberg au cours de la journée.

— Qu’est-ce que tu as dit cet après-midi, quand tu as découvert qu’il avait pris une seule photo ?

— J’ai dit quelque chose ?

— Tu as fait un commentaire.

Nyberg réfléchit.

— Je crois avoir dit que ce dingue n’aimait pas les gens heureux.

— C’est-à-dire ?

— Bon, Svedberg n’était pas exactement le type débordant de joie de vivre. Mais les jeunes dans la réserve, on peut imaginer qu’ils avaient plaisir à faire la fête.

Wallander devina plus qu’il ne comprit la pensée de Nyberg. Il regarda à nouveau la photographie des jeunes mariés.

Puis il la lui rendit et fit signe à Ann-Britt de le suivre. Ils s’assirent dans l’une des voitures vides.

— Où est Thurnberg ? demanda-t-il.

— Il a disparu assez vite.

— Il a dit quelque chose ?

— Pas que je sache.

Il pleuvait fort maintenant. Les gouttes tambourinaient contre le toit de la voiture.

— À un moment donné, j’ai envisagé de passer la main. On a huit victimes maintenant. Et on ne s’est pas rapprochés d’un millimètre de la solution.

— En quoi cela arrangerait-il les choses que tu quittes ton poste ? Et pour le laisser à qui ?

— Je voulais peut-être juste y échapper.

— Mais tu as changé d’avis ?

— Oui.

Wallander s’apprêtait à l’interroger sur ce dont ils avaient parlé avant son départ pour Köpingebro lorsqu’on frappa discrètement à la vitre. C’était Martinsson, dégoulinant de pluie ; il s’assit sur le siège du passager.

— Je voulais juste te signaler qu’un homme a déposé plainte contre toi.

Wallander le dévisagea sans comprendre.

— Ah bon, mais pourquoi ?

— Coups et blessures.

Martinsson se gratta le front d’un air soucieux.

— Tu te souviens du type qui faisait son jogging dans la réserve ? Nils Hagroth ?

— Il n’avait rien à faire là.

— Eh bien, il a quand même porté plainte. Thurnberg l’a appris. Et il prend l’affaire très au sérieux.

Wallander resta muet.

— Je voulais juste te le dire, conclut Martinsson.

La pluie martelait le toit de la voiture. Martinsson ouvrit la portière et disparut.

Au loin, un projecteur illuminait le lieu où un couple de jeunes mariés avait été assassiné quelques heures plus tôt.

Il était vingt-deux heures trente.

# 

# 26

La pluie s’arrêta peu après minuit.

Au large, du côté de Bornholm, on voyait encore des éclairs. Mais l’orage n’avait pas atteint la Scanie. Lorsque les dernières gouttes cessèrent, Wallander s’éloigna de la lumière des projecteurs et descendit vers l’obscurité du rivage. Il y avait encore du monde autour du périmètre de sécurité ; au-delà, la plage était déserte. Il se retourna et leva les yeux vers les projecteurs étincelants. Les corps avaient été emportés, mais Nyberg et ses hommes travaillaient encore.

Il était descendu sur la plage pour faire ce dont il avait plus que tout besoin : réfléchir. Tenter de se faire une idée de ce qui s’était produit au juste, et de la manière dont ils devaient poursuivre.

La pluie avait laissé un parfum de fraîcheur. L’odeur d’algues pourries avait disparu. Il sentit que la chaleur s’attardait, malgré l’averse. Le ressac était imperceptible. Wallander urina dans l’eau en imaginant les îlots de sucre blanc dressés comme de petits icebergs dans ses veines. Il avait la bouche sèche en permanence, éprouvait parfois des difficultés à fixer des objets du regard et soupçonnait que son taux de sucre ne cessait de grimper.

Pour l’instant cependant, il ne pouvait rien faire. Après — lorsqu’ils auraient arrêté le tueur —, il prendrait un congé maladie.

À moins qu’il ne meure d’ici là d’une crise cardiaque.

Il se rappela la nuit, cinq ans plus tôt, où il avait été réveillé par une terrible douleur à la poitrine, en croyant à une attaque. À l’hôpital, le médecin avait parlé d’un « avertissement » — que Wallander s’était méthodiquement appliqué à oublier.

Son regard s’attarda sur l’eau. Au loin, il lui sembla deviner le reflet des lumières d’un grand bateau.

Puis il s’obligea à redevenir policier.

Il se mit à longer le rivage, lentement, en réfléchissant à tout ce qui s’était produit. Il avançait avec précaution, de peur d’oublier quelque chose ou de s’écarter de son cap intérieur. Il échafauda et démolit plusieurs hypothèses, associa et dissocia des idées disparates. Il imagina qu’il se faufilait dans les traces du tueur ; essaya de sentir sa présence tout près de lui. Rydberg parlait toujours des empreintes invisibles que laissait un tueur.

Elles étaient souvent décisives.

Pour Wallander, il ne faisait aucun doute que l’homme surgi de la mer, le baigneur à la serviette de bain rayée, était le tueur qu’ils cherchaient. D’ailleurs, il n’y avait pas d’autres candidats. C’était lui qui s’était tenu caché dans la réserve, sans doute derrière le fameux arbre. Et aussi dans l’appartement de Svedberg. Cette fois-ci, il était sorti de la mer. Sur la plage, il avait déterré son arme. Une voiture l’attendait à proximité.

Wallander avait déjà évoqué tout cela avec ses collaborateurs, en soulignant l’importance de rappeler aux témoins que l’homme à la serviette rayée était déjà venu au moins une fois sur la plage auparavant, et probablement plusieurs fois. Il s’était assis au même endroit, il avait creusé dans le sable. Cela s’était peut-être passé la nuit, mais pas nécessairement. Il leur fallait un signalement. Était-il grand ? Petit ? Se déplaçait-il d’une manière particulière ? Le moindre détail était important.

Il est forcément quelque part, pensa Wallander. L’enquête extérieure recoupe l’enquête intérieure. Si on ne le trouve pas au coin d’une rue, on le débusquera au coin d’un raisonnement. Il finira bien par se montrer, dans ce tas de paperasses qui augmente de jour en jour.

Il est forcément quelque part.

Wallander essaya de suivre la logique la plus simple, la plus fondamentale. Ils savaient que c’était le même homme ; rien n’indiquait qu’il y ait plus d’un tueur impliqué. Ils savaient aussi qu’il était très bien informé sur la ;vie et les habitudes de ses victimes. Sur leurs secrets surtout. Wallander avait déjà demandé aux policiers de Malmö de fouiller le studio de Rolf Haag, le photographe. Comment les jeunes mariés l’avaient-ils contacté ? Comment avaient-ils choisi le lieu de la séance ? Il fallait trouver le point décisif qui débloquerait toute l’enquête. Comme si l’enquête était un mur dont ils cherchaient le point faible.

Le tueur était donc très bien informé. Mais comment avait-il accès à ses informations ? Et quel était son mobile ? Deuxièmement, les meurtres de la réserve et celui des jeunes mariés présentaient une ressemblance frappante : dans les deux cas, des gens déguisés. Y avait-il d’autres dénominateurs communs ? C’était la question la plus importante. De quelle manière pouvait-on relier Torbjiörn Werner et Malin Skander avec, par exemple, Astrid Hillström ? Ils ne le savaient pas encore. Mais ils le découvriraient bientôt.

Wallander sentit qu’il était maintenant très près de découvrir la clé. Il la frôlait ; mais il ne pouvait la saisir. Pas encore. L’explication est peut-être simple, pensa-t-il. Si simple que je ne la trouve pas. Comme quand on cherche les lunettes qu’on a déjà sur le nez.

Il revint lentement sur ses pas. Les projecteurs brillaient au loin. Il décida de changer provisoirement de piste et de suivre Svedberg. Qui avait-il laissé entrer dans son appartement ? Qui était Louise ? Qui avait envoyé des cartes postales de différentes villes d’Europe ? Que savais-tu, merde ? Pourquoi n’as-tu pas voulu m’en parler ? Moi qui, selon Ylva Brink, étais ton plus proche ami.

Il s’immobilisa de nouveau. La question qu’il venait de poser prit soudain une importance énorme. Pourquoi Svedberg n’avait-il rien voulu lui dire ? Il n’y avait qu’une seule explication plausible : Svedberg espérait se tromper. Il soupçonnait une vérité terrifiante, et il avait peur de voir ses craintes avérées.

Il n’y avait pas d’autre possibilité.

Svedberg avait vu juste. Ses craintes étaient fondées ; il avait été tué pour cette raison.

Wallander avait rejoint le périmètre de sécurité, où les badauds contemplaient encore l’épilogue du sinistre spectacle auquel ils n’avaient pas assisté.

En arrivant aux dunes, il vit Nyberg qui prenait des notes dans son bloc.

— On a des empreintes de pas. De pieds, plus exactement, puisque le tueur n’avait pas de chaussures.

— Que vois-tu ?

Nyberg rangea son bloc dans une poche.

— Le photographe a été tué le premier, aucun doute là-dessus. La balle est entrée de biais, par la nuque. Cela signifie qu’il tournait le dos au tueur. Si le premier coup de feu avait été dirigé vers le couple, le photographe se serait retourné, et il aurait été abattu de face.

— Ensuite ?

— Difficile à dire. Je suppose que le marié a été tué juste après — un homme est potentiellement plus dangereux Enfin la jeune femme.

— Autre chose ?

— Rien que nous ne sachions déjà. Celui qui a tiré maîtrise son arme à la perfection.

— Sa main ne tremble pas ?

— Pas du tout.

— Tu vois donc un tueur calme, qui sait ce qu’il veut ?

Nyberg le dévisagea d’un air morne.

— Je vois un malade complètement glacial.

Nyberg n’avait pas d’autres éléments décisifs à lui signaler dans l’immédiat. Wallander se dirigea vers l’une des voitures de police et demanda à être raccompagné à Ystad. Sa présence n’était plus utile sur la plage.

En arrivant au commissariat, il constata que les téléphones du central sonnaient sans interruption. L’un des policiers chargés de prendre les appels lui fit signe d’approcher. Wallander attendit pendant qu’il terminait sa conversation. Apparemment, un homme soupçonné de conduite en état d’ivresse avait été repéré à Svarte, et le policier s’engageait à envoyer une patrouille le plus vite possible. Wallander savait que cette voiture n’arriverait jamais à Svarte, du moins pas au cours des prochaines vingt-quatre heures.

— Il y a eu un appel de la police de Copenhague. De la part d’un certain Kjaer. Ou peut-être Kraemp.

— Que voulait-il ?

— Te parler. Je crois que c’est à propos de la photo qu’on leur a envoyée.

Wallander prit le papier portant le nom et le téléphone du policier danois. Sans prendre la peine d’enlever sa veste, il s’assit à son bureau et composa le numéro. Les Danois avaient appelé peu avant minuit ; Kjaer ou Kraemp était peut-être encore là.

Un policier de garde décrocha. Wallander se présenta et patienta.

— Kjaer, j’écoute.

Wallander fut décontenancé ; il ne s’attendait pas du tout à une voix de femme.

— Kurt Wallander d’Ystad. Tu as cherché à me joindre.

— Bonsoir. Il s’agit de la photographie d’une femme qui s’appellerait Louise. Deux personnes se sont manifestées en disant la reconnaître.

Le poing de Wallander s’abattit sur la table.

— Enfin !

— J’ai moi-même parlé à l’un d’entre eux. Il paraît très fiable. Il s’appelle Anton Bakke et il est responsable de la communication d’une entreprise qui fabrique des meubles de bureau.

— Il la connaît ?

— Non. Mais il affirme l’avoir déjà vue, ici à Copenhague. Dans un bar près de la gare centrale. Il l’a vue plusieurs fois, dit-il.

— Il faut absolument qu’on parle à cette femme.

— Elle est soupçonnée de quelque chose ?

— Elle figure dans le cadre d’une enquête pour meurtre. C’est pour ça qu’on vous a transmis sa photo.

— J’ai entendu parler de l’histoire. Les jeunes qui faisaient la fête dans un parc. Et un policier.

Wallander l’informa des événements de la journée.

— Alors vous pensez que cette femme est impliquée ?

— Pas nécessairement. Mais j’ai des questions à lui poser.

— Par périodes, Bakke fréquentait ce bar plusieurs fois par semaine. Il la voyait à peu près une fois sur deux, a-t-il dit.

— Elle était seule ?

— Il n’en est pas sûr, mais il lui semble qu’elle était accompagnée.

— Lui as-tu demandé quand il l’a vue pour la dernière fois ?

— Oui, la dernière fois qu’il y est allé lui-même. À la mi-juin.

— Tu as dit qu’une deuxième personne s’était manifestée ?

— Un chauffeur de taxi qui affirme l’avoir transportée, ici à Copenhague, il y a quelques semaines.

— Un chauffeur de taxi confond souvent ses clients…

— Il s’est souvenu d’elle parce qu’elle parlait suédois.

— Était-il passé la chercher à une adresse ?

— Non, elle l’avait arrêté dans la rue, en pleine nuit. Au petit matin plutôt, vers quatre heures et demie. Elle devait prendre le premier ferry pour Malmö.

Wallander essayait de parvenir à une décision. Cette femme, Louise, restait très importante. Mais à quel point ? Après un instant de réflexion, il décida qu’il fallait la retrouver le plus vite possible. Ça ne pouvait pas attendre.

— Nous ne pouvons pas vous demander de l’arrêter, dit-il. Mais il faut que vous l’ameniez au commissariat et que vous la reteniez jusqu’à ce que quelqu’un d’entre nous puisse venir. Nous avons besoin de lui parler. C’est tout pour l’instant. On verra bien où ça nous mène.

— Ça ne devrait pas poser de problème, mais il faudra trouver une bonne raison…

— Prévenez-moi dès qu’elle se montre à nouveau dans ce bar. Comment s’appelle-t-il, au fait ?

— L’Amigo.

— Quelle réputation ?

— Bonne, à ma connaissance. Même s’il se trouve dans Istedgade, derrière la gare.

— Merci pour ton aide.

— On te rappelle dès qu’elle se manifeste. On peut aussi prévenir le personnel du bar. Quelqu’un sait peut-être où elle habite ?

— Non, le risque est trop grand qu’elle disparaisse.

— Tu as dit qu’elle n’était pas soupçonnée de quoi que ce soit ?

— C’est vrai. Mais je peux me tromper.

Kjaer comprit. Wallander nota son nom complet — elle se prénommait Lone — et plusieurs numéros de téléphone.

Il raccrocha. Il était une heure et demie. Il se leva lourdement et se rendit aux toilettes. Puis il but de l’eau à la cafétéria.

Quelques sandwiches desséchés traînaient sur une assiette. Il en prit un et entendit au même instant dans le couloir la voix de Martinsson qui parlait à l’un des policiers de Malmö. Ils entrèrent dans la cafétéria où Wallander, debout, finissait son sandwich.

— Du nouveau ?

— Personne n’a vu qui que ce soit, à part l’homme qui est sorti de la mer.

— Avons-nous un signalement ?

— On s’apprêtait à recouper nos informations.

— Où sont les autres ?

— Hansson est encore sur la plage. Ann-Britt Höglund a été obligée de rentrer chez elle, sa fille avait des vomissements.

— La police danoise a téléphoné. Ils ont trouvé Louise.

— C’est sûr ?

— Apparemment.

Wallander se servit un café. Martinsson attendait la suite.

— Ils l’ont arrêtée ?

— Il n’y a pas de motif suffisant. Mais elle a été vue par un chauffeur de taxi et dans un bar. La diffusion de sa photo dans la presse a donné des résultats.

— Elle s’appelle vraiment Louise ?

— Ça, on n’en sait rien.

Wallander bâilla. Martinsson bâilla. L’un des policiers de Malmö se frotta les yeux.

— Il faut faire le point, dit Wallander.

— Donne-nous un quart d’heure pour recouper toutes les infos. En plus, je crois que Hansson va arriver. On peut téléphoner à Ann-Britt chez elle, au besoin.

Wallander emporta la tasse de café dans son bureau. Il n’avait toujours pas enlevé sa veste. En s’asseyant, il renversa du café sur sa manche. Il posa la tasse avec brusquerie, arracha sa veste et la jeta dans un coin. En réalité, pensa-t-il, il s’en prenait au tueur.

Il attira à lui un bloc de papier où les fragments d’annotations alternaient à chaque page avec des pendus. Il trouva une feuille vierge et nota trois questions :

Comment se procure-t-il ses informations ?

Quel est son mobile ?

Pourquoi Svedberg ?

Il recula dans son fauteuil et considéra ce qu’il venait d’écrire. Il n’était pas satisfait. Il se pencha à nouveau et ajouta quatre lignes.

Pourquoi le télescope de Svedberg était-il chez son cousin ?

Pourquoi s’en prend-il à des gens déguisés ?

Pourquoi Isa Edengren ?

Le point décisif. Lequel ?

Ça devenait plus clair. Mais il manquait encore quelque chose.

Louise se rend souvent à Copenhague. Elle parle suédois.

Une secte ?

Bror Sundelius.

Qu’a dit Lennart Westin dans la cabine de pilotage ?

Voilà, il avait résumé la situation. Un homme sort de l’eau. Un homme dont la main ne tremble pas. Un excellent tireur.

Wallander alla jusqu’au mur et considéra la carte de Scanie. D’abord Hagestad. Maintenant Nybrostrand. Entre les deux : Ystad. Une zone très limitée, qui ne donnait aucun indice en soi. Wallander prit son bloc-notes et se rendit à la salle de réunion. Visages épuisés. Vêtements froissés, corps lourds. Et le tueur dort peut-être, pensa-t-il. Pendant que nous tâtonnons sur ses traces.

Ils firent le point. Aucune voiture n’avait été observée. Aucun autre tueur potentiel n’était apparu, ce qui était très important en soi. Personne n’avait pu se tenir caché à l’endroit où les photos devaient être prises, ni arriver de l’endroit où se trouvait vraisemblablement la voiture. Deux témoins, des gens du camping, avaient vu les jeunes mariés et le photographe arriver seuls sur les lieux. À ce moment-là, il n’y avait personne, l’endroit était désert.

La question du signalement se révéla plus complexe. Ils avaient tenté de recouper toutes les indications fournies par les témoins. Mais l’image d’ensemble restait floue. L’homme qu’ils recherchaient leur échappait toujours. Martinsson appela plusieurs fois Ann-Britt Höglund à son domicile pour discuter des informations qu’elle avait obtenues de son côté.

À la fin, ils durent se rendre à l’évidence : ils n’avançaient plus. Wallander parcourut ses notes.

— En résumé, on dispose d’un signalement très contradictoire. A-t-il les cheveux courts ou bien est-il chauve ? On a plusieurs avis sur cette question. À supposer qu’il ait des cheveux, on ne connaît pas leur couleur. Quant au visage, tout le monde semble d’accord pour dire qu’il n’est pas rond, mais plutôt allongé. « Chevalin » est un adjectif qui revient deux fois. De plus, tout le monde affirme qu’il n’était pas bronzé. Il est de taille normale ; là-dessus nous avons aussi une belle unanimité. Mais ça ne veut rien dire, sauf que ce n’est ni un nain, ni un géant. Il ne semble pas être gros. Il ne se déplace pas d’une manière caractéristique. Évidemment, personne n’a vu la couleur de ses yeux. Un homme qui promenait son chien est passé à cinq mètres de lui environ. Personne ne l’a vu de plus près. Quant à son âge, il règne une totale confusion. Les suppositions vont de vingt à soixante ans. Une petite majorité lui donne entre trente-cinq et quarante-cinq ans. Mais ça reste une hypothèse.

Wallander repoussa le bloc de papier.

— Autrement dit, nous n’avons aucun signalement. Nous savons que c’est un homme sans caractéristique particulière, qui n’est pas bronzé. Tout le reste est contradictoire.

Le silence pesait sur la table comme une chape. Wallander comprit qu’il devait immédiatement modifier cette atmosphère.

— Pourtant, c’est remarquable qu’on ait pu réunir toutes ces informations en si peu de temps. En continuant à travailler demain, on pourra établir beaucoup de choses. De plus, nous pouvons affirmer avec certitude que c’est lui que nous cherchons et ça, c’est capital. C’est même une percée décisive.

Ça, c’était le premier point. Ensuite, il leur résuma sa conversation avec Lone Kjaer à Copenhague. La femme du portrait n’était pas encore identifiée, mais on l’avait localisée ! Voilà pour le deuxième point.

Il était trois heures moins vingt. Ils se séparèrent rapidement. Seul Martinsson s’attarda. Le manque de sommeil rendait son visage tout gris.

— Interpol et le FBI ont commencé à nous envoyer de la documentation sur les Divine Movers. Il s’agirait d’un groupe schismatique issu d’une autre secte qui porte un nom bizarre, « les Filles de Jésus », qui à son tour a des racines dans le mouvement rasta, dans la mythologie grecque et d’autres choses encore. Le fondateur était un prêtre catholique d’Uruguay qui a été démis de ses fonctions parce qu’il était devenu fou. À l’asile, il a eu des visions et des relations. Au bout de quelque temps, on l’a relâché, ne me demande pas pourquoi, et il a fondé ce mouvement.

— Ce qui nous intéresse, l’interrompit Wallander, c’est la violence. Des membres de cette secte ont-ils été agressés auparavant ?

— Pas d’après les informations que j’ai là, mais je dois en recevoir davantage, à la fois de Washington et de Bruxelles. J’avais l’intention de m’y remettre après la réunion.

— Non, tu dois rentrer chez toi et dormir.

— Je croyais que c’était important ?

— Oui. Mais on n’a pas le temps de tout faire. Maintenant nous devons nous concentrer sur Nybrostrand. Notre dément n’avait pas beaucoup d’avance, cette fois-ci.

— Tu as changé d’avis ?

— Pourquoi ?

— Tu parles d’un dément.

— Un tueur est forcément dément. Mais il peut aussi être calculateur et lâche. Il peut être exactement comme toi et moi.

Martinsson hocha la tête sans parvenir à étouffer un bâillement.

— Je rentre, dit-il. Pourquoi suis-je devenu flic ?

Wallander ne répondit pas. Il alla chercher un autre café alors qu’il avait déjà mal au ventre, ramassa sa veste et resta un instant debout, indécis. Il était trop épuisé pour réfléchir. Mais sans doute aussi trop épuisé pour dormir.

Il se rassit dans son fauteuil. À côté du téléphone, il découvrit soudain un message précisant qu’il devait rappeler Linda. Le restaurant où elle travaillait était peut-être encore ouvert ? Il renonça à tenter sa chance. Il n’en avait pas la force.

Sous quelques documents, il aperçut la photocopie du portrait de Louise. Il la regarda. Le sentiment que quelque chose clochait lui revint. Distraitement, il rangea la photo dans la poche de sa veste et posa les pieds sur son bureau.

Il ferma les yeux pour les reposer de la lumière et s’endormit presque aussitôt.

Il se réveilla en sursaut. À un moment donné, dans son sommeil, il avait retiré ses pieds de la table ; une crampe au mollet l’avait réveillé. Il était quatre heures moins dix. Il avait dormi près d’une heure. Tout son corps lui faisait mal. Il resta longtemps immobile sans une seule pensée. Puis il alla aux toilettes et se rinça le visage. Auparavant, il avait fouillé ses tiroirs en vain à la recherche d’une brosse à dents.

Il était toujours en proie à la même lourde indécision. Il devait dormir, ne serait-ce que quelques heures. Il avait besoin de prendre un bain et de se changer. Il quitta le commissariat.

La brise était tiède. Il traversa à pied la ville déserte. En arrivant à Mariagatan, il décida de reporter le sommeil à plus tard. Il était quatre heures du matin. Il pourrait bientôt aller sonner à la porte de Bror Sundelius. L’ancien banquier avait été très clair sur ses habitudes matinales : toujours debout, rasé et habillé dès cinq heures. Wallander n’avait pas lâché la piste du lien avéré entre Svedberg, Sundelius et une plainte déposée onze ans plus tôt ; peut-être cela les rapprocherait-il du secret de Svedberg ?

Cette décision en suscita une autre. Il prit sa voiture et quitta la ville en direction de Nybrostrand. Les badauds devaient être partis à cette heure. Seuls les policiers de garde seraient encore là. Wallander savait qu’il découvrait souvent de nouveaux détails en retournant, seul, sur le lieu d’un crime.

Le trajet ne lui prit que quelques minutes. Comme prévu, tout était calme autour du périmètre de sécurité. Une voiture de police stationnait sur la plage. Quelqu’un dormait derrière le volant. Dehors, un policier fumait une cigarette. En s’approchant pour le saluer, Wallander découvrit que c’était le même qui avait monté la garde à l’entrée de la réserve quelques jours plus tôt. Certains détails revenaient sans cesse dans cette enquête.

— Tout est calme ?

— Les derniers curieux sont partis il y a un moment. Je ne sais pas ce qu’ils attendent.

— Rien, à mon avis. Juste la sensation d’être tout près de l’horreur en sachant qu’on n’est pas concerné.

Il enjamba le périmètre. Un projecteur solitaire éclairait l’herbe piétinée. Wallander se plaça à l’endroit supposé où s’était tenu le photographe. Puis il se retourna lentement et descendit jusqu’au trou creusé dans le sable — délimité lui aussi et recouvert d’une bâche. Celui qui s’assied là sur sa serviette rayée sait tout, pensa Wallander. Il n’est pas seulement bien informé ; il sait en détail ce qui va se produire ; comme s’il avait lui-même participé à l’élaboration du projet.

Était-ce possible ? En supposant que Rolf Haag ait eu un assistant qui connaissait en détail le projet de la séance photos, comment cet assistant aurait-il pu être au courant de la fête dans la réserve ? Comment pouvait-il connaître l’île de Bärnsö ? Et à quoi ressemblait sa relation avec Svedberg ?

Wallander écarta provisoirement cette idée, sans l’oublier pour autant. Il remonta vers les dunes en essayant de se représenter un type de victime — des jeunes gens déguisés — où Svedberg constituait l’exception. Mais cette exception pouvait s’expliquer : Svedberg n’était pas réellement une victime, il ne faisait pas partie du projet du tueur. Simplement, il s’était mis en travers de son chemin ; il avait franchi une limite invisible.

Wallander songea soudain que c’était peut-être aussi le cas du photographe. Il ne faisait pas partie des victimes programmées ; il représentait simplement un obstacle aux yeux du tueur. Restaient six jeunes gens déguisés. Six personnes heureuses en train de faire la fête. Il pensa à ce qu’avait dit Nyberg. On dirait que ce malade n’aime pas les gens heureux. Jusque-là, ça collait. Une surface cohérente. Mais cela ne suffisait pas. Il remonta jusqu’au chemin où le tueur avait dû laisser sa voiture. Là encore, c’était bien vu. Aucune maison à proximité. Pas de témoin.

Il revint par le même chemin. Le policier fumait toujours.

— Je pensais à ce qu’on disait tout à l’heure. (Il écrasa son mégot dans le sable.) Tous ces curieux : je suppose qu’on en ferait partie si on n’était pas policiers.

— Sûrement, dit Wallander.

— On voit beaucoup de types bizarres. Certains font même semblant de ne pas être intéressés, mais ça ne les empêche pas de rester là pendant des heures. Une des dernières à partir ce soir était une femme ; elle était déjà là quand j’ai pris la relève.

Wallander l’écoutait distraitement. Quitte à attendre — jusqu’à cinq heures, pourquoi pas ici ?

— Au début, j’ai cru que c’était quelqu’un que je connaissais, continua le policier. Que j’avais déjà vu. Mais en fait non.

Ces paroles imprégnèrent lentement la conscience de Wallander.

— Qu’est-ce que tu viens de dire ?

— J’ai cru reconnaître la femme qui me regardait de l’autre côté du périmètre. Mais je me trompais.

— Tu croyais l’avoir déjà vue, c’est ce que tu as dit ?

— J’ai cru que c’était quelqu’un de ma famille.

— Ce n’est pas la même chose, reconnaître quelqu’un et simplement croire qu’on l’a déjà vu ?

— Elle avait un air familier. Ça, c’est sûr.

Wallander pensa que c’était de la folie. Il tira cependant de sa poche le portrait de Louise.

— Regarde cette photo.

Le policier avait une lampe de poche. Il éclaira la copie et la regarda. Puis il leva les yeux vers Wallander.

— Comment pouvais-tu savoir que c’était elle ?

Wallander retint son souffle.

— Tu en es certain ?

— Oui, bien sûr. J’étais persuadé de l’avoir déjà vue.

Wallander jura en silence. Un policier plus expérimenté l’aurait peut-être identifiée et se serait arrangé pour la retenir. En même temps, il savait qu’il était injuste. Il y avait beaucoup de monde autour du périmètre ; ce jeune homme l’avait malgré tout reconnue et s’était souvenu de son visage.

— Où était-elle ?

Le policier éclaira un endroit, du côté du rivage.

— Combien de temps est-elle restée ?

— Plusieurs heures.

— Est-ce qu’elle était seule ?

Le policier réfléchit.

— Oui.

Il paraissait sûr de sa réponse.

— Et elle a été la dernière à partir ?

— L’une des dernières, en tout cas.

— Dans quelle direction ?

— Vers le camping.

— T’a-t-il semblé qu’elle se dirigeait vers une tente ou une caravane ?

— Je n’ai pas vu exactement où elle allait. Mais elle ne ressemblait pas aux gens qui vont dans les campings.

— À quoi ressemblent les gens qui vont dans les campings ? Plutôt, à quoi ressemblait-elle ?

— Elle était habillée en bleu. Je crois que ça s’appelle un tailleur-pantalon. Les gens des campings sont plutôt en survêtement.

— Si elle revient, préviens-moi. Transmets l’information au collègue qui te relèvera tout à l’heure. Avez-vous une photo d’elle dans la voiture ?

— Je peux le réveiller et lui poser la question.

— Ce n’est pas nécessaire.

Wallander lui donna la photo qu’il tenait à la main. Puis il s’en alla. Il était près de cinq heures. Sa fatigue avait diminué.

Le sentiment de toucher au but était maintenant très fort.

La femme prénommée Louise n’était pas la personne qu’ils cherchaient.

Mais elle connaissait l’identité du tueur.

# 

# 27

Wallander laissa sa voiture dans l’une des rues perpendiculaires à Vädergränd. Il était cinq heures et quart.

Calme du dimanche matin. Encore une belle et chaude journée d’août en perspective. Il tourna au coin de la rue. Le portail de l’immeuble était ouvert. Il monta l’escalier et sonna à la porte de Sundelius en espérant que celui-ci ne changeait pas ses habitudes le dimanche. La porte s’ouvrit et Sundelius apparut, l’air surpris, en costume sombre, le nœud de cravate impeccable.

— Une heure inattendue pour une visite inattendue, dit-il en s’effaçant pour laisser entrer Wallander.

— Désolé de passer comme ça sans prévenir un dimanche. Je peux revenir à un autre moment, si vous préférez.

— Je vous l’ai déjà dit, j’ai toujours du café prêt au cas où je recevrais de la visite. Le dimanche matin ne fait pas exception.

Sundelius lui tendit un cintre. Wallander y suspendit sa veste mais garda son portable. Sundelius le remarqua.

— Risque-t-il de sonner à nouveau ?

— À cette heure, c’est peu probable.

Ils étaient entrés dans le séjour. Wallander s’assit au même endroit que la fois précédente. Sundelius disparut à la cuisine et revint quelques minutes plus tard avec le café.

— Au fait, votre visite m’étonne. En pensant à ce qui s’est passé hier à Nybrostrand…

Wallander jeta un regard à la table basse. Pas de journaux en vue. Sundelius comprit sa pensée.

— Je commence ma journée par un coup de fil au service Actualités. Trois personnes ont été retrouvées mortes à Nybrostrand. On peut supposer qu’il s’agit du même meurtrier que pour les trois jeunes de Hagestad. La police soupçonne-t-elle que cet individu devient fou devant le chiffre trois ?

Wallander pensa à Isa Edengren et à Svedberg.

— Pas nécessairement.

— Mais pour le reste, vous confirmez l’information ?

— Oui.

Sundelius recula dans son fauteuil et croisa les jambes.

— La police me rend visite à cinq heures et dix-sept minutes un dimanche matin. Je n’ai pas encore été arrêté. Je suis donc très curieux de savoir ce que vous me voulez.

Wallander pensa que Sundelius était un homme habitué à commander et à toujours exprimer son opinion. Était-il aussi quelqu’un d’arrogant ? Difficile à dire.

— Aurions-nous une raison de vous arrêter ?

— Bien sûr que non. C’était une plaisanterie.

Wallander alla droit au but.

— Il y a quelques années, un certain Nils Stridh est mort ici, à Ystad. On l’appelait Nisse. Le connaissiez-vous ?

Une expression de surprise passa sur le visage de Sundelius. C’était imperceptible, mais Wallander la perçut, parce qu’il guettait une réaction de ce genre.

— Je ne sais pas, j’ai rencontré tant de gens dans ma vie. Il faut m’en dire davantage.

— Nils Stridh était alcoolique. Il n’avait pas de métier à proprement parler. Il avait un frère prénommé Stig. Et il vivait avec une femme du nom de Rut Lundin.

Sundelius avait retrouvé son sang-froid ; il répondit avec beaucoup d’autorité.

— Je me souviens vaguement qu’un homme du nom de Nils Stridh est passé un jour à la banque pour solliciter un emprunt, qui lui a d’ailleurs été refusé. Il a exigé de me parler personnellement. Je lui ai expliqué pourquoi on ne pouvait lui accorder ce prêt. Je ne l’ai plus jamais revu, à supposer que ce soit le même homme.

— Quand était-ce ?

Sundelius parut réfléchir, mais Wallander n’était pas certain que ce soit nécessaire.

— Au début des années quatre-vingt, je dirais. Je ne peux pas répondre avec plus de précision.

— C’est le seul contact que vous ayez jamais eu avec Nils Stridh ?

— Oui. Si c’est bien l’homme dont nous parlons.

— Admettons que oui. Le nom Stridh n’est pas très répandu. Vous ne l’avez jamais revu ? Il n’est jamais revenu à la banque ?

— Il n’a jamais sollicité de nouvel entretien avec moi. Je ne sais pas s’il est revenu à la banque.

— Voyons les choses sous un autre angle. J’ai une information qui contredit vos paroles. Qui affirme au contraire que vous vous connaissiez extrêmement bien. Même si vous n’étiez pas spécialement… assortis, disons.

Sundelius resta en apparence maître de lui. Mais Wallander devina que c’était une façade.

— Qui affirme cela ?

— Rut Lundin. Généralement considérée comme la veuve de Nils Stridh, bien que n’étant pas mariée avec lui.

— Elle affirme que j’aurais fréquenté son mari ? Un chômeur alcoolique ?

— Fréquenter n’est peut-être pas le mot juste. Mais elle dit que vous avez eu des relations étroites.

— C’est une insinuation dénuée de fondement. J’ai rencontré Nils Stridh une seule fois. Je me rappelle maintenant qu’il était insistant et désagréable. Il avait vraisemblablement bu. J’ai été contraint de refuser sa demande après lui avoir explicité les règles en vigueur à la banque.

— Vous ne l’avez jamais revu après cela ?

— J’ai déjà répondu à cette question. Maintenant, je voudrais savoir pourquoi vous venez chez moi à cinq heures du matin pour évoquer des faits soit insignifiants, soit complètement erronés. Je croyais que nous allions parler de Karl Evert.

— C’est ce que nous faisons. Nils Stridh était, comme vous le disiez vous-même, quelqu’un d’assez difficile. Un jour, il s’en est pris à son propre frère, et il a saccagé son salon. Une question d’argent, là encore. Stig Stridh a porté plainte. C’est là qu’intervient Svedberg : il était chargé de j’affaire, mais il a décidé de ne pas engager d’enquête. Stig Stridh a porté plainte, le médiateur a lavé Svedberg de tout soupçon de faute professionnelle. Maintenant, plus de dix ans après, je creuse à nouveau dans cette affaire. Je parle à Stig Stridh, puis à Rut Lundin. Elle cite votre nom parmi les plus proches amis de Nils Stridh.

— C’est absurde.

— Pourquoi mentirait-elle, alors que rien n’est plus facile à vérifier ?

— C’est à elle qu’il faut poser la question.

— Svedberg vous a-t-il déjà parlé de cet incident ?

— Jamais.

La réponse avait jailli si vite que l’attention de Wallander s’aiguisa encore. Sundelius était sur ses gardes maintenant. Voire dans ses retranchements. Il fallait avancer avec précaution.

— N’y a-t-il aucun risque que vous vous trompiez ? Après tout, ce sont des événements assez anciens.

— Svedberg ne m’a jamais dit que quelqu’un aurait porté plainte contre lui.

— Parlait-il de son travail, de façon générale ?

— Parfois. Mais il faisait très attention à ne jamais rompre le secret professionnel.

— Lui est-il arrivé de parler de moi ?

— Pourquoi cette question ?

— La curiosité peut-être.

— Il lui arrivait de citer votre nom. Toujours de façon élogieuse.

Wallander finit son café et refusa d’en reprendre.

— Vous niez donc absolument avoir rencontré Nils Stridh en dehors de cette unique occasion à la banque ?

— Oui.

Il comprit qu’il n’arriverait à rien. Sundelius était sur la défensive. Wallander était convaincu qu’il ne disait pas la vérité, et il comptait bien découvrir pourquoi.

— J’avais promis de vous prévenir, pour l’enterrement. Ce sera après-demain, mardi, à quatorze heures.

— J’ai vu l’annonce dans les journaux.

Cela avait échappé à Wallander. Il voulut se lever. Mais il restait une question.

— Svedberg avait-il des ennemis ?

— Pas à ma connaissance.

— Vous a-t-il jamais semblé qu’il était inquiet ? Ou qu’il avait peur ?

— Non. C’était quelqu’un de très équilibré. C’était d’ailleurs une condition pour que nous puissions nous fréquenter.

Wallander hésita un instant. Puis il se décida.

— La femme avec laquelle Svedberg avait une liaison a été localisée.

À nouveau, l’ombre inquiète passa sur le visage de Sundelius. Comme prévu.

— A-t-elle un nom ?

— Nous pensons qu’elle s’appelle Louise.

— Et à part ça ?

— On n’en sait rien.

Wallander se leva, les jambes lourdes de fatigue. Sundelius le raccompagna jusqu’à la porte. À la dernière minute, il s’aperçut qu’il avait encore une question.

— Adamsson ? Ce nom vous dit-il quelque chose ?

— Je ne connais qu’un seul Adamsson. Il habite à Svarte et il est naturopathe. Sven-Erik Adamsson.

— Svedberg le connaissait-il aussi ?

— Nous lui rendions visite ensemble.

— Pourquoi ?

— Parce qu’on était tous les deux adeptes de la médecine naturelle.

Tellement simple, pensa Wallander. Impossible à remettre en cause. Et pourtant… Il n’avait aperçu aucun remède de ce type dans l’armoire à pharmacie de Svedberg.

Une fois dans la rue, il eut la nette impression que Sundelius le regardait derrière sa fenêtre. Mais il ne leva pas la tête. Le sentiment que Sundelius lui cachait quelque chose était très fort. Il remonta en voiture et se remémora l’entretien, étape par étape. Mais ses pensées se bousculaient. Il n’avait pas l’énergie de réfléchir. Il rentra à Mariagatan et s’allongea sur son lit.

Le téléphone le tira du sommeil. Il se dirigea vers la cuisine en titubant.

C’était Lennart Westin qui l’appelait de son île.

— Je te réveille ?

— Pas du tout. Je prenais ma douche. Je peux te rappeler dans quelques minutes ?

— Pas de problème. Je suis chez moi.

Il y avait un crayon sur la table. Mais pas de papier. Pas même un journal. Il nota le numéro directement sur la table.

Puis il resta un instant sans bouger, la tête entre les mains. Mal au crâne. Fatigue encore pire qu’au moment de se coucher. Il se rinça le visage à l’eau froide, trouva un tube d’aspirine et fit chauffer de l’eau. Il n’y avait presque plus de café dans la boîte. Lorsqu’il rappela Lennart Westin, il s’était écoulé près d’un quart d’heure. L’horloge murale indiquait huit heures neuf minutes. Ce fut Westin lui-même qui répondit.

— En fait, je crois bien que je t’ai réveillé. Mais tu m’avais dit de te téléphoner si je repensais à un détail important.

— On travaille pratiquement vingt-quatre heures sur vingt-quatre, on ne dort pas assez, mais tu as bien fait de m’appeler.

— Deux choses. La première, c’est le jour où j’ai conduit le policier sur l’île — celui qui a été assassiné après. Ce matin au réveil, je me suis souvenu de quelques mots qu’il avait dits.

Wallander s’excusa et alla chercher un bloc-notes dans le séjour.

— Il m’a demandé si j’avais eu une passagère pour Bärnsö récemment.

— C’était le cas ?

— Oui.

— Qui est-ce ?

— Elle s’appelle Linnea Vederfeldt et elle habite à Gusum.

— Qu’allait-elle faire à Bärnsö ?

— La mère d’Isa avait commandé de nouveaux rideaux pour la maison. Vederfeldt et elle étaient apparemment des amies d’enfance. Elle voulait prendre des mesures sur place. Je devais la récupérer au retour, après ma tournée.

— Tu as raconté ça à Svedberg ?

— En fait, je trouvais que ça ne le regardait pas. J’ai dû répondre de manière un peu évasive.

— Comment a-t-il réagi ?

— Il a insisté. Pour finir, j’ai dit que c’était une amie de la mère. Du coup, ça n’a plus eu l’air de l’intéresser.

— T’a-t-il posé d’autres questions ?

— Je ne crois pas. Mais ça l’a secoué d’apprendre que j’avais eu une passagère pour l’île. Ça, je m’en souviens très nettement. Je ne comprends pas comment j’ai pu l’oublier.

— Secoué de quelle manière ?

— Je ne suis pas très doué pour décrire ce genre d’épisode. Comme s’il avait peur, peut-être.

Wallander acquiesça en silence. Svedberg avait cru que c’était Louise. Et ça lui avait fait peur.

— Quelle était la deuxième chose ?

— J’ai dû bien dormir cette nuit, car ce matin je me suis aussi souvenu de notre conversation dans la cabine. Avant d’accoster au premier ponton, j’ai dit que quand on fait ce genre de travail, on finit par tout savoir sur les gens. Qu’on le veuille ou non. Tu t’en souviens ?

— Oui.

— Tu vois, ce n’était pas plus important que ça.

— C’est bien assez important. Je te remercie de m’avoir appelé.

— Tu devrais revenir ici à l’automne, dit Westin. Quand tout est tranquille.

— Dois-je prendre ça comme une invitation ?

— Tu le prends comme tu veux, dit Westin en riant. Mais je suis plutôt du genre à tenir mes promesses.

La conversation était terminée. Wallander prit sa tasse de café et alla dans le séjour.

Il s’en souvenait maintenant. La conversation dans la cabine de pilotage, les différents aspects du métier de facteur dans l’archipel…

Soudain, il comprit ce qu’il cherchait ; son intuition ne l’avait pas trompé.

Ils étaient à la recherche d’un tueur qui préméditait soigneusement ses atrocités. Cette préméditation supposait entre autres la possibilité de se procurer les informations nécessaires en toute discrétion.

Par exemple : en ayant accès au courrier des autres.

Wallander était parfaitement immobile, sa tasse de café à la main.

Cela pouvait-il être aussi simple ? Aussi simple et aussi terrifiant que cela ? Qui avait accès à toutes ces informations ? Lennart Westin avait fourni un élément de réponse : un facteur de campagne. Sur terre ou sur mer, peu importe.

Un facteur. Qui ouvrait les lettres et les lisait. Qui refermait ensuite les enveloppes et acheminait le courrier comme si de rien n’était.

Pourtant Wallander n’était pas convaincu. Les choses ne se passaient pas ainsi dans le monde. L’hypothèse était à la fois trop simple et trop fantastique.

En même temps, impossible de ne pas voir que cela répondait à l’énorme question avec laquelle ils se débattaient depuis le début de cette enquête : comment le tueur se procurait-il ses informations ?

Il y avait aussi les cartes postales expédiées de différentes villes d’Europe. Les signatures imitées.

La fatigue s’était envolée. Les pensées affluaient toutes seules. L’enchaînement des faits, depuis le début. Il venait de trouver une explication possible. Un modèle possible, plutôt. Mais celui-ci risquait de s’effondrer tout de suite, car il présentait beaucoup de points faibles. Par exemple, le fait que les victimes ne vivaient pas dans la même zone de distribution postale. D’autre part, était-il possible d’ouvrir des enveloppes sans laisser de traces ? Peut-être fallait-il chercher un préposé au tri des lettres dans un terminal quelconque, et pas un préposé à la tournée des maisons avec un sac rempli de courrier ?

Il s’assit dans le canapé avec son café. Il pouvait avoir à la fois tort et raison, il le savait. C’était sans doute une fausse piste. Mais il ne put s’empêcher de penser que l’hypothèse en elle-même était d’une grande importance.

Une solution au problème de l’information.

La question était décisive : comment avoir accès en secret aux secrets des autres ?

Il finit son café, prit une douche et s’habilla. Il était neuf heures et quart lorsqu’il franchit les portes du commissariat. Il ressentait un besoin immédiat de communiquer ses réflexions à quelqu’un. Il trouva celle qu’il cherchait dans son bureau.

— Comment vont les enfants ?

— Ils tombent toujours malades au pire moment. C’est la première loi de Höglund, si tu veux.

Il s’assit dans le fauteuil des visiteurs. Ann-Britt le dévisageait de l’autre côté du bureau.

— J’espère que je n’ai pas la même tête que toi, dit-elle enfin. Sauf ton respect. Tu as dormi un peu cette nuit ?

— Quelques heures.

— Mon mari part à Dubaï dans quatre jours. Tu crois qu’on sera sortis de ce cauchemar d’ici là ?

— Non.

Elle écarta les mains.

— Alors je ne sais pas comment je vais faire.

— Tu travailles autant que tu peux. C’est aussi simple que cela.

— Non. Ce n’est pas du tout aussi simple que cela. Mais un homme ne comprend pas.

Wallander ne voulait pas se laisser entraîner dans une discussion sur les problèmes de garde d’enfants pendant les heures de travail. Il commença donc par l’informer des événements de la nuit : le policier qui avait reconnu « Louise » à l’extérieur du périmètre et sa propre conversation avec Lone Kjaer.

— Louise existe donc. Je commençais à croire que c’était un fantôme.

— Un fantôme qui a peut-être partie liée avec la secte des Divine Movers. Je ne sais pas si elle s’appelle vraiment Louise. Mais elle existe ; ça, j’en suis convaincu. Et elle s’intéresse à cette enquête.

— Est-ce que c’est elle ?

— Nous ne pouvons pas l’exclure. Mais si ça se trouve, elle joue le même rôle que Svedberg.

— Elle serait sur la trace de quelqu’un ?

— À peu près. Nous devrions dire et répéter à ceux qui travaillent sur le lieu du crime et aux responsables du périmètre de garder les yeux ouverts. Non, écarquillés. Au cas où elle se montrerait de nouveau.

Il lui raconta ensuite sa conversation avec Westin et les pensées que celle-ci avait fait naître chez lui. Elle l’écoutait attentivement. Avec un scepticisme de plus en plus marqué, constata-t-il.

— Ça vaut le coup de vérifier bien sûr, dit-elle lorsqu’il eut fini. Mais j’ai peur que ça ne tienne pas la route. Les gens échangent-ils encore une correspondance privée, de nos jours ? Par lettres, je veux dire ?

— J’y pensais comme à un élément de solution, ou comme à une idée qui peut conduire à une autre idée.

— Avons-nous déjà un facteur de campagne dans cette enquête ?

— Nous en avons deux : Westin et puis un autre, car je me souviens qu’Erik Lundberg, le voisin d’Isa Edengren, a dit que le facteur était passé le jour où Isa avait été conduite à l’hôpital. Lundberg l’avait informé de la situation.

— Ce serait peut-être intéressant de comparer la voix de ce facteur et celle du type qui a téléphoné à l’hôpital.

Wallander mit une seconde à comprendre.

— Tu veux dire celui qui s’est fait passer pour Lundberg ?

— Ce facteur savait qu’elle était là-bas. En plus, il savait que Lundberg le savait.

Wallander sentit la confusion prendre le dessus. Se pouvait-il que son hypothèse tienne le coup, contre toute attente ? La fatigue l’empêchait de se fier à son propre jugement.

Il passa à son entrevue avec Bror Sundelius. Son sentiment que Sundelius cachait quelque chose, qu’il mentait même carrément.

— Quel est le rôle de Svedberg ? demanda-t-elle.

— Il se comporte de manière étrange. Ça, c’est indéniable. Il aurait dû ordonner une enquête ; non seulement il y renonce, mais il se montre menaçant. Il intervient de manière active et agressive pour que Nils Stridh ne soit pas traîné en justice. Le fait que l’affaire ait finalement été classée sans suite me paraît un pur coup de chance. Svedberg risquait une forte réprimande.

— Ça ne lui ressemble pas du tout de se comporter de manière menaçante.

— Justement. Svedberg ne se comporte pas comme il le devrait, ou comme il en a l’habitude. Ça indique qu’il subit des pressions.

— De la part de Nils Stridh ?

— Je ne vois pas d’autre réponse. Et Bror Sundelius est impliqué d’une manière ou d’une autre.

Ils méditèrent un instant en silence.

— Chantage, dit-elle. Est-ce que c’est possible ?

— Retourne la question. Qu’est-ce que ça pourrait être d’autre ?

— Quels moyens de pression Stridh pouvait-il avoir sur Svedberg ?

— C’est ce qu’on doit découvrir.

— On devrait faire venir ce Sundelius et le mettre sous pression, dit-elle.

— On va le faire. Dès qu’on en aura le temps. Parmi toutes les priorités, je crois qu’il faut garder une place pour Sundelius.

Il était un peu plus de dix heures. Martinsson et Hansson étaient arrivés, ainsi que les trois policiers de Malmö. Nyberg était toujours sur la plage. Lisa Holgersson s’était barricadée dans son bureau pour organiser les contacts avec les médias. Wallander aperçut Thurnberg dans le couloir, mais celui-ci ne fit aucune observation. Dans la salle de réunion, la copie de la plainte de Nils Hagroth contre Wallander fit le tour de la table et suscita une certaine hilarité, en particulier l’expression « renversement brutal d’un individu de sexe mâle pacifiquement occupé à courir ». Wallander ne vit pas ce qu’il y avait de drôle. Non pas qu’il craignît beaucoup les conséquences de la plainte, mais parce que ça dispersait l’attention du groupe d’enquête.

Il commença donc sans attendre. Après un point succinct, ils se répartirent le travail. Les tâches étaient très nombreuses, et ils se séparèrent rapidement. Wallander prit la route de Köpingebro avec Ann-Britt Höglund pour parler aux parents de Malin Skander. Martinsson et Hansson devaient avoir une conversation avec les proches de Torbjörn Werner. Wallander s’assoupit dès qu’il fut monté dans la voiture d’Ann-Britt, et elle le laissa dormir.

Il se réveilla au moment où la voiture freinait dans la cour de la ferme des Skander. La journée était belle et chaude, mais il régnait un silence absolu. Toutes les portes et les fenêtres étaient fermées. Pendant qu’ils se dirigeaient vers la porte d’entrée, un homme apparut au coin de la maison. La cinquantaine, grand et fort, vêtu d’un costume sombre. Il avait les yeux rougis. Il se présenta : Lars Skander, le père de la mariée.

— Il faudra vous adresser à moi. Ma femme n’en a pas la force.

— D’abord, nous voudrions vous présenter nos condoléances, dit Wallander. Nous sommes désolés que cet entretien ne puisse attendre.

— Évidemment qu’il ne peut pas attendre, dit Lars Skander sans cacher son amertume et son chagrin. Vous avez l’intention d’arrêter le dingue qui a fait ça, oui ou non ?

Il les regardait d’un air presque implorant.

— Comment quelqu’un peut-il faire une chose pareille ? Comment quelqu’un peut-il tuer deux jeunes gens qui se font prendre en photo le jour de leur mariage ?

Wallander se demanda avec inquiétude si l’homme allait s’effondrer. Ann-Britt prit la situation en main.

— Nous n’avons que quelques questions à vous poser. Mais elles sont essentielles pour que nous puissions arrêter celui qui a tué votre fille.

— Ça vous ennuie si on reste dehors ? On étouffe là-dedans.

Ils firent le tour de la maison et s’assirent dans des fauteuils de jardin, sous un vieux cerisier.

Lars Skander était vétérinaire. Il était né à Hässleholm, mais avait déménagé à Ystad tout de suite après son diplôme. Sa femme et lui avaient trois enfants, deux filles et un fils. Malin était la plus jeune. Les autres étaient déjà mariés. Torbjörn et Malin se connaissaient depuis l’école. Il était évident aux yeux de tous qu’ils se marieraient un jour. Torbjörn venait de reprendre la ferme de son père. Le couple avait emménagé là-bas dès le début de l’été. Pour des raisons pratiques, le mariage avait été repoussé au mois d’août.

Jusque-là, Wallander avait laissé faire Ann-Britt. Maintenant, c’était son tour.

— Pouvez-vous imaginer qui a fait ça ? Avaient-ils des ennemis ?

Lars Skander le dévisagea fixement.

— Comment des êtres comme Malin et Torbjörn auraient-ils pu avoir des ennemis ? Ils étaient amis avec tout le monde. On ne peut pas imaginer deux personnes plus bienveillantes.

— Je dois pourtant vous poser la question ; et vous demander de réfléchir attentivement avant de répondre.

— J’ai réfléchi. Il n’y a personne.

Wallander continua. L’information, pensa-t-il. Le point décisif. Comment le tueur a-t-il appris ce qu’il avait besoin de savoir ?

— Quand le jour du mariage a-t-il été fixé ?

— Je ne sais plus. Au mois de mai, je crois. Ou la première semaine de juin au plus tard.

— À quel moment a-t-il été décidé que les photographies seraient prises à Nybrostrand ?

— Je ne sais pas. Torbjörn et Rolf Haag se connaissaient depuis très longtemps. Ils ont dû convenir de l’endroit ensemble. Mais je suppose que Malin a pris part à la décision.

— Quand avez-vous appris pour la première fois que ce serait à Nybrostrand ?

— Torbjörn et Malin avaient tout prévu dans les moindres détails. Rien ne devait dérailler. La séance photos a dû être organisée en même temps que le reste.

— C’est-à-dire voici deux mois au moins ?

— Oui.

— Qui savait que les photos seraient prises à cet endroit ?

La réponse fut déconcertante.

— Personne.

— Comment cela ?

— Ils voulaient être tranquilles pendant ces quelques heures, entre la cérémonie et la fête. Seul le photographe était au courant. C’était un peu comme un voyage de noces secret de deux heures.

Wallander et Ann-Britt échangèrent un regard.

— Ce point est très important, dit Wallander. Est-ce que cela signifie que vous-même n’étiez pas au courant ?

— Ni moi, ni ma femme. Je suis sûr que ça vaut aussi pour les parents de Torbjörn.

— Reprenons. Je dois être certain d’avoir bien compris. En dehors de Malin et de Torbjörn, seul le photographe savait où devaient être prises ces photos ?

— Oui.

— Et le lieu a été décidé au mois de mai, ou au plus tard début juin ?

— Au départ, ils devaient aller à Ale Stenar, vous savez, les tombeaux vikings. Mais ils ont changé d’avis.

Wallander fronça les sourcils. Il n’était pas sûr d’avoir bien suivi.

— Vous saviez donc où ça allait se passer ?

— Au départ, oui. Mais ensuite ils ont changé d’avis. Ils ont trouvé que c’était trop banal. Tous les jeunes mariés se font photographier devant les tombeaux des Vikings ces temps-ci.

Wallander retint son souffle.

— Quand le projet a-t-il été modifié ?

— Il y a quelques semaines.

— Et cette fois, ils ont gardé le secret sur le lieu ?

— Oui.

Wallander regardait fixement Lars Skander. Puis il se tourna vers Ann-Britt. Il savait qu’elle pensait la même chose que lui. Le lieu avait été modifié quelques semaines plus tôt. Personne n’était au courant. Mais ces semaines-là avaient suffi à quelqu’un pour s’introduire dans le secret.

— Appelle Martinsson, dit Wallander à Ann-Britt. Demande-lui de faire confirmer ce point par les parents de Werner.

Elle s’éloigna pour téléphoner.

Nous n’avons jamais été aussi proches du but, pensa Wallander.

Il se retourna vers Lars Skander.

— Vous ne pouvez pas imaginer quelqu’un qui aurait été au courant de cette séance de photos sur la plage ?

— Non.

Wallander essaya d’envisager intérieurement toutes les possibilités. Il ne savait toujours pas si Rolf Haag avait un assistant. Il se pouvait aussi que l’un ou l’autre ami du couple ait été au courant, à l’insu de Lars Skander.

Au même instant, une fenêtre s’ouvrit au premier étage de la maison. Une femme se pencha au-dehors et poussa un hurlement.

# 

# 28

Après coup, Wallander repenserait toujours à la femme à la fenêtre et à ce qui s’était passé ensuite comme à une scène irréelle. L’air immobile, l’une des journées d’août les plus chaudes de cette année-là, le jardin intensément vert, Ann-Britt debout au pied d’un poirier, le portable contre sa joue, lui-même sur une chaise en bois peinte en blanc face à Lars Skander. Ann-Britt et lui avaient immédiatement senti qu’il était trop tard. La femme allait se jeter dans le vide, et ils ne pourraient pas l’en empêcher. Elle tomberait sur les dalles de pierre qui entouraient la maison. Peut-être survivrait-elle à sa chute ; mais elle donnait l’impression de vouloir se jeter la tête la première.

Il y eut un instant immobile, comme pétrifié. Puis Ann-Britt jeta son portable et se précipita, pendant que Wallander criait de toutes ses forces une phrase qu’il oublia aussitôt après. Lars Skander se leva lentement, comme s’il ne comprenait pas ce qu’il voyait. Pendant ce temps, la femme hurlait, cette femme qui était la mère de la jeune mariée, et sa douleur transperçait la belle journée d’août comme un diamant.

C’était un cri insoutenable.

Ann-Britt Höglund contourna la maison en courant pendant que Wallander restait sous la fenêtre, bras tendus. Lars Skander apparut brusquement à ses côtés, tel un fantôme sans force, le regard levé vers la malheureuse agrippée au rebord de la fenêtre.

Puis Ann-Britt surgit derrière la femme et la tira d’un coup vers l’obscurité de la chambre. Le silence se fit.

Arrivés au premier étage, ils trouvèrent Ann-Britt assise par terre, la femme dans ses bras. Wallander redescendit pour appeler une ambulance, qui arriva très vite. Après son départ, ils retournèrent à l’arrière de la maison. Ann-Britt ramassa son portable dans l’herbe. Wallander s’assit sur l’une des chaises de jardin.

— Je venais de joindre Martinsson quand la fenêtre s’est ouverte. Il a dû se poser des questions.

— Rappelle-le, dit Wallander.

Elle s’assit de l’autre côté de la table. Une guêpe faisait des allers et retours entre eux.

Svedberg avait une peur panique des guêpes. Maintenant il était mort. C’était la raison pour laquelle ils se trouvaient ici, dans le jardin de Lars Skander. D’autres gens étaient morts. Beaucoup trop de gens.

— Je vais te dire ce que je pense, commença Wallander. J’ai peur qu’il remette ça. Je redoute à chaque instant que quelqu’un m’appelle pour me dire que c’est arrivé de nouveau. Je cherche fébrilement un signe que ce cauchemar va bientôt prendre fin, ou du moins qu’on ne soit plus obligés de se pencher sur de nouvelles victimes. Mais je n’en trouve aucun.

— C’est pareil pour nous tous.

Il n’y avait rien à ajouter. La peur les aiguillonnait. Et continuerait de les tenailler jusqu’à ce qu’ils aient identifié et arrêté quelqu’un avec la certitude de ne pas se tromper de coupable.

— Elle allait se jeter par la fenêtre, dit Ann-Britt. Aucun d’entre nous ne peut imaginer ce qu’elle endure en ce moment.

Elle rappela Martinsson, qui voulut savoir ce qui se passait. Wallander déplaça sa chaise pour être à l’ombre et renoua le fil de sa réflexion. La décision de faire les photos à Nybrostrand avait été prise quelques semaines plus tôt. Qui avait pu se procurer cette information ?

Pourquoi n’avaient-ils pas encore été avertis de l’existence d’un éventuel assistant du photographe ? L’impatience le rongeait.

Ann-Britt Höglund conclut sa conversation avec Martinsson. Puis elle se déplaça elle aussi vers l’ombre.

— Il va nous rappeler. Apparemment, les parents de Werner sont très âgés. Il dit qu’il a du mal à faire la part de la consternation et de la sénilité.

— Rolf Haag avait-il un assistant ? La police de Malmö devait s’en charger. Qui peut-on appeler ?

— Tu te souviens de Birch, qui a travaillé avec nous à Lund l’année dernière ?

— Évidemment !

Birch était un policier de la vieille école que Wallander avait rencontré avec le plus grand plaisir.

— Il est à Malmö maintenant. Je crois que c’est lui qui devait s’en occuper.

— Alors il l’a sûrement déjà fait.

Le numéro du commissariat de Malmö était programmé dans la mémoire de son portable. Il eut de la chance, Birch était là. Ils échangèrent quelques phrases amicales.

— J’ai averti Ystad, dit Birch. Ils ne t’ont pas transmis l’information ?

— Pas encore.

— Alors écoute-moi. Rolf Haag avait son atelier près de la place Nobel. C’était surtout un photographe de studio. Mais il a fait aussi quelques livres de voyage, un sur l’Érythrée, un autre sur les Açores.

— Je t’interromps. Je voudrais surtout savoir s’il avait un assistant.

— Oui.

Il fit signe à Ann-Britt qu’il avait besoin d’un crayon. Dans la poche de sa chemise, il trouva une vieille facture.

— Comment s’appelle-t-il ?

— Les photographes hommes ont souvent des assistantes femmes. Je ne sais pas si l’inverse est vrai.

— Comment s’appelle-t-elle ?

— Maria Hjortberg.

— Tu lui as parlé ?

— Non, impossible. Elle est depuis vendredi chez ses parents qui habitent du côté de Hudiksvall, dans la forêt. Il n’y a pas le téléphone, elle n’a pas emporté son portable. J’ai parlé à une fille qui partage son appartement. Elle dit que Maria aime de temps en temps se libérer des merveilles de la technologie et passer un moment dans la forêt sans qu’on puisse la joindre. Mais elle revient à Malmö ce soir. Son avion atterrit à Sturup à dix-neuf heures quinze. J’avais l’intention de l’attendre là-bas. Mais je suis d’ores et déjà convaincu que ce n’est pas elle qui a tué son employeur, pas plus que les jeunes mariés.

Wallander avait espéré une autre réponse. Il constata que son impatience et son exaspération croissaient, ce qui le rendait mauvais policier.

— On veut avant tout savoir qui était informé du lieu où devaient être prises les photos. On a des raisons de croire que ces personnes étaient peu nombreuses.

— J’ai fouillé le studio hier soir. Ça m’a pris la moitié de la nuit. Il y a une lettre datée du 28 juillet, où Torbjörn Werner confirme à Haag le lieu et l’heure.

— Où la lettre a-t-elle été postée ?

— Elle est datée d’Ystad.

— Où se trouve cette lettre maintenant ?

— Sur une étagère de mon bureau.

— Il n’y a pas d’enveloppe ? Pas de cachet de la poste ?

— J’ai le souvenir d’avoir vu un sac-poubelle tenant lieu de corbeille dans le bureau du studio. L’enveloppe y est peut-être encore.

— On aurait besoin d’y jeter un coup d’œil.

— Pourquoi ? Si la lettre est datée d’Ystad, on peut supposer qu’elle a été postée au même endroit ?

— Ce qui m’intéresse surtout, c’est d’éventuelles traces que l’enveloppe ait été ouverte plus d’une fois.

Birch ne demanda pas d’autre explication. Il allait immédiatement retourner au studio.

— C’est une théorie risquée, répliqua-t-il néanmoins.

— Pour l’instant, je n’en ai pas d’autre. En fait, je cherche peut-être surtout une confirmation négative, qui me permettrait d’oublier cette piste. Mais que ce tueur soit quelqu’un de bien informé, c’est une certitude. La question est de savoir comment il se procure ses informations.

Birch promit de le rappeler quand il aurait du nouveau. Ann-Britt et Wallander revinrent à Ystad. Il était déjà midi. Il lui demanda de le déposer près de chez lui, car il devait absolument manger quelque chose. D’ailleurs, elle était la bienvenue, dit-il, mais elle refusa.

Il prépara deux œufs sur le plat. Puis il s’allongea sur son lit. À treize heures dix, il était de retour au commissariat.

Il alla dans son bureau, fouilla parmi les messages téléphoniques et entreprit ensuite de résumer par écrit, d’un seul jet, tout ce qui s’était passé jusqu’à présent. Son ambition était simple. Il voulait se faire une idée des informations indispensables au tueur. Le strict minimum qu’il devait savoir pour pouvoir agir. En relisant ses notes, il eut le sentiment d’avoir peut-être écarté trop vite sa propre théorie, celle des lettres ouvertes. Il alla à la réception et demanda à la fille qui remplaçait Ebba pendant le week-end si elle savait où était trié le courrier de la région d’Ystad. Elle l’ignorait.

— Ça devrait être possible de se renseigner, suggéra-t-il aimablement.

— Un dimanche ?

— Pour nous, c’est une journée de travail comme les autres.

— Pour la poste, ça m’étonnerait.

Wallander faillit s’énerver. Mais il y renonça.

— À ma connaissance, les boîtes aux lettres sont relevées même le dimanche. Au moins une fois. Cela veut dire qu’il existe au moins une personne de la poste qui travaille ce jour-là.

Elle promit de se renseigner. Wallander retourna à son bureau avec le sentiment très net de l’avoir dérangée. Il venait de refermer sa porte lorsqu’un détail refit surface dans son esprit. Au cours de la conversation avec Ann-Britt, ils avaient évoqué l’existence de deux facteurs dans cette enquête. En fait, il y en avait un troisième. Il s’assit et tenta de se souvenir. Qu’avait dit Sture Björklund ? Quelqu’un était entré dans sa propriété. Quelqu’un qui n’avait rien à faire là. Tous ses voisins savaient qu’il voulait être tranquille. Le seul à venir régulièrement, c’était le facteur.

Un facteur qui range le télescope de Svedberg dans la remise de son cousin, pensa-t-il. Ce n’est pas seulement invraisemblable ; c’est de la folie. Un dernier recours, quand on n’a plus rien à quoi se raccrocher.

En soupirant, il commença à feuilleter différents rapports qu’il n’avait pas encore eu le temps de lire. Il venait à peine de commencer lorsque Martinsson apparut. Wallander laissa retomber les papiers.

— Alors ?

— Ann-Britt m’a raconté ce qui s’est passé, la mère de la mariée qui a tenté de sauter par la fenêtre. Nous, c’était différent. Les parents de Torbjörn Werner sont trop vieux pour avoir ce genre de réaction, je crois. Mais la tragédie est totale. Torbjörn avait repris la ferme, la continuité était assurée, la nouvelle génération prenait la relève. Ils avaient un autre fils, qui est mort il y a quelques années dans un accident de voiture. Maintenant, ils n’ont plus personne.

— Le tueur n’y a pas pensé, à ça.

Martinsson s’était posté près de la fenêtre. Wallander vit qu’il était très secoué et se demanda combien de temps encore il tiendrait le coup. Martinsson avait choisi de devenir policier avec les meilleures intentions, à une époque où la profession n’attirait pas spécialement les jeunes — ensuite était venue une autre période où la police était considérée avec mépris. Martinsson avait conservé son ambition d’origine. Il voulait être un bon policier. Il l’était devenu. Mais, au cours des dernières années, Wallander le sentait de plus en plus coupé de ses propres convictions. Resterait-il dans le métier jusqu’à la retraite ? Wallander en doutait. Encore fallait-il qu’il trouve une solution de rechange…

Martinsson se retourna.

— Il va frapper à nouveau, dit-il sans préambule.

— On n’en sait rien.

— Quelle raison aurait-il de s’arrêter ? Sa haine paraît illimitée. Le seul mobile cohérent, c’est qu’il tue pour le plaisir.

— Ça, c’est très rare. Le problème, c’est qu’on n’a pas encore découvert ce qui le motive.

— Je crois que tu te trompes.

Les paroles de Martinsson étaient chargées. Aux oreilles de Wallander, elles sonnaient comme une accusation. Dirigée contre lui.

— À quel sujet est-ce que je me trompe ?

— Il y a quelques années, j’aurais été d’accord avec toi. Il n’y a pas de violence gratuite, toute violence a une explication, etc. Mais ce n’est plus le cas. On n’a rien vu venir, mais il y a eu un changement dans ce pays. La violence est devenue naturelle. On a franchi un cap invisible. Des générations entières de jeunes sont en train de perdre pied. Personne ne leur enseigne plus ce qui est bien ou mal. Il n’y a plus de bien ou de mal. Chacun revendique son propre droit. Quel sens y a-t-il alors à être policier ?

— Il n’y a que toi qui peux répondre à cette question.

— C’est ce que j’essaie de faire.

Martinsson s’assit dans le fauteuil défoncé face à Wallander.

— Tu sais ce qu’est devenue la Suède ? Un pays sans loi. Qui aurait cru il y a quinze ou vingt ans qu’une chose pareille pouvait arriver ?

— On n’en est pas là. Je ne suis pas d’accord. Mais ça évolue bien dans le sens que tu dis. C’est bien pour ça qu’on doit résister, toi et moi.

— C’est ce que j’ai toujours pensé. Mais en ce moment j’ai l’impression qu’on est en train de perdre.

— Il n’y a pas un seul policier qui ne pense ça à l’occasion. Ça ne change rien. On doit résister. Là, tout de suite, on doit résister à ce fou furieux. On le pourchasse. On le suit à la trace. On ne va pas laisser tomber. On va le prendre.

— Mon fils s’est mis en tête qu’il veut être policier. Il me questionne sur le métier. Je ne sais jamais quoi lui répondre.

— Envoie-le-moi. Je vais lui expliquer.

— Il a onze ans.

— C’est un bon âge pour comprendre les choses.

— Je le lui dirai.

Wallander changea de sujet.

— Que savaient les parents de Werner à propos de la séance photos ?

— Rien, sinon qu’elle devait avoir lieu après la cérémonie et avant le dîner.

Wallander laissa ses mains retomber sur la table.

— C’est très important. Il faut désormais accélérer le rythme de cette enquête.

— On est déjà sur les genoux. Comment va-t-on faire ?

— On va cesser de penser à nos genoux.

Wallander se leva.

— Réunion générale à quinze heures. Thurnberg aussi. Je veux que tu t’en occupes.

Martinsson hocha la tête. À la porte, il se retourna.

— Tu étais sérieux, pour mon fils ?

— Quand on en aura fini avec cette histoire, je promets que je répondrai à toutes ses questions. Je lui laisserai même essayer ma casquette d’uniforme.

— Tu en as une ? fit Martinsson, surpris.

— Sûrement, mais je ne sais pas où elle est.

Wallander retourna à ses rapports. Le téléphone sonna.

C’était la jeune fille de la réception ; tout le courrier destiné aux différents districts de la région était trié au centre de tri d’Ystad, qui se trouvait dans Mejerigatan, derrière l’hôpital. Wallander nota le numéro de téléphone, la remercia pour son aide et appela immédiatement le centre de tri. Pas de réponse. Il pensa s’y rendre à pied — il y avait peut-être quelqu’un là-bas qui ne prenait pas la peine de décrocher. Mais il décida d’attendre. Il avait besoin de se préparer.

Wallander se rendit à la salle de réunion avec le sentiment qu’il allait devoir affronter le procureur Thurnberg. Pourquoi ? Depuis leur regrettable échange à Nybrostrand, Thurnberg n’avait rien fait dont il puisse se formaliser ; et il ignorait quelle serait l’issue de la plainte portée par Nils Hagroth. Pourtant, il avait la sensation d’être en guerre avec Thurnberg.

Pendant la réunion, il constata qu’il s’était trompé. Thurnberg lui offrit son appui chaque fois que le groupe montrait des signes de doute ou de division. Il l’avait peut-être jugé trop vite. Ce qu’il prenait pour de l’arrogance n’était peut-être qu’une protection ?

Wallander avait commencé la réunion en soulignant tout ce qui pouvait laisser croire à une percée décisive. Ils devaient se concentrer sur une seule question : qui pouvait être informé du lieu et de l’heure de la séance de photos ? Voilà à quoi ils se consacreraient tous, dès la fin de la réunion. Tout le reste passait au second plan.

Il dut faire face à un flot d’objections. D’abord de la part de Hansson, qui trouvait qu’il allait un peu vite en besogne. Les parents de Werner avaient pu le savoir, mais l’oublier ; Malin Skander et Torbjörn Werner avaient beaucoup d’amis, qui pouvaient eux aussi être au courant. Selon Hansson, il était trop tôt pour mettre tous ses œufs dans le même panier.

Thurnberg intervint à ce moment-là, de façon laconique et précise. Vu l’état de l’enquête, il estimait que Wallander avait raison. Au cours des prochains jours, des prochaines heures plus exactement, ils devaient se concentrer sur ce point décisif : qui était informé de l’heure et du lieu de la séance photos ?

Thurnberg s’était à nouveau retiré dans sa coquille. Mais à partir du moment où Wallander avait obtenu l’appui du procureur, il ne restait pas grand-chose à discuter. Le reste de la réunion fut consacré à élaborer un plan d’action et à se répartir les différentes tâches. Qui parlerait à qui ? Dans quel ordre ? Wallander se chargerait de l’assistante, qui devait atterrir à Sturup quelques heures plus tard.

Ils décidèrent de se retrouver dans la soirée. En cas de découverte décisive, cette réunion serait avancée.

Wallander fut très bref dans sa conclusion.

— On est peut-être sur le point de franchir le mur. On sait tous dans quelles conditions on travaille, même si on n’en parle pas souvent. Le tueur peut frapper de nouveau. Aujourd’hui, demain, la semaine prochaine. On ne sait pas de combien de temps on dispose. Si ça se trouve, il est déjà trop tard.

En se levant, Wallander pensa qu’il devrait peut-être dire un mot à Thurnberg, mais quoi ? Aucune idée ne lui vint ; il laissa tomber.

Il était seize heures trente. L’assistante de Haag allait atterrir dans un peu plus de deux heures. Il essaya de rappeler Birch, sans succès.

Alors il fit quelque chose qu’il n’avait encore jamais fait. Il ferma à clé la porte de son bureau et s’allongea par terre. Juste avant de s’endormir, il entendit quelqu’un frapper à la porte. Il ne répondit pas. S’il voulait avoir la force de continuer, il avait besoin de dormir au moins une heure. Un vieux réveil traînait dans un tiroir, il ne savait plus pour quelle raison. En tout cas, il tombait bien.

Il rêva à nouveau de son père. Des images inquiètes surgies de l’enfance. L’odeur de térébenthine. Images de sa propre vie, en accéléré. Le voyage à Rome. Soudain, Martinsson était dans l’escalier de la Trinité-des-Monts. On aurait dit un petit enfant. Wallander l’appelait, mais Martinsson ne l’entendait pas. Après cela, rien, le rêve était coupé net.

Il se leva avec difficulté et entendit un craquement dans son dos. Il fit tourner la clé dans la serrure et se rendit aux toilettes en chancelant. Il n’y avait rien qu’il détestait tant dans sa vie que cette fatigue paralysante. Qui le déprimait, lui donnait la nausée. Et qui devenait de plus en plus difficile à supporter avec l’âge. Il se rinça toute la tête à l’eau froide. Il urina longuement. Il évita de se regarder dans la glace.

À dix-huit heures quinze, il prit la direction de Sturup. Le ciel était encore limpide, pas un nuage, peu de vent. Une demi-heure plus tard, il s’arrêtait devant le bâtiment jaune de l’aéroport. Dans le hall des arrivées, il découvrit immédiatement le grand Birch. Il était appuyé contre un mur, les bras croisés, et il s’illumina en le reconnaissant.

— Toi ici ?

— Je pensais t’éviter d’attendre seul.

— L’avion n’a pas de retard, apparemment. Mais on a le temps de prendre un café.

— J’ai passé l’après-midi à fouiller les sacs de vieux papiers, dit Birch quand ils furent dans la file du self-service. Il y avait bien quelques enveloppes, mais pas celle que tu espérais.

— Cette enquête n’est pas précisément bénie par la chance…

Birch prit un gâteau et une viennoiserie avec son café. Wallander s’obligea à y renoncer. Ils payèrent à la caisse.

— Par contre, poursuivit Birch, j’ai appelé l’un de nos techniciens. C’est un type plein d’imagination, très utile sur des lieux de crimes. Håkan Tobiasson. Tu en as entendu parler ?

Wallander secoua la tête.

— J’ai eu une longue conversation avec lui. Il était en train de pêcher dans le détroit, mais il avait pris son téléphone. D’ailleurs, ça a mordu deux fois pendant qu’on se parlait. J’ai oublié de demander ce que c’était comme poisson.

Ils écoutèrent un message diffusé par les haut-parleurs, mais il s’agissait d’un charter retardé en provenance de Marbella.

— Håkan m’a parlé de toutes sortes de techniques pour ouvrir les lettres. Avant, on utilisait la vapeur et les aiguilles à tricoter. Maintenant, c’est nettement plus raffiné. Il m’a proposé de lui donner plusieurs lettres fermées et de revenir un peu plus tard. D’après lui, je serais incapable de dire s’il en avait ouvert une ou non.

— On aurait besoin de cette enveloppe, répéta Wallander.

Birch s’essuya la bouche.

— Je ne comprends pas très bien cette histoire d’enveloppe. Je me demande aussi ce que tu fais ici, évidemment. Ça veut dire que Maria Hjortberg est quelqu’un d’important à tes yeux.

Wallander lui résuma les événements des dernières vingt-quatre heures. Il venait de finir lorsque les premiers passagers de l’avion qu’ils attendaient commencèrent à apparaître. Birch le surprit en tirant de sa poche une feuille de papier où il avait écrit en grosses lettres le nom de Maria Hjortberg. Il se posta au milieu de l’allée avec sa pancarte. Wallander attendait un peu en retrait.

Maria Hjortberg était une très belle femme au regard intense et aux longs cheveux sombres. Elle portait un sac à dos sur l’épaule. Wallander pensa qu’elle ignorait encore la mort de Rolf Haag. Mais Birch avait déjà commencé à lui expliquer la situation. Elle secoua la tête, l’air incrédule. Birch prit son sac à dos en même temps qu’il lui présentait Wallander. Elle n’avait pas d’autres bagages.

— Quelqu’un devait-il venir vous chercher ?

— Je pensais prendre le bus.

— Alors on vous emmène en voiture. On a besoin de vous parler et ça ne peut pas attendre. Soit au commissariat, soit au studio.

— Rolf est vraiment mort ?

— Oui, dit Birch, et je le regrette. Depuis combien de temps étiez-vous son assistante ?

— Pas très longtemps. Depuis le mois d’avril.

Cela veut dire qu’elle s’en remettra peut-être plus facilement, pensa Wallander. À moins qu’ils n’aient eu une liaison.

Elle dit qu’elle préférait le studio.

— Il vaut mieux qu’elle parte avec toi, dit Wallander. J’ai quelques coups de fil à passer.

Il voulait parler à Nyberg. Mais, en arrivant sur l’autoroute de Malmö, il décida d’attendre. Tout ce qui comptait dans l’immédiat, c’était ce que pouvait leur apprendre Maria Hjortberg.

Deux heures plus tard, Wallander comprit qu’elle ne les aiderait pas. Ils étaient dans le studio, entourés de pieds, de projecteurs, de réflecteurs de différentes tailles. Elle n’était pas informée du projet de photos à Nybrostrand. Rolf lui avait dit qu’il devait assister à un mariage le samedi, mais elle avait cru que c’était en tant qu’invité. Pour sa part, elle était partie pour Hudiksvall le vendredi après-midi. Le lundi matin, ils devaient préparer un nouveau travail — photographier une agence bancaire qui venait d’ouvrir à Trelleborg. Elle n’avait jamais entendu parler de Malin Skander ni de Torbjörn Werner. Ensemble, ils feuilletèrent l’agenda où étaient notés les différents rendez-vous. La page du samedi 17 août était vide. En fouillant le studio la veille au soir, Birch avait épluché la correspondance. Il lui montra la fameuse lettre ; elle ne l’avait jamais vue.

— C’est lui qui ouvrait le courrier, dit-elle. Je l’aidais pendant les séances de pose et ensuite pour le développement et le tirage, c’est tout.

— Quelqu’un d’autre a-t-il pu voir cette lettre ? demanda Wallander. Qui fréquente ce studio en dehors de vous ? Y a-t-il une femme de ménage ? Un gardien ?

— Nous faisons le ménage nous-mêmes. Et les gens que nous photographions dans le studio n’entrent jamais dans le bureau.

— Il n’y avait donc que Rolf et vous qui entriez ici ?

— Seulement Rolf. Je n’avais rien à y faire.

— Y a-t-il eu un cambriolage récemment ?

— Non.

— J’ai fouillé les sacs en plastique qui servent de poubelles, mais je n’ai pas trouvé l’enveloppe correspondant à cette lettre.

— Les poubelles sont vidées le lundi. Rolf était très soucieux de la propreté de son studio.

Wallander jeta un regard à Birch. Il n’y avait pas de raison de douter de ses propos. Cette conversation ne les menait à rien.

— Rolf avait-il des ennemis ?

— Pourquoi en aurait-il eu ?

— Avez-vous remarqué quelque chose d’inhabituel ces derniers temps ? Était-il inquiet, soucieux ?

— Il était pareil à lui-même.

— Comment étaient vos relations ?

Elle comprit la question mais ne parut pas s’en formaliser.

— Rien de personnel. On travaillait bien ensemble. Il m’a beaucoup appris. Je veux devenir photographe, moi aussi.

— Qui était la personne la plus proche de lui ? Avait-il une petite amie ?

— C’était un solitaire. Je ne savais rien de sa vie privée, il n’en parlait jamais. Je n’ai pas connaissance d’une éventuelle petite amie.

— On va fouiller son appartement, dit Birch. Pour l’instant, je crois que nous n’avons pas d’autres questions.

— Qu’est-ce que je vais faire demain, si Rolf est mort ?

Ni Wallander ni Birch n’avaient de réponse à lui proposer. Birch s’engagea à la raccompagner chez elle. Wallander devait retourner à Ystad. Ils se séparèrent sur le trottoir devant le studio.

— Je ne comprends toujours pas, dit-elle. Pendant deux jours, j’étais toute seule dans une maison dans la forêt. Et maintenant ceci…

Elle fondit en larmes. Birch passa un bras protecteur autour de ses épaules.

— Je la raccompagne, dit-il. Tu m’appelles ?

— Quand je serai à Ystad. Ou vas-tu ?

— Je vais examiner l’appartement dès ce soir.

Wallander vérifia qu’il avait le numéro de portable de Birch. Puis il rejoignit sa voiture qui était garée de l’autre côté de la rue. Birch et Maria Hjortberg disparurent. Il était vingt-deux heures trente.

Il s’apprêtait à ouvrir sa portière lorsque le portable bourdonna.

— Kurt Wallander ?

— C’est moi.

— Lone Kjaer de Copenhague. Louise est à l’Amigo en ce moment. Que veux-tu qu’on fasse ?

Wallander se décida sur-le-champ.

— Je suis à Malmö. Je prends le bateau et j’arrive. Si elle quitte le bar, je veux qu’on la suive.

— En te dépêchant, tu peux attraper celui de vingt-trois heures. Ça t’amène à Copenhague à minuit moins le quart. Je t’attendrai au terminal.

— Ne la perdez pas de vue. J’ai besoin d’elle.

— On ne va pas la quitter des yeux. Je te le promets.

Wallander prit la direction du port et laissa sa voiture.

À vingt-trois heures précises, le Sprinter quitta le quai, cap sur Copenhague.

Wallander se trouvait sur le pont supérieur, le regard perdu dans le noir. Il chercha son portable. Se rappela qu’il l’avait posé sur le siège du passager. Et les phares ? Est-ce qu’il avait pensé à les éteindre ? Il demanda à une hôtesse s’il pouvait téléphoner.

— Désolée, le téléphone est en panne.

Wallander hocha la tête. Lone Kjaer avait sûrement un portable.

Il regardait fixement l’obscurité. Il sentait monter la tension.

# 

# 29

Wallander l’aperçut dès qu’il eut franchi la passerelle : veste en cuir, cheveux blonds et courts ; plus jeune qu’il ne l’avait imaginée. Petite, en plus. Mais aucun doute sur le fait qu’elle était flic. Comment pouvait-il en être si sûr ? Il l’ignorait ; mais il était très rare qu’il ne parvienne pas à identifier un policier dans un groupe d’inconnus.

Ils se saluèrent.

— Louise est encore au bar.

— On ne sait même pas si elle s’appelle comme ça.

— Que savez-vous sur elle, au juste ?

Wallander avait fait le point intérieurement au cours de la traversée. Louise n’était pas soupçonnée de quoi que ce soit. La seule chose qu’il voulait, c’était lui parler. Il lui semblait avoir suffisamment de questions à lui poser.

— Je crois qu’elle détient certaines informations très importantes. L’essentiel, c’est qu’elle ne disparaisse pas.

— Tu crois qu’elle tentera de le faire ?

La question était plus que justifiée. Louise n’avait peut-être pas conscience que la police la recherchait, ni même que son portrait avait été publié dans les journaux. Que personne ou presque ne l’ait reconnue pouvait très bien s’expliquer par le fait qu’elle se montrait rarement, pour des raisons qui ne regardaient qu’elle.

Ils avaient traversé la douane et rejoint la rue où les attendait une voiture de police. Ils montèrent à l’arrière et la voiture démarra.

— Un bar de nuit, ce n’est pas le meilleur endroit pour une conversation, dit Wallander.

— Mon bureau est à ta disposition.

Il y eut un silence. Wallander pensait à sa dernière visite à Copenhague, pour voir une mise en scène de Tosca à l’opéra. Il était seul. Après le spectacle, il était allé dans un bar. Le temps de reprendre le dernier bateau pour Malmö, il était plutôt éméché.

Il s’apprêtait à emprunter le portable de sa collègue lorsque la voiture freina. Lone Kjaer parla brièvement à quelqu’un par radio et se tourna vers Wallander.

— Elle est toujours là.

Elle fit un geste de la main.

— C’est là, de l’autre côté de la rue. Tu veux que je t’attende ?

— Je préfère que tu viennes.

Il vit un néon cassé où subsistaient les lettres IGO et sentit la tension monter d’un cran. Il allait enfin rencontrer la femme sur laquelle il s’était tant interrogé depuis qu’il avait trouvé sa photo dans la cachette de Svedberg.

Ils poussèrent la porte, écartèrent une tenture et entrèrent dans le bar. Il faisait très chaud ; air enfumé, lumière rougeâtre, beaucoup de monde. Un homme passa devant eux, se dirigeant vers la porte.

— Au bout du comptoir, dit l’homme à Lone Kjaer.

Wallander avait entendu. Tandis qu’elle restait près de la porte, il commença à se frayer un passage dans la foule.

Soudain, il l’aperçut.

Elle était assise à l’extrémité du comptoir. Ses cheveux étaient comme sur la photographie. Wallander la contempla, immobile. Il eut l’impression qu’elle était seule, bien qu’entourée de gens des deux côtés. Elle buvait un verre de vin. Lorsqu’elle leva la tête dans sa direction, il s’écarta vivement pour se cacher derrière un grand type qui gesticulait, une bière à la main. Lorsqu’il risqua un regard, elle paraissait à nouveau absorbée dans la contemplation de son verre. Wallander se retourna, fit un signe de tête à Lone Kjaer et commença à s’approcher d’elle.

Il eut de la chance. Au moment où il arrivait à sa hauteur, l’homme assis à sa gauche se leva et partit. Wallander prit sa place sur le tabouret. Elle lui jeta un regard avant de baisser à nouveau les yeux vers son verre.

— Vous vous appelez Louise, je crois. Moi, je suis Kurt Wallander de la police d’Ystad. Je suis venu à Copenhague parce que j’ai besoin de vous parler.

Il la vit se raidir. Puis elle se détendit, le regarda et sourit.

— Bien sûr, dit-elle. Il faut juste que je me rende aux toilettes. Je m’apprêtais à y aller, j’en ai pour une minute.

Elle se leva et disparut vers le fond de la salle, où un panneau lumineux signalait les W.-C.

Le barman demanda à Wallander ce qu’il voulait boire. Il secoua la tête. Elle n’avait pas l’accent de Scanie, pensa-t-il. Mais elle était suédoise.

Lone Kjaer s’était rapprochée, constata-t-il. Elle se tenait un peu plus loin, devant le comptoir. Il lui fit signe que tout allait bien. Une horloge suspendue au mur faisait de la pub pour une marque de whisky dont Wallander n’avait jamais entendu parler. Quatre minutes s’étaient écoulées. Il jeta un regard vers les toilettes. Un homme en sortit, puis un autre. Tout en attendant, il réfléchissait à ce qu’il lui demanderait en premier. Ce n’étaient pas les questions qui manquaient.

Soudain, il vit que sept minutes s’étaient écoulées. Quelque chose n’allait pas. Il se leva et se dirigea vers les toilettes. Lone Kjaer le rejoignit immédiatement.

— Va aux toilettes des dames, dit-il.

— Pourquoi ? Elle n’est pas ressortie. Si elle avait tenté de quitter le bar, je l’aurais vue.

— Il y a quelque chose qui cloche. Je veux que tu y ailles.

Lone Kjaer disparut. Wallander attendit. Le soupçon lui était venu d’un coup, sans l’ombre d’un doute. Lone Kjaer ressortit très vite.

— Elle n’y est pas.

— Et merde ! Il y avait une fenêtre ?

Sans attendre la réponse, il se rua dans les toilettes. Deux femmes se maquillaient devant la glace, mais il les remarqua à peine. Il ressortit en courant. Louise avait disparu.

— Elle est forcément là, dit Lone Kjaer. Je l’aurais vue.

— Pourtant elle n’y est pas. Viens.

Wallander se fraya un passage dans la foule qui semblait de plus en plus compacte. Le type qui surveillait l’entrée ressemblait à un lutteur.

— Demande-lui s’il a vu une femme aux cheveux foncés, mi-longs, quitter le bar au cours des dix dernières minutes.

Elle posa la question en danois. Le lutteur fit signe que non.

— Est-ce qu’il en est sûr ? insista Wallander. Demande-le-lui.

Le lutteur répondit quelque chose que Wallander ne comprit pas.

— Il en est sûr, cria-t-elle pour se faire entendre par-dessus le vacarme.

Wallander se fraya un chemin dans l’autre, sens. Il la cherchait encore. Mais, au fond de lui, il savait déjà qu’elle n’était plus là.

Pour finir, il renonça.

— Elle n’est plus ici, dit-il. On peut aussi bien s’en aller.

Il retourna au comptoir. Le verre de vin n’y était plus. Il se tourna vers le barman.

— Le verre ?

— On l’a lavé.

Wallander considéra le comptoir et fit signe à Lone Kjaer d’approcher.

— Je ne sais pas si c’est possible, mais vois si on peut relever des empreintes, ici sur le comptoir. J’en ai besoin pour les comparer à d’autres.

— C’est la première fois que je dresse un périmètre autour d’un mètre de zinc. Mais je vais le faire.

Elle dut parler longtemps au barman avant que celui-ci comprenne où elle voulait en venir. Puis elle discuta au téléphone avec des techniciens.

Wallander sortit dans la rue. Il constata qu’il était en sueur. Surtout, il était hors de lui. Il s’était laissé piéger par son sourire. Elle voulait bien lui parler, très volontiers ; elle devait simplement aller aux toilettes d’abord. Et il l’avait crue !

Lone Kjaer ressortit après une dizaine de minutes.

— Je ne comprends pas comment elle s’y est prise. Je l’aurais forcément vue.

Une image commençait à prendre forme dans la tête de Wallander. Il n’y avait qu’une seule possibilité, au fond.

L’explication était si inattendue qu’il lui fallut du temps pour comprendre ce qu’elle impliquait en réalité.

— J’ai besoin de réfléchir, dit-il. Est-ce qu’on pourrait aller à ton bureau ?

Pendant le trajet jusqu’au commissariat, Wallander ne dit pas un mot. Elle ne l’interrogea pas. Ils prirent l’ascenseur jusqu’au troisième étage. Elle lui offrit du café. Il accepta.

— Je ne comprends pas comment elle a fait pour sortir, répéta-t-elle. Je ne comprends pas.

— Elle n’est pas sortie. Louise est encore là-bas.

Lone Kjaer écarquilla les yeux.

— Qu’est-ce qu’on fait ici alors ?

Wallander secoua la tête. Il ressentait une sorte d’ennui désespéré devant sa propre lenteur. Dès la première fois, dans l’appartement de Svedberg, il avait eu le sentiment que cette photo était étrange. Les cheveux. J’aurais dû comprendre tout de suite, pensa-t-il. J’aurais du voir que c’était une perruque.

— Louise est encore là-bas. Pour la simple raison que Louise était quelqu’un d’autre. Louise était un homme. Le type de l’entrée a dit que trois hommes étaient sortis du bar au cours des dernières minutes. L’un d’entre eux était Louise. Sa perruque dans la poche et le maquillage essuyé.

Il vit qu’elle ne le croyait pas. Du reste, il n’avait pas la force de s’expliquer. Le plus important, c’était que lui-même, désormais, savait à quoi s’en tenir. Pourtant, il sentit qu’elle avait droit à une explication. Il était minuit passé. Elle l’avait aidé de son mieux.

— Il y a quelques années, j’étais dans les Caraïbes, dit-il. C’était une très mauvaise période pour moi. Un soir, dans un bar, j’ai engagé la conversation avec une très belle femme. J’étais tout près d’elle, je voyais parfaitement son visage. Mais je n’ai rien compris, jusqu’au moment où elle me l’a dit.

— Dit quoi ?

— Qu’elle était un homme.

Lone Kjaer parut accepter lentement son point de vue.

— Elle a disparu aux toilettes, poursuivit-il. Elle a retiré sa perruque et son maquillage, et puis elle est ressortie. Elle a sans doute modifié un peu sa tenue. Nous n’avons rien vu, puisque nous attendions une femme. Pourquoi aurions-nous fait attention aux hommes qui passaient ?

— À ma connaissance, l’Amigo n’est pas un rendez-vous de travestis.

— Peut-être venait-il ici pour jouer son rôle de femme, dit Wallander pensivement. Pas pour fréquenter ses semblables.

— Qu’est-ce que ça implique pour ton enquête ?

— Je ne sais pas. Pas mal de choses, sans doute. Mais je n’en vois pas encore toutes les conséquences.

Elle consulta sa montre.

— Le dernier bateau pour Malmö vient de partir. Le prochain départ est à cinq heures moins le quart.

— Je vais aller à l’hôtel.

Elle secoua la tête.

— Tu peux dormir chez moi sur le canapé. Mon mari est maître d’hôtel, il rentre à peu près à cette heure-ci. On a l’habitude de manger des sandwiches.

Ils quittèrent le commissariat. Wallander ne comprit pas dans quel quartier de Copenhague elle l’emmenait. À leur arrivée, le mari, qui se prénommait Torben, venait de rentrer. Un type aimable, aussi petit que sa femme. Ils prirent des sandwiches et des bières dans la cuisine. Puis elle déplia le canapé et lui mit des draps. Comme il insistait pour prendre le premier bateau, elle promit de le réveiller.

Wallander dormit très mal. À un moment donné, il se leva et regarda par la fenêtre la rue déserte. Toutes les rues se ressemblaient, la nuit. On s’attendait à voir arriver quelqu’un. Mais il ne venait jamais personne.

Louise était un homme. Dès le début, il avait vu que ses cheveux avaient quelque chose de bizarre. L’explication était simple, peut-être trop simple. Une perruque. Il se rappela le socle en bois arrondi dans la cave de Svedberg. Il aurait dû comprendre plus tôt.

C’était un homme. Qui se faisait appeler Louise lorsqu’il changeait d’identité. Mais le vrai nom de cet homme, et sa physionomie réelle — ils en ignoraient tout.

Wallander sentait croître son malaise. Toutes les victimes du tueur étaient déguisées, maquillées, travesties. Comme Louise. Quand Wallander s’était présenté à elle, elle avait immédiatement déguerpi.

C’est lui, pensa Wallander. C’est forcément lui. Il n’y a pas d’autre explication. J’avais le tueur à portée de main. Mais je ne l’ai pas reconnu sous son masque. Et il a filé. Maintenant il sait qu’on le suit à la trace ; il sait aussi qu’on ne connaît pas son identité.

On ne sait rien du tout.

Il se recoucha, somnola un moment, se réveilla de nouveau. Il attendait qu’il soit quatre heures.

Quand Lone Kjaer entra pour le réveiller, il était déjà habillé et avait replié les draps. Elle lui jeta un regard sévère.

— Le manque de sommeil n’a jamais fait de bons policiers, dit-elle.

— J’ai toujours eu du mal à dormir, même avant d’entrer dans la police.

Ils burent un café dans la cuisine. Les ronflements de Torben leur parvenaient par la porte ouverte.

— Je vais voir si je peux découvrir autre chose sur cette Louise qui n’en était pas une.

Il la remercia pour son aide passée et à venir. Puis elle appela un taxi.

— C’est lui que vous cherchez ? demanda-t-elle enfin.

— Oui. Il n’y a pas d’autre explication possible.

Il arriva au terminal à cinq heures moins vingt. Il fut étonné du nombre de gens qui attendaient le premier bateau. Qui avait besoin de se rendre à Malmö de si bonne heure ? Il acheta un billet et s’assit sur l’un des sièges en plastique. Il s’était presque endormi lorsque les passagers commencèrent à monter à bord. Il s’assit près d’un hublot, s’endormit avant même que le bateau quitte le quai et ne se réveilla qu’en arrivant à Malmö.

En franchissant la douane, il comprit soudain sa grave erreur. Louise était un homme. Qui parlait suédois. Qui était, comme lui, en visite à Copenhague ; bien entendu, il aurait pu prendre le dernier bateau, la veille au soir. Mais il aurait pu tout aussi bien être l’un des passagers de ce matin. Wallander ne savait pas ce qu’il aurait pu tenter au juste. Faire le tour du bateau en essayant de reconnaître un visage, une femme sans maquillage transformée en homme ? Prévenir la police de Malmö, faire contrôler l’identité de tous les passagers à leur arrivée ?

Surtout, il aurait dû y penser. Mais il était beaucoup trop fatigué. Il n’était plus qu’une mince coquille posée sur un organisme constitué d’épuisement, d’excès de sucre et de manque de sommeil.

Il sortit du terminal. Les passagers s’égaillèrent dans tous les sens ; il les regarda, impuissant.

Il regagna sa voiture. Le portable était bien sur le siège avant. Et il avait bien oublié d’éteindre ses phares. Il tenta de mettre le contact ; batterie à plat. Il s’enfonça dans son siège et ferma les yeux. Envisagea de laisser la voiture, de traverser la rue, de prendre une chambre à l’hôtel Savoy et de dormir. Mais il résista à son envie et téléphona à Birch, en espérant que celui-ci était matinal. Birch prenait son café.

— Où es-tu passé hier soir ? Je croyais que tu devais me rappeler.

Wallander lui expliqua la situation.

— Si près du but, dit Birch pensivement quand il eut fini.

— Je me suis laissé prendre au piège. J’aurais dû surveiller la porte des toilettes.

— Il y a tant de choses qu’on devrait faire. Et maintenant, te voilà donc revenu à Malmö. Tu dois être fatigué.

— Je n’arrive pas à faire démarrer ma voiture.

— J’ai des câbles. Où es-tu ?

Il le lui expliqua.

Birch arriva dix-neuf minutes plus tard. Wallander en avait profité pour dormir un peu.

— Je suis allé à l’appartement de Haag, annonça Birch. Très spartiate. Des agrandissements de photos de papillons sur les murs. Par contre, je n’ai rien trouvé de très intéressant pour nous, je crois.

— Il est mort parce qu’il se trouvait par malheur au mauvais endroit. J’en suis sûr. C’étaient les jeunes mariés qui intéressaient le tueur.

— L’homme que tu as rencontré hier ? Déguisé en femme ?

— Je crois.

— Tu as une photo. Ça veut dire que tu as un visage. Enlève les cheveux ; tu disposes peut-être de plus d’éléments que tu ne le crois.

— On va commencer par là. Il est possible que quelqu’un reconnaisse Louise en homme.

Birch le regarda attentivement.

— Toi, tu devrais commencer par dormir quelques heures. Si tu t’écroules, ça ne va rien arranger.

Ils posèrent les câbles et la voiture démarra. Il était six heures vingt-cinq.

— On va continuer à fouiller le studio et l’appartement, dit Birch. On reste en contact.

— Merci pour tout.

Wallander quitta Malmö ; dès la sortie de Jägerso, il s’arrêta et composa le numéro de Martinsson, qui se mit aussitôt à geindre.

— J’ai essayé de t’appeler, on devait se réunir hier soir, mais ton portable n’est jamais branché ou alors on n’arrive pas à te joindre.

— J’étais au Danemark. Mais je veux que tu réunisses le groupe d’enquête pour huit heures.

— Il s’est passé quelque chose ?

— Oui. Mais on en parlera à huit heures.

Wallander continua en direction d’Ystad. Le beau temps persistait. Ciel sans nuages, presque pas de vent. Il se sentait moins fatigué que tout à l’heure. Son cerveau recommençait à fonctionner. Il ne cessait de revenir intérieurement à sa rencontre avec Louise. Il essayait de voir le visage derrière le maquillage. Par moments, il lui semblait presque y parvenir.

Lorsqu’il arriva enfin à Ystad, il était huit heures moins vingt. Ebba éternua plusieurs fois en le voyant.

— Enrhumée ? demanda-t-il. Par ce beau temps ?

— Les vieilles dames peuvent attraper des allergies, dit-elle avec ironie.

Puis elle le considéra d’un air sévère.

— Tu n’as pas dormi cette nuit ?

— J’étais à Copenhague. On ne dort pas beaucoup, dans ces cas-là.

Elle ne parut pas comprendre la tentative de plaisanterie.

— Si tu ne t’occupes pas sérieusement de ta santé, ça va mal finir. Je te le dis juste pour ton information.

Il ne prit pas la peine de répondre. Parfois, la faculté qu’avait Ebba de le percer à jour l’énervait. Elle avait raison, bien sûr. Les îlots de sucre dans son sang étaient sûrement déjà des icebergs.

Il alla chercher un café et s’assit derrière son bureau. Quelqu’un y avait posé une enveloppe, avec un Post-it précisant que c’était important. Il jeta un regard à l’horloge et déchira l’enveloppe. La lettre était de Mats Ekholm. Wallander avait collaboré avec lui deux ans plus tôt, à l’époque où ils recherchaient un forcené qui tuait les gens avant de les scalper. Mats Ekholm était psychologue. Il les avait aidés à dresser un profil du tueur. Dans les grandes lignes, leur collaboration avait été fructueuse. Mais par la suite, une fois le tueur arrêté, Wallander s’était interrogé sur l’apport réel d’Ekholm, et il n’était jamais parvenu à une conclusion définitive. En tout cas, Ekholm avait joué un rôle en tant que partenaire de discussion.

Wallander parcourut la lettre, envoyée par Ekholm de sa propre initiative. Officiellement, personne ne lui avait demandé son opinion. Mais à l’évidence, il s’intéressait de très près aux événements. La conclusion de la lettre était on ne peut plus explicite. Wallander sentit son estomac se nouer.

On peut raisonnablement supposer que ce tueur va récidiver, écrivait Ekholm. Rien n’indique qu’il soit au bout de son projet. Aucun emploi du temps ne se dégage. La pleine lune symbolique qui déclenche sa violence semble pouvoir briller à n’importe quel moment. On peut interpréter de différentes manières le fait qu’il choisisse de tuer des gens déguisés, travestis. Pour moi, l’hypothèse la plus vraisemblable est qu’il s’éloigne ainsi de toute responsabilité. Il tue des personnages, pas des personnes réelles. Je peux évidemment me tromper. Mais je me demande s’il n’y a pas un autre mobile en jeu, que je ne distingue pas bien, qui relierait les victimes tout à fait indépendamment de la question du déguisement. Pour le reste, je tire les mêmes conclusions que tu as apparemment tirées toi-même, à savoir que c’est un homme qui a accès à des informations confidentielles, et un homme qui ne prend pas de risques. Il peut très bien mener ce que nous appelons une vie ordinaire. Il peut avoir un travail dont il s’acquitte à la perfection. Il peut avoir une famille, des amis, tout ce qui appartient à la norme sociale. Il n’a sans doute jamais eu affaire à la justice. Il n’a sans doute jamais eu recours à la violence auparavant. Il s’est passé quelque chose. Une éruption volcanique intime que personne — lui moins que quiconque — n’aurait pu prévoir.

Wallander reposa la lettre. Différents numéros de téléphone figuraient en haut à gauche. Il composa celui de son travail. On lui répondit qu’Ekholm n’était pas encore arrivé. Wallander demanda qu’il le rappelle.

Il était huit heures moins trois minutes.

Wallander pensait à ce qu’Ekholm ne savait pas : le tueur aussi se déguisait. De la même manière que ses victimes.

À supposer que ce soit lui. Mais Wallander ne trouvait aucun outil qui lui aurait permis de démonter cette hypothèse. C’était le tueur qu’il avait rencontré la veille au soir à Copenhague. Une autre explication n’était tout simplement pas envisageable.

Il pensa à Isa Edengren, recroquevillée derrière les fougères, et frissonna.

Il se leva de son fauteuil. Ses collègues l’attendaient sûrement déjà. Il leur raconterait ce qui s’était passé la veille au soir. Le tueur s’était montré, puis volatilisé.

La femme disparue en fumée. Renaissant de ses cendres sous la forme d’un homme. Il n’y avait plus de Louise ; il n’y avait plus qu’un inconnu qui avait enlevé sa perruque avant de disparaître. Un homme qui avait déjà tué huit personnes et qui s’apprêtait peut-être en ce moment même à recommencer.

Il s’immobilisa sur le seuil. Ekholm avait fait un commentaire. Y avait-il un autre mobile, un autre lien entre les victimes ? Déguisements mis à part ?

Intuitivement, il devinait qu’Ekholm avait raison. Mais comment identifier ce lien ?

Comment faire ? pensa Wallander. En plus, on manque cruellement de temps pour penser à toutes les hypothèses, suivre toutes les pistes, formuler toutes les objections. Mais comment savoir quelle piste est la bonne ? Il laissa la question en suspens et se rendit aux toilettes.

Après s’être lavé les mains, il considéra fixement le visage que lui renvoyait le miroir. Enflé, pâle, bouffi. Pour la première fois de sa vie, il éprouva de la répulsion devant sa propre image.

Je dois arrêter ce type, pensa-t-il. Ne serait-ce que pour prendre un congé maladie et m’occuper un peu de ma santé.

Il but de l’eau dans un gobelet en plastique. À nouveau, il se posa la question. Comment savoir quelle piste est la bonne ? La réponse est simple : on n’en sait rien. On joue à la roulette avec nos intuitions. Noir = impasse, rouge = bonne voie. Le temps est un capital vite englouti.

Les marges sont infimes, inexistantes. On est contraint de compter sur ce que tout le monde méprise et récuse, mais espère en secret : la chance. Coup de chance, que la piste retenue se révèle être la bonne, qu’elle ne mène pas tout droit dans le vide.

Il était huit heures et sept minutes. Wallander sortit des toilettes et se rendit à la salle de réunion.

Ils étaient tous là. Il était l’élève retardataire. Ou le professeur retardé. Thurnberg tripota son nœud de cravate impeccable, Lisa Holgersson lui sourit de son sourire inquiet. Les autres, ses collègues, le saluèrent de la seule manière possible, avec leur présence épuisée. Wallander s’assit et leur dit exactement ce qu’il en était. Il avait eu le tueur à portée de main, mais il l’avait laissé s’échapper. Calmement, méthodiquement, il leur raconta tout ce qui s’était produit depuis l’instant où il avait rencontré Birch et Maria Hjortberg, l’appel inattendu de Lone Kjaer, la traversée jusqu’à Copenhague, le bar situé dans l’une des ruelles derrière la gare, Louise qui regardait son verre, son sourire, son empressement à lui parler. Mais auparavant, elle devait aller aux toilettes.

— Là, elle a retiré sa perruque. La même qu’elle porte sur la photo, d’ailleurs. Elle a effacé son maquillage. Puisqu’elle — il, plutôt — est quelqu’un d’extrêmement calculateur, il avait sans doute prévu cette possibilité. Il avait probablement un flacon de démaquillant sur lui. Je n’ai rien vu, puisque j’attendais une femme.

— Les vêtements ? demanda Ann-Britt Höglund.

— Elle portait une sorte de tailleur pantalon. Des chaussures plates. En la regardant très attentivement, on aurait peut-être pu se douter que c’était un homme. Mais pas dans l’obscurité du bar.

Il n’y avait pas d’autres questions.

— Je n’ai aucun doute, dit Wallander lorsque le silence s’éternisa au-delà du temps de réflexion légitime. C’est lui que nous cherchons. Sinon pourquoi se serait-il enfui ?

— Tu n’as pas pensé au fait qu’il avait pu prendre le même bateau que toi ce matin ? demanda Hansson.

— J’y ai pensé. Mais beaucoup trop tard.

Ils devraient me tomber dessus, pensa-t-il. Pour ça et pour bien d’autres choses dans cette enquête. En fait, j’ai vu qu’elle portait une perruque dès la première fois que j’ai eu sa photo sous les yeux. Si j’avais compris qu’elle était aussi travestie, presque tout aurait été différent. C’était elle que nous cherchions : Louise, qui était en réalité un homme. Les autres pistes auraient pu attendre. Mais je ne l’ai pas vu. Je n’ai pas eu la force de voir ce que j’avais découvert dès le premier instant.

Il se versa un verre d’eau minérale avant de poursuivre.

— J’ai reçu une lettre de Mats Ekholm. Vous vous souvenez, le psychologue qui nous a aidés il y a quelques années à arrêter le garçon qui scalpait les gens. Il m’a fait part de ses réflexions sans que je le lui demande. Il souligne le risque de récidive. On n’a pas une seconde à perdre.

— L’homme a la perruque figure-t-il déjà dans l’enquête ? demanda l’un des policiers de Malmö.

— On n’en sait rien. Mais c’est l’une des questions les plus importantes. On doit revenir en arrière, reprendre tous les éléments de l’enquête depuis le début. On finira peut-être par le trouver.

— La photo, dit Martinsson. Avec l’ordinateur, on peut enlever la perruque et commencer à reconstituer un visage d’homme.

— C’est le plus important. On va commencer tout de suite, en sortant d’ici. Avec une perruque et un maquillage habile, on peut modifier un visage, mais pas le transformer du tout au tout.

Il sentit une énergie nouvelle autour de la table. Il n’avait aucune intention de prolonger la réunion plus longtemps que nécessaire. Lisa Holgersson, voyant qu’il allait conclure, leva la main.

— Je voudrais juste vous rappeler ce que vous savez tous. L’enterrement de Svedberg aura lieu demain à quatorze heures. Compte tenu de l’état de l’enquête, on repousse jusqu’à nouvel ordre la petite cérémonie qu’on comptait organiser ici au commissariat.

Personne ne fit de commentaire. Ils étaient pressés.

Wallander était retourné à son bureau pour prendre sa veste. Une visite qui ne pouvait être repoussée ; une piste qui se révélerait sans doute complètement fantaisiste. Mais s’il s’avérait contre toute attente qu’il avait eu raison, il ne se pardonnerait jamais de ne pas l’avoir suivie. Une heure lui suffirait pour en avoir le cœur net. Cette heure, pensa-t-il, devait pouvoir lui être accordée.

Dans le couloir, Thurnberg apparut soudain à ses côtés.

— Avons-nous le matériel informatique nécessaire pour travailler sur la photographie ?

— Ça, il faut le demander à Martinsson. Mais, s’il a le moindre doute, il fera appel à des gens compétents.

Thurnberg hocha la tête.

— Je voulais juste m’en assurer.

Il hésita avant de poursuivre.

— À mon avis, tu ne dois pas te reprocher ce qui est arrivé à Copenhague. Ç’aurait été trop demander, de prévoir une chose pareille.

Thurnberg était visiblement sincère. Une tentative de rapprochement ? Wallander décida de faire comme si c’était le cas.

— Je suis disposé à écouter tous les points de vue. Cette enquête est tout sauf facile.

— Si j’ai quelque chose à te dire, je le ferai sans faute.

La conversation était terminée. Wallander quitta immédiatement le commissariat. Hésita un instant à prendre sa voiture. Choisit en définitive de marcher. Le centre n’était pas loin. La seule manière de combattre le manque de sommeil, c’était de rester en mouvement.

Dix minutes plus tard, il était devant le bâtiment rouge du centre de tri postal. Quelques voitures jaunes chargeaient de gros sacs un peu plus loin. Wallander n’était encore jamais venu. La porte d’entrée était fermée à clé. Il sonna à l’interphone.

L’homme qui l’accueillit était le responsable des lieux. Il était jeune, trente ans à peine, et s’appelait Kjell Albinsson. Wallander se sentit immédiatement en confiance. Albinsson le précéda dans son bureau où un ventilateur bourdonnait en haut d’une armoire.

Wallander sortit un papier et un crayon pour gagner du temps. Par où devait-il commencer ? « Arrive-t-il souvent aux facteurs de campagne de lire le courrier des gens ? » Impossible. Cela revenait à insulter toute une profession. Wallander pensa à Westin ; il n’aurait sûrement pas apprécié.

Il décida de tout reprendre depuis le début. Il était onze heures moins dix-sept minutes, le lundi 19 août.

# 

# 30

Une carte était accrochée au mur du bureau d’Albinsson.

Wallander commença par l’interroger là-dessus : l’étendue des différents districts de distribution du courrier. Albinsson voulut savoir pourquoi la police s’intéressait à cette question. Wallander faillit lui dire la vérité, qu’il soupçonnait un facteur de la région d’Ystad d’être un meurtrier en série. Une telle affirmation n’était pas seulement tirée par les cheveux ; elle était sans doute fausse. Rien n’indiquait que « Louise » fût employée par la poste, au contraire. Par exemple, les facteurs travaillaient souvent tôt le matin ; ils ne pouvaient donc pas passer leurs nuits dans des bars de Copenhague, en semaine du moins. Il répondit donc de façon évasive, sans même évoquer le meurtre de Svedberg, ni des jeunes de Hagestad et de Nybrostrand — mais avec suffisamment d’énergie pour qu’Albinsson n’insiste pas.

Albinsson commença à lui expliquer l’organisation des districts avec enthousiasme. Wallander prit quelques notes.

— Combien de facteurs de campagne y a-t-il en tout ? demanda-t-il lorsqu’Albinsson se fut rassis derrière son bureau.

— Nous avons huit titulaires.

— Y a-t-il une liste de leurs noms ? De préférence avec leur photographie ?

— La poste est une entreprise dynamique. Nous avons même une brochure en couleurs sur le métier de facteur de campagne.

Albinsson disparut. Wallander pensa que, pour une fois, il avait de la chance. Avec ces photos, il s’apercevrait tout de suite que l’homme de Copenhague ne travaillait pas à la poste.

Il gardait tout de même un infime espoir d’identifier le tueur en quelques secondes.

Albinsson revint avec la brochure. Wallander jura ; il avait oublié ses lunettes.

— Les miennes vous iront peut-être. C’est quoi, votre dioptrie ?

— Je ne sais pas très bien. 10,5.

Albinsson lui jeta un regard perplexe.

— Dans ce cas, vous seriez aveugle. Je suppose que vous voulez dire 1,5. Moi, j’ai 2. Ça devrait aller.

Ça allait, en effet. La brochure était luxueuse ; était-ce pour cela que le prix des timbres ne cessait d’augmenter ? Puis il pensa à ce qu’avait dit Westin en le conduisant à Bärnsö : d’ici quelques années, la moitié du courrier actuel serait remplacée par le courrier électronique. Que ferait alors la poste ? Westin n’avait pas de réponse. Wallander non plus. Cette brochure avait-elle une utilité en dehors de celle, indéniable, qu’elle présentait pour lui en cet instant ?

Il la déplia. Huit titulaires, quatre hommes et quatre femmes. Wallander examina le visage des hommes. Aucun d’entre eux n’avait la moindre ressemblance avec Louise. Il eut un instant d’hésitation devant un certain Lars-Göran Berg. Puis il vit que c’était impossible. Il regarda ensuite les femmes. Il reconnut l’une d’elles, qui avait toujours distribué le courrier chez son père à Löderup.

— Je peux garder la brochure ?

— Je peux vous en donner plusieurs, si vous voulez.

— Ce n’est pas nécessaire.

— Avez-vous eu la réponse que vous cherchiez ?

— Pas vraiment. Mais j’ai encore quelques questions. Le courrier est donc trié ici. Est-ce que ce sont les facteurs eux-mêmes qui s’en occupent ?

— Oui.

— Il n’y a donc pas d’autres employés ici ?

— Si : Sune Boman. Voulez-vous que j’aille le chercher ?

Wallander se demanda fugitivement ce qui arriverait si Sune Boman se révélait être son homme. Mais il voulait en avoir le cœur net.

— On peut peut-être aller lui dire bonjour ?

Ils se rendirent dans le grand local où l’on triait le courrier. Un homme était penché sur un sac qu’il venait de refermer. Même à cette distance, il était évident que ce ne pouvait pas être lui. Sune Boman mesurait près de deux mètres et pesait sûrement plus de cent kilos. Wallander s’approcha néanmoins et le salua. Boman lui rendit son regard sans sourire.

— Pourquoi n’avez-vous pas encore arrêté ce malade ?

— On fait de notre mieux.

— Vous auriez dû le capturer depuis longtemps.

— Les choses ne se passent pas toujours comme on le voudrait.

Wallander et Albinsson retournèrent dans le bureau.

— Il n’a pas toujours un caractère très facile, s’excusa Albinsson.

— Comme tout le monde. En plus, il a raison.

Wallander se rassit. Avait-il d’autres questions ? La solution ne se trouvait pas au centre de tri de la poste. D’ailleurs, ça ne l’étonnait qu’à moitié.

Il rendit ses lunettes à Albinsson.

— Je ne vais pas vous déranger plus longtemps. À moins qu’il n’y ait d’autres employés…

— Il y a les chauffeurs, bien entendu. Mais ils s’occupent de la manutention. Ils n’ont rien à voir avec le tri ni avec la distribution du courrier.

— Vous n’auriez pas une brochure sur eux ?

— Malheureusement pas.

Wallander se leva, il n’avait pas d’autres questions.

— Que voulez-vous savoir au juste ? demanda Albinsson.

— Comme je vous l’ai dit. Simple mesure de routine.

Albinsson secoua la tête.

— Vous ne me ferez pas avaler ça. Pourquoi le principal enquêteur de la ville gaspillerait-il son temps en mesures de routine ? Alors que vous êtes en train d’élucider le meurtre de l’un de vos collègues, de plusieurs jeunes et d’un couple de jeunes mariés. Vous êtes ici à cause de ces meurtres.

— Ça ne change rien au fait que ce soit une mesure de routine.

— Je ne vous crois pas. Je crois que vous cherchez quelque chose de précis.

— Je vous ai dit tout ce que je pouvais vous dire. Mais j’ai peut-être encore quelques questions.

Il se rassit.

— Un sac de courrier ne doit pas avoir la même allure aujourd’hui qu’il y a dix ou vingt ans. Qui écrit des lettres aujourd’hui ?

— Vous avez raison, il y a eu de grands changements. D’ici quelques années, ce sera encore plus flagrant. La poste commence à devenir archaïque. Maintenant, les gens communiquent par télécopie et par e-mail.

— Je suppose que la correspondance à caractère privé a énormément diminué.

— Pas autant qu’on pourrait le croire. Beaucoup de gens se méfient du courrier électronique. On est jaloux de son intimité. On préfère l’enveloppe fermée.

— Les sacs de la poste ne sont donc pas remplis de publicités et de lettres officielles ?

— Loin de là.

Wallander hocha la tête. Albinsson et lui se levèrent en même temps.

— Avez-vous obtenu une réponse à vos questions ?

— Je crois. Merci pour votre aide.

Albinsson n’insista pas. Ils se séparèrent devant l’entrée principale. Wallander sortit au soleil. Étrange mois d’août, pensa-t-il, avec cette chaleur qui refuse de s’en aller et le vent qui, pour une fois, a complètement quitté la ville.

Il reprit le chemin du commissariat en se demandant s’il devait mettre son uniforme le lendemain pour l’enterrement de Svedberg. Et Ann-Britt ? Ne regrettait-elle pas d’avoir accepté de tenir ce discours qu’elle n’avait pas écrit elle-même ?

À son arrivée, Ebba lui apprit que Lisa Holgersson voulait lui parler. Ebba paraissait déprimée.

— Tu vas bien, au fait ? demanda Wallander. On n’a jamais le temps de se parler, ces temps-ci.

— Ça va comme ça peut, répondit-elle.

Wallander se souvint que son père utilisait toujours cette expression pour évoquer les misères de la vieillesse.

— Dès que cette affaire sera terminée, on va discuter tous les deux, dit Wallander.

Elle acquiesça en silence. Il eut l’impression qu’elle avait quelque chose sur le cœur. Mais il n’avait pas le temps de s’attarder. Il se dirigea vers le bureau de Lisa Holgersson. Comme d’habitude, sa porte était ouverte.

— C’est une percée remarquable, dit-elle lorsqu’il se fut assis dans le confortable fauteuil des visiteurs. Thurnberg est épaté.

— Par quoi ?

— Demande-le-lui. Mais tu te montres à la hauteur de ta réputation.

Wallander ouvrit de grands yeux.

— Elle est si mauvaise que ça ?

— Plutôt le contraire.

Wallander écarta les mains. Il ne voulait pas trop parler d’initiatives qui laissaient beaucoup à désirer à ses propres yeux.

— Le chef de la direction générale sera présent à l’enterrement, dit-elle. La ministre de la Justice aussi. Ils arrivent à Sturup à onze heures, je vais les chercher là-bas. Ils désirent être informés de l’état de l’enquête. Disons à onze heures trente, dans la grande salle de réunion. Toi, moi et Thurnberg.

— Tu ne peux pas le faire seule ? Ou avec Martinsson ? Il parle beaucoup mieux que moi.

— C’est toi qui diriges le travail. Ça ne prendra pas beaucoup de temps, une demi-heure tout au plus. Ensuite, ils iront déjeuner. Ils repartiront pour Stockholm tout de suite après l’enterrement.

— Est-ce que l’un d’eux va faire un discours ?

— Tous les deux.

— J’appréhende beaucoup l’enterrement. Ça fait quand même une grande différence quand le mort a été brutalement assassiné.

— Tu penses à ton ami Rydberg ?

— Oui.

Le téléphone sonna. Elle écouta un instant et demanda à son interlocuteur de la rappeler plus tard.

— Vous avez pris une décision, pour la musique ? demanda Wallander.

— Le chantre s’en occupe. Ce sera sûrement digne. Qu’est-ce qu’on joue d’habitude aux enterrements ? Bach et Buxtehude ? Et un psaume, évidemment.

Wallander se leva.

— J’espère que tu vas profiter de l’occasion, dit-il.

— Quelle occasion ?

— Pour dire au chef et à la ministre que, si on continue à réduire les effectifs, ce ne sera plus une campagne de rigueur budgétaire, mais un complot. Un aveu de complicité avec le crime, organisé ou non, qui sévit dans ce pays.

— Tu es fou ? Qu’est-ce que ça veut dire ?

— Exactement ce que ça dit. Un complot pour rendre la police définitivement incapable de remplir sa mission. Dis-le-leur. Nous n’en sommes pas tout à fait là, mais presque.

Elle secoua la tête.

— Je ne pense pas être d’accord avec toi là-dessus.

— J’ai raison, et tu le sais. Tous ceux qui travaillent dans la police constatent la même dérive.

— Pourquoi ne leur dis-tu pas toi-même ?

— Je devrais peut-être le faire. Mais surtout, je devrais arrêter ce tueur.

— Pas toi. Nous.

Wallander alla dans le bureau de Martinsson, où se trouvait déjà Ann-Britt. Ensemble, ils contemplèrent une image sur l’écran de l’ordinateur : le visage de Louise, sans cheveux.

— J’utilise un programme mis au point par le FBI, précisa Martinsson. Maintenant que j’ai effacé ses cheveux, on peut lui inventer des centaines de coiffures. Sans compter la barbe et la moustache. On peut même lui donner de l’acné.

— Je ne pense pas qu’il en ait, dit Wallander. La seule chose qui nous intéresse, c’est ce qu’il cache sous sa perruque.

— J’ai fait quelques recherches, dit Ann-Britt. J’ai appelé un perruquier à Stockholm en lui demandant s’il est possible ou non de dissimuler une grande masse de cheveux sous une perruque. Il n’y a pas de réponse simple à cette question.

— Si ça se trouve, il est donc très chevelu.

— On peut faire plein de choses avec ce programme, insista Martinsson. Déplier les oreilles, aplatir les nez…

— Dans le cas qui nous occupe, on n’a pas besoin de déplier ou de replier quoi que ce soit.

— La couleur des yeux ?

Wallander réfléchit.

— Bleus, dit-il.

— Elle avait des dents comment ?

— Pas elle. Il.

— Tu as vu ses dente ?

— Pas très bien. Mais je crois qu’elles étaient plutôt blanches, bien soignées.

— Les psychopathes sont souvent des maniaques de l’hygiène.

— Nous ne savons pas si c’est un psychopathe.

Martinsson intégra dans l’ordinateur les indications de Wallander quant aux yeux et aux dents.

— Quel âge avait-elle ? demanda Ann-Britt.

— Pas elle. Il.

— Mais tu as vu une femme. C’est après coup seulement que tu as compris que c’était un homme.

Wallander sentit qu’elle avait raison. Il avait vu une femme. Il devait partir de là pour évaluer son âge.

— C’est difficile à dire quand on a affaire à une femme très maquillée. Mais la photo que nous avons doit être assez récente. Je dirais qu’elle a une quarantaine d’années.

— Sa taille ? dit Martinsson.

— Difficile à dire. Assez grande. Entre un mètre soixante-dix et un mètre soixante-quinze.

Martinsson pianota sur le clavier.

— Son corps, dit-il ensuite. Avait-elle de faux seins ?

Wallander comprit qu’il n’avait pas été très observateur.

— Je ne sais pas quoi répondre.

Ann-Britt Höglund le regarda avec un sourire amusé.

— Selon toutes les études disponibles, un homme remarque très vite la taille des seins d’une femme. Ensuite, paraît-il, il regarde ses jambes. Puis son derrière.

Martinsson gloussa derrière son écran. Wallander saisit l’absurdité de la situation. Il devait décrire une femme qui était un homme, mais qui devait cependant être considérée comme une femme jusqu’à ce que Martinsson ait fini d’intégrer toutes les données dans l’ordinateur.

— Elle portait une veste. Je ne suis peut-être pas un observateur typique. Mais je n’ai pas fait attention à sa poitrine. En plus, le comptoir était assez haut. Je ne l’ai pas non plus regardée de dos. Quand elle s’est éloignée, elle a tout de suite été cachée par la foule. Il y avait beaucoup de monde dans ce bar.

— On a quand même beaucoup d’éléments, dit Martinsson d’un ton encourageant. Maintenant, il faut essayer de deviner ce que ce type avait comme coiffure sous sa perruque.

— Ça me paraît impossible, dit Wallander. Ne devrions-nous pas nous contenter du visage ? Le publier dans les journaux en espérant que quelqu’un le reconnaisse, une fois enlevée cette perruque qui fausse tout.

— D’après les enquêtes du FBI, c’est presque impossible.

— Essayons quand même.

Une pensée venait de le frapper.

— Qui a parlé à l’infirmière ? Celle qui a reçu un coup de fil du type se faisant passer pour Erik Lundberg ?

— C’est moi, dit Ann-Britt. Ç’aurait dû être Hansson. Mais finalement c’est moi qui lui ai parlé.

— Alors ? Qu’est-ce qu’elle a dit ?

— Pas grand-chose. Il avait l’accent de Scanie.

— L’accent lui a-t-il semblé authentique ?

Elle le regarda avec surprise.

— Eh bien non. Elle a même fait un commentaire là-dessus, en disant que le dialecte du type avait quelque chose de bizarre, mais qu’elle n’arrivait pas à mettre le doigt dessus.

— On peut donc penser que l’accent était imité ?

— Oui.

— Comment était la voix ? Aiguë ou grave ?

— Grave.

Wallander retourna en pensée à l’Amigo. Louise lui avait souri. Puis elle lui avait dit qu’elle devait aller aux toilettes. Et sa voix était grave. Sous la voix d’emprunt, elle était grave.

— Alors, conclut-il, c’est lui qui a téléphoné. Nous pouvons en être presque certains, même si nous n’avons pas de preuve.

Il sentit qu’il était temps de rassembler ses collègues les plus proches. Dans cette situation, ceux-ci se limitaient à Ann-Britt et à Martinsson. Pas même Hansson n’était inclus dans ce cercle intime.

— Faisons un point, proposa-t-il. Rien que nous trois, dans la petite salle de réunion.

— Je devrais continuer à travailler sur ce portrait-robot, ça n’a rien de facile.

— Ce ne sera pas long.

Martinsson se leva. Ensemble, ils se rendirent dans la plus petite des salles de réunion et refermèrent la porte. Wallander leur parla de sa visite au centre de tri de la poste.

— Je n’avais pas grand espoir, conclut-il. Mais je voulais vérifier.

— Ça ne change rien à l’hypothèse de départ, dit Martinsson. Nous recherchons quelqu’un qui dispose d’informations surprenantes. Quelqu’un qui a accès aux secrets les mieux gardés.

— Nous n’avons toujours pas la preuve que quelqu’un ait été au courant de la séance photos des jeunes mariés, dit Ann-Britt.

— Nous devons nous concentrer là-dessus. Cette enquête est incroyablement étendue, dans toutes les directions. Mais nous avons maintenant trouvé quelque chose qui ressemble à un centre plausible. Nous avons un tueur qui partage une habitude avec ses victimes : il se déguise. De plus, il s’introduit dans un univers au moins partiellement secret. Comment s’y prend-il ? À quelle place se trouve-t-il ? Comment a-t-il accès à ces informations ?

Il réfléchit un instant en silence à sa visite au centre de tri.

— Je n’ai trouvé qu’un seul dénominateur commun. Isa Edengren avait le même facteur que Sture Björklund. Ensuite, j’ai dû ajouter trois facteurs différents. Plus un quatrième qui travaille en dehors du district d’Ystad. Nous pouvons donc abandonner cette théorie. C’est absurde d’imaginer une conspiration entre facteurs. L’histoire est déjà assez invraisemblable comme ça.

Martinsson restait hésitant.

— N’allons-nous pas trop vite ? Supposons un instant que cet homme déguisé en femme existe à la périphérie de l’enquête. Nous ne pouvons pas savoir avec certitude que c’est lui, le tueur.

L’objection de Martinsson était pertinente.

— Tu as raison. Regardons d’un peu plus près ces quatre facteurs masculins. Plus un autre, qui travaille dans le district de Simrishamn. La poste nous facilite la tâche en mettant une brochure à notre disposition.

Ils notèrent les noms et se les partagèrent.

— C’est mince, comme espoir. Mais il est possible qu’on obtienne une empreinte, sur le comptoir de l’Amigo Malheureusement, ils avaient déjà lavé son verre de vin.

Ils prirent le temps de considérer ce centre provisoire sous différents angles. Qu’omettaient-ils ? De quelle manière les gens se procuraient-ils des informations ? En ouvrant des lettres, en écoutant des conversations téléphoniques, ou les deux à la fois. Mais à part ça ? Ils envisagèrent toutes les possibilités, du commérage au chantage, des fax aux e-mails. Mais rien qui puisse donner un contenu à ce centre vide. Wallander constata que son inquiétude était à nouveau intense. Il pensa à la lettre de Mats Ekholm.

— Nous n’avons pas de schéma directeur. Nous avons les déguisements et les secrets. C’est tout.

— On a reçu des informations sur la fameuse secte des Divine Movers, dit Martinsson. Pas de violence apparemment. En revanche, pas mal d’embrouilles avec le fisc. Mais ça, je crois que ça vaut pour la plupart des sectes en Europe et aux États-Unis.

— Que se passe-t-il si nous oublions les déguisements ? dit Ann-Britt. Si nous considérons ce thème comme une surface dont nous devrions faire abstraction. Qu’avons-nous alors ?

— Des jeunes, dit Wallander. Des jeunes gens joyeux qui font la fête ou qui se marient.

— Tu ne comptes donc pas Haag ?

— Non. Il est en dehors de l’histoire.

— Et Isa Edengren ?

— Elle aurait dû participer à la fête.

— Ça change quand même le profil de l’enquête. Un nouvel élément apparaît. Le tueur a décidé qu’Isa Edengren ne devait pas en réchapper. Mais réchapper à quoi ? Quel est le mobile ? La haine ou la vengeance ? D’autre part, nous ne trouvons pas de point de recoupement entre les jeunes mariés et les quatre jeunes gens. Et Svedberg : quelle piste suivait-il ?

— Ça, dit Wallander, je crois qu’on peut y répondre, du moins provisoirement. Svedberg connaissait cet homme qui se déguisait en femme. Quelque chose a dû éveiller ses soupçons. Au cours de l’été, il comprend qu’il avait vu juste. Cela doit être la raison de son assassinat. Il en sait trop. Il disparaît avant d’avoir pu nous en parler.

— Mais qu’est-ce que ça signifie ? dit Martinsson. À son cousin, Svedberg dit qu’il fréquente une femme du nom de Louise. À présent, on apprend que Louise était un homme — détail dont Svedberg aurait quand même dû s’apercevoir, après tant d’années. Alors de quoi parlons-nous au juste ? De travestis ? Sommes-nous en train de dire que Svedberg était bien homosexuel, tout compte fait ?

— Je ne pense pas que Svedberg ait eu une propension à s’habiller en femme. Mais il pouvait être homosexuel sans que nous le sachions.

— Dans cette affaire, quelqu’un me paraît de plus en plus important, dit Ann-Britt.

Wallander savait à qui elle pensait : Bror Sundelius, le banquier retraité.

— C’est aussi mon avis. Je crois qu’il y a toutes les raisons de construire un nouveau centre, n’excluant pas l’autre, mais complémentaire : les gens et les événements groupés autour d’une plainte vieille de onze ans. Nous savons que Svedberg s’est comporté de manière très étrange. On peut facilement imaginer qu’il ait été exposé à une forme de chantage. Ou qu’il ait eu d’autres raisons de taire quelque fait lié à Stridh.

— Si Bror Sundelius avait lui aussi des penchants contre nature, c’est compréhensible.

Wallander réagit vivement à cette formule de Martinsson, qui contenait un mépris à peine voilé.

— « Contre nature », c’est ce qu’on disait dans les années 1950. Qu’aujourd’hui encore certains souhaitent cacher leur préférence, ce n’est pas tout à fait la même chose.

Martinsson remarqua la désapprobation de Wallander. Mais il ne réagit pas.

— La question est donc de savoir ce qui reliait Sundelius, Stridh et Svedberg. Un banquier, un petit délinquant et un policier, dont les noms commencent tous par un S.

— Je me demande si Louise faisait partie de cette constellation, dit Ann-Britt.

Wallander grimaça.

— Il faut qu’on lui trouve un autre nom. Louise a disparu aux toilettes de l’Amigo à Copenhague. Il faut lui trouver un autre nom, sinon ça va encore ajouter à la confusion.

— Louis, proposa Martinsson. Ce n’est pas compliqué.

Les autres étaient d’accord. Louise changea de sexe et fut provisoirement rebaptisée. Maintenant, ils étaient à la recherche d’un homme prénommé Louis.

— Stridh est mort, poursuivit Wallander, et les morts font de mauvais témoins. Rut Lundin, par contre, a peut-être quelque chose à ajouter. Mais j’en doute. Je crois qu’elle était sincère en disant qu’elle n’était pas au courant de toutes les activités de Stridh.

— Reste Sundelius.

Wallander se tourna vers Martinsson.

— Oui, dit-il, Sundelius est très important. À tel point que nous devrions nous concentrer uni peu plus sur lui. Qui est-il exactement ?

— Pourquoi ne le faisons-nous pas venir ?

— Sous quel prétexte ?

— S’il est important pour l’enquête, il est important pour l’enquête.

— Avant de faire une chose pareille, il faudrait avoir de bonnes questions à lui poser.

Il fut convenu que Martinsson consacrerait une partie de son énergie à Sundelius. Wallander sortit et retourna dans son bureau. Dans le couloir, il croisa Edmundsson.

— On n’a rien trouvé à l’endroit de la réserve que tu nous avais demandé d’examiner.

Wallander mit un moment à comprendre.

— Rien du tout ?

— Quelqu’un avait craché sa chique au pied d’un arbre, c’est tout.

Wallander lui lança un regard aigu.

— J’espère que tu as ramassé cette chique, ou que tu en as parlé à Nyberg.

Edmundsson le surprit.

— Oui, dit-il.

— Cette découverte est peut-être plus importante que tu ne le crois.

Il continua jusqu’à son bureau. Il avait donc eu raison. L’endroit où il s’était senti observé, celui d’où on avait la meilleure vue sur le sentier… Le tueur s’était tenu là. Il avait craché sa chique, comme sur la plage. Il s’était aussi manifesté devant le périmètre à Nybrostrand. Déguisé, cette fois.

Il nous suit, pensa Wallander. Il est tout près de nous. Un pas devant, un pas derrière. Peut-être essaie-t-il de se tenir informé de nos conclusions ? Ou alors il cherche seulement à se convaincre que nous ne le rattraperons jamais.

Une pensée le frappa soudain. Il composa le numéro de Martinsson.

— As-tu eu l’impression que quelqu’un portait un intérêt inattendu à cette enquête ?

— Qui ça ? À part les journalistes, qui fouinent tant qu’ils peuvent…

— Peux-tu faire passer le message : que chacun se montre vigilant, au cas où quelqu’un manifesterait un intérêt particulier pour l’enquête, ou un comportement étrange, pas tout à fait habituel. Je ne peux pas être plus précis que ça.

Martinsson s’engagea à transmettre. Wallander raccrocha. Il était midi. Il s’aperçut soudain qu’il était affamé à en avoir la nausée. Il quitta le commissariat et se rendit dans l’un des restaurants du centre. À treize heures, il était de retour. Il ôta sa veste et déplia la brochure de la poste.

Le premier des facteurs qu’il allait tenter de contacter s’appelait Olov Andersson.

Wallander souleva le combiné et composa le numéro.

Combien de temps tiendrait-il encore le coup ?

\*

Il revint à Ystad peu après vingt-trois heures. Ne voulant pas risquer de croiser le policier qui avait retrouvé sa trace à Copenhague, il avait pris le train et embarqué sur le ferry à Helsingör. Arrivé à Helsingborg, du côté suédois, il prit un taxi jusqu’à Malmö où l’attendait sa voiture. L’héritage laissé par un membre de sa famille lui évitait de penser aux économies. Il épia longuement le parking avant de se diriger vers la voiture. Il leur avait échappé ! D’ailleurs, il n’en avait douté à aucun moment, même la veille au soir, dans le bar de Copenhague. C’était un grand triomphe. Il ne s’attendait pas du tout à ce qu’un policier vienne s’asseoir sur le tabouret voisin. Mais il n’avait pas perdu son sang-froid. Tranquillement, il avait accompli les gestes prévus depuis longtemps, au cas où cette situation se présenterait.

Se rendre aux toilettes des dames, enlever la perruque, la coincer sous la ceinture, dans son dos, ôter son maquillage avec le démaquillant qu’il portait toujours sur lui. Et s’en aller. Quitter les toilettes en même temps qu’un autre homme. La faculté de se retirer à temps ne l’avait pas abandonné.

Lorsqu’il fut certain que le parking n’était pas surveillé, il monta dans sa voiture et prit la route d’Ystad. Rentré chez lui, après une longue douche, il se glissa entre les draps de sa chambre insonorisée. Il avait besoin de réfléchir. Il ignorait comment le policier du nom de Wallander avait retrouvé. D’une manière ou d’une autre, il avait dû laisser une trace. Ça lui inspirait plus de contrariété que d’inquiétude. La seule explication était que Svedberg ait malgré tout gardé une photo de lui dans son appartement. Une photo de Louise qu’il n’avait pas retrouvée ; il avait bien fouillé, pourtant. D’un autre côté, c’était rassurant ; le policier était venu pour parler à une femme. Rien n’indiquait qu’il ait su avant sa visite au bar que Louise n’était qu’un déguisement. Maintenant, bien entendu, il le savait.

Le fait d’avoir échappé si facilement au policier l’excitait, l’encourageait à continuer. Le problème était qu’il n’avait aucune victime programmée pour le moment. D’après son plan initial, il devait désormais attendre assez longtemps, un an peut-être, pour mieux réfléchir à la manière dont il se surpasserait ensuite. Il attendrait que les gens aient commencé à l’oublier. Alors il resurgirait.

La rencontre avec le policier l’avait malgré tout déstabilisé. Il ne pouvait plus supporter l’idée de laisser passer une année entière sans passer à l’acte. Il s’attarda au lit toute la matinée, en essayant de traiter le problème de façon méthodique. Il y avait plusieurs possibilités, beaucoup d’issues. Plusieurs fois, il faillit renoncer au projet.

Enfin, il crut avoir trouvé une solution. Elle s’éloignait du plan d’origine, ce qui la rendait par bien des aspects insatisfaisante. Mais il n’avait pas le choix. De plus, son idée recelait une grande tentation. Plus il y réfléchissait, plus elle lui paraissait géniale. Il allait mettre en scène un tableau que personne n’aurait osé imaginer. Et que personne ne comprendrait jamais. Il allait créer une énigme qui ne serait jamais résolue. La clé invisible, il la jetterait très loin dans le noir, où nul ne pourrait la retrouver.

Tard dans l’après-midi, il prit sa décision. Ce serait Wallander. Le policier. Il fallait agir vite. L’enterrement de Svedberg devait avoir lieu le lendemain. Il avait besoin de cette journée pour se préparer. Il sourit à la pensée que Svedberg allait l’aider. Pendant la cérémonie, l’appartement du policier serait vide. Svedberg lui avait dit plusieurs fois que Wallander était divorcé et qu’il passait le plus clair de son temps seul.

Il passerait à l’acte le surlendemain, mercredi. À nouveau, son projet l’excita. Il allait tuer ce policier. Et ensuite, il allait le déguiser. Mais pas n’importe comment.

# 

# 31

La journée du lundi avait été gâchée. Ce fut la première pensée de Wallander en se réveillant le mardi matin. Le seul avantage était que, pour la première fois depuis très longtemps, il se sentait reposé. Il avait quitté le commissariat dès vingt et une heures. À bout de forces, contraint de battre en retraite. Il était rentré chez lui en voiture, avait mangé quelques sandwiches desséchés dans la cuisine et s’était couché aussitôt après. Il n’avait aucun souvenir depuis l’instant où il avait éteint sa lampe de chevet.

Il était six heures du matin. Il s’attarda dans le lit sans bouger. Par l’entrebâillement des rideaux, il vit que le ciel était bleu. Une journée perdue, pensa-t-il à nouveau. Aucun progrès. Il avait parlé à deux facteurs de campagne. Ni l’un ni l’autre n’avait eu d’informations intéressantes à lui communiquer. Ils étaient tous les deux aimables et bavards, mais l’enquête n’avait pas avancé d’un millimètre. Vers dix-huit heures, Wallander avait fait le point avec ses collaborateurs. À ce moment-là, ils avaient parlé à tous les facteurs présents sur la liste. Mais quelles questions avaient-ils eu à leur poser ? Et quelles réponses avaient-ils obtenues ? Wallander fut contraint d’admettre qu’il s’était fourvoyé. Et ce n’avait pas été la seule impasse de cette journée. Lone Kjaer l’avait appelé de Copenhague pour dire qu’on n’avait pas réussi à relever d’empreintes sur le comptoir de l’Amigo, ni sur le tabouret. Wallander n’espérait pas un miracle, mais bon. Une seule empreinte, confrontée à celles dont ils disposaient déjà, aurait permis de balayer les derniers doutes quant au fait que cet homme déguisé en femme était bien celui qu’ils cherchaient. À présent, il subsistait une possibilité infime mais inquiétante que l’hypothèse soit fausse, que l’homme à la perruque ne soit qu’un intermédiaire, et non pas la cible.

Martinsson avait travaillé d’arrache-pied à ses images fantômes en présentant à ses-collègues plusieurs propositions de coiffures, leur demandant chaque fois leur avis. Wallander avait vaguement pensé aux poupées de son enfance, celles qu’on découpait dans les magazines et dont les robes se fixaient par des languettes de papier aux épaules et sur les côtés. Pouvait-on aussi changer leur coiffure ? Il ne s’en souvenait pas.

Le problème était que personne n’avait la moindre idée sur le sujet. Wallander envoya quelques policiers chez Svedberg dans Lilla Norregatan afin de montrer ce visage sans perruque aux habitants de l’immeuble. Aucun d’entre eux ne le reconnut.

Fallait-il transmettre la nouvelle photo à la presse ? La discussion à ce sujet avait été longue — inutilement longue, selon Wallander. Il avait fait venir Thurnberg à la réunion, soucieux d’obtenir son accord. Mais les avis étaient partagés. Wallander insista. Il voulait que la photo soit publiée ; quelqu’un reconnaîtrait forcément le visage maintenant que la perruque avait été enlevée. Il fit valoir qu’il suffisait d’une seule personne. Thurnberg resta longtemps silencieux. Pour finir, il donna quand même son aval. L’image paraîtrait le plus vite possible.

Ils décidèrent cependant d’attendre le mercredi, lendemain de l’enterrement. En contrepartie de ce délai, ils seraient assurés d’une place dominante dans tous les médias du pays.

— Tout le monde adore les portraits-robots, dit Wallander. Peu importe si c’est ressemblant. Il y a une horreur spéciale, presque magique, à publier un visage incomplet en espérant que quelqu’un se manifestera.

L’après-midi fut marqué par une activité fébrile. Hansson — le plus calé en informatique après Martinsson — avait cherché dans tous les registres une trace de Bror Sundelius. Rien, naturellement. Dans le monde des ordinateurs, Sundelius était un citoyen irréprochable. Il fut décidé que Wallander aurait une nouvelle conversation avec lui dès le lendemain de l’enterrement. Cette fois, il lui mettrait la pression. Wallander leur rappela que Sundelius devait participer aux funérailles.

Le téléphone sonna peu après seize heures. Un journaliste de l’un des grands journaux nationaux lui annonça qu’Eva Hillström avait pris contact avec sa rédaction. Les parents des jeunes assassinés avaient l’intention de critiquer publiquement le travail de la police. Ils estimaient que celle-ci n’en avait pas fait assez, et qu’elle n’avait pas donné aux parents les informations auxquelles ils avaient droit. Le journaliste tenait à le prévenir : la critique serait sévère. Eva Hillström l’avait plusieurs fois désigné nommément comme principal responsable — principal irresponsable, plutôt. L’article occuperait une place importante dans l’édition du lendemain matin. Le journaliste souhaitait lui donner une occasion de répliquer. Mais, à sa propre surprise, Wallander refusa. Il ne voulait pas entendre les paroles d’Eva Hillström récitées au téléphone ou via un fax. Il voulait les lire dans le journal du matin et, s’il voyait une raison de réagir, il prendrait contact avec la rédaction, un point, c’est tout.

Après cette conversation, il sentit un nœud supplémentaire dans son estomac déjà durement éprouvé par la peur que le tueur récidive. Maintenant, sa propre réputation était en jeu. Il tenta de passer ses initiatives au crible et parvint à la conclusion que l’équipe avait fait tout ce qui était en son pouvoir. S’ils n’avaient pas réussi à arrêter le tueur, ce n’était pas une question de paresse, de négligence ou d’incompétence. Cela tenait simplement à la difficulté même de l’enquête. Depuis le début, ils ne disposaient d’aucun indice ou presque. Ensuite, il y avait eu des erreurs internes, mais ça, c’était un autre sujet. L’enquête parfaite n’existait pas. Eva Hillström n’était pas en mesure de porter un jugement là-dessus.

Lors d’une réunion improvisée à dix-huit heures — où il fut décidé d’abandonner une fois pour toutes la piste des facteurs de campagne — tandis qu’ils examinaient, épuisés, les portraits-robots de Martinsson, Wallander leur fit part de sa conversation avec le journaliste. Thurnberg se montra soucieux et demanda ouvertement s’il avait bien fait de ne pas demander à lire l’intervention des parents.

— C’est surtout une question de temps, répondit Wallander. Quand on est surchargé de travail à ce point, les critiques doivent attendre.

— La ministre et le chef de la direction générale arrivent demain. Il serait tout à fait regrettable qu’ils découvrent dans l’avion un article critiquant notre travail.

Wallander comprit soudain quel était le véritable souci de Thurnberg.

— Ça ne retombera pas sur toi, dit-il. Si j’ai bien compris ce journaliste, Eva Hillström et les autres parents en voulaient à la police. Pas au Parquet.

Thurnberg ne répondit pas. Après la réunion, dans le couloir, Ann-Britt lui raconta que Thurnberg l’avait interrogée sur ce qui s’était vraiment passé dans la réserve le jour où Nils Hagroth avait été « agressé » par Wallander.

Une grande fatigue s’abattit sur lui à ce moment-là. N’avaient-ils pas assez à faire ? Fallait-il consacrer son énergie à prendre au sérieux les accusations de Nils Hagroth ? Ce fut en cet instant que ce lundi lui apparut, malgré toute son activité fébrile, comme une journée perdue.

Wallander regarda le réveille-matin. Il était six heures trente. Il se leva sans enthousiasme. Il avait suspendu son uniforme à la porte de la penderie. Entre la conversation avec les chefs et la cérémonie, il n’aurait pas le temps de rentrer chez lui pour se changer. Une fois habillé, il se regarda dans le miroir. Le pantalon était beaucoup trop serré à la taille et il avait dû laisser ouvert le dernier bouton de la veste. Quand avait-il porté l’uniforme pour la dernière fois ? Il ne s’en souvenait pas. En tout cas, ça faisait longtemps. Sur le chemin du commissariat, il s’arrêta devant un kiosque et acheta le quotidien où devait figurer l’article. Le journaliste n’avait pas exagéré : ils avaient accordé beaucoup de place à l’affaire, il y avait même des photos. Les accusations d’Eva Hillström et des autres parents portaient essentiellement sur trois points. Premièrement, la police avait réagi beaucoup trop tard à la disparition des enfants. Deuxièmement, l’enquête manquait d’efficacité. Troisièmement, ils estimaient avoir été très mal informés.

Le chef ne sera pas content, pensa Wallander. Peu importe ce que je pourrai lui dire. Que ces torts, honnis peut-être qu’on s’y soit mis un peu tard, n’ont pas de fondement. Le fait que cette critique s’exprime est suffisant pour nuire à notre réputation.

Wallander débarqua au commissariat peu avant huit heures avec un sentiment de malaise et de colère. La journée serait longue et déprimante. Malgré le beau temps.

Peu avant onze heures trente, Lisa Holgersson l’appela de sa voiture. Ils arrivaient de l’aéroport et seraient là dans cinq minutes. Wallander se rendit à la réception pour les accueillir. Thurnberg était déjà là. Ils échangèrent quelques mots. Ni l’un ni l’autre ne mentionna l’article.

La voiture freina. Le chef était en uniforme et la ministre en tailleur sombre et strict. Après les salutations et présentations d’usage, le café fut servi dans le bureau de Lisa Holgersson. Juste avant d’entrer, elle prit Wallander à part.

— Ils ont lu le journal dans l’avion. Le chef est très mécontent.

— Et la ministre ?

— Plus réservée. Elle veut sans doute en savoir davantage avant de formuler un avis.

— Dois-je commenter l’article ?

— Seulement si j’aborde le sujet.

Ils prirent place. Wallander reçut les condoléances pour la mort de Svedberg. Puis ce fut son tour de prendre la parole. Il ne retrouva pas le papier où il avait griffonné des notes ; pourtant il le tenait à la main en quittant son bureau. Il avait dû l’oublier aux toilettes.

Il ne prit pas la peine d’aller le chercher. Le plus important, dit-il, était qu’ils disposaient désormais d’une piste. Il avait une nouvelle à leur communiquer : ils avaient identifié le tueur présumé. L’enquête bougeait. Ils ne piétinaient plus.

— Tout cela est très regrettable, dit le chef de la direction générale lorsque Wallander eut fini. Regrettable et préoccupant. Des policiers et des jeunes gens assassinés, et maintenant un couple de jeunes mariés. Je compte sur vous pour résoudre l’affaire dans les plus brefs délais. Si vous avez fait une percée décisive, personne n’en est plus heureux que moi.

Wallander eut le sentiment que le chef, était vraiment préoccupé. Ce n’était pas une pose.

— Une société ne peut pas se protéger contre les psychopathes, intervint la ministre. Les meurtres en série surviennent sur tous les continents, dans les démocraties comme dans les dictatures.

— Les psychopathes, dit Wallander, ne se comportent jamais de la même manière. Ils ne constituent pas un groupe. De plus, ils préméditent souvent leurs actes avec méthode et précision. Ils surgissent de nulle part, n’ont en général aucun passé criminel et disparaissent sans laisser de trace.

— La police de proximité, dit le chef. C’est par là qu’il faut commencer.

Wallander ne comprit pas très bien le rapport entre les psychopathes et la police de proximité. Mais il ne dit rien. Et le chef, de son côté, n’évoqua pas les nouvelles stratégies policières qui semblaient sans cesse mijoter au niveau de la direction générale. La ministre posa quelques questions à Thurnberg ; puis ce fut terminé. Au moment d’aller déjeuner, le chef s’aperçut que des documents manquaient dans sa serviette.

— J’ai une secrétaire remplaçante en ce moment, dit-il d’un air sombre. Elles font toujours des bourdes, on a à peine le temps d’apprendre leur nom qu’elles ont déjà disparu.

Ils firent une courte visite guidée du commissariat. Wallander se tenait un peu en retrait. La ministre se rapprocha de lui.

— J’ai entendu parler d’une plainte contre vous. Qu’en est-il exactement ?

— Je ne me fais pas de souci à ce sujet. L’homme se trouvait à l’intérieur du périmètre de sécurité. Il n’y a pas eu d’agression.

— C’est bien ce qu’il me semblait, dit-elle d’une voix encourageante.

De retour à la réception, ce fut au tour du chef d’interroger Wallander.

— Cette plainte est très regrettable. Surtout en ce moment.

— C’est toujours regrettable. Mais il n’y a pas eu d’agression.

— Qu’y a-t-il eu ?

— Rien, sinon un homme à l’intérieur du périmètre de sécurité.

— C’est très important que la police ait une bonne relation au public et aux médias.

— Quand la plainte sera classée, je penserai à en avertir les journaux.

— J’aimerais en avoir une copie avant que ça ne parvienne aux médias.

Wallander s’y engagea. Il déclina l’invitation à participer au déjeuner et se rendit dans le bureau d’Ann-Britt. Personne. Il retourna vers son propre bureau. L’ambiance était feutrée, au commissariat. Ebba était toute vêtue de noir. Wallander appela Ann-Britt à son domicile.

— Comment va le discours ? demanda-t-il lorsqu’elle décrocha.

— J’appréhende. Le trac, la boule dans la gorge. J’ai peur de bégayer.

— Tu t’en sortiras très bien. Mieux que n’importe qui.

Après, Wallander resta un moment inerte derrière son bureau. Une pensée confuse dansait dans son esprit sans qu’il puisse la saisir. Quelques mots de la ministre ? Ou du chef ? Peine perdue.

À quatorze heures, l’église Sankta Maria de la place centrale d’Ystad était pleine à craquer. Wallander avait aidé à porter le cercueil jusqu’à l’autel. Le cercueil était blanc, simplement orné de roses. Quelques minutes avant que les cloches ne sonnent, il salua Ylva Brink.

— Sture ne viendra pas, dit-elle. Il est opposé aux enterrements.

— Je sais. D’après lui, il faut disperser les cendres n’importe où.

Wallander guettait la foule. Louise ne se montrerait sans doute pas ; pourtant, il cherchait son visage. Un visage d’homme maintenant. Louis. Mais il ne le vit pas. En revanche, il salua Bror Sundelius, qui lui demanda où en était l’enquête.

— On a fait un pas décisif, répondit-il. Je ne peux pas vous en dire davantage.

— Du moment que vous retrouvez celui qui a fait ça.

Wallander constata que Sundelius était sincère. Le meurtre de Svedberg l’affectait beaucoup. Sundelius pouvait-il être au courant, du moins en partie, de ce que savait Svedberg ? Peut-être avait-il partagé ses craintes ?

Cette pensée renforça l’urgence d’une conversation avec lui. C’était l’une des priorités qui ne pouvaient attendre.

Les cloches finirent de résonner. La musique de Bach était belle, le prêtre raisonnable et Wallander, au premier rang, plein d’angoisse à l’idée de son propre anéantissement futur. C’était une plaie, ces enterrements. Devait-il nécessairement en être ainsi ? La ministre avait évoqué la démocratie et la défense de l’État de droit, le chef de la direction générale le côté tragique et bouleversant de l’affaire. Jusqu’au bout, Wallander se demanda s’il parviendrait à caser son couplet sur la police de proximité. Puis il pensa qu’il était injuste. Il n’y avait pas de raison de mettre en cause les intentions du chef. Ce fut au tour d’Ann-Britt. Wallander ne l’avait encore jamais vue en uniforme. Elle parla d’une voix forte et claire, et, à son propre étonnement, Wallander supporta d’entendre ses propres mots. Puis il y eut encore de la musique, le défilé devant le cercueil et, par les vitres cerclées de plomb, l’étonnant soleil d’août.

Ce fut vers la fin, juste avant le psaume final, qu’il captura enfin la pensée volage. Une réflexion du chef. En cherchant ses documents égarés. À propos des remplaçantes. Qui ne faisaient que passer. Et dont on avait vite oublié le nom.

Pourquoi cette réflexion s’était-elle gravée dans sa mémoire ? Au milieu du psaume, il comprit soudain. Son inconscient avait formulé une question.

Les facteurs n’avaient-ils pas eux aussi des remplaçants ?

Il cessa de chanter avec les autres. Son idée l’exaspérait presque.

Mais en ressortant de l’église, soulagé que ce fût fini, il constata que l’idée le poursuivait toujours. Un rapide coup de fil à Albinsson suffirait pour en avoir le cœur net.

Dix-sept heures. La ministre et le chef de la direction générale étaient sans doute déjà à l’aéroport. Wallander, qui était retourné chez lui pour se débarrasser de l’uniforme trop serré, appela le centre de tri. Personne ne décrocha. Avant de chercher le numéro du domicile d’Albinsson, il prit une douche. Puis il trouva une paire de lunettes et feuilleta l’annuaire. Kjell Albinsson habitait Rydsgård. Ce fut sa femme qui répondit. Son mari jouait au foot, dit-elle. Il faisait partie de l’équipe de la poste. Elle ne savait pas où se déroulait le match. Wallander la pria de transmettre le message et lui donna son numéro privé.

Il mangea une soupe de tomates en boîte avec du pain dur. Puis il s’allongea sur le lit. Il était à nouveau fatigué, malgré la longue nuit de sommeil. L’enterrement avait été une épreuve.

Il fut réveillé par la sonnerie du téléphone. Dix-neuf heures trente déjà. Il reconnut la voix de Kjell Albinsson.

— Comment s’est passé le match ?

— Pas trop bien. On jouait contre un abattoir privé. Ils sont assez forts, mais ce n’était qu’un match amical. La compétition n’a pas encore commencé.

— C’est sûrement un bon moyen de rester en forme.

— Ou de se faire démolir les jambes à coups de pied…

Wallander alla droit au but.

— J’ai oublié une question hier. Je suppose que vous embauchez des remplaçants de temps à autre ?

— Ça arrive.

— Qui sont les remplaçants ?

— De nos jours, les candidats sont nombreux bien sûr, vu le chômage. Mais nous recherchons de préférence des gens qui ont de l’expérience. Et nous avons de la chance, car nous en avons deux qui reviennent régulièrement, en cas de besoin.

— Ils ne figuraient pas dans la brochure ?

— Non, c’est sans doute la raison pour laquelle j’ai oublié de vous en parler. Nous avons une femme qui s’appelle Lena Stivell. Elle travaillait à plein temps au départ, puis elle est passée à temps partiel, puis au statut d’intérimaire.

— Et l’autre ? Une femme aussi ?

— Il s’appelle Åke Larstam. Il était ingénieur à l’origine. Il s’est recyclé.

— En facteur ?

— Ce n’est pas aussi surprenant qu’on pourrait le croire. C’est un travail assez libre. On rencontre beaucoup de monde.

— Travaille-t-il en ce moment ?

— Il était de service jusqu’il y a une semaine à peu près. En ce moment, je ne sais pas trop ce qu’il fait.

— Pouvez-vous me dire deux mots sur lui ?

— Il est assez réservé. Mais très consciencieux. Je crois qu’il a quarante-quatre ans. Il habite ici, à Ystad, dans Harmonigatan, au numéro 18 si je ne m’abuse.

— Autre chose ?

— C’est à peu près tout.

Wallander réfléchit.

— Ces remplaçants peuvent-ils être affectés à différents districts ?

— Oui, c’est la règle du jeu. Il faut bien que le courrier soit distribué, même lorsqu’un facteur s’enrhume pour quelques jours.

— Où Larstam a-t-il travaillé ces derniers temps ?

— Dans le district ouest d’Ystad.

J’ai tout faux, pensa Wallander. Il ne s’est rien passé là-bas. Les jeunes mariés n’habitaient pas là, pas plus que les jeunes de la réserve.

— C’était tout, je crois. Merci de m’avoir rappelé.

Wallander conclut et raccrocha. Il avait déjà pris la décision de retourner au commissariat. Le groupe d’enquête ne devait pas se réunir, mais il voulait examiner de plus près certains éléments du dossier qu’il n’avait que survolés jusque-là.

Le téléphone sonna. C’était à nouveau Albinsson.

— Mille excuses. J’ai confondu Lena et Åke. C’était Lena qui avait la charge du district ouest.

— Åke Larstam n’avait rien ?

— C’est là que je me suis trompé. Il a fait son dernier remplacement à Nybrostrand.

— À quel moment ?

— Quelques semaines au mois de juillet.

— Vous souvenez-vous de son précédent remplacement ?

— Oui, il a fait un long remplacement du côté de Rögla. Ce devait être entre mars et juin.

— Vous avez bien fait de me rappeler.

Wallander raccrocha. Le remplaçant nommé Larstam avait donc travaillé dans le district où vivaient à la fois Torbjörn Werner et Malin Skander. Avant cela, au cours du printemps, il avait eu accès à un district qui couvrait entre autres Skårby, où vivait Isa Edengren.

Quelque chose lui disait que ça n’allait pas du tout. Qu’il se raccrochait à des coïncidences hasardeuses. Pourtant il rouvrit l’annuaire et chercha un abonné du nom de Larstam. Il n’y en avait pas. Il appela les renseignements et apprit qu’il était sur liste rouge.

Il s’habilla et se rendit au commissariat. En passant devant le central, il demanda à tout hasard si l’un des enquêteurs était là et apprit avec surprise qu’Ann-Britt était dans son bureau. Il y alla. Elle cherchait quelque chose dans une grosse liasse de documents.

— Je pensais qu’il n’y aurait personne ce soir, dit-il.

Elle était encore en uniforme. Wallander l’avait déjà complimentée pour le discours.

— J’ai une baby-sitter, dit-elle. Il faut que j’en profite. Il y a tellement de papiers que je n’ai pas encore eu le temps de lire.

— Pareil pour moi. C’est pour ça que je suis là.

Il s’assit dans le fauteuil des visiteurs. Ann-Britt repoussa le tas de documents et attendit.

Il lui raconta l’idée qui lui était venue après avoir entendu le chef parler des secrétaires remplaçantes, et le résultat de sa conversation avec Albinsson.

— Vu ta description, on ne dirait pas vraiment un tueur en série.

— Qui ressemble à un tueur en série ? Personne. Je dis simplement que nous avons là quelqu’un qui était en activité dans le secteur où vivaient certaines des victimes.

— Qu’est-ce qu’on doit faire, à ton avis ?

— Je voulais juste en parler avec toi.

— On a interrogé les titulaires, alors on devrait aussi dire deux mots aux remplaçants. C’est ce que tu veux dire ?

— Peut-être pas à Lena Stivell…

Elle regarda sa montre.

— On pourrait faire une promenade, proposa-t-elle. S’aérer la tête, descendre jusqu’à Harmonigatan et sonner à la porte de Larstam. Il n’est pas très tard.

— Je n’y avais pas pensé. Mais je suis d’accord.

Ils quittèrent le commissariat. Il leur fallut dix minutes pour se rendre dans le quartier ouest de la ville.

— Je crois que je n’ai pas encore compris que Svedberg n’est plus là, dit-elle soudain. Chaque fois qu’on a une réunion, je m’attends à le voir à sa place habituelle.

— Personne ne s’y est encore assis, à cette place. Je crois que ça prendra du temps.

Ils étaient arrivés. Le numéro 18 était un bâtiment ancien de trois étages. Il y avait un interphone. Larstam habitait au dernier étage. Wallander appuya sur le bouton. Ils attendirent. Il appuya de nouveau.

— Åke Larstam n’est pas chez lui.

Il traversa la rue et leva la tête. Deux fenêtres étaient éclairées. Il rejoignit Ann-Britt et examina le portail. Curieusement, il n’était pas fermé à clé. Il n’y avait pas d’ascenseur. Ils montèrent le large escalier. Wallander sonna à la porte. La sonnerie résonna dans l’appartement. Aucune réaction. Il sonna de nouveau. Ann-Britt Höglund se pencha et souleva le battant de la boîte aux lettres.

— Pas un bruit, dit-elle. Mais il y a de la lumière.

Wallander sonna encore une fois. Puis il se mit à tambouriner.

— On essaiera à nouveau demain matin, dit-elle.

Wallander avait soudain le sentiment que quelque chose n’allait pas du tout. Elle s’en aperçut.

— À quoi penses-tu ?

— Je ne sais pas. Quelque chose cloche.

— Il n’est sans doute pas chez lui. Le responsable du centre de tri a bien dit qu’il ne travaillait pas en ce moment. Il a peut-être pris des vacances ?

— Sans doute.

Wallander hésitait. Ann-Britt était déjà dans l’escalier.

— On essaiera à nouveau demain, dit-elle.

— À moins qu’on ne décide d’entrer quand même.

Elle s’immobilisa.

— Tu es sérieux ? Tu veux qu’on force la porte ? Il est soupçonné de quelque chose ?

— Une idée comme ça. Vu qu’on est là, de toute manière.

Elle secoua énergiquement la tête.

— Je ne suis pas d’accord. C’est contraire à tout ce qu’on nous a appris.

Wallander haussa les épaules.

— Tu as raison. On essaiera demain.

Ils retournèrent au commissariat. Pendant le trajet, ils passèrent en revue la répartition des tâches au cours des prochains jours. Arrivés à la réception, ils se séparèrent. Wallander se rendit dans son bureau et parcourut les piles de documents en attente. Vers vingt-trois heures, il appela Stockholm et réussit à joindre le restaurant dont la ligne était presque toujours occupée. Linda n’avait pas beaucoup de temps. Ils convinrent qu’elle le rappellerait le lendemain matin.

— Tout va bien ? demanda-t-il. Tu sais où tu vas partir en voyage ?

— Pas encore. Mais je vais partir.

La brève conversation avec Linda lui avait redonné de l’énergie. Il retourna à ses papiers. Vers vingt-trois heures trente, Ann-Britt apparut à la porte.

— Je rentre, dit-elle. Il y a quelques détails dont je voudrais discuter avec le groupe demain.

— Très bien.

— J’essaierai d’être là avant huit heures. On pourra commencer la journée par une nouvelle visite à Larstam.

— On le fera quand on aura un moment.

Elle partit. Wallander attendit cinq minutes. Puis il prit un trousseau de passe-partout qu’il gardait dans un tiroir et quitta le commissariat.

Il avait pris sa décision sur le palier de Larstam. Si elle ne voulait pas l’aider, il le ferait tout seul.

Quelque chose chez Åke Larstam l’inquiétait. Il voulait en avoir le cœur net.

Il retourna à Harmonigatan. Il était minuit moins dix. Le vent s’était levé à l’est. Wallander sentit un léger avant-goût d’automne. Peut-être la longue canicule touchait-elle à sa fin ?

Il sonna à l’interphone. Les fenêtres du dernier étage étaient encore éclairées. Aucune réponse. Il entra et monta l’escalier.

Il avait le sentiment d’être revenu au point de départ — à la nuit où Martinsson et lui étaient montés jusqu’à l’appartement de Svedberg. Il frissonna. Tout était silencieux sur le palier. Il ouvrit le battant de la boîte aux lettres. Rien. Un faible rayon de lumière. Il sonna. Longuement. Attendit. Sonna de nouveau. Après cinq minutes, il sortit les passes et, pour la première fois, examina sérieusement les serrures. Tout d’abord, il ne comprit pas ce qu’il avait sous les yeux. Puis il constata que c’était le système de serrures le plus sophistiqué qu’il ait jamais vu. Åke Larstam était quelqu’un qui s’enfermait avec le plus grand soin. Il comprit qu’il ne parviendrait jamais à ouvrir cette porte seul. En même temps, l’intuition vague s’était transformée en priorité absolue. Il hésita une fraction de seconde avant de composer sur son portable le numéro de Nyberg.

Une voix irritée lui répondit. Pas besoin de demander s’il le réveillait.

— J’ai besoin de toi, dit-il simplement.

— Ne me dis pas que c’est arrivé de nouveau.

— Non, pas de victime. Mais j’ai besoin de ton aide pour forcer une porte.

— Et tu as besoin d’un technicien pour ça ?

— Dans ce cas précis, oui.

Nyberg grommela. Mais il était bien réveillé à présent.

’Wallander lui décrivit les serrures et indiqua l’adresse. Puis il descendit l’escalier sans bruit. Il voulait l’attendre dans la rue pour lui expliquer la situation. Nyberg était capable de protester très bruyamment, et là le risque qu’il proteste était énorme.

Il savait aussi qu’il s’apprêtait à faire quelque chose de peu recommandable.

Nyberg arriva dix minutes plus tard. Wallander devina le pyjama sous la veste. Comme prévu, Nyberg se mit immédiatement à protester.

— Tu ne peux pas t’introduire comme ça chez les gens…

— Je veux juste que tu ouvres la porte. Après, si tu veux, tu rentres chez toi. J’assume toute la responsabilité. Je ne dirai à personne que tu es venu.

Nyberg continua de protester. Mais Wallander insista, pour finir, Nyberg accepta de monter l’escalier et d’examiner les serrures.

— Personne ne te croira, dit-il après un premier coup d’œil. Personne ne croira que tu as réussi à entrer ici tout seul.

Il se mit au travail. Il était une heure moins dix lorsque la porte s’ouvrit enfin.

# 

# 32

Ce qui le frappa en premier, ce fut l’odeur.

Il l’avait sentie dès le vestibule. Nyberg était encore sur le palier. L’odeur l’enveloppait, très forte.

Puis il comprit : c’était une odeur de renfermé.

L’appartement n’avait pas été aéré depuis très longtemps. L’air était carrément vicié.

Il fit signe à Nyberg d’entrer. Nyberg était très réticent. Mais il finit par se décider et referma la porte derrière lui. Wallander lui dit d’attendre pendant qu’il faisait le tour de l’appartement. Trois pièces et une petite cuisine. Tout était bien entretenu, bien rangé. Étrange contraste avec la mauvaise qualité de l’air.

L’une des portes se distinguait des autres. Elle paraissait construite sur mesure. En l’ouvrant, Wallander constata qu’elle était très épaisse. Cela lui rappela les portes des studios, lorsqu’il lui arrivait d’être interviewé à la radio. Il entra. La chambre tout entière avait quelque chose d’étrange. Pas de fenêtre. Des murs aussi épais que la porte. Un lit et une lampe pour tout mobilier. Le lit était fait, mais la couverture portait visiblement l’empreinte d’un corps. Il lui fallut un instant pour comprendre à quoi tenait cette impression d’étrangeté : la chambre était insonorisée. Une voiture passa dans la rue. Il ferma la porte. Le bruit disparut instantanément. Pensif, il quitta la chambre et refit le tour des autres pièces. Ce qu’il cherchait avant tout, c’était une photo de l’homme qui vivait là. Il n’en trouva aucune. Par contre, d’innombrables étagères avec des statuettes de porcelaine et d’autres bibelots minutieusement rangés. Il s’immobilisa dans le séjour. Un malaise d’un autre ordre venait de s’emparer de lui. Le sentiment d’avoir agi à l’encontre du droit. Il était entré par effraction dans un appartement où il n’avait rien à faire. L’air vicié mis à part, les lieux donnaient une impression de calme ordonné. Il devait s’en aller. Mais quelque chose le retenait.

Il rejoignit Nyberg qui était resté dans l’entrée.

— Cinq minutes, dit-il. Pas plus.

Nyberg ne répondit pas. Wallander se mit en quête. Il savait ce qu’il cherchait : une penderie. Il en trouva trois, qu’il ouvrit l’une après l’autre. Les deux premières ne contenaient que des vêtements d’homme. Il allait refermer la troisième lorsqu’un détail retint son attention. Il repoussa quelques cintres de chemises ; oui, il y avait bien un renfoncement. Il y glissa la main et ramena au jour une robe rouge. Il s’immobilisa, la robe à la main. Attentif, aux aguets. Il commença à fouiller méthodiquement les commodes. Palpa le contenu des tiroirs — des sous-vêtements soigneusement pliés. Le sentiment qu’il devait faire vite, que le temps pressait, ne le quittait pas. Enfin il trouva ce qu’il cherchait : des sous-vêtements de femme, bien dissimulés. Il retourna vers les penderies, se mit à quatre pattes et découvrit aussi des souliers de femme. Il était très attentif à ne laisser aucune trace de son passage. Nyberg entra dans le séjour. Wallander vit qu’il était hors de lui. Ou alors, c’était peut-être la peur.

— Ça fait presque un quart d’heure. Qu’est-ce qu’on fout là ?

Wallander ne répondit pas. Il essaya d’ouvrir le secrétaire. Fermé à clé. Il fit signe à Nyberg, qui se remit aussitôt à protester. Il le fit taire et lui donna l’explication la plus courte qu’il put trouver.

— C’est l’appartement de Louise, dit-il. La femme de la photo. La femme de Copenhague. La femme qui n’existe pas. Elle habite ici.

— Tu aurais pu le dire plus tôt.

— Je viens juste de le comprendre. Tu peux forcer le secrétaire sans que ça se voie ?

Nyberg se mit au travail. Wallander ouvrit le rabat.

Il avait souvent pensé que le travail de la police se caractérisait par une suite de vœux non exaucés. Même par la suite, il ne put jamais dire à quoi il s’attendait en ouvrant le secrétaire. Pas à ce qu’il découvrit, en tout cas.

Une chemise plastifiée contenant des coupures de journaux. Tous les articles consacrés à l’enquête. Ainsi que l’annonce de la mort de Svedberg, celle que Wallander n’avait pas vue jusqu’à cet instant. Nyberg attendait, un peu en retrait.

— Je crois que tu devrais regarder ça, dit Wallander lentement.

Nyberg avança d’un pas et se figea. Ils échangèrent un regard.

— On a deux possibilités, dit Wallander. Soit on s’en va et on met l’immeuble sous surveillance. Soit on passe des coups de fil et on met l’appartement sens dessus dessous dès ce soir.

— Il a tué huit personnes. Il est armé. Il est dangereux.

Wallander n’avait même pas songé au danger. La décision fut immédiate : alerte majeure. Nyberg referma le secrétaire. Wallander avait repéré quelques verres sales dans la cuisine. Il enveloppa l’un d’eux dans du papier absorbant et le rangea dans sa poche. Il allait quitter la cuisine lorsqu’il s’aperçut qu’il y avait une porte de service. En s’approchant, il vit qu’elle était entrebâillée.

La peur surgit d’un coup. Quelqu’un allait ouvrir cette porte en grand et brandir une arme. Mais rien de tel n’arriva. Wallander la poussa très doucement. L’escalier était désert. Nyberg était déjà sorti de l’appartement, par l’autre porte. Wallander le rejoignit. Tout était silencieux sur le palier. Nyberg referma la porte avec précaution et braqua sa torche électrique sur le montant.

— Il y a quelques égratignures. Mais elles se voient à peine, à moins qu’on ne les cherche, bien sûr.

Wallander pensait à la porte entrebâillée. Mais il garda ses réflexions pour lui.

Ils se retrouvèrent dans la rue déserte. Nyberg avait laissé sa voiture près du théâtre. Ils retournèrent au commissariat en silence. Il était une heure trente.

— Qui va-t-on appeler ? demanda Nyberg quand ils furent à la réception.

— Tout le monde. Y compris Thurnberg et Lisa Holgersson.

— Surveillance de l’immeuble ?

— Des voitures banalisées, avec des gens qui comprennent la gravité de la situation. On décidera une fois que tout le monde sera arrivé.

Ils se répartirent les appels. Wallander courut jusqu’à son bureau et commença par appeler Martinsson. C’était surtout de lui qu’il avait besoin.

Au cours des dix minutes qui suivirent, il parla à plusieurs personnes ivres de sommeil qui se réveillèrent très vite en comprenant de quoi il retournait. Martinsson arriva le premier, suivi d’Ann-Britt.

— J’ai de la chance, dit-elle. Ma mère est là en ce moment, elle peut garder les enfants.

— Je suis retourné à Harmonigatan parce que j’ai senti que ça ne pouvait pas attendre.

Il était deux heures et quatorze minutes lorsque tout le monde fut rassemblé dans la salle de réunion. Wallander jeta un regard circulaire et se demanda où Thurnberg avait trouvé le temps de nouer un nœud de cravate aussi parfait. Puis il les mit rapidement au courant.

— Qu’est-ce qui t’a donné l’idée d’aller là-bas en pleine nuit ? demanda Hansson.

— Je me méfie de mes intuitions, mais cette fois, elle était juste.

Toute fatigue s’était envolée. L’équipe était réunie. Maintenant, ils le savaient, ils ne s’arrêteraient que lorsque le tueur serait capturé.

— Nous ne savons pas où il est. Mais la porte de service était entrebâillée. Vu les serrures qu’il a mises à sa porte d’entrée, je crois qu’il a eu le temps de nous entendre et qu’il est parti. En toute hâte. En d’autres termes, il sait qu’on est sur ses traces.

— Il ne risque donc pas de revenir, dit Martinsson.

— On n’en sait rien. On va mettre l’immeuble sous surveillance, par équipes de deux, et au moins deux voitures en renfort dans les rues voisines.

Il laissa ses mains retomber lourdement sur la table.

— Cet homme est dangereux. Tout le monde doit être armé.

Hansson et l’un des policiers de Malmö se levèrent pour assurer la première garde. Nyberg les accompagna pour leur montrer l’immeuble et vérifier que les fenêtres étaient toujours éclairées de la même manière.

— Kjell Albinsson à Rydsgård, poursuivit Wallander. Il faut le réveiller et le faire venir, envoyez une voiture le chercher.

Personne n’avait la moindre idée de l’identité d’Albinsson. Wallander s’expliqua et poursuivit.

— Åke Larstam figure-t-il dans nos registres ? Ce sera le travail de Martinsson. On est en pleine nuit, mais peu importe, n’hésitez pas à réveiller toute personne utile. Albinsson peut nous fournir des renseignements personnels sur Larstam. Mais, à supposer qu’ils soient exacts, seront-ils suffisants ? Il se déguise en femme. Il se transforme. Peut-être ne s’appelle-t-il même pas Larstam. D’ailleurs, ça sonne comme un nom d’emprunt. Nous devons chercher sur tous les fronts, pensables et impensables, pour nous faire une idée de qui il est.

Il avait posé sur la table le verre enveloppé de papier absorbant.

— Si on a de la chance, on trouvera des empreintes. À moins que je ne me trompe du tout au tout, ce seront les mêmes que celles de l’appartement de Svedberg et de la réserve, et que celles que nous n’avons jamais trouvées à Nybrostrand.

— Sundelius, intervint Ann-Britt. Ne faudrait-il pas le réveiller, lui aussi ? Si nous avons raison de penser qu’il connaît Larstam d’une manière ou d’une autre ?

Wallander jeta un regard à Thurnberg qui ne fit pas d’objection.

— Fais-le venir tout de suite. Je veux que tu t’en charges personnellement. Il ne faut pas le ménager. Je suis convaincu qu’il nous a déjà menti, et on n’a plus de temps à perdre.

Thurnberg acquiesça.

— Ça me paraît cohérent. Demandons-nous seulement s’il y a le moindre risque d’erreur dans cette affaire.

— Non. Il n’y a pas d’erreur possible.

— Tu es absolument certain que c’est lui ? Après tout, on n’a rien, hormis quelques coupures de journaux.

Wallander répondit avec beaucoup de calme.

— Bien sûr que c’est lui. Il n’y a aucun doute là-dessus.

Le dernier point soulevé par le groupe avant de se disperser et de se mettre au travail fut de savoir combien de temps il convenait d’attendre avant de retourner à l’appartement. Si Larstam était parti de façon précipitée, comme le pensait Wallander, rien ne laissait supposer qu’il reviendrait de son plein gré, alors pourquoi ne pas retourner là-bas tout de suite ? Wallander n’avait pas de bonne réponse à cette question ; pourtant, il hésitait. Sur la proposition de Martinsson, ils décidèrent d’attendre au moins d’avoir parlé à Kjell Albinsson, qui était en route vers Ystad dans une voiture de police.

— Je veux savoir qui habite dans l’immeuble à part lui. Envoyez quelqu’un sur place pour relever les noms. À qui appartient l’immeuble ? Je veux aussi avoir accès au sous-sol et au grenier..,

Ils établirent un Q.G. provisoire dans la salle de réunion. Wallander attendait à sa place en bout de table lorsque Kjell Albinsson entra. Il était très pâle et ne semblait pas avoir compris pour quelle raison on l’avait tiré du lit et emmené à Ystad. Wallander lui fit apporter un café. Il aperçut fugitivement Ann-Britt Höglund dans le couloir, suivie d’un Sundelius très en colère.

— Je vais vous dire exactement ce qu’il en est, commença-t-il. Nous pensons que c’est Åke Larstam qui a tué un policier du nom de Svedberg, qui a été enterré hier.

Albinsson pâlit encore.

— Ce n’est pas possible.

— Nous sommes également convaincus qu’il a tué les trois jeunes de la réserve de Hagestad ainsi qu’une jeune fille sur une île dans l’archipel de l’Östergötland. Et le couple de jeunes mariés de Nybrostrand. C’est donc quelqu’un qui en très peu de temps a tué huit personnes. Cela fait de lui l’un des plus redoutables meurtriers de l’histoire de ce pays.

Albinsson secoua la tête.

— Ce doit être une erreur. Pas Åke.

— Je ne vous dirais pas cela si je n’en étais pas certain. Vous feriez donc mieux de me croire sur parole. Et de répondre de votre mieux à mes questions. Vous avez compris ?

— Oui.

Thurnberg entra, fit le tour de la table et s’assit sans un mot en face d’Albinsson.

— Voici le procureur Thurnberg. Sa présence ne signifie pas que vous soyez soupçonné de quoi que ce soit.

— Mais je n’ai rien fait, dit Albinsson.

— C’est précisément ce que je viens de dire. Maintenant, vous allez vous concentrer et répondre à mes questions. Elles ne seront pas présentées dans un ordre systématique, vu que certaines sont plus urgentes que d’autres.

Albinsson acquiesça en silence. Il commençait lentement à comprendre que cette effervescence n’était pas un étrange cauchemar.

— Åke Larstam habite Harmonigatan, au numéro 18. Nous savons qu’il n’y est pas en ce moment. Nous pensons qu’il est en fuite. Avez-vous une idée de l’endroit où il peut être ?

— Je ne le connais pas à ce point…

— A-t-il une résidence secondaire ? Des amis proches ?

— Je ne sais pas.

— Vous devez bien savoir quelque chose ?

— Il y a quelques renseignements dans son dossier, qui se trouve au centre de tri.

Wallander jura intérieurement. Il aurait dû y penser.

— Alors on va le chercher. Tout de suite.

Il se leva et fit signe à Albinsson de le suivre. Une patrouille de nuit s’apprêtait à faire son rapport. Wallander leur laissa Albinsson en expliquant de quoi il s’agissait. Puis il retourna dans la salle de réunion. Thurnberg prenait des notes dans un cahier.

— Comment es-tu entré dans l’appartement au juste ?

— Par effraction. Nyberg était présent. Mais j’assume toute la responsabilité.

— J’espère que tu ne te trompes pas dans tes soupçons contre Larstam. Dans le cas contraire, il y aura du grabuge.

— Je t’envie d’avoir le temps de penser à ça.

— Il arrive que les policiers se trompent. Tu dois comprendre pourquoi je m’interroge.

Wallander fit un énorme effort pour se dominer.

— Je ne veux pas d’un meurtre supplémentaire. C’est aussi simple que cela. Et Åke Larstam est l’homme que nous cherchons.

— Personne ne veut d’un meurtre supplémentaire. Mais on ne veut pas non plus que la police commette des erreurs inutiles.

Wallander se sentit personnellement mis en cause. Il s’apprêtait à demander à Thurnberg qui il visait au juste lorsque Martinsson entra.

— Nyberg vient d’appeler. On dirait que l’éclairage des fenêtres n’a pas changé.

— Les voisins, dit Wallander. Qui habite l’immeuble ? À qui appartient-il ?

— Par où veux-tu que je commence ? Le registre de la police ? Une recherche sur Larstam ? Les voisins ?

— De préférence les trois à la fois. Mais si nous trouvons Larstam dans nos archives, ça peut donner des éléments de son histoire personnelle dont nous avons le plus grand besoin.

Martinsson repartit. Wallander ne dit rien. Thurnberg prenait des notes. Un chien aboya. Wallander se demanda distraitement si c’était Kall. Il était trois heures moins trois minutes. Il alla chercher un autre café. La porte du bureau d’Ann-Britt était fermée. Elle interrogeait Sundelius.

Il faillit entrer mais se ravisa. Quelqu’un lui apporta un portable, et Hansson l’informa que la surveillance fonctionnait depuis dix minutes.

— Tout le monde a bien compris que c’est un individu très dangereux ?

— Je le leur ai répété plusieurs fois.

— Redis-le. Rappelle-leur que nous avons enterré un collègue pas plus tard que cet après-midi.

Il retourna à la salle de réunion. Thurnberg n’y était plus. Wallander lut ce qu’il avait noté dans son cahier.

Des rimes. Flocon, plancton, triton. Wallander secoua la tête. Cinq minutes s’écoulèrent. Albinsson reparut, un peu moins pâle que tout à l’heure. Il tenait un classeur jaune à la main.

— Ce sont des renseignements confidentiels. Je devrais appeler le chef pour qu’il me donne des consignes.

— Dans ce cas, je fais venir le procureur, dit Wallander. Et je vous fais arrêter pour complicité de meurtre.

Albinsson parut le croire. Wallander tendit la main et Albinsson lui donna le dossier. Quelques pages seulement, dont une longue liste d’affectations successives. Wallander constata rapidement que, au cours des deux dernières années, Larstam avait travaillé dans tous les districts couverts par l’enquête, sauf un. Il s’avéra aussi qu’Albinsson avait dit vrai : depuis le début du mois de mars jusqu’à la mi-juin, Larstam avait fait un remplacement dans la région de Skårby. En juillet, il avait distribué le courrier à Nybrostrand.

Il passa aux renseignements personnels. Åke Larstam était né le 10 novembre 1952 à Eskilstuna. Son nom complet était Åke Léonard Larstam. Il avait passé son bac à Eskilstuna en 1970. En 1971, il avait fait son service militaire dans le régiment de chars de Skövde. En 1972, il avait commencé des études d’ingénieur à Chalmers, grande école de Göteborg. Il avait obtenu son diplôme en 1979. La même année, il avait été engagé en tant qu’ingénieur dans un bureau d’ingénieurs-conseils de Stockholm, Strand Consultants. Il y avait travaillé jusqu’en 1985. Puis il avait démissionné et suivi une formation pour devenir facteur. La même année, il avait déménagé à Höör, puis à Ystad. Suivait la longue liste de ses affectations successives. Il était célibataire et n’avait pas d’enfants. Dans la case « personne à contacter », il y avait un trait.

— Cet homme n’a-t-il aucun parent ? demanda Wallander avec méfiance.

— Apparemment pas.

— Mais il devait bien fréquenter quelqu’un ?

— Il est très réservé, je vous l’ai déjà dit.

Wallander posa le dossier. Toutes ces informations seraient examinées à la loupe. Mais, avant toute chose, il avait besoin de savoir où se trouvait Larstam à l’instant, dans cette nuit du mardi 20 au mercredi 21 août.

— Aucun être humain n’est seul à ce point. À qui parlait-il ? Avec qui prenait-il son café ? N’avait-il aucun avis sur quoi que ce soit ? Quelqu’un doit forcément en savoir plus sur lui que ce dossier.

— On en parlait parfois entre nous ; c’était un gars vraiment insaisissable. Mais comme il était toujours aimable, toujours serviable, on ne s’en préoccupait pas. C’est possible d’apprécier vraiment quelqu’un dont on ne sait rien.

Wallander médita un instant ces paroles. Puis il choisit une autre piste.

— Il faisait des remplacements. Parfois très courts, parfois plus longs. Lui est-il arrivé de refuser une vacation ?

— Jamais.

— Il n’avait donc pas d’autre activité ?

— Pas à notre connaissance. Il était très disponible. Au besoin, on lui passait un coup de fil et il prenait son service deux heures plus tard.

— Ça veut dire qu’on pouvait toujours le joindre ?

— Oui.

— Qu’est-ce que ça veut dire ? Il passait son temps chez lui près du téléphone ?

Albinsson répondit sans sourire.

— Il m’est arrivé d’avoir cette impression.

— Vous avez décrit un homme consciencieux, serviable, disponible. Et très réservé. Ne lui arrivait-il jamais de vous surprendre ?

Albinsson réfléchit.

— Il chantait parfois.

— Il chantait ?

— Oui. Ou plutôt il fredonnait, pourrait-on dire.

— Que chantait-il ? À quelle occasion ? Exprimez-vous un peu plus clairement. Est-ce qu’il chantait bien ?

— Je crois que c’était des psaumes. Il les fredonnait en triant le courrier, en allant à sa voiture. Je ne sais pas si on peut dire qu’il chantait bien. En tout cas, il chantait à voix basse. Il ne voulait sans doute pas déranger les autres.

— Ça paraît très bizarre. Il chantait des psaumes ?

— Des chants religieux en tout cas. !

— Était-il croyant ?

— Comment pourrais-je le savoir ?

— Vous devez répondre à mes questions, pas en poser.

— Chacun est libre de croire ce qu’il veut dans ce pays. Åke Larstam était peut-être bouddhiste sans qu’on soit au courant.

— Les bouddhistes ne tuent pas les jeunes mariés, répondit Wallander sèchement. Avait-il d’autres particularités ?

— Il se lavait très souvent les mains.

— Autre chose ?

— Les seules fois où il m’est arrivé de le voir de mauvaise humeur, c’est quand les autres s’amusaient. Mais ça lui passait vite. j

Wallander écarquilla les yeux.

— Vous pouvez préciser ce que vous venez de dire ?

— Pas vraiment. C’est comme je vous le dis. ?

— Il n’aimait pas les gens joyeux ?

— Ça, je n’en sais rien. Mais quand les gens riaient — je suppose qu’on peut appeler ça de la joie —, ça le dérangeait visiblement.

Wallander pensa à ce qu’avait dit Nyberg à Nybrostrand, à l’endroit où ils avaient retrouvé les corps des jeunes mariés et du photographe : ce meurtrier n’aimait pas les gens heureux.

— A-t-il jamais manifesté des tendances violentes ?

— Jamais.

— D’autres particularités ?

— Non. Il n’avait pas de particularités. C’était quelqu’un qui passait inaperçu.

Wallander eut l’impression qu’Albinsson voulait ajouter quelque chose. Il attendit.

— C’était peut-être ça, sa particularité. Il ne voulait à aucun prix se faire remarquer. Et il ne se plaçait jamais dos à une porte.

— Que voulez-vous dire ?

— Il se tenait toujours de façon à voir qui entrait ou sortait de la pièce.

Wallander devina ce qu’essayait d’exprimer Albinsson. Il regarda sa montre. Il était quatre heures moins dix-neuf minutes. Il appela Ann-Britt.

— Tu es toujours avec Sundelius ?

— Oui.

— Alors je te retrouve dans le couloir.

Wallander se leva.

— Je peux rentrer ? demanda Albinsson. Ma femme est sûrement très inquiète.

— Appelez-la. Parlez-lui tant que vous voulez aux frais de l’État, mais nous ne pouvons pas vous laisser partir tout de suite.

Wallander sortit et referma la porte. Ann-Britt l’attendait dans le couloir.

— Que dit Sundelius ?

— Il nie avoir jamais entendu parler d’Åke Larstam. Il répète que Svedberg et lui n’ont jamais fait autre chose ensemble que regarder les étoiles et rendre visite à un naturopathe. Il est très indigné. Il n’apprécie pas d’être interrogé par une femme. Wallander acquiesça pensivement.

— Je crois qu’on peut le laisser rentrer chez lui. Il ne connaissait sans doute pas Larstam. Dans ce chaos, je crois que nous avons deux types de secret. Larstam entre par effraction dans les secrets des autres ; Svedberg avait un secret qu’il cachait à Sundelius.

— Ah bon, lequel ?

— Réfléchis.

— Tu veux dire qu’il y aurait un drame triangulaire derrière cette histoire ?

— Pas derrière. En plein milieu.

Elle hocha la tête.

— Je vais lui dire qu’il peut s’en aller. Quand Hansson attend-il la relève ?

Wallander avait déjà pris sa décision.

— Ils peuvent rester là-bas. On va les rejoindre. Åke Larstam ne reviendra pas cette nuit. Il se cache, mais où ? La réponse, on ne pourra la trouver que dans son appartement.

Il retourna à la salle de réunion. Albinsson était encore au téléphone avec sa femme. Wallander lui fit signe d’abréger la conversation.

— Avez-vous pensé à quelque chose ? demanda-t-il ensuite. Une idée de l’endroit où se cache Larstam ?

— Je ne sais pas. Mais ça aussi, c’est peut-être une manière de le décrire.

— Comment ça ?

— C’était quelqu’un qui cherchait sans cesse des endroits où se cacher.

Wallander hocha la tête.

— On va vous reconduire chez vous, dit-il. Mais si vous pensez à autre chose, appelez-moi sans faute.

Il le raccompagna jusqu’à la réception et échangea quelques mots avec un policier de garde. Puis il partit à la recherche de Nyberg et l’informa de sa décision de retourner à l’appartement.

— Ça ira plus vite, maintenant que je connais ses serrures.

Il était quatre heures et quart lorsqu’ils pénétrèrent à nouveau dans l’appartement d’Åke Larstam. Wallander rassembla ses collaborateurs devant la porte de la chambre insonorisée.

— On cherche la réponse à deux questions. Où se cache-t-il en ce moment ? S’apprête-t-il à commettre un nouveau meurtre ? Voilà. Si vous trouviez une photo, ce serait bien.

Il prit Nyberg à part.

— Des empreintes, dit-il. Thurnberg est inquiet. On a besoin d’une preuve irréfutable qui relie Larstam aux autres meurtres, du moins celui de la réserve et celui de Svedberg. À toi de jouer. Tu as la priorité absolue.

— Je vais faire ce que je peux.

— Plus que ça. Appelle le chef de la direction générale si c’est nécessaire.

Wallander alla s’asseoir sur le lit de la chambre insonorisée. Hansson apparut à la porte. Il lui fit signe qu’il ne voulait pas être dérangé. Hansson disparut.

Pourquoi fait-on insonoriser une chambre ? pensa-t-il. Pour empêcher les bruits d’entrer. Ou éventuellement pour les empêcher de sortir. Mais à quelle fin dans une ville comme Ystad, où la circulation est très limitée ? Il regarda autour de lui. Au même moment, il constata que le lit était très dur. Il se leva et souleva les draps. Il n’y avait pas de matelas. L’occupant de ce lit dormait directement sur le sommier. Un masochiste, pensa-t-il. Il s’agenouilla et jeta un coup d’œil sous le lit. Rien. Même pas de la poussière. Il se rassit. Les murs étaient nus. À part une lampe, il n’y avait rien. Il essaya de sentir la présence de l’homme. Åke Larstam, quarante-quatre ans. Né à Eskilstuna. Ancien élève de Chalmers. Ingénieur reconverti en facteur.

Soudain, tu sors de chez toi et tu tues huit personnes. À part le policier et le photographe, tous étaient déguisés. Le photographe ne faisait pas partie du tableau. Il était là par hasard. Et le policier, tu l’as tué parce qu’il avait découvert ton secret. Mais les autres étaient déguisés. Ils étaient joyeux. Pourquoi les as-tu assassinés ? Était-ce ici, dans ta chambre insonorisée, que tu préméditais tout ?

L’homme se dérobait. Il se leva et retourna dans le séjour. Partout ces figurines de porcelaine. Des chiens, des coqs, des demoiselles de la Belle Époque, des lutins et des trolls. Comme une maison de poupées, pensa-t-il. Une maison de poupées avec un fou dedans. Un fou qui a mauvais goût, eh plus. Tu remplis ta vie avec des bibelots. Question : où es-tu ? Maintenant que nous t’avons fait quitter ton repaire ?

Ann-Britt Höglund apparut à la porte de la cuisine. Wallander vit immédiatement qu’elle avait découvert quelque chose.

— Je crois que tu devrais venir voir, dit-elle.

Wallander la suivit. L’un des tiroirs était posé sur la table. Ann-Britt en avait éparpillé le contenu, factures, dépliants. Restait une feuille de papier à petits carreaux, détachée d’un bloc-notes. Une phrase au crayon noir. L’écriture — celle de Larstam ? — était irrégulière. Wallander mit ses lunettes. Numéro 9. Mercredi 21. La chance sourit et puis s’en va. Ça ressemblait à un poème macabre, mais Wallander comprit immédiatement, comme Ann-Britt avant lui.

— Il a déjà tué huit personnes. Là, il parle de la neuvième…

— On est le 21 aujourd’hui. Et c’est un mercredi.

— Il faut le capturer avant qu’il ne passe à l’acte.

— Ça veut dire quoi, cette phrase sur la chance ?

— Ça veut dire qu’Åke Larstam ne supporte pas les gens à qui la chance sourit.

Il lui fit part des commentaires d’Albinsson.

— Comment trouve-t-on une personne chanceuse ? demanda-t-elle.

— On ne la trouve pas. On la cherche.

Il sentit à nouveau son estomac se contracter.

— C’est curieux, dit-elle. Il parle du numéro 9. Une personne seule. Jusqu’ici, à l’exception de Svedberg, il s’en est toujours pris à un groupe.

— Et Svedberg ne faisait pas partie du tableau. Tu as raison, c’est une nouveauté. C’est important.

Il était quatre heures vingt. Wallander s’approcha de la fenêtre et jeta un coup d’œil au-dehors. Pas d’aube en vue. Åke Larstam était là quelque part. Wallander sentit monter la panique. On ne l’attrapera pas, pensa-t-il. Il va recommencer. Et on arrivera trop tard.

Il a désigné une nouvelle victime. Qui ? Nous n’en avons aucune idée. Nous tâtonnons dans le noir. Nous ne savons même pas de quel côté chercher. Nous ne savons rien.

Il se retourna vers Ann-Britt. Puis il enfila une paire de gants en caoutchouc et commença à fouiller le contenu du tiroir.

# 

# 33

La mer.

Il s’était toujours représenté sa dernière échappatoire ainsi : s’avancer tout droit dans l’eau ; s’enfoncer peu à peu dans un abîme infini où régnaient l’obscurité et le silence, où aucune trace ne subsistait. Les profondeurs de la mer, voilà la dernière cachette. Ultime, absolue.

Il avait pris l’une de ses voitures jusqu’à Mossbystrand, à l’ouest de la ville. La nuit était tiède, la plage déserte. Il avait croisé quelques rares voitures sur la route de Trelleborg. Il s’était arrêté dans un endroit où les phares des autres véhicules ne pouvaient l’atteindre, mais d’où il pourrait facilement prendre la fuite au besoin.

Il avait éteint ses feux. L’obscurité l’enveloppait. Par la vitre baissée, il entendait la rumeur de la mer. Pas un souffle de vent. Lentement, avec méthode, il déroula intérieurement le film des événements de la nuit. Un seul détail le dérangeait : il avait eu de la chance. D’habitude, il fermait toujours la porte de la chambre insonorisée. Cette fois, exceptionnellement, il l’avait laissée entrebâillée. Il essayait de se persuader que sa faculté d’esquive était devenue un instinct, inséparable de sa conscience. Mais il ne pouvait entièrement exclure l’hypothèse de la chance pure et simple.

Si la porte avait été fermée, il ne les aurait pas entendus venir. Là, il s’était réveillé en sursaut ; il avait immédiatement compris ce qui se passait et s’était enfui par la porte de service. L’avait-il bien refermée ? Il ne s’en souvenait pas. Il n’avait rien pu emmener, en dehors de son arme et de ses vêtements. Dès le début, il avait eu la certitude que c’était la police.

Il avait quitté la ville. Malgré son agitation intérieure, il s’était obligé à conduire lentement. Il ne voulait pas risquer un accident. Il était quatre heures, l’aube était encore loin. Il avait bien réfléchi. Avait-il commis une erreur ? Il n’en trouvait aucune. Il ne serait pas nécessaire de modifier ses projets.

Tout s’était passé comme prévu. Pendant la cérémonie de l’enterrement, il s’était rendu à l’adresse du policier, dans Mariagatan. Il avait ouvert la porte sans difficulté avec son passe, fait le tour de l’appartement, constaté que l’homme vivait là seul. Puis il avait peaufiné son plan. Tout était encore plus simple que prévu. Il avait même trouvé un double des clés dans un tiroir de la cuisine. Il n’aurait pas besoin de se servir de son passe la prochaine fois. Il s’était allongé un instant sur le lit. Le matelas était beaucoup trop mou, il avait tout de suite eu la sensation de s’enfoncer.

Puis il était rentré chez lui et il avait pris une douche. Ensuite il avait accompli une tâche prévue depuis longtemps : astiquer toutes ses figurines de porcelaine. Cela avait nécessité beaucoup de temps. Après il avait dîné et il s’était couché. Au moment où les policiers avaient commencé à attaquer sa porte, il dormait depuis plusieurs heures.

Il descendit de voiture. Toujours pas de vent. Avait-il jamais connu un mois d’août pareil ? Peut-être dans son enfance. Mais il n’en était pas sûr. Il descendit sur la plage. Les vagues caressaient le rivage. Il pensa aux policiers qui étaient en ce moment dans son appartement, il les imagina en train d’ouvrir les tiroirs, de salir le plancher, de déplacer ses bibelots. Ça le mettait hors de lui. Le désir de rebrousser chemin, de monter l’escalier en courant et de tirer dans le tas était très fort. Mais il se domina. Aucune vengeance n’était importante au point qu’il y sacrifie sa faculté d’esquive. Ils ne trouveraient rien chez lui. Aucun papier, aucune photo, rien. Les policiers ne pouvaient pas avoir connaissance du coffre qu’il louait sous un faux nom à la banque, et où il conservait tous les documents susceptibles de révéler son visage, les numéros d’immatriculation de ses voitures, ses comptes en banque.

Ils resteraient sûrement plusieurs heures dans l’appartement. Mais, tôt ou tard, le policier retournerait chez lui, très fatigué après cette nuit blanche. Alors, il serait déjà sur place, en train de l’attendre.

Il retourna à sa voiture. Le plus important, dans l’immédiat, c’était de récupérer le sommeil perdu. Il pouvait dormir dans l’une ou l’autre de ses voitures. Mais le risque était grand qu’on le découvre, quel que soit son lieu de stationnement. En plus, il n’aimait pas dormir recroquevillé sur une banquette. Ce n’était pas digne de lui. Il voulait pouvoir s’étirer, se reposer dans un vrai lit. Après en avoir retiré le matelas bien sûr.

Un court instant, il pensa aller à l’hôtel. Mais il serait obligé de laisser un nom et, cela, il ne le voulait pas — même un faux nom.

Puis la solution lui apparut. Comment n’y avait-il pas pensé plus tôt ? Un lieu tout désigné. Où le risque d’être découvert était infime. Au cas où quelqu’un essaierait malgré tout d’entrer, il y avait, là aussi, une porte de service.

Il mit le contact et alluma les feux. L’aube n’était pas loin. Il avait besoin de dormir maintenant. Se reposer en vue de ce qui l’attendait.

Il reprit la route d’Ystad.

\*

Vers cinq heures du matin, Wallander sentit qu’il commençait à comprendre ce qui caractérisait Åke Larstam. C’était un être humain qui menait une vie quasi invisible, entouré de ses vilains bibelots. Ils avaient fouillé tout l’appartement sans découvrir un seul indice quant à l’identité de son occupant. Ils n’avaient trouvé aucun papier personnel, aucune lettre, pas un seul document mentionnant le nom d’Åke Larstam, et encore moins une photographie. Ensemble, ils avaient exploré le sous-sol et le grenier. La cave de Larstam était vide. Il n’y avait même pas de poussière. Au grenier, ils trouvèrent un vieux coffre en bois fermé à clé. En forçant la serrure, Wallander découvrit avec désespoir qu’il ne contenait que des fragments de figurines en porcelaine. Il rassembla ses collaborateurs à la cuisine pendant que les techniciens finissaient le travail dans le séjour, sous la conduite de Nyberg.

— Je n’ai jamais rien vu de pareil. Cet Åke Larstam donne l’impression de ne pas exister. Pas un seul papier, pas le moindre document qui confirme son existence. Pourtant, on sait qu’il existe.

— Est-ce qu’il peut avoir un autre appartement ? demanda Martinsson.

— Il peut en avoir dix, il peut avoir des maisons, des résidences secondaires en pagaille, mais on n’a pas le moindre indice pour nous y conduire.

— A-t-il pu s’en aller pour de bon ? demanda Hansson. En comprenant qu’on l’avait presque rattrapé ?

— Le vide qui règne ici ne donne pas l’impression d’être récent. Il a vécu ainsi, dans un espace vide, fermé et insonorisé. Ça n’empêche pas que tu puisses avoir raison. Je serais presque soulagé s’il était vraiment parti. Mais tu sais aussi bien que moi ce qui s’oppose à cette idée.

Ils regardèrent la feuille de papier quadrillé posée en évidence sur la table.

— Est-ce qu’on a pu l’interpréter de travers ? demanda soudain Ann-Britt.

— Non. En plus, Nyberg affirme que ça a été écrit récemment — à cause de la consistance de la trace laissée par la mine. Ne me demande pas comment il peut affirmer ça.

— Qu’est-ce qui l’a pousse à écrire ça ?

La question venait de Martinsson ; elle était importante.

— Tu as raison. C’est le seul papier personnel qu’on ait trouvé ici. Qu’est-ce que ça signifie ? Si nous admettons qu’il était ici à notre arrivée — la porte de service entrouverte, une fuite précipitée…

— La seule trace qu’il n’aurait pas eu le temps d’effacer ?

La conversation se déroulait à présent entre Wallander et Martinsson.

— Sans doute. Ou plutôt, c’est l’explication la plus évidente. Mais est-ce la bonne ?

— Qu’est-ce qu’on peut imaginer d’autre ?

— Qu’il aurait laissé ce papier exprès, sachant qu’on le trouverait.

Personne ne comprit où Wallander voulait en venir. Il sentait lui-même que son raisonnement était très fragile.

— Que savons-nous d’Åke Larstam ? Il a la faculté de se procurer des informations et de forcer les secrets des autres. Je ne prétends pas qu’il ait accès à nos conclusions. Mais je crois qu’il est capable de prévoir pas mal de choses. Imaginons qu’il ait envisagé la possibilité qu’on arrive jusqu’ici. Il y pense forcément, au moins depuis le soir où j’ai surgi dans le bar, à Copenhague. Que fait-il ? Il prépare un plan d’évasion. Mais il nous laisse aussi un message, en sachant que nous le découvrirons forcément, dans cet appartement dépourvu de tout papier personnel.

— Mais pourquoi ? Quelle est son intention ?

— Nous agacer. Ce n’est pas inhabituel, qu’un criminel essaie d’humilier la police. Il a dû triompher après l’épisode de Copenhague. Oser se montrer, alors même que la photo de Louise était publiée dans les journaux danois, et réussir à s’échapper malgré tout…

— Cela paraît très étrange. Qu’on trouve ce papier le jour même où il annonce qu’il va frapper de nouveau.

— Il ne pouvait pas savoir qu’on viendrait cette nuit.

’Wallander sentit à quel point son raisonnement était vague et hésitant. Il laissa tomber.

— Il faut quand même prendre ce message au sérieux, dit-il.

— Avons-nous la moindre piste ?

La question venait de la porte, où était adossé Thurnberg.

— Non. Nous n’avons rien. Autant l’avouer.

Personne ne fit de commentaire. Wallander sentit qu’il fallait rompre le découragement qui se répandait dans la cuisine.

— Nous ne pouvons faire qu’une seule chose. Examiner une fois de plus tous les éléments dont nous disposons. En espérant qu’on découvrira un détail qui nous aurait échappé jusqu’ici. Un schéma qui nous permette d’identifier cette neuvième victime. L’un des paramètres de l’enquête s’est tout de même transformé de façon radicale. Nous savons qui est le tueur : un ancien ingénieur recyclé dans la distribution du courrier.

— Tu penses vraiment, demanda Thurnberg, qu’il y aurait une logique décelable dans les agissements de cet homme, que nous n’aurions pas encore discernée ?

— Je ne peux pas répondre, je n’en sais rien. Mais nous n’avons pas le choix. À moins d’attendre passivement le prochain drame.

Il était cinq heures vingt. Wallander proposa au groupe de se retrouver à huit heures. Cela donnerait à chacun la possibilité de se reposer au moins une heure. La surveillance de la rue était maintenue. On allait maintenant réveiller les habitants de l’immeuble. Que savaient-ils sur leur voisin ? Le bâtiment appartenait à une entreprise immobilière. Wallander dit qu’il fallait tout de suite demander à cette entreprise si Larstam louait un autre appartement. Hansson promit de s’en charger.

Nyberg attendit afin de rester seul avec Wallander.

— C’est un appartement très bien rangé, dit-il, mais nous avons des empreintes.

— Autre chose ?

— Non.

— Aucune arme ?

— Je te l’aurais déjà signalé.

Wallander hocha la tête. Nyberg était gris de fatigue.

— Tu as sans doute raison quand tu dis que cet homme n’aime pas les gens heureux.

— Est-ce qu’on va le retrouver ?

— Tôt ou tard. Mais j’ai peur de ce qui risque d’arriver aujourd’hui.

— On ne pourrait pas faire passer une annonce à la radio ?

— En disant quoi ? Que les gens devraient se garder de rire aujourd’hui ? Il a déjà choisi sa victime. Sans doute quelqu’un qui ne soupçonne pas qu’un tueur le suit à la trace.

— Ce serait peut-être plus facile de découvrir où il se cache.

— C’est aussi mon avis. Mais nous ne savons pas de combien de temps nous disposons. Les jeunes de la réserve ont été tués au cours de la soirée ou dans la nuit. Les jeunes mariés, à quatre heures de l’après-midi. Et Svedberg peut-être le matin. Il frappe à n’importe quelle heure.

— On devrait peut-être poser la question autrement. Il n’a peut-être pas de cachette — pas d’autre appartement, pas de parents, pas de maison de vacances. Où se cache-t-il dans ce cas ?

Nyberg avait évidemment raison. Il n’avait pas envisagé cette possibilité. La fatigue creusait des trous dans sa jugeote.

— Et que réponds-tu ?

Nyberg haussa les épaules.

— Nous savons qu’il a au moins une voiture. On peut toujours se recroqueviller sur une banquette arrière. Il fait encore chaud. Dans le pire des cas, il peut dormir dehors. Il s’est peut-être construit une cabane quelque part. Ou alors il a un bateau. Les possibilités sont nombreuses.

— Oui. Et on n’a pas le temps de chercher.

— Je comprends dans quel enfer tu te débats, je tiens à te le dire.

Nyberg exprimait très rarement un sentiment personnel. Son soutien était sincère. Sur le moment, Wallander se sentit un peu moins seul.

Quand il fut à nouveau dans la rue, Wallander resta un instant indécis. Il aurait dû rentrer, prendre une douche, dormir une demi-heure. Mais l’inquiétude le tenaillait. Une voiture de police le conduisit au commissariat. Il avait la nausée, pensa qu’il devait manger ; mais il se contenta d’un café et de ses comprimés contre la tension et l’hyperglycémie. Puis il s’assit à son bureau et reprit tout le dossier depuis le début. Une fois de plus, il se vit dans l’entrée de l’appartement de Svedberg, Martinsson sur ses talons. Åke Larstam les avait précédés ; il avait tué Svedberg. Wallander ne savait toujours pas à quoi ressemblait la relation des deux hommes. Mais c’était une photographie de Larstam habillé en femme que Svedberg avait dissimulée. Désormais, il voyait très clairement pourquoi l’appartement donnait l’impression d’avoir été cambriolé. Larstam avait une peur obsessionnelle de laisser des traces. Après avoir tué Svedberg, il avait fouillé l’appartement pour détruire tout ce qui serait susceptible de le compromettre.

Svedberg avait donc eu un secret, même vis-à-vis de Larstam.

Wallander continua de feuilleter le dossier. Ce qu’il savait des événements de la réserve pouvait-il lui apprendre où se cachait Larstam en ce moment ? Il chercha longtemps, sans trouver de réponse. Les événements de Nybrostrand ne lui donnèrent pas davantage un fil conducteur. Toutes les deux minutes, il regardait sa montre. Qui était la neuvième victime ? Il cherchait désespérément une réponse. Mais il n’y en avait aucune.

À huit heures, ils se retrouvèrent dans la salle de réunion. En voyant les visages fatigués et inquiets rassemblés autour de lui, Wallander eut à nouveau le sentiment d’avoir échoué. Il ne les avait peut-être pas égarés sur une fausse piste. Mais il ne leur avait pas non plus indiqué la bonne, du moins pas jusqu’au bout. Ils piétinaient, sans savoir vers où se tourner.

Une seule certitude : à partir de maintenant, ils allaient travailler sans discontinuer. Personne ne quitterait le Q.G. à moins d’une nécessité absolue. Les recherches se poursuivraient au cœur du matériau de l’enquête, pas dans les rues de la ville. Lorsqu’ils auraient une idée plausible de l’endroit où pouvait se trouver Larstam ou de l’identité de sa victime présumée, ils passeraient à l’action ; mais pas avant. Il leur demanda d’aller chercher leurs dossiers et de les apporter dans la salle de réunion.

— Désormais, on est tous rassemblés ici. C’est d’ici que part l’enquête, et c’est ici qu’elle converge.

Ils disparurent dans le couloir. Martinsson s’attarda.

— Tu as dormi un peu ?

Wallander secoua la tête.

— Il le faut. Si tu craques, on n’y arrivera pas.

— J’ai encore quelques forces.

— Tu as déjà franchi la limite. J’ai réussi à dormir une heure entière. Ça m’a aidé.

— Je vais faire un tour, rentrer chez moi et changer de chemise. Mais pas tout de suite.

Martinsson voulut ajouter quelques mots mais Wallander leva la main. Il n’avait pas la force d’en entendre davantage. Il s’assit à l’extrémité de la table. Aurait-il le courage de se relever un jour de son fauteuil ? Les autres revinrent un à un, et la porte se referma. Thurnberg avait desserré son nœud de cravate. Lui aussi commençait à paraître fatigué. Lisa Holgersson les informa qu’elle serait dans son bureau, en train de repousser les journalistes.

Tous les visages se tournèrent vers Wallander.

— Nous devons essayer de comprendre comment il raisonne. Mais ça ne suffit pas. Certains d’entre nous doivent commencer à creuser dans son passé. Est-il vrai qu’il n’a pas de famille ? Ses parents sont-ils malgré tout en vie ? A-t-il des frères et sœurs ? Qui a-t-il fréquenté à Chalmers ? Et sur son précédent lieu de travail ? Où a-t-il été formé au métier de facteur ? Notre grand problème est que le temps presse. Nous devons partir de l’hypothèse que le bout de papier trouvé dans la cuisine était un vrai message, adressé à nous ou à lui-même. La question est donc : par où devons-nous commencer à interroger son passé ?

— Nous devons évidemment découvrir s’il a encore ses parents, dit Ann-Britt. On peut espérer que sa mère est encore en vie. Une mère connaît ses enfants ; c’est un cliché, mais c’est la vérité.

— Tu t’en occupes.

— Je n’ai pas tout à fait fini, dit Ann-Britt. Je trouve étonnant le fait qu’il se soit reconverti en facteur.

— Récemment, raconta Hansson, un évêque est devenu chauffeur de taxi. Ce sont des choses qui arrivent.

— J’ai entendu parler de cet évêque. Il avait cinquante-cinq ans, on a peut-être besoin de s’essayer à autre chose avant la retraite ? Åke Larstam n’avait même pas la quarantaine.

Wallander sentit qu’elle venait peut-être de toucher un point important.

— Tu veux dire qu’il a pu se passer quelque chose ?

— Pourquoi donne-t-il sa démission ? Pourquoi change-t-il de vie ? Pour moi, ça laisse imaginer une rupture brutale.

— Un ingénieur qui quitte tout d’un jour à l’autre…

— Il a déménagé au même moment, fit remarquer Thurnberg. Ça confirme ce que dit Ann-Britt.

— Je m’en occupe, dit Wallander. Je vais appeler ce bureau d’ingénieurs. Comment s’appelle-t-il déjà ?

Martinsson feuilleta ses papiers.

— Strand Consultants. Il est parti en 1985, il avait donc trente-trois ans.

— On commence par là. Vous autres, vous continuez à chercher. Où est-il ? Qui est sa prochaine victime ?

— Ne faudrait-il pas faire revenir Kjell Albinsson ? proposa Thurnberg. Il se peut qu’il lui vienne des idées, s’il assiste à la discussion.

— Je suis d’accord. Il faut aussi que quelqu’un cherche Larstam dans les registres. Apparemment, Larstam est son vrai nom.

— Je ne pense pas qu’il y soit, dit Martinsson, j’ai déjà cherché.

Où Martinsson avait-il trouvé le temps de faire ça ? Il n’y avait qu’une réponse possible : il avait menti tout à l’heure en prétendant qu’il avait dormi une heure. Wallander devait-il être touché par ce mensonge ou se mettre en colère ? Il choisit de laisser tomber.

— On commence. Les ingénieurs-conseils de Strand ont-ils un numéro de téléphone ?

Quelqu’un le lui donna. Il le composa, tomba sur un message indiquant que le numéro avait changé. Le nouveau numéro correspondait à une adresse sur l’île de Vaxholm, dans l’archipel de Stockholm. Wallander essaya encore. Cette fois, une femme répondit.

— Strand Consultants.

— Je m’appelle Kurt Wallander, de la police d’Ystad. J’ai besoin de quelques renseignements concernant l’un de vos anciens employés.

— De qui s’agit-il ?

— Åke Larstam, ingénieur.

— Personne de ce nom ne travaille ici.

— C’est ce que je viens de dire. Un ancien employé. Je vous demande d’écouter attentivement.

— Pas sur ce ton, s’il vous plaît. Comment puis-je savoir que vous êtes de la police ? Vous pouvez être n’importe qui.

Wallander faillit jeter le téléphone par terre. Mais il se maîtrisa.

— C’est exact. Vous ne pouvez pas savoir qui je suis. Mais j’ai besoin de ces renseignements. Åke Larstam a démissionné en 1985.

— C’était avant mon arrivée. Il vaut mieux que vous parliez à Persson.

— Pour éviter d’autres malentendus, je vous laisse mon numéro de téléphone. Il peut me rappeler ici, au commissariat.

Elle nota le numéro.

— C’est très important. Persson est-il là ?

— Il est en réunion avec un promoteur. Mais je vais lui demander de vous rappeler dès qu’il le pourra.

— Non, il doit interrompre sa réunion et me rappeler immédiatement.

— Je vais lui dire que c’est important. C’est tout ce que je peux faire.

— Vous pouvez lui dire qu’un hélicoptère de la police de Stockholm va atterrir sur votre toit s’il ne m’a pas rappelé dans trois minutes sans faute.

Il raccrocha. Autour de la table, les autres le dévisageaient avec des yeux ronds. Il croisa le regard de Thurnberg, qui éclata de rire.

— Désolé, dit Wallander, désarçonné. Je n’avais pas le choix.

Thurnberg hocha la tête.

— Je n’ai rien entendu. Rien du tout.

Moins de deux minutes plus tard, le téléphone sonna.

— Hans Persson, annonça une voix d’homme.

Wallander expliqua son affaire, sans préciser les soupçons qui pesaient sur Larstam.

— D’après nos renseignements, il vous a quittés en 1985.

— C’est exact. Je crois qu’il a été mis à la porte en novembre.

— Mis à la porte ? Ça paraît assez dramatique.

— Ça l’était.

Wallander serra le combiné contre son oreille.

— Que voulez-vous dire ?

— C’est le seul ingénieur qu’il me soit jamais arrivé de renvoyer. Je devrais peut-être préciser que je suis le fondateur de l’entreprise.

— Alors qui est Strand ?

— Je trouvais que ça sonnait mieux que Persson. Il n’y a jamais eu de Strand dans cette boîte.

— Vous avez donc renvoyé Åke Larstam. Pourquoi ?

— C’est très difficile de répondre à cette question. Disons qu’il ne cadrait pas avec le reste de l’équipe.

— Pourquoi ?

— Ça va vous paraître très étrange.

— Je suis policier, j’ai l’habitude.

— Il manquait complètement d’indépendance. C’était un type qui tombait toujours d’accord avec vous, même quand il était évident qu’il était en fait d’un autre avis. C’est impossible de discuter avec quelqu’un qui cherche en permanence à ne pas déplaire. La discussion n’avance pas, on n’arrive à rien.

— Il était comme ça ?

— Oui. À la longue, c’est devenu intenable. Il ne présentait jamais la moindre idée personnelle, de peur que quelqu’un ne l’approuve pas.

— Et ses compétences techniques ?

— Excellentes. Aucun problème de ce côté-là.

— Comment a-t-il réagi à son licenciement ?

— Il n’a pas réagi du tout. Du moins, je n’ai rien vu. Je pensais qu’il pourrait rester encore six mois, et c’est ce que je lui ai dit. Mais, à peine sorti de mon bureau, il est allé chercher ses affaires et il a disparu. Il n’a même pas encaissé les indemnités de départ auxquelles il avait droit. Il a disparu, purement et simplement.

— Avez-vous été en contact avec lui depuis lors ?

— On a essayé. Mais il s’était volatilisé.

— Saviez-vous qu’il était devenu facteur ?

— Nous sommes en relation avec l’agence pour l’emploi. C’est comme ça que je l’ai appris.

— Avait-il un ami proche du temps où il travaillait chez vous ?

— Nous ne savions rien de sa vie privée. Au bureau, il n’avait pas d’amis, je pense que c’est clair après ce que je viens de vous dire. Il lui arrivait de garder l’appartement ou la maison de quelqu’un qui partait en vacances. Pour le reste, il se tenait toujours à l’écart.

— Savez-vous s’il avait des frères et sœurs ? Des parents ?

— Non. Sa vie en dehors du bureau nous était complètement inconnue. Dans une petite entreprise comme celle-ci, ça pose des problèmes.

— Je comprends. Je vous remercie de votre aide.

— Vous avez éveillé ma curiosité. Que se passe-t-il ?

— Vous le saurez bientôt. Pour l’instant, je ne peux rien vous dire de plus.

Wallander raccrocha avec brusquerie. Une pensée commençait à prendre forme dans son esprit. Quelque chose qu’avait dit Persson : Larstam gardait les appartements des autres… Il n’était sûr de rien, mais ça valait le coup d’essayer.

— Qu’est-il arrivé à l’appartement de Svedberg ?

— Ylva Brink m’a dit après l’enterrement qu’elle n’avait pas encore commencé à trier les affaires de son cousin.

Wallander pensa au trousseau de clés qui était encore dans le tiroir de son bureau.

— Hansson, dit-il. Retourne à l’appartement de Svedberg. Emmène quelqu’un. Juste pour voir si un visiteur est passé.

— Rien d’autre ?

— Non. Les clés sont dans le premier tiroir de mon bureau.

Hansson disparut avec l’un des policiers de Malmö. Il était neuf heures moins trois minutes. Ann-Britt Höglund cherchait les parents de Larstam. Martinsson était parti pour continuer d’explorer les registres. Wallander alla aux toilettes mais évita de se regarder dans le miroir. Puis il retourna à la salle de réunion. Quelqu’un faisait passer un carton de sandwiches autour de la table. Il fit non de la tête. Ann-Britt revint.

— Les deux parents de Larstam sont morts.

— Avait-il des frères et sœurs ?

— Deux sœurs plus âgées.

— Il faut les joindre.

— Je m’en occupe.

Wallander pensa à sa propre sœur, Kristina. Comment le décrirait-elle, si jamais la police devait l’interroger sur lui ?

Il s’assit et tendit la main vers les sandwiches. Le carton était vide. Thurnberg parlait au téléphone. Wallander comprit qu’il était question d’une réunion reportée à plus tard. Martinsson revint et prit un dossier sur la table. Thurnberg raccrocha. Kjell Albinsson entra au même instant ; Thurnberg l’entraîna dans un coin et commença à lui parler à voix basse.

Quelqu’un cria dans le couloir. Wallander se leva vivement. Un policier surgit à la porte.

— Ça tire ! Du côté de la place centrale !

Wallander réagit aussitôt.

— L’appartement de Svedberg ! Quelqu’un est blessé ?

— Je ne sais pas, mais il y a eu des coups de feu, c’est sûr.

Moins d’une minute plus tard, quatre voitures aux sirènes hurlantes quittaient le commissariat. Wallander serrait son arme si fort qu’il en avait mal aux jointures. Larstam était là, pensa-t-il. Qu’était-il arrivé à Hansson ? Et au collègue de Malmö ? Il craignait le pire, mais cette pensée était trop insoutenable. Il ne s’était rien passé, voilà ; c’était aussi simple que ça.

Il sauta de voiture sans attendre d’être à l’arrêt. Un attroupement s’était formé. Wallander se rua vers le portail, et quelqu’un prétendit après coup qu’il criait comme un soldat au moment de l’assaut.

Il découvrit aussitôt Hansson et le collègue de Malmö. Ils étaient sains et saufs.

— Que s’est-il passé ? cria-t-il.

Hansson tremblait, livide. Le collègue de Malmö s’était assis sur le trottoir.

— Il était là, articula Hansson. J’ai ouvert la porte. Il était dans l’entrée, il nous a tiré dessus. C’est un pur coup de chance qu’on n’ait pas été touchés. Il a disparu. On a couru comme des fous. C’était un pur coup de chance.

Wallander ne répondit pas. Il savait que ce n’était pas vrai. Larstam était un excellent tireur. S’il l’avait voulu, il leur aurait logé à chacun une balle dans le front. Mais il ne le voulait pas ; ce n’étaient pas eux qui devaient être sacrifiés ce jour-là.

La chance de Hansson tenait à une seule chose : il n’était pas la neuvième victime.

Aux yeux de Wallander, il était évident que Larstam avait déjà quitté l’appartement par l’escalier de service ; il veillait toujours à se ménager des issues de secours. Ils attendirent néanmoins d’avoir enfilé des gilets pare-balles et bloqué la rue avant de monter l’escalier.

L’appartement était vide ; la porte de service entrouverte. Larstam nous fait signe, pensa Wallander. Il nous montre par où il s’échappe.

Martinsson ressortit de la chambre de Svedberg.

— Il s’était allongé sur le lit. On sait maintenant comment il raisonne : il trouve ses cachettes dans les nids abandonnés.

— On sait comment il raisonnait. On peut être sûrs qu’il ne le refera plus.

— Va plus loin, dit Martinsson. On se demande comment il raisonne. Mais il fait sans doute pareil : il se demande comment on raisonne, de notre côté. Peut-être faudrait-il laisser cet appartement sous surveillance ? Puisqu’on est convaincus qu’il ne reviendra pas, c’est peut-être précisément ce qu’il va faire.

— Il ne peut pas lire dans nos pensées.

— Je me le demande. On a l’impression qu’il a à la fois un temps de retard et un temps d’avance.

Wallander ne répondit pas. Lui aussi commençait à se poser des questions.

Il était dix heures trente. Wallander fut le dernier à quitter l’appartement de Svedberg. Il avait le sentiment d’être revenu à la case départ. Pour la millième fois.

Une seule chose lui paraissait certaine : Larstam n’avait pas encore tué sa neuvième victime. S’il l’avait fait, Hansson serait mort. En tant que dixième victime. Et le collègue de Malmö en tant que onzième.

Pourquoi attend-il ? pensa Wallander. Parce qu’il n’a pas le choix ? Parce que sa victime désignée n’est pas encore disponible ? Ou bien y a-t-il une autre explication ?

Il descendit l’escalier.

Les questions étaient innombrables. Il n’avait pas une seule réponse.

C’était bien cela.

Il était de retour à la case départ.

# 

# 34

Après coup, il avait éprouvé un vague regret. Peut-être aurait-il dû viser leur tête malgré tout ? Punir ces deux hommes qui l’avaient réveillé, qui avaient fait irruption jusque dans ses rêves.

Il avait tout de suite compris qu’ils étaient de la police. Qui, en dehors de la police, aurait eu des raisons de venir à l’appartement de Karl Evert, maintenant que celui-ci était mort et enterré ? Qu’ils soient venus pour le chercher, c’était tout aussi évident. Il n’y avait pas d’autre explication.

Une fois de plus, il leur avait échappé. C’était à la fois un soulagement et une satisfaction. Il n’avait pas prévu que les policiers viendraient, mais il avait naturellement pris ses précautions en déverrouillant la porte de service et en appuyant une chaise contre la porte d’entrée de l’appartement. Si quelqu’un entrait, la chaise tomberait. Le pistolet, il l’avait près de lui. Il n’avait pas retiré ses chaussures.

Les bruits de la rue l’inquiétaient. Quelle différence avec sa propre chambre où le silence à lui seul était comme une cachette. Plusieurs fois, il avait tenté de convaincre Karl Evert de faire insonoriser sa chambre à coucher. Ça ne s’était jamais fait. Maintenant, il était trop tard.

Au moment ou le bruit l’avait réveillé, il rêvait de son enfance. Images indistinctes ; lui-même, très petit, debout derrière un canapé, pendant que des adultes — ses parents sans doute — se disputaient. Une voix d’homme, dure et autoritaire, comme un oiseau effrayant battant des ailes au-dessus de sa tête. Puis une voix de femme, faible et apeurée. Il avait eu la sensation que c’était sa propre voix, alors même qu’il se tenait muet et invisible derrière le canapé.

Soudain, il avait entendu du bruit sur le palier. Au moment où la chaise était tombée, il était déjà hors du lit, son arme au poing.

Il regrettait maintenant de ne pas les avoir tués. Même si c’était une entorse au plan d’origine, il aurait peut-être dû le faire.

Il sortit de l’immeuble, le pistolet dans la poche de sa veste. Sa voiture était devant la gare. En quittant la ville, il entendit des sirènes. Il prit la direction de Sandskogen, puis de l’Österlen, en s’arrêtant à Kåseberga, où il fit un tour dans le port en réfléchissant à ce qu’il allait faire. Il avait encore envie de dormir. Mais il était déjà tard ; il ne pouvait pas savoir quand le policier qui s’appelait Wallander se déciderait à rentrer chez lui. À ce moment-là, il fallait que lui-même soit déjà sur place. Il avait décidé d’agir aujourd’hui. Il ne pouvait pas changer la date, ni risquer de voir l’opportunité lui glisser entre les doigts.

Parvenu au bout de la jetée, il s’était décidé. Il reprit la route d’Ystad et laissa la voiture derrière Mariagatan. Personne ne le vit lorsqu’il se glissa dans l’entrée de l’immeuble. Il sonna à la porte de l’appartement et attendit. Personne.

Il ouvrit avec sa clé et s’assit dans le canapé du séjour pour attendre. Le pistolet était posé sur la table devant lui. Il était onze heures passées de quelques minutes.

\*

Hansson et le policier de Malmö étaient sous le choc — physiquement indemnes, mais hors d’état de travailler. Hansson avait insisté pourtant, mais Wallander comprit en lui parlant qu’il n’allait pas bien du tout. Pour le policier de Malmö, les choses étaient plus simples : un médecin de l’hôpital l’avait aussitôt déclaré en état de choc aggravé.

L’équipe était donc diminuée de deux personnes. En rassemblant ses collaborateurs, à son retour au commissariat, Wallander sentit à quel point l’atmosphère était tendue. Lisa Holgersson le prit à part et lui demanda si le moment n’était pas venu de faire appel à des renforts massifs de tous les districts voisins. Wallander hésita, en raison surtout de sa propre fatigue et de son sentiment d’échec. Puis il refusa. Ce n’était pas des renforts qu’il leur fallait, mais de la concentration. Rien ne s’améliorerait sous prétexte que les rues de la ville seraient envahies par les voitures de police. Ils avaient surtout besoin de temps pour conduire leurs recherches, de façon aussi calme et aussi méthodique que possible, pour trouver le point décisif où tout se débloquerait.

— Il existe, ce point ? Ou c’est juste un espoir ?

— Je ne sais pas.

Ils se rassirent autour de la table. L’ambiance était inquiète, fébrile. Wallander essayait de conduire le débat du mieux qu’il pouvait, en revenant sans cesse aux questions décisives : Où était Larstam ? Qui était la neuvième victime ? Que leur avaient appris les événements de Lilla Norregatan ?

Martinsson n’avait rien trouvé dans les registres ; Åke Larstam n’avait jamais eu affaire à la justice. Il venait de déléguer à un autre policier la tâche de fouiller dans les archives, au cas où Larstam y aurait malgré tout laissé une trace. Ann-Britt n’avait toujours pas réussi à retrouver les deux sœurs. En l’absence de Hansson, Wallander lui demanda d’interrompre ses recherches jusqu’à nouvel ordre. Il sentait qu’il avait besoin d’elle ; les sœurs attendraient. Tout attendrait. Pourvu qu’ils trouvent Larstam avant qu’il ne surgisse, arme levée, devant sa neuvième victime.

— Reprenons : que savons-nous ?

Il avait le sentiment de poser cette question pour la millième fois.

— Il est encore en ville, dit Martinsson. C’est ici ou dans les environs immédiats qu’il s’apprête à frapper.

— Notre présence doit l’influencer, dit Thurnberg. Il sait que nous le suivons à la trace. Il ne peut pas y être insensible.

— Il le fait peut-être exprès. Mais si ça se trouve, tu as raison. Nous l’avons débusqué deux fois en moins de vingt-quatre heures. Il constate que tout commence à s’effondrer autour de lui. Ses plans minutieusement construits sont menacés. Quelle réaction cela provoque-t-il chez lui ?

Kjell Albinsson était assis dans un coin. Wallander ignorait quelles instructions lui avait données Thurnberg, mais soudain il vit qu’il voulait prendre la parole. Il lui fit signe d’approcher.

— Je ne sais pas si c’est important, commença Albinsson. Mais je me suis souvenu d’une rumeur, quelqu’un disant qu’il avait vu Larstam dans le port de plaisance. C’était l’été dernier. Il a donc peut-être un bateau.

Wallander frappa du poing sur la table.

— On peut s’y fier, à cette rumeur ?

— C’est l’un des facteurs qui l’a vu. Il était sûr de lui.

— Est-ce qu’il a vu Larstam monter à bord d’un bateau ?

— Non. Mais il avait un bidon d’essence à la main.

— Dans ce cas, dit l’un des policiers de Malmö, s’il a un bateau, ce n’est pas un voilier.

Les protestations fusèrent de toutes parts.

— Les voiliers ont des moteurs d’appoint. On ne peut rien exclure, même pas un hydravion.

L’intervention de Martinsson suscita à son tour des protestations. Wallander leva la main.

— Un bateau peut très bien servir de cachette. Mais que faut-il miser sur cette information ?

Il se retourna vers Albinsson.

— Vous êtes sûr de ce que vous avancez ?

— Oui.

Wallander regarda Thurnberg, qui hocha la tête.

— Dans ce cas, dit Wallander, je veux des policiers en civil dans le port de plaisance. Discrètement, vite, sans question. Au moindre soupçon que Larstam s’y trouve, ils se retirent immédiatement. Ensuite, on avise.

— Il y a sûrement beaucoup de monde là-bas, dit Ann-Britt, avec ce beau temps.

Martinsson et l’un des policiers de Malmö partirent pour le port de plaisance. Wallander demanda à Albinsson de prendre place à la table.

— Autre chose ? Vous vous êtes souvenu du port de plaisance. Si vous en avez d’autres comme ça, ce serait bien de nous le dire rapidement.

— Tout est tellement confus… J’ai essayé de réfléchir, mais ce n’est que maintenant que je m’aperçois à quel point j’en savais peu sur lui.

Albinsson était visiblement sincère. Il retourna s’asseoir dans son coin. Wallander regarda sa montre. Onze heures trente. On n’y arrivera pas, pensa-t-il. D’un instant à l’autre, on va apprendre qu’il y a une nouvelle victime.

Ann-Britt Höglund aborda la question du mobile. Pourquoi Larstam agissait-il ainsi ? Pourquoi ce massacre ?

— Ce doit être une sorte de vengeance, dit Wallander.

— Mais par rapport à quoi ? Parce qu’il s’est fait renvoyer un jour d’un bureau d’ingénieurs ? Ça ne tient pas debout. Quel rapport entre ce renvoi et un couple de jeunes mariés ? En plus, il n’a pas eu l’air de le prendre mal. Il se reconvertit, devient facteur…

— Pourquoi facteur précisément ? C’est un grand pas, passer du métier d’ingénieur à celui de facteur. Préméditait-il déjà quelque chose ? Ou bien cela lui est-il venu plus tard ?

— On n’en sait rien.

— On ne sait rien de rien, voilà la vérité.

La conversation s’acheva. Wallander regarda sa montre. Il s’attendait à encaisser d’un instant à l’autre la terrible nouvelle. Il alla chercher un café. Ann-Britt le suivit.

— Ce n’est pas ça, le mobile, dit Wallander dans la cafétéria. Il y a peut-être un besoin de vengeance tout au fond. Mais Larstam tue des gens heureux, joyeux. Nyberg a eu cette idée à Nybrostrand. Albinsson l’a confirmée : Åke Larstam n’aime pas les gens qui rient.

— Il doit être plus cinglé que nous ne le pensions. On ne tue quand même pas les gens sous prétexte qu’ils sont heureux ? Ce serait quoi, un monde pareil ?

— Oui, dit Wallander. C’est ça, la vraie question : dans quel monde vivons-nous ? Mais la réponse est trop insoutenable, on n’a pas la force de la penser jusqu’au bout. Ce que nous redoutons est peut-être déjà là : l’étape suivante, si on peut s’exprimer ainsi. Après l’effondrement de l’État de droit. Une société où de plus en plus de gens se sentent inutiles, voire rejetés. Dans ces conditions, nous pouvons nous attendre à une violence entièrement dénuée de logique. La violence comme aspect naturel du quotidien. Nous nous plaignons de cette évolution, mais parfois je me demande si nous ne sommes pas encore en dessous de la vérité.

Il s’apprêtait à poursuivre lorsqu’on le prévint qu’il avait un appel de Martinsson. Il renversa du café sur sa chemise en courant jusqu’à la salle de réunion.

— Ça ne donne rien, dit Martinsson au téléphone. J’ai discrètement consulté la liste des propriétaires, il n’y a aucun bateau au nom d’Åke Larstam.

— Vous avez fait le tour des pontons ?

— Je ne pense pas qu’il soit là.

Wallander réfléchit.

— Peut-être a-t-il loué un emplacement sous un autre nom ? Un faux nom ?

— Le port est tout petit, la plupart des gens se connaissent. Je ne pense pas qu’il aurait osé donner un faux nom. Ça ne correspond pas à sa prudence habituelle.

Wallander insista.

— Quelqu’un d’autre aurait-il pu louer l’emplacement ?

— Qui ? Åke Larstam n’a pas d’amis.

— Tu as vérifié si le nom de Svedberg y était ?

— J’y ai pensé, mais il n’y est pas.

Une autre idée traversa l’esprit de Wallander. Il faillit laisser tomber mais changea d’avis.

— Regarde encore le registre en pensant à tous les noms qui sont apparus jusqu’ici dans cette enquête, au centre ou à la périphérie, peu importe.

— Tu penses par exemple à Hillström pu Skander ?

— C’est ça.

— Je comprends. Tu crois vraiment que ça tient debout ?

— Rien ne tient debout. Va consulter le registre et rappelle-moi si tu trouves quelque chose.

Il raccrocha. La tache de café s’étalait, beige foncé sur sa chemise blanche. Il pensait avoir une dernière chemise propre dans son armoire, à Mariagatan. Il lui faudrait moins de vingt minutes pour rentrer chez lui et se changer ; mais il voulait attendre le coup de fil de Martinsson. Thurnberg le rejoignit.

— Je pensais laisser partir Albinsson. Je ne crois pas qu’il ait encore des choses à nous apprendre.

Wallander se leva et alla serrer la main d’Albinsson.

— Merci pour votre aide, dit-il.

— Je ne comprends toujours pas.

— Nous non plus.

— Pas un mot à quiconque, ajouta Thurnberg. Cela aurait des conséquences extrêmement graves.

Albinsson promit et partit. Wallander se rendit aux toilettes. Soudain, il repensa au télescope de Svedberg. Pourquoi quelqu’un l’avait-il caché dans la remise de Björklund ? Il retourna à la salle de réunion.

— Quelqu’un sait-il où se trouve Nyberg ?

— Il passe des coups de fil dans le bureau de Hansson.

— Si Martinsson appelle, je suis là-bas.

Il trouva en effet Nyberg dans le bureau de Hansson, le téléphone collé contre son oreille, en train de prendre des notes. Il comprit que c’était le laboratoire de Linköping.

— On aura les résultats dans la journée, dit Nyberg après avoir raccroché. Si ce sont bien les mêmes pouces…

— Oui, forcément. Ce n’est pas une réponse qu’il nous faut, mais une confirmation.

— Que se passe-t-il si nous supposons un instant que ce ne sont pas les empreintes de Larstam ?

— Alors je renonce à diriger la suite de l’enquête.

Nyberg médita ces paroles. Il était assis dans le fauteuil de Hansson.

— Le télescope, dit Wallander. Pourquoi était-il chez Björklund ? Qui l’a caché là-bas ?

— Larstam, qui d’autre ?

— Mais pourquoi ?

— Peut-être pour faire diversion. Ajouter à notre confusion, faire peser des soupçons sur le cousin de Svedberg.

— Il pense à tout.

— Si un détail lui a échappé, on le découvrira tôt ou tard. Et on le capturera à ce moment-là.

— On devrait donc retrouver ses empreintes sur le télescope ?

— À moins qu’il ne les ait essuyées.

Le téléphone sonna. Wallander prit le combiné. C’était Martinsson.

— Tu avais raison.

Wallander se leva si brusquement qu’il fit tomber sa chaise.

— Qu’est-ce que tu as trouvé ?

— Un emplacement au nom d’Isa Edengren. En plus, j’ai regardé le contrat. Je me souviens de l’écriture d’Isa ; si c’est Larstam qui a imité sa signature, c’est très bien fait. J’ai parlé au type qui lui a fait signer le contrat. Il m’a parlé d’une femme.

— Aux cheveux noirs ?

— C’est ça. Louise. En plus, elle avait précisé que ce serait surtout son frère qui se servirait du bateau.

— Il est malin.

— C’est un vieux bateau en bois qui dispose d’une cabine. L’emplacement voisin est occupé par un voilier. L’autre côté est vide.

— J’arrive. Tenez-vous éloignés du ponton, soyez extrêmement prudents. Il est peut-être dans le coin. Et il est forcément sur ses gardes. Il risque de faire le guet un bon moment avant de s’approcher du bateau.

— On n’y a sans doute pas assez pensé…

Wallander raccrocha, expliqua rapidement la situation à Nyberg et retourna à la salle de réunion. Il fut décidé qu’Ann-Britt et Thurnberg organiseraient une intervention en cas de besoin.

— Que fais-tu s’il est à bord ? demanda-t-elle.

Wallander secoua la tête.

— Je ne sais pas. Il faut d’abord que je me rende compte de la situation.

Il était treize heures lorsque Wallander arriva au port de plaisance. Il faisait chaud, une légère brise soufflait du sud-ouest. Wallander avait pensé à emporter des jumelles. Ils observèrent le bateau à distance.

— Il donne l’impression d’être abandonné, dit Martinsson.

— Le voilier à gauche ?

— Il est vide.

Wallander promena ses jumelles ; beaucoup de bateaux étaient occupés.

— On ne peut pas tirer de coups de feu ici, dit Martinsson. Et on ne peut pas faire évacuer le port.

— Et on ne peut pas attendre. On doit découvrir s’il est à bord ou pas. S’il y est, on doit l’intercepter. S’il n’y est pas, ça fera une incertitude en moins.

— On commence à bloquer les accès ?

— Non. Je vais monter à bord.

Martinsson sursauta.

— Tu es cinglé ?

— Ça nous prendrait au moins une heure de bloquer les accès et d’évacuer les gens. On n’a pas le temps. Je monte à bord. Tu me couvres depuis le ponton. Je le fais vite. S’il y est, à mon avis, il dort.

— Je ne suis pas d’accord. Le risque est trop grand.

— Tu n’as peut-être pas pensé à une chose : Larstam a épargné Hansson et le collègue de Malmö. Personne ne me fera croire qu’il les a ratés. C’est simplement que ni l’un ni l’autre n’était la neuvième victime.

— Et ce n’est pas non plus ton cas, c’est ça ?

— C’est ça.

Martinsson avait encore une objection.

— C’est un bateau. Il n’y a pas de porte de service. Que peut-il faire ? Sauter à l’eau ?

— Il faut prendre ce risque. L’absence d’issue de secours peut tout modifier.

Martinsson insista.

— C’est complètement irresponsable.

Wallander avait déjà pris sa décision.

— Alors on fait comme tu veux. Retourne au commissariat et fais venir tout le monde. Moi je reste ici et je surveille le bateau.

Martinsson partit. Le policier de Malmö fut envoyé sur le parking pour surveiller l’accès au port.

Une fois seul, Wallander se rendit sur le ponton. Il était parfaitement conscient de transgresser plusieurs règles élémentaires. Il s’apprêtait à affronter un homme extrêmement dangereux, et il s’apprêtait à le faire seul, sans aucune assistance, sans même que le lieu soit cerné.

Quelques jeunes garçons jouaient sur le ponton. Wallander essaya de prendre une voix autoritaire pour leur dire d’aller jouer plus loin. Il serrait son arme dans sa poche — prêt à tirer. Il se demanda s’il pourrait sauter du ponton. Que ferait-il ensuite ? Si Larstam était à bord, il le verrait, et Wallander serait exposé, sans la moindre protection.

Il comprit que ça n’irait pas. La seule possibilité était de monter par l’arrière et de défaire la bâche qui recouvrait le bateau. Mais pour cela, il avait lui-même besoin d’un bateau. Il regarda autour de lui. Une petite fête se déroulait un peu plus loin, sur un yacht d’un certain âge ; Wallander aperçut un youyou rouge. Sans hésiter, il monta à bord du yacht et montra sa carte de police aux convives interloqués.

— J’ai besoin d’emprunter votre canot.

Un homme chauve se leva, un verre de vin à la main.

— Pourquoi ? Il y a eu un accident ?

— Pas d’accident. Et pas de temps pour répondre aux questions. Vous restez ici. Personne ne va sur le ponton. Celui qui s’y risque en subira les conséquences. C’est compris ?

Aucune réponse. Wallander se laissa glisser tant bien que mal dans le petit canot. Il perdit une rame. Lorsqu’il se pencha pour la rattraper, son arme faillit glisser de sa poche. Il jura, transpira mais finit par récupérer toutes ses affaires. Le chauve avait défait le bout. Wallander commença à ramer en se demandant si l’embarcation allait couler sous son poids. Arrivé près du bateau de Larstam, il ralentit et amortit le léger choc avec la main. Il vit qu’il y avait un moteur. Son cœur cognait. Il attacha le youyou avec d’infinies précautions, pour ne pas faire osciller le bateau. Puis il prêta l’oreille. Aucun bruit, hormis les coups désordonnés de son propre cœur. Il prit son arme et commença lentement à défaire le taud. Aucun signe de vie. C’était le moment le plus délicat : il fallait arracher le taud d’un coup sec tout en se rejetant sur le côté — sinon, il ferait une cible parfaite pour celui qui l’attendait peut-être dessous avec une arme. Il avait la tête complètement vide. La main qui serrait l’arme était moite et tremblante.

Il souleva la bâche et se jeta sur le côté. Le youyou faillit se retourner, mais Wallander se raccrocha de justesse à un pare-bateaux. Aucune réaction. Il arracha la moitié du taud. Personne. La petite porte en palissandre était ouverte ; la cabine aussi paraissait vide. Il monta à bord. Il tenait toujours son arme à la main. Il descendit les deux marches, examina les deux couchettes. Il n’ avait pas de draps, seulement des matelas plastifiés.

Wallander ressortit. Il était trempé de sueur. Il rangea son arme dans sa poche. Puis il reprit le youyou. Les gens accoudés au bastingage, leur verre à la main, le regardaient, médusés. Le chauve prit le bout que lui lançait Wallander. Il remonta à bord.

— On pourrait peut-être avoir une explication maintenant ?

— Non.

Il était pressé. Les autres étaient sûrement déjà en route. Il fallait à tout prix les empêcher d’arriver jusqu’au port de plaisance. Larstam n’était pas dans le bateau. Cela pouvait signifier qu’ils étaient pour la première fois en avance sur lui. Il appela Martinsson.

— On arrive ! dit celui-ci.

— Arrête tout ! Je ne veux pas une seule voiture de police dans le port. Viens seul.

— Il s’est passé quelque chose ?

— Il n’est pas là.

— Comment le sais-tu ?

— Je le sais.

Silence à l’autre bout du fil.

— Tu es monté à bord, c’est ça ?

— On n’a pas de temps à perdre. On en parlera une autre fois.

Martinsson arriva après cinq minutes. Wallander lui expliqua sa pensée : Larstam était peut-être en route. En apercevant la bâche à moitié arrachée, Martinsson secoua la tête.

— L’un d’entre nous doit réparer les dégâts pendant que l’autre surveille le ponton, au cas où il arriverait. Le port doit être maintenu sous surveillance.

Martinsson fit le guet, debout sur le ponton pendant que Wallander fouillait rapidement le bateau. Il n’y avait rien. Larstam ne laissait jamais traîner de papiers. Il remit le taud en place et retourna sur le ponton.

— Comment es-tu monté à bord ?

— J’ai emprunté un canot.

— Tu es fou.

— Pas si sûr.

Martinsson alla parler au policier que Wallander avait envoyé sur le parking. Maintenant, il s’agissait de surveiller à la fois le port et le ponton. Il appela aussi d’autres policiers en renfort. Puis il considéra Wallander avec un air de reproche.

— Tu devrais rentrer chez toi et changer de chemise.

— Je vais le faire. Mais il faut d’abord qu’on fasse le point avec les autres.

Au commissariat, personne ne l’interrogea sur la manière dont il était monté à bord. Personne ne pensa même à lui demander s’il y était allé seul. Martinsson restait muet. Il paraissait très choqué, mais Wallander n’y pouvait rien dans l’immédiat.

— Pour la première fois, nous sommes peut-être en avance sur lui. Cela ne veut pas dire qu’il viendra dormir dans le bateau ; il se doute peut-être qu’on l’a trouvé.

— On est donc de retour au point de départ, dit Ann-Britt. Qui est la neuvième victime ?

— Il s’est servi du nom d’Isa Edengren pour louer l’emplacement. Il ne suit aucun schéma prévisible. Chacune de ses initiatives nous surprend. Nous ne pouvons que continuer à chercher dans le matériau disponible pour trouver le point crucial qui permettra de tout débloquer.

Wallander avait la forte impression de radoter. Comme un illuminé prêchant la seule vraie doctrine à ses collaborateurs infidèles. Il ne savait pas quoi faire d’autre. Pour l’instant, il n’avait qu’une seule pensée neuve.

— Isa Edengren, dit-il. Pourquoi a-t-il choisi son nom ? Est-ce un hasard ? Ou bien y a-t-il une raison particulière ?

— Isa doit être enterrée après-demain, dit Martinsson.

— Je veux que quelqu’un appelle ses parents, et que l’un des deux vienne ici. Je veux en savoir plus sur cette histoire d’emplacement.

Il se leva.

— Mais avant, je demande vingt minutes pour rentrer chez moi et changer de chemise.

Ebba entra avec plusieurs cartons de sandwiches dans les bras. Elle avait entendu la dernière phrase de Wallander.

— Si tu me donnes tes clés, je peux y aller, dit-elle. Ce n’est pas un problème pour moi.

Wallander la remercia mais déclina sa proposition. Il avait grand besoin de prendre du recul. De quitter les lieux, ne serait-ce que vingt minutes. Il s’apprêtait à sortir lorsque le téléphone sonna. Ann-Britt décrocha et lui fit signe d’attendre.

— C’est la police de Ludvika. L’une des sœurs de Larstam habite là-bas.

— J’ai envoyé la question à tout le monde, dit Martinsson. Apparemment, ça a donné des résultats.

Wallander décida de rester. Il chercha Ebba du regard, mais elle était repartie. Martinsson avait pris le téléphone. Wallander s’assit sur un coin de table et regarda fixement la tache de café sur sa chemise. Ann-Britt appelait les parents d’Isa Edengren d’un autre poste. Martinsson raccrocha.

— Berit Larstam, annonça-t-il. Quarante-sept ans, sociologue au chômage. Elle habite à Fredriksberg, ne me demande pas où ça se trouve.

— Les armes volées, dit Wallander. Larstam était peut-être en visite chez sa sœur.

Martinsson agita un bout de papier, puis il composa le numéro. Wallander se sentait inutile. Il alla à la réception dans l’idée de donner ses clés à Ebba. Il ne la trouva pas ; elle était sans doute aux toilettes. Il retourna dans la salle de réunion. Martinsson avait visiblement obtenu une réponse chez la sœur, Ann-Britt Höglund écoutait un autre interlocuteur en fronçant les sourcils. Wallander se mit à faire les cent pas. Thurnberg avait disparu. Wallander commença à jeter des gobelets de café vides dans une corbeille. Ann-Britt raccrocha en jurant.

— Le père va venir, dit-elle. Axel Edengren. Je crois qu’il faut s’attendre à un type assez arrogant qui n’aime pas la police.

— Comment ça ?

— Il m’a fait un long discours sur l’étendue de notre incompétence. J’ai failli l’insulter.

— Tu aurais dû.

Martinsson raccrocha.

— Åke Larstam lui rendait visite une fois tous les trois ans. J’ai eu l’impression que leurs relations n’étaient pas très étroites.

Wallander écarquilla les yeux.

— C’est tout ?

— Qu’est-ce que tu veux dire ?

— Tu ne lui as pas posé d’autres questions ?

— Bien sûr que si. Mais elle m’a demandé de la rappeler, elle était occupée.

Wallander ne put s’empêcher de faire un commentaire désagréable. Martinsson protesta. Le silence se fit. Wallander se leva et repartit en quête d’Ebba. Elle était à sa place, derrière la vitre de la réception.

— Si ta proposition tient toujours, dit-il en lui tendant les clés, je crois qu’il y a une chemise propre dans la penderie. Sinon, tu peux prendre l’une de celles qui sont dans le panier de linge sale.

— Ce n’est pas la première fois, j’y arriverai bien aujourd’hui encore.

— Quelqu’un te conduit là-bas ?

— J’ai toujours ma vieille PV, dit-elle. Tu l’avais oubliée ?

Wallander sourit. Il la regarda sortir du commissariat.

Comme elle avait vieilli ces dernières années !

Sa première initiative, en revenant dans la salle de réunion, fut de s’excuser auprès de Martinsson. Puis ils se remirent au travail. Il était quatorze heures et dix minutes.

# 

# 35

Lorsqu’Axel Edengren arriva au commissariat, Ebba n’était toujours pas revenue. Wallander se demanda pourquoi ça lui prenait tant de temps. Peut-être n’avait-elle pas trouvé de chemise propre ? Il se rendit à la réception pour accueillir Edengren. Il se sentait mal à l’aise, pas tant à cause de sa chemise tachée qu’à cause du souvenir de l’étrange manière dont Edengren traitait sa fille, de son vivant. Quel type d’homme allait-il rencontrer ? Pour une fois, ce fut comme si la réalité confirmait ses préjugés. Axel Edengren était très grand et très fort — il avait rarement vu un homme aussi grand. Ses cheveux étaient coupés court, en brosse. Il avait un regard intense. Toute sa personne dégageait quelque chose de lourd et de repoussant. Même sa poignée de main ressemblait à une fin de non-recevoir. Wallander, qui avait décidé de l’emmener dans son bureau, avançait dans le couloir avec la sensation de traîner derrière lui un buffle menaçant, prêt à l’empaler sur ses cornes. Il indiqua le fauteuil des visiteurs. Edengren s’y laissa tomber. Le fauteuil grinça très fort, mais il ne parut pas le remarquer. Il ouvrit la bouche avant même que Wallander se soit assis.

— Qu’étiez-vous allé faire à Bärnsö, monsieur l’inspecteur ?

— Je m’appelle Wallander.

La réplique fusa, cinglante :

— Je préfère ne pas appeler par leur nom les gens que je ne connais pas et que je n’aurai pas l’occasion de revoir. Que faisiez-vous à Bärnsö ?

Wallander se demanda s’il devait se mettre en colère.

L’attitude de cet homme l’exaspérait, mais il ne pensait pas avoir la force d’imposer son autorité habituelle.

— J’avais des raisons de penser qu’Isa y était ; et c’était en effet le cas.

— On m’a raconté les événements. Pour moi, c’est une énigme que vous ayez pu laisser faire une chose pareille.

— Personne n’a laissé faire quoi que ce soit. Si j’avais eu la moindre possibilité d’intervenir, je l’aurais fait. Je suppose que c’est pareil pour vous, par rapport à Isa autant qu’à Jörgen.

Edengren sursauta en entendant le nom de son fils. Ce fut comme si on l’avait immobilisé en pleine marche forcée. Wallander saisit l’occasion et changea de sujet.

— Nous n’avons malheureusement pas le temps de parler de cela aujourd’hui. Je vous présente toutes mes condoléances. J’ai rencontré Isa à plusieurs reprises et elle m’a fait l’impression d’être une fille bien.

Edengren s’apprêtait à dire quelques mots, mais Wallander ne lui en laissa pas le temps.

— Je veux vous parler d’un emplacement de bateau dans le port de plaisance, ici à Ystad. Un contrat au nom d’Isa Edengren.

Edengren lui jeta un regard méfiant.

— C’est un mensonge.

— Non, c’est la vérité.

— Isa n’avait pas de bateau.

— Je ne le pense pas non plus. Et vous ? Avez-vous déjà loué un emplacement dans ce port ?

— Mes bateaux à moi se trouvent dans une marina, dans l’archipel de l’Östergötland.

Wallander n’avait aucune raison d’en douter. Il poursuivit.

— Quelqu’un d’autre a signé le contrat au nom de votre fille.

— Qui ?

— La personne que nous soupçonnons de l’avoir tuée.

Edengren écarquilla les yeux.

— Qui est-ce ?

— Il s’appelle Åke Larstam.

image001.jpgAucune réaction. Edengren n’avait jamais entendu parler de lui.

— Vous l’avez arrêté ? demanda-t-il.

— Pas encore.

— Pourquoi ? S’il a tué ma fille ?

— Nous n’avons pas encore réussi à le localiser. C’est pour ça que vous êtes ici. Pour nous aider.

— Qui est-ce ?

— Je ne peux pas vous communiquer toutes nos informations. Mais il a travaillé ces dernières années comme facteur.

Edengren secoua la tête.

— C’est une plaisanterie ? Un facteur aurait tué Isa ?

— Malheureusement.

Edengren s’apprêtait à poser une autre question, mais Wallander leva la main. Son instant de faiblesse était passé.

— Vous rappelez-vous si Isa était en contact avec le club de plaisance ? Faisait-elle de la voile ? Avait-elle des amis qui possédaient des bateaux ?

La réponse d’Edengren le prit au dépourvu.

— Isa non, mais Jörgen avait un voilier. L’été, il naviguait autour de Bärnsö. Le bateau passait l’automne et le printemps ici, à Ystad.

— Il avait donc un emplacement ?

— Oui. Et l’hiver, il était en cale ici.

— Mais Isa ne naviguait pas ?

— Elle accompagnait souvent son frère. Ils s’entendaient bien. Par périodes, en tout cas.

Pour la première fois, Wallander devina la douleur chez cet homme qui avait perdu ses deux enfants. Il eut soudain l’impression que les apparences ne révélaient rien, et que ce grand corps abritait un volcan de sentiments réprimés.

— À quelle époque Jörgen naviguait-il ?

— Je crois qu’il a eu le bateau en 1992. C’était un petit club d’amis qui naviguaient, faisaient la fête, rédigeaient des protocoles bizarres, envoyaient des bouteilles à la mer. Jörgen en était la plupart du temps secrétaire. Je lui ai appris à rédiger des statuts.

— Ces protocoles existent-ils encore ?

— Après sa mort, je les ai rangés dans un tiroir. Ils y sont toujours.

Des noms, pensa Wallander. C’est ce qu’il me faut en premier lieu.

— Comment s’appelaient les amis de Jörgen ?

— Je ne me souviens pas de tous.

— Les noms se trouvent sans doute dans les protocoles.

— Probablement.

— Alors on va aller les chercher. C’est peut-être important.

Il l’avait dit avec une conviction telle qu’Edengren ne fit aucune objection. Wallander proposa d’envoyer une voiture de police à Skårby, mais Edengren refusa. Il préférait aller les chercher lui-même. Sur le seuil, il se retourna.

— Je ne sais plus comment faire, dit-il lentement. Pour continuer, je veux dire. Quand on a perdu ses deux enfants — qu’est-ce qui reste ?

Il n’attendit pas la réponse. Wallander pensa qu’il n’aurait pu lui en donner aucune. Il se leva et retourna à la salle de réunion. Personne n’avait vu Ebba. Il alla à la réception ; même chose. Il retourna à son bureau, composa le numéro de Mariagatan et laissa sonner huit fois avant de renoncer. Ebba avait dû quitter l’appartement.

Quarante minutes plus tard, Edengren était de retour. Il déposa une enveloppe en papier kraft sur le bureau de Wallander.

— Voilà. Je crois qu’il y en a onze en tout. Ils n’étaient pas trop obnubilés par cette histoire de rédaction de protocoles.

Wallander feuilleta les papiers, ils étaient tapés à la machine et bourrés de fautes de frappe. Il distingua sept noms, dont aucun ne lui était familier. À sa connaissance, aucun d’eux ne figurait dans l’enquête. Encore une fausse piste, pensa-t-il. Je crois toujours qu’Åke Larstam laisse des traces qui nous permettraient d’entrevoir une certaine logique. En vérité, il ne laisse pratiquement rien.

Il se rendit pourtant à la salle de réunion et donna les protocoles à Martinsson en lui expliquant de quoi il s’agissait. Pouvait-il examiner ces noms de plus près ? Il était presque à la porte lorsque Martinsson poussa une exclamation. Il se retourna. Martinsson lui montra un nom : Stefan Berg.

— Berg, dit-il. Il n’y avait pas un facteur qui portait ce nom-là, dans la belle brochure de la poste ?

Il l’avait complètement oublié. Martinsson prit le téléphone.

— Je l’appelle tout de suite.

Wallander retourna vers son bureau. Avant d’entrer, il réfléchit un instant. Avait-il d’autres questions à poser à Edengren ? Il décida que non. En poussant la porte, il le découvrit debout près de la fenêtre. Edengren se retourna. Wallander fut surpris de voir qu’il avait les yeux rouges.

— Vous pouvez rentrer chez vous, dit-il. Je ne pense pas qu’on ait besoin de vous retenir davantage.

Edengren le dévisagea de son regard intense.

— Vous allez l’arrêter ? Celui qui a tué Isa ?

— Oui. On va l’arrêter.

— Pourquoi a-t-il fait ça ?

— On n’en sait rien.

Edengren lui tendit la main. Wallander le raccompagna jusqu’à la réception. Toujours pas d’Ebba.

— On reste jusqu’à l’enterrement, dit Edengren. Après, je ne sais pas. On va peut-être quitter la Suède. Vendre la ferme de Skårby. L’idée de retourner à Bärnsö n’est pas évidente non plus.

Il partit sans attendre une réponse. Wallander le regarda s’éloigner.

Lorsqu’il revint dans la salle de réunion, Martinsson parlait au téléphone avec le facteur Berg. Wallander s’approcha pour écouter ; puis son agitation intérieure prit le dessus et il ressortit dans le couloir. On attend, pensa-t-il. On n’arrête pas de s’activer, on téléphone, on feuillette des documents, on discute, on tire des conclusions. Mais, au fond, on ne fait qu’une seule chose : attendre. On n’a pas réussi à rattraper l’avance d’Åke Larstam. Pour l’instant.

Il entendit Martinsson raccrocher et revint sur ses pas.

— Ça colle. Stefan Berg est le fils de ce facteur, et il étudie dans une université du Kentucky.

— Où ça nous mène ?

— Nulle part, à mon avis. Berg a été très franc. Il m’a dit qu’il parlait beaucoup de sa famille au centre de tri. Åke Larstam a eu d’innombrables occasions d’entendre des anecdotes à propos du fils et de son club de voile.

Wallander s’était rassis à sa place habituelle.

— Mais qu’est-ce que ça signifie ? Qu’est-ce qu’on peut en tirer ?

— Pas grand-chose.

Wallander repoussa avec impatience tous les papiers étalés devant lui.

— On n’y arrivera pas ! Où est-ce qu’il se cache ? Qui est le neuvième ?

Tous les regards se tournèrent vers lui. Il écarta les mains dans un geste d’excuse, sortit et se mit à faire les cent pas dans le couloir, pour la millième ou dix millième fois depuis le début de cette journée. Il retourna à la réception. Ebba n’était toujours pas là. À mon avis, pensa-t-il, elle n’a pas trouvé de chemise propre, et elle a décidé d’aller en acheter une quelque part.

Il était quinze heures et sept minutes — il restait moins de neuf heures jusqu’à la fin de ce mercredi où Åke Larstam avait promis de frapper à nouveau.

Wallander prit une décision. La salle de réunion était transformée en Q.G., et c’était bien, mais il voulait maintenant réduire encore davantage le noyau du groupe d’enquête. Il attendit à la porte, croisa le regard d’Ann-Britt.

— Préviens Martinsson. On se retrouve dans mon bureau.

Martinsson pensa à emporter une chaise.

— Reprenons depuis le début, commença Wallander. Rien que nous trois. On a deux questions. Où se trouve-t-il ? Qui est la victime présumée ? Si on imagine qu’il passe à l’acte à minuit moins une, on a à peine neuf heures devant nous. En réalité, on a sans doute bien moins de temps que ça. Il est même peut-être trop tard. Si ça se trouve, c’est déjà arrivé et on est les seuls à l’ignorer.

Martinsson et Ann-Britt avaient forcément envisagé cette possibilité. Mais ce fut comme s’ils venaient juste de comprendre ce qu’elle signifiait.

— Où est Larstam ? Comment raisonne-t-il ? On l’a trouvé dans l’appartement de Svedberg. Il devait penser qu’on n’aurait jamais l’idée de le chercher là-bas. Puis on a découvert son bateau. Mais ce n’est pas sûr qu’il ait l’intention de s’en servir. Peut-être estime-t-il que le bateau est grillé. Que fait-il dans ce cas ?

— Il nous défie, dit Martinsson. S’il reste fidèle à ses habitudes, il aura choisi une situation où tout va très vite, où la victime n’a pas la possibilité de se transformer en menace ou en obstacle. Il sait qu’on le suit à la trace et qu’on a percé à jour son déguisement. Il nous défie.

— Bien. C’est très clair. Alors : comment raisonne-t-il ? Ann-Britt, tu te mets à la place de Larstam : comment raisonne-t-il ?

— Il essaie de comprendre comment nous raisonnons, de notre côté. Il a l’intention d’accomplir ce qu’il a prévu de faire. Il sait sans doute que nous ignorons l’identité de la neuvième victime.

— Comment peut-il en être sûr ?

— Dans le cas contraire, on aurait mis cette personne sous surveillance. Il a sûrement vérifié que ce n’était pas le cas.

— Ça nous conduit à une autre conclusion, intervint Martinsson. Il peut consacrer toutes ses forces au choix de la meilleure cachette. Il n’a pas besoin de se soucier de sa victime.

— Voilà comment il croit qu’on raisonne, dit Ann-Britt. Et il a bien raison.

— Donc, nous devons raisonner autrement, conclut Wallander.

— Il se cache dans un endroit où l’on n’aurait jamais l’idée de le chercher.

— Dans ce cas, dit Martinsson, il aurait dû choisir le sous-sol du commissariat.

Wallander hocha la tête.

— Oui, ou du moins un commissariat symbolique. Où ça pourrait être ?

Ils réfléchirent un moment, sans résultat.

— Pense-t-il que nous serions incapables de le reconnaître en homme ?

— Il ne peut pas prendre ce risque.

Wallander pensa soudain à quelque chose.

— As-tu demandé à la sœur de te donner une photo ?

— J’y ai pensé, mais elle n’avait qu’une photo de lui à quatorze ans, pas très ressemblante en plus.

— Laisse tomber.

— J’ai été en relation avec tous les organismes qui devraient avoir une photo de lui. Mais apparemment cet homme ne possède pas de permis de conduire, pas de carte d’identité, pas de passeport, rien.

— Si seulement on connaissait le nom de famille de Louise, tu peux être sûr que tu trouverais toutes les photos que tu veux.

— Mais il devait bien lui arriver de conduire sans perruque ? Prudent comme il est, il devait tenir compte de la possibilité de se faire arrêter, pour un contrôle ou autre chose. Quels papiers montrait-il alors ?

Wallander pensa soudain à un incident survenu quelques années plus tôt ; c’était la première fois qu’il le reliait à Svedberg et à Åke Larstam.

— C’était avant l’époque d’Ann-Britt, dit-il, mais toi, Martinsson, tu devrais t’en souvenir. Quelques passeports vierges ont disparu du commissariat. Volés dans un coffre. L’enquête interne n’a jamais abouti, mais il était évident que le voleur était quelqu’un de la maison.

— Je m’en souviens. Les gens se regardaient de travers, c’était très désagréable.

— Je me souviens d’autre chose. Rydberg a dit un jour qu’il était certain que Svedberg les avait pris. Je n’ai jamais réussi à savoir pourquoi il en était si sûr.

— Svedberg aurait donc fourni Louise en papiers d’identité ?

— Louise ou Åke Larstam. Ou les deux.

Ils méditèrent en silence ces événements anciens. Puis Wallander renoua le fil de la discussion.

— Où se cache-t-il ? C’est ça qu’on veut savoir. Où se trouve Åke Larstam en cet instant ?

Pas de réponse. Il n’y avait aucun élément auquel se raccrocher — rien que des hypothèses vagues et contradictoires.

Wallander sentait monter la panique. Le temps s’écoulait, et ils étaient désespérément bloqués.

— Parlons un instant de la victime potentielle. Qui est-elle ? Jusqu’ici, il a tué six jeunes gens, un photographe et un policier. On a déjà dit que le photographe et le policier ne comptaient pas. Restent six jeunes. Deux fêtes différentes. Deux groupes.

— Trois, objecta Ann-Britt. Isa Edengren a été tuée plus tard.

— Ça nous apprend qu’il suit son idée. Ce qu’il a décidé d’accomplir, il l’accomplit. À n’importe quel prix. Alors y a-t-il quelque chose d’incomplet dans cette série ? Ou bien entame-t-il une nouvelle série de meurtres ?

Avant que quelqu’un ait pu répondre, on frappa à la porte. C’était Ebba, portant une chemise suspendue à un cintre.

— Désolée de t’avoir fait attendre si longtemps, mais j’ai eu du mal à ouvrir ta porte.

Wallander savait que sa serrure fonctionnait parfaitement. Ebba avait dû se tromper de clé plusieurs fois avant de trouver la bonne. Il la remercia de son aide, s’excusa et disparut aux toilettes pour se changer.

— Quitte à aller au peloton d’exécution, dit-il en revenant, autant y aller avec une chemise propre.

La chemise sale disparut dans un tiroir du bureau.

— Il n’y a rien d’inachevé selon Ann-Britt et moi, dit Martinsson. Nous sommes certains que personne d’autre qu’Isa Edengren ne devait participer à la fête dans la réserve. Quant au mariage, en général on n’est que deux.

— Dans ce cas, il recommence à zéro. La pire hypothèse. Ça veut dire qu’on n’a rien du tout. Absolument rien.

Le silence se fit. Que pouvaient-ils ajouter ? Une seule chose, pensa Wallander. Entre deux impossibilités, il faut choisir celle qui paraît le moins impossible.

— Nous ne devinerons jamais où il se cache. Notre seule chance, c’est de tenter de cerner la victime avant qu’il ne passe à l’acte. À partir de maintenant, on se concentre là-dessus, si vous êtes d’accord.

Wallander savait que la décision était difficile, voire impossible, à prendre.

— Est-ce que ça sert à quelque chose ? demanda Ann-Britt. On a beau se démener, on ne trouvera pas Larstam, pas plus que sa victime.

— Nous ne pouvons pas abandonner.

Ils reprirent tout depuis le début. Il était seize heures passées. Wallander avait mal au ventre, d’angoisse et de faim. Il était si fatigué que cet état lui paraissait complètement normal. Il devinait le même épuisement désespéré chez ses collègues.

— Des mots clés, dit-il. Des gens joyeux. Des gens heureux. Quoi d’autre ?

— Des gens jeunes.

— Des gens déguisés, ajouta Ann-Britt.

— Il ne se répète pas. Nous ne pouvons pas en être certains, mais il est probable qu’il va se renouveler. La question est donc : où pouvons-nous trouver des gens jeunes, joyeux et déguisés aujourd’hui ? Qui ne se marient pas et qui n’ont pas l’intention de faire la fête dans une réserve ?

— Un bal masqué ? proposa Martinsson.

— Le journal, dit Wallander soudain. Y a-t-il des événements prévus à Ystad aujourd’hui ?

Martinsson disparut avant même qu’il ait terminé sa phrase.

— On ne va pas rejoindre les autres ? demanda Ann-Britt.

— Pas encore. Ce serait bien de leur apporter quelque chose, même si ça se révèle être une fausse piste.

Martinsson revint en courant avec le quotidien de la ville, Ystads Allehanda. Ils l’étalèrent sur le bureau. Un défilé de mannequins à Skurup retint immédiatement l’attention de Wallander.

— Les mannequins doivent être comptés pour des gens déguisés. Et on peut supposer qu’elles sont de bonne humeur lorsqu’elles défilent.

— C’est mercredi prochain, dit Ann-Britt. Tu as mal lu.

Ils feuilletèrent le journal. Le soir même, l’association des amis d’Ystad organisait une soirée à l’hôtel Continental. Les membres étaient priés de venir en tenues du XIXe siècle.

Wallander hésitait, sans savoir pourquoi. Martinsson et Ann-Britt ne partageaient pas ce doute.

— La fête est sûrement décidée depuis longtemps. Il a eu tout son temps pour se préparer.

— Les membres de ce genre d’association ne sont pas très jeunes, en général…

— Oh, il y a de tout, dit Ann-Britt. Du moins, c’est mon impression.

Wallander hésitait toujours. Mais ils n’avaient plus rien à perdre. Le dîner commençait à dix-neuf heures trente. Il leur restait encore quelques heures. Par mesure de précaution, ils feuilletèrent le journal une nouvelle fois. Rien d’autre n’était prévu.

— La décision t’appartient, dit Martinsson. On s’occupe de cette fête, oui ou non ?

— Ce n’est pas à moi de décider. On doit le faire ensemble. Et puis vous avez raison ; a-t-on le choix ?

Ils retournèrent à la salle de réunion. Quelqu’un alla chercher Thurnberg. Wallander réclama aussi la présence de Lisa Holgersson. Pendant qu’ils attendaient, Martinsson téléphona pour tenter de dénicher un responsable des festivités.

— L’hôtel doit savoir qui a réservé la salle, dit Wallander. Appelle-les.

Il avait crié, alors que Martinsson se trouvait juste à côté de lui. Il devait absolument se calmer.

Thurnberg et Lisa Holgersson entrèrent. Wallander marqua la gravité de la situation en fermant la porte. Il leur expliqua de quelle manière ils étaient parvenus à la conclusion qu’Åke Larstam passerait peut-être à l’acte lors de la fête qui devait se dérouler le soir même à l’hôtel Continental. Wallander souligna plusieurs fois le côté aléatoire de l’hypothèse. Ce pouvait être une erreur, une nouvelle fausse piste. Mais ils n’avaient rien d’autre à proposer, sinon une attente passive. Il s’attendait à des objections — surtout de la part de Thurnberg —, voire à un rejet pur et simple. Mais Thurnberg donna son accord. Avec le même argument : ils n’avaient pas le choix.

— On ne peut qu’espérer qu’on a mal interprété le message de Larstam. Ce qu’il nous faut avant tout, c’est du temps.

— À minuit on saura ce qu’il en est. Cet homme-là ne dévie pas de ses projets.

Ils se mirent au travail. Il était dix-sept heures quinze. Il leur restait un peu plus de deux heures pour s’organiser. Wallander partit pour l’hôtel Continental en emmenant Martinsson. Auparavant, ils avaient lancé un appel aux districts voisins pour obtenir des renforts. Wallander avait souligné la nécessité de gilets pare-balles pour tout le monde. Åke Larstam était dangereux. Puis ils prirent la direction de l’hôtel.

— Je crois que je n’ai jamais porté de gilet pare-balles, sauf à l’entraînement, dit Wallander.

— Contre le type d’arme qu’il utilise, c’est efficace. Le problème, c’est qu’il vise la tête.

Martinsson avait raison. Wallander téléphona de la voiture en disant de faire circuler le message : les casques étaient aussi importants que les gilets.

Ils laissèrent la voiture devant l’hôtel.

— Le directeur s’appelle Orlovsky, dit Martinsson.

— Je l’ai déjà rencontré.

Orlovsky — un grand homme bien bâti, d’une cinquantaine d’années — était prévenu de leur arrivée. Il les attendait à la réception. Wallander avait décidé de lui dire la vérité. Ils se rendirent dans la salle à manger où les préparatifs battaient leur plein.

— Nous devons gagner du temps, expliqua Wallander. Alors si Martinsson pouvait faire le tour de l’hôtel avec quelqu’un qui connaît les lieux comme sa poche, ce serait bien.

— Emilsson. Il travaille ici depuis vingt ans.

Orlovsky appela un serveur qui dressait une table un peu plus loin. Emilsson parut surpris de la demande, mais disparut sans un mot en compagnie de Martinsson.

Wallander se retourna vers Orlovsky. Il ne lui dit pas tout, mais assez pour lui faire comprendre la gravité de la situation.

— Ne faudrait-il pas reporter la fête ? demanda Orlovsky lorsqu’il eut fini.

— C’est possible, mais seulement si nous estimons que nous ne pouvons pas garantir la sécurité des convives et du personnel. On n’en est pas tout à fait là.

Il voulut voir les plans de table et la liste complète des invités. Trente-quatre personnes devaient venir. Puis il fit le tour de la salle à manger en essayant de se mettre à la place d’Åke Larstam. Il ne veut pas prendre de risque. Il arrive de quelque part. Il a prévu une retraite. Il n’a pas l’intention de tuer trente-quatre personnes ; il doit pouvoir s’approcher de la table qui l’intéresse.

Une pensée le frappa.

— Combien de serveurs sont prévus ce soir ?

— Six.

— Vous les connaissez tous ? Ou quelqu’un a-t-il été embauché spécialement pour l’occasion ?

— Oui, un.

— Qui est-ce ? Comment s’appelle-t-il ?

— Leijde. Il nous aide régulièrement pour les grandes réceptions. C’est lui là-bas, à cette table.

Wallander vit un petit homme corpulent d’une soixantaine d’années qui examinait les verres à la lumière avant de les disposer sur la table.

— Voulez-vous que je l’appelle ?

Wallander secoua la tête.

— Le personnel de cuisine ? Les responsables du vestiaire ? Du bar ?

— Tous sont employés ici.

— Y a-t-il des clients qui doivent passer la nuit à l’hôtel ?

— Quelques touristes allemands. Deux familles avec enfants.

— Personne d’autre ?

— La salle à manger est réservée — pourtant ils ne sont pas très nombreux, on aurait pu accueillir d’autres clients. En dehors du personnel de salle, il n’y a que le réceptionniste.

— C’est toujours Hallgren ? Je le connais.

Orlovsky hocha la tête. Martinsson et le serveur reparurent à la porte de la cuisine. Emilsson retourna à sa table.

Wallander se demanda si le personnel devait lui aussi porter des casques et des gilets pare-balles. Mais Larstam verrait tout de suite que quelque chose n’allait pas. Wallander eut soudain l’impression que le tueur était tout près de lui — en train de surveiller l’hôtel.

C’était ça, le plus difficile. Si l’hôtel était cerné par la police, Larstam ne viendrait pas. Ils l’empêcheraient de tuer quelqu’un ; mais ils ne l’arrêteraient pas. Et la chasse impossible continuerait.

Wallander voulait faire entrer Larstam dans cette salle à manger. Il voulait le prendre avant qu’il décharge son arme.

Avec l’aide d’Orlovsky, Martinsson esquissa un plan du rez-de-chaussée : les différentes entrées, la salle à manger, les toilettes et la cuisine. Un projet commençait lentement à prendre forme dans l’esprit de Wallander.

Il leur restait très peu de temps. Wallander et Martinsson retournèrent au commissariat. On leur dit que les renforts étaient en route. Ann-Britt et Lisa Holgersson avaient agi vite.

Ils placèrent le croquis de Martinsson dans le projecteur.

— C’est très simple, dit Wallander. À un moment ou à un autre, Åke Larstam va pénétrer dans l’hôtel. Le bâtiment doit donc être cerné, mais les policiers doivent rester invisibles. Je sais bien que ce sera difficile. Mais je veux essayer. Autrement, il ne se montrera pas.

Il jeta un regard circulaire. Pas de commentaires. Il poursuivit :

— S’il réussit à franchir cette première barrière, nous aurons un dispositif à l’intérieur de la salle à manger. Je propose que Martinsson et Ann-Britt se mêlent au personnel, en tenue de serveurs.

— Avec des gilets pare-balles et des casques ? demanda Martinsson.

— S’il entre dans la salle à manger, on doit le prendre immédiatement. Autrement dit, toutes les issues sauf celle de la réception doivent être bloquées. Pour ma part, je serai sur place, mobile. Après tout, c’est moi qui suis le mieux placé pour l’identifier.

— Qu’est-ce qu’on fait s’il se montre ?

— Au niveau du premier barrage, toute présence suspecte doit m’être signalée sur-le-champ. On peut faire le tour du bâtiment rapidement. Si c’est lui, il faut le prendre. S’il essaie de s’enfuir, on tire.

— Et s’il parvient malgré tout à entrer ?

— Vous serez armés. Il faudra vous servir de vos armes.

Il restait très peu de temps. Les renforts commençaient à arriver. Il était dix-huit heures.

Juste avant de clore la réunion, Wallander ajouta un dernier point.

— Nous ne devons pas oublier qu’il peut se déguiser en femme. Pas en Louise ; en quelqu’un d’autre. Et nous ne pouvons pas être sûrs qu’il se montrera.

— Qu’est-ce qu’on fait dans ce cas-là ?

— On va tous se coucher et on dort jusqu’à demain matin. C’est ce dont on a le plus besoin dans l’immédiat.

Peu après dix-neuf heures, le dispositif était en place. Martinsson et Ann-Britt avaient revêtu leur tenue de serveurs. Wallander s’était retranché dans la petite pièce derrière la réception. Il était en relation par talkie avec huit policiers à l’extérieur de l’hôtel, plus un autre à la cuisine. Son arme était dans sa poche. Les convives commencèrent à arriver. Ann-Britt avait raison, constata-t-il. Plusieurs d’entre eux étaient jeunes. Aussi jeunes qu’Isa Edengren. Et déguisés. L’ambiance était festive. Les rires fusaient dans la réception et dans la salle à manger. Wallander pensa qu’Åke Larstam aurait détesté cette bonne humeur.

Il attendit. Vingt heures. Rien à signaler. Il était en contact permanent avec les autres, à l’extérieur. Aucun suspect en vue. À vingt heures vingt-trois minutes, on le prévint qu’un homme s’était immobilisé sur le trottoir de Sup-grand et contemplait les fenêtres de l’hôtel. Wallander sortit immédiatement, mais, le temps qu’il arrive dans la rue, l’homme s’était éloigné. Un des policiers l’avait reconnu à la faveur d’un lampadaire : propriétaire d’un magasin de chaussures à Ystad. Wallander retourna à la réception. De la salle à manger lui parvenaient d’anciennes chansons à boire, bientôt suivies par des discours. Toujours rien à signaler. Martinsson se montra à la porte de la salle à manger. Wallander remarqua qu’il était dans un état de tension extrême. Vingt-deux heures. Les invités avaient fini de manger le dessert. Nouvelles chansons, nouveaux discours. Vingt-deux heures quarante. La fête était presque finie. Larstam ne s’était pas montré. On s’est trompés, pensa Wallander. Il n’est pas venu. Ou alors, il a vu qu’on était là.

Il éprouvait un soulagement mêlé de déception. La neuvième personne, à supposer qu’elle fit partie des convives de ce soir, vivait encore. Le lendemain, ils examineraient la liste des participants à la loupe pour tenter d’identifier la victime épargnée. En attendant, ils n’avaient toujours pas arrêté Larstam.

Vingt-trois heures trente. La rue devant l’hôtel était déserte. Les invités étaient partis, les policiers à nouveau réunis au commissariat. Wallander avait vérifié que la surveillance du port de plaisance serait maintenue pendant la nuit, tout comme celle de l’appartement de Harmonigatan. Lorsque Martinsson et Ann-Britt se levèrent pour partir, il les imita. Aucun d’entre eux n’avait la force de tirer les conclusions de la soirée. Ils décidèrent de se retrouver à huit heures du matin. Thurnberg et Lisa Holgersson étaient d’accord : pas de réunion dans l’immédiat. Larstam ne s’était pas montré. Pourquoi ? Ils tenteraient de le comprendre le lendemain.

— Ça nous a donné un peu de temps, dit Thurnberg. C’est peut-être le principal résultat de cette soirée.

Wallander retourna à son bureau, rangea son arme dans le tiroir et ferma le tiroir à clé. Puis il prit sa voiture. Il était minuit moins quatre lorsqu’il franchit le portail de son immeuble et commença à monter l’escalier.

# 

# 36

Wallander fit tourner la clé dans la serrure.

De très loin, du fond de sa conscience, un souvenir remonta à la surface. Une réflexion d’Ebba, à propos de la serrure récalcitrante. En fait, il le savait, la serrure ne résistait que si une clé était déjà insérée de l’autre côté. Ce qui n’arrivait que si quelqu’un était là. Linda avait l’habitude de donner un tour de clé, le soir. Lorsqu’il rentrait chez lui et que la serrure résistait, c’était un rappel de la présence de sa fille.

Après coup, il lui arriverait souvent de penser que la lenteur de sa réaction ne s’expliquait que par son immense fatigue. Il avait pensé aux paroles d’Ebba en ouvrant la porte. La serrure ne résistait plus. Ce que cela voulait dire, il le comprit au moment où la porte s’ouvrit. Il devina plus qu’il ne vit la silhouette au fond de l’entrée. Il se rejeta sur le côté et sentit une brûlure déchirer sa joue droite. Alors il se rua dans l’escalier en pensant que chaque seconde était la dernière. Åke Larstam était chez lui ; et il était venu pour le tuer. Ce n’était pas du tout comme Hansson et le collègue de Malmö. Ni même Ebba — pourtant Larstam était là lorsqu’elle était venue chercher la chemise propre. La neuvième victime, c’était lui, Wallander. Larstam voulait le tuer. Il déboula comme un fou dans l’entrée, arracha à moitié la porte de l’immeuble et se mit à courir sur le trottoir. Au bout de la rue, il se retourna. Personne. La rue était déserte. Sa joue était en sang. Sa tête le brûlait. Il chercha son arme dans sa poche. Puis il se rappela qu’il l’avait laissée dans le tiroir de son bureau, au commissariat. Il surveillait en permanence le portail, prêt à voir Larstam surgir d’un instant à l’autre. La seule chose qu’il pourrait faire alors serait de prendre la fuite. En même temps, il savait que c’était la dernière chose à faire. Maintenant, il savait où se cachait le tueur. Il n’y avait pas d’escalier de service. Larstam n’avait qu’une seule issue, c’était ce portail.

Il commença à chercher son portable, les mains en sang. L’avait-il laissé dans la voiture ? Puis il se souvint. En rangeant le pistolet dans le tiroir, il avait posé le téléphone sur le bureau. Il jura en silence. Il avait envie de hurler. Ni arme, ni téléphone. Il ne pouvait appeler personne au secours. Fébrilement, il chercha une solution. Il n’y en avait aucune. Il resta ainsi un temps infini, sans savoir quoi faire, le col de la veste relevé contre sa joue en sang. Il regardait fixement le portail. De temps en temps, il jetait un regard vers les fenêtres sombres. Larstam est là-haut, pensa-t-il. Il me voit. Mais il ne sait pas que je n’ai pas d’arme, pas de téléphone. Si aucun renfort n’arrive, il comprendra. Alors, il sortira.

Il leva la tête vers le ciel. La lune était pleine, mais recouverte par un écran de nuages apparu dans la soirée. Il faisait encore chaud, bien que le vent se soit levé. Qu’est-ce que je fais ? pensa-t-il. Que pense Larstam ?

Il regarda sa montre. Minuit sept minutes, jeudi 22 août. Le fait d’avoir dépassé l’heure fatidique ne lui était plus d’aucun secours. Larstam l’avait pris au piège. Peut-être devinait-il que Wallander et ses collègues le chercheraient à la fête de l’hôtel ?

Il se demanda aussi comment Larstam avait pu s’introduire chez lui. Il comprit assez vite. Cela lui donna pour la première fois le sentiment de reconnaître un schéma dans le comportement de Larstam : il tirait parti des occasions qui se présentaient. La veille, pendant l’enterrement de Svedberg, tous les policiers étaient à l’église. Cela lui avait laissé un temps illimité pour s’introduire dans l’appartement. Il avait dû dénicher sans problème le double des clés dans le tiroir.

Les pensées se bousculaient dans sa tête. Sa joue lui faisait mal et la peur tourbillonnait en lui à chaque battement de cœur. La question la plus importante — pourquoi Larstam l’avait-il choisi ? —, il la repoussait de toutes ses forces. Je dois trouver une solution, pensa-t-il. L’immeuble derrière lui n’abritait que des bureaux. Autrement, il aurait pu cogner à la vitre et réveiller quelqu’un. S’il appelait au secours, un voisin contacterait peut-être la police. Mais ce serait le chaos. Il n’aurait pas la possibilité de prévenir la patrouille qui débarquerait.

Ce fut alors qu’il l’entendit. Un bruit de pas. Quelqu’un approchait. Il vit un homme tourner au coin de la rue et avancer droit vers lui, les mains enfouies dans les poches de sa veste en cuir. Il sortit de l’ombre. L’homme sursauta et leva les mains. Quand Wallander s’approcha de lui, il recula.

— Je suis de la police. Il y a eu un accident. J’ai besoin de votre aide.

L’homme, âgé d’une trentaine d’années, le regardait d’un air effrayé.

— Vous m’entendez ? Je suis de la police. Vous devez prévenir le commissariat. Dites-leur que Larstam est dans l’appartement de Wallander. Et qu’ils doivent faire très attention. Vous avez compris ?

L’homme secoua la tête. Puis il dit quelques mots dans une langue étrangère. Du polonais.

Et merde ! pensa Wallander. Il essaya l’anglais. L’homme répondit par monosyllabes. Il perdit patience, avança d’un pas et éleva la voix. L’autre s’enfuit en courant.

Il était à nouveau seul. Larstam était là-haut, derrière les vitres noires. Bientôt, il allait comprendre pourquoi personne ne venait. Et alors Wallander ne pourrait rien faire d’autre que s’enfuir.

Il essaya de réfléchir. Il devait y avoir une autre solution. Il mit un moment à la trouver. Il leva la main comme s’il faisait signe à quelqu’un sur le trottoir opposé. Il indiqua son appartement du doigt et cria quelque chose. Puis il tourna au coin de la rue, se dérobant au champ de vision de Larstam. Il ne peut pas savoir qu’il n’y a personne, pensa-t-il. Ça me laisse peut-être un répit de quelques minutes. Le risque est qu’il déguerpisse avant que la situation ne devienne intenable pour lui.

Alors il se produisit ce que Wallander n’avait osé espérer. Une voiture s’engagea dans la rue. Il se planta au milieu de la chaussée et agita les bras. La voiture s’arrêta net. Wallander se précipita. L’homme derrière le volant commença à baisser rageusement sa vitre. En apercevant Wallander ensanglanté, il la remonta aussitôt, mais Wallander avait eu le temps de passer son bras dans la fente et d’ouvrir la portière avec l’autre main. L’homme, qui pouvait avoir une soixantaine d’années, était accompagné d’une femme beaucoup plus jeune que lui. Wallander eut tout de suite l’impression que quelque chose clochait, mais il n’avait pas le temps d’y réfléchir. Il n’avait le temps de rien faire sinon arrêter Larstam et en finir avec cette enquête d’épouvante.

— Je suis de la police, rugit-il.

Il parvint à trouver sa carte et la brandit sous le nez du conducteur.

— Il y a eu un accident. Vous avez un portable ?

— Non.

Moi qui croyais que tout le monde avait un portable maintenant, pensa-t-il avec désespoir.

— Que s’est-il passé ? demanda l’homme inquiet.

— Aucune importance. Vous êtes réquisitionné, vous et votre voiture. Rendez-vous immédiatement au commissariat. Vous savez où c’est ?

— Je ne suis pas d’ici.

— Moi je sais, intervint la femme.

— Allez-y directement. Dites-leur que Larstam se trouve dans l’appartement de Wallander. Vous pourrez vous souvenir de ça ?

L’homme hocha la tête.

— Répétez-le.

— Larstam est dans l’appartement de Wallgren.

— Wallander, merde !

— Larstam est dans l’appartement de Wallander.

— Puis vous leur direz que Wallander a besoin d’aide. Et qu’ils doivent faire très attention.

L’homme répéta, sans se tromper cette fois.

— Qu’est-ce qui se passe ? demanda la femme.

— Je ne peux pas vous le dire maintenant. Allez-y.

L’homme hocha la tête. La voiture disparut. Wallander se dépêcha d’aller jeter un coup d’œil au coin de la rue. Combien de temps s’était-il écoulé ? À peine plus d’une minute. Larstam devait encore être là-haut. Wallander regarda sa montre. Il ne faudrait pas plus de dix minutes à la première voiture de police pour arriver sur les lieux. Larstam avait-il l’intention d’attendre jusque-là ?

La douleur s’était déplacée et lui martelait maintenant le cerveau. En plus, il avait besoin d’uriner. Il ouvrit sa braguette sans quitter le portail des yeux. Trois minutes s’étaient écoulées. Si la femme connaissait vraiment le chemin du commissariat, ils devaient déjà y être. N’importequel policier de garde comprendrait que c’était urgent. Wallander sentit qu’il commençait à reprendre espoir.

Dix-sept minutes plus tard, aucune voiture n’était en vue, et Wallander comprit : le couple ne s’était jamais rendu au commissariat. Ils l’avaient berné. Il était de retour à la case départ.

Il cherchait toujours une solution lorsqu’il entendit un bruit étrange qu’il ne put ni identifier, ni localiser. Il prêta l’oreille. Mais le bruit ne se renouvela pas. Il se demanda s’il pourrait éventuellement barricader la porte de l’extérieur. Enfermer Larstam dans l’appartement. Mais avec quoi ? L’autre serait sur ses gardes. Si jamais Larstam ouvrait la porte et le trouvait sur le palier, Wallander n’aurait pas une chance. Cette fois, Larstam ne manquerait pas sa cible.

Il fut interrompu dans ses pensées par le bruit d’une voiture qui démarrait de l’autre côté de l’immeuble. Sans pouvoir se l’expliquer, il comprit que c’était Larstam. Le bruit qu’il venait d’entendre était celui de quelqu’un avançant avec précaution sur un toit de tuiles. Il avait négligé cette issue. La trappe ! Larstam avait dû la découvrir, et il avait réussi, d’une manière ou d’une autre, à descendre le long de l’immeuble. Wallander traversa la rue en courant, juste à temps pour voir une voiture rouge s’éloigner très vite. Il ne put distinguer le conducteur, mais, pour lui, il ne faisait aucun doute que c’était Larstam. Sans réfléchir, il courut jusqu’à sa propre voiture, démarra et se lança à sa poursuite. Il réussit à retrouver les feux arrière de la voiture rouge. S’il ne le sait pas déjà, pensa-t-il, il va vite comprendre que c’est moi qui le poursuis. Mais il ne peut pas encore être sûr que je ne suis pas armé. La voiture rouge s’engagea sur la route 19 en direction de Kristianstad. Larstam conduisait vite. L’indicateur de jauge de Wallander frôlait la zone rouge. Il essaya d’imaginer où allait Larstam. Il avait certainement un but. Même s’il conduisait vite, ce n’était pas nécessairement une fuite éperdue. Ils traversèrent Stora Herrestad. Il y avait peu de circulation. Wallander compta deux voitures venant en sens inverse. Qu’est-ce que je fais s’il s’arrête ? pensa-t-il. S’il descend de voiture, l’arme à la main ? Il gardait ses distances, prêt à freiner brutalement d’un instant à l’autre. Larstam devait savoir que c’était lui qui le pourchassait. Soudain la voiture rouge accéléra. Ils arrivaient à un endroit où la route devenait très sinueuse. Wallander la perdit de vue. À chaque sortie de virage, il s’apprêtait à trouver Larstam l’attendant au bord de la route. Il cherchait fébrilement une solution. Il était seul. Personne ne savait où il était, personne ne lui apporterait l’aide dont il avait besoin.

La voiture de Larstam surgit à nouveau devant lui. Puis elle prit la sortie de la vallée de Fyledalen. Les feux s’éteignirent.

Wallander freina brutalement. Très lentement, il prit la même direction que la voiture rouge. La pleine lune apparaissait de temps à autre dans les accrocs des nuages, mais le reste du temps la nuit était complète. Wallander s’arrêta au bord de la route, éteignit ses propres feux, descendit très vite de voiture et s’éloigna de quelques pas. Tout était silencieux. Larstam avait lui aussi coupé le moteur. On n’entendait rien. Wallander s’enfonça dans les ombres du bord de la route en remontant la fermeture éclair de sa veste pour dissimuler sa chemise blanche. La veste, heureusement, était bleu foncé. En franchissant un fossé, il s’égratigna la joue et recommença à saigner. Il était dans une prairie ; soudain, il posa le pied sur quelque chose. Bruit de ferraille. Il jura en silence et s’éloigna le plus vite possible en suivant le fossé. Puis il s’arrêta et tenta de percer l’obscurité. Leva la tête vers les nuages. La lune avait disparu. Mais une échancrure approchait. Bientôt, il y verrait plus clair.

Il continua avec précaution le long du fossé et s’accroupit derrière quelques buissons. S’il ne se trompait pas du tout au tout, il faisait face à la route de Fyledalen. Son pied heurta un objet. Il le chercha à tâtons : un bout de planche. Il le ramassa. Je suis en train de me transformer en homme de Cro-Magnon, pensa-t-il. La police nationale se défend avec des débris de planches. Image de la Suède à venir : œil pour œil, dent pour dent.

La lune apparut entre les nuages. Wallander était accroupi derrière les buissons qui sentaient la terre fraîche. Il aperçut la voiture de Larstam. Elle était stationnée juste après la sortie, vers Fyledalen. Tout était silencieux. Wallander scruta les ombres au-delà de la voiture. La couverture nuageuse se reforma. Il faisait complètement noir. Il essaya de réfléchir. Larstam n’était sûrement plus dans sa voiture. Mais comment raisonnait-il ? Il savait que Wallander l’avait suivi. Comme il était très prudent, il devait compter avec la possibilité qu’il soit armé. L’absence de renforts, il l’avait sûrement compris, s’expliquait par le fait que Wallander n’avait pas réussi à entrer en contact avec ses collègues.

Autrement dit, ils étaient seuls. Deux hommes armés. Sa seule avance, son seul avantage, était que Larstam ignorait que le bout de planche qu’il serrait dans la main était son seul instrument de défense.

Il essaya de réfléchir encore. Que pouvait-il faire ? Attendre l’aube ? Arrêter des voitures ? Pour ensuite barrer l’accès à l’ensemble de la vallée de Fyledalen, c’est-à-dire toute la limite nord-est de la commune d’Ystad ? Cela ne donnerait rien. Une fois le barrage installé et les chiens lâchés, Larstam serait déjà loin. Cet homme, Wallander le comprenait davantage à chaque instant, avait une faculté remarquable de se ménager des issues de secours.

Il envisagea avec désespoir d’autres possibilités inexistantes, tout en guettant le moindre bruit. Mais on n’entendait rien, en dehors du vent. Plusieurs fois, il eut la sensation terrifiante que Larstam était tout près de lui. Derrière, ou à côté. L’arme brandie. L’arme qui avait déjà failli lui transpercer le front d’une balle silencieuse. Wallander n’avait pas entendu de coup de feu, seulement senti la douleur, la joue qui s’ouvrait. L’arme était équipée d’un silencieux.

Fiévreusement, il tenta de se mettre à la place de Larstam. Il s’était passé quelque chose de tout à fait imprévu. Personne ne disposait d’issues de secours en quantité illimitée. Il devinait que Larstam était désorienté, et qu’il avait réagi de la même façon que lui : impossible de rester dans la voiture. Mais se trouvait-il à proximité ? Ou bien était-il en train de s’enfoncer dans la vallée de Fyledalen ?

Il voit aussi mal que moi dans le noir, pensa Wallander. Nous sommes sous la même couverture de nuages.

Il décida de traverser la route et d’approcher la voiture de Larstam par le côté. Aucune échancrure n’était visible dans le ciel à ce moment-là. La lune ne se montrerait pas. Il traversa la route en courant, toujours accroupi, et se cacha derrière un fourré. La voiture de Larstam n’était plus qu’à vingt mètres. Il écouta. Tout était silencieux. Il avait encore sa planche dans les mains.

Alors, il l’entendit. Un bruit de branche cassée, devant lui. Wallander se recroquevilla dans les ombres. Puis il l’entendit à nouveau, moins fort cette fois. Quelqu’un se déplaçait, s’éloignait de la voiture, vers la vallée. Larstam avait donc attendu, comme lui. À présent, il commençait à bouger. Si Wallander n’avait pas traversé la route, il ne l’aurait jamais entendu.

J’ai une avance sur toi, pensa-t-il. Je t’entends. Mais tu ne sais pas que je suis tout près.

Nouveau bruit. Cette fois comme si Larstam avait heurté un arbre, assez loin déjà. Wallander sortit de l’ombre et commença à se faufiler, toujours accroupi, le long des taillis qui bordaient la route. Tous les cinq pas, il s’immobilisait. La route descendait en pente douce vers la vallée. Il se souvint qu’une rivière coulait à proximité, sur la gauche. Au bout d’une cinquantaine de mètres, il marqua une pause. Un oiseau de nuit cria tout près de lui. Il attendit plus de cinq minutes. Aucun bruit. Qu’est-ce que cela voulait dire ? Larstam s’était-il arrêté ? Ou était-il déjà loin ? Brusquement, il sentit la peur revenir avec une force décuplée. Il avait à nouveau négligé quelque chose. Comment raisonnait Larstam ? Avait-il cassé les branches exprès, pour entraîner Wallander dans une direction donnée ? Son cœur battait à se rompre. À nouveau, il sentit l’homme armé tout près de lui. Bientôt, la lune éclairerait le terrain. Wallander comprit qu’il ne pouvait pas rester où il était. Si Larstam l’avait entraîné exprès, il devait se trouver juste devant lui. Wallander traversa la route en courant, escalada le talus, s’accroupit derrière un arbre et attendit.

La lune apparut.

Le paysage se colora en bleu. Il tenta de distinguer les abords de la route à l’endroit où il s’était arrêté. Le vidé. Les buissons s’espaçaient. Un peu plus loin, il y avait une petite colline au sommet de laquelle se dressait un arbre solitaire.

La lune se glissa à nouveau dans l’ombre des nuages.

Wallander pensa à l’arbre de la réserve. Celui qu’il avait découvert, derrière lequel il était certain que le meurtrier s’était tenu avant de passer à l’acte. À l’époque, le meurtrier était un homme sans visage. Désormais, il avait un nom. Åke Larstam. Il est comme un chat, pensa Wallander. Il choisit des lieux isolés, en hauteur, pour dominer la situation. Il acquit aussitôt la conviction que Larstam se cachait à cet endroit-là. Il n’y avait aucune raison pour lui de fuir tant qu’il n’aurait pas tué Wallander. Son projet initial s’était transformé en nécessité absolue s’il voulait en réchapper, cette fois encore.

C’était l’occasion ou jamais. Larstam ne pouvait se douter qu’il avait deviné sa cachette. De plus, son attention serait portée vers la route, où il s’attendait à voir surgir Wallander, et où il se glisserait jusqu’à lui pour le tuer d’une balle en lieu et place de celle qui avait manqué sa cible deux heures plus tôt.

Wallander savait ce qui lui restait à faire : un long détour. Revenir sur ses pas, traverser la route, remonter vers la colline sur sa gauche et s’approcher de l’arbre par-derrière.

Ce qui arriverait à ce moment-là, il n’en avait aucune idée. Il ne voulait pas y penser.

Il accomplit sa manœuvre en trois temps. D’abord, il revint sur ses pas le long de la route. Puis il la traversa et aborda la colline avec d’infinies précautions afin de ne pas se trahir. Enfin, une lente avancée parallèle à la route. Il s’immobilisa. La couverture nuageuse s’était épaissie. Sans un rayon de lune, il ne pourrait évaluer sa position. Il attendit. Il était deux heures et six minutes.

Vingt minutes plus tard, la lune apparut un bref instant. Wallander constata que l’arbre était bien devant lui. Y avait-il quelqu’un ? Difficile à dire, la distance était trop importante et il y avait beaucoup de broussailles. Il tenta de mémoriser le terrain à parcourir : une légère montée, puis des broussailles, puis vingt à trente mètres jusqu’à l’arbre.

La lune disparut. L’oiseau de nuit cria à nouveau, très loin cette fois. Wallander essaya de se raisonner. Larstam était aux aguets. Il ignorait probablement que Wallander avait découvert sa cachette et qu’il s’approcherait de lui par-derrière. D’un autre côté, il ne fallait pas le sous-estimer. À chaque instant, Larstam pouvait surgir tout contre lui, prêt à tirer.

Il commença son mouvement d’approche — avec une lenteur infinie, en tâtonnant dans l’obscurité compacte. La sueur ruisselait sous sa chemise. Il était persuadé que les battements de son cœur s’entendaient de très loin. Arrivé au niveau des broussailles, il leva la tête vers le ciel. Les nuages étaient très épais. Pour la troisième fois, il entendit l’oiseau — il avait décidé que c’était le même. Il écarta quelques branchages mais ne vit que l’obscurité. Il comprit qu’il devait attendre.

Vingt minutes plus tard, il lui sembla que la lune s’apprêtait à percer de nouveau les nuages. Il se prépara, sans trop savoir ce qu’il ferait au cas où Larstam se trouvait effectivement au pied de l’arbre. Il n’en savait rien. Et il redoutait ses propres impulsions.

La lune apparut, traversant l’écran nuageux. Ce fut alors qu’il l’aperçut. Larstam se tenait plaqué contre le tronc de l’arbre, complètement absorbé, semblait-il, par sa surveillance de la route. Wallander distingua ses deux mains. L’arme devait être dans sa poche. Il lui faudrait au moins deux secondes pour l’en sortir et se retourner. C’était le temps dont disposait Wallander. Il tenta d’évaluer la distance. Il ne vit pas d’obstacle apparent, pas de pierres, pas de trous. Il jeta un rapide regard au ciel. La lune allait se cacher d’un instant à l’autre. Sa seule possibilité d’arriver jusqu’à Larstam était de s’élancer à l’instant où la lumière disparaîtrait. Il tâta la planche dans sa main.

C’est de la folie, pensa-t-il. Je ne devrais pas le faire ; pourtant il faut que je le fasse.

La lumière décrut. Il se leva très lentement, se tint prêt. Larstam n’avait pas bougé. À l’instant où la lumière disparut, il s’élança. Il faillit pousser un cri de guerre qui lui donnerait peut-être quelques secondes supplémentaires si Larstam prenait peur. Mais personne ne savait comment pouvait réagir l’homme au pied de l’arbre. Personne.

Il s’était élancé d’un bond, la planche brandie au-dessus de sa tête. Il était presque arrivé, Larstam ne s’était toujours pas retourné, lorsqu’il heurta dans le noir un obstacle invisible, racine ou caillou. Il tomba. Larstam fit volte-face. Wallander réussit à l’agripper par une jambe. Larstam gémit et se dégagea. Mais avant qu’il ait eu le temps de prendre son arme, Wallander se rua sur lui. Le premier coup de la planche n’atteignit que le tronc de l’arbre ; la planche éclata sous la violence du choc. Il n’y avait aucune lumière. Wallander jeta ce qui restait de la planche contre la poitrine de Larstam. Puis, avec une force surgie de nulle part, il lui décocha un coup de poing qui, par chance, atteignit la mâchoire. Il y eut un bruit d’os brisés et Larstam s’effondra en silence. Wallander se jeta sur lui et le frappa aveuglément, avant de comprendre qu’il avait déjà perdu connaissance. Alors il tendit la main vers sa poche et lui prit son arme.

L’espace d’un instant, il fut tenté d’approcher le pistolet du front de Larstam et d’appuyer sur la détente.

Puis il le traîna, toujours évanoui, jusqu’à la route. Larstam ne commença à geindre qu’arrivé à la voiture. Wallander prit le câble de remorque dans le coffre et lui ligota les bras. Puis il le ficela au siège du passager.

Lorsqu’il fut enfin installé derrière le volant, Wallander se tourna vers Larstam et le contempla. Il lui sembla soudain que c’était Louise qui était assise là.

Il était quatre heures moins le quart lorsque Wallander arriva au commissariat. Il pleuvait sur le parking ; il laissa la pluie rincer son visage. Puis il entra pour parler au policier de garde et eut la surprise de trouver Edmundsson, en train de manger un sandwich. Edmundsson sursauta en apercevant Wallander, qui ne s’était pas encore regardé dans un miroir. Ses vêtements étaient pleins de boue.

— Qu’est-ce qui se passe ?

— Pas de questions. Il y a un homme ligoté dehors dans ma voiture. Va chercher quelqu’un, passe-lui les menottes et enferme-le.

— Qui c’est ?

— Åke Larstam.

Edmundsson s’était levé, son sandwich à la main. Wallander vit que c’était du pâté de foie. Sans réfléchir, il le prit et mordit dedans. Il avait mal à la joue. Mais la faim était plus grande que la douleur.

— Tu veux dire que le tueur est dans ta voiture ?

— Oui. Il faut lui passer les menottes. Mets-le quelque part et ferme la porte à clé. Tu as le téléphone de Thurnberg ?

Edmundsson chercha le numéro dans l’ordinateur. Puis il partit. Wallander finit le sandwich en mâchant avec lenteur. Il n’était plus pressé maintenant. Il composa le numéro de Thurnberg. Au bout de plusieurs sonneries, une voix de femme répondit. Wallander se présenta. Elle lui passa Thurnberg.

— C’est Wallander. Je crois que tu dois venir.

— Pourquoi ? Quelle heure est-il ?

— Je m’en fous. Il faut que tu viennes pour rendre officielle l’arrestation d’Åke Larstam.

Wallander perçut un bruit de respiration dans le combiné.

— Tu peux répéter ?

— J’ai Larstam dans ma voiture.

— Nom de Dieu. Tu l’as trouvé où ?

C’était la première fois que Wallander l’entendait jurer.

— Dans la forêt.

Thurnberg comprit que ce n’était pas une plaisanterie.

— J’arrive, dit-il.

Edmundsson et un autre policier faisaient entrer Larstam. Wallander croisa son regard. Ni l’un ni l’autre ne prononça un mot.

Puis il se rendit dans la salle de réunion et posa l’arme de Larstam sur la table.

Thurnberg arriva un peu plus tard. Il eut un mouvement de recul en apercevant Wallander qui ne s’était toujours pas regardé dans un miroir. Par contre, il avait trouvé quelques comprimés d’aspirine dans le tiroir de son bureau. Son portable était bien là. De colère, il le jeta dans la corbeille. Il ne prit pas la peine de le repêcher. Quelqu’un s’en chargerait sûrement.

Wallander lui raconta brièvement ce qui s’était passé et lui montra l’arme sur la table.

D’un geste solennel, Thurnberg tira une cravate de sa poche et commença à la nouer.

— Tu l’as arrêté, dit-il. Beau travail.

— Au contraire. Mais on pourra en parler une autre fois.

— On devrait peut-être prévenir les autres ?

— Pourquoi, alors qu’ils dorment enfin ?

Thurnberg n’insista pas. Il quitta la pièce pour s’occuper de Larstam.

Wallander se leva lourdement et se rendit aux toilettes. La blessure à la joue était profonde. Il faudrait sans doute la recoudre. Mais la perspective de se rendre à l’hôpital lui parut insurmontable. Il décida que ça pouvait attendre.

Il était quatre heures et demie. Il retourna dans son bureau et ferma la porte.

Martinsson arriva le premier au commissariat le lendemain matin. Il avait mal dormi et s’était levé de très bonne heure, poussé par l’inquiétude. Thurnberg, qui était encore là, lui apprit la nouvelle. Martinsson appela Ann-Britt Höglund, puis Nyberg, enfin Hansson. Lisa Holgersson débarqua peu après. Lorsque tout le monde fut réuni, quelqu’un demanda où était passé Wallander. Selon Thurnberg, il avait disparu. Sans doute à l’hôpital pour soigner sa blessure au visage.

À huit heures et demie, Martinsson composa en vain le numéro de Mariagatan. Ann-Britt suggéra alors qu’il était peut-être tout simplement dans son bureau. Ils s’y rendirent. La porte était fermée. Martinsson frappa avec précaution. Pas de réponse.

Ils ouvrirent. Wallander dormait, étendu de tout son long sur le sol, avec sous la tête sa veste et un annuaire. Il ronflait.

Ann-Britt et Martinsson se regardèrent.

Puis ils refermèrent doucement la porte pour le laisser dormir.

# 

# ÉPILOGUE

Le vendredi 25 octobre, une pluie insistante tombait sur Ystad.

Le vent soufflait du sud-est, par rafales. Wallander sortit de l’immeuble de Mariagatan peu après huit heures ; il faisait 7 degrés. Malgré sa décision d’aller à pied au commissariat le plus souvent possible, il prit sa voiture. Il était en congé maladie depuis quinze jours et le docteur Göransson venait de prolonger ce congé d’une semaine. Son taux de sucre avait baissé, mais sa tension était encore beaucoup trop élevée. Il s’était reposé un quart d’heure avant qu’on la lui prenne : 16/12. Il comprit que le repos forcé pourrait bien durer au-delà de ces trois semaines.

D’ailleurs, ce n’était pas pour travailler qu’il se rendait au commissariat. Il s’apprêtait à honorer un rendez-vous pris au cours des semaines chaotiques du mois d’août, à l’époque où ils ignoraient encore l’identité du tueur, et s’il y aurait de nouvelles victimes.

Wallander se souvenait parfaitement de ce moment où Martinsson était entré dans son bureau et lui avait parlé de son fils de onze ans qui voulait peut-être devenir policier. Wallander s’était engagé à le recevoir une fois que le cauchemar serait terminé. Il s’apprêtait à honorer cette promesse. La veille au soir, il avait longuement cherché sa casquette d’uniforme, qu’il n’avait pas réussi à retrouver pour l’enterrement de Svedberg. Il finit par la dénicher tout au fond d’une armoire.

Il s’en était coiffé et s’était regardé dans le miroir, avec l’impression de contempler une photographie ancienne, presque oubliée. Des souvenirs lui étaient revenus.

Il laissa la voiture sur le parking et lutta contre le vent pour rejoindre l’entrée du commissariat. Ebba était enrhumée. Elle lui fit signe de rester à l’écart pendant qu’elle se mouchait. Dans un an, pensa-t-il, elle ne sera plus au commissariat. Elle était contente de prendre sa retraite, disait-elle ; en même temps, ça lui faisait peur.

David devait arriver à neuf heures moins le quart. En l’attendant, Wallander rangea son bureau. Dans quelques heures, il quitterait Ystad. Il ne savait pas encore si c’était une bonne décision. Mais il se réjouissait quand même à l’idée de rouler en voiture à travers les paysages d’automne en écoutant de l’opéra.

David était à l’heure. Ebba l’accompagna jusqu’au bureau de Wallander.

— Tu as de la visite, dit-elle en souriant.

— Oui, une visite importante.

Le garçon ressemblait à son père. Il avait une attitude réservée, comme Martinsson.

Wallander avait posé la casquette sur la table.

— Par quoi on commence ? La casquette ou les questions ?

— Les questions.

David sortit un papier de sa poche et le déplia. Il s’était bien préparé.

— Pourquoi es-tu devenu policier ?

Cette question toute simple le décontenança. Il avait décidé de prendre au sérieux cette conversation avec David. Il devait donc lui répondre de façon honnête et réfléchie.

— Je crois que je pensais pouvoir devenir un bon policier.

— Pourquoi ? Les policiers ne sont pas tous bons ?

Cette question-là ne figurait pas sur le papier.

— La plupart, oui. Mais peut-être pas tous. Les professeurs ne sont pas tous bons non plus.

— Qu’ont dit tes parents quand tu leur as annoncé que tu voulais être policier ?

— Maman n’a rien dit. Elle était morte au moment où j’ai pris ma décision.

— Et ton papa ?

— Il était contre. Tellement qu’on a failli cesser de se voir.

— Pourquoi ?

— Je ne le sais toujours pas. Ça doit te paraître bizarre, mais c’est la vérité.

— Tu as dû lui demander ?

— Il ne m’a jamais répondu.

— Il n’est pas mort ?

— Si, il est mort récemment. Alors je ne peux plus lui poser la question. Même si j’en ai envie.

Ces paroles parurent causer du souci à David. Il chercha la troisième question écrite sur son bout de papier.

— Est-ce qu’il t’est déjà arrivé de regretter d’être devenu policier ?

— Très souvent. Je crois que ça arrive à tous les policiers.

— Pourquoi ?

— On est obligé de voir beaucoup de choses terribles. On se sent impuissant. On se demande si on aura la force de tenir le coup toute sa vie.

— Tu as l’impression de faire quelque chose de bien, parfois ?

— Parfois. Mais pas toujours.

— Est-ce que tu trouves que je devrais devenir policier ?

— Je crois que tu devrais attendre. À mon avis, c’est vers dix-sept, dix-huit ans qu’on sait vraiment ce qu’on veut.

— Moi, je veux être policier, ou alors construire des routes.

— Ah bon, pourquoi ?

— Ça doit être bien de faciliter la vie des gens qui veulent voyager.

Wallander hocha la tête. Ce garçon était vraiment réfléchi.

— Je n’ai plus qu’une question, dit David. Est-ce que ça t’arrive d’avoir peur ?

— Oui. Assez souvent même.

— Qu’est-ce que tu fais dans ces cas-là ?

— Je ne sais pas. Je dors mal. J’essaie de penser à autre chose si c’est possible.

Le garçon rangea son bout de papier dans sa poche et regarda la casquette. Wallander la lui tendit. David la posa sur sa tête. Wallander le conduisit devant un miroir pour qu’il puisse se regarder. La casquette était beaucoup trop grande et lui couvrait les oreilles. Ensuite Wallander le raccompagna jusqu’à la réception.

— Tu peux revenir si tu as d’autres questions.

Il regarda le garçon disparaître dans la pluie et le vent. De retour à son bureau, il continua à trier les tas de papiers. L’envie de partir était plus forte que tout à l’heure. Il voulait quitter le commissariat le plus vite possible.

Ann-Britt Höglund apparut à la porte.

— Je te croyais en congé maladie ?

— Mais oui.

— Comment s’est passé le rendez-vous ?

Wallander la dévisagea sans comprendre.

— Quel rendez-vous ?

— Martinsson m’a raconté…

— David est un petit gars intelligent. J’ai essayé de répondre le plus sincèrement possible à ses questions. Mais je me demande si son papa ne l’avait pas aidé à les rédiger.

Il rangea quelques dossiers. La table était vide. Ann-Britt s’était assise dans le fauteuil des visiteurs.

— Tu as un peu de temps ?

— Un peu. Je vais partir quelques jours.

Elle se leva et ferma la porte.

— Au fond, je ne sais pas pourquoi je te raconte ça, dit-elle quand elle se fut rassise. Jusqu’à nouvel ordre, je préférerais aussi que ça reste entre nous.

Elle démissionne, pensa Wallander. Elle n’a plus la force de continuer. C’est ça qu’elle est venue me dire.

— Tu me le promets ?

— Oui, je te le promets.

— Parfois on sent le besoin de partager ses soucis avec au moins une personne vivante.

— C’est pareil pour moi.

— Je vais divorcer, dit-elle. On est parvenus à une sorte d’accord. À supposer qu’on puisse parler d’accord sur un sujet pareil, quand il y a deux petits enfants en jeu.

Wallander constata qu’il n’était pas surpris. À la fin de l’été déjà, elle lui avait laissé entendre que ça n’allait pas très fort.

— Je ne sais pas quoi dire…

— Ce n’est pas nécessaire. Ne me dis rien. Tu es au courant, ça suffît.

— Moi aussi, j’ai divorcé. Ou plutôt, ma femme m’a quitté. Je sais malgré tout quelque chose de l’enfer que ça peut être.

— Pourtant, tu t’en es bien sorti.

— Ah ? Je dirais plutôt le contraire.

— Dans ce cas, tu caches bien ton jeu.

— Sans doute.

La pluie tambourinait contre la vitre. Les rafales étaient plus rapprochées maintenant.

— Autre chose, dit-elle. Larstam est en train d’écrire un livre.

— Quel genre de livre ?

— Sur ses huit meurtres. Et l’effet que ça lui faisait de les commettre.

— Comment le sais-tu ?

— Je l’ai lu dans un journal.

Wallander sentit monter l’indignation.

— Qui le paie pour ça ?

— Un éditeur. L’article ne dit pas combien il va toucher, mais une belle somme sans doute. Les mémoires intimes d’un tueur en série, ça risque de bien se vendre.

Wallander secoua la tête avec mépris.

— Ça me donne envie de vomir.

— Il va peut-être devenir riche. Contrairement à nous.

— Le crime paie, de mille façons.

Elle se leva.

— Je voulais juste que tu sois au courant.

Elle se retourna sur le seuil.

— Bon voyage, où que tu ailles.

Elle disparut. Wallander réfléchit un instant à ce qu’elle venait de lui apprendre : son divorce, et le livre du tueur. Sa propre indignation. Et sa tension calamiteuse.

Il avait pensé quitter le commissariat dès qu’il aurait fini ; pourtant il s’attardait dans son fauteuil. Les événements de la fin de l’été lui revinrent en mémoire.

Ils avaient réussi à arrêter Larstam avant qu’il ne passe à l’acte pour la neuvième fois. Après, tous ceux qui avaient eu affaire à lui s’étaient étonnés de son attitude polie et réservée. Chacun s’attendait à trouver un monstre, et si on s’en tenait aux actes qu’il avait commis, c’en était effectivement un. Mais Sture Björklund aurait eu beaucoup de mal à le proposer comme héros à ses employeurs de l’industrie internationale du film d’horreur. Wallander pensa même plusieurs fois qu’Åke Larstam était l’homme le plus ordinaire qu’il eût jamais rencontré.

Il avait passé de longues journées à l’interroger. Souvent, il s’était fait la réflexion qu’Åke Larstam était quelqu’un d’hermétique, non seulement pour son entourage mais sans doute aussi pour lui-même. Il répondait sans détour aux questions de Wallander. Pourtant, c’était comme s’il ne lui apprenait jamais rien.

— Pourquoi avez-vous tué les trois jeunes dans la réserve ? Vous avez ouvert leurs lettres, vous les avez espionnés pour découvrir le lieu de la fête, vous les avez attendus sur place pendant des heures. Et puis vous leur avez tiré une balle dans le front. Pourquoi ?

— C’est une chance de mourir quand on est au point culminant de sa vie.

— C’est pour ça que vous les avez tués ? Pour leur rendre service ?

— Je crois.

— Vous croyez ? Vous devriez savoir, vous aviez tout prévu.

— On peut prévoir même sans savoir.

— Vous avez expédié des cartes postales de différentes villes d’Europe. Vous avez caché les voitures, vous avez caché les corps. Pourquoi ?

— Je ne voulais pas qu’ils soient découverts.

— Mais pourquoi les avoir enterrés de cette manière ? Pour pouvoir les ressortir ?

— Je voulais me ménager cette possibilité.

— Mais pourquoi ?

— Je ne sais pas. Pour être vu. Je ne sais pas.

— Vous vous êtes donné la peine d’aller jusqu’à Bärnsö afin de tuer Isa Edengren. Pourquoi ne lui avez-vous pas laissé la vie sauve ?

— On doit toujours aller au bout de ce qu’on a décidé de faire.

Parfois, les interrogatoires aboutissaient à un point où Wallander n’en pouvait plus. Il sortait alors, en pensant que l’homme assis dans cette pièce n’était qu’un monstre, malgré son sourire aimable et ses manières polies. Puis il s’obligeait à y retourner, à poursuivre. Ils avaient évoqué les jeunes mariés — qu’il n’avait pas pu laisser vivre puisqu’ils rayonnaient d’un bonheur qui lui était insupportable.

Enfin, ils avaient évoqué Svedberg. La longue histoire d’amour compliquée et secrète. Le drame triangulaire avec Bror Sundelius, qui ignorait que Svedberg le trompait avec un autre homme. Et Nils Stridh, qui était au courant et qui avait menacé de les dénoncer. Puis la peur de Svedberg comprenant que c’était peut-être l’homme qu’il fréquentait depuis dix ans qui était responsable de la disparition des trois jeunes. Ils parlèrent même du télescope que Larstam avait caché dans la réserve de Björklund. Une fausse piste, expliqua-t-il. Une manœuvre de diversion.

Au cours des interminables interrogatoires, Wallander eut souvent l’impression qu’il n’obtenait pas de réponse complète. Il y avait toujours quelque chose d’évasif, de fuyant dans les répliques de Larstam. Il était invariablement aimable, s’excusait lorsqu’il ne se souvenait plus avec précision d’un détail. Mais il y avait en lui comme une case vide, un espace creux où Wallander ne parvint jamais à pénétrer. Pas plus qu’il ne pouvait comprendre la relation qui avait existé entre Larstam et Svedberg.

— Que s’est-il passé ce matin-là ? demanda-t-il pour finir.

— Quel matin ?

— Quand vous êtes entré dans l’appartement de Svedberg et que vous l’avez abattu — avec l’arme volée à Ludvika, au cours d’une visite chez votre sœur.

— J’étais obligé de le tuer.

— Pourquoi ?

— Il m’accusait d’être impliqué dans l’histoire des jeunes disparus.

— Ils n’avaient pas disparu. Ils étaient morts. Comment a-t-il commencé à vous soupçonner ?

— Je lui en avais parlé.

— Vous lui avez dit ce que vous aviez fait ?

— Non. Mais je lui parlais de mes rêves.

— Quels rêves ?

— Faire taire les gens qui riaient.

— Et pourquoi les gens ne devraient-ils pas rire ?

— Tôt ou tard, le bonheur conduit à son contraire. Je voulais leur épargner ce retournement. J’en rêvais, et je lui en avais parlé.

— Vous lui aviez dit que vous pensiez parfois à tuer les gens heureux ?

— Oui.

— Et cela a éveillé ses soupçons ?

— Je ne l’ai remarqué que quelques jours avant.

— Avant quoi ?

— Avant de le tuer.

— Que s’est-il passé ?

— Il a commencé à me poser des questions. C’était comme un interrogatoire. Ça m’a rendu nerveux. Je n’aime pas être inquiété.

— Alors vous êtes monté chez lui et vous l’avez tué ?

— Il était assis dans le fauteuil. Au début, je voulais juste lui dire d’arrêter de me rendre nerveux avec ses questions. Mais il a continué. Alors j’ai été obligé d’en finir. J’avais emporté le fusil, il était dans l’entrée. Je suis allé le chercher et je l’ai tué.

Wallander resta longuement silencieux. Il essaya de se représenter le dernier instant de la vie de Svedberg. Avait-il eu le temps de comprendre ? Ou bien tout s’était-il passé trop vite ?

— Ça doit être difficile, ajouta-t-il. De tuer la personne qu’on aime.

Larstam ne répondit pas. Son visage était inexpressif. Wallander répéta ce qu’il venait de dire mais n’obtint aucune réaction.

L’interrogatoire reprit laborieusement. En fouillant les vêtements de Larstam après son arrestation, ils avaient découvert un petit appareil photo. Au développement, il apparut qu’il contenait deux images : l’une prise dans la réserve peu après la mort des trois jeunes gens, la seconde au flash, sur l’île de Bärnsö. Isa Edengren recroquevillée au milieu des fougères.

Wallander posa les photos sur la table.

— Pourquoi photographiez-vous vos victimes ?

— Je voulais m’en souvenir.

— Vous souvenir de quoi ?

— Comment c’était.

— Vous voulez dire la sensation d’avoir tué quelques jeunes innocents ?

— Plutôt le fait d’avoir vraiment accompli le projet que je m’étais fixé.

Wallander avait encore beaucoup de questions. Mais la nausée l’obligea soudain à repousser les images. Il n’avait plus la force de continuer, du moins pas tout de suite.

Il évoqua alors la dernière nuit, celle où Larstam l’avait attendu dans l’appartement de Mariagatan.

— Pourquoi m’aviez-vous désigné comme victime ?

— Je n’avais personne d’autre.

— Que voulez-vous dire ?

— Au départ, mon intention était d’attendre. Peut-être un an, peut-être plus. Puis j’ai ressenti le besoin de continuer, puisque tout marchait si bien.

— Mais pourquoi moi ? Je ne suis pas quelqu’un de très heureux. Je ne ris pas souvent.

— Vous avez quand même un travail. Dans le journal, j’ai vu des photos où vous souriez.

— En plus, je n’étais pas déguisé. Je ne portais même pas mon uniforme.

La réponse de Larstam le prit au dépourvu.

— J’avais l’intention de le faire après.

— Quoi ?

— Vous déguiser. J’avais pensé vous mettre ma perruque et vous donner le visage de Louise. Je n’avais plus besoin d’elle. Elle pouvait bien mourir. J’avais décidé de me réincarner dans une autre femme.

Larstam le regardait droit dans les yeux. Wallander soutint son regard. Il ne put jamais par la suite formuler ce qu’il y avait lu en cet instant. Mais il ne l’oublierait jamais.

À la fin, il n’y avait pas eu davantage de questions. Wallander avait reconstitué le parcours d’un homme qui n’avait jamais trouvé sa place, qui était devenu fou et avait fini par exploser dans une violence qu’il ne contrôlait absolument pas. L’examen psychiatrique vint par la suite compléter cette image : un enfant rabroué, humilié, qui n’avait jamais appris qu’à se cacher et à prendre la fuite. Qui n’avait pas supporté son licenciement. Qui avait peu à peu décidé que les gens souriants étaient des gens mauvais.

Wallander pensa qu’il discernait à travers cette histoire une ombre portée effrayante qui s’étendait désormais sur tout le pays. De plus en plus de gens jugés superflus seraient réduits à des vies indignes dans les marges très dures de la société, où ils seraient condamnés à contempler les autres : ceux qui étaient du bon côté de la barrière, ceux qui avaient des raisons d’être contents.

Il se souvint d’une conversation inachevée avec Ann-Britt, à propos de l’effondrement de la société suédoise — peut-être beaucoup plus avancé qu’ils ne le croyaient —et de la violence irrationnelle, aléatoire, qui était devenue partie intégrante du quotidien. Le sentiment d’en être déjà à l’étape suivante : celle où des pans entiers de l’État de droit auraient cessé de fonctionner. Pour la première fois de sa vie, Wallander se demanda si la société suédoise tout entière était désormais susceptible d’imploser — dès lors que les failles seraient suffisamment nombreuses. La Bosnie, songea-t-il, est peut-être beaucoup plus proche que je ne l’ai cru jusqu’à présent. Il y pensait sans cesse en écoutant Larstam. Qui était cet homme ? Un être humain bien moins incompréhensible qu’il n’aurait dû l’être. Un effondrement intérieur reflétant un affaissement collectif.

À un certain moment, il ne resta plus rien à ajouter. Wallander conclut le dernier interrogatoire, Åke Larstam fut emmené, et ce fut tout.

Quelques jours plus tard, Eva Hillström se suicida. Ce fut Ann-Britt qui apprit la nouvelle à Wallander. Il l’écouta en silence. Puis il quitta le commissariat, acheta une bouteille de whisky et se saoula à mort.

Mais il ne fit jamais de commentaire à ce sujet. Ne révéla jamais à quiconque le fond de sa pensée : que c’était elle, Eva Hillström, la neuvième et dernière victime d’Åke Larstam.

Il prit sa veste, se leva et sortit. Sa valise était déjà dans le coffre de la voiture. Il vérifia qu’il avait bien emporté son portable mais l’éteignit et le déposa sur la banquette arrière. Il était dix heures et dix minutes lorsqu’il quitta la ville. Il prit la direction de Kristianstad, puis de Calmar.

À quatorze heures, il freina devant le café de la route de Västervik. Il savait que le café était fermé pendant la saison d’hiver ; mais il avait un vague espoir qu’elle serait là malgré tout. Il avait pensé l’appeler plusieurs fois au cours de l’automne. Mais il ne l’avait jamais fait. D’ailleurs, il ne savait même pas ce qu’il lui voulait, au fond. Il descendit de voiture. La pluie et le vent le suivaient depuis la Scanie. Les feuilles d’automne collaient à la terre. Tout était fermé. Il contourna le bâtiment jusqu’à la petite chambre où il avait dormi en revenant de Bärnsö. Quelques mois plus tôt à peine — pourtant il eut la sensation que ça n’avait jamais eu lieu. Ou alors, il y avait si longtemps que le souvenir commençait déjà à disparaître.

Tous ces volets fermés le mettaient mal à l’aise.

Il remonta en voiture et continua vers sa destination — qui était peut-être une erreur.

À Valdemarsvik, il s’arrêta, acheta une bouteille de whisky, entra dans un salon de thé où il commanda un café et des sandwiches en précisant qu’il ne voulait pas de margarine. À dix-sept heures, alors que la nuit tombait déjà, il s’engagea sur la route sinueuse conduisant à Gryt et à Fyrudden.

Lennart Westin lui avait téléphoné à l’improviste au début du mois de septembre, alors que Larstam était sous les verrous, l’enquête bouclée, le dossier transmis à Thurnberg. C’était l’après-midi, Wallander interrogeait un jeune homme qui avait maltraité son père, un interrogatoire lourd et désespérant, Wallander ne parvenait pas à découvrir ce qui s’était vraiment passé. Pour finir, il jeta l’éponge ; Hansson prit le relais. En revenant à son bureau, il entendit le téléphone sonner. C’était Westin. Quand voulait-il venir dans l’archipel ? Wallander avait oublié cette invitation. Il voulut refuser, mais accepta, en pensant que la visite n’aurait sans doute jamais lieu. Ils convinrent de la fin du mois d’octobre. Westin l’avait rappelé pour confirmer. Et à présent il était en route.

Westin viendrait le chercher au port de Fyrudden à dix-huit heures ; Wallander logerait chez sa femme et lui jusqu’au dimanche.

Il se sentait reconnaissant, mais aussi un peu effrayé. Il ne lui était pour ainsi dire jamais arrivé de fréquenter des inconnus. Cet automne-ci était le plus lourd qu’il ait connu depuis des années. Il pensait sans cesse à sa santé, craignant d’être terrassé par une attaque, malgré les réassurances patientes du docteur Göransson. Il commençait à remonter la pente, la glycémie se stabilisait, il avait perdu du poids, changé ses habitudes alimentaires. Mais souvent, il lui semblait qu’il était déjà trop tard. Il n’avait pas encore cinquante ans, et dans ses moments sombres, il lui arrivait de penser qu’il était en sursis. Un sifflet invisible pouvait d’un instant à l’autre signaler la fin du match.

Il s’engagea dans le port. Le vent soufflait fort et la pluie tambourinait contre le pare-brise. Il laissa sa voiture au même endroit qu’au mois d’août. Coupa le moteur et écouta le bruit des vagues contre le quai. Juste avant dix-huit heures, il vit des feux approcher. C’était Westin.

Il descendit de voiture, prit sa valise dans le coffre et alla à sa rencontre.

Westin sortit du poste de pilotage. En le voyant, Wallander se souvint aussitôt de son sourire.

— Sois le bienvenu ! cria Westin pour se faire entendre par-dessus le vent et la pluie. On y va directement, le dîner est prêt.

Il saisit la valise de Wallander. Celui-ci grimpa maladroitement à bord. Il avait froid. La température était en chute libre.

— Alors, dit Westin lorsque Wallander apparut dans la cabine de pilotage, tu as fini par venir !

En cet instant, Wallander ne comprit plus ses propres hésitations. Il était content de se trouver à bord du bateau de Westin, en route à travers le vent et l’obscurité. Westin vira de bord. Wallander s’agrippa à ce qu’il put trouver. Quand ils quittèrent le port, il sentit les vagues s’attaquer à la coque.

— Tu es malade en mer ? demanda Westin.

Il n’y avait aucune malice dans sa voix. Plutôt de la tendresse.

— Je ne sais pas. Sûrement, oui.

Westin accéléra progressivement. Wallander constata soudain qu’il était très content. Il se demanda pourquoi. Puis il devina la réponse.

Personne ne savait où il était. Personne ne pouvait le joindre. Pour la première fois depuis très longtemps, il avait la paix.

Le lendemain matin, Wallander se réveilla à six heures avec une légère migraine. Ils avaient bu beaucoup de whisky la veille au soir. Wallander s’était tout de suite senti chez lui dans la maison de Westin, entre ses deux enfants timides et sa femme qui l’avait immédiatement traité comme un vieil ami. Excellent dîner de poissons, café et whisky. Ils lui avaient parlé de leur vie dans l’archipel. Wallander les écoutait, en posant une question de temps à autre. Les enfants étaient partis se coucher, la femme de Westin les avait imités un peu plus tard. Ils étaient restés tous les deux à discuter jusqu’à ce que la bouteille soit presque vide. De temps en temps, Wallander sortait pisser dans le vent. La pluie avait cessé. Mais il faisait de plus en plus froid. Westin pensait que le vent tomberait au petit matin.

Il le conduisit dans la chambre où il dormirait : une véranda aménagée pour l’hiver. Il était deux heures du matin. Wallander écouta longtemps le bruit du vent. Pas une fois il ne pensa à Larstam. Ni au commissariat. Ni même à Ystad.

Il n’avait dormi que quatre heures, mais il se sentait en pleine forme, malgré la migraine. Il s’attarda dans le lit à scruter l’obscurité au-dehors. À sept heures, il se leva, s’habilla et sortit. Westin avait raison. Le vent avait faibli. Un thermomètre fixé à la fenêtre de la cuisine indiquait zéro degré. De lourds nuages couraient dans le ciel. Il prit le sentier qui partait vers le bout de l’île. Les arbres sentaient bon. Très vite, il arriva aux rochers. Devant lui, la haute mer. Le bateau de Westin était au mouillage dans une crique abritée au nord et à l’est. Il longea les rochers en observant les progrès de l’aube à l’horizon. Soudain il aperçut Westin sur le sentier.

— Merci pour hier soir, dit-il quand Westin fut arrivé près de lui. Je ne sais pas quand j’ai passé une telle soirée pour la dernière fois.

— Je t’ai entendu te lever. J’ai pensé qu’on pouvait faire un tour en bateau, je voudrais te montrer quelque chose. Rien d’extraordinaire, mais quand même.

— C’est quoi ?

— Une île. Tout au bout de l’archipel. Hammarskär.

Westin avait un sac plastique à la main.

— J’ai apporté du café, dit-il. Mais le whisky, je crois bien qu’on se l’est descendu.

Ils se dirigèrent vers la petite crique. La lumière augmentait rapidement. La mer était d’un gris de plomb, il n’y avait presque plus de vent. Ils montèrent à bord, Westin sortit de la crique en marche arrière et mit cap sur le large. Ils dépassèrent des îlots couverts d’arbres, puis des rochers de plus en plus dénudés et espacés. Westin indiqua un récif isolé à l’extrême limite de l’archipel. Le bateau glissait doucement sur la houle. Westin ralentit et commença à manœuvrer entre les rochers du côté sud.

— Vas-y, dit Westin. Je reste ici, c’est impossible d’accoster. Tu arriveras à sauter ?

— Si je tombe, tu n’auras qu’à me repêcher.

— En marchant vers l’ouest, tu verras des restes de fondations. Des gens vivaient là dans le temps. Je ne sais pas comment ils se débrouillaient pour survivre. Des ancêtres à moi ont vécu ici à la fin du XVIIIe siècle. Un jeune couple. Un jour d’octobre, presque comme aujourd’hui, il y a eu une tempête. Ils devaient absolument sortir pour sauver les filets. Le bateau s’est retourné, ils sont morts tous les deux. Il y avait plein d’enfants à la maison. Entre autres un garçon qui a été adopté. Il s’appelait Lars Olson. L’un de ses petits-enfants a pris le nom de Westin. Je suis son descendant direct.

Westin avait versé le café dans deux gobelets tout en parlant.

— J’ai pensé que tu pourrais faire un tour sur l’île. La Suède commence là, ou finit là. Ça dépend comment on voit les choses.

Ils burent le café ; le bateau oscillait sur l’eau. Puis Westin approcha doucement la proue d’un rocher où la profondeur était suffisante. Wallander réussit à sauter à terre sans glisser. Le bateau recula. Westin sortit du poste de pilotage.

— Prends ton temps ! cria-t-il. Je t’attends ici.

Les tapis de bruyère s’étalaient de tous côtés. Dans les crevasses, Wallander reconnut des broussailles d’aulnes enchevêtrées. Pour le reste, les rochers étaient nus. Un crâne d’oiseau gisait abandonné dans un trou. Il prit vers l’ouest, escaladant tant bien que mal les rochers mouillés où la mousse cédait sous son poids. Il découvrit bientôt une petite crique, qui formait un port naturel. Et les ruines évoquées par Westin. Le bateau était maintenant invisible, caché par les rochers. Tout était silencieux, à part la mer. Sentiment de grande solitude ; mais aussi de se trouver au centre de quelque chose. Un lieu où le regard ne cessait de s’élargir.

Ici commence la Suède, pensa-t-il. Exactement comme il l’a dit. Ça commence et ça finit ici. Des récifs qui continuent à émerger lentement. La roche primitive suédoise.

Il constata qu’il était ému, sans vraiment savoir pourquoi. Il tenta d’imaginer ce que ça pouvait être de vivre ici. À l’extrême limite de l’archipel. Dans des maisons en bois disjointes, dans la pauvreté et les privations constantes.

Ici commençait et finissait la Suède. Ici, il était au cœur de quelque chose qu’il ne pouvait réellement cerner. Comme si l’Histoire, ici, se superposait au paysage, le temps à l’espace.

Au nord du repli de terrain dissimulant les ruines se dressait un gros rocher qui devait être le point culminant de l’île. Il tenta de l’escalader, glissa plusieurs fois et fit un accroc à son pantalon. Il finit par arriver au sommet. Le bateau, dansant comme un bouchon sur l’eau, paraissait petit à cette distance. Wallander regarda autour de lui. La haute mer, ouverte, au nord et à l’est. Au sud et à l’ouest, la masse de l’archipel. Des oiseaux isolés planaient dans les courants ascendants. Mais aucun navire, aucun voilier filant vent arrière vers les ports de l’hiver. Les chenaux étaient abandonnés, les balises signalaient des hauts-fonds invisibles, comme des statues abandonnées dans un musée fermé pour la saison.

Wallander pensa qu’il se trouvait dans une haute tour. D’ici, il pouvait calculer sa position. Les récifs et la vue sur la mer ne permettaient aucun faux-fuyant.

Il aurait bientôt cinquante ans. La plus grande partie de sa vie était déjà passée. Il ne pouvait pas revenir en arrière, recommencer à zéro. Quelques années plus tôt, il avait failli prendre la décision de quitter la police et de choisir un autre métier, par exemple responsable de la sécurité dans une entreprise. Il avait découpé des petites annonces, il s’était presque résolu à y répondre, puis, à la dernière minute, il avait renoncé. Maintenant, ça n’arriverait plus. Il resterait policier. Et il ne quitterait jamais Ystad. Il passerait encore au moins dix ans dans son bureau du commissariat. Puis il franchirait les portes vitrées pour la dernière fois, dans la peau d’un retraité, et ce qui se passerait alors, il n’en avait pas la moindre idée.

Où trouverait-il la force ? Il scruta la mer dans l’espoir d’une réponse. Mais il n’y avait que la houle.

Il pensa que la société continuerait de se durcir. De plus en plus de gens exclus, de plus en plus de jeunes qui n’auraient en héritage que la certitude d’être inutiles. Les grilles et les trousseaux de clés seraient l’emblème des années à venir.

Il pensa aussi que le métier de policier n’impliquait au fond qu’une seule chose : résister, combattre ces forces négatives.

Mais cette réponse était insuffisante — à supposer qu’elle soit vraie. Les hommes et femmes politiques suédois étaient pour la plupart intègres, les syndicats suédois n’étaient pas contrôlés par la mafia, les chefs d’entreprise suédois n’étaient pas armés, les grévistes se faisaient rarement bastonner. Mais la faille qui traversait la société de part en part ne cessait de s’élargir. Impossible d’en faire abstraction. Une nouvelle répartition de la population commençait à se dessiner dans le pays : ceux dont la société avait besoin, et les autres. Être policier, dans ce contexte, impliquerait des choix de plus en plus difficiles. Il faudrait accepter de continuer à nettoyer en surface alors que la pourriture se propageait dessous, dans les fondements même de la société.

Tout deviendrait plus dur. Il pensa aux années qui l’attendaient et sentit qu’il avait toutes les raisons d’avoir peur.

Son regard tomba à nouveau sur le bateau. Il devait y retourner. Westin lui avait dit de prendre son temps, mais il lui semblait en avoir déjà abusé.

Pourtant, quelque chose le retint. Le sentiment d’être dans la tour invisible de la pointe de l’archipel. La vue, la vue illimitée. Se trouver pour une fois au centre de lui-même.

Il se serait volontiers attardé un peu. Mais il ne voulait pas impatienter Westin. Lentement, avec précaution, il entama sa descente du rocher.

Au retour, il s’arrêta encore une fois auprès des ruines. Des pierres s’étaient détachées ici et là. Il eut le sentiment qu’elles s’apprêtaient lentement à retourner à l’endroit d’où elles avaient été extraites un jour.

En arrivant au rivage, il ramassa un éclat de galet et le rangea dans sa poche. Souvenir. Puis il continua vers la pointe où il avait sauté à terre.

Westin l’aperçut et commença lentement à s’approcher des rochers.

Au moment de monter à bord, Wallander remarqua qu’il neigeait. D’abord des flocons isolés ; puis une chute de plus en plus dense. La tempête venait du nord-est et avançait à grande vitesse sur l’archipel. La température était descendue au-dessous de zéro.

L’automne se terminait, l’hiver était en marche.

Wallander monta à bord. Le bateau fit demi-tour. Il regarda longuement l’îlot disparaître sous la neige.

Le lendemain, dimanche 27 octobre, il retourna à Ystad.

La neige avait cessé de tomber.

En Scanie, c’était encore l’automne.

# 

# POSTFACE

Il existe une liberté dans le monde du roman. Ce que je décris aurait pu se passer ainsi, mais s’est peut-être passé d’une manière un peu différente dans la réalité.

Voilà ce que j’écrivais dans la postface de La Cinquième Femme.

C’est également valable pour ce livre-ci.

Parmi ces libertés, je compte en particulier mon remaniement très personnel de l’organisation interne de la poste pour le tri et la distribution du courrier, ainsi que la délimitation des différents secteurs postaux. À ce propos, je tiens à souligner que ma propre relation aux facteurs de campagne est excellente. Aucun personnage de ce livre n’a de modèle dans la réalité.

J’ai pris d’autres libertés. Certaines routes ont été déplacées, raccourcies ou allongées. Une réserve naturelle a été réaménagée au point que beaucoup de gens s’y perdraient. L’une ou l’autre bétonnière fait peut-être davantage de bruit que dans l’expérience du lecteur. De plus, j’ai — sans demander l’autorisation de quiconque — inventé une association et convié ses membres à un dîner de gala. Je pourrais multiplier les exemples.

Mais l’histoire est portée par son idée.

La plus grande liberté que j’ai prise est donc de l’avoir écrite.

Stenhejdan, avril 1997

Henning Mankell

1. Carl Michael Bellman (1740—1795), poète, auteur de chansons dont la popularité ne s’est jamais démentie en nSuède (em particulier les Épîtres de Fredman évoquées au paragraphe suivant) [NdT]. [↑](#footnote-ref-1)